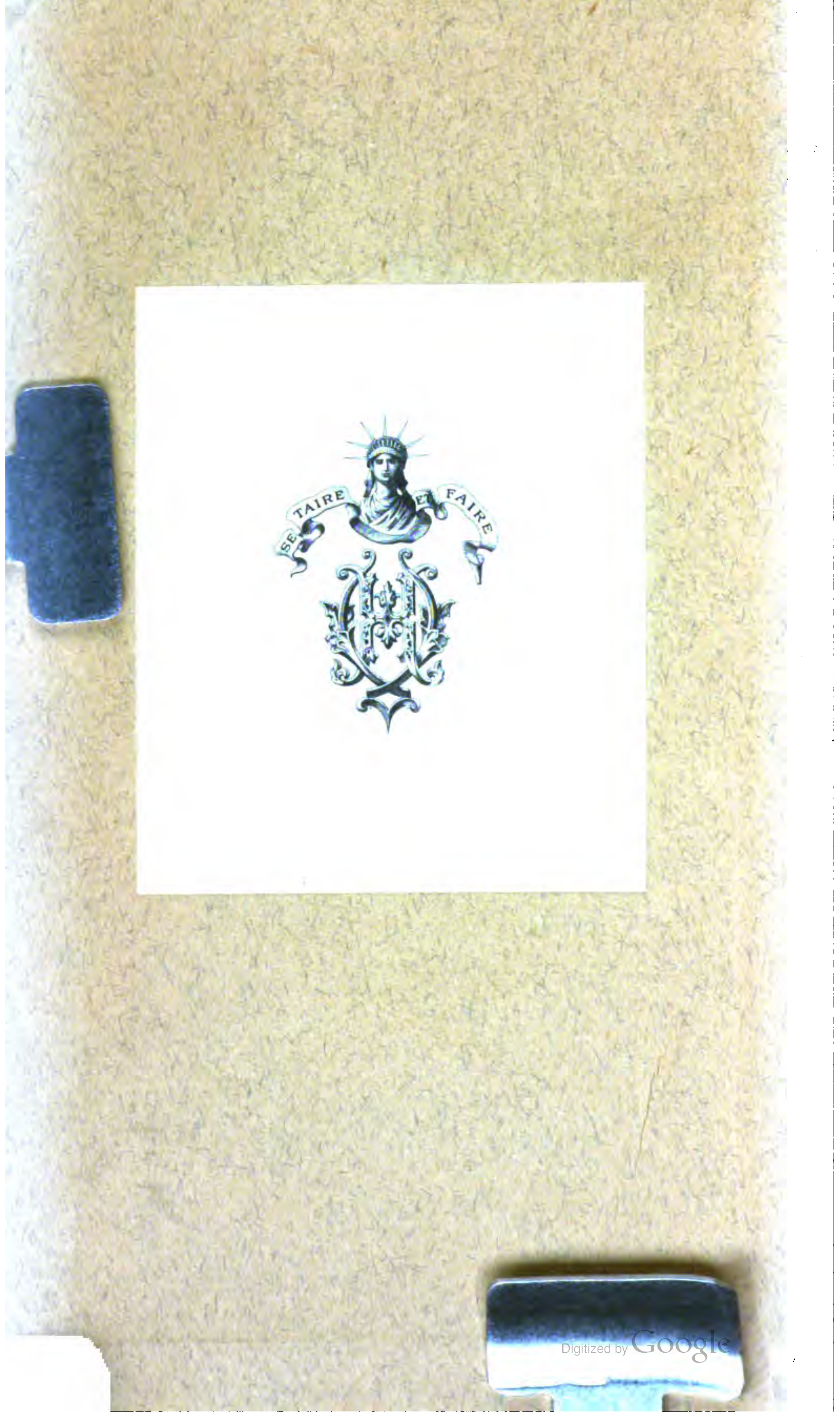
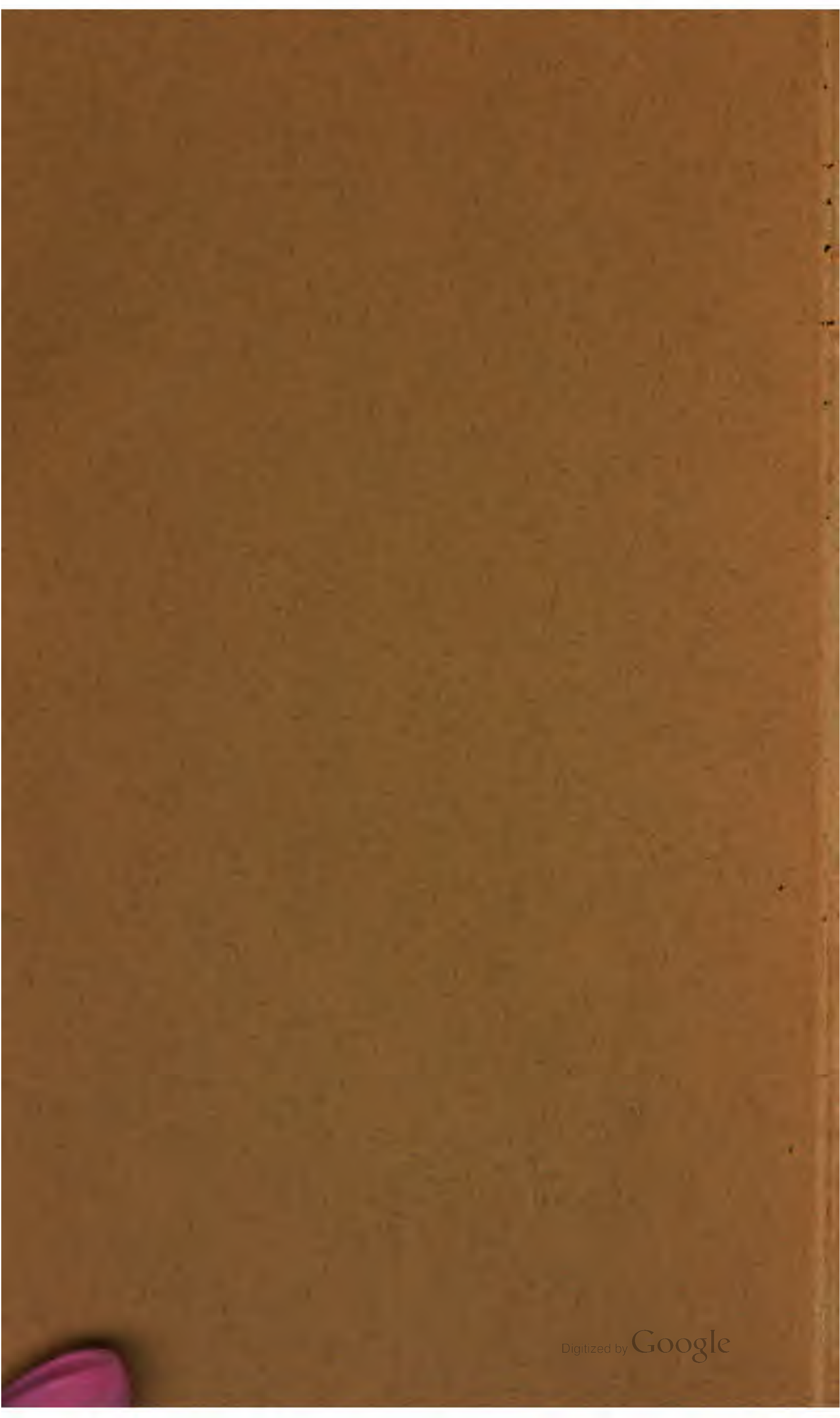

SE TAIRE ET FAIRE

Vignaud



HISTOIRE

D'ESPAGNE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE RENOU ET MAULDE
144, RUE DE RIVOLI, 144





SÉGOVIE

HISTOIRE

D'ESPAGNE

DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

MARY-LAFON

TOME PREMIER



PARIS

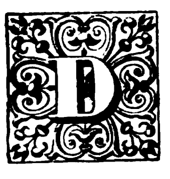
FURNE ET CIE, ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

MDCCCLXV

Vignaud Lib.

AVANT-PROPOS



E toutes les histoires modernes partant de l'ère romaine, la plus belle, la plus grande, la plus originale et la plus riche est sans contredit l'histoire d'Espagne. Sa beauté et sa grandeur s'expliquent par le génie particulier de la nation dont elle réfléchit la vie; mais on ne peut bien comprendre le cachet éclatant d'originalité qui la distingue qu'en se représentant la configuration du pays où se sont déroulées ses pages.

L'Espagne est une péninsule située à la limite occidentale de l'Europe. Le seul côté qui lui serve de communication avec le continent est lui-même barré par une vaste chaîne de montagnes qui n'a que deux ouvertures sur l'Eu-

rope. C'est par ces deux portes et par ses côtes que l'Espagne était en relation avec le reste du monde. Mais, outre la chaîne des Pyrénées qui la sépare du continent, elle est intérieurement coupée par d'autres chaînes, dirigées aussi de l'est à l'ouest, avec un peu plus d'inclinaison vers le sud, qui divisent ses diverses régions entre elles. Ces chaînes, d'où sortent des contre-forts puissants et nombreux qui courent dans un sens opposé et qui ont reçu comme elle le nom de *sierras*, forment des bassins sinueux où s'encaissent les eaux du pays. Elles dessinent le cours de l'Èbre, du Douro, du Tage, de la Guadiana, du Guadalquivir, qui courent tous dans la même direction transversale et se rendent à l'Océan, à l'exception du premier, qui se jette dans la Méditerranée.

Cette disposition des lieux a plus tard concouru à faire la division des États.

Une position continentale si isolée, une forme si montagneuse ne sont pas les plus favorables aux communications et au mouvement. On pénétrait difficilement d'Europe en Espagne : la grande muraille des Pyrénées en fermait l'accès. On ne passait point aisément d'une partie de l'Espagne dans l'autre; les chaînes intérieures s'y opposent. De là l'isolement et la frappante originalité de l'Espagne. Pour l'unir au reste du continent et pour lier ses provinces entre elles, il a fallu au dehors des invasions, au dedans la conquête. Ce pays était placé trop à l'écart pour être le grand chemin des peuples et le foyer des grandes idées. Aussi n'y est-il allé que les peuples et les idées qu'un irré-

sistible mouvement poussait jusqu'à cette extrémité de leur course ou de leur action [1].

Essaim de l'Inde occidentale ou de la vieille Égypte, la famille Escualdanac vient la première planter sa tente sur ce vieux sol. Suivie bientôt d'une famille de même origine, dont les enfants portent le nom de *Ceiltach* (hommes des forêts), elle s'allie à cette dernière et finit par couvrir le sol de ses innombrables rameaux. Après des siècles de cette vie primitive et dans un lointain que voilent encore les nuages de la fabuleuse antiquité, voici les marchands des villes blanches qui viennent voler l'or aux tribus naïves et le remportent en fuyant comme des ramiers sur les ailes de leurs vaisseaux. Chassés par un autre essaim sorti des roches africaines, les ramiers de Tyr disparaissent devant les vautours de Carthage, que vient saisir ensuite et enlever dans ses serres puissantes le grand aigle du Capitole. Mortellement atteint à son tour par la flèche barbare, l'aigle tombe des cieux, qu'il semblait couvrir de ses ailes, et la fumée des camps scythiques plane comme une ombre de mort sur cet infortuné pays.

Alors recommence la marche éternelle d'Orient en Occident. L'homme du Midi reparaît; il refoule l'homme du Nord, et le palmier déploie son éventail gracieux au pied des sierras et sur les rives des grands fleuves; les blancs minarets portent dans les airs l'étendard du Prophète, les mosquées découpent sur l'azur vif et cru du ciel leur dentelle de

1. Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, t. I, p. 4.

marbre, et les palais abritent et cachent dans leurs murs rouges toutes les merveilles et la féerie de l'Orient.

Tandis que les arts, les sciences et la littérature épanouissent magnifiquement à Cordoue, Séville, Grenade leurs immortelles fleurs, la race indigène, si vigoureuse de constitution qu'à force d'être battue sur l'enclume de l'invasion et de la conquête elle avait usé le marteau, descend des montagnes où elle s'était réfugiée au pied de la croix, et, baissant le front comme le taureau de ses cirques, fond sur les fils de Mahomet. Longue et terrible est cette lutte entre le croissant et la croix. Elle dure près de huit siècles. Pendant sept cent soixante-quinze ans, l'Espagne catholique s'affirme avec une constance inouïe, une incomparable vigueur. Elle avance lentement, il est vrai; mais, sans reculer d'un pas, elle avance toujours, jusqu'à ce que, des montagnes des Asturies, son refuge, elle ait atteint Grenade et échangé ses sombres cavernes contre les salles éblouissantes de l'Alhambra. Malheureusement l'idée qui avait fait sa force dans la lutte allait amener sa ruine après le combat. Ce catholicisme violent, farouche et implacable comme le tourmenteur du Saint-Office, qui avait aidé l'Espagne à vaincre en haine du Prophète, la regarda, quand l'étendard vert fut tombé, comme sa vassale et sa proie. D'accord avec l'absolutisme royal, il chargea son cou d'une lourde chaîne, dont l'inquisition tenait un bout et le roi despotique l'autre. Certes, jamais deux principes n'eurent le champ plus libre au monde que le catholicisme pur et le pouvoir monarchique sans frein. Les faits diront en cette

histoire comment ils se développèrent et quelle influence ils exercèrent ensemble ou séparément sur les destinées de l'Espagne.

Au temps où ils triomphaient tous deux par la défaite de l'islam, l'Espagne, jusqu'à ce moment recluse dans ses sierras, allait porter impétueusement son activité au dehors et s'élancer par delà les mers qui la baignent. Les Catalans, qui voyaient de Barcelone les îles Baléares, les avaient déjà conquises. Quand ils furent au bord de la Méditerranée, les Aragonais aperçurent l'Italie sur l'autre plage, et ils y coururent. Bientôt l'Océan fut couvert de voiles espagnoles, et ce cri retentit aux quatre points de l'horizon : Un monde nouveau est trouvé.

Le hasard de la naissance, car tous les bonheurs lui venaient alors à la fois à la noble patrie du Cid, jette sur son trône un grand homme. Sa puissance avec Charles-Quint prend des proportions colossales. C'est le géant Adamastor, un pied sur l'Èbre et l'autre sur le Rhin, et serrant dans ses bras robustes la Flandre, les Pays-Bas, l'Italie et le Nouveau-Monde. Puis, ce vaste empire, tout radieux d'abord de la gloire de Charles-Quint, s'ébranle avec Philippe II, chancelle et croule sous ses débiles successeurs.

Courbée sous la verge le fer du pouvoir clérical, qui épiait partout l'idée nouvelle pour la saisir et l'étouffer dans le feu, l'Espagne assista, sans pouvoir la prévenir, à cette grande chute. Une dynastie française remplace en vain celle d'Autriche, morte d'épuisement. Chaque règne vient ajouter un degré à la décadence de la monarchie espagnole.

Elle était si abaissée avant la révolution de 1789, qu'on ne la voyait plus d'Europe derrière ses montagnes. Le grand conquérant du XIXe siècle voulut la relever de sa forte main, mais il lui donnait pour appui une tige aussi faible que celle des derniers Bourbons, et qui ne put prendre racine dans ce sol semi-africain. La tentative de Napoléon ne servit qu'à réveiller l'Espagne endormie d'un sommeil de plomb depuis trois siècles, et alors éclata le plus magnifique mouvement qui ait jamais soulevé une nation. Lutte sacrée, car elle avait pour but l'indépendance de la patrie, et que la valeur, la fierté et la constance de l'Espagne ont rendue immortelle! Par bonheur, le sang français, qui à flots coula sur cette terre, ne fut pas répandu en vain. Il y fit germer, en la baignant, les idées nouvelles. Le présent et le passé s'étaient vus face à face. Le catholicisme monacal et la liberté de conscience avaient lutté corps à corps. Aussi, à force de se heurter sur les champs de bataille avec la France de 1789, la vieille Espagne, celle de l'inquisition et des rois *netos* (absolus), finit par s'éclairer à la lueur des baïonnettes. Le Prométhée moderne était cloué à peine par les Anglais au roc de Sainte-Hélène, que ceux qui l'avaient combattu à outrance pour les enfants de Carlos IV, aussitôt après la victoire, appelèrent la liberté. Les soldats, chose remarquable, sont les premiers à l'acclamer, et c'est sur leurs fusils que la *nina de 1812* (la constitution) est rebaptisée à Cadix aux chants de l'hymne de Riego. Et maintenant le signe fatal est écrit sur le front de la bête. L'absolutisme a beau mugir et frapper en aveugle; ni le

gibet, ni le garrotte, ni l'exil, ni les présides, ni les efforts désespérés de l'esprit d'autrefois, réfugié chez les paysans basques, n'arrêteront l'esprit moderne.

Voilà l'immense pêle-mêle d'hommes, tel est le grand courant d'événements que j'ai essayé de peindre dans ce livre. Une seule pensée me préoccupait depuis la jeunesse et scintillait sans cesse devant mes yeux comme l'étoile des mages. Écrire l'histoire de l'Europe méridionale, telle était ma haute et unique ambition. Après trente années de travail, il m'a été donné de réaliser ce vœu ardent dans la mesure de mes forces. La première période de ce laps de temps fut consacrée à l'*Histoire du Midi de la France*, la seconde à *Rome ancienne et moderne;* la troisième l'a été, à peu de chose près, à l'*Histoire d'Espagne*. En entrant dans ce vaste champ avec le courage et l'ardeur des belles années, j'étais résolu à chercher la vérité sans parti pris et sans passion; à la faire briller tout entière sans crainte, à rester immuablement, au mépris de toute considération humaine, du côté du droit, et à suivre toujours, comme les anciens pèlerins du chemin de Saint-Jacques, la voie lactée lumineuse du progrès et de la liberté. Le tiers d'un siècle s'est écoulé depuis le jour où je commençai ma tâche, et, à présent qu'elle est finie dans les limites de mon intelligence, je crois pouvoir dire, non sans quelque fierté, que, dans cette longue course de trente siècles à travers le passé des trois plus grands peuples du monde, je n'ai pas dévié un jour de la ligne que je me traçais au départ.

C'était la bonne, et le témoignage du temps a tardé peu

à le prouver. Quand j'écrivais l'histoire du midi de la France, l'Espagne était absolutiste. Comme j'allais aborder celle de Rome, elle devint constitutionnelle, et voici qu'elle ouvre tous ses pores au souffle de l'esprit nouveau.

Comment resterait-elle immobile encore, lorsque l'activité européenne bouillonne dans ce siècle comme la lave du Vésuve et l'inondera bientôt de ses flots brûlants? Le fer et le feu l'apportent déjà de France et vont la répandre d'un bout à l'autre de la Péninsule, en laissant sur le sol non plus une trace sanglante, mais un simple nuage de fumée. Car le mot de Louis XIV, qui ne fut qu'une jactance il y a cent soixante-cinq ans, est aujourd'hui une vérité, grâce aux chemins de fer. Il n'y a plus de Pyrénées : le rail-way les éventre, la vapeur y pousse fièrement ses locomotives, qui volent à travers les plaines, les sierras, les parameras, pour réveiller partout l'Espagne avec leurs cris stridents. Que cette noble nation, dont nous venons, avec tant de respect, de soins sévères et d'amour, d'étudier la vie depuis son berceau, secoue enfin, aux sifflements de la vapeur, sa longue léthargie! Puisse-t-elle reprendre le rang si haut qu'elle occupait parmi les peuples! Et puisse l'arbre de sa liberté grandir toujours aux brises africaines, comme ce laurier-rose de l'Alhambra, dont les fleurs se détachent si purpurines et si vives sur le ciel d'azur de Grenade!

ESPAGNE ANCIENNE

CHAPITRE PREMIER

PREMIERS PEUPLES.

Topographie de l'Espagne. — Charpente granitique du pays. — Les quatre versants. — Les cinq régions. — Peuplades primitives. — Basques. — L'Ibérie. — Les fils de Tubal. — Famille Escualdunac. — Émigrants de l'Inde. — Les Celto-Basques. — Tribus. — Les grands villages. — Les enfants des rochers. — Les Cantabres. — Les lions de l'Èbre. — Lusitans. — Vaccéens. — Sauvages des Baléares. — Mœurs et usages des tribus. — Habitations. — Costume. — L'*Almaxia*. — Luxe barbare. — Alimentation. — Les glands doux. — Fêtes et mariages. — Travail et énergie des femmes. — L'ouvrière de Karmoléon. — Valeur des premiers peuples. — Leur amour de la guerre. — Leurs armes. — Leur mépris de la mort. — Funérailles des braves. — Les vautours sacrés. — Dieux et culte des Celto-Basques. — Bel, Isis, Astarté. — Les danses nocturnes. — Le travail du fer. — Éruption métallurgique. — L'or blanc. — Navigation. — Premiers bateaux. — Gouvernement patriarcal des tribus. — Usages antiques.



'ESPAGNE est la tête de l'Europe : tête de granit que les siècles effleurent mais n'entament pas. On dirait que dans les convulsions titaniques qui soulevèrent montagnes et volcans, elle jaillit des flots pour séparer deux mers et leur servir de borne et de barrière. Adossée à l'est à la chaîne des Pyrénées dont l'un des bouts plonge dans l'Océan à l'embouchure de la Bidassoa, tandis que l'autre va se perdre dans la Méditerranée au cap de Cerbères, la Péninsule que les anciens comparaient à un cuir de bœuf séchant au soleil, forme, y compris le Portugal, un plateau de dix-huit mille deux cent quatre-vingt-seize lieues carrées.

Sur cet espace immense, de trois côtés baigné par les deux mers, se déroulent sept groupes de montagnes qui constituent la charpente rocheuse du pays et le divisent en quatre versants principaux tournés, le Cantabrique vers le nord, l'Ibérique vers l'est, le Lusitanique vers l'ouest et le Bétique vers le sud. La première chaîne du prolongement des Pyrénées pousse ses rameaux jusqu'en Galice, en Portugal, en Catalogne, en Aragon et en Navarre. La seconde, commençant au delà de Saragosse à l'imposant amas de la sierra de Oca et de celle de Moncayo, descend, en se ramifiant à droite et à gauche, vers la Méditerranée et s'arrête au cap Saint-Antoine. La troisième ondule et serpente au centre de l'Espagne depuis la cordilière de Somo-Sierra jusqu'à celle d'Estrella. Les monts de Tolède et la sierra de Guadalupe forment le noyau de la quatrième chaîne : la montagne Noire, sierra Morena, courant du nord-est au sud-ouest des contreforts d'Alcarraz et de Segura à l'embouchure du Guadiana, les roches volcaniques des Algarves et la chaîne d'Andalousie caractérisée par la cordilière des Neiges, sierra Nevada, et les sommets gigantesques des Alpuxaras complètent les sept groupes de montagnes de l'Ibérie.

Entre ces chaînes principales qui, s'embranchant pour la plupart et se croisant dans tous les sens, entrecoupent, hachent et accidentent le sol d'une façon si âpre et si tranchée, s'étendent des muelas et des parameras ou plateaux stériles élevés de seize cents mètres et des bassins arrosés par six grands fleuves, l'Ebre, le Minho, le Duero, le Tage, le Guadiana et le Guadalquivir. Il résulte de cette constitution physique tourmentée à l'excès de si brusques oppositions dans la nature du sol et du climat, que les géographes ont divisé l'Espagne en cinq régions dont chacune offre un aspect particulier, un caractère propre et des productions différentes.

La région centrale, par exemple, composée des plateaux de la vieille et de la nouvelle Castille, rappelle, avec ses plaines immenses, nues et brûlées, les steppes de l'Asie Mineure : des forêts de chênes s'y rencontrent de temps en temps; la vigne y vient çà et là ; mais le pommier ne peut y croître et l'olivier n'y vit que sur la lisière du sud. Dans la région Bétique, au contraire, qui se déploie des pentes méridionales de la sierra Morena jusqu'à l'Océan et à la Méditerranée sous les feux d'un soleil aussi ardent que celui de la Sicile,

on voit se succéder par étages, comme sur les gradins d'une vaste serre, le bananier, le palmier nain et le cactus au bord de la mer, le câprier aux longs filaments et aux bouquets rouges sur les roches, puis une forêt embaumée de thyms, de myrtes, d'orangers, de citronniers et de lauriers-roses; plus haut, la vigne et tous les végétaux d'Europe; plus haut encore, une verdoyante ceinture de pins, et enfin les plantes alpines ouvrant leurs fleurs sur les dernières cimes de la sierra Nevada.

Non moins favorisée et non moins riche, la région orientale égale l'Archipel par sa fertilité et la douceur du climat. Là croissent l'olivier, le lentisque, le caroubier, le mûrier, le grenadier; la vigne y donne d'excellents raisins, et des basses plaines jusqu'aux sommets des Pyrénées la terre se couvre de moissons, de fleurs et de verdure.

Dans la région montagneuse du Duero, qui comprend la Galice et l'Asturie, reparaissent les chênes; le châtaignier abonde sur ces pics calcaires; mais l'olivier ne résiste au froid des montagnes que sur les bords du Duero. Il en est à peu près de même dans la région cantabrique : coupée par une multitude de vallées qui se dirigent tantôt de l'est à l'ouest, tantôt du sud au nord, enfermée dans l'inextricable réseau des monts Pyrénéens, elle a des champs fertiles, des forêts, de gras pâturages; mais le prunier y remplace la vigne, et les fleurs des pics granitiques, l'oranger et le laurier-rose[1].

Tel est, vu à vol d'oiseau, le pays dont nous allons faire l'histoire. En remontant les siècles aussi avant que peut aller le souvenir de l'homme, c'est l'Ausk qu'on trouve sur ce sol; les Ausks, Eusks, Vasks ou Basques, car tous ces noms sortent du même radical, furent certainement les premiers habitants de la Péninsule. L'erreur d'un géographe les a fait disparaître derrière les Ibères; mais la science moderne, plus éclairée et guidée par un sens critique plus droit, doit leur restituer leur nom et leur antique individualité.

Le pseudonyme historique qui a égaré tous les écrivains depuis vingt-trois siècles fut créé par les Grecs. Cinq cents ans avant notre ère, le voyageur Scylax dit dans son Périple ou voyage de circumna-

1. Link, *Geographische Ephemeriden*, t. VII. — D. Bern. Espinos y Garcia *Allante espagnol*. — J. Bowles, *Introducion á la Historia natural y á la Géographia fisica de España*. — Bory Saint-Vincent, *Guide du Voyageur en Espagne*.

vigation autour des trois continents, que les Ibères avaient été les premiers habitants de l'Europe. Scylax, comme il est facile de s'en convaincre pour peu qu'on entende la langue des Basques vivants, notait en grec les réponses des naturels. Il demanda le nom de l'Èbre, le seul grand fleuve du pays qu'il ait vu peut-être, et on lui répondit *Ib-erro*, le fleuve écumant. Il appela en conséquence les peuples établis sur ses bords *Ibères*, et puis, par extension, le pays lui-même *Iberias*, dont les Romains firent *Iberia* et leurs successeurs Ibérie [1].

Scylax, ainsi que le remarque soigneusement Gronovius après Polybe et Charax le Bysantin, a donc imposé pour la première fois ce nom à la côte méridionale de la Péninsule, que le monde ancien ne connaissait sous aucune dénomination générale et dont chaque zone devait s'appeler, selon l'usage des peuples primitifs, comme la tribu qui en avait pris possession [2].

On devine dès lors la confusion produite par cette appellation étrangère et arbitraire. Là où il n'y a jamais eu que des Basques, l'histoire, trompée par le mot nouveau de Scylax, n'a vu que des Ibères, et le plus grand effort de la science, depuis trois siècles, s'est usé à démontrer la parenté de deux peuples qui n'en ont jamais formé qu'un et unique.

Ce fait important établi, et le lecteur prévenu que, toutes les fois que, pour la clarté du récit, nous nous servirons du mot Ibère, ce mot signifie ancien Basque, remontons à travers le brouillard des temps au berceau de cette nation.

Ici encore il faut chasser une nuée de fantômes, postérité fabuleuse de Noé placée par les annalistes d'un certain temps au seuil de toutes les histoires. N'ayant heureusement aucun corps, ces chimères s'effacent dès qu'on en approche, et il suffit d'un souffle pour

1. Un fait bien remarquable, c'est que les Phéniciens appelaient *Ibri* les indigènes au delà des fleuves.

En basque, *Ibay-Erri* veut dire pays du fleuve, et *Ib Erria*, habitation, contrée du fleuve. N'est-ce point la véritable étymologie ?

2. Polybe est aussi affirmatif que possible sur ce point, et il résulte de son texte qu'on n'appelait, d'après Scylax, Ibérie que la côte méditerranéenne jusqu'au détroit. La région qui s'étend le long de notre mer jusqu'aux colonnes d'Hercule est nommée, dit-il, Ibérie; celle qui longe la mer étrangère, et qui est bien plus vaste, n'a point encore de nom, car elle est connue depuis peu. Καλεῖται δὲ τὸ μεν παρά τὴν καθ' ἡμᾶς παρῆκον ἕω; Ἡραχλείων στηλῶν Ἰϐηρία. (Polybe, liv. III, cap. XXXVII.)

faire évaporer et rendre au néant les ombres de Tubal et de Tarsis, petits-fils du patriarche, et celles de ces nombreux Tarsites et Tubalites auxquels le grave Ferreras donne des ailes pour venir en Espagne.

Tout porte à croire que la famille escualdunac ou basque apparut la première sur ce sol et qu'elle y vint des contrées asiatiques : seulement, il faut l'avouer, la route qu'elle tint n'a jamais été bien connue. Tous ceux qui ont essayé de raconter les migrations des peuples s'accordent à lui tracer un itinéraire de convention à travers le nord de l'Europe; mais si l'on réfléchit que les pays qu'elle aurait été forcée de traverser, inhabités alors, coupés par des fleuves plus abondants et presque partout hérissés de forêts, étaient aussi impraticables que la barrière des Pyrénées infranchissable, il semble impossible qu'elle ait pris cette voie. Celle d'Afrique, au contraire, paraît plus naturelle, soit que la colonie basque appartînt à l'Inde occidentale, soit qu'elle ne fût qu'un essaim de la vieille Egypte. Les nouveaux venus avaient le chemin plus facile, car si le détroit de Gibraltar existait à cette époque, il ne pouvait arrêter des émigrants, puisque des centaines d'années plus tard sa largeur était d'un mille à peine [1].

A cette première famille de race indoue, assyrienne ou égyptienne s'était jointe, dans ces temps ténébreux où ne luit l'éclair d'aucune date, une autre famille de même origine dont les enfants s'appelaient Celtes. Ce nom, imposé aussi par les Grecs, ne signifiait pas, comme les partisans des origines germaniques le croient encore de nos jours, les *hommes des forêts*, mais ceux de l'Occident. Qu'ils soient arrivés dans la Péninsule en franchissant les Pyrénées, c'est ce que la raison ne saurait admettre, la Germanie et la Gaule n'étant certainement point habitables à l'époque lointaine où les hommes de l'occident indien parurent en Europe.

Voilà les deux grandes familles qui, réunies dans la suite par la parenté, le voisinage ou la volonté des historiens, ont constitué la nation celto-basque ou celti-bère. Une multitude de rameaux poussèrent ensuite sur cette souche primitive et couvrirent le sol. Noter les

1. Scylax, *Périple V*. — Avieni, *Ora marit.* — Lopez de Ayala, *Historia de Gibraltar*, t. Ier.

noms de toutes ces peuplades serait recommencer sans fruit la stérile nomenclature de Ptolémée et de Polybe; bornons-nous donc à signaler les principaux essaims sortis de la ruche celto-basque.

L'histoire en compte dix-neuf : les Turdetans, les Astures, les Cantabres, les Callaïques, les Lusitans[1], les Celto-Basques, les Ausks ou Vaccéens, les Oretans, les Carpetans, les Bastetans, les Contestans, les Edetans, les Ilecarvons, les Cosetans, les Laletans, les Indigètes, les Auscitans, les Ilergètes et les sauvages des îles Baléares. De ces dix-neuf tribus, les cinq premières habitant la côte occidentale, peuvent être regardées comme celtiques, et les dix dernières comme basques. Quinze peuplades étaient tributaires des Callaïques; neuf des Astures; sept des Cantabres et quatre des Celto-Basques.

Déterminons en peu de mots leur situation respective et l'étendue de leurs établissements d'après les lignes de démarcation tracées par les anciens : les Turdetans occupaient la Bétique qui fut la côte maritime comprise entre l'Anas (Guadiana) et la sierra de Ronda. Tout ce pays n'offrait qu'une superficie de deux mille stades qui égalent cinquante-sept de nos lieues. Les Turdetans y avaient bâti au bord de la mer ou sur les fleuves plus de deux cents cités ou grands villages, parmi lesquels on distinguait Spaleni, sur le Bétis, que les étrangers rebelles à l'aspiration basque prononcèrent Hispalis; Castulo ou Caozulo, l'habitation de la colline[2]; Asta, celle du rocher; Egua, celle des chevaux; Tartessas, celle des hommes forts, et Munda, la cité principale.

Tout ce pays était célèbre par sa fertilité. Sans parler des bords et des îlôts du Bétis, cultivés avec un soin extrême, et de ses bosquets de citronniers et d'orangers, ni des mines d'argent d'Ilipa sur les premiers gradins de la montagne Noire, les moissons, les

1 Je ne serais pas surpris que ce mot résultât d'une mauvaise transcription grecque, d'un λ, par exemple, mis à la place d'un A non barré. Rétablissez l'alpha, et vous avez *Ausitans*. Ces erreurs graphiques ne sont pas rares. Dans le fragment du CXIe livre de Tite-Live, trouvé au Vatican, on lit *ad Rusciniam se convertat*, pour *Lusciniam*. Même en acceptant au reste l'expression, que je crois altérée, on voit qu'elle désigne une tribu basque, ainsi que le prouve l'existence, de l'autre côté des Pyrénées, des *Elusates*, habitans d'Elusa (Eause), colonie lusitane évidemment, et de pure origine basque.

2. Velasquez, *Ensayo sobre los Alfabetos de las letras desconocidas*. — D. Juan de Erro y Aspiroz, *Lengua primitiva de España*.

riches pâturages de l'Anas, ni les productions naturelles de la Turdètanie, telles que le vin, l'huile, la poix, le vermillon, la graine d'écarlate (kermès) et les étoffes de laine noire provenant de ces béliers qu'on vendait un talent (5,300 francs) auraient suffi pour enrichir ses habitants.

Les Turdetans, comme tous les peuples celto-basques, étaient régis par une constitution démocratique et tenaient leurs assemblées sous le chêne d'Asta (la ville du rocher). La côte de l'Océan, sur une longueur de quarante et une lieues, et la plus grande partie de l'ancien royaume de Léon et de la Vieille-Castille, en deçà et au delà du prolongement des Pyrénées, composaient le territoire des Astures. Ces enfants des rochers étaient établis, ainsi que leurs descendants modernes, dans les ravins que forment les nombreux rameaux de la chaîne pyrénéenne. Ces branches ou sierras se rapprochent tellement, que les gorges qui les séparent, profondes, âpres et sombres, suffisent quelquefois à peine au lit des torrents roulant furieux du sommet des pics couverts sans cesse de neige ou de nuages.

Participant de la nature énergique et rude du sol, les Astures, chasseurs et guerriers, n'avaient d'autre pain que le gland des chênes, d'autres mets que le gibier percé par leurs flèches, et d'autres vêtements que la peau du chamois ou de l'ours. Terribles dans le combat, ils n'y marchaient qu'après s'être peint le visage avec du vermillon et de l'ocre, et quand leur longue barbe et leurs cheveux dressés et liés sur le front inspiraient l'effroi.

Leurs grands villages s'appelaient Astorga et Lancia, et les peuplades tributaires ou confédérées de leur groupe, les Sigures, les Cavarres, les Ego bards et les Jordans.

Après les enfants des rochers on trouvait les Basques, proprement dits aussi Vasks ou Vaccéens, et les Basques pasteurs ou Cantabres[1]. Ces deux tribus se partagèrent la contrée assise au pied des montagnes Nava-Erria[2], et le pays des grandes plaines[3]. Leurs villes étaient Pompelon, Illimbelza, la bourgade noire; Ituriça, le lieu plein de fontaines; Celsea, la plaine unie, et Salduba, la ville fortifiée qui devait devenir Saragosse.

1. De *gant-aber*, auprès des troupeaux.
2. Navarre.
3. L'Arrba, l'Aragon.

Les Cantabres offraient ce trait de ressemblance avec les Kabyles actuels, qu'habitant un pays où le fer sort de la terre, ils étaient les forgerons et les armuriers de l'Espagne. Ils fabriquaient des épées renommées pour la bonté de leur trempe et s'en servaient avec un courage qui, par leurs ennemis eux-mêmes, les fit comparer à des lions [1].

De hautes montagnes, derniers anneaux de la chaîne des Pyrénées, isolent la Galice : elles s'abaissent en descendant vers l'Océan et dessinant un vaste amphithéâtre qui se termine par une foule de caps taillés à pic dont l'Ortegal et le Finistère sont les points culminants. Découpée par ces promontoires et fendue par les rivières qui, des deux terrasses supérieures, c'est-à-dire des cols d'Amares à ceux du Paraño et aux caps, versent à la mer, la côte sur une étendue de cent lieues, offre cent dix-neuf ports ou criques. Là vivaient les Callaïques, peuple qui, par position, devait être et fut en effet pêcheur et marin.

Au delà du Duero et à partir de ce fleuve jusqu'au Guadiana s'étendait, couvrant aux deux tiers l'extrémité occidentale de la Péninsule, la nation de ces Lusitans que Strabon nous montre se frottant d'huile deux fois par jour, à la lacédémonienne, et ne prenant qu'un repas composé de chair de bouc, après le bain à l'eau froide ou chauffée avec des cailloux rougis. Ceux-ci avaient pour voisins, sur la lisière du versant ibérique, les Carpetans, qui limitaient de ce côté les Celto-Basques, divisés en quatre tribus et établis depuis une époque inconnue selon nous, depuis le sixième siècle avant Jésus-Christ selon les partisans de l'émigration gauloise, sur les plateaux de l'intérieur entre l'Idubeda, l'Orospeda ou monts de Toledo, et les sierras de Gredos et de Estrella. Trois cents cités ou grands villages disparus sous l'herbe, et dont six seulement, Carabis, Condabora, Potea, Valeponga, Urbiaca et Valeria,

1. Cantaber in bello dicitur esse leo.
Cantaber ante omnes, hiemisque, æstûsque, famisque
Invictus, palmamque ex omni ferre labore
Nec vitam sine marte pati.....
(*Silius Italicus*, lib. III.)

Strabon, Apulée, Diodore de Sicile et Catulle leur attribuent l'usage singulier de se laver les dents avec de l'urine; mais cette imputation ne s'accorde guère avec les récits d'Artémidore et de Diodore de Sicile lui-même, qui nous représentent les Basques comme aimant avant tout la propreté.

ont laissé des traces, s'élevaient, au rapport de Tite-Live, sur les plateaux celto-basques.

A l'ouest, ces tribus mixtes touchaient les Vaccéens, peuple de race basque pure, comme le démontre leur nom[1]; au sud, les Oretans, groupés autour de Cretom, dont les ruines se voient encore sur le bord de Xabalon, et les Bastetans, montagnards de l'Oros-péda. La côte méditerranéenne, après le détroit, était occupée par les Contestans, les Edetans; les Ilecarvons, placés à l'embouchure de l'Ebre; les Cosetans; les Jacetans, fondateurs de Barcelone; les enfants d'Indiga; les Auscitans, autre tribu de race basque pure répandue sur le penchant des Pyrénées; et enfin les Ilergètes, séparés de ces derniers par la Sègre ou fleuve Sicoris.

Quant aux habitants des îles Baléares, appelées les deux plus grandes Gymnésiennes, îles des frondeurs, et la troisième Pithyuse, des pins qui l'ombrageaient, ils vivaient à l'état sauvage dans les bois et dans les cavernes, et ne se rattachaient, par leurs mœurs, qu'aux Troglodytes d'Egypte.

Telle est la position attribuée par l'histoire sur le sol de la Péninsule aux principales tribus de l'ancien peuple. Celles qui s'étaient détachées successivement pour se transplanter ailleurs, sont aussi nombreuses que les rameaux de l'olivier. Sans perdre temps à les compter, puisque nous les retrouverons l'une après l'autre sur cette noble terre qu'elles ont baignée de leur sang, hâtons-nous d'étudier leurs mœurs et leurs usages avant l'arrivée des étrangers.

Tous les traits épars dans Strabon, Posidonius, Diodore de Sicile et Isidore nous les montrent sous le même jour et offrant, malgré leur isolement, le même ensemble d'instincts et de coutumes. Elles avaient d'abord adopté pour leurs habitations un ordre de construction uniforme et remarquable par son caractère simple, à la fois, et solide. Les murs étaient généralement de briques séchées au soleil, ou de terre battue et mélangée avec de petites pierres : pour en égaliser la surface, les indigènes y appliquaient à l'intérieur des

1. C'était une peuplade nombreuse et puissante. Strabon la qualifie de *nobiles gentes;* Ptolémée lui donne vingt villes, outre celle de Lovia ou Luia, que M. Boudard (*Numismatique ibérienne*, p. 256), lisant, d'après son système, la légende d'une médaille publiée par M. de Lorichs, appelle Ohaho-Koen.

planches appelées hormazos [1]; ils les couvraient ensuite avec des bardeaux d'un bois dur. Le costume ordinaire des hommes consistait dans une saie de laine noire à capuchon [2]; ils portaient tous les cheveux très-longs, mais quelques peuplades seulement gardaient la barbe. Plus recherchées dans leur parure, car la coquetterie devance la civilisation, les femmes avaient des vêtements tissus et ornés de fleurs et de dessins de diverses couleurs. Si les mères et les filles des Astures se contentaient de l'*almaxia*, tunique de lin blanc à grands plis, celles des Turdetans et des tribus côtières ornaient leur cou de colliers d'acier, agrandissaient artificiellement leur front en épilant les tempes et y relevaient leurs cheveux en forme de pyramide que surmontait un voile noir.

Même en ce temps, du reste, la mode variait selon les pays, car Artémidore nous apprend que la coiffure des femmes cantabres consistait dans des croissants de fer soudés à leur collier et se recourbant au-dessus des cheveux. Elles regardaient comme un grand luxe de parure le voile jeté sur ces croissants qui ombrageait leur front. D'autres portaient un tympanon ou turban large et plat qui leur embrassait la tête en la serrant jusqu'aux oreilles, puis se renversait et s'élargissait graduellement [3].

La nourriture de ces peuples était des plus frugales, surtout dans les montagnes, où on ne l'empruntait qu'aux chênes. L'arconoque aux branches fécondes [4] et le chêne commun leur fournissaient en abondance des glands doux comme des noisettes. Ils les recueillaient deux fois par an, les faisaient sécher au soleil et les broyaient ensuite pour en conserver la farine. Dans l'intérieur ou sur les côtes, ils vivaient surtout du produit de la chasse ou de la pêche. La multitude de sangliers, de lapins et de taureaux sauvages qui remplissaient les bois suffisait amplement l'hiver à l'alimentation des indigènes; et quand ils avaient récolté assez d'orge ou de mil pour faire la bouillie nationale, assez de grains ou de pommes pour brasser leur bière ou leur cidre, assez de miel pour remplir les

1. De *horma*, mot basque qui signifie mât, et non *formacei*, donnant la forme au moyen des planches, ainsi que l'a cru Pline, par erreur (lib. xxxv, cap. 48).

2. Le burnous des Berbers.

3. Cette coiffure est encore en usage dans le Midi.

4. *Quercus suber*.

corbeilles des femmes, tous leurs besoins se trouvaient satisfaits.

Alors avaient lieu les fêtes et les mariages. Quand les chasseurs s'étaient bien repus de venaison ou de chair de bouc, que les jeunes guerriers avaient bu le zyt ou le cidre dans le crâne des ennemis, et que le mage aux cheveux blancs murmurait les derniers vers de l'hymne des astres ou le refrain mystérieux de Lélo assassiné par les Zarac, on voyait s'ouvrir tout à coup les portes des cabanes, et ces filles de la jeune race, qui joignaient à la vigueur du Celte, leur père, la beauté de leur mère basque, s'avançaient, vêtues de l'almaxia brodée de fleurs, et offraient timidement la coupe d'eau à ceux qu'elles choisissaient pour époux.

Leur condition, du reste, était celle que l'état sauvage fait partout à la femme. Oublieux de leur faiblesse, l'homme leur abandonnait la partie la plus rude de la tâche qu'impose la vie en commun, et notamment le labourage et la culture de la terre. Elles conduisaient la charrue, soignaient les oliviers et les vignes, et se livraient aux plus durs travaux avec une énergie dont le trait suivant peut seul donner l'idée.

Une femme de la montagne Ligorra travaillait à la journée dans le champ de Karmoléon. Prise tout à coup des douleurs de l'enfantement, elle passe derrière une haie et, après s'être délivrée, se remet aussitôt à l'ouvrage pour ne pas perdre son salaire. Le maître du champ, voyant qu'elle travaillait avec peine et semblait souffrir, l'interrogea et, touché de pitié, la renvoya en lui payant sa journée. Elle se hâta d'aller reprendre son enfant, le lava dans une petite fontaine et, l'emmaillotant comme elle put dans quelques haillons, le porta sain et sauf chez elle.

S'il reculait, par mépris peut-être, devant le travail, l'homme, en revanche, déployait une ardeur, un courage et une force extraordinaires dans les exercices du corps et les luttes de la guerre. Les joûtes et les combats de taureaux étaient les amusements favoris des indigènes, et rien n'égalait leur amour des batailles que leur froide intrépidité et leur dédain de l'ennemi et de la mort. Ils avaient pour armes offensives deux dards, l'épée courte à deux tranchants ou recourbée en forme de faux, le bident, croissant à deux pointes, et la lance; pour armes défensives, une cotte de lin piqué, le petit bouclier de bois (cetra) recouvert d'une plaque de bronze, les abarcas ou

grèves, et le casque de cuivre à trois aigrettes ou tissu de nerfs.

Maintenant, l'absence de tout frein social, les rivalités de position ou d'origine, la cupidité ou la violence de leurs passions constituaient les tribus en état permanent d'hostilité. Guerroyant soit entre elles ou contre les peuplades qui occupaient l'autre versant de la montagne, elles vivaient pour ainsi dire les armes à la main. Les Ibères, disent les historiens de Rome, égalent en force les bêtes féroces dont ils ont la cruauté et la fureur aveugle. On a vu, chez les Cantabres, des mères tuer leurs enfants plutôt que de les laisser tomber dans les mains de l'ennemi; un enfant saisir une épée et massacrer, sur un signe de son père, ses parents et ses frères enchaînés; une femme égorger tous ceux qui étaient pris avec elle; un captif se précipiter dans les flammes d'un bûcher pour échapper à la lubricité de soldats ivres.

Rien ne troublait du reste et ne pouvait faire fléchir le grand cœur du Cantabre : on avait vu des prisonniers qui, mis en croix, entonnaient jusqu'à la mort leur chant de guerre; on n'en vit jamais aucun qui voulût survivre à son ami ou au chef auquel il s'était dévoué. Ainsi s'explique leur calme en marchant au combat et dans la célébration des funérailles, qui étaient moins des cérémonies lugubres que des fêtes guerrières[1].

La pompe la plus éclatante honorait chez eux la mémoire des braves tombés au premier rang. Paré d'habits magnifiques, le mort était exposé aux regards de son peuple, puis on le brûlait sur un grand bûcher; les sages de la tribu racontaient ses hauts faits et proclamaient ses louanges; les plus habiles cavaliers célébraient des jeux militaires; ensuite on descendait ses restes dans les chambres souterraines avec ses armes, sa bride et des écuelles de cuivre, ou bien le bras robuste de ses guerriers amoncelait des quartiers de rocs pélasgiques sur ses os calcinés[2].

Dans d'autres tribus de sang basque pur, chez les Vaccéens et les Oretans, par exemple, on abandonnait, au contraire, au vau-

1. Athénée, liv. VI, p. 249. — Cæsar, liv. III, c. 22. — Strabon, liv. III. — Florez, liv. IV, c. 12. — Justin, liv. XLIV, c. 2. — Diodore de Sicile, liv. IV, c. 20.

2. *Gazeta de Lisboa*, 1790, n° 2. — Richard Twiss, *Travels trough Portugal and Spain*.

tour, oiseau sacré aux yeux du peuple, les cadavres des braves [1].

Les croyances religieuses et le culte des Basques et des Celto-Basques attestaient d'une manière évidente leur origine indo-égyptienne. Les grands dieux étaient ceux de Babylone et de Memphis, Bel, Isis et Astarté. Ils adoraient en même temps des divinités inférieures appelées Barack, Eiduor, Lugove, Caulex, Suton, Viak, Elman, Necys, Helin, Noby, dont les attributs ne nous sont pas connus aussi clairement que ceux des trois dieux supérieurs.

L'un symbolisait en effet le soleil, l'autre la lune, le dernier le principe vital [2]. De ces trois mythes, purement égyptiens, étaient sortis, comme les bourgeons du lotus, les rites les plus poétiques de la religion des indigènes. Indépendamment de ces fêtes du solstice d'été établies pour célébrer, par des feux de joie, le triomphe du dieu de la lumière, et de ces obélisques de granit, symbole du feu, qu'on parait de fleurs à certaines époques de l'année, il est tel monument, tel usage resté dans la mémoire obstinée du peuple qui peint encore ce culte des grands astres avec les vives et fraîches couleurs de cette époque primitive.

Ainsi, quand brillait l'hilarguia, ou lumière périodique de la lune, on s'assemblait pour danser en rond en son honneur; et, si la coutume encore usitée en Catalogne est un fidèle souvenir des temps anciens, les Basques morts comme leurs fils vivants animaient ce jeu en cherchant à poser le pied en mesure sur l'ombre mobile des danseurs [3]. D'autre part, Isis signifiant cette fois la nature renaissante, était figurée au printemps par la reine de mai. Une jeune fille, qu'on nommait Maïa, et qui avait été choisie parmi les plus

1. Tellure ut perhibent, is mos antiquus hibera :
Exanima obscœnus consumit corpora vultur.
(*Silius Italicus*, lib. XIII, v. 471.)

Th. Reinesius, *De deo Endovellico*. — Florez, *España sagrada*, t. IX. — Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistaer*. — Lastanosa, *Museo de las Medallas desconocidas*, nos 50, 57. — Velasquez, *Ensayo*. — Resende, *Antiquit. lusitan.*, liv. III. — Jos. Cornide, *Memorias de la real Academia de la Historia;* Madrid, t. III. — Humboldt; mais il a emprunté tous les noms qu'il cite dans son *Essai sur la langue basque à Velasquez*, p. 99 de l'ouvrage déjà cité.

2. Astarté ou Vénus, en hébreu *Aschtoreth*, qui, pour marque de sa royauté, avait sur la tête celle d'un taureau, selon Sanchoniaton.

3. On appelle encore cette danse *bayle de los Titanos*. — Masdeu, *España antigua*, t. Ier, p. 7. — Depping, *Histoire d'Espagne*, t. Ier, p. 135.

belles, s'asseyait au milieu des fleurs, sur un trône élevé, et recevait, pendant trente jours, entourée de ses compagnes, l'hommage des passants. Il était encore un dieu mystérieux, le dieu sans nom, que tous les indigènes, sans distinction de sexe, honoraient par des danses nocturnes sur le seuil de leur porte pendant la pleine lune.

Chez ce peuple chasseur, pêcheur et surtout guerrier, l'intelligence et l'industrie n'avaient pu prendre un grand essor. Strabon assure cependant que les Turdétans cultivaient les lettres et possédaient des livres d'histoire très-anciens, des poëmes et des lois écrites en vers depuis six mille ans, ce qui les rattacherait de très-près à la civilisation égyptienne. Quant à l'industrie, elle avait suivi pas à pas, chez eux comme partout, la marche de la civilisation. La chasse étant leur occupation favorite et la guerre leur plus forte passion, ils avaient dû s'appliquer d'abord au travail du fer, dans lequel ils excellaient, soit pour la trempe, soit pour la fabrication des armes, qu'ils durcissaient, en outre, en les laissant quelque temps dans la terre. Ils savaient tailler l'albâtre, *piedra de luz*, de façon à lui donner la transparence du verre, sculpter la pierre et battre les métaux. Les mines, qu'ils exploitaient avec beaucoup d'habileté, étaient d'une telle richesse qu'elles pouvaient justifier les fables recueillies par Aristote et Diodore de Sicile.

D'après ces auteurs des vieux siècles, en effet, la terre s'étant jadis liquéfiée par suite de l'embrasement des forêts, avait vomi sur sa surface les masses d'argent et d'or enfouies dans son sein.

Ainsi s'expliquait aux yeux des anciens l'abondance des gîtes métallurgiques de la Péninsule, abondance créée par la main de la fortune elle-même et qui arrachait à Posidonius ce cri d'enthousiasme :

« On pourrait, en voyant ces lieux, les nommer un trésor inépuisable de la nature, car ce n'est pas seulement à sa superficie que la terre étale les métaux : elle en recèle dans ses entrailles une si grande quantité, qu'on doit regarder ces régions souterraines, non comme le séjour du dieu des enfers, mais comme celui du dieu des richesses [1]. »

1. Θησαυρους εἶναι φύσεως ἀεναους ἢ ταμιεῖον ἡγεμονίας ἀ έκλείπτον.

Pour compléter cette opulence inutile alors aux hommes, les grands fleuves charriaient l'or et jetaient l'argent sur leurs rives sous forme de poussière. On appelait cette poussière or blanc, et les femmes cantabres, après l'avoir recueillie avec des râteaux, la tamisaient au moyen de claies posées sur des corbeilles.

Les moins avancées, sous le rapport industriel, semblent avoir été les tribus maritimes : les Lusitans et les Astures se confiaient à l'Océan sur des embarcations d'osier recouvertes de peaux; d'autres peuplades employaient un genre de bateaux non moins primitifs et qui mérite une description particulière.

Les peaux des plus grands animaux étaient cousues en forme d'outres, remplies de chaume ou gonflées d'air comme des vessies; on en liait deux ou plusieurs ensemble, et on y attachait ensuite des planches, des boucliers de frêne ou simplement de longues perches sur lesquelles était étendu un lit de branches d'arbres. C'est avec ce radeau fragile que le Basque franchissait les torrents, passait les fleuves et côtoyait la Méditerranée.

Le gouvernement d'un tel peuple devait être patriarcal : chaque tribu se gouvernait comme une famille et obéissait à des lois très-justes, si nous en jugeons par les seules qui soient connues.

Chez les indigènes de la Péninsule le mari apportait la dot; la femme héritait de ses parents à la charge d'établir ses frères. On lapidait les criminels, et les parricides étaient précipités du haut d'un rocher, hors du pays, pour que leur sang ne souillât point le territoire de la tribu. Peu attachés à la vie, qu'ils abrégeaient souvent par le poison dans une partie de plaisir, les Celto-Basques se contentaient, quand ils avaient des malades, de les exposer sur les chemins pour que chaque passant leur donnât des consultations et leur indiquât un remède [1].

Ajoutons, comme trait caractéristique et commun à chaque tribu, qu'ils aimaient avec passion les chevaux, les jeux militaires, les combats de taureaux et les courses, et nous aurons une idée aussi exacte que possible de l'état social et moral des habitants du pays où, pendant neuf mois, fleurissent les roses avant l'arrivée des marchands.

1. Strabon, liv. III.

CHAPITRE II

PEUPLES MARCHANDS.

Les Reines de la Mer. — Phéniciens. — *Gaulos* cananéens. — Le commerce primitif. — Pays de Tarchich. — Les pigeons d'Isaïe. — Joie de la fille de Canaan. — Fondation de Gadir. — Colonies phéniciennes. — Légendes grecques. — Hercule. — Les fils de Chrysaor. — Relations des marchands avec les indigènes. — Premiers germes de civilisation. — Défrichements. — Routes. — Plantation de l'olivier et de la vigne. — Mines. — Mœurs des colonisateurs. — Les gâteaux à l'huile. — Le vin de palmier. — Vase de Trigueros. — Devins Kesamim. — Le feu et l'eau. — Organisation politique des colonies. — Émigrants phocéens. — La Rose. — La ville du Marché. — Colonie méditerranéenne. — L'essaim de la ruche de Tyr. — Carthaginois. — Périple d'Himilcon. — Monopole du commerce au profit de Carthage. — La république des marchands et celle des soldats. — Hamilcar Barca. — Conquête de l'Espagne. — Indortès. — Hasdrubal. — La nouvelle Carthage. — Hannibal. — Patriotisme d'Elmantica. — Les alliés de Rome. — Siége de Sagonte. — Politique du Capitole. — Héroïsme des Sagontins.



DANS les lointains les plus vagues de l'antiquité, on voit toujours blanchir deux villes, Tyr et Sidon. Au temps d'Homère et des prophètes, Tyr était la reine des mers. Ses murs plongeaient au cœur des flots, et les Phéniciens, ses fils, la rendaient parfaite en beauté : ils avaient bâti le flanc de ses navires avec les sapins de Scénir, coupé les cèdres du Liban pour faire les mâts, fendu les chênes de Bascan pour façonner les rames, et rapporté leurs bancs d'ivoire des îles de Kittim. Le lin d'Egypte formait le tissu des voiles de Tyr. Les fils de Sidon et d'Arvah étaient ses matelots, les anciens de Guébal, ses esclaves, et ceux de Perse, ses soldats; elle avait accaparé le commerce du monde : Tubal et Javan lui vendaient de l'airain et des hommes; les peuples de Togarma des chevaux; les enfants de Dedan l'ivoire et l'ébène; les Syriens l'écarlate, le corail et l'escarboucle; Juda et le pays d'Israël le miel, l'huile et le baume;

les marchands de Saba et de Rahma les parfums, l'or et les pierres précieuses.

C'est de cette ville opulente et glorieuse entre toutes que, douze ou quinze siècles avant notre ère, des navigateurs longeant la côte d'Afrique descendirent le détroit de Gibraltar et en tombant dans l'Océan découvrirent l'Espagne. La plage où abordèrent leurs vaisseaux appartenait aux tribus turdetanes dont le plus grand village s'appelait Tartessus. Selon la coutume des marchands d'alors, les Phéniciens laissèrent tomber la grosse pierre, qui servait d'ancre, et allumèrent des feux sur le rivage pour attirer les naturels. Ceux-ci étant accourus, on s'entendit probablement par signes, et voici le mode de commerce qui s'établit entre eux et les nouveaux venus.

Ceux-ci débarquaient sur le sable les toiles peintes, les colliers de métal ou de verre, les étoffes de mince valeur mais aux couleurs voyantes qui chargeaient chaque gaulos ou navire aux flancs arrondis. Ils remontaient ensuite sur leurs ponts et faisaient des signaux. Les Turdetans, accourant aussitôt avec des pépites ou de la poudre d'or ou des lames d'argent cassées en morceaux, les mettaient auprès des marchandises et regagnaient vite les bois. Les Phéniciens allaient examiner l'or et l'argent des indigènes, et si la quantité apportée leur paraissait trop faible, ils n'y touchaient pas et retournaient à bord. Ceux du pays reparaissaient au bout de quelque temps et augmentaient la somme jusqu'à ce que les étrangers fussent satisfaits. Il y avait tant de bonne foi de part et d'autre dans cet échange, que les naturels ne touchaient à aucune marchandise avant que les Cananéens n'eussent emporté l'or.

Celui que les premiers navigateurs trouvèrent en Turdetanie par eux nommée Tarchich (de Tartessus), mille ans avant que Scylax n'appelât l'autre côte Ibérie, les éblouit. Le minerai d'argent brillait aussi partout à découvert et il suffisait de gratter la terre pour le découvrir en abondance. Les tribus natives, qui n'y attachaient aucun prix, s'en servaient pour fabriquer les ustensiles de la vie domestique. Mais ceux qu'Isaïe compare à des pigeons revolant vers leurs tours et emportant sur leurs ailes l'or des pays lointains leur en apprirent la valeur. Ils se jetèrent sur ce métal avec une telle avidité qu'ils en surchargèrent leurs navires, le substituèrent où ils

en eurent le pouvoir, à l'airain et au fer et jusqu'aux grosses pierres avec lesquelles ils ancraient les vaisseaux[1].

On juge de la sensation que dut produire à leur retour à Tyr le bruit de cette découverte. La fille de Canaan tressaillit de cupidité et de joie, la soif de ces trésors connus brûla ses lèvres, et les voiles de ses navires rapides comme des nuages portèrent une colonie aux montagnes d'argent. La fortune guida ces émigrants. A peu de distance de la côte de Tarchich, et au delà des rochers du détroit, ils rencontrèrent deux îles dont la première, très-rapprochée du continent, avait à peu près quatre lieues de circonférence. C'est là qu'ils s'établirent à l'extrémité du monde ancien et dans la plus petite de ces îles appelée Erythia et consacrée à Junon. S'y trouvant bientôt à l'étroit, ils passèrent sur la plus grande et y fondèrent, sous le nom de Gadir (la cité entourée de pieux), le plus célèbre de leurs comptoirs et le seul qui ait résisté aux flots de trente siècles. Une ceinture d'établissements secondaires, se rattachant tous au premier, fut jetée ensuite sur les rivages des deux mers. De Gadir jusqu'aux Baléares, on vit s'élever ainsi successivement Malacha, la ville aux salaisons, Corteba, celle des pressoirs, Onuba, celle de l'embouchure, Nébrissa, la cité de Venus, Ebora, l'entrepôt des blés, Carteia la royale, Baria, la colonie des frontières, Jammona, Magina et Bachurim ou l'occidentale, l'habitation nouvelle et la fructueuse cité des Iles[2].

Outre ces établissements principaux, les Phéniciens avaient fondé à l'embouchure de tous les fleuves, au confluent de toutes les rivières et sur chaque point important des deux côtes, plus de deux cents comptoirs, foyers d'industrie et de commerce qui devaient devenir bientôt des phares lumineux de civilisation.

A l'époque où les enfants de Tyr faisaient ces choses, l'histoire, livrée corps et âme à la fiction, ne connaissait pas encore la vérité; nous ne savons donc le gros de ces événements que par les Grecs,

1. Ταρτησσος σπιφανης, πολις, χρυσω τε και χαλλὸν φερουσα πλέωνα. (Hérodote et Marcien d'Héraclée.)

2. De *malach*, saler; de *corteba*, en syriaque, pressoir; de son surnom de *Histuria*, aux bouches du fleuve; de *Naeprissa*, au confluent des eaux; du chaldéen *ibura*, abondance de grains; de *Melek-Cartha*, ville fondée par le roi; de *baria*, frontière; des mots phéniciens *jamma*, ouest; *magon*, habitation; *bachurim*, en grec βοχχυρις, précoce en fruits. — Josèphe, *Antiquités*, liv. VII, ch. IX, proverbes 30. — Silius Italicus, liv. III. — Philon de Biblos, d'après Sanchoniaton, dans Eusèbe, IV, I. - Martial, liv. VII, épigr. 27.

les plus grands menteurs de l'antiquité, et qui, dans leur rage mythologique, ont dénaturé tous les faits et rempli le monde de fables. Voici celle que leur inspira l'établissement phénicien :

Le dixième des travaux d'Hercule fut imposé au demi-dieu par Eurysthée, qui l'envoya en Ibérie chercher les bœufs de Geryon. Le héros, prévoyant les difficultés de la tâche, équipe une flotte et réunit un nombre suffisant de troupes pour cette expédition. Il n'était alors bruit par toute la terre que des richesses et de la puissance de Chrysaor[1], qui régnait sur la Péninsule et avait trois fils célèbres par leur vigueur et leurs exploits. Hercule partit des ports de Crète; mais, avant de livrer ses voiles au vent, il mérita les honneurs extraordinaires que lui rendirent les insulaires en purgeant l'île des serpents et des bêtes féroces qui l'infestaient. Débarqué d'abord en Afrique, qu'il rendit propre à la culture de la vigne et de l'olivier, après avoir exterminé les lions et les tigres, il descendit en Ibérie et attaqua les fils de Chrysaor. Ceux-ci l'attendaient avec trois armées : il les vainquit en combat singulier, et conquit le pays et les bœufs. C'est dans cette expédition que, se voyant arrivé aux limites de l'univers, il fit ériger, comme monument de ses victoires, les colonnes qui portent son nom[2].

Sous le voile de cette allégorie, qui symbolise à la manière des peuples enfants les expéditions phéniciennes, il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour reconnaître dans l'Hercule, allant à Tarchich faire la guerre aux fils du riche Chrysaor, le Melcarth ou chef tyrien que suivaient les colons quand, nouveaux argonautes, ils marchèrent à la conquête de l'or de la Bétique. Cette fiction expliquée, hâtons-nous de revenir sur le terrain des faits.

Une fois établis, les Phéniciens, que tout nous représente comme des marchands pacifiques, ennemis des moyens violents et ne songeant qu'à leur commerce, nouèrent des relations amicales avec les indigènes et s'allièrent si étroitement aux tribus turdétanes, qu'il résulta de ce mélange un peuple de métis qu'on appela Bastules[3]. Les Bastules couvraient la plage méridionale de la Turdétanie, d'où

1. De χρυσεος, d'or.
2. Καταλάϐὼν τοῦς χρῦσάορος υἱους τρἰσἰ δυνάμεσι μεγαλαις,
Χατεσρα τοπε δευχοντας. (Diodore de Sicile, liv. I.)
3. Du basque *basturia*, peuplade de basse terre.

ils rayonnèrent plus tard avec leurs pères par l'exploitation des mines et par le trafic sur tous les points de la Péninsule. La nature elle-même, au reste, semblait avoir préparé ce pays pour les navigateurs de Tyr.

Toute la lisière intérieure de la côte, du cap Sacré aux colonnes d'Hercule, forme une vaste plaine coupée par des sillons et des ravins de plusieurs stades de longueur. A marée haute, ces excavations sont inondées et l'on y peut naviguer comme sur les fleuves, parce que la mer ayant franchi la barre ne trouve plus d'obstacle et se répand de toutes parts à mesure qu'elle monte avec la rapidité d'un torrent. Les lagunes de la plage se remplissent donc d'autant plus vite que les vagues de l'Océan, retardées dans leur course par les rochers et le détroit de Gibraltar, refluent naturellement sur les points où les coupures du terrain leur livrent passage. Trop habiles pour négliger cette heureuse disposition, les Phéniciens transformèrent ces lagunes en autant de canaux, où devaient s'élancer à pleines voiles les petits navires qui portaient à la proue une tête de cheval ou peut-être même leurs nefs aux larges flancs.

Quoique l'unique but des Phéniciens fût de rançonner les peuples qu'ils découvraient et dont ils cachaient soigneusement l'existence pour s'en réserver l'exploitation, tout porte à croire qu'ils jetèrent sur ce sol vierge les premiers germes de civilisation. Par leurs conseils ou leurs exemples, les tribus errantes finirent probablement par se grouper autour de leur bourg. Peu à peu elles apprirent des étrangers à mieux construire leurs cabanes de terre battue, à les enceindre d'une haie ou d'un mur de pierres sèches, à s'approprier des parcelles du champ commun; à substituer à ce sentiment d'insouciance en présence de l'avenir et de confiance impassible dans le hasard qui fait le fond du caractère de tous les peuples primitifs, l'esprit de calcul, d'égoïsme et d'intérêt, auquel le mauvais levain des sociétés vieillies donne une expansion si fatale.

Aussi, comme tous leurs présents étaient intéressés, les Phéniciens s'occupèrent sans doute beaucoup mieux de l'amélioration morale des Basques et des Celto-Basques, que des défrichements qui devaient attirer les tribus éparses autour de leurs comptoirs, ce qui n'empêcha pas ce plan, malgré son cachet d'égoïsme, de porter le premier coup à la barbarie.

En se frayant, en effet, avec la hache, des routes dans ces forêts vierges, les trafiquants de Tyr durent mettre en rapport des tribus qui, bien que voisines, communiquaient peut-être pour la première fois. Le mouvement de surprise passé et la répulsion involontaire qu'inspire l'étranger dissipée à un contact de tous les jours, les habitants de la côte d'abord, puis ceux de l'intérieur et des montagnes, se laissèrent aller à l'imitation des mœurs tyriennes.

Les fils de Canaan leur avaient appris à mouler les briques et à les sécher au soleil; ils les dressèrent ensuite à la culture de l'arbre de Minerve. Bientôt la Bétique entière fut ombragée d'oliviers, l'huile coula aussi abondamment qu'en Grèce, sous les pressoirs de Cordoue[1]. Les taureaux sauvages, soumis au joug, commencèrent à tracer des sillons réguliers dans la plaine. Des colons âpres au gain forcèrent l'esclave et le mercenaire à fouiller, la sueur au front, ces mines si riches de plomb, de cuivre, d'argent et d'or que recelaient les monts Marianos, et pour la première fois probablement des malheureux, excités par le fouet, ramassèrent les paillettes d'or roulées si abondamment par la Bétique et le Tage.

De cette époque de colonisation date certainement l'importation sur le sol cantabrique des mœurs, des usages et des dieux phéniciens. Sobres, comme tous les peuples marchands, les colons de Tyr vivaient de bouillie, de gâteaux cuits sous la cendre et de figues ou de raisins secs : le seul luxe de leurs festins consistait dans des pains pétris avec l'huile et arrosés de shakar ou liqueur de palmier. Ils mêlaient au vin des herbes odoriférantes, le rafraîchissaient dans la neige des sierras en souvenir de celles du Liban et, malgré leur sobriété, en buvaient parfois avec excès, si nous en croyons le témoignage aussi curieux qu'irrécusable du vase de Trigueros[2].

1. Quæ Tritonide fertiles athenas,
Unctis Bœticæ provocas trapetis. (Stace.)
Uncto Cordoba latior Venafro. (Martial, lib. XII, épigr. 64.)

2. L'inscription de ce vase en basque ancien est ainsi conçue :

Erme atze ermeac,
Arch goti duen dicherbat.
Erme atze ermeac,
Arch goti duen dicherbat,
Erme atze ermeac.
Pour les marchands étrangers,
C'est une coupe trop petite.

Non moins laborieuses que les femmes indigènes, les filles de la Phénicie filaient la laine, le coton et le lin, tissaient les étoffes, les brodaient et les teignaient en hyacinthe, en écarlate et en pourpre. Leurs enfants lavés en naissant étaient ensuite enveloppés de langes et mis sur les genoux de l'aïeul qui leur donnait un nom. Ils n'avaient point d'autres nourrices que leurs mères. Peu avancés en médecine, les Tyriens abandonnaient leurs malades à la nature ou, ce qui était plus dangereux, à l'empirisme des devins, les amim. Quand l'état du malade ne laissait plus d'espoir, on se hâtait de lui couper les cheveux; puis le corps était lavé avec de l'eau chaude, embaumé et exposé quelque temps avant l'inhumation; parents et amis montraient la douleur la plus violente et la plus bruyante aux funérailles; les hommes poussaient des cris lamentables, les femmes se meurtrissaient en hurlant et pleurant le visage et le sein, et la cérémonie se terminait par une offrande funèbre de vin et de mets placés sur le tombeau[1].

Sous les noms de Bel et d'Astarté, les Phéniciens adoraient aussi le feu et l'eau, ces deux symboles éternels de la naissance et de la vie du monde. Leurs législateurs religieux n'ayant eu en vue que la glorification des merveilles et des phénomènes de l'univers, et l'hommage de l'homme au pouvoir inconnu qui l'a fait, il en résulta que le culte chez eux fut aussi simple que le dogme.

Une étroite enceinte fermée par une haie ou un mur de pierres sèches, un bloc de granit où brûlait sans cesse le feu, image du soleil, une arche traînée par des taureaux, des colonnes consacrées aux éléments, voilà leurs autels et leurs temples; leurs fêtes gardaient le même caractère de poésie et de simplicité. Après la moisson les kedeschim, prêtres consécrateurs, dressaient une gerbe au milieu du champ, et tous en faisaient le tour en pleurant sur les douleurs de notre mère commune, la terre. Une course avec des

Pour les marchands étrangers,
C'est une coupe trop petite,
Pour les marchands étrangers.

Don Juan de Erro y Aspiroz, *Lengua primitiva de España y explicacion de sus ma antiguos monumentos y inscripcions y medallas.* — Miguel Perez Quintero, *Betica vendicada.*

1. L'abbé Mignot, *Mémoires sur le commerce et les établissements des Phéniciens.* — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. LXII, p. 61.

ceps chargés de grappes, des rameaux et des torches de bois de pin, célébrait les vendanges. Les sacrificateurs (karbanim) immolaient des cailles à Hercule, des anguilles saupoudrées de farine et des chiens que le couteau sacré coupait en deux. Les Grecs parlent d'enfants égorgés en l'honneur de Kronôs, dans les calamités publiques, de jeunes filles oubliant un jour leur pudeur sous la tente (Suchoth benoth) pour la conserver ensuite intacte tout leur vie; mais ces accusations émanant d'ennemis ne méritent peut-être pas une foi entière. Ce qui semble plus certain, c'est la confiance qu'ils témoignaient aux *kesamim*, devins, et aux *khaber khober*, charmeurs de serpents, qui prétendaient lire l'avenir dans les astres, le vol des oiseaux, les ondulations des reptiles, et entendre la voix du sort dans les vibrations sonores d'un vase d'airain.

Il nous reste peu de lumière sur le gouvernement adopté par les Phéniciens et sur les rapports politiques des colonies avec la métropole. Tout ce qu'on peut conjecturer d'après les demi-mots échappés aux auteurs anciens, c'est que ce gouvernement avait une forme démocratique et fédérative. On ne saurait douter, dit Heeren, que les villes phéniciennes n'eussent chacune leur constitution et ne fussent sous ce rapport indépendantes l'une de l'autre, car c'est ainsi qu'elles se montrent à toutes les époques de l'histoire où elles figurent isolément[1].

Cette constitution fondée, à ce qu'il semble, sur la royauté n'était pourtant pas despotique, mais limitée dans le sens républicain. Il était impossible, en effet, que des villes de commerce qui ne peuvent prospérer qu'au soleil de la liberté politique, fussent soumises au pouvoir absolu. Un grand commerce maritime exige un esprit de spéculation, une activité et une constance qui ne s'accordent point avec la forme despotique [2]. Ajoutons que chez tous les peuples enrichis par le trafic, l'âme est plus fière, l'indépendance de l'individu plus réelle, et plus impérieux le besoin de participer aux affaires publiques; d'où l'on est en droit de conclure que le pouvoir

1. Heeren, *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornechmsten Vœlker der alten Welt*, t. II, ch. I, p. 21.

2. Todas estas colonias fenicias componian con Gadir ó Cadix un cuerpo de ciudades mercantiles como oy las ciudades anseaticas. (D. Pedro Rodriguez de Campomanes, *Antiguedad maritima de la republica de Cartago*, p. 27.)

fut partagé dans les colonies phéniciennes entre le chef ou roi, la caste sacerdotale nombreuse et très-puissante et les marchands.

Mais ce pouvoir essentiellement municipal ne dépassait pas l'enceinte de chaque colonie et ne s'exerçait que dans l'étroite sphère de l'administration urbaine, car pacifiques et négociants, les Phéniciens n'avaient qu'un mobile, le gain, et qu'un seul but d'activité, le commerce. Il est vrai que sur ce terrain ils étaient sans rivaux. Maîtres absolus de la mer depuis une longue suite de siècles, ils avaient eu le temps de perfectionner l'art nautique et de découvrir des pays inconnus au reste du monde. Leurs voiles innombrables se déployaient sur l'océan Indien comme sur l'Atlantique, et la carène des gaulos au gros ventre sillonnait à la fois les flots qui baignent la Grande-Bretagne et ceux qui battent les côtes de Ceylan.

C'est à l'époque de leur fortune commerciale et de leur splendeur que les trouvèrent, six cents ans après leur établissement et neuf siècles avant notre ère, les navigateurs grecs. Partis de l'île de Rhodes, ceux-ci touchèrent au hasard, et après une traversée grandement aventureuse pour le temps, les côtes de la Catalogne. Ils y fondèrent une ville qu'ils appelèrent, comme la mère-patrie, la Rose[1]. Les murs de cette colonie nouvelle blanchissaient à peine au bord de la Méditerranée, qu'il arriva de nouveaux voyageurs de la Phocide; mais ils se contentèrent d'explorer le pays et ne s'y établirent qu'au bout de quatre siècles et après la fondation de Marseille.

Leur premier pied-à-terre fut un comptoir (*emporion*) jeté dans l'île qui a gardé ce nom en perdant leur mémoire. De là ils passèrent sur la terre ferme et, trouvant devant eux les Indigètes, les poussèrent pour avoir de la place. Il paraît que ce peuple cédait difficilement, car dans le pacte qui mit fin à la guerre, il n'abandonna aux étrangers qu'un terrain de quatre cents pas d'étendue pris dans la partie basse d'Indiga, sa ville; encore, pour tirer une ligne de démarcation infranchissable entre eux et ces envahisseurs, les Indigètes eurent-ils grand soin de stipuler qu'un mur énorme, comme on bâtissait alors, séparerait à jamais les deux races[2].

1. Ρωδος.
2. Ils l'appelèrent, à cause de cela, Dipolis, la ville double.

C'était une précaution sage : arrêtés à jamais de ce côté, les Phocéens allèrent déployer ailleurs leur génie actif et leur inquiète turbulence. Ils commencèrent par enlever Rhodes à leurs frères d'Asie, et bâtirent ensuite Dianiom, la cité de Diane, Sagonte, Chersonèse, Histra, Hilacté et quelques autres villes le long de la Méditerranée [1].

Les côtes des deux mers étaient ainsi couvertes de colons étrangers : au sud-ouest les Phéniciens restaient seuls maîtres de l'Océan et possédaient dans l'autre mer les stations les plus importantes, en occupant Malaga, Baria et les îles Baléares. Éparpillés à l'est sur la rive méditerranéenne, les Grecs n'avaient pris que les places dédaignées par leurs puissants prédécesseurs et ne pouvaient que suivre de très-loin le sillage de leurs navires. Parvenue à un point de prospérité extraordinaire, Gadir était la reine des flots ; elle avait conquis la puissance par sa prudence et sa sagesse, et comblé ses coffres d'argent et d'or ; elle brillait comme une colonne de feu sur un lac de pierreries ; mais l'orgueil corrompit sa voie, l'éclat de ses richesses l'éblouit, et l'on entendit dans le lointain la voix du prophète disant :

« Dans l'abondance de ton commerce, tu as été pleine de violenee et de ruse, tu as péché par la multitude de tes iniquités en usant mal de ton trafic ; ainsi a dit le Seigneur éternel : Je ferai sortir du milieu de toi un feu qui te consumera [2]. »

La prophétie d'Ézéchiel s'accomplit à la lettre cinq cents ans avant Jésus-Christ. Les colons de Cadix (Gadir), la florissante république, finirent par oublier, à force d'être heureux, la modération de leurs pères. Irrités contre leurs voisins de la Turdétanie et voulant les châtier par les armes, ils appelèrent à leur secours les Carthaginois, jeune essaim, sorti plusieurs siècles après eux de la ruche de Tyr, mais qui tenaient autant du frelon que leurs frères de l'abeille.

Irascibles et violents à l'excès, les Carthaginois avaient au cœur et dans les veines toute l'ardeur du soleil africain. Avides comme tous les fils de la famille punique, ils entendaient s'enrichir vite et en prenant le plus court chemin. La ruse et l'habileté étaient des

1. Pline, *Hist. natur.*, lib. XVI, c. 40. — Appien, *De Bell. hisp.* — Strabon, liv. III. — Raoul Rochette, *De l'établissement des colonies grecques*, t. III, p. 423.

2. Ézéchiel, cap. XXVIII, 16, 18.

moyens usés par leurs ancêtres; ils en choisirent un tout nouveau dans l'exploitation commerciale du monde, la force. C'est à la pointe des lances et des javelots qu'ils offrirent leurs marchandises. Ils faisaient la guerre à un peuple, le battaient, et lui imposaient leurs produits en le dépouillant des siens. La guerre ne pouvait les affaiblir, car ils n'envoyaient au combat que des mercenaires, et chaque défaite de leurs ennemis était un triomphe pour le commerce de Carthage.

De leur aire africaine ils suivaient depuis longtemps, d'un œil jaloux, les progrès de Cadix; déjà ils avaient essayé de se glisser sur la côte entre les Phéniciens et ceux de la Phocide, mais sans pouvoir prendre pied ailleurs que sur les roches d'Ébosie, une des Baléares (Yvice); l'appel des Gadéates leur offrait donc une occasion merveilleuse de réaliser leurs desseins : ils la saisirent avec leur ardeur accoutumée. Fondant comme un vol de vautours sur la Turdétanie, ils battirent et refoulèrent les tribus, puis ils tournèrent leurs armes contre ceux qu'ils venaient défendre. Les flèches de leurs Crétois et les pierres de leurs frondeurs forcèrent les marchands paisibles de Gadir de s'enfuir dans leur ville. Le bélier, qui retentissait pour la première fois contre un rempart, en brisa les portes et, autant par le droit du plus fort que sous prétexte de se payer par leurs mains des frais de la guerre, ils se saisirent, à titre de gages sans doute, de toutes les places des Phéniciens et les gardèrent.

Pendant cent cinquante ans ils ne furent occupés que du soin d'affermir leur domination et de cimenter leur conquête : en 350 seulement ils en dressèrent l'actif. Un navigateur hardi, Himilcon, eut mission d'explorer la côte occidentale sur laquelle étaient disséminés trois cents comptoirs ou colonies, et, pour décourager les Grecs et les autres peuples rivaux, il dit, dans son rapport au sénat de Carthage, qu'il n'avait vu vers le couchant qu'une mer sans bornes; aucun navire, selon lui, n'avait encore sillonné ces flots que dérobaient d'épais nuages et où ne se faisait jamais sentir le souffle des vents. C'est ainsi qu'Himilcon peignait l'Océan, cette mer infinie dont le mugissement venait frapper au loin la terre[1].

1. Avienus Festus, *Ora maritima*.

On reconnaît dans ce mensonge la politique de Carthage, qui, en couvrant ses voies de ténèbres, espérait garder le monopole du commerce maritime; mais on ne la reconnaît plus dans les rapports pacifiques et pleins de modération qu'elle entretint avec les indigènes. Pendant près de deux siècles elle parut avoir oublié pour eux ses habitudes de violence et d'envahissement. Les marchands jouissaient sans danger des avantages de cette conquête faite par fraude et avaient la sagesse de préférer les profits d'un commerce paisible à la vaine gloire des armes. La paix leur donnait plus, d'ailleurs, sans le moindre risque à courir, que la guerre la plus heureuse.

Faite par eux ou abandonnée aux naturels, l'exploitation des mines d'argent et d'or n'en amenait pas moins par le commerce d'échange tout le produit dans leurs mains. Les tribus étaient leurs amies et fournissaient tous les soldats dont ils avaient besoin, pour une faible solde. Carthage recueillit longtemps les fruits de cette politique, et tandis que les richesses s'amoncelaient dans son trésor, ses flottes couvraient les mers et n'y trouvaient pas de rivales. Des circonstances imprévues la forcèrent de renoncer à ce sage système, et la placèrent sur un penchant au bas duquel était l'abîme.

Le danger devait lui venir de deux villes bien éloignées, mais qu'une communauté d'intérêts et d'ambition allait unir étroitement contre elle. Outre les colonies grecques du littoral, ennemies irréconciliables, Marseille et Rome s'élevaient dans l'avenir aux deux points opposés comme les écueils de sa haute fortune. La rivalité des Carthaginois et des Massiliens avait déjà éclaté sur les flots : à propos de quelques barques de pêcheurs enlevées sur les deux rivages, le liburne grec s'était heurté contre le quinquérème africain et l'avait, dit-on, fait reculer : bientôt la première guerre punique mit Carthage aux prises avec Rome. Victorieuse d'abord, la république des marchands battit celle des soldats; mais qui pouvait arrêter dans son essor l'aigle du Capitole?... Humiliée à son tour, Carthage se retira de la lutte avec des habits noirs et le deuil à l'âme, car elle laissait sur ce premier champ de bataille le prestige de son invincibilité, deux mille deux cents talents d'argent et la Sicile, l'une de ses plus belles colonies et la sentinelle la plus avancée de ses stations dans la mer intérieure.

C'est pour compenser cette perte et pour imposer silence à ses

ennemis, qui lui atribuaient la malheureuse issue de la guerre, que le plus brave des chefs carthaginois, Hamilcar Barca, entreprit la conquête de l'Espagne[1]. La situation particulière d'Hamilcar à Carthage explique au mieux ce projet de conquête. En sa double qualité de général et de chef de la démocratie punique, il avait besoin, pour s'emparer du pouvoir et le conserver, de beaucoup de gloire et de beaucoup d'argent. L'Espagne étant alors regardée comme le Pérou de l'Europe, s'il parvenait à mettre la main sur ses trésors, il achetait la majorité du sénat, se créait un parti imposant dans le peuple et dominait la république. Qui aurait même empêché le général d'une armée de mercenaires aveuglément dévoués à ses ordres de jouer, s'il en eût eu la fantaisie, le rôle de César?

En admettant, ce qui serait possible, que les philosophes de l'histoire calomnient Hamilcar et que le chef carthaginois, aussi grand citoyen que grand homme de guerre, eût des pensées plus hautes, il voyait dans cette expédition le seul moyen de relever Carthage, de la dédommager magnifiquement de ses pertes et de recommencer plus tard avec plus de succès la lutte contre Rome. Ce qui prouve qu'il agissait surtout sous l'influence de ce dernier sentiment et ne suivait que l'inspiration d'un pur patriotisme, c'est que, sacrifiant avant de s'embarquer au bord de la mer, il fit jurer sur les flambeaux de l'autel à son fils Hannibal, qui n'avait que neuf ans, haine éternelle et inexorable aux Romains.

L'œuvre de la conquête n'était pas facile dans un pays aussi accidenté et peuplé d'hommes à l'âme énergique. Hamilcar rien qu'à l'ébaucher mit neuf années entières. Ses campagnes, du reste, qui,

1. Appien, I, p. 229. — Ce mot Espagne, que nous prononçons ici pour la première fois, parce qu'il nous semble dater de l'arrivée des Carthaginois, ne vient, à notre avis, ni de l'adjectif phénicien *span*, caché, ni de *saphan*, vocable de la même langue, et signifiant lapin, d'après Bochart, ni du composé de Debrosses, *isp-ania*, pays des chevaux, ni de l'esbana, étymologie basque d'André Poza, pays de bon langage, mais de Séville, capitale de l'ancienne Andalousie. Séville, comme nous le voyons par les médailles antiques, s'appelait Spaléni, d'où plus tard on fit Hispalis et, par un dernier renversement du mot, Sepila et Séville. Ne serait-il pas possible que Spania, car c'est toujours ainsi que l'ont écrit les Grecs, mal prononcé par eux, fût sorti de Spaléni et eût été pris pour l'Andalousie d'abord, puis, par extension, pour la Péninsule entière? On sait qu'avant que cette dernière dénomination les absorbât toutes, les Phéniciens appelaient la côte occidentale Tarsis, les Grecs Hespérie, d'*Εσπηρα*, occident, et les naturels Bétique et Turdétanie.

sauf la différence des temps et des lieux, rappellent exactement nos guerres d'Afrique, n'étaient que des courses à main armée sur le territoire des tribus, qu'on dévastait quand il y avait résistance et qu'on pillait après la soumission au nom de Carthage. Pendant un long commandement Hamilcar parcourut ainsi la Bétique, le littoral de l'est jusqu'à l'Ebre, le pays des Lusitans et des Vettons, évitant les colonies grecques, et frappant les naturels de terreur par quelque grand carnage quand l'occasion se présentait d'imprimer largement dans le sang l'image de la puissance punique. Ses progrès n'étaient pas rapides; mais s'il avançait lentement, il marchait d'un pied sûr. Toutes les fois qu'il regagnait sa citadelle d'Acra-Leuké[1] il ramenait des soldats victorieux et des chariots pleins de butin. Ce bonheur l'abandonna quand il se heurta aux Celto-Basques. Il avait trouvé en chemin une bicoque d'origine phocéenne applée Héliké : celle-ci ferma ses portes et envoya demander aide à ses voisins. Les Oretans se levèrent les premiers; ils entraînèrent facilement les Vettons qui se souvenaient de la razzia faite sur leur terres, et, en entendant les cornes d'urus de ces derniers, tous les montagnards de la chaîne marianique descendirent en armes. Pris entre les guerriers de ces tribus terribles et un corps d'auxiliaires commandé par le stratége Orisson, qui se tourna au moment décisif contre l'étranger, et mis en désordre par une irruption de bœufs sauvages, que brûlaient et rendaient furieux des bottes de paille enduites de poix et attachées entre leurs cornes, les Carthaginois lâchèrent pied. Entraîné par les fuyards, Hamilcar se noya avec son cheval au passage d'un fleuve, et sa mort vengea le supplice d'Indortès, valeureux chefs des Vettons, qu'il avait fait aveugler après la victoire et mettre en croix[2].

Cette revanche amena un changement subit de système chez les Carthaginois. Comprenant que le caractère de ce peuple était d'une trempe trop virile pour céder à la force, et que les rigueurs le révoltaient au lieu de l'effrayer, après avoir rétabli le prestige des armes de Carthage en rasant Héliké et immolé le chef Orisson aux mânes de son beau-père, Hasdrubal, gendre d'Hamilcar et son suc-

1. Le roc blanc.

2. Κατὰ ζυσχώμενος γὰρ ὑπὸ τον βασιλέως ἔις ποταμόν μέγαν σύν τω ἵππω ἔμβας ὑποβενματος διεφθαρη ὑπο τον ἵππον. (Diodore de Sicile, liv. XXV, 10.)

cesseur, s'arrêta au pied de l'Orospeda et offrit la paix aux tribus qui l'acceptèrent. Autant son prédécesseur avait été violent, autant il se montra dès lors doux et pacifique. Il prit pour femme la fille d'un chef indigène, et se transforma si habilement par l'adoption des mœurs des Hispaniens et le zèle qu'il affecta pour leurs intérêts, que s'il n'en fut pas l'autocrate, il fut assurément l'homme le plus influent de l'Espagne.

C'est à lui, outre le bien inappréciable de la paix, que le pays dut la fondation de Carthagène. Kartha Khadatha, la jeune Carthage, fut bâtie, dit Polybe, qui l'avait vue, au milieu de la plage méditerranéenne de l'Espagne et au fond d'un golfe qui, long de deux milles et demi et d'un mille de large, forme un port assez vaste. Un îlot placé à l'entrée du golfe le rétrécit et brise les vagues. Défendu contre les vents par la terre ferme, ce port n'est accessible qu'aux ouragans d'Afrique qui s'y engouffrent quelquefois par les échancrures de l'îlot.

Au fond du golfe se relève en forme de presqu'île la colline sur laquelle est établie la ville. La mer l'entoure au midi et à l'est : une lagune la rattache vers l'ouest à la Méditerranée. Le centre de la ville s'enfonce dans une vallée fermée par cinq collines dont les plus escarpées sont les deux qui arrêtent les deux extrémités du croissant. Sur la plus grande, située à l'est, on voit le temple d'Esculape; l'autre était couronnée par le magnifique palais d'Hasdrubal; les deux dernières collines du côté du nord portaient le nom de Vulcain et de Krônos; celle du milieu était consacrée à Alétès qu'on déifia parce qu'il avait le premier découvert les mines d'argent[1].

Grâce à l'activité déployée par le chef de la vieille Carthage, en trois ans la nouvelle devint l'une des meilleures stations maritimes de l'Espagne : militaire à la fois et marchand, son port ouvrit un sûr asile aux flottes et aux vaisseaux de la mère patrie. Il n'en fallait pas tant pour éveiller l'envie et exciter les alarmes des colonies phocéennes. Elles s'adressèrent à Rome et le sénat, étendant cette main qui devait un jour couvrir le monde entre ses alliés et les Carthaginois, donna l'Ebre pour limite à ces derniers et garantit la liberté des villes grecques.

1. Polybe, liv. x, ch. x.

Peu de temps après ce traité qui laissait à Carthage les cinq sixièmes de l'Espagne, Hasdrubal tomba sous le poignard d'un esclave de Tagus, chef indigène mis à mort par les Carthaginois; on n'avait pas encore lavé son cadavre sanglant, que le plus jeune des fils d'Hamilcar présentait son frère comme chef à l'armée. Les vétérans carthaginois qui adoraient le souvenir d'Hamilcar crurent le voir ressuscité dans la fleur de sa jeunesse et de sa virile beauté. Le nouveau géneral avait les mêmes traits mâles et nobles, la même fierté du regard, la même physionomie calme et énergique. C'était Hamilcar à vingt ans : aussi tous ceux qui avaient servi sous ce grand homme acclamèrent son fils en versant des larmes de joie.

Hannibal leur montra bientôt qu'il méritait cet enthousiasme. Egalement cher aux officiers et aux soldats, personne n'inspirait plus d'ardeur et de confiance aux troupes; audacieux dans l'attaque jusqu'à la témérité, il conservait toujours un admirable sang-froid dans le péril et se montrait aussi infatigable en campagne que le plus rude vétéran. Ni la faim, ni la soif, ni les veilles, ni l'intempérie des saisons, rien ne pouvait faire fléchir ce corps de fer comme son courage.

Souvent on le voyait dormir aux avant-postes sur la terre nue, à demi-couvert d'un sayon de soldat. Comme il n'avait rien qui le distinguât de ses Numides, que la beauté de son cheval et l'éclat de ses armes, on ne le reconnaissait qu'à son impétuosité dans le combat et à son calme après l'action sur le champ de bataille, qu'il ne quittait jamais que le dernier. A ces grandes qualités de l'homme de guerre il joignait le génie des combinaisons, la fécondité de ressources, la largeur de vues et l'esprit d'audace et de ruse qui caractérise les conquérants.

Tel était le général dans les mains de qui le vœu de l'armée, ratifié plus tard par le sénat, mit l'épée d'Hasdrubal; il la mania vaillamment. A peine entré en charge, on le voit pénétrant dans la Nouvelle-Castille, emportant Althea, cité ou village des Olcades, et allant ensuite attaquer Elmantica, chef-lieu des Basques du centre. Elmantica, la fille des navigateurs[1], indignée de la faiblesse d'Arbuscala sa voi-

1. Le dauphin qu'on voit au revers de ses médailles marque, en effet, une origine maritime. (Voir Velasquez, *Ensayo sobre los alphabetos.*)

sine, se défendit avec courage. Forcés de céder la place, ses habitants employèrent un stratagème dont la mauvaise foi de l'ennemi leur avait donné peut-être l'idée et l'exemple. Les hommes qu'on avait épargnés, mais sous la condition de sortir sans armes, donnèrent les épées à leurs femmes qui les cachèrent dans les plis de leurs longues robes de lin. Sans défiance, Hannibal se contenta de placer quelques cavaliers numides aux portes de la ville et laissa les troupes se livrer au pillage. Ceux qui gardaient les portes les ayant quittées pour ne pas perdre leur part du pillage, les habitants rentrent à l'improviste et, armés des glaives cachés sous les robes de leurs femmes, ils tombent sur les Carthaginois, en égorgent une partie et mettent tout le reste en fuite. Dans ce combat patriotique les femmes mêmes luttaient à côté de leurs époux et de leurs fils et arrachaient les lances des mains des mercenaires.

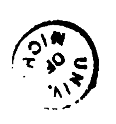
Ralliés à la vue de leur chef, ceux-ci reprirent la ville : mais une paix gagnée par leur constance et leur valeur la rendit à ses habitants[1].

Hannibal creusa ensuite un port sur le cap Saint-Vincent, fonda une ville à l'extrémité de la côte pyrénéenne, qu'il appela du surnom de sa famille Barca, Barcinon[2], ouvrit les puits de nouvelles mines d'argent dans les Pyrénées et, ces grands travaux accomplis, il reprit le projet favori de son père, le renouvellement de la lutte avec Rome.

Depuis son élévation au commandement il n'attendait qu'un prétexte : l'inquiétude naturelle et la vivacité chagrine du caractère grec le lui fournirent l'an 222 avant notre ère. Les citoyens de Sagonte, colonie phocéenne, étaient sur le point d'en venir aux armes avec les Torbolétans, leurs voisins; se constituant leur arbitre, le général carthaginois offrit sa médiation qui fut dédaigneusement repoussée par les Grecs. Il envoie aussitôt des députés de la tribu indigène à Carthage avec une lettre dans laquelle il accuse Rome de chercher à exciter les troubles en soutenant les Sagontins.

Soit que le sénat crût à cette allégation malheureusement justifiée

1. Gil Gonçalez d'Avila, *Historia de las antiguedades de la ciudad de Salamanca.*
2. Barcelone, *Barca*, en punique, signifie foudroyant.


UNIV. OF MICH.



SAGONTE

par la politique du Capitole, que le moment lui parût venu de prendre une revanche ou qu'il fût entraîné par le parti de la guerre, il accorda au jeune général les pleins pouvoirs qu'il demandait. A l'instant même une armée formidable court assiéger Sagonte, et le sénat romain apprend avec indignation que le bélier bat les remparts de ses amis.

Dęs personnages consulaires, parmi lesquels était un Fabius, viennent sommer Hannibal de respecter les alliés de Rome. Il ne les écoute même pas et les renvoie à Carthage, certain, comme Hercule, d'avoir étouffé son ennemi avant qu'on ait pu l'arracher de ses bras. Les siens partageaient son ardeur, mais la défense fut digne de l'attaque. Durant neuf mois l'héroïsme des Sagontins, fils de la vieille Massalie, ne se démentit pas une seule minute. Ils repoussèrent tous les assauts, résistèrent à toutes les attaques, et ne renoncèrent à leur lutte immortelle que lorsque les catapultes et les balistes eurent troué de toutes parts et renversé leurs murs, et que, du haut de la colossale tour de bois qui dominait leurs plus hauts édifices, l'ennemi put les accabler, sans péril, d'une grêle de traits.

Retranchés au cœur de leur ville, ils y dressèrent un immense bûcher où l'on emporta tout ce qu'il y avait de précieux à Sagonte, puis ils marchèrent à l'ennemi comme leurs pères aux Thermopyles. En partant ils avaient chargé les femmes de mettre le feu au bûcher : ne les voyant pas revenir, elles comprirent qu'ils étaient morts et, montant sur le bûcher, elles s'y brûlèrent avec leur or et leurs enfans. Ames magnanimes qui méritaient bien les ailes que leur donne le poëte pour s'envoler dans les régions sidérales! Sublime martyre où la mort du vaincu efface et ternit à jamais la gloire du vainqueur!

CHAPITRE III.

ROMAINS.

Cnéius Scipion. — Victoire de Cissa. — Hasdrubal. — Les aïeux héroïques. — Désastre d'Ibéra. — La revanche de Carthage. — Magon et les Numides. — Mort des Scipions. — Le jeune propréteur. — Le défilé des Pierres-Noires. — Un général de vingt-quatre ans. — Prise de Carthagène. — Les vaillants d'Astapa. — Sangsues patriciennes. — Les trésors sanglants. — Le pâtre Lusitan. — Héroïsme de Numance. — Sertorius. — L'arbre de l'Empire.



Les flammes du bûcher de Sagonte allumèrent cette grande guerre de l'an 218 avant le Christ qui allait brûler avec la même violence en Italie et en Espagne. Hannibal, pour saisir corps à corps le peuple romain sur sa terre et en délivrer l'univers, avait franchi les Pyrénées, le Rhône et les Alpes. Par une résolution digne de la politique profonde et hardie à la fois du sénat de Rome, le plan d'Hannibal fut imité aussitôt que compris. Le fils d'Hamilcar, en se jetant tête baissée au cœur de l'Italie, comptait briser avec son épée victorieuse ces liens tachés de sang qui enchaînaient les alliés au Capitole, et puis écraser les Romains quand il les aurait réduits à leurs propres forces. S'emparant de cette idée, l'un des plus beaux éclairs du génie militaire d'Hannibal, le sénat réunit, avec l'aide des Marseillais probablement, soixante navires à cinq rangs de rames qui, de l'embouchure du Rhône, vinrent débarquer, en longeant la côte, dix mille hommes de pied et six cents cavaliers à Ampurias.

Le commandant de cette première armée, Cnéius Scipion, s'établit entre les Pyrénées et l'Ebre, et il commençait à nouer des relations avec les tribus voisines, lorsqu'il vit tout à coup devant lui les Carthaginois. Furieux d'avoir laissé envahir les côtes de la Méditerranée confiées à sa garde, Hannon accourait, suivi d'Andobal, grand chef des Ilergètes. Africains et Romains se rencontrèrent auprès de

Cissa[1]; mais ni les Espagnols, ni les mercenaires ne purent soutenir le choc des légions. Les fuyards échappés au carnage apprenaient quelque temps après à Hasdrubal que les cadavres de six mille soldats de Carthage couvraient les plaines cissiennes, que son frère Hannon et le chef Andobal étaient prisonniers des Romains, et que la victoire avait livré aux légionnaires un butin immense.

A ces nouvelles, Hasdrubal sort de Carthagène et, rapide comme l'éclair, il surprend à Taragone les équipages de la flotte romaine, les bat et va faire soulever les Ilergètes, qui, occupant les rives de la Sicoris[2], pouvaient couper la retraite aux vainqueurs. Mais l'orgueil du succès doublait la valeur des Romains : par un multiple et vigoureux effort, Scipion dissipa les insurgés et reprit Taragone. Non moins heureux l'année suivante, il surprit, à son tour, aux bouches de l'Èbre, la flotte carthaginoise. Rien n'arrêtait la marche de ses aigles; il alla les planter, dit-on, jusque sous les murs de Carthagène, où se tenait enfermé Hasdrubal.

Le bruit de ses victoires lui amena beaucoup d'amis. Les mêmes peuples qui l'avaient repoussée avec dédain après le désastre de Sagonte, sollicitaient ardemment l'alliance des Romains depuis le triomphe de Scipion : cent vingt tribus envoyèrent leurs chefs à son camp, et bien qu'Andobal et Mandon, deux frères, aïeux héroïques des Catalans et des Aragonais, eussent tenté d'armer les Ilergètes contre des auxiliaires plus dangereux pour la liberté nationale que les Carthaginois, l'esprit de vertige entraîna les tribus de l'Orospéda, qui se levèrent avec les Celto-Basques, prirent trois villes et tuèrent en bataille quinze mille mercenaires d'Hasdrubal.

On était en l'an 216 : le cri de guerre retentissait dans toutes les tribus. Publius Scipion abordait à Taragone avec vingt galères, amenant un renfort de huit mille hommes à son frère. Sagonte, reconquise et rendue aux enfants des morts, sortait noblement de ses ruines, et la puissance de Carthage ressemblait à ces trirèmes d'Himilcon coulées par les Romains et aux trois quarts échouées

1. Aujourd'hui Xijona.
2. La Sègre.

dans le sable à l'embouchure de l'Ebre. C'est à ce moment qu'un flot inespéré de bonne fortune la releva.

Vainqueur des Calpésiens, après un rude échec subi non loin de Gibraltar, Hasdrubal venait de reculer encore devant les Scipions, laissant dans les champs d'Ibéra[1] vingt-cinq mille morts. Cette défaite fut la cause de la revanche de Carthage. Les Sophétim envoyaient à Hannibal un secours de douze mille fantassins et de quinze cents chevaux. Effrayés par les succès des Scipions et craignant de perdre l'Espagne, ils coururent au plus pressé. Magon, frère du grand capitaine, reçut ordre de faire voile pour Carthagène, où il débarqua ses troupes après une heureuse navigation.

Aussitôt, car ici la vérité éclate par les faits malgré les mensonges de Tite-Live, Hasdrubal reprit l'offensive et, en vingt-neuf jours, vengea glorieusement Carthage.

S'attachant à Cnéius Scipion, il le poussa vers Anitorgi sur les confins de l'Aragon, tandis que le nouveau général carthaginois, se jetant entre les deux frères avec son corps d'armée, tenait en échec Publius. Ce brave Andobal, qui avait soulevé les Ilergètes cinq ans auparavant, reparaissait sur le champ de bataille à la tête des Suessetans. Pour châtier ce patriotisme dont l'éclat était dangereux, surtout après la défection des Celto-Basques, qui venaient d'abandonner les aigles de son frère, Publius Scipion lança de nuit quelques cohortes sur les tentes d'Andobal avec ordre de le surprendre et d'écraser sa troupe.

Avec des ennemis moins rusés le coup de main pouvait réussir. Mais plus rompus aux stratagèmes de la guerre que les Romains, les chefs de Carthage avaient les yeux ouverts sur tous leurs mouvements. A peine Titus Fontéius, qui menait les cohortes, eut-il attaqué les Espagnols, qu'il se vit attaqué et pris en flanc à son tour par le jeune Massinissa, chef des cavaliers numides. Scipion, qui

1. Ville antique située auprès de l'Èbre, qui lui donnait son nom. Mariana, *Historia general de España*, t. I, lib. II, cap. XV, p. 72, l'appelle ainsi, sans déterminer sa situation ; Ferreras, dans sa *Chorographie*, à la fin du tome II, p. 444, conjecture que c'était la ville catalane de Libera; mais nous pensons avec Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 28, qu'elle était bâtie sur le haut Èbre, ainsi que semble l'indiquer Tite-Live, cap. XXVII, p. 177.

suivait Fontéius, fut obligé de s'arrêter pour faire face à Massinissa. Magon arrive alors à l'improviste, prend les Romains en queue et les accable. Entourés de trois côtés, les légionnaires se défendirent vaillamment; mais leur général ayant été tué d'un coup de lance, les corps se débandèrent : sans la nuit, qui cacha leur fuite, il n'échappait pas un Romain.

Sans perdre de temps, le général carthaginois rejoignit Hasdrubal avec ses troupes victorieuses. Aux acclamations qui éclatèrent tout à coup dans le camp de ce dernier, Cnéius Scipion devina le malheur de son frère. Bientôt il vit défiler les troupes de Magon et, hors d'état de résister aux deux armées réunies depuis l'abandon des indigènes, il prit la résolution qui dut bien coûter à sa fierté de céder au sort et au nombre. Un simple ruisseau le séparait de l'ennemi : la nuit venue, il plia ses tentes et partit. La retraite s'était faite avec tant de célérité et si peu de bruit, que les Carthaginois ne s'en aperçurent qu'au jour. Lancé aussitôt à la poursuite des Romains, le chef des Numides part au galop, ne tarde pas à les atteindre, et les harcelle si vivement en voltigeant sur leurs flancs, qu'il les oblige à faire halte pour repousser les cavaliers.

Le pays où ils se trouvaient, découvert et nu, n'offrait, comme position, qu'une petite colline que Scipion s'empressa d'occuper. Par malheur il ne croissait pas un arbre sur ses pentes pelées, et le terrain en était trop dur pour qu'on eût le temps d'y creuser des fossés. Les soldats s'y fortifièrent à la hâte en plantant les hastes dans le roc et formant un retranchement avec les bagages, les selles et tout ce qui leur tomba sous la main. Cette faible barrière ne pouvait arrêter l'effort des Africains; la brisant, comme des lions enfonceraient la claie d'un parc, ils assaillirent les Romains par masses et les écrasèrent sous le nombre. Quelques cohortes seulement purent se sauver en gagnant les bois. Cnéius Scipion s'était réfugié dans une tour; mais les Carthaginois, qui le serraient de près, en ayant brûlé la porte, s'y précipitèrent avec rage et passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva[1].

1. El puesto de la batalla debia estar, segun mi parecer, en el reyno de Valencia cerca de los confines de Aragon. — Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 53. — Silius Italicus, *De Bello punico*, lib. XIII, p. 284. — Eutrope, *Hist. rom.*, lib. III, cap. XIV, p. 351. — Cicéron, *Tusculanes*, lib. I. — Plutarque, *Vie de Scipion*. — Florus, lib. II, cap. VI, p. 61. — Florez, *España sagrada*, t. XXIV, cap. XXI.

C'est dans ces grandes catastrophes que se réveillait le génie romain. Un jeune chevalier, Lucius Marcius, recueillit les fuyards, leur rendit du cœur et, si l'on en croit Tite-Live et un autre auteur aussi suspect, releva, dans deux combats heureux, le prestige des armes latines. Il avait été nommé propréteur par les soldats. Le sénat sentit le danger qui pouvait naître pour la liberté de cette intervention dans le gouvernement des électeurs militaires, et, refusant de consacrer le précédent, il choisit lui-même le successeur de Scipion.

Le grand principe de la souveraineté du sénat était sauvé par cet expédient; il n'en fut pas de même malheureusement de l'honneur de l'armée. Bien que le nouveau préteur Claudius Néron eût autant de courage et plus d'activité que ses prédécesseurs, au premier pas il trébucha sur ce terrain nouveau pour lui. Le hasard ou quelque manœuvre savante l'avait jeté sur le front d'Hasdrubal, au moment où les troupes de celui-ci défilaient dans l'étroite gorge des Pierres-Noires. Pris comme dans un filet, car il suffisait, pour écraser les Carthaginois ou les forcer à mettre bas les armes, d'une attaque où tout l'avantage était du côté de Néron, Hasdrubal feint la plus grande consternation et offre d'abandonner l'Espagne avec toute son armée, si le préteur veut accorder la paix. L'espoir de terminer la guerre le premier jour où il rencontrait l'ennemi éblouit Claudius. Il entre en négociation, et le rusé Carthaginois profite de la nuit pour faire rebrousser chemin à son infanterie. La négociation du traité prit le lendemain et les jours suivants; toujours quelques difficultés nouvelles en retardaient la conclusion, et Hasdrubal profitait de ce temps pour faire sortir ses soldats du défilé par des sentiers réputés impraticables et que les Romains ne gardaient pas. Il ne restait plus à sauver que la cavalerie. Un épais brouillard s'étant levé fort à propos, l'Africain envoya prier le préteur de suspendre la négociation pour ce jour-là, qui était férié à Carthage, et, caché par le rideau humide, il disparut avec sa cavalerie et ses éléphants. Quand l'ardent soleil du midi eut chassé ces vapeurs, les Romains virent le camp d'Hasdrubal vide, et il ne resta au préteur, joué comme un enfant, qu'à se retirer, honteux et confus, à Taragone[1].

1. Confuso Nerone y atonito del arte con que Asdrubal lo habia burlado, se retiro á Tarragona... — Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 66. — Tite-Live, lib. XXVI.

Il n'en fallait pas davantage pour irriter les pères conscrits, qui le rappelèrent : l'embarras alors fut de le remplacer. Chacun sentait que les circonstances exigeaient un homme d'une énergie et d'une capacité peu communes; mais on ne voyait cet homme nulle part. Après d'inutiles débats, le sénat, ne pouvant s'accorder, remit ce choix au peuple. On convoque les comices, les crieurs publics proclament que ceux qui se croient dignes de commander l'armée d'Espagne n'ont qu'à donner leur nom; mais personne ne se présente. Toute cette journée se passe dans le silence et l'abattement. Les plébéiens se montraient avec surprise et peut-être avec mépris ces nobles blanchis dans les charges et les honneurs, et qui, pour la première fois, reculaient devant le devoir. Patriciens et magistrats, de leur côté, se regardaient avec consternation, comme s'ils eussent désespéré du salut de la patrie.

Pendant que Rome cherchait un Romain, et ne le trouvait pas, un jeune homme de vingt-quatre ans sort de la foule et rompt tout à coup le morne silence qui glaçait les comices par ces simples paroles :

« Je suis prêt à continuer la guerre d'Espagne, si le peuple veut bien avoir assez de confiance en moi pour m'accorder cet honneur. »

On demande de toutes parts le nom du candidat, et le peuple apprenant que c'est le fils de Publius Scipion, l'un des deux généraux morts en Espagne, le nomme par acclamation; quand on passa au vote, il eut tous les suffrages. Puis l'élection faite, de tristes réflexions succédèrent à l'enthousiasme. En songeant à la jeunesse de Scipion, à son inexpérience et à la mauvaise fortune des siens, peuple et sénat furent sur le point de se repentir de leur choix. Un discours adroit de Scipion rassura le sénat et des raisons d'un autre genre ramenèrent la multitude. Aux patriciens le jeune général avait parlé éloquemment de sa jeunesse, de la gravité de sa tâche, de la prudence qu'elle demandait et de la manière dont il comptait la remplir. Ses amis ne parlèrent au peuple que de sa piété, de son origine mystérieuse qu'on attribuait à un serpent et de ses relations occultes avec les dieux.

Les vieilles de la Subura ayant ajouté que ce jeune homme était un saint, car toutes les fois qu'il allait prier la nuit dans le temple de Jupiter Capitolin, les chiens de garde, ordinairement si bruyants.

n'aboyaient jamais, l'enthousiasme se ralluma et les acclamations de Rome accompagnèrent le départ du nouveau général[1].

C'était un étrange personnage que celui qui s'offrait ainsi pour sauver la chose publique. A l'âge de la fougue et de la franchise, ce quasi-adolescent portait un masque de réserve et de ruse qu'il ne quitta jamais. Tout respirait en lui l'hypocrisie la plus profonde. Il avait un extérieur modeste et pieux, marchait les yeux baissés, il ne laissait tomber de ses lèvres que des maximes religieuses. Tous les matins on le voyait courir au Capitole et s'enfermer, pour faire semblant de prier, des heures entières dans le temple de Jupiter Capitolin. Affectant la vertu, la douceur et l'humanité avec la dévotion, il était au fond, comme la généralité des hypocrites, violent, implacable et sans cœur. Toutes ses actions furent marquées au coin de ce faux caractère.

En arrivant à Taragone avec dix mille hommes et mille chevaux, pour plaire aux soldats, il combla d'éloges Lucius Marcius qu'ils adoraient, et mortifia publiquement Claudius Néron que son échec des Pierres-Noires avait rendu peu populaire. Résolu ensuite à frapper un grand coup, il affecta, pendant tout l'hiver, toute la prudence et la timidité nécessaires pour se faire oublier et mépriser de l'ennemi, et quand il vit ses forces dispersées, sortant tout à coup de ses retranchements, il se porta à marches forcées sur Carthagène. Cette ville occupe sur la Méditerranée une position admirable. Deux hautes montagnes, derniers gradins de granit et de marbre de l'Orospéda, ferment son port; un amphithéâtre de cinq collines l'entoure du côté de terre, et dans l'immense bassin qu'elles dessinent la mer est si calme et si transparente qu'on voit à une grande profondeur les poissons nager sur les algues.

Lorsque Scipion s'y présenta, la ville, bâtie sur la presqu'île qui se relève au fond du golfe, était entourée de hautes murailles et baignée par les flots à l'est et au sud. A l'ouest s'ouvrait un étang qui, par sa communication avec la mer, favorisait la navigation et semblait être un ouvrage de l'art plutôt que de la nature[2]. Les Cartha-

1. Orose, lib. IV, cap. XVII, p. 262. — Dion Cassius, *Excerpta à Constantino Porphyrogeneti*, lib. I, p. 603. — Valère Maxime, lib. III, cap. VII, fol. 72. — Polybe, *Hist.*, t. I, lib. 10, p. 805.

2. Polybe, lib. X, cap. X. — Aulu Gelle, *Noctes atticæ*. — Cenni, *dell' origine è de' principi di Carthagena*.

ginois, qui en avaient fait leur principale place d'armes et la métropole de leur gouvernement, s'attendaient si peu à une attaque sur ce point que la garnison comptait trois mille hommes à peine. Bien que pris au dépourvu, cependant, le gouverneur Magon se défendit avec courage, et le furieux assaut livré par les Romains eût été repoussé si leur chef n'eût cherché et trouvé la victoire dans une imposture religieuse.

Au plus chaud de l'attaque, il montre à ses soldats les eaux de l'étang de l'ouest qui baissaient avec la marée, et, leur présentant ce phénomène naturel comme un miracle accordé par les dieux à ses prières, les enflamme au point qu'ils traversent l'étang à gué, escaladent les murs que la confiance de Magon avait laissés sans défense et emportent la ville. L'armée gagna un immense butin : des coupes d'or pesant ensemble deux cent soixante-seize livres, une foule de vases d'argent, dix-huit mille trois cents livres de ce métal, des trésors de toute espèce et d'un prix inestimable; et la République vingt galères, cent vaisseaux marchands avec leurs cargaisons, huit cents machines de guerre, une énorme quantité d'armes et de munitions, dix mille prisonniers, deux mille esclaves et la plus forte citadelle de la Méditerranée.

Parmi les otages, qui garantissaient aux Carthaginois la fidélité des chefs indigènes, se trouva une jeune fille d'une grande beauté dont les soldats firent présent à leur général. Alors, si l'on en croit Florus et Aurélius Victor, Scipion, par une noble méfiance de lui-même, refusa de lui parler et la rendit, sans la voir, à Allucius son fiancé. Ce trait de générosité, vanté depuis Rollin par tous les rhéteurs de collége, n'aurait été, en le tenant pour vrai, qu'un acte politique tout à fait dans le caractère de l'homme qui jouait sans cesse le désintéressement, la religion et la vertu; mais il s'élève de grands doutes sur son authenticité. Un auteur plus digne de foi que Polybe et Plutarque dit même que, lorsque Scipion rendit la captive, il avait usé du droit du vainqueur[1].

La meilleure preuve, au surplus, que ces avances cachaient un calcul hypocrite, c'est la férocité qu'il déploya immédiatement dans

1. Valère l'Antiate, *Fragments*.

trois circonstances mémorables : à Oringi[1], où il fit massacrer tous les Celto-Basques qui venaient à lui la main droite nue en signe de soumission ; à Iliturgi, où ses soldats égorgèrent tous les habitants et ne laissèrent pas pierre sur pierre ; et enfin à Astapa[2], dont les héroïques habitants, réduits au désespoir, renouvelèrent, 205 ans avant le Christ, les prodiges de Sagonte. Là, pendant que ceux qui pouvaient tenir un glaive mouraient en assaillant les légions, cinquante adolescents, transformés en victimaires, égorgeaient les femmes, les enfants, les vieillards, précipitaient les cadavres sur un immense bûcher et, après y avoir mis le feu, y périssaient eux-mêmes dans les flammes ! Le sang, au rapport même des bourreaux, ruisselait en telle abondance qu'il faillit les éteindre !

Malgré ces atrocités, qui ne firent horreur qu'à Lucius Marcius, car un grand nombre de Romains s'élançant, comme l'hyène, sur ces cadavres, entrèrent dans les flammes pour leur arracher l'or qu'elles dévoraient et n'y trouvèrent que la mort, la constance des Espagnols ne fléchit pas. Sur ces ruines lugubres, Andobal et Mandon levèrent l'étendard de l'insurrection : vaincus par Scipion et plus tard par ses lieutenants, ils perdirent, sous les haches romaines, cette vie consacrée tout entière à la défense de leur patrie, et l'hypocrite du temple de Jupiter, qui avait pris Cadix et chassé les Carthaginois de l'Espagne, put aller sacrifier cent bœufs au Capitole et déposer, comme trophées de ses victoires, quatorze mille trois cent quarante-deux livres d'argent dans le trésor public[3].

A partir de ce moment, l'Espagne fut regardée comme conquise, et le sénat, qui l'avait déjà divisée en Péninsule citérieure, comprenant tout le *tractus* septentrional des Pyrénées à l'embouchure du Duero sur l'Océan, et aux bouches de l'Ebre sur la Méditerranée, et en Péninsule ultérieure formée du reste du pays, livra la conquête des plébéiens aux membres des grandes familles.

Alors, pendant quarante-huit ans (de 201 à 149 avant notre ère), proconsuls et préteurs s'attachèrent aux flancs de cette malheu-

1. Arjona, dans le royaume de Jaen.

2. Les ruines de cette ville se voient encore sur les bords du Xénil, à une petite distance d'Antequera. — Appien d'Alexandrie, *De Bellis hispanicis*, p. 458.

3. La primera accion de P. Scipion en Roma fue á complir el voto hecho en España de sacrificat cien bueyes. — Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 158.

reuse nation avec l'avidité de la sangsue et la rage de la vipère. Lucius Lentulus lui arracha deux mille quatre cent cinquante livres d'argent; Cnéius Lentulus vingt mille et quinze cent quinze livres d'or; Lucius Stertinius cinquante mille livres d'argent; Halvius et Minucius, lieutenants de Caton l'Ancien, l'un quatorze mille sept cent trente deux livres en lingots et des pièces frappées par cent mille, l'autre des lingots pesant trente-quatre mille huit cents livres et près de trois cent mille pièces en argent d'Osca[1].

Caton lui-même, à la fin de sa préture, emporta d'Espagne quatorze cents livres d'or, vingt-cinq mille livres d'argent brut, cent vingt-trois mille pièces appelées bigates, et distribua, en outre, une livre d'argent à chaque soldat. Autant en firent à leur tour Manlius Acidinus, Fabius Nobilior, Lucullus Galba, et, dans une mesure moindre mais honteuse encore, les deux Gracchus. Tous ces trésors furent ramassés dans des flots de sang, car le massacre et la guerre duraient toujours; mais, comme tout avait changé de nom à Rome, que ce n'était plus la vertu ni la gloire, mais l'or qui honorait, tous ces pillards, qui auraient dû être traînés aux gémonies, recevaient, en proportion de leurs brigandages, l'accueil et les couronnes des Romains d'autrefois. A celui qui rapportait le moins d'or l'ovation; à celui qui en avait volé le plus le triomphe; à tous l'impunité, eussent-ils, comme le barbare Galba, fait égorger neuf mille hommes au mépris de la foi jurée et vendu aux colons des Gaules vingt mille Lusitans[2] !...

Tant de rapacité et de perfidie révolta tous les cœurs, et du milieu des opprimés il se leva enfin un homme. La cause était aussi grande que la tâche ardue : il s'agissait d'affranchir une nation livrée aux bourreaux et de venger les droits de la justice et de l'humanité foulés aux pieds des proconsuls. Or, celui qui forma cette entreprise 148 ans avant le Christ, n'était qu'un simple pâtre. Tout en gardant ses troupeaux sur les revers de la sierra de Gerez ou dans les gorges profondes et tourmentées du Duero, Viriat méditait sur ce dessein supérieur à sa naissance, mais non inférieur à son courage et à sa

1. Tite-Live, lib. XXXI, cap. L, p. 54, *Fasti triumphales* ad ann. 558, col. 229, 230.

2. Suétone, lib. VII, p. 373. — Valère Maxime, lib. VIII, cap. I, fol. 176. — Mariana, t. I, lib. III, cap. II, p. 97. — Ferreras, t. I, part. I, p. 86.

vigueur. La nature l'avait doué d'une intrépidité ardente et imperturbable, d'une intelligence sagace et vive, et d'une assez ferme volonté pour commander à soi-même et aux autres : aussi agile que fort et endurci, par la vie pastorale, au travail et aux privations, il pouvait se contenter de peu et supporter les plus rudes fatigues. Devenu tout à coup général sans avoir porté les armes, il devina l'art de la guerre, et étonna les plus habiles par la science et la variété de ses combinaisons. Aussi bon et aussi humain que les préteurs étaient durs et barbares, il se montra constamment juste et ne manqua jamais à sa parole. Aucune passion ne touchait ce cœur que l'amour de la patrie et du devoir. Il méprisait l'or et les richesses, et toutes les fois qu'il battit les Romains et leur arracha le fruit de leurs pillages, il n'exclut que lui seul du partage du butin. Sorti pauvre de sa cabane, il conserva toujours ses mœurs et ses habits de peaux de chèvres, et quand, plus tard, ses victoires l'eurent fait grand, il prouva, dans une circonstance exceptionnelle, que les âmes d'une trempe énergique ne s'oublient ni dans le bonheur ni dans l'adversité. Il venait de se marier avec la fille d'un riche Lusitan. On l'attendait dans la maison de sa fiancée, qui avait été ornée pour la fête de tout ce que l'opulence peut déployer de plus splendide. Viriat entre, avec sa lance qu'il ne quittait jamais, et en perce avec dédain les meubles précieux, les vases d'or et les riches étoffes; puis, s'asseyant à la table nuptiale fléchissant sous le poids des mets, il ne mangea que du pain, un peu de viande, but de l'eau, puis, jetant sa fiancée en croupe, il partit au galop et la porta dans son camp [1].

Tel était l'homme qui allait lutter contre les Romains. Dès qu'il eut groupé autour de sa lance quelques milliers d'insurgés, il commença la guerre, et alors malheur aux préteurs! Vetilius fut immolé le premier, avec six mille hommes, aux mânes des victimes de Galba. Caïus Nigidius vint ensuite se faire battre à Viséo : l'année suivante, il écrasa au même lieu Caïus Plancius et repoussa si rudement son collègue à Ourique, où trois cents Lusitans chassèrent d'une gorge

1. Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 295-296.

Florus, lib. II, cap. XVII, p. 84; Justin, lib. XLIV, cap. II, p. 619; Diodore de Sicile, *Biblioth.*, t. II, lib. XXXII, p. 523; Velléius Paterculus, lib. II, cap. I, p. 7; Cicéron, *De Officiis*, lib. II, cap. XI, et Aurelien Victor, *De Viris illustribus*, p. 90, ont tous méconnu, en haine des Barbares, et calomnié ce grand homme.

mille Romains, que les légions reculèrent jusqu'au delà de Valence. Pendant neuf ans, le berger de la Lusitanie soutint glorieusement ce combat inégal. Vainqueur ou vaincu, mais toujours redoutable et toujours imprenable, il était la honte et l'effroi des préteurs. Ceux-ci ne pouvant en venir à bout par les armes employèrent la trahison. Cepion acheta son sang à trois traîtres qui, pour de l'or, assassinèrent lâchement la nuit le héros dans sa tente.

Viriat tombé et couché dans sa tombe, qu'arrosèrent de leur sang, pour lui faire honneur, quatre cents guerriers de sa nation, il ne resta plus debout que Numance. C'était une petite ville des Basques Pélendons située sur une colline qu'entouraient de tous côtés des gorges et des bois épais. Fortifiée par l'art autant que par la nature, elle renfermait huit mille hommes qui, pendant vingt ans, tinrent Rome en échec, battirent ses consuls, anéantirent ses armées et lui coûtèrent plus d'efforts que la conquête de l'Asie. Cette résistance héroïque blessa au vif l'orgueil du sénat et du peuple. Furieux que quarante mille Romains eussent été battus sous les murs de cette bicoque par quarante mille Numantins, ils résolurent, au lieu de gagner ces braves par la clémence, de les ensevelir sous les ruines de leur cité. Le dernier de cette famille des Scipion si fatale à l'Espagne, et qui avait, comme son aïeul l'Africain, le cœur couvert d'une triple lame de plomb, vint accomplir froidement cet acte de haute barbarie. Aussi lâche que froidement cruel, bien qu'il amenât soixante-dix mille soldats, il n'osa pas combattre, et enfermant les assiégés dans des lignes infranchissables, il résolut de les faire mourir de faim. Les habitants de Lancia, une ville voisine, s'étant émus au péril de leurs concitoyens, il exigea, pour les punir, qu'on lui livrât quatre cents jeunes gens auxquels il fit couper les mains. Seuls, enserrés dans un mur de fer et réduits à l'horrible nourriture des cadavres, les Numantins n'avaient encore rien perdu de leur ténacité. Mais la force humaine a des bornes : las de souffrir, ils voulaient mourir avec gloire et demandèrent le combat, que Scipion leur refusa. L'indignation ranime alors ces cœurs qui n'avaient fléchi qu'un moment ; hommes et femmes achevèrent de boire la cervoise qui leur restait et se précipitèrent avec fureur sur ces ennemis sans entrailles. Ils eurent encore la gloire de les voir fuir devant eux, puis, rentrant dans Numance, ils s'entr'égorgèrent jus-

qu'au dernier avec ces glaives teints du sang des Romains; pendant que les hommes employaient le fer, les femmes, ivres de désespoir, employaient la flamme; bientôt, où avait été Numance, il n'y eut plus que du sang, des cadavres, des ruines et la mémoire à jamais immortelle de la cruauté des Latins et du courage de cette héroïque nation [1].

Vingt-quatre ans de paix ou plutôt de terreur suivirent cette catastrophe. Courbée, quoique frémissante, sous le joug des préteurs, l'Espagne ne se relève qu'à l'appel de Sertorius, qui, l'an 81 avant le Christ, s'oppose au pouvoir de Sylla et s'empare de deux provinces. Le gouvernement, romain par la forme, mais espagnol en réalité, puisqu'il ne s'appuyait que sur les forces nationales que fonda ce grand homme, dura dix ans. Cent vingt-huit mille légionnaires, commandés successivement par Métellus et Pompée, n'avaient pu l'abattre; le poignard fut plus efficace que l'épée, et, en rencontrant Viriat chez les morts, Sertorius lui dit sans doute que les Romains faisaient assassiner encore ceux qu'ils ne pouvaient vaincre.

A Pompée succéda César. Venu pour la prémière fois dans la Péninsule, comme questeur, pour pleurer d'ambition à Cadix devant la statue d'Alexandre, il y revint comme préteur de l'Espagne ultérieure, et puis comme rival et vainqueur de Pompée, pour y planter cet arbre de l'Empire qui devait, selon le poëte [2], s'élever jusqu'aux cieux et étendre partout ses branches verdoyantes.

1. Sénèque, *Operum*, t. I, lib. I, *De Constantiâ*. — Végèce, *Institutorum rei militaris*, lib. III, cap. X, p. 62. — Frontinus, *Stratagem.*, lib. IV, cap. V, exemple 23. — Cicéron, *Oratio pro Murena*.

2. Martial, *Épigrammes*, lib. IX, épigr. 62.

CHAPITRE IV.

L'ESPAGNE ROMAINE.

Période de civilisation. — Voies militaires. — Milliaires impériaux. — Les Césars curateurs des voies. — Les légions en Espagne. — Transformation des camps en villes. — Les colonies. — Les municipes. — Organisation administrative. — Provinces. — Revenus. — Impôts. — Travaux publics. — Aqueducs. — Ponts. — Remparts. — Cirques. — Amphithéâtres. — Arcs de triomphe. — Aqueducs de Ségovie et de Mérida. — Pont d'Alcantara. — L'architecte Lacer. — Monuments religieux. — Temples. — Lacs sacrés. — Autels consacrés aux divinités romaines. — Divinités espagnoles. — Statues de dieux et de déesses. — Statues des empereurs et des impératrices. — Statues érigées aux gouverneurs, présidents et magistrats impériaux et municipaux. — Libertés municipales. — Le droit de cité. — Le droit latin. — Curie. — Sénat local. — Décurions. — Primats principaux. — Décemvirs. — Curiales de municipes. — Gouvernement libre des cités. — Les membres des curies. — Les corporations ou colléges d'ouvriers. — Les colons ruraux et les esclaves. — L'armée. — Clergé païen. — La religion arc-boutant de la politique. — Mœurs de l'Espagne romaine. — Luxe et vie privée des hautes classes. — Mausolées. — Classes serviles. — Partiarii. — Esclaves du fonds. — Les Ergastules. — Vie de l'esclave des campagnes. — Esclaves des mines. — Industrie. — Commerce.



PENDANT les quatre siècles que dura l'empire fondé par l'héritier de César, il ne se produisit en Espagne que des événements peu importants. En apprenant la mort funeste des vainqueurs de son père, le dernier fils de Pompée avait reparu dans la Bétique, rappelé les exilés et entraîné, sous ses enseignes, une grande partie de la population romaine. Cette levée de boucliers fut un nuage qui se dissipa aux rayons du soleil d'Auguste. Le pacificateur du monde, quand il revint vers les Pyrénées avec ses légions, soumit momentanément au joug l'indomptable Cantabre, et ne commit qu'une faute, ce fut de laisser derrière lui Vivius Serenus dans le gouvernement de l'Espagne ultérieure.

L'avide proconsul montra tant de rapacité et pressura de tant de façons les contribuables, que Tibère, averti par la clameur publique, le rappela l'an 15 de notre ère, et l'exila dans les Cyclades. Tranquille sous le principat de Caligula, où l'histoire ne note, comme

fait remarquable, que l'arrivée de l'apôtre saint Jacques le Majeur, l'Espagne romaine s'émut sous Néron, et envoya deux empereurs à la métropole, l'un, Galba, qui régna sept mois, et l'autre, Othon, qui ne garda l'empire que la moitié de ce temps.

Également chère aux trois princes de la dynastie des Flaviens, la péninsule se vit traiter avec un soin presque filial par leurs successeurs. Malgré une insurrection, qui exigea l'entrée en campagne de quatre légions, Trajan ne voulut avoir dans sa garde que des Lusitaniens. Hadrien, Espagnol lui-même, la divisa en six provinces; Marc-Aurèle et Commode la délivrèrent des pirates africains, qui infestaient les côtes du cap Sacré au Duero, et Constance Chlore ou le Pâle lui abandonna les tributs que l'avidité des proconsuls l'avait mise probablement dans l'impossibilité de payer.

Des fils de Constantin au faible Arcadius, aucun événement digne de mémoire ne perça les ténèbres de cette époque, triste et désolant crépuscule de la gloire de Rome. Laissons donc ces vaines disputes sur le priscillianisme et les manichéens, qui absorbaient tous les esprits et empêchaient d'entendre dans le lointain les cris et les pas des barbares, et tandis que les basternes de ces vaillants enfants du Nord roulent sur la glace des lacs et dans les neiges des forêts, retournons-nous pour jeter un long coup d'œil en arrière et voir l'Espagne telle que les Romains l'avaient faite par quatre cents ans de travaux, de gouvernement et de civilisation.

Ce grand peuple, comme nous l'avons dit déjà[1], avait un merveilleux système de conquête; lorsqu'il venait de briser à coups d'épée la résistance d'une nation, il s'empressait de rompre les liens physiques et moraux qui attachaient depuis des siècles cette nation au sol natal; de larges routes détruisaient l'isolement des tribus; des communications continuelles adoucissaient leur sauvagerie; les édifices à la grande architecture, surgissant tout à coup au milieu d'eux, éteignaient par la comparaison l'amour de la hutte primitive. Forcée ensuite dans ses rapports quotidiens d'apprendre la langue des conquérants, d'obéir à leurs lois, de se plier à leurs mœurs, cette nation vaincue ne tardait guère à se trouver transportée peu à peu sur le terrain de la civilisation romaine.

1. *Histoire du Midi de la France*, t. I.

C'était un immense service que Rome lui rendait alors en versant sur lui, dans un but d'égoïsme, le bienfait du progrès social développé dans son sein; elle soldait un arriéré de plusieurs siècles, et l'élevait, sans troubles et sans secousses, à son propre niveau. Voici comment procédèrent les Romains à l'égard de l'Espagne. Le jour où les légions quittèrent le glaive, elles prirent la pioche; l'aigle les conduisit dès lors à des travaux plus pacifiques : les marais furent comblés, les forêts antiques abattues, les rampes aplanies, et bientôt sur cette vaste surface hérissée de bois, entrecoupée à chaque pas de montagnes et presque partout impraticable, à force de roches et de fondrières, les voies latines étendirent et entre-croisèrent leurs rayons au solide ciment.

Ces voies militaires étaient au nombre de trente-deux, se reliant par celles d'Arles et de Bordeaux aux voies de la ville éternelle, et représentant plus de sept mille sept cents milliaires italiques, qui équivalent à trois mille huit cent cinquante lieues françaises[1]. Les principales allaient des trophées de Pompée aux Pyrénées, à Carthagène, de Cordoba (Cordoue) à Castulo (depuis Cazlona), de Castulo à Malaga, de Malaga à Cadix, de Cadix a Cordoue, de Cordoue à Hispalis (vieille Séville), de Séville à Emerita, et de Mérida à Cæsar-Augusta, aujourd'hui Saragosse. Ces chemins, pavés d'un lit de sable et de cailloux, d'une épaisse couche de ciment et d'un dallage supérieur en grosses pierres, formèrent d'abord le réseau stratégique de la province, et rattachèrent, par un lien commun, les colonies, les castra ou châteaux, les camps et les stations fortifiées, établis habilement par les Romains sur tous les points de l'Espagne. En général, la distance d'un lieu à un autre était calculée de façon que le voyageur trouvât alternativement la mansio et la mutatio, la couchée et le relais. De huit stades en huit stades, c'est-à-dire de mille pas en mille pas militaires, s'élevait une colonne, portant, gravé sur son fût, en chiffres de grande dimension, le nombre de pas à partir du lieu de son assiette jusqu'à la cité principale où commençait la voie[2].

1. Bergier, *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, t. I, liv. 3.

2. *Ταῦτα γὰρ βεβημάτισται, καὶ σεσημείωται κατὰ σταδίους ὀκτὼ Ρωμαίων ἐπιμελῶς* (Polybe, liv. III et VII.)

Quand un empereur avait réparé cette voie, le milliaire rappelait sa munificence par une inscription spéciale. C'est ainsi qu'en suivant la route la plus fréquentée d'Espagne, celle d'Emerita à Cæsar-Augusta, on lisait sur le sixième milliaire :

L'EMPEREUR . DIVIN . CLAUDE
FILS . DE . DRUSUS .
CÉSAR . AUGUSTE . GERMANIQUE
SOUVERAIN . PONTIFE .
DIX . FOIS . TRIBUN .
QUATRE FOIS . CONSUL . ONZE . EMPEREUR .
A RESTAURÉ CE CHEMIN [1].

Le soixante-treizième milliaire apprenait aux passants que l'an 61 de notre ère chrétienne :

L'EMPEREUR CÉSAR VESPASIEN
AUGUSTE . SOUVERAIN . PONTIFE .
DEUX FOIS TRIBUN . SEPT EMPEREUR
TROIS FOIS CONSUL
AVAIT RÉPARÉ CETTE VOIE A SES FRAIS
DEPUIS CAPARA JUSQU'A SARAGOSSE [2].

Enfin, le quatrième milliaire de la même voie contenait un hommage à Titus, l'amour et l'espoir du genre humain, et le quatre-vingt-huitième consacrait l'équité sévère de Domitien, qui, achevant l'œuvre imparfaite de son père, avait rigoureusement puni les malversations des publicains et exclu de tous les emplois cette race perverse [3].

1. Imp. Divus. Claudius
Drusi. f. Cæs. Aug.
Iter reparavit.
(Gruter, *Inscript. antiq.*, 132.)

2. Imp. Cæsar Vespasian.
A Capara urbe,
Ad Emeritam usq. aug.
Impensa sua restitu.
(Muratori, *Novus Thesaurus veterum Inscript.*, p. 415.)

3. Imp. Domitian.
Nequitia. Publicanor.
Infectum.
Ea. Gente.
Male. Mulctata...
(*Inscript. du Milliaire de Mérida.*)

Pour accomplir l'œuvre véritablement herculéenne de ces trente-deux voies, ou pour les entretenir, il fallut les bras de trente-deux légions, la deuxième et la huitième Augustale, la sixième et la vingtième Victorieuse, la vingt-deuxième, la Minerva, l'Alpienne, l'Auxiliaire, les dixième, treizième et quatorzième Doubles, la première et la troisième Parthique, la deuxième Adjutrix, les troisième et seizième Flaviennes, les septième et onzième Claudiennes, la Fulminante, l'Apollinaire, la Gauloise, la Scythique, celle de Ferrare, celle des Détroits, la Pieuse fidèle, la troisième légion de Pannonie, les trois Sarmates et les trois Italiques [1].

Le long de ce réseau immense, qui fut comme le dessin de la civilisation hispanique tracé par le génie de Rome, s'élevèrent successivement les villes, les ponts, les aqueducs, les tombeaux et les monuments.

Par une transition toute naturelle, les camps se transformèrent en cités et devinrent autant de colonies. Les vétérans des légions les construisirent d'abord et fournirent les premiers éléments de population. Ceux de la troisième Gallique et de la sixième Double, fondèrent ainsi Guadix, qu'on appelait alors Acci [2]; ceux de la quinzième établirent la colonie d'Emerita (Mérida), sous les auspices d'Auguste, et la colonie patricienne de Cordoue; enfin, les soldats des deux Victorieuses jetèrent les fondements de Tarraco (Tarragone), de Cæsar-Augusta (Saragosse), de Julia-Celsa (Xelsa) et agrandirent Carthago Nova ou Carthagène. Quant à la légion Italique, elle bâtit Séville, qu'elle nomma Italica, pendant que les cohortales des autres légions élevaient, sous l'invocation des noms de César et d'Auguste, Claritas-Julia (Espejo), Julia-Traducta et Julia-Augusta [3].

1. Joannis Vasaci, *Hispaniæ chronian*, p. 642. — Masdéu, *Historia critica de España Inscrip. de Tarragone et de Retortillo*, 914-916.

2. Augustus
Legio III.
Colonia Julia
Gemella. Acci.
(Florez, *Medallas*, p. 126.)

3. Médailles de Mérida, de Tarragone, de Séville, de Cordoue, d'Algésiras, d'Espejo, de Mesa, de Asta, de Elche, de Carthagène. — Florez, *Medallas de las Colonias*, p. 399-406. — Finestres, *Sylloge inscriptionum*. — Agustin, *Dialogos de Medallas*. — Caro, *Antiguedad de Sevilla*.

A côté de ces établissements d'origine purement militaire, et qui furent d'éclatants foyers de civilisation, après avoir été des instruments de force violente et de conquête, surgirent peu à peu une foule d'autres cités, de municipes et de villes, qui, peuplés en totalité ou en majeure partie par les colons latins, constituèrent, dans la Péninsule, ce groupe vigoureux, compacte et souverain que l'histoire appelle l'Espagne romaine.

L'Espagne romaine de l'organisation administrative de laquelle il convient de toucher un mot, était divisée, au commencement du ve siècle, en sept provinces : la Tarraconaise, la Carthaginoise, la Galicienne, la Lusitane, la Bétique, la Turgitane et celle des îles Baléares ajoutée aux six premières par Théodose. Chaque province se subdivisait en plusieurs régions nommées *conventus*, qui avaient pour capitales les quatorze villes les plus importantes de la nation [1].

Sous Constantin, qui partagea l'Empire en quatre diocèses, les provinces hispaniques englobées dans celui des Gaules furent soumises au préfet du prétoire d'Arles représenté au delà des Pyrénées par un vicaire. A ce délégué prétorien étaient subordonnés les consulaires, les légats, *legati*, et les présidents qui gouvernaient les sept provinces avec l'aide des questeurs ou procurateurs augustaux et actifs, publicains, tabulaires et arcarii chargés de la levée et de l'encaissement des tributs et des revenus publics.

Ces revenus atteignaient un chiffre si considérable qu'avant l'Empire, et quoique les dix-huit proconsuls qui la gouvernèrent sous la République eussent tiré d'Espagne une masse énorme d'or et d'argent, il se trouva dans cet admirable pays assez de ressources pour suffire aux dépenses qu'exigea sa transformation politique et monumentale.

A cette première période de colonisation succède ensuite la période d'agrandissement et d'embellissement. Toute colonie, et par suite toute cité étant une image réduite de Rome, ses fondateurs se hâtaient, après l'avoir entourée de murs et de tours, d'y construire

1. Mérida, Breja, Santarem pour la Lusitanie; pour la Galice, Braga, Lugo et Astorga; Tarragone et Saragosse pour la Tarraconaise; Carthagène et Coruna del Conde pour la Carthaginoise; Séville, Cordoue, Ecija et Cadix pour la Bétique.

un aqueduc pour y porter l'eau des sources voisines, des arènes, des théâtres, un forum, des bains, des temples et des arcs de triomphe. C'est dans ces grands travaux d'utilité publique et d'art que se manifesta sur tous les points, avec un éclat et une magnificence inouïs, le génie monumental de Rome.

Barcelone, la ville d'Hannibal, eut, des premières, un aqueduc aux arcs massifs, des thermes et un amphithéâtre dotés par Cécilius Optatus, de la tribu Papiria, centurion de la quinzième légion Apollinaire, l'amphithéâtre de six mille sept cents deniers, à condition que tous les ans, le 4 des ides de juin, on y ferait combattre des pugiles; les bains de deux cents deniers pour distribuer gratuitement au peuple l'huile nécessaire aux onctions [1].

Les habitants de la vieille Telobis, devenue notre Martorel, virent s'élever un pont de trois arches et un arc de triomphe orné de pilastres cannelés d'ordre corinthien. Aussi généreux qu'Optatus, Sergius Sura, en mourant, légua aux citoyens de Bara, sa ville, un monument semblable dont les voûtes devaient défier le temps. Plus riche en monuments, la fière Tarraco (Tarragone), ancien quartier de la légion Victorieuse, s'enorgueillissait de son palais d'Auguste, vaste édifice aux grandes tours à la frise ornée de têtes de taureaux; de son cirque de mille pieds de long, de son amphithéâtre à moitié taillé dans le roc et baigné par les flots bleuâtres de la Méditerranée, et de son aqueduc au double rang d'arcades.

Bâties avec la même grandeur, les tours de pierres en bossage d'Amposta furent à la fois l'ornement et la défense de l'Èbre; mais ces constructions militaires, les terrassements ou aggeres des routes et les châteaux, castra, dont ils munissaient les passages difficiles n'étaient que jeux d'enfants pour les Romains; doublé par la difficulté, leur génie n'éclatait que dans les grandes choses.

L'aqueduc de Ségovie, celui d'Emerita, et le pont de Norba-Cæ-

1. L. Cæcilius. L. F.
Pap. optatus.
(Finestre, *Sylloge*, p. 183.)

L'auteur d'un grand ouvrage moderne sur l'Espagne, *De cuyo nombre no quiero acordarme*, a cru que ces mots : *Oleum in thermis publicis populo præberi* voulaient dire : On illuminera les bains tous les ans.

sarea ou pont d'Alcantara, devaient en porter jusqu'à nous l'empreinte immortelle. La première de ces œuvres merveilleuses unit deux montagnes séparées par une vallée de trois mille pas. Construit en granit gris, nommé pierre de Beroqueña, l'aqueduc fut formé de deux rangs d'arcades superposées d'une hauteur prodigieuse. Quand les arcs complets se détachèrent sur l'azur cru et vif du ciel de Castille, l'Espagnol, du temps de Trajan, en compta cent soixante-dix-sept, et vit avec stupéfaction que cette énorme masse de pierres tenait dans les airs sans ciment!

Moins colossal, mais de proportions peut-être plus élégantes, l'aqueduc de Mérida, colonie d'Auguste, se composa de trois rangs d'arcades, élevées quelquefois de soixante-dix pieds au-dessus du sol; oblongs et sveltes, les arcs formés de belles pierres en bossage que séparent des filets de briques offrirent un profil d'une symétrie parfaite [1].

Cent six ans plus tard, les principaux municipes de la Lusitanie jetaient sur le Tage le pont d'Alcantara, une des fabriques les plus admirables de l'Espagne romaine. Ce pont n'eut que six arches à plein ceintre; mais les deux du milieu, les plus grandes qu'on eût encore ouvertes, décrivirent une courbe de cent vingt pieds et s'appuyèrent sur des pilastres en granit de trente-huit pieds de circonférence; l'architecte le décora de tours à chaque extrémité; d'un arc de triomphe dédié à Trajan, qui en occupait le centre, et d'un temple sur l'une des faces duquel fut gravée l'inscription suivante :

« Si le voyageur, curieux et ami des gloires nouvelles, désire savoir pourquoi l'artiste tailla dans les rochers du Tage ce temple tout plein de la majesté de César et non moins remarquable par son architecture que par la beauté du granit employé à sa construction, qu'il apprenne que Lacer, l'ingénieur de ce grand œuvre, voulut remercier les dieux d'avoir permis qu'il l'accomplît par des sacrifices dignes de leur puissance. C'est pourquoi il leur éleva et leur consacra ce petit temple. Le noble Lacer, après avoir construit, avec un art divin, ce pont qui durera toujours, consacra le temple

1. Le peuple appelle ces piles *los milagros!*

aux dieux et à l'Empereur, double et très-saint motif pour qu'il en fit lui-même la dédicace[1]. »

Ce sentiment religieux, profondément enraciné par la foi et la politique dans l'âme des Romains, enrichit l'Espagne d'une multitude de monuments consacrés aux symboles et aux divinités du paganisme. Sans parler des temples splendides d'Evora (Talavera la Vieja), de ceux d'Emerita et de Sagonte, dédiés à Diane, dont les colonnes cannelées, d'ordre composite, égalent tout ce que l'art antique a laissé de plus pur; du temple de Mars aux beaux bas-reliefs, édifié dans la seconde de ces villes; des temples de Jupiter, d'Hercule, de Neptune, à Barcelone et à Cadix; de celui que Marcus Lucanus de Denia bâtit à Jupiter; du Cesareum d'Antequera où étaient tous les bustes des empereurs; de l'autel et du lac sacré construits à Malaga par la piété de Titus Granius Seio; de la crypte et du portique dont Caius Plotius, prince de Cissa, dota la nouvelle Carthage; du temple de Minerve à Cadix, et de celui de Diane à Clunia, que répara l'architecte Apuleius, on ne pouvait faire un pas sur la terre hispano-romaine qu'on ne trouvât en pierre, en marbre ou en bronze, un monument du culte païen. Le sol en était couvert des Pyrénées au bout de l'Océan et de la mer Intérieure.

A Valence (Valentia) s'élevaient les autels du Dieu éternel, d'Asclepius et des Parques, érigés par Pomponius Fundanus, Hyginus Sevir Augustal et Fabius Nysus. Apollon avait les siens à Truxillo, Osuna, Caldes de Catalogne, Egita, Idana, Antequera, que dressèrent les mains pieuses d'Apronianus, de la tribu Galera, de Vibia

1. Templum in rupe Tagi superis et Cæsare plenum,
Ars ubi materia vincitur ipsa sua,
Quis quali dederit voto fortasse requiret,
Cura viatorum quos nova fama juvat,
Ingentem vasta pontem qui mole peregit,
Sacra litaturo fecit honore Lacer...
(Inscription de la chapelle de San-Julian d'Alcantara.)

Dans cette même ville d'Alcantara, on a trouvé un couvercle de marbre rond sur lequel sont gravées ces lettres :

C. I. L.
H. S. E.
S. T. T. L.

C'est le couvercle de l'urne funèbre de l'architecte, dont les cendres ont été jetées au vent. *Caius-Julius Lacer hic sepultus est. Sit tibi terra levis!* Caïus-Julius Lacer ici est enseveli. Que la terre te soit légère!

Trophime, de Longinus l'Egitan et de Postumius. Le Bon-Événement et la Fortune étaient honorés à Astigi, depuis Ecija, à Sepulveda et à Salacia (Alcacer-da-sal), où Flavia Modestina, prêtresse perpétuelle de cette déesse, pour obéir aux dernières volontés de son époux, lui avait consacré un temple[1].

On voyait l'autel d'Hercule l'Invincible et le repos du genre humain dans la cité de Mars (Martos), celui d'Isis, avec la statue d'argent de la déesse, du poids de cent douze livres, à Séville, Guadix et Tarragone. Fabia Fabiana, la dévote Sévillane, qui dédia la statue, orna sa couronne d'un diamant, de six grosses perles, de deux émeraudes, de six pierres précieuses de forme cylindrique, et deux topazes, et lui mit aux oreilles, aux doigts et aux pieds une infinité de perles et de rubis[2].

Les anciens citoyens et les affranchis de la Catalogne et de la Galice avaient prodigué le marbre à Jupiter, fulminant à Puycerda, très-bon à Vic, Candamius et Ladicus, c'est-à-dire local, sur le mont Candadeno et le mont Furado, alors appelé mont Ladicus.

Par les soins d'Arruntius Initialis, de l'affranchi Catinus, de Potitus, de Victor, de la tribu Quirina, de Corintus, sevir augustal, du marchand Speratus, d'Emilia Nimphodota, des députations de l'Espagne citérieure, des décurions du promontoire de la Lune et d'Octavius Rusticus, l'encens fumait en l'honneur de Mars, de Mercure, de Neptune, de Pan, du Soleil, de Vénus et de la Victoire sur l'emplacement d'Alcala la Vieja, à Séville, Cartama, Mataro, Malaga, Tarragone, Tortose et Cabo de Roca[3].

Indépendamment des siens déjà si nombreux, et des génies protecteurs des colonies et des municipes, Rome avait reconnu et accepté tous les dieux indigènes. La Galice adorait Bandua, le dieu des drapeaux, et Barak; la cité mère de Chaves, Hermès Eiduor le

1. Florez, *Medallas*, t. III. — Muratori, *Thesaurus*. — Montfaucon, *Suppl. à l'antiquité expliquée*, t. II. — Argote, *De Antiquit.* — Gruter, *Inscript. ant.*, t. I. — Marca Marc, *Hispanica*, liv. II. Morales, *Las antiguedades de las ciudades de España*.

2. Isidi puei.
Fabia Fabiana.
(Montfaucon, *Antiquité expliquée*, t. I.)

3. Muratori, *Thesaurus*, p. 63-64. — Argote, *De Antiquit.*, lib. II. — Florez, *España sagrada*, t. XV. — Masdéu, *Inscript.* 64, 68, 71, 76, 77, 78, *Soli æterno lunæ prom.*

Sanguinaire; Osma, les Lugoves, patrons des cordonniers; Norba-Cæsarea, Antuvel, protecteur des marins; la côte océane, Neton, dieu phénicien; Talavera la Reyna, les Togoti; Zamora, Viak, dieu des fortifications; Almeida, le grand dieu ionien Ipsitos, et la Lusilanie, Endovelic ou le Soleil [1].

En même temps que ces monuments sacrés, le dévouement, la piété, l'adulation et parfois la reconnaissance avaient multiplié dans l'ordre civil un autre genre de monuments cher entre tous aux Romains : des statues furent élevées par les cités hispano-latines à tous les empereurs. Castra-Cæcilia (Caceres) en érigea une en marbre blanc à Auguste; le municipe urgavinense (Arjona), une à Tibère; la colonie Claritas-Julia, à Drusus, son fils; le municipe d'Egara (Tarasa) une à Antonin le Pieux; par décret des décurions, la cité d'Alcacer dressa celle de Commode; la république de Regina (Reyna) celle de Caracalla, *père de la patrie;* le municipe Florentinum Illiberitanum, celle de Furia Tranquillina Sabina, femme de Gordien; la cité de Tolède, celle de Philippe; Sagonte, celle du *divin Aurélien;* le municipe de Tusci, un colosse de marbre à l'invincible et pieux Probus [2].

Le même honneur fut accordé partout aux gouverneurs, présidents et magistrats impériaux et municipaux des provinces. La république victorieuse de Tarragone dressa une statue à Vincentius, l'un de ses curateurs, pour avoir restauré des bains; la cité de Castulo, celle de Thorius Culéon, procurateur de la province Bétique, qui avait relevé, à ses frais, les murs de la cité, donné un terrain pour bâtir des thermes et placé devant le théâtre les images en marbre de Vénus et de son fils. Les décurions du municipe de Carmone firent couler en bronze Lucius Cælius, proconsul de la Bétique, en mémoire de son gouvernement ferme et sévère. Titus Præsens, honoré de toutes les charges de la république, eut la même gloire dans l'Espagne citérieure. La Bétique et l'île de Minorque immortali-

1. Felipe de la Gandara, *Nobiliario*, t. I, ch. II. — Fréret, *Recherches sur le dieu Endovellicus*, Mém. de l'Acad. des inscript., t. III. — Inscriptions de Tolède, de Porcuna, d'Osma. — Miguel Perez Pastor, *Disertacion sobre el dios Endovelico.*

2. Masdéu, *Inscriptions romaines*, 156. — Finestres, *Sylloge inscript.*, c. II. — Resende, *Antiquitates Lusitaniæ*, lib. III. — Imp. Cæsari.

M. Aurelio. probo.

Sub. colosso.

sèrent ainsi les services de Macianus Montanus, trois fois édile et décemvir, et ceux de Sempronius Speratus, flamine de la divinité de Trajan. Enfin moins adulateurs que l'ordre très-splendide des magistrats de la république d'Ulia, qui avaient voté une statue à Caracalla, moins lâches que les décemvirs de Mataro, qui en dressèrent une à Domitien, et moins dévots à la majesté des impératrices que les habitants de Cordoue, qui taillèrent en marbre Cornelia Salonia, femme de Galien, les citoyens d'Isona éternisèrent par le bronze le souvenir des bienfaits et des vertus de Lucius Valerius Fàventinus, qui, dans une disette, avait nourri le peuple du blé payé de son argent, *pecunia suâ*[1].

La munificence des Romains ne s'était pas bornée à ces splendeurs monumentales; ils avaient donné aux habitants de l'Espagne deux choses plus utiles que les ponts et les thermes, plus grandes que les aqueducs, les arcs de triomphe et les amphithéâtres, et plus précieuses que les temples et les statues ornées de leurs dieux, le *droit de cité* et le *droit latin*, deux des plus beaux rameaux de la liberté antique, dont les portes des capitales et des municipalités devaient être ombragées pendant des siècles.

Voici d'abord ce qu'on entendait par droit de cité. Les colonies d'origine purement romaines étaient dotées des mêmes priviléges que Rome, et formaient autant de républiques, ayant une existence sociale qui leur était propre, un gouvernement municipal parfaitement indépendant. Tous leurs membres, tous les citoyens nés dans l'enceinte, sur le territoire ou dans les districts de la cité, qui s'appelaient *pagi*[2], appartenaient de droit à cette cité. Ils composaient un corps ou collége municipal nommé indifféremment :

1. Ponz, *Viage de España*, t. XIII. — Muratori, *Novus Thesaurus*, t. II. — Masdéu, *Inscript.* 479.

L. Val. Faventino
Qui annona. frumentaria. empta
Plebem. adjuvit.....

2. El territorio de una ciudad segun el uso de aquellos tiempos se dividia en muchos distritos clamados pagos, y cada pago en muchos pueblecillos clamados vicos, y cada vico en muchas heredades, algunos de ellas eran de posseyentes particolares, y otras del comun de la ciudad. (Masdéu, *Historia critica de España*, t. V, p. 125.)

Cette division est démontrée par un des monuments les plus précieux en ce genre,

Ordo decurionum, l'ordre des décurions;
Ordo, l'ordre;
Curia, la curie;
Senatus, le sénat.

Chacun des membres de ce corps d'élite prenait le titre de décurion, de curiale ou de sénateur. Ce titre passait par l'hérédité à ses enfants, par le privilége de la naissance aux fils de sénateurs, par l'élection aux candidats. L'assemblée électorale, composée au moins des deux tiers de la curie, choisissait, parmi les candidats âgés de vingt-cinq à cinquante ans seulement, qui possédaient plus de vingt-cinq journaux de terre[1]. Ces membres élus, *nominati*, avaient les mêmes droits que les membres nés, *originales*. Le rang d'inscription sur l'album de la cité établissait seul quelque différence tournant au privilége; ainsi, les cinq, dix ou quinze premiers inscrits portaient le nom particulier de *primates* et *principales*, et constituaient la première section délibérante de la curie.

Une sorte de conseil exécutif, élu par les primats et les autres décurions, administrait la cité sous le nom d'ordre des magistrats. Ces magistrats, élus tous les ans aux calendes de mars, s'appelaient décemvirs et quatuorvirs dans les cités plus importantes[2]. L'un de ces décemvirs, qui exerçait des fonctions judiciaires, se nommait *juridicundo*. Il en existait un autre, surnommé *quinquennalis*, qu'on élisait tous les cinq ans, pour que, censeur et curateur tout à la fois, il surveillât la construction ou l'entretien des édifices publics, et perçût les revenus et les fermages de la curie.

Toutes les curies possédaient un fonds commun composé de terres affermées, de capitaux prêtés, du produit des droits d'octroi sur l'entrée et le transport des marchandises. Ces trois sources de revenus arrivaient au quinquennal par les mains d'un receveur publicain, appelé *vectigalis*.

la table de bronze de Trajan, découverte dans les environs de Plaisance en 1747, et conservée au musée de Parme.

1. Le décemvirat espagnol était si honorable que le roi numide Juba voulut être décemvir de Cadix. Ptolémée, roi d'Égypte, et Marc-Antoine le furent de Saragosse; Germanicus et Drusus, de la tour de Carthagène; Auguste, Agrippa et Tibère, de Xelsa. — Avienus Festus, *Ora maritima*, vers 282. — Pline, *Hist.*, *natur.*, lib. III.

2. Ultra viginti quinque jugera privato dominio possidens. (Code théodosien.)

Les édiles étaient d'autres magistrats curiaux d'un degré inférieur, auxquels appartenait la police de la voie publique et des bains, sous le rapport de la salubrité et de l'ordre.

Ils étaient dirigés eux-mêmes et surveillés par dix des primats ou principaux élus à cet effet pour quinze ans.

C'était la curie qui était chargée de la répartition et de la levée des impôts; elle choisissait tous les ans, pour remplir cet office, un de ses membres, nommé exacteur, *exactor*.

Après un exercice de quinze ans dans les charges municipales, les décurions passaient dans la section supérieure, appelée sénat. Le sénat se composait donc de l'élite des curies, des nobles, des vieillards honorés par le sacerdoce, et quelquefois, dans les derniers temps de l'empire, des créatures de l'empereur. Son action et son influence se confondaient si bien dans l'action générale de la curie, que le seul privilége qu'il possédât, c'était de figurer sur la première page de l'album curial.

Tel était le droit de cité, source première et purement romaine du droit municipal espagnol. Le droit latin avait une origine moins noble en ce qu'il émanait d'une concession faite à titre de faveur. A cela près, les curiales des villes latines ou municipes jouissaient absolument des mêmes priviléges que les curiales des colonies, si ce n'est que les premiers naissaient citoyens romains et pouvaient aspirer comme tels aux charges de la république, ce qui était interdit aux curiales latins n'ayant pas exercé d'emplois honorifiques dans leur patrie.

Les municipes comme les colonies étaient très-nombreux dans la Péninsule. Depuis le forum Gigurrorum, situé dans le val de Orres, jusqu'à Calaguris-Julia, aujourd'hui Calahorra, et de Cartesia, ou terre de Cartagena, jusqu'à Gadès (Cadix), on en retrouve encore plus de soixante[1]. Toutes les républiques se gouvernaient elles-mêmes, sous l'autorité, pour ainsi dire, nominale d'un magistrat romain, qui tantôt s'appelait prêteur, tantôt président, tantôt préfet, tantôt vicaire du préfet du prétoire. Les curies au reste n'avaient que des relations très-rares et très-indirectes avec l'administration romaine, qui se composait d'un personnel si faible et se

1. Florez, *Medallas*, p. 342. — Eckhel, *Hispania Tarraconensis*, p. 6.

montrait si réservée qu'elle en semblait invisible. On eût dit qu'elle ne gardait de l'autorité que le devoir de défendre le peuple qui s'y trouvait soumis; encore cette grande force militaire dont elle disposait était-elle disséminée sur des points isolés, de manière à ce que les citoyens n'eussent à souffrir ni l'insolence des cohortes, ni la turbulence des présentales, milice mobile et éventuelle, ni la sauvagerie des ripuaires ou gardiens des frontières. Cinq groupes principaux se détachaient donc, avec leur caractère particulier et bien net, de cette population plus romaine encore qu'hispano-romaine :

Les membres des curies;

Les colléges d'ouvriers;

Les colons, les esclaves ruraux et les esclaves des villes;

Les cohortes et les milices présentales;

Et le clergé païen.

Les membres de la curie formaient la première classe de la société romaine. Là étaient les patriciens, les magistrats, les juges curiaux, décemvirs, triumvirs, capitaux et les honorés. Après les prêtres païens, qui marchaient au second rang dans l'ordre civil, se plaçaient, par leur importance, les colléges d'ouvriers. Tous les individus exerçant art ou métier étaient réunis en corporation, et, comme la loi rendait les métiers héréditaires, les pères avaient forcément leurs fils pour successeurs. La loi les dédommageait en quelque sorte de cette rigoureuse obligation en les entourant d'une faveur spéciale. Ainsi, quarante-quatre de ces colléges, parmi lesquels on comprenait ceux des médecins, des fossoyeurs, des maîtres ès-arts, des architectes, des tailleurs, des chaudronniers, des constructeurs de chars, des plombiers, des forgerons, des charbonniers, des bouchers, des victimaires, des grammairiens, des libraires, des crieurs publics, des embaumeurs, des trompettes et des notaires, étaient exemptés de la plus grande partie des charges publiques. Forges ardentes, où bouillonnaient sans cesse l'intelligence et le travail, ces colléges préparaient déjà dans l'isolement le mépris et la souffrance, la reine et l'esclave de la société future, la bourgeoisie et le prolétariat.

Venait ensuite le bétail humain ou classe servile, la plus infortunée de toutes, car pour elle la vie était sans espoir et le travail

sans récompense. A côté végétait, en rongeant l'annone dans ses cantonnements, la classe militaire des cohortales, héréditaire comme celle des corporations. Puis, au-dessus des colléges, des classes militaires et rurales, et immédiatement après les nobles des curies, apparaissait, comme clef de voûte, le clergé païen.

Pour desservir cette foule de temples, qui donnait à la religion une forme si imposante et pleine de magnificence, il avait fallu instituer un peuple de prêtres et le doter libéralement. Le clergé païen composait donc à lui seul trois colléges : le collége supérieur des pontifes, celui des augures et le collége des aruspices, tous trois recrutés parmi les patriciens. En sous-ordre se classaient ensuite pêle-mêle quindécemvirs, épulons, frères des champs, feciaux, sodales, sevirs augustaux, flamines ou prêtres des divinités particulières, flamines municipaux et provinciaux, et victimaires à la hache toujours dégouttante de sang.

Tout en mêlant adroitement à l'idée religieuse l'idée de la patrie, du sénat, des césars, les Romains, grands maîtres en l'art de gouverner les hommes, avaient divinisé chaque partie de la création, et en avaient fait un rouage sacré de la vie sociale. Ainsi, par respect pour les premiers objets du culte des peuples, ils avaient appelé le premier jour de la semaine *dies Solis*, le jour du Soleil, et le second *dies Lunæ*, celui de la Lune. Mars donnait son nom au troisième; Mercure, dieu des voleurs, au quatrième, qui était le jour du marché; Jupiter, sa fille Vénus et le vieux Saturne illustraient les trois derniers de leurs noms divins, conservés avec tous les autres, presque sans altération, malgré le frottement de quinze siècles, dans ces mots espagnols *lunes*, *martes*, *miercoles*, *jueves*, *viernes*, débris tenaces et indestructibles du paganisme romain.

Dans la division de l'année, comme dans celle de la semaine, était empreinte l'alliance de la religion et de la constitution. Le premier mois, *januarius*, avait été mis sous l'invocation du dieu à deux visages, parce qu'il voit fuir l'année écoulée et arriver l'année nouvelle. Le second tirait son nom des *februa* ou sacrifices expiatoires; le troisième avait pour patron Mars, père de Romulus, parce que, se trouvant autrefois le premier, il rappelait le souvenir du fondateur de Rome; le quatrième s'ouvrait sous les auspices de Vénus, *apirile*, ou qui fait tout éclore. Aux dieux *Majoribus* était

consacré le mois suivant, tandis qu'on avait dédié à la jeunesse le mois *junius*, où brille l'espérance de toutes les récoltes. La mémoire de Jules César présidait au mois *julius*, et celle d'Auguste au mois d'août, *augustus*. Pour les quatre derniers, ils s'appelaient les mois pluviaux et les noms de nombre qui les précédaient étaient là seulement pour attester, comme aujourd'hui, que primitivement *sept*embre, *oct*obre, *nov*embre et *déc*embre furent le septième, le huitième, le neuvième et le dixième mois des pluies[1].

Le même soin d'offrir sans cesse à la vénération des hommes les césars et les dieux perçait dans les fêtes religieuses. Passons vite, pour ne pas recommencer le tableau que nous avons déjà fait dans Rome ancienne, devant les autels couronnés de feuillage et entourés de nuages d'encens, devant ces cirques d'Emerita et de Tarragone, où l'aurige Eutichetius et le célèbre Dioclès, glorieux fils de l'Espagne, deux mille cinq cent vingt-six fois vainqueur, moissonnent les millions et les palmes, et, sans nous retourner pour voir les gladiateurs s'égorger avec fureur et tomber avec grâce dans les amphithéâtres de Barcelone, d'Italica et de Cordoue, témoins peut-être des débuts du grand rétiaire indigène Ulpius Aracinthus, les délices de Rome[2], jetons un dernier regard sur cette civilisation latine, qui va mourir dans un manteau horriblement souillé, mais magnifique encore et éclatant comme la pourpre.

L'ardeur semi-africaine du climat d'Espagne en général, et la mollesse voluptueuse de celui de la Bétique surtout, se reflétaient brillamment dans les mœurs. Sortant des cités qui offraient toutes en petit une image parfaite de Rome, entrons un instant dans ces villas de plaisance où resplendit si richement le luxe patricien. Placés pour l'ordinaire au bord de l'Èbre, du Tage, du Durius, du Bétis, ou cachés à demi entre les orangers, les oliviers et les lauriers-roses de Basti (royaume de Grenade), et les palmiers de Julia-Augusta (Elche), ou bien mirant leurs portiques de marbre dans les flots d'azur de la mer, ces édifices élégants s'ouvrent à toute heure devant le client et l'ami du maître.

1. Voir notre *Rome ancienne*, chap. xv.
2. D. M. M. Ulpio Aracintho
Retia hispano
P. Prim. (*Tombeau de Rome.*)

En mettant le pied dans l'atrium, celui-ci est assourdi par les aboiements du chien et le bruit des dés qui retentissent sur la table d'argent. Il aurait peine à percer la foule compacte des joueurs si Mélibée, l'esclave favori, ne s'empressait de lui frayer un passage et de le conduire aux thermes. Après le bain, il passe une heure de repos dans la bibliothèque où sont les œuvres de Sénèque, Martial et Lucain, et ne quitte ces écrivains chéris de l'Espagne, leur mère, qu'en entendant les murmures d'admiration des clients qui regardent sortir la matrone.

Négligemment couchée sur un pulvinar de pourpre, où les pedisèques ont effeuillé les roses à pleine main, elle va dans sa litière écouter, sous le portique de Cartama, rétabli par la prêtresse Junia Rustica, à laquelle ses concitoyens reconnaissants ont élevé une statue, les doux propos des Trossuli, si remarquables par leur brodequin écarlate, ou des beaux à la toge artistement drapée. Ses cheveux, teints d'une couleur blonde, tirant sur le rouge et parsemés de poudre d'or, flottent sur ses épaules et son sein en boucles onduleuses, rattachées seulement par un collier de perles. A ses oreilles pendent des crotales en diamant avec lesquels on achèterait deux villes. Le serpent familier roule ses anneaux verts autour de son cou, et lui communique sa fraîcheur glaciale. Un élégant pallium, broché d'or, fait ressortir l'éclat de sa stola ou robe de pourpre aux plis majestueux, et à peine si les étincelles éblouissantes de ses chaînes dorées et de ses mille bijoux laissent arriver le regard jusqu'à ses yeux noirs, plus vifs encore sous le voile. Maintenant, que ce vent léger qui soulève les rideaux de sa litière montre un instant ses épaules blanches comme la neige, et les jeunes promeneurs du portique iront ce soir tracer avec de la craie des vers amoureux sur les colonnes de l'area. Pendant ce temps, la pédisèque marche à côté de la litière, en étendant son parasol couvert de plumes de paon : les esclaves noirs d'Éthiopie, dont plusieurs larges bracelets d'argent font ressortir l'ébène, précèdent la matrone, et deux Germains ou esclaves blonds l'accompagnent partout au marchepied de citre pour la faire descendre.

Mais voici que la voix du patron, qui a fait aussi sa toilette et s'est paré du brodequin rouge et de la toge blanche, s'élève sous les voûtes de l'atrium : « A table, amis! que la gaieté succède au

jour qui va finir; déjà les mains parfumées de l'esclave attendent votre chevelure; déjà la rose odorante embaume les trépieds et les canthares d'argent; déjà mon Apicius nous envoie ce brillant poisson qui donne la pourpre. A table, amis! c'est maintenant qu'il faut boire et se réjouir! c'est maintenant qu'il faut vivre pendant que nous sommes vivants encore!

A ces mots, les esclaves se hâtaient; les uns ornaient le triclinium ou salle du festin de meubles plaqués de nacre et d'or tirés de Ctésiphon; les autres achevaient de tendre ces tapisseries représentant ici des barbares courbés sous le joug; là, une chasse de bêtes féroces; le lin du Bétis, plus blanc que la neige, se déployait ensuite en plis symétriques entourés de lierre, de lauriers et de pampres verts. Devant chaque convive on remplissait les corbeilles de cytise, de verveine, de troène et de soucis; l'esclave noir allumait les lampes, et les invités, dont le nombre ne dépassait jamais celui des muses, couronnés de roses et de nard, se couchaient sur les lits d'ivoire, incrustés d'émeraudes et de coquillages, et respiraient avec délices les vapeurs de ces parfums d'Arabie qui embaumaient l'air.

Aussitôt l'arbitre des élégances s'avançait avec ses tablettes pour inscrire les mets que des esclaves apportaient sur des plats d'or : le porc entier, par un raffinement culinaire assez bizarre, rôti d'un côté, bouilli de l'autre; les jeunes coqs nageant dans le lait; les foies de canard, les grives, les paons, les cigognes étaient présentés tour à tour sur une table d'argent sculpté tournant sur elle-même. Derrière chaque convive se tenait, l'œil au guet, pour épier ses goûts et ses moindres désirs, un de ces jeunes esclaves (*pueri*) aux cheveux longs et parfumés, dont la robe blanche, relevée beaucoup plus haut que ne l'exigeait la décence, disait la triste destinée. Ces malheureux, sur un geste du maître, offraient, avec empressement, tantôt les murènes, le mulet, le turbot, que le cuisinier faisait rafraîchir dans des bassins de marbre et de porphyre, tantôt des pains à formes obscènes, tantôt le vin de Ruscino (Roussillon), le vieux nectar de Malaga et la liqueur aux flots dorés d'Ilerna (Alicante). Pendant ce temps, les joueurs de flûte, les nains aux gestes grotesques, portant, roulés autour des jambes, les couleuvres familières de la Sicoris, égayaient les intermèdes du

festin ou agitaient des éventails de plumes de paon, pour renouveler l'air que venait parfumer de nouveau une pluie de violettes et de roses, tombant à un signal de la voûte dorée.

Les huîtres du promontoire de Diane et de l'Océan, les langoustes, les becfigues tués à coups de flèches dans les bois d'oliviers de Valentia, les figues blanches, noires et d'un rouge pourpre à l'intérieur, qui mûrissent dans l'île d'Yvica ou sur l'amphithéâtre, aux sommets couronnés de neiges de la Bétique; ces beaux raisins noirs de Sagonte, comme ces grappes d'argent cuites par le soleil au flanc de la montagne de Carthagène; ces fromages de l'Idubéda, ce miel célèbre des forêts asturiques, ces dattes, ces pistaches, ces glands doux du Bétis et ces fruits d'or des Baléares composent un dessert que ne dédaigneraient point les Lucullus de la mère-patrie; puis, quand les convives sont près de tomber engourdis entre la satiété et l'ivresse, le son des instruments se fait entendre et les sylphides de Cadix les réveillent au bruit des battements de mains par des danses lascives.

Les trois grands événements de la vie, la naissance, le mariage et la mort, étaient marqués chez les Hispano-Romains par trois fêtes d'une expression douce et pieuse.

Quand il était né un enfant à quelque Espagnol noble ou plébéien, on venait le déposer à ses pieds, selon la coutume romaine. S'il disait de le relever, c'est qu'il reconnaissait cet enfant et consentait à le nourrir. S'il gardait le silence, on emportait l'infortuné pour l'exposer sur le forum, où la pitié lui rendait quelquefois un père. Dans le premier cas, celui de la reconnaissance, une joie bruyante remplissait la maison. Les esclaves ornaient de fleurs et de feuillages les pilastres de la porte de l'aréa, dont l'entablement d'airain aux gros clous dorés disparaissait sous les guirlandes. On enveloppait en même temps le sein de la mère de bandelettes faites dans le temple, l'encens fumait pendant huit jours sur les autels de Lucine, et des mets étaient offerts, en sacrifice, à Junon Sospita, la déesse tutélaire des époux.

Ces huit jours, qu'on nommait primordiaux, écoulés, venaient les cérémonies du jour lustrique, qui n'avaient toutefois lieu que le neuvième. Si l'enfant était un garçon, la matrone la plus ridée de la famille mettait le nouveau-né sur ses genoux, et, lui frottant le

front et les lèvres avec le doigt du milieu, mouillé de salive, elle priait les dieux d'écarter de son berceau tous les mauvais présages et de lui accorder d'heureuses destinées. On l'inscrivait ensuite sur les tables gardées dans le temple de Saturne, et, cette formalité légale accomplie, il était livré aux soins de la nourrice.

Malgré la corruption des mœurs, moins grande, à vrai dire, dans les provinces de l'empire, il restait encore dans le mariage quelque chose de la vieille austérité romaine. Les parents une fois d'accord, on procédait aux fiançailles, qui, pour être heureuses, devaient se faire à la première heure du jour (six heures du matin). Le père de la fiancée donnait son consentement; celle-ci recevait de son futur époux l'anneau de fer qu'elle passait immédiatement à l'avant-dernier doigt de la main gauche, et l'on fixait le jour du mariage, en ayant grand soin d'éviter le funeste mois de mai et la première semaine de juin. Le 12 ou le 15 de sextilis, le mois suivant, le jurisconsulte rédigeait l'instrument dotal. Après que chaque parent y avait apposé son cachet, les esclaves dressaient un lit de pourpre tyrienne devant l'atrium, y rangeaient tout autour les statues de Vénus, Prema, Pertunda, Virginale, de Subigus et de Priape, et décoraient la porte de festons, de verdure et de fleurs.

Alors apparaissait la mariée, vêtue d'une tunique blanche que serrait à la taille une ceinture de laine de brebis : ses cheveux, partagés en six tresses, s'élevaient en forme de tour et allaient se rattacher à un petit javelot à demi caché sous une couronne de marjolaine en fleur. Le flammeum dérobait sa rougeur pudique. Ses pieds mignons étaient emprisonnés dans des brodequins couleur de safran. La religion intervenait par le ministère du flamine, qui, après quelques libations de lait et de miel, offrait aux époux le gâteau de froment, appelé *far*, et joignant leurs mains, les déclarait unis. L'épouse, précédée de cinq torches allumées chez l'édile, dont l'une, portée par un enfant, devait être d'épine blanche, pour écarter les maléfices, se dirigeait aussitôt vers le domicile conjugal.

Deux esclaves tenant en main, le premier une quenouille, et le second une corbeille pleine des instruments de travail de la mariée, suivaient, avec quatre de ses parents, agitant des torches de pin. Sur la porte de sa maison, l'époux venait recevoir sa femme.

que les matrones enlevaient dans leurs bras pour qu'elle ne touchât point, en entrant, le seuil consacré à Vesta. A peine avait-elle franchi l'atrium qu'il jetait des noix aux enfants et faisait signe d'entonner l'épithalame. Il restait ensuite à la chaste épouse à recevoir la clef et les pièces d'or d'usage, à prendre place au festin à côté des patriciens couronnés de roses blanches, et à suivre enfin celles des vieilles matrones qui n'avaient eu qu'un mari dans la chambre nuptiale.

A ces rites gracieux succédaient, comme une nuit sombre après un beau jour, les cérémonies de la mort. Quand un citoyen de Castulo ou de Tortose avait rendu le dernier soupir, son corps était soigneusement lavé à l'eau chaude, embaumé par les libitinaires et exposé sur un lit de pourpre dans l'atrium, tendu de tapisseries noires. Au bout de sept jours, pendant lesquels la lugubre branche de cyprès indiquait aux passants la présence d'un cadavre, l'héritier balayait la maison mortuaire avec une touffe de verveine; puis, à la tête d'un cortége interminable, au milieu duquel se distinguaient, à côté des chanteurs d'hymnes et des danseurs funèbres, des troupeaux de femmes habillées de noir, poussant de grands cris et appelant le défunt en s'arrachant les cheveux, il traversait le forum, s'y arrêtait quelques instants pour prononcer un éloge funèbre, et allait brûler le corps sur un bûcher, où des mains pieuses avaient entassé l'encens, la myrrhe, le cinnamome et les parfums les plus précieux.

Recueillies ensuite avec soin, les cendres étaient cachées dans ces mausolées quadrilatères, décorés d'élégants stylobates et de pilastres de marbre, tels que ceux qu'on trouve à Dayemus (villa Joyosa) et au milieu des bois de pins de la tour d'Em-Bara. Si le mort était patricien, la vanité le suivait jusqúe sur la pierre tombale. C'est ainsi que Lucia Celerina de Valence apprit à la postérité que son époux, Cecilius Cassianus, de la tribu Galeria, avait été honoré de son vivant de toutes les charges[1]. Plus simples et plus touchants étaient ceux qui gravaient une douleur vraie sur le mar-

1. L. Cœlio. L. F.
Gal. Cassiano
Omnibus honoribus
Hic functo.

bre. Ulpius Heuretus et Valeria Sponda, sa femme, émeuvent encore quand on découvre parmi les débris d'Italica cette pierre consacrée *infanti suavissimo*, à l'enfant très-doux à leur cœur, qui ne vécut que v ans et III mois, et l'on voit les larmes de cette mère éplorée de Rhoda (Roses), qui fit écrire sur le marbre :

A CAÏUS LILIUS
JULIANUS, FILS DE CAÏUS,
QUI BIEN VIVEMENT DÉSIRÉ EN NAISSANT
LA DIX-HUITIÈME
ANNÉE DE SON AGE
VIT COUPER LA TRAME DE SES JOURS
PAR L'IMPITOYABLE ATROPOS.
FUSCA, SA MÈRE,
QU'IL A LAISSÉE DANS LE DEUIL ET LES GÉMISSEMENTS,
APRÈS L'AVOIR BAIGNÉ DE LARMES ET OINT DE BAUME,
LE DÉPOSA DANS CE SÉPULCRE [1].

Jusqu'ici nous n'avons vu que le côté éblouissant des mœurs romaines, en nous tenant dans la sphère des hautes classes; descendons maintenant jusqu'aux derniers degrés de l'édifice, et regardons, en finissant, ces mœurs sous l'aspect populaire et rural. A la place de ces paysans, *pagani*, habitants du pagus, qui, aujourd'hui, couvrent le sol, on trouvait, au commencement du ve siècle, une population formée de deux groupes : les colons libres des villas ou métairies, et les colons esclaves. Les premiers exploitaient en vertu d'un bail d'un lustre (cinq ans) et payaient annuellement le fermage aux calendes de mars, soit en argent, soit en nature, ou bien ils partageaient simplement les fruits du domaine avec le maître. Les seconds, au contraire, étaient sa propriété au même titre que le fonds. Un esclave de choix, appelé *villicus*, remplissait dans les villas cultivées par les esclaves l'office des régisseurs modernes. On lui donnait une femme (*contubernalis*) [2] pour l'aider

1. Fusca mater
Ad luctum relicta
Cum lacrymis et opobalsamo
Udum
Hoc sepulcro condidit.

2. Sed qualicumque villico conturbernalis mulier assignanda est quæ sustineat eum..... (Columelæ, *De re Rustica*, cap. VIII.)

dans ses travaux et l'attacher au sol, d'où il lui était défendu de sortir, même pour aller aux fêtes des *vici*, ou villages voisins, et aux marchés; il vivait et mourait ainsi sur le fonds du maître, aussi enchaîné, quoique libre, que ces malheureux chargés de fers qu'on enfermait tous les soirs comme des chiens ou des bêtes féroces dans les souterrains de l'ergastule. Entravés ou libres, du reste, tous les esclaves ruraux menaient la même vie de labeur et de douleur, et voici, d'après les préceptes de Caton le Censeur, ce qu'ils recevaient comme salaire et dédommagement de leurs sueurs et de leurs misères.

Quatre boisseaux de blé l'hiver et quatre boisseaux et demi l'été, pour leur nourriture, étaient donnés au villicus, à sa compagne et à l'agent (*episteta*) qui aidait le villicus quand celui-ci ne savait pas écrire. Le bouvier (*bubulcus*) n'en avait que trois. Quant aux esclaves enchaînés, on leur donnait quatre livres de pain, et cinq au printemps, lorsqu'ils commençaient le travail des vignes; mais cette ration était réduite d'une livre aux figues, qui épargnaient le froment.

Après la vendange, ils buvaient la *lora*, ou piquette, pendant trois mois; le quatrième mois, on commençait à leur donner un peu de vin. Dans les grands jours, du reste, aux Saturnales et aux Compitales, le père de famille, qui était souvent un citoyen grand et humain comme Caton, permettait de les régaler, mais avec économie (*uti diutissime durent*), des olives gâtées ou tombées de l'arbre, de saumure de harengs et de vinaigre[1]. Une tunique sans manches, de trois pieds de long, et un sayon de l'étoffe la plus grossière composaient tous les vêtements de ces malheureux, qui, marchant et travaillant pieds nus et la tête découverte, devaient envier amèrement, en traînant leurs chaînes dans les champs, la servitude, comparativement plus douce, de leurs frères des villes.

Quelle que fût leur misère toutefois, elle n'égalait pas encore celle des esclaves des mines. Ces martyrs, dit un historien grec, ensevelis vivants dans les entrailles de la terre, y arrachaient, pour enrichir leurs maîtres, d'inappréciables trésors qu'ils payaient jour

1. Pulmentarium familiæ oleæ caducæ, postea oleas tempestivas : ubi oleæ comesæ erunt halecem et acetum dato. (Marci Catonis Prisci, *De re Rustica*, LIX.)

et nuit de leurs sueurs et de leur sang. Il n'y avait pour eux ni repos ni trêve. Déchirés, quand ils pliaient sous la fatigue, par le fouet des procurateurs, ils mouraient ordinairement sous les coups, et tel était le poids de cette existence désespérée que ceux qui n'y succombaient pas enviaient le sort des plus faibles [1].

C'est par ce système inhumain que l'avidité patricienne recueillait dans les monts Bétiques et Astures assez d'argent et d'or pour occuper les malléateurs des quatre-vingt-seize maisons monétales d'Espagne; assez de cuivre dans les monts Mariani pour alimenter l'industrie privée; assez de fer chez les Cantabres pour suffire aux fabriques d'armes; assez de vermillon auprès du municipe sisaponense (Almaden) pour enluminer les joues pâlies des matrones romaines [2].

L'énumération faite plus haut des colléges d'ouvriers montre que l'industrie avait atteint sur le sol hispanique le même degré de perfection qu'à Rome. Jusqu'aux derniers jours de l'Empire, le commerce y fut florissant. Le cobalt, vanté par Pline, le vitriol, le cristal de roche, les améthystes de Catalogne, les beaux marbres des Pyrénées, les rubis de Lisbonne, les émeraudes et les hyacinthes de la Lusitanie, les turquoises de Zamora, les agates du promontoire de Charidème, la pourpre et l'écarlate de Cadix, le poisson salé, les herbes médicinales, les vins, le miel, la cire, les fruits, les laines, le lin de Valence, les chevaux des Asturies, les joncs et la sparte de Carthagène formaient les principaux objets d'échange [3]. Aussi hardis navigateurs que fins marchands, deux qualités qu'ils retenaient des Phéniciens, des Carthaginois et des Grecs, leurs aïeux, les Hispano-Romains avaient conservé le monopole de la marine au long cours. Il y avait toujours à Ostie des vaisseaux des Baléares, de Malaga, de Cantabrica, aujourd'hui Santona, de Sagonte et d'Italica, qui arrivaient pleins jusqu'aux bords de toiles, de laines, de froment, de vin, de vinaigre, de métaux et de poisson salé, et qui devenaient autant d'écueils pour la vertu des femmes

1. Diodore de Sicile, liv. v.

2. Bowles, *Voyage de Madrid à Almaden*. — Serrano, *De Civitatibus antiquæ Hispaniæ, feriendæ monetæ jure*. — Arienus, *Ora marit.*, 94. — Dioscoride, lib. v.

3. Columelle, *De re Rusticâ*, lib. VIII. — Martial, *Épigrammes*, liv. VII. — Code théodosien, liv. VI. — Pedro Crescenci, *Trattato del Agricoltura*, liv. IX.

romaines, éblouies par l'or des pilotes et des riches marchands[1]. Ni le commerce cependant, ni l'industrie, ni l'agriculture, professions méprisées par les hautes classes et abandonnées au peuple et aux esclaves, ne jetèrent au soleil de la civilisation romaine des pousses vertes et vigoureuses comme les arts, les sciences et la littérature. Quel peuple d'artistes ne fallut-il pas pour modeler, tailler en marbre et couler en argent, en or et en bronze ce peuple de statues, pour tracer les dessins de tant de monuments, suspendre dans les airs les arcades des ponts et des aqueducs, dresser les colonnes des temples, sculpter les frontons et les bas-reliefs des portiques et des arcs de triomphe, orner les thermes de mosaïques, et construire ces amphithéâtres et ces théâtres qui, tels que celui de Sagonte, sont restés des modèles d'architecture !

Élèves, sans nul doute, des Romains sur le terrain de l'art, les Espagnols les suivirent de près et les surpassèrent souvent sur celui des sciences et de la littérature. A la vérité, ils en avaient appris déjà les rudiments des Grecs. Le flambeau de l'esprit antique allumé par les Ioniens brillait sur l'Hespérie avant l'arrivée des conquérants, et le vent des enseignes latines ne l'éteignit pas. Asclépiade de Milet, Domitius Inquilinus et Troïle avaient professé avec trop d'éclat la grammaire et l'éloquence à Cordoue, pour ne pas laisser des disciples. Aussi, bien avant Plaute, on avait applaudi à Tarragone les comédies d'Émilius Severianus et à Cordoue les vers d'Hena, et lorsque Latron le Cordouan ouvrit son école à Rome, on dit en parlant de lui et de Gallion, Fuscus et Silo, trois autres Espagnols : Voilà les quatuorvirs de l'éloquence.

Moins riche en historiens, car elle ne peut citer que Lucius Cornélius, Balbus et Lucius Iginus qui aient été vraiment dignes de ce titre, l'Espagne, au témoignagne de Cicéron, vit naître une foule de savants, de jurisconsultes et surtout de médecins, dont la célébrité et le nom devaient nous être transmis par les pierres funè-

1. Mox juniores quærit adulteros
Inter mariti vina.....
Seu navis hispanæ magister
Dedecorum pretiosus emptor.
(Horace, *Carm.*, lib. III, ode VI.)

bres. Enfin elle eut la gloire de fournir les plus beaux fleurons de la couronne littéraire de Rome, en donnant à la mère-patrie, outre Columelle l'agronome, le rhéteur Quintilien et Sénèque le philosophe, Martial de Bilbilis, Lucain de Cordoue et l'âpre Juvénal, l'indignation poétique faite homme.

Tel était l'état politique et social de l'Espagne romaine à l'arrivée des Barbares.

CHAPITRE V

PEUPLES DU NORD.

Invasion des tribus scythiques. — Malheureux état de l'Espagne. — Les Barbares la tirent au sort. — Wisigoths. — La sœur d'Honorius. — Établissement de la monarchie gothique des deux côtés des Pyrénées. — Royauté militaire. — Alliance de l'épée et de la croix. — Naissance et développement du christianisme. — Le concile d'Illiberri. — Église espagnole. — Les hérésies. — Priscillien. — L'arianisme. — Victoire de l'orthodoxie. — Le catholicisme espagnol vu du côté de la légende. — Saint Jacques de Compostelle. — L'église del Pilar de Saragosse. — Lupa la païenne. — Liberum Donum. — Les sept disciples de Santiago. — Martyrs. — Tradition de leurs miracles. — Saint Magi de Tarragone. — Sainte Eulalie de Séville. — Saint Vincent de Cordoue. — L'esclave rural de Saragosse. — Constitution de l'Église primitive. — Elle hérite des biens et des titres des prêtres païens. — Circonscriptions ecclésiastiques. — Les cinq provinces. — Les rois élus. — Influence politique de l'Église. — Grands chefs. — Swinthila. — Kindaswinth. — Wamba. — Paulus. — Décadence de la royauté élective. — Concile de Tolède. — Roderich. — Arrivée des Arabes. — Bataille du Guadelete.



IL y avait longtemps que le flot des races du Nord, mugissant et montant toujours comme celui de l'Océan, battait les marches de l'empire. Franchies depuis cent cinquante ans par les Franks, les Germains, les Allemands et les Wandales, malgré les efforts d'Aurélien, de Probus, de Dioclétien, de Constance Chlore, de Julien et de Maximus, les frontières, barrières impuissantes, avaient été abandonnées après la mort de Théodose. Aussitôt, par cette immense brèche du Danube et du Rhin, se précipitent les Barbares, s'élançant sur les pas des Goths, qui leur avaient déjà montré le chemin et rançonné Rome. Au commencement de 406, quatre tribus scythiques, les Wandales aux yeux verts, les Wandales-Silinges, les Alains et les Suèves, coalisés pour passer au besoin sur le ventre des premiers envahisseurs, dont les masses jalouses fermaient l'empire aux autres, firent leur trouée dans les Gaules, et refluèrent jusqu'au pied des Pyrénées.

Les trouvant mollement défendues, car l'anarchie régnait, comme

partout, dans les sept provinces méridionales, et les soldats des légions, partagés entre Constantinus, le nouveau César d'Arles, et Honorius, le César de Ravenne, n'étaient pas assez forts pour vaincre, les Barbares forcèrent les portes, et rentrèrent en Espagne le mardi 28 septembre de l'an 409. Ce fut un terrible réveil pour ces contrées heureuses, qui, depuis quatre siècles, joûissaient de la paix de Rome. Se ruant sur leur proie comme une bande de loups affamés, Alains, Suèves et Wandales promenèrent partout le deuil, la dévastation et la mort. Cités et municipes, bourgs et villes furent pillés et livrés aux flammes. Où ce fléau avait passé, on ne voyait plus que des nuées de corbeaux s'abattant avec d'horribles croassements sur les cadavres qui jonchaient le sol, et les bêtes fauves, que l'odeur du sang tirait de leurs repaires.

Ensanglantée à chaque instant par le fer et ravagée par le feu, l'Espagne tomba en quelques jours aux derniers degrés du malheur et des misères. La famine achevait ceux qu'avait oubliés le glaive, et la rage de la faim fut poussée si loin que, dans certaines villes, les survivants mangèrent les morts, et qu'on vit même, ô calamité sans exemple! une mère égorger et dévorer ses quatre enfants[1].

Épouvantés de leurs propres ravages et voyant le spectre lugubre de la peste se lever déjà derrière celui de la faim, les guerriers à la peau blanche, à la blonde chevelure, cessèrent de tuer les habitants des *pagi* et des villas, pour qu'on pût cultiver les terres. Alors ils tirèrent l'Espagne au sort, et chaque tribu prit un lambeau de sa robe de pourpre. La province carthaginoise et la Lusitanie échurent aux Alains; les Wandales-Silinges obtinrent la Bétique; les Wandales proprement dits, la Galice; les Suèves, les côtes de l'Océan jusqu'aux premières montagnes de la Celtibérie[2]. Ce partage ne laissait aux Romains que la partie orientale de la Tarraconaise.

1. Idace, *Chron.* — Tarapha, *De Regibus Hispaniæ.* — Civitates et oppida, villas et pagos incendio consumente, ad tantam cladem accolas perduxerunt ut humanas carnes, famis periculo, attentarent. (Roderici, *Toletanæ Ecclesiæ antistis. Ostrogoth. historia*, p. 8.)

2. Orose, *Hist.*, lib. VII. — Procope, *De Bello vandalico*, lib. III. — Cassiodore, *Chron.*, p. 392. — Olympiodore, *Histor.*, lib. XXII, col. 1. — Agathias, *De Bello Gothorum*, lib. V.

Trois commandements militaires exercés par Gunderich pour la nation wandale, par Atace pour les Alains, et par Hermerich pour les Suèves, remplacèrent donc le gouvernement romain dans les trois quarts de l'Espagne. Ces chefs de l'invasion se contentèrent d'abord de percevoir les tributs et la dîme des colons sans trop peser sur les populations, qui préférèrent bientôt la liberté barbare dans la médiocrité à la servitude inquiète et si lourde des Publicains[1]. Mais les mœurs violentes des vainqueurs ne pouvaient changer tout à coup. Lassés de leur repos, ils ne tardèrent pas à reprendre leurs glaives et à les tourner contre eux-mêmes. Les Alains, premiers promoteurs de cette guerre fratricide, se jetèrent sur les Wandales-Silinges et les chassèrent de la Bétique. Renforcés par les Wandales de Galice et par les Suèves, ceux-ci repoussèrent les Alains à leur tour, et, après avoir dévasté les îles Baléares, vinrent débarquer à Carthagène, qu'ils n'abandonnèrent que lorsqu'elle fut au niveau du sol. Reconciliés, sans doute, sur les ruines de l'ancienne cité d'Annibal, les Alains firent volte-face et se vengèrent de leur échec sur les Romains Celtibères et Pyrénéens.

Agonisant à Ravenne dans la personne du faible Honorius, l'empire ne pouvait donner aucun secours à ses sujets. C'est à peine si, par un bien étrange scrupule de légalité et afin que le droit souverain de Rome ne se prescrivît pas par trente ans de possession barbare, l'empereur put obtenir l'intervention des Goths. Ce grand peuple, après avoir pris trois fois la ville qui avait pris le monde, trahi par Ataulf, successeur d'Alaric, qu'enivrait l'amour de Placidia, venait de faire halte dans les plaines de la Narbonnaise. Son chef, continuant d'avancer vers un but contraire à celui que Dieu avait marqué à sa nation, en relevant les ruines de cette société où elle devait porter la flamme le lendemain de son hymen avec la fille des Césars, entraîna ses Goths en Espagne à la poursuite des Wandales.

Convaincus de sa perfidie et furieux de l'influence de plus en plus funeste de Placidia, les chefs assassinèrent Ataulf à Barcelone,

1. Malunt inter barbaros pauperem libertatem quam inter Romanos tributariam sollicitudinem sustinere. (Orose, lib. VII.)

et lui donnèrent pour successeur Sigerich, qui, plein des passions de son peuple, frappa d'une main de fer la fille de Théodose. Renversée du matin au soir de ce parvis doré où elle régnait en despote, dépouillée du luxe dont l'avait entourée Ataulf, elle retomba rudement dans les derniers rangs des captives. Cette déchéance, toute cruelle qu'elle était, ne suffit même pas à la vengeance des vieux chefs.

Il fallut que la belle fiancée de Narbonne, que la souveraine au pallium de pourpre, devant laquelle cinquante esclaves étaient venus verser à deux mains l'or et les pierreries, fît douze milles à pied au milieu des huées des soldats et à la tête du cheval de Sigerich. Il paraît que ce prince n'éprouvait pas assez énergiquement les haines qui réagissaient contre Rome. Massacré un an après son élection, il laissa la tente royale tout ensanglantée à Wallia. Celui-ci continua la guerre entamée par Ataulf contre les Wandales et les Alains. Il était en voie d'exterminer ces deux peuples, lorsque, s'apercevant que ce carnage tournerait exclusivement au profit des Romains, il repassa les Pyrénées, et, en rendant Placidia au patrice Constantius, qui la demandait depuis tant d'années, reçut en échange tout le pays compris entre la Garonne, la Loire et l'Océan.

De Toulouse, capitale de ce nouvel empire, Théodorich, petit-fils du vainqueur de Rome, s'étendit jusqu'à l'Èbre. Quatre peuples étrangers occupèrent alors la Péninsule : les Goths de l'Ouest ou Wisigoths, établis sur le revers méridional des Pyrénées; les Suèves, campés le long de l'Océan; les Romains, relégués sur la rive méditerranéenne; et les Wandales, toujours maîtres de la Bétique. Continuant leur vie errante, les Alains avaient quitté l'Espagne. En 425, les Wandales l'abandonnèrent pour l'Afrique, ne laissant derrière eux que le souvenir de leurs ravages et un nom nouveau à la province du Bétis[1]. Il ne resta donc en présence que les Suèves, qui se fixèrent définitivement où ils étaient campés, les Goths et les Romains.

Ces derniers, s'affaiblissant à mesure que s'affaiblissait l'empire,

1. *Wandalenhaus*, que les Hispano-Romains traduisirent par *Vandalicia*, d'où plus tard on fit *Andalucia* (Andalousie).

ne cessèrent de reculer devant l'influence croissante des enfants de l'Ouest. Heurtés violemment en 456 par le chef de guerre des Goths, qui battit, la même année, au bord de l'Urbicus, Richiar, le chef des Suèves, ils virent tomber pour toujours, dix ans plus tard, sous les coups d'Éwarich, ce reste de prestige que gardait encore le nom romain dans la haute Espagne. La défaite et la mort d'Alaric, son successeur, en transportant le siége des établissements gothiques de Toulouse à Barcelone, augmenta le péril. En vain, habiles à profiter des révolutions de palais de leurs ennemis, qui poignardèrent successivement quatre chefs militaires, les fils des Romains d'autrefois essayèrent-ils de relever le labarum gréco-byzantin, les remparts de leurs cités battus ou plutôt écrasés par le rude Léowegild, qui leur enleva Asindo (Médina-Sidonia), l'antique Cordoue, mise, hélas! à feu et à sang, Emerita et Hispalis, qui n'eurent pas un meilleur sort : ils furent refoulés dans les oppida du littoral, d'où le chef, Swinthila, les chassa définitivement en 624.

A cette date, le pouvoir des Goths s'élève comme une colonne au milieu des ruines du passé. Les enfants de l'Ouest ont chassé les Gréco-Byzantins, arrêté les Cantabres ou Vascons, qui, devant cette forêt de javelots et de lances, tournèrent front et descendirent sur l'autre versant des Pyrénées; ils ont absorbé les Suèves, repoussé plusieurs fois les Franks, plié au joug les indigènes; il ne leur manque plus qu'une chose pour achever l'empire gothique, la constitution d'un pouvoir fort.

Mais là était le grand écueil. Comment faire sortir une autorité énergique et durable de l'élection renouvelée sans cesse, en présence surtout de ce dogme politique des Goths, débris de leur code barbare, qui permettait aux grands de punir par le fer le chef qui leur avait déplu, et d'en mettre un autre sur le pavois [1]? La conséquence de cet état de choses fut ce qu'elle devait être, d'après les lois de la logique. Tant que le caractère national conserva sa vigueur et son ardeur natives, les principaux des *quingenies* élurent pour chefs de guerre des hommes vaillants. Ces chefs, bien

1. Sumpserant enim Gothi hanc detestabilem consuetudinem ut si quis eis de regibus non placuisset gladio eum adpeterent et qui libuisset animo hunc sibi statuerent regem. (Grégoire de Tours, *Hist.*, lib. III, p. 119.)

qu'on leur reprit trop souvent le pouvoir confié, à coups de poignard, remplissaient fièrement leur tâche, et la violence même qui l'abrégeait retrempait à sa source sanglante l'énergie de ce peuple.

Mais lorsque, amollis par les délices de Tolède, les nobles Wisigoths ne songèrent plus qu'à jouir de la vie dans les villas et les palais de marbre des Romains, ils oublièrent l'élection, comme la guerre et les champs de bataille, et, au lieu d'être les représentants militaires des chefs d'une nation armée, leurs souverains ne furent plus que les élus et les instruments des évêques. Nous allons voir comment s'accomplit cette révolution, ère fatale de la décadence du pouvoir des Goths en Espagne; mais il importe, en revenant de quelques siècles sur nos pas, de remonter avant, pour mieux en mesurer le développement et l'influence, jusqu'au berceau de l'Église catholique.

S'il faut en croire la chronique, ce berceau, comme celui de Moïse, flotta sur une mer de sang. A travers l'exagération familière aux premiers annalistes chrétiens, qui, dans le ressentiment des maux soufferts, grossissaient outre mesure la cruauté des empereurs, on entrevoit la vérité. Il y eut sous Dacianus, l'un des présidents de Dioclétien en Espagne, une persécution contre les chrétiens. Par les deux inscriptions trouvées à Coruna-del-Conde, nous savons qu'elle fut violente. Celle de Tera nous apprend qu'elle atteignit son but, en abolissant, disent les magistrats des quatre Césars qui occupaient alors l'empire, non-seulement la superstition, mais le nom même des chrétiens[1].

Au commencement du IVe siècle, le christianisme n'existait donc

1. Diocletian. Cæs. aug.
Galerio in. Oriente ad opt.
Superstitione Christi
Ubique deletâ
Et cultu deor.
Propagato.
IIII invicti Cæsares. .
Fordam vaccam albam
Immolavere
Ob Christianam
Eorum piâ curâ
Suppressam. extinctam superstitionem.

en Espagne qu'à l'état de secte imperceptible par le nombre, et d'autant moins apparente qu'elle était forcée, pour échapper aux bourreaux, d'apostasier ou de cacher Dieu dans son cœur. Une cause particulière, d'ailleurs, très-bien saisie par un historien moderne, s'était jusque-là opposée à son accroissement.

L'aristocratie romaine exerçait en Espagne une terrible influence. La richesse de ce pays, sa proximité de l'Italie, l'impossibilité où étaient les peuples d'y porter les armes furent les motifs qui conseillèrent de bonne heure aux patriciens d'y acquérir des propriétés et d'y fonder l'édifice de leur puissance. Partout où nous voyons le crédit de l'aristocratie solidement établi, nous pouvons dire que l'ancien culte était respecté et peut-être même redouté. Quant à l'Espagne, il suffit de parcourir la liste des magistrats qui l'ont administrée depuis Constantin jusqu'à Valentinien, pour se convaincre que, pendant tout ce temps, elle resta soumise à l'influence des chefs du parti païen. On voit sur cette liste des Saturnii, des Catellini, des Sextilii, des Arcadii, des Capitolini, des Pretextati, personnages qui tous nous sont connus par leur piété et par leur fanatisme. On comprend ce que devenaient les lois de tolérance, quand leur exécution était confiée au zèle de tels magistrats[1].

Aussi nulle part en Occident la persécution dioclétienne n'avait ébranlé plus de consciences, effrayé plus de courages qu'en Espagne. Un document à peu près certain, le recueil des actes du concile d'Illiberri, tenu dans les rochers des Pyrénées[2], nous révèle au vrai l'état de cette Église en 334. Dix-neuf épiscopes ou chefs des petites fédérations que formaient entre elles les Églises, Félix de Guadix, Sabinus de Séville, Smagius de Bigorre, Pardius de Montijo, Caton de Verja, Valérius de Saragosse, Melanthius de Tolède, Vicentius d'Ossonoba, Successus d'Eliocroca (Lorca), Ca-

1. Beugnot, *Histoire de la destruction du paganisme en Occident.*

2. Conformément à l'opinion de l'évêque de Girone, liv. I, ch. V; de Juan Vasco, an 338; d'Estevan de Garibay, liv. VII, ch. XLVIII; du frère Juan de Pineda, liv. XII, ch. XIV; et de Gilbert Genebrard, *Chronographia*, lib. III, nous plaçons ce concile à Elne, l'ancienne Illiberri, ou tout au moins à Collioure (*Caucoliberris*). D'autres, comme Padilla, *Centuria*, IV, et Masdeu, *Historia critica de España*, t. VIII, p. 268, veulent qu'il ait été tenu dans une autre ville d'Illiberri située sur l'emplacement occupé par Grenade.

marinus de Martos, Secundinus d'Acatralenco, Flavius d'Illiberri, Liberius de Mérida, Decencius de Legio (Leon), Januarius de Salaria, Quintianus d'Evora, Eutichianus de Baça, vingt-six prêtres et plusieurs diacres se réunirent en concile et rédigèrent les canons ou décrets suivants :

Tout chrétien qui aura sacrifié aux idoles sera exclu de la communion, même à l'article de la mort.

On n'y admettra jamais ceux qui, après avoir quitté les faux dieux et reçu le baptême, retournent dans les temples.

Les prêtres des païens qui se convertiront et resteront trois ans catéchumènes pourront être baptisés, si, pendant tout ce temps, ils n'ont pas sacrifié aux idoles.

Nulle femme chrétienne ne peut épouser un païen.

Que les vierges fidèles ne prennent pour époux ni juifs ni hérétiques.

Si un chrétien donne ses filles aux prêtres des idoles, qu'il soit retranché de la communion.

Il est interdit d'allumer dans les cimetières des cierges qui troublent les âmes des saints.

Le fidèle fermera sa porte à ceux qui sacrifient.

Les maîtres empêcheront leurs esclaves de faire acte d'idolâtrie.

L'apostat qui a renié Dieu pour Jupiter ne pourra recevoir la communion qu'après dix ans de pénitence.

Les prêtres des idoles convertis pourront communier au bout de deux ans.

Les décemvirs chrétiens qui se souillent par leur présence dans les temples ne pourront entrer dans l'église pendant l'année de leur magistrature.

Les femmes nobles, ni leurs époux, ne pourront prêter leurs robes pour les pompes païennes, sous peine d'être éloignées trois ans de la communion.

Si un chrétien monte au Capitole pour sacrifier aux idoles, il ne pourra racheter son crime que par dix ans de pénitence.

Ceux qui seraient mis à mort pour avoir brisé des idoles ne seront pas regardés comme des martyrs, parce qu'on ne trouve

nulle part en l'Écriture sainte que les apôtres aient fait de telles choses.

Les auriges et les pantomimes ne seront reçus dans l'Église que s'ils renoncent à leur art.

On ne souffrira aucune image dans les églises, parce que les traits de celui que nous adorons n'ont pas besoin d'être peints sur les murs[1].

A la lueur de ces décrets, qui brillent comme des étoiles dans la nuit du passé, on voit combien était petite la place occupée par l'Église dans la société païenne. Elle ne pouvait faire un mouvement sans se heurter aux idoles, un pas hors de chez elle sans rencontrer l'idolâtrie à ce point régnante et triomphante, que les chrétiens eux-mêmes devenus magistrats étaient contraints, l'année de leur décemvirat, d'aller présider aux sacrifices.

Faible par le nombre, l'Église espagnole aurait dû chercher de la force dans l'union. Mais, loin de resserrer le faisceau chrétien, elle le rompait sans cesse avec éclat et le trempa violemment dans le sang en 383. Priscillianus, un homme de grande érudition et d'illustre naissance, avait essayé d'arracher l'ivraie qui étouffait déjà le bon grain dans le sillon évangélique. On renouvela sur-le-champ contre lui toutes les accusations portées contre les premiers fidèles. Chose remarquable, à quatre cents ans de distance, des évêques, dont il censurait les mœurs, retirèrent de l'oubli, pour les lui appliquer, les reproches d'inceste et d'orgies nocturnes que les païens avaient faits aux néophytes du Ier siècle. Un clerc que Sulpice Sévère lui-même appelle un mauvais prêtre, audacieux, effronté, grand parleur, aimant le luxe et la bonne chère, après l'avoir fait condamner au concile de Bordeaux, demanda sa tête au tyran Maxime, assassin de Gratien, et l'obtint, malgré l'énergique opposition de Martinus, l'apôtre de Poitiers. Euthrocia, veuve du poëte Delphidius, fut aussi punie du dernier supplice, et une pauvre femme de Bordeaux, nommée Urbica, lapidée, à l'instigation d'Ithacius, que tout ce qu'il y avait de grand dans l'Église, les

1. Loaysa, *Coleccion de los concilios de España*. — Illescas, *Historia pontifical*, liv. II. — Mariana, *De Rebus Hispaniæ*, liv. 4.

saint Martin, les saint Paulin, les saint Ambroise, repoussa avec horreur depuis ces meurtres [1].

On prétend que Priscillien, renouvelant les erreurs des manichéens et des gnostiques, confondait les trois personnes de la Trinité, enseignait la doctrine des deux principes du bien et du mal, et permettait le divorce. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était d'une pureté de mœurs exemplaires, et que, si l'on juge le système par l'homme tel que l'ont peint ses ennemis, on ne s'étonne point des progrès que l'hérésie priscillianiste, hautement protégée par Gratien, avait faits en Espagne. L'orthodoxie les arrêta avec la hache d'un tyran.

On vit alors, dit le panégyriste de Théodose, on vit surgir une race nouvelle de délateurs. Ces hommes, qui portaient le nom de pontifes, et qui méritaient beaucoup mieux celui de satellites et de bourreaux, non contents d'avoir expulsé une foule de malheureux de leurs patrimoines, préparaient la mort par la calomnie, et finissaient par verser le sang de ceux dont ils tenaient le bien. Ensuite, lorsqu'ils venaient de prononcer la peine capitale, lorsqu'ils avaient bien rassasié leurs regards des tortures des condamnés, qu'ils avaient touché les armes des licteurs, les chaînes des victimes, l'oreille pleine encore de gémissements, la main souillée de ce contact funeste, ils retournaient à leurs autels et profanaient matériellement les mystères qu'ils avaient déjà profanés dans leurs âmes.

Ces hommes étaient les amis de Maxime; il les avait continuellement auprès de lui et dans ses bras [2].

L'arrivée des Barbares mit fin à ces discordes qui éclataient dans les rangs chrétiens avec toute la fougue et l'exaltation du caractère national. Persécutés à leur tour et chassés devant l'invasion, comme la paille qu'emporte le vent, pendant que Suèves, Alains

1. On lui imputait aussi à grand crime d'avoir fait chanter des hymnes et des psaumes de sa composition, comme ces Donatistes, qui, dit S. Augustin, *ebrietates suas ad canticum psalmorum humano ingenio compositorum quasi ad tubas exhortationis inflamant.* (*Epist.*, 55.)

2. *Latini Pacati Drepanii, Panegyricus, Theodosio Augusto.* Voir la traduction de ce curieux chef-d'œuvre de l'éloquence antique dans notre *Histoire du Midi de la France*, t. I, p. 196 et suivantes.

et Wandales écrasaient les dernières forces de l'empire, ruinaient les églises, foulaient aux pieds et profanaient la mémoire, les tombeaux et les ossements des saints, les évêques proscrits s'arrêtaient un moment à Braga, en 411, et là, après avoir décidé que chacun cacherait les reliques des martyrs de son diocèse dans les cavernes, ils proclamaient, comme défi, le symbole de la foi catholique, et lançaient l'anathème aux païens et aux ariens[1].

La tempête barbare apaisée, ce fut contre cette hérésie, qui était bien plus redoutable pour l'orthodoxie, et plus forte que le priscillianisme, car les Goths, qui la professaient, l'avaient fait asseoir sur le trône de leurs chefs militaires, que l'Église catholique lutta ensuite avec sa ténacité et son ardeur habituelles. Depuis le véritable établissement des Wisigoths en Espagne, en 507, jusqu'à l'élection de Reccared, c'est-à-dire pendant quatre-vingts ans, l'Église catholique combattit sans relâche et ne cessa d'agiter les esprits. C'est elle qui, avec le mouchoir sanglant de Clotilde, attira dans la Septimanie et en Espagne les Franks de Childebert; elle qui répéta de province en province les cris d'Ingunde, fille de Brunehaut, traînée, dit Grégoire de Tours, par les cheveux au baptême arien; elle encore qui, oubliant l'histoire d'Absalon, poussa le fils de Léogild à se révolter contre son père, et mit la tête du rebelle dans les châsses de ses martyrs.

Lasse de cette lutte et jugeant la paix religieuse plus utile à ses intérêts, la royauté militaire céda. En 587, Reccared convoque un concile à Tolède; il affecte d'y faire débattre le pour et le contre; puis, se déclarant convaincu, il reconnut solennellement que Dieu le Fils était égal et consubstantiel à Dieu le Père et au Saint-Esprit, et, comme il n'y avait que cette querelle de mots entre les catholiques et les disciples d'Arius, l'aveu du roi et l'ordre qu'il donna aux évêques et aux grands de la secte de suivre son exemple firent cesser le schisme. Délivrée du paganisme, mort d'épuisement, comme l'empire, après la conversion des Suèves et de l'arianisme, que détruisit sans coup férir l'abjuration de Reccared, qui entraîna

1. Credo quod dei gentium sint demonia. — Omnes similiter et vos credimus. — Credo quod Deus noster trinus in personnis unus in essentia... Damno, reprobo, exsecro, anathematizo omnes contrarium tenentes, sentientes et predicantes : omnes similiter et nos damnamus. (*Actes du concile de Braga.*)

tout son peuple avec lui, l'Église espagnole put entonner l'hosanna. Elle avait vaincu et dominait de toute la hauteur de ses autels le palais et le trône.

Telle est l'histoire de l'Église d'Espagne, vue simplement et preuve en main du côté de la vérité. Elle en offre un autre à l'opposite, qui est au premier ce qu'était la dorure aux statues des sculpteurs antiques. Nous allons néanmoins le mettre en lumière avec le même soin, par ce motif qu'il importe peu en histoire qu'un fait soit faux, s'il a servi de base à quelqu'un des piliers de l'ordre social ou religieux; s'il a exercé, bien qu'apocryphe, une grande influence sur les actions des hommes, il doit être recueilli, la question du vrai réservée, avec autant d'empressement que le fait le plus authentique.

Voici donc l'histoire ecclésiastique d'Espagne vue du côté de la légende.

Trois ans après la mort du Christ, le fils de Zébédée, l'apôtre saint Jacques le Majeur, qu'on appelle Santiago par delà les Pyrénées, vint, poussé par l'esprit divin, prêcher l'Évangile en Espagne. Il ouvrit d'abord le sillon chrétien dans les Asturies; mais la semence apostolique se perdit sur ces durs rochers, et ne germa que dans l'âme d'un seul disciple. D'Oviedo, il passa en Galice et tenta de convertir les habitants d'un municipe appelé Iria-Flavia. Moins heureux encore que dans les Asturies, il se dirigea vers Cæsar-Augusta (Saragosse), où les rayons de sa prédication illuminèrent huit païens. Pour se reposer des fatigues de l'apostolat et se recueillir avec Dieu loin des tumultes de la foule, il avait coutume de se retirer, tous les soirs, sur les bords de l'Èbre, dans le lieu où l'on entassait les immondices de la ville. Une nuit qu'il était en oraison, il entendit un chœur de voix des plus pures et des plus harmonieuses. C'étaient les anges qui chantaient avec une douceur infinie les paroles de Gabriel : Je vous salue, Marie, pleine de grâce.

Levant les yeux aux sons de cette mélodie, l'apôtre aperçut la sainte Vierge assise sur un pilier de pierre et entourée de milliers d'anges aux ailes radieuses. Les chants célestes cessèrent aussitôt, et la Vierge glorieuse, s'adressant à l'apôtre :

« Tu vois ici, mon fils, lui dit-elle de sa douce voix, le lieu que

j'ai choisi pour qu'on y honore ma mémoire. Ce pilier où je suis assise a été apporté et placé ici par les anges; il y restera jusqu'à la fin du monde, et des miracles sans nombre seront accomplis par mon intercession dans l'église que tu vas fonder en ce lieu, d'où je vais couvrir à jamais Saragosse de ma faveur et de ma protection [1]. »

Ravi d'une telle vision, saint Jacques obéit sur-le-champ à la Vierge, et posa de ses propres mains les fondements de la première église qui ait été bâtie en Espagne. L'édifice construit dans des proportions très-modestes, car il n'avait que dix-sept pas de long et sept de large, il ordonna évêque Athanasius, un de ses disciples, et regagna Jérusalem, après avoir converti, les uns disent sept, les autres douze Gentils [2]. Peu après son retour en Judée, les Pharisiens le firent décapiter et défendirent d'enterrer ses restes mutilés. Mais ses disciples, disputant le cadavre aux chiens, l'emportèrent une nuit au bord de la mer, et, trouvant là une barque apprêtée par la Providence, s'y jetèrent avec le corps saint, et, conduits sans voiles ni rames par un ange, ils traversèrent la Méditerranée, entrèrent par le détroit de Gibraltar dans l'Océan, et vinrent aborder, le 25 juillet, dans un port de Galice nommé El-Padron, qui s'appelait alors Iria-Flavia.

Il y avait là deux grosses pierres, dont l'une s'ouvrit d'elle-même pour recevoir le corps saint, quand on l'y déposa. Les disciples amarrèrent leur barque à l'autre, et montèrent au château de Lupa, la maîtresse de ce pays, pour lui demander la permission d'ensevelir le tronc sans tête du martyr. Cette Lupa, qui était païenne et d'une cruauté digne de son nom, les renvoya, pour obtenir la permission qu'ils sollicitaient, au prince le plus sanguinaire de la contrée. Deux des disciples étant allés vers lui, il les fit

1. Y este Pilar permanecera en este lugar hasta el fin del mundo y nunca faltara en esta ciudad quien honre y venere el nombre de mi precioso hijo. (Padilla, *Historia ecclesiastica de España*, cent. I, fol. 18.) — Basilio Santoro, *Vida de Santiago*. — Jaime de Prades, *De la Adoracion de las imagines*. — Joan de Marieta, lib. I, c. III. — Ribadeneira, *Vida de Santiago*. — Villegas, *id.*

2. Le pape Calixte II dit que S. Jacques eut douze principaux disciples. Les bréviaires, les martyrologes et Beuter, liv. I, cap. V, en comptent seulement neuf. Pelagio, évêque d'Oviedo, affirme dans sa *Chronique d'Espagne*, qu'ils ne furent que sept.

jeter dans les fers; mais un ange les délivra. Averti de la fuite des captifs, le prince donne l'ordre à ses cavaliers de les poursuivre et de les mettre à mort. En arrivant à un torrent que venaient de passer les disciples, ceux-ci furent précipités, par la chute du pont qui s'écroula sous leurs pieds, dans les flots, et s'y noyèrent tous.

Le prince, éclairé par ce miracle, se convertit; mais la louve d'Iria-Flavia, persistant dans ses mauvais desseins, envoya les chrétiens sur une montagne peuplée de taureaux sauvages, dans l'espoir que ces animaux, au lieu de se laisser soumettre au joug et atteler au char qui devait transporter les reliques du martyr, mettraient en lambeaux les saints hommes. Mais son espoir impie fut encore déçu. Les taureaux sauvages, domptés tout à coup, se laissèrent atteler sans résistance, et, aussi doux que des agneaux, portèrent le cadavre sacré à Liberum-Donum, qui occupait l'emplacement où est aujourd'hui Compostelle [1]. Convertie à son tour par ces prodiges, Lupa donna son palais aux disciples, et fut la fondatrice et la bienfaitrice de l'Oratoire de Saint-Jacques.

Rien ne pouvait troubler le grand cœur des chrétiens. A peine un rameau était-il arraché violemment du tronc de l'Église qu'il en repoussait un autre tout aussi verdoyant. La croix échappée des mains de saint Jacques fut relevée par Pedro de Rates, son disciple, qui vint la planter à Braga. Pierre, comme son maître, après avoir fait plusieurs miracles et guéri notamment la fille du roi, que rongeait la lèpre, obtint la palme des martyrs. Il fut égorgé par les païens, au pied même de l'autel où il disait la messe, dans l'église de Rata. Les assassins voulaient, dans leur fureur, qu'il pourrît sur les saintes marches de l'autel où il était tombé sans vie.

1. Petrus de Natalibus, *Vita sancti Jacobi*. — Ambrosio Morales. — Padilla, *Historia ecclesiastica*, cent. I, fol. 36. — *Historia Compostellana*, composée en 1109 par les trois chanoines Hugo, Munius et Giraldus. Quarante-sept chroniqueurs espagnols et trois français, l'archevêque Turpin, Vincent de Beauvais et Jean Beleth ont soutenu la tradition du voyage de S. Jacques en Espagne : elle a été niée et traitée de fabuleuse par Cajetano Cenni (*De Antiquitate ecclesiæ Hispaniæ*, t. I), par le cardinal Baronius (*Ad Calendas*, 25 julii), par le pape Innocent Ier (*In Epist. ad Decentium episc.*), par Garcia Loaysa, qui a fait une collection des conciles d'Espagne, et par d'autres modernes. Saint Jacques, du reste, comme le rapporte S. Luc (*Actes des Apôtres*, ch. XII), fut décapité à Jérusalem par l'ordre d'Hérode, et sa mort, selon Eusèbe, arriva deux ans après celle du Christ.

Mais Félix, le premier ermite d'Espagne, du haut de la sierra baignée par la mer, sur laquelle il s'était retiré pour mener la vie solitaire, ayant vu à plusieurs reprises une gerbe de lumière qui, jaillissant de cette église, semblait s'élever jusqu'aux cieux, accourut au miracle, trouva le cadavre du saint, et lui donna la sépulture.

Courageux laboureurs, qui ensemençaient les sillons évangéliques, malgré le vent et la tempête, sept autres disciples de saint Jacques, Euphrasius, Secundus, Cecilius, Ctésiphon, Hesichius, Indalecius et Torquatus, portèrent la foi à Avila, Grenade, Berga, Carcesa, Urci, aujourd'hui Almeria, et Guadix. En témoignage de la mission du dernier de ces apôtres, un olivier planté devant son église, à Guadix, avait coutume, le jour de sa fête, bien qu'elle tombât en hiver, de fleurir et de porter des fruits.

A ces ouvriers de la première heure succédèrent les chefs les plus illustres de l'armée terrestre du Christ : saint Saturnin, qui fut évêque de Toulouse; saint Martial, l'apôtre des Gaules, et même saint Pierre et saint Paul[1]. Ce dernier, suivi de Thécla, la plus dévouée de ses sœurs en Christ, avait débarqué à Tarragone. Il parcourut, en prêchant, l'Aragon, le royaume de Valence, l'Andalousie, après avoir consacré évêques les sept disciples de saint Jacques. Les ténèbres de l'idolâtrie furent ainsi percées de toutes parts. Saint Jacques venait de porter la lumière au couchant et au nord, saint Paul la répandait au levant, et les sept disciples la firent briller au midi de l'Espagne[2].

Puis les martyrs tombèrent comme l'herbe sous la faux des persécutions. Tolède, dans cette lutte glorieuse de la foi contre la force, des plébéiens et des esclaves contre les empereurs, vit souffrir Eugénius, son évêque, et Léocadia; Alcala de Henarez, deux enfants héroïques, Just et Pastor; Avila, les saints frères Vicen-

1. Vaseus, *Hist. illustrat. Hisp.*, lib. III. — Siméon Métaphraste, cité par Lipman, *Vie de S. Pierre.* — Roman, *Republica Christiana*, lib. I. — Pineda, *Monarchia*, ch. XXVIII.

2. Hymnes du bréviaire Muzarabe. — Bréviaires de Tolède, d'Evora, de Séville, de Burgos. — Martyrologes d'Adon, de Béda et de S. Jérôme, manusc. en parchemin. — Biblioth. de l'église de Tolède. — Florez, *España sagrada*, cap. IV, f. 146. — Charte du roi Ordoño II, rapportée par Sandoval dans son livre *De los Cinco obispos*, p. 257.

tius, Sabina et Christeta; Calahorra, les soldats Emeterius et Celedonius; Burgos, les deux vierges Centola et Helena; Léon, deux époux fidèles, Marcellus et Nonia, avec tous leurs enfants; Astorga, sainte Marthe, Orense, Marine et Euphémie; Braga, Victor, saint Sylvestre et Suzanne; Merida, les deux femmes fortes Eulalia et Julia; Cordoue, le courageux Aciscle, Zoylus et Victoria; Arjona, Bonosus et Maximianus; Ecija, saint Crispin; Valence, Vincent, son patron; Tarragone, Maxime et Fructuosus; Barcelone, Eulalie et son évêque Severus; Mataro, les chastes Juliana et Sempronie; Gérona, le diacre Victor, martyrisé comme les siens; Lerida, le légionnaire Anastase et soixante-treize de ses compagnons; Pampelune, l'évêque Firminus; et Saragosse, tous les chrétiens qui s'y trouvaient au temps de Dioclétien, et qui furent égorgés hors des murs par les ordres de son farouche proconsul Publius Dacianus, et brûlés sur un bûcher immense avec les corps des criminels. Mais ce mélange impie, fait pour empêcher les survivants de recueillir les reliques de leurs frères, tourna à la confusion du tyran, car la cendre des martyrs, devenue plus blanche que la neige, se distinguait facilement de celle des bandits païens[1].

Chaque église d'Espagne, avec la mémoire de ses martyrs, avait gardé la tradition de leurs miracles. Tarragone racontait que Maxime, vulgairement appelé saint Magi, s'était retiré, pour servir Jésus-Christ, dans une caverne des montagnes de Bufagrâna, d'où le président romain le fit arracher par ses bourreaux. Chargé de fers, brisé de coups et souffrant la faim et la soif, mais toujours ferme, il refusa de sacrifier, et jeta par sa constance le président dans une telle rage, que, sourd aux supplications de sa fille, délivrée du démon par les prières du saint, il résolut de l'abandonner au peuple.

Au milieu de la nuit où il venait de former ce dessein, Magi fut réveillé par une clarté merveilleuse qui resplendit dans toute

1. *Sequentia officii sancti Eugenii*, manusc. de Saint-Denis cité par Florez, de la propagation du christianisme en Espagne. — *Coronica del rey don Alfonso*. — Luis Icart, *Grandezas de Tarragona*, ch. XLI. — Villegas, *Fiestas de los santos de España*. — Prudentius, *De Coronis martyrum*. — Baronius, *Annales ecclésiastiques*, t. II, an 298. — Isidorus, *in Breviario Toletano*. — Ambrosio Morales, *Antiguedades de España*, f. 5. — Manuel Rodrigo, *Cerrantense sanctorale*. — Usuard et Adon, *Vies de sainte Justa et de sainte Rufina*. — *Bréviaire* de Léon. — *Missel* de Saint-Isidore.

la prison; ses fers tombèrent, les portes de son cachot s'ouvrirent d'elles-mêmes, et il put sortir et regagner librement sa grotte. Non moins obstiné dans son erreur que le chrétien dans sa foi, le président l'en arracha de nouveau et le fit périr dans les supplices [1].

Séville se souvenait que l'âme de sainte Eulalie mourante était sortie de sa bouche sous la forme d'une blanche colombe, pour voler dans les cieux; Valence, qu'un corbeau et un loup affamés avaient gardé le cadavre de saint Vincent; Cordoue, que saint Aciscle et sainte Victoria, soutenus par les anges, étaient sortis sains et saufs du Guadalquivir; Tolède, qu'un vieillard vénérable, apparaissant la nuit au riche Hercoldus, lui avait révélé le lieu où le corps du glorieux martyr Eugénius dormait sous les flots; Saragosse, que saint Lambert, un esclave rural décapité par son maître, parce qu'il refusait de fléchir le genou devant les idoles, avait pris sa tête à deux mains et, après l'avoir portée au cimetière des martyrs, en chantant d'une voix forte ce verset du psalmiste : *Exaltabunt sancti in gloria* (les saints triompheront avec gloire), s'était couché parmi ces morts, qui murmuraient tous dans les tombes :

Lætabuntur in cubilibus suis (et ils se réjouiront sur leurs lits) [2].

Du moule miraculeux de ces traditions et de ces légendes, le catholicisme espagnol sortit tout d'un jet, comme un flot de bronze, et, une fois refroidi, il garda sa forme, à travers les siècles, avec l'énergie et la dureté du métal. Violemment arrêtée dans sa croissance par le paganisme d'abord et ensuite par les Barbares, quand le temps l'eut débarrassée de ce double antagonisme, et que son inflexible constance eut triomphé de l'hérésie et conquis dans l'ordre politique l'influence qu'elle exerçait dans l'ordre moral, l'Église se trouva, par l'abjuration de Reccared, à la tête de la nation. Lorsque cet événement s'accomplit, elle formait dans l'État

1. Padilla, *Historia ecclesiastica de España*, cent. III, fol. 103.

2. Vieron que de su boca avia salido una paloma que volando se subio al cielo. (Martyrologe de l'église de Calahorra; Basilio Santoro; San Isidro, dans son *Bréviaire;* Fray Juan de Marieta, lib. II *De los Martires de Cordova;* Arcediano de Ronda, cité par Vaseus, an 97; Antonio Beuter, liv. I, c. 25; S. Augustin, fermo 274.

un État formidable par l'organisation, l'unité et la cohésion de sa hiérarchie.

Dirigée par des hommes habiles, car les grands prélats, tels que les Osius, les Léandre et les Isidore, ne manquèrent pas dans ses rangs, elle avait recueilli dans l'héritage de l'empire la meilleure part, les formes de l'administration civile à laquelle étaient pliés les peuples depuis cinq cents ans. Dans les premières années, le troupeau du Christ n'eut que des pasteurs égaux en droits. Toutes les fois qu'il s'agissait d'ordonner un évêque, les prélats voisins, ordinairement au nombre de sept, se réunissaient pour en choisir un parmi les *presbyteri* (anciens) ou prêtres. C'étaient les anciens qui, avec leurs épiscopes, évêques ou inspecteurs, composaient le conseil, dans lequel étaient débattues et réglées les affaires de l'Église. Les diacres exécutaient les décisions prises dans ces conseils, et la population chrétienne s'y soumettait aveuglément.

Cet ordre de choses dura tant que souffla l'orage des persécutions; mais à mesure que le paganisme, frappé au cœur par les Barbares, faisait un pas en arrière, l'Église en faisait deux en avant sur son terrain. Peu à peu le clergé chrétien s'empara des droits, des priviléges et des revenus des prêtres idolâtres. Le nombre des édifices religieux augmenta. Il y en eut premièrement dans les métropoles; on en construisit ensuite dans les autres villes, dans les lieux où étaient déposés les restes des martyrs, enfin dans les campagnes[1].

Se substituant alors partout aux magistrats romains, de même que leurs prêtres s'étaient substitués aux sevirs et aux flamines curiaux, les évêques recueillirent l'autorité des présidents, des préfets et des défenseurs des cités. Ceux qui étaient dans les cinq capitales ou métropoles des cinq provinces se revêtirent du titre de métropolitains; ils commencèrent par présider en cette qualité les conciles et les synodes tenus dans leur ville; puis, comme tout fleuve grossit en s'éloignant de sa source, ils arrivèrent, par le seul fait de l'habitude prise d'obéir au pouvoir métropolitain, à exercer une véritable suprématie sur les évêques de leurs ressorts.

Par suite de cette substitution, l'Église d'Espagne, en 587, à

1. Depping, *Histoire générale d'Espagne*, t. II, p. 151.

l'abjuration de Reccared, se divisait en cinq provinces, répondant exactement, quant à la circonscription, aux cinq provinces délimitées par Constantin. La première avait pour métropole Tolède; la seconde, Tarragone; la troisième, Braga; la quatrième, Mérida; et la cinquième, Hispalis ou Séville. De la métropole de Tolède dépendaient dix-neuf cités ou diocèses, depuis Carthagène jusqu'à Bigastrum, que les modernes nomment Albarrazin. Les provinces de Tarragone et de Braga en comptaient dix chacune; celle de Mérida huit, et celle de Séville neuf. Autour de ces cinq métropoles et de ces cinquante-six diocèses, véritables citadelles de l'Église, se groupèrent les abbayes et les couvents, qui en furent les forts détachés.

Si l'on songe maintenant à l'action que devait exercer sur les populations hispaniques un corps si fortement organisé, divin aux yeux des hommes, vénérable par ses vertus, sa constance, ses longs malheurs, et qui tenait sous sa main la nation entière fractionnée et parquée, comme un grand troupeau, dans le bercail de ses paroisses, on ne s'étonnera plus que la royauté élective des Goths ait cherché, par l'alliance de 587, un appui dans l'Église. Mais la faiblesse ne peut changer les conditions de sa nature. En se dérobant au joug des nobles descendants des vieux chefs, la royauté gothique tomba sous le joug des évêques, qui l'abaissèrent beaucoup plus avec la croix que les nobles ne l'avaient abaissée avec l'épée.

Grande leçon pour les prince qui, agissant dans un but d'égoïsme, croient faire de l'Église la servante de leur ambition! au lieu de commander, ils obéissent, et ne tardent pas à trouver en elle une maîtresse despotique. Glaive acéré, du reste, quand il attaque, le pouvoir spirituel est un roseau pour la main qui essaie de s'appuyer sur lui. Le successeur de Reccared, Liuwa II, en fit la cruelle expérience. Porté au trône, quoique fils d'une plébéienne, par le clergé, probablement en mémoire de l'orthodoxie de son père, il fut poignardé, au bout de deux ans de règne, par Witterich, chef de la fraction arienne. L'assassin eut le même sort moins de dix ans après. Gondemar, élu sur son cadavre, n'en régna que deux, et luttait encore contre les Basques, lorsqu'il laissa, en 612, ce trône avide comme le cercueil à Sisebert.

Toute la barbarie du VIe siècle se reflète avec dureté dans la vie

et les actes de ce roi, représenté par les chroniqueurs épiscopaux du temps comme un prince sage, éclairé et clément. Il réprima par les armes l'effervescence des Basques, des Astures et des Gréco-Byzantins, et, après ses victoires, voulant flatter, sans doute, le fanatisme du clergé, il se tourna vers les Juifs, et renouvela contre ces malheureux proscrits du genre humain toutes les fureurs des persécutions impériales. On en plongea quatre-vingt-dix mille de force dans les fonts chrétiens; l'exil, la décollation, le fouet et les supplices eurent raison du reste[1]. Jusque-là, tout était bien. L'Église, en blâmant ses rigueurs à demi-voix pour lui en laisser la responsabilité, exaltait sa valeur, ses vertus et sa mansuétude, parce qu'il était l'ami d'Helladius, le digne métropolitain de Tolède; qu'il élevait des basiliques et protégeait les monastères; mais, ayant osé déposer un évêque, Dieu lui montra, dit le curé de Saint-André de Madrid, qu'il peut étendre sur leur lit de mort les rois qui touchent à l'Église[2].

De l'aveu d'Isidore de Séville, le poison finit ses jours, en 620. Le successeur que lui donnèrent les prélats et les nobles remplit avec l'énergie d'autrefois sa tâche militaire. Les Basques, toujours repoussés, jamais soumis, furent renvoyés à coups de lance dans leurs montagnes, et les Gréco-Byzantins, qui s'obstinaient à conserver sur le littoral méditerranéen l'effigie de l'empire, définitivement conquis, comme nous l'avons dit plus haut. Dans un pays différent et à une autre époque, ces faits glorieux auraient affermi Swinthila sur le pavois. En Espagne, et au VIIe siècle, ils amenèrent aussitôt sa chute. Croyant que la victoire avait sacré sa dynastie, Swinthila se crut assez fort pour ôter aux grands et aux évêques le droit d'élire son successeur; il désigna son fils d'avance, l'associa hautement à sa royauté, et, comme il était encore

1. L'anonyme, *Appendix ad Marii chronicon.* — San Isidoro, *Hist. de Regibus Gothorum.* — Isidore de Beja, *Pacensis chronicon*, p. 285. — Judæos ad fidem Christianam permovens æmulationem quidem habuit sed non secundum scientiam, potestate enim compulit quos provocari oportuit fidei ratione. Sed, sicut Paulus dicit, sive per occasionem sive per veritatem Christus annoncietur, in hoc gaudeo et gaudebo. (Roderici, *Toletanæ diocesis archiepiscopi chronicon*, lib. II, fol. 16.)

2. Para que se conosca que á los monarchas, á el passo que quieren extender la mano á lo sagrado, á esse passo los acorta. (Ferreras, *Hist. gen. de España*, part. III, p. 310.)

au berceau, nomma régente, en cas de mort, Théodora sa femme. C'était déshériter du privilége dont ils se montraient le plus jaloux les deux corps influents de l'État, et s'exposer à de terribles représailles. Elles ne se firent point attendre. Renversé du trône avec l'aide des Franks, que les conspirateurs avaient attirés à Saragosse, en leur promettant le fameux vase d'or conquis dans les champs catalaniques, Swinthila disparut en 631, et Sisenand fut proclamé roi à sa place [1].

Celui-ci, comme tous les usurpateurs, demanda la consécration de son pouvoir nouveau aux prêtres. Le 9 décembre de l'année 633, soixante-neuf métropolitains, prélats ou vicaires, étant réunis en concile, à Tolède, dans l'église de Sainte-Léocadie, il se présenta devant les pères, suivi de ses plus magnifiques seigneurs (*magnificentissimis viris*), et, se prosternant à leurs pieds, les conjura humblement, avec des sanglots et des larmes, de lui rendre Dieu favorable. Satisfaits de sa docilité *très-religieuse*, les évêques, avant de se séparer, et quand ils eurent rédigé soixante-quatorze décrets pour l'Église, en accordèrent trois, précédés de ce préambule, à la royauté :

Les institutes ecclésiastiques établies d'abord, les Pères ont été d'avis, pour corroborer la force des rois et la stabilité de la nation gothique, de porter un dernier décret pontifical en présence de Dieu. Il paraît qu'il y a aujourd'hui des nations perfides qui méprisent la foi due aux rois et violent dans leurs cœurs les serments prononcés par leurs lèvres, sans souci de la malédiction lancée d'en haut sur ceux qui prennent à témoin en vain la puissance divine. Quel fonds faire sur un tel peuple à l'approche de l'ennemi? Quelle confiance peut-il inspirer aux nations loyales qui restent fidèles à leurs rois? Quelle fureur aveugle et insensée! N'est-ce pas se frapper soi-même à la tête? Ne se blesse-t-on pas de ses propres mains en touchant aux rois, lorsque le Seigneur dit lui-même : Ne touchez pas à mes oints? Et David : Quel est celui qui croit être innocent en mettant la main sur l'oint du Seigneur?...

Gardons-nous d'imiter ces nations, de peur d'enflammer dans

1. Rodrigo Ximenez, *Rerum in Hispania gestarum*, lib. II. — *Chronicon Abeldense*, p. 449. — Sigebert de Gembloux, *Chronic.*, an 644. — Fredegaire, *Chroniq.*

les cieux la colère du glaive céleste, et de périr à cause de notre parjure. En même temps que nous conservons dans nos âmes le respect et la crainte de Dieu, conservons inviolablement la foi jurée aux rois. Qu'on ne trouve point parmi nous, comme chez les autres nations, cette subtilité impie de trahison, l'abomination du parjure, les machinations ténébreuses des complots. Que nul ne se lève du milieu de nous pour usurper violemment le trône. Que nul ne fomente la guerre civile. Que nul ne conspire contre la vie du roi régnant, dont le successeur légitime ne peut être nommé que par les grands et les évêques réunis en concile.

Que, si cette admonition ne refrénait pas l'audace des conspirateurs et des parjures, et ne pouvait rallumer dans leurs cœurs l'amour éteint du bien public, écoutez tous notre sentence :

Anathème sur quiconque violera ses serments, s'engagera dans les trames ténébreuses des complots, machinera la mort du roi, lui arrachera la couronne et s'élèvera au pouvoir par la voie tyrannique !

Que celui, nous le répétons, qui violera ses serments, s'engagera dans les trames ténébreuses des complots, machinera la mort du roi, lui arrachera sa couronne et s'élèvera au pouvoir par la voie tyrannique soit anathème devant Jésus-Christ, ses apôtres et l'Église catholique, qu'il aura souillée par son parjure, retranché de la société chrétienne et condamné d'avance au tribunal divin avec tous ses complices !

Et si vous tous, qui êtes ici présents, adhérez à cette sentence, proclamez trois fois, joignez votre voix aux nôtres, et criez avec nous : Qu'il soit anathème et perdition (*maranatha*) quiconque enfreindra la défense des Pères, et partage le lot, la malédiction de Judas !

C'est pourquoi, nous, chefs des fidèles, enjoignons à toute l'Église du Christ et au peuple de retenir notre sentence en faveur de notre très-glorieux seigneur le roi Sisenand.

Et à toi aussi, roi qui es présent, et à tous ceux qui doivent naître pour porter la couronne, nous demandons avec l'humilité chrétienne d'être doux et modérés à l'égard de vos sujets. Gouvernez avec justice et piété les peuples que vous a confiés le Seigneur, et soyez de cœur humbles et jaloux de faire le bien. Gardez-vous

de juger seuls les causes capitales, et ne vous réservez qu'un droit sans appel, celui de la clémence. Tenez-vous toujours plus près du pardon que du châtiment, afin que les rois se réjouissent à cause de leurs peuples, les peuples à cause de leurs rois, et que Dieu soit content de tous.

Quant aux rois des siècles futurs, nous promulguons contre eux cette sentence : S'il en est un dominé par l'orgueil et ébloui par l'éclat du pouvoir suprême, qui foule aux pieds les lois et opprime les peuples pour assouvir ses passions ou son avarice, qu'il soit frappé d'anathème au nom du Christ, et séparé de Dieu en expiation de ses crimes, et afin de l'empêcher d'entraîner l'État vers la ruine.

Pour ce qui regarde Swinthila, lequel, glacé par la terreur et ses propres forfaits, s'est dépouillé volontairement de la royauté et a déposé les faisceaux, nous décidons, avec le consentement de la nation, que la société gothique le rejette à toujours, lui, sa femme et ses enfants, en punition des crimes commis, le déclare déchu à jamais, lui et les siens, des honneurs d'où ils ont été précipités, et ne lui laisse que les biens dont la pitié de notre prince très-pieux voudra lui faire don[1].

Trois ans plus tard, les Pères se réunissaient de nouveau à Tolède, pour consacrer l'élection de Chintila et couvrir sa personne inviolable de la protection de l'Église. Le concile de 636 fulmina également l'anathème et l'excommunication contre ceux qui attenteraient à la vie des enfants du roi, qui maudiraient sa personne, demanderaient aux sortiléges l'époque de sa mort, et contre les ambitieux qui, n'étant pas de race noble, tenteraient, en dehors de l'élection clérico-nobiliaire, d'usurper le pouvoir. Dix-huit mois après, cinquante évêques et plusieurs vicaires, qui remplaçaient les prélats absents, ajoutèrent à ce canon un nouveau statut, par lequel il était enjoint aux rois de faire profession de foi avant de prendre la couronne, et de s'engager par serment, sous peine de servir d'aliment au feu éternel, eux et leurs complices, à ne reconnaître que la religion catholique, et à ne pas laisser vivre

1. José Saenz de Aguirre, *Collectio maxima conciliorum omnium Hispaniæ*, t. II, p. 491.

dans leurs États les sujets qui en suivraient une autre, surtout les Juifs[1].

Malheureusement, le plus sage ne peut songer à tout. Les Pères du concile de 638 avaient établi dans le statut vingt-deuxième que nul ne pourrait monter au trône, s'il avait eu les cheveux coupés. Armé de ce décret, lorsqu'en 642 Chintila rejoignit son prédécesseur dans la tombe, Kindaswinth, un de ces vieux chefs dans lesquels se personnifiait l'ancienne noblesse gothique, saisit de sa rude main le blond et doux Tulga, le nouvel élu du clergé, et, l'ayant fait tondre et jeter dans un cloître, se proclama fièrement roi par le droit du plus fort.

Trop habile pour entamer une lutte inégale, l'Église se tut; la noblesse, vive, indocile, impatiente du frein, rua d'abord comme une cavale indomptée; mais ce monarque en cheveux blancs tint les rênes avec tant de vigueur et lui ensanglanta si rudement les flancs, qu'elle se soumit et rongea le mors en silence. Grâce à la terreur qu'il imprima dans les esprits en faisant tomber sept cents têtes et couvrant de proscrits les chemins de l'exil, il lui fut permis de régner en paix, d'entendre, en 646, les Pères du concile [illegible] les voûtes de l'église de Sainte-Léocadie d'anathèmes contre les pervers qui, en Espagne ou sur la terre étrangère, complotaient son renversement, et de transmettre, malgré les défenses canoniques, son diadème avec son épée à Receswinth, son fils[2].

Ce prince pacifique et doux se hâta de suivre une voie tout opposée à celle de son père. Dès qu'il eut repoussé l'invasion périodique des montagnards pyrénéens, il réunit le concile à Tolède, pour lui demander la permission de pardonner aux rebelles et de rappeler les exilés. Songeant le premier à opérer la fusion de la race romaine et de la race gothique, qui se partageaient l'Espagne, il permit le mariage, défendu jusque-là, entre les vainqueurs et les vaincus. Receswinth, dit Luca de Tuy, aimait tout le

1. *Id*, p. 512.

2. Quicumque etiam laïcorum in adversitate gentis, aut patriæ, aut regiæ potestatis in externas partes se conferendo vel talibus opem ferendo noxius fuerit non solum omnium rerum suarum proprietate privetur, sed et perpetuâ excommunicatione damnatus nunquam præter in ultimo vitæ suæ communio tribuatur. (Aguirre, *Concil.*, t. II, p. 522.)

monde, et était aimé de tous[1]. Il était si bon et si humble de cœur, qu'il avait l'air d'un sujet au milieu de ses sujets. Cette bonté, par malheur, le rendit si faible et si indifférent aux intérêts de sa famille et à ceux de la royauté, qu'il rétablit le droit d'élection, et, comme s'il était lassé du repos même, car son règne de vingt-trois ans ne semble avoir été qu'un long sommeil, il alla finir obscurément ses jours, vers 672, dans sa villa de Gerticos, près de Valladolid.

Grand émoi et violent tumulte autour du lit funèbre! Tous les primats et seigneurs du palais, le comte des échansons, le comte des trésoriers, le comte des domaines, celui des notaires, celui des spathaires ou gardes, celui de la chambre, celui de l'écurie ou connétable, le comte juge de l'armée, se réunissent avant même que le corps de Receswinth ne fût refroidi, et nomment, par acclamation, le plus noble et le plus brave d'entre eux. Le nouvel élu, qui s'appelait Wamba, était un vieillard revenu des idées ambitieuses. Aussi s'empressa-t-il de refuser ce dangereux honneur. Les grands eurent beau le supplier, il fut inébranlable. Des prières alors, on passa aux menaces, et un duc, tirant son épée et la lui portant à la gorge : La couronne ou la mort, dit-il. Wamba choisit la couronne, mais en stipulant, pour apaiser l'Église, que cette élection, exclusivement militaire, devait blesser, qu'il ne la mettrait sur son front qu'après avoir été sacré dans la grande église de Tolède. Les seigneurs comtes l'y conduisirent sur-le-champ. Il s'agenouilla devant l'autel, aux pieds du métropolitain Quiricus, fit la profession de foi catholique, et jura de maintenir les lois et coutumes des Goths. Tous les primats, parmi lesquels était Paulus, duc de la Narbonnaise, souscrivirent alors l'acte d'obéissance et de fidélité. On le revêtit du manteau royal, et Quiricus versa sur son front l'huile sainte. Un hasard assez naturel au mois de septembre, ou plutôt le parfum de l'huile ayant attiré une abeille, qui voltigea quelques minutes sur son front, et qui reprit son vol vers le cintre de la basilique, les évêques dirent au peuple : Nous avons vu sortir

1. *Chronicon*, era 686, p. 55.

Pollet sc.

ÉLECTION DE WAMBA.



cette abeille de la tête de Wamba; c'est un miracle qui signifie que son règne sera glorieux et aura la douceur du miel[1].

Sous ce double rapport, la prophétie épiscopale reçut son accomplissement. Les Basques ou Navarrais étaient descendus des montagnes et tenaient le pays jusqu'à l'Èbre. Wamba marcha contre eux avec ses troupes; et il apercevait déjà la fumée de leurs camps, au moment où il lui arriva, de l'autre côté des Pyrénées, de fatales nouvelles. Le duc Paulus, un des enfants de cette race gréco-byzantine, qui représentait encore en Espagne la décadence, la lâcheté et la perfidie du Bas-Empire, avait profité de l'insurrection des Navarrais pour se faire proclamer roi dans la Gothie ultrapyrénéenne. Reconnu à Narbonne par l'armée, couronné solennellement par les évêques de Maguelonne et de Nîmes, et d'intelligence avec le duc Ranosind, qui lui livra toute la Catalogne actuelle ou Tarragonnaise, Paulus, d'une main, touchait Nîmes et de l'autre Barcelone. Heureusement pour l'intégrité de la monarchie gothique, cette subite élévation acheva de tourner sa tête vide et légère. Au lieu de se préparer sérieusement à la défense, il lâcha la bride à l'orgueil, et ne songea plus qu'à trôner et à écrire à son rival des forfanteries ridicules.

Wamba, homme énergique et froid, lui répondit en forçant les Basques d'abord à regagner leurs montagnes; puis, quand il eut repris la Tarragonnaise, il passa les Pyrénées; ses troupes, divisées en trois corps, franchissent les ports vers Livia, notre Puycerda, et le col de Clusas. Elles chassent partout devant elles l'armée rebelle comme un troupeau, emportant Agde, Maguelonne, Béziers, Narbonne, où trois principaux chefs, Wittimir, Argemund et Gualtérius, furent pris et battus de verges, et vont briser ensuite les portes de Nîmes et arracher le roi Paulus des souterrains des Arènes, au fond desquels il avait caché sa honte et ses frayeurs. Traîné aux pieds de Wamba par deux cavaliers qui avaient chacun un côté de sa longue chevelure roulé autour du poignet, il se préparait à mourir; Wamba se contenta, selon la coutume antique, de le courber sous ses sandales et de lui dénuder la tête.

1. Visa est apis de ejus capite prosiluisse et ad cœlos continuo volitasse. (*Roderic*, lib. III, fol. 18.)

Sa rentrée à Tolède fut le plus beau spectacle que cette nation militaire eût vu depuis des siècles. La troupe des vaincus ouvrait la marche. Assis sur des chars rustiques, ils avaient la tête et le menton rasés, et le corps couvert de sayons faits de poil de chameau. Paulus venait ensuite, pieds nus, et portant, en signe de dérision pour sa royauté d'un jour, une couronne de cuir noir ornée d'épines. Lorsque la longue file de ses complices, parmi lesquels se distinguaient, à la fierté de leur contenance, le duc Wittimir, le diacre Hunulf, de Barcelone; l'évêque Hyacinthus, de Livia; Argemund et Sultricius, de Narbonne; l'abbé Runemir, de Béziers; Willesind, évêque d'Agde, et l'évêque de Nîmes, se fut déroulée dans les rues de Tolède, Wamba parut entouré d'un brillant cortége et suivi de ses braves centaines, dont les lances et les armures resplendissaient aux rayons du soleil.

Ce triomphe fut la dernière lueur de l'astre des Goths. La mort, qui frappe si vite qu'elle manque quelquefois sa victime, avait touché Wamba en passant, le 14 octobre 680. Il resta quelque temps sans connaissance, et ses fidèles, le croyant mort, par piété ou à l'instigation d'Erwige, un de ces ambitieux dont l'œil ardent ne se détache pas du trône, se hâtèrent de le faire tondre et de le revêtir, selon l'usage du temps, d'une robe de moine[1]. Revenu à lui, Wamba, qui aurait pu ne tenir nul compte de ce malentendu ou de cette surprise, regarda sa décalvation comme un arrêt du ciel, et, soit fatigue du pouvoir et des hommes, soit terreur superstitieuse, il alla s'ensevelir huit années avant l'heure dans les cellules du monastère de Pampliega[2].

Erwige, pour le remplacer, produisit devant le concile assemblé à Tolède trois écrits du roi argués de faux par l'histoire. Ce qui paraît lui donner raison, c'est que, malgré l'appui et l'approbation de l'Église, qui ne manquaient, il faut le dire avec regret, à aucun

1. Dans le roman provençal de Gérard de Roussillon, Odilon, son oncle, qu'on n'a pu enlever du champ de bataille, à cause de sa blessure, est couché au milieu de la plaine sous une tente de drap d'or, et, pour mourir saintement, vient de se faire revêtir de l'habit de S. Benoît.

2. San Juliano, *Historia Wambæ*, p. 2, 3, 4, 335. — Rodrigo Sanchez, *Historia Hispaniæ*, part. II. — Florez, *España sagrada*, t. VI. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. II. — Sébastian, *Salmanticense Chronicon*, p. 479. — *Chronic. Albeldense*, p. 444. — Jean de Biclar, p. 435.

usurpateur heureux, l'opinion lui devint si hostile, qu'il ne trouva pas de meilleur moyen, pour garder la couronne, que de la donner, par préciput, à Egica, frère du monarque cloîtré, avec la main de sa fille. Le gendre s'était, en outre, engagé par serment à protéger sa nouvelle famille; mais, son royal beau-père mort, il ne voulut pas tenir son serment, et s'en fit relever par le concile.

J'ai promis, dit-il aux évêques, de couvrir de ma protection la famille d'Erwige; mais de toutes parts les clameurs du peuple s'élèvent contre elle, et je n'entends plus que les plaintes de ceux qui ont été dépouillés pour l'enrichir. Il faut être juste avant tout: si j'ai, à la vérité, juré d'être l'appui de sa famille, j'ai aussi prêté un serment bien plus saint, celui d'être le père de cette grande famille, qui se compose de toute la nation gothique.

Le roi, répondirent les Pères, a pleinement raison; il ne faut pas croire, en effet, qu'il ait promis de protéger la famille d'Erwige autrement que selon la justice; mais, s'il avait à choisir, le dernier serment fait au peuple doit nécessairement l'emporter, puisque tous les intérêts particuliers s'effacent devant le bien public [1].

Couvert par cette décision, Egica répudia sa femme et frappa tous ceux qui avaient maudit le règne de Wamba. C'était se créer des ennemis nombreux et des obstacles; ils ne lui manquèrent pas. Dans un âge déjà avancé, il eut à lutter successivement contre les Aquitains au delà des Pyrénées, contre l'archevêque de Tolède Sisebert, contre les Juifs, qui se soulevèrent dans toute l'Espagne pour tendre la main à leurs frères d'Afrique, et contre les pirates musulmans de la Mauritanie. Tous ces périls furent victorieusement conjurés, et, lorsque son fils Witiza prit sa place, en 701, il n'y avait plus ni ennemis à repousser, ni discordes à réprimer, ni métropolitains à faire déposer. Si l'on en croit le chroniqueur de Pax-Julia, le nouveau prince aurait eu le même bonheur au commencement; puis, selon les autres annalistes du moyen âge, la prospérité l'aveugla, la violence et la débauche, ses honteuses compagnes, l'entraînèrent aux vils et aux sanglants excès, et, déposé dans une assemblée du clergé et des nobles, il dut céder le trône, en 709, à Roderich, fils de Théofred, à qui il avait fait crever les yeux.

1. Aguirre, *Conciles*, t. II, p. 727 (an 688).

La situation du nouveau roi était précaire et pleine de périls. Élu par une petite fraction de nobles, il avait devant lui un parti formidable, celui du roi déchu, dont les parents, les amis et les créatures occupaient encore tous les grands emplois. Le comte Julien, beau-frère de Witiza, le plus puissant de tous, avait le gouvernement de la côte méridionale de l'Espagne et de la Mauritanie Tingitane, d'où il commandait, par la forteresse de Ceuta, toute cette plage de la Méditerranée. Julien commença par recueillir ses neveux, les trois fils de Witiza, qui s'étaient enfuis d'Espagne; il ourdit ensuite, avec l'évêque Opas, son frère, les mécontents et les nobles de son parti, une vaste conspiration pour se venger de celui qu'il regardait comme un usurpateur, et renverser son trône.

La vengeance aveugle et rend sans pudeur les hommes violents sur le choix des moyens. Dans une réunion secrète tenue auprès de Consuegra, sur le mont Calderino, les conjurés résolurent d'appeler les Arabes en Espagne, pour chasser Roderich, comme leurs aïeux y avaient appelé les Francs pour chasser Swinthila. Ce dessein funeste arrêté, Julien, qui était devant eux en Afrique la sentinelle des Wisigoths, se chargea de traiter avec les fils de Mahomet et de leur ouvrir les frontières. Vers ce temps-là, une rumeur sinistre propagée par ses ennemis se répandit contre le roi d'un bout à l'autre de l'Espagne. On se disait tout bas que les portes de la tour d'Hercule, un des vieux monuments de Tolède, fermées depuis des siècles par d'énormes verrous et de grosses barres de fer, et qui ne devaient s'ouvrir que lorsque l'Espagne toucherait à une grande catastrophe, avaient été enfoncées par l'ordre de Roderich. Au lieu des trésors qu'il croyait cachés sous ses voûtes, le roi n'y avait trouvé qu'un cercueil avec un drap funèbre et des peintures représentant des hommes d'une race étrangère. Une inscription latine, ajoutait-on, annonçait que cette nation inconnue allait conquérir sous peu et ravager la Péninsule[1].

L'année suivante, en effet, on vint apprendre au jeune roi qu'un lieutenant de l'émir ou khalife en Afrique avait débarqué en Espagne. Prudent comme tous les Arabes, cet émir, qui s'appelait

1. Erat autem tunc temporis Toleti palatium à multorum regum temporibus semper clausum. (*Roderic de Tolède*, lib. III, fol. 25.)

Mousa, fils de Nazir, ne voulut pas d'abord risquer une telle entreprise, malgré les promesses de Julien et de ses complices, sans avoir reconnu le terrain; il envoya en éclaireurs quelques centaines de Berbers et d'Arabes, sous le commandement de Tharif. Le fils de Mâlek-el-Malafery prit terre sur les côtes d'Andalousie, les parcourut au galop, faisant une razzia de troupeaux et de captifs, et revint dire à Mousa qu'elles étaient dégarnies de troupes. Déterminé dès lors à déployer l'étendard du Prophète, qui a donné le monde aux saints, ses serviteurs, l'émir attendit le printemps, et, le cinquième jour de la lune de redjeb de l'année 92 de l'hégire, équivalent au 28 avril 711 de notre ère, il fit partir pour cet *algihed* (guerre sacrée) dix mille cavaliers berbers et trois cents arabes, commandés par Thâreq-ben-Zeyad. Transportés de Tanger à Ceuta par les barques marchandes que le comte Julien avait réunies sur ce point, les musulmans touchèrent à la première île qui se trouva sur leur passage, après l'avoir nommée l'île verdoyante (Djezirah-al-Hadra), car elle n'offrait de loin sur les flots qu'un frais tapis de verdure [1]; ils se dirigèrent vers le mont de Calpé, qui perdit son nom antique ce jour-là, pour prendre celui du futur conquérant, et s'appeler montagne de Thâreq (Gebal-Tharêq) [2].

De là ils fondirent comme des aigles sur la côte espagnole et glacèrent d'effroi le duc Theudmir, gouverneur de l'Andalousie, qui, fuyant avec ses soldats vers Séville, se hâta d'écrire à Roderich :

« Seigneur, il est arrivé ici une nation étrangère : je ne sais si elle vient de la terre ou du ciel, tant son apparition a été subite. J'ai résisté de toutes mes forces pour fermer l'entrée de ce pays aux Barbares; mais ils m'ont attaqué avec tant de furie et des forces si supérieures, que j'ai été contraint à la retraite. Maintenant, ils campent, malgré moi, sur vos terres. Venez donc, seigneur, à notre secours au plus vite, et vous-même, ce sera le mieux [3]. »

1. Depuis Algésiras.

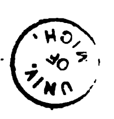
2. Thou, Calpe, saw'st their coming : ancient rock renouwu'd, no longer now shalt thou be call'd, from Gods and heroes, of the years of yore Kronos, and hundred-handled Briareus, Bacchus or Hercules... (Southey, *Roderick, the last of the Goths*).

3. Casiri, *Bibliothèque arabe*, t. III. — Ebn Khalcan, *Vie de Mousa*.

Roderich envoya sur-le-champ tous les soldats qu'il avait autour de lui à Tolède, et pendant que ces renforts, sans oser tenir la campagne, retardaient la marche des croyants, il appela, pour la défense de la patrie, la nation entière des Goths aux armes. En d'autres temps, lorsque cette race énergique gardait encore dans le cœur la fierté et dans le sang l'impétuosité bouillante de ses pères, elle serait accourue en masse, sans qu'il manquât sous les enseignes un homme jeune ou vieux. Mais, amollis par une longue paix, les Goths n'étaient plus que les ombres des héros d'Alaric. Déjà Wamba avait été dans la nécessité de faire une loi pour les forcer d'aller à la guerre : la division des esprits, l'hostilité d'une partie de la noblesse, l'abstention du clergé, qui avait profité de la déposition de Wamba pour abroger sa loi dans le concile et rester neutre, et enfin une grave accusation portée contre le roi ajoutaient aux périls du moment et empêchaient la réunion de toutes les forces nationales.

Effréné dans ses passions, Roderich avait outragé, au dire de ses ennemis, Florinda, la fille du comte Julien. De ce grief, qui ne fut pas l'unique cause, mais le voile de sa trahison, car les pervers ne manquent jamais de prétextes spécieux pour justifier leurs actions, le beau-frère de Witiza se fit une arme terrible. Abandonné à demi par le clergé, rendu odieux, par le fait de la Cava qui les touchait tous, aux nobles, et entouré de traîtres qui n'attendaient que le moment de déserter ses rangs, dans la persuasion qu'il ne s'agissait que d'un changement dynastique, et que les Arabes se retireraient, comme jadis les Franks, après avoir mis sur le trône le fils de Witiza, Roderich ne put rassembler qu'une multitude inaguerrie et mal armée, car la plus grande partie de ces recrues, levées à la hâte, n'avaient que des bâtons et des frondes.

Devant l'ennemi, qu'ils tremblaient d'avance d'aborder, ces soldats d'un jour se rassurèrent pourtant. Exercés et encouragés par quelques escarmouches, ils vinrent se ranger dans la plaine de Xerès de la Frontera, et firent face aux musulmans appuyés à Mesa de Asta, et ayant à droite le Guadalète et derrière eux, comme un refuge, la sierra de Ronda. On était au mois de juillet. Goths et Arabes se trouvaient enfin en présence. Les Arabes poussés par l'enthousiasme religieux et l'appât du butin, les Goths par la néces-





sité de défendre leurs foyers, leur foi et leur patrie; mais, nouveaux à la guerre, divisés entre eux et déchus de leur vertu militaire. Les Arabes, montés sur des chevaux fringants, la tête couverte du turban blanc, le sabre suspendu au cou, au côté la lance, troupe admirable pour l'attaque, menant avec eux d'épais escadrons de ces terribles Berbers à cheval aux burnous blancs, rouges et noirs, des tribus de Zenetah, de Gomerah et de Masmoudha, fidèles compagnons de Thâreq, pour qui le combat était un jeu, et qui chargeaient les plus gros bataillons avec une rapidité et une énergie irrésistibles. Les Goths, presque sans cavalerie, munis de la cuirasse et du bouclier, revêtus du corselet de cuir dans leurs corps d'élite, mais armés seulement de haches, de frondes et de faux dans le reste de l'armée[1].

Le choc fut rude et dura trois jours avec un avantage égal; le troisième, les Sarrasins commençaient à plier. A cette vue, les Goths redoublèrent d'ardeur; mais l'évêque Opas, frère de Julien, étant passé du côté des Arabes avec ses vassaux, ainsi que les fils de Witiza, à la tête du corps qu'ils commandaient, Thâreq se précipita comme un lion, en criant : Allah! Allah! dans ces rangs troublés et dégarnis, et, ayant rencontré Roderich, qu'il reconnut à son manteau de soie brodé d'or et à sa couronne de perles, il l'attaqua corps à corps, le renversa d'un coup de lance et lui coupa la tête[2]. Avec cette tête sanglante, sur le champ de bataille jonché de tant de morts que Dieu seul eût pu les compter, tomba, et pour toujours, la monarchie gothique.

1. Romey, *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 38. — Ibn Khautir, *Histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes.*

2. Entro Rodrigo en la batalla fiera,
Armado de blanco de un arnes dorado,
El yelme coronado de una sphera,
Que en luzes vence al circulo estrellado.
(Lope de Vega, *Jerusalem conquistada*, l. VI, f. 136.)

Ali-ben-abd-el-Rhaman-ben-Hazil (*Biblioth. de Casiri*) assure que Roderich périt de la main de Thâreq. L'archevêque de Tolède, qui écrivait en 1247, dit, au contraire, dans sa *Chronique*, lib. III, cap. XIX, qu'on trouva un tombeau auprès de Viseo sur lequel était gravée cette épitaphe :

Hic jacet Rodericus
Ultimus Rex Gothorum.

CHAPITRE VI

ESPAGNE GOTHIQUE.

Monarchie militaire. — Dizenies. — Centaines. — Quingenies. — Luxe des rois. — Emplois palatins. — Dignités barbares. — Royauté élective. — Droits régaliens. — Organisation de l'armée. — Grades. — *Les annonaires.* — *Les compulseurs.* — Rigueur des lois militaires. — Armes. — Circonscriptions administratives. — Provinces. — Ducs. — Comtes. — Vicaires. — Prévôts. — Seniores. — Thiufad. — Justice et tribunaux. — Lois. — Le Forum judicum. — Peines. — Juifs. — L'ordre ecclésiastique. — Sa puissance. — Ses revenus. — Administration de ses biens. — Sa discipline. — Conciles. — Forme de ces assemblées. — Noblesse. — Primats *nobiliores.* — Hommes libres. — Affranchis. — Classes esclaves. — L'esclave *idoneus* et l'esclave *vil.* — *Buccellaires.* — Agriculture. — Marine. — Commerce. — Arts et monuments. — Langue — Littérature.



LE gouvernement des Goths durait depuis deux cent quatre ans, quand il fut brisé, à Xérès, par l'épée de Thâreq. Avant de suivre les conquérants du Midi dans leur voie victorieuse, arrêtons-nous pour examiner l'organisation et les tendances sociales du pouvoir fondé par les conquérants du Nord, et peindre à grands traits les mœurs de ce peuple arrivé sauvage et demi-nu des bords du Danube, pour vivre et dominer deux siècles dans l'Espagne entière.

La monarchie militaire des Goths s'établit dans la Péninsule telle qu'elle avait été constituée dans les steppes danubiennes. Le peuple était une armée, le pays un camp, le roi un chef de guerre. Trois divisions hiérarchiques et décimales, la dizenie, la centenie et le groupe des cinq cents, classaient toute la population conquérante.

Dix chefs de famille ayant autour d'eux les clients qu'ils couvraient du *mundium*, ou patronage, composaient la dizenie. C'était une fédération d'hommes libres, une garantie (*warandia*) permanente et mutuelle. Le plus âgé, qui d'abord fut élu et plus tard nommé par le roi ou le comte, dirigeait la communauté. Comman-

dant sur le champ de bataille, il était premier juge au Mall[1], premier défenseur des intérêts communs. Toutefois, il ne décidait rien sans l'assentiment des neuf autres chefs de famille, qui, sous le nom d'assesseurs, prenaient part à toute délibération. La dizenie, multipliée par dix, formait le second ordre (*hundred*). Le centenier y jouait le même rôle dans des conditions plus importantes et avec une plus grande extension de pouvoir que le dizenier dans la division précédente.

En ajoutant ensuite cinq et dix centaines, on arrivait à la quingenie et à la millenie, association territoriale et armée de cinq cents ou de mille chefs de famille. Placées sous l'autorité d'un *jarl*, ou comte, résidant dans chaque cité principale, dont le ressort était appelé territoire politique ou territoire militaire (*gau*), selon sa situation, celles-ci réclamaient à un degré supérieur la force et l'action des deux autres.

Au-dessus des quatre, enfin, s'élevait la réunion nationale, commençant aux chefs libres des dizeniers, que représentaient au besoin dans le palais les centeniers, les comtes et les ducs, et finissant au chef suprême ou roi. Le pouvoir royal était électif et point héréditaire. Dans le Ier siècle, les nobles et les officiers du palais concouraient seuls à l'élection; mais, quand l'influence du clergé eut grandi par la faiblesse ou l'ambition des rois, les évêques furent admis à partager ce privilége. Dès lors la royauté changea de caractère. Elle devint en quelque sorte vassale de l'Église, qui l'acceptait, la sacrait et la gouvernait, et dépouilla l'antique simplicité des aïeux par un faux luxe dont le clinquant barbare visait, mais bien en vain, à refléter l'éclat de la cour des Césars.

Des couronnes d'or ornées de saphirs et de perles sertis avec art remplacèrent le casque de bataille[2]. Dès la moitié du VIe siècle, les rois voulurent un palais, un trône et des vêtements de soie et de pourpre. Ils prirent le titre de vainqueur, pieux, glorieux, sérénissime, et s'appelèrent surtout sur les monnaies et dans leurs actes *Flaviens*, soit par imitation de la dynastie de Vespasien, soit, comme l'assurent quelques savants, que ce mot, dans la langue gothique,

1. Tribunal germanique.
2. Ainsi est celle de Recceswinth, découverte à Fuente de Guarrazar et achetée par les soins éclairés de M. Fould, ministre d'État, pour le musée de Cluny.

signifiât resplendissant. Bientôt ce besoin de somptuosité, qui s'était trahi sous Leuwegild, alla si loin, que, du temps de Kindaswind, on ne voyait plus dans le palais, au lieu des anciens escabeaux de chêne dont se servaient les rois chevelus, que des meubles d'or, d'argent et de citre[1]. Malgré cet exemple, toutefois, la noblesse et la masse de la nation conservèrent en grande partie la simplicité pastorale et la frugalité de leurs pères. Quand l'or et les pierres précieuses brillaient au front de leurs rois, qui, ainsi que le remarque avec raison Montesquieu, n'avaient eu longtemps que leurs longs cheveux pour diadème, les Goths des classes nobles et libres gardaient la chevelure séparée sur le front, couvrant le dos et les oreilles, et n'avaient renoncé ni aux sayons de toile, ni aux grossiers vêtements de peaux à peine cousus des soldats d'Alaric.

Le roi et sa cour ne songeant, au contraire, qu'à parodier la grandeur romaine, par une conséquence toute naturelle, la plupart des dignités de l'État furent empruntées à l'ancienne cour impériale. Le comte des largesses sacrées revivait sous le nom de comte des trésors royaux; le préfet du prétoire sous celui de comte des spathaires ou gardes du palais; le préposé aux trésors romains reparaissait avec les mêmes attributions dans le comte wisigoth du domaine; le chancelier palatin s'était transformé en comte des notaires, et le maître des domestiques en comte des chambellans. Il n'y avait d'origine barbare que le scanciaire (comte échanson) et le connétable, ou *comes stabulorum,* investi du soin de veiller sur les chevaux, pour lesquels les rois wisigoths paraissent avoir eu un amour fanatique[2].

Durant le Ier siècle de l'établissement de la nation gothique en Espagne, les rois restèrent enfermés dans le cercle de l'égalité. Les mêmes limites qui bornaient le pouvoir des simples dizeniers entouraient l'autorité royale. Le chef suprême de toutes les familles ne pouvait rien entreprendre d'important sans avoir demandé l'avis de ceux qui marchaient à leur tête. A mesure que le pouvoir s'affermit, les rois élargirent leur sphère d'action, mais ils n'échappèrent

1. En tiempo de Cindaswinto, los vestidos de purpura, los tronos de plata y coronas de oro con engastes de esmeraldas. (Masdeu, *España Goda*, t. XI, p. 14. — Morales, *id. Cronica*, lib. XII.)

2. Voir notre *Histoire du Midi de la France*, t. I, p. 289.

à la démocratie que pour retomber, comme entre le marteau et l'enclume, entre les nobles titulaires des grands emplois et les évêques. Ils n'eurent en fait de droits souverains que celui de grâce, celui de déclarer la guerre, de rendre des décrets que leur mort abrogeait, et qui n'avaient force de loi que par le consentement du clergé et de la noblesse, le droit de promulguer les canons de l'Église, de prononcer en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques, de nommer aux évêchés et de convoquer les conciles.

La constitution, plus traditionnelle que légale, leur laissait, en outre, le commandement de l'armée. Au moyen de l'organisation politique dont nous avons parlé, l'armée n'était autre chose que toute la partie de la nation capable de marcher au combat. Seulement, dès que le clairon avait sonné, que l'*anubda* ou héraut de guerre avait averti les citoyens [1], les divisions territoriales devenaient, sous les mêmes noms, autant de cadres et de divisions militaires. Ainsi, chaque corps principal formé de mille hommes s'appelait *millenie*, et obéissait à un chef nommé *thiufad* (illustre). Ce corps se divisait en deux sections de cinq cents hommes ou *quingenie*, celles-ci en centaines, et les centaines en dizaines.

Le commandant en chef, en l'absence du roi, était un duc, qui portait le titre de prévôt et de président de l'armée. Les *annonaires* étaient ses intendants et commissaires des guerres, et les *compulseurs* ses recruteurs généraux. Les évêques remplissaient les fonctions d'ambassadeurs et de hérauts d'armes. Tout Wisigoth valide, qu'il fût noble, plébéien ou ecclésiastique, devait le service militaire. Sur cent esclaves, les riches étaient tenus d'en fournir dix et de les pourvoir d'armes offensives et défensives. La confiscation de tous ses biens et la décalvation punissaient le lâche qui n'avait pas répondu à l'appel. Les mêmes peines frappaient les nobles et les ecclésiastiques qui ne couraient pas au secours d'une place assiégée. Quant aux personnes de moindre condition, elles étaient punies par l'esclavage. Le butin, également partagé, formait, selon la coutume des aïeux, la seule solde des troupes [2].

1. Bergonza, *Antiguedades*, part. II.
2. Jornandès, *De Origine actuque Getarum.* — San Isidoro, *Historia de regibus Gothorum*, num. 19. — Agathias, *De Bello Gothico*, lib. V. — Gibbon, *History of the decline and fall of the roman empire*, t. I, ch. II, p. 85.

Les Goths étaient bons fantassins et, dans les premiers temps surtout, excellents cavaliers. Ils avaient pour armes le casque, la cuirasse (*zaba*), le bouclier peint, les brassards et le scrama (coutelas), et combattaient avec une égale adresse avec l'arc, la lance, le javelot, la pique, la fronde et l'épée. Aucun peuple ne les surpassait, dit-on, dans le maniement d'un dard très-lourd, nommé *cateia*, et de la hache d'armes.

S'ils s'éloignaient des Romains et de leurs traditions dans l'ordre militaire, les Wisigoths s'en rapprochaient servilement dans l'ordre civil et gouvernemental. Sur ce terrain, l'influence de la civilisation latine les entraînait et les dominait énergiquement. Ils avaient trouvé l'Espagne romaine divisée en sept provinces : la Tarragonnaise, la Carthaginoise, celle de Galice, la Lusitane, la Bétique, la Turgitane ou Mauresque, et celle des Baléares. Ils maintinrent ces circonscriptions en remplaçant les Baléares, alors détachées de la Péninsule, par la Septimanie, et leur conservèrent le même gouvernement, ne changeant que les noms des fonctionnaires chargés de les administrer, et qui, au lieu de s'appeler, comme sous les empereurs, présidents, s'appelèrent ducs [1].

Les sept capitales des provinces où ces ducs résidaient étaient toujours Tarragone, Carthagène, Braga, Merida, Cordoue, Tanger et Narbonne. A l'imitation des Romains, ils avaient des vicaires, ou lieutenants, appelés *gardinges*. Ceux-ci assistaient aux assemblées provinciales et nationales, et prenaient rang après les ducs et les comtes. Telle était donc la hiérarchie administrative des Wisigoths. Pour les provinces, les ducs; pour les cités, les comtes; pour les villes moins importantes, les prévôts; pour les bourgs et villages, les *villici*. Ce mécanisme très-simple était complété par le conseil des vieillards (*seniores*), par les *numerarii*, ou collecteurs de l'impôt, et les juges [2].

1. Savigny (*Geschichte des Romischen Rechts im Mitelalter*) nie que le duc eût la haute juridiction provinciale, et l'attribue au comte; mais son opinion est démentie par le code wisigoth, qui appelle plusieurs fois les ducs gouverneurs de province, et les comtes gouverneurs de cité. — Egica, *Tomus ad concilium Toletanum*, XVII. — *Codex leg. Wisigoth.*, lib. II, tit. I, leg. 12, 17, 23, 26. — Villadiego, *Fuero Juzgo* lib. II.

2. Grotius, *Prolegomena in historiam Gothorum*, p. 51. — *Codex legis Wisigoth.*, lib. IX, tit. II, lex 9.

Délégués des ducs, des comtes et du roi, ces derniers comptaient quatre classes de magistrats : les juges proprement dits; les assesseurs de paix, nommés par la couronne; les *thiufad*, juges militaires; et les juges nationaux de la population romaine, qui se gouvernait, s'imposait et se jugeait elle-même, d'après ses lois municipales et son code.

Celui des Wisigoths, rédigé sous Ewarich, au dire de Tiraboschi [1], par des jurisconsultes grecs, révisé depuis et augmenté par les rois Lewegild, Kindaswinth, Receswinth, Wamba et Erwige, portait à chaque ligne le sceau d'une large, impartiale et sévère équité.

« Personne, avaient dit les législateurs, ne travaillera le dimanche, car la reconnaissance à Dieu doit passer avant tout travail.

« Les juges ne connaîtront que des affaires qui leur sont attribuées par la loi. Ils connaîtront des causes criminelles et de toutes les autres causes de leur juridiction; mais les assesseurs de paix (*pacis assertores*) ne prononceront que sur les différends dont les saisit la puissance royale.

« Si un plaideur invité par épître ou par mandat revêtu du sceau du juge refuse de comparaître, il paiera cinq sous d'or d'amende au demandeur, et autant au juge.

« Si le juge, par corruption ou par ignorance, a mal jugé, celui que son jugement favorise restituera et lui-même de ses deniers paiera à la partie lésée une somme égale à celle dont il lui faisait tort, et, s'il n'a pas la faculté de payer, il sera battu de verges publiquement.

« Si quelqu'un a des motifs de suspicion contre le juge, qu'il soit comte, vicaire du comte ou thiufad, et qu'il ne veuille pas, pour la même raison, en appeler au duc, sa cause ne doit pas demeurer en suspens pour cela, *serait-il même le plus pauvre des citoyens.* Ceux qui l'ont jugé réviseront l'affaire avec l'évêque de la ville, et ensuite écriront et signeront le jugement que celui qui réclame aura le droit de soumettre au roi. Si le roi trouve que le juge, laïque ou ecclésiastique, a mal jugé, il l'obligera à restituer et à payer un dé-

1. *Storia della Litteratura italiana*, t. V, ch. VI, p. 106.

dommagement équivalent à la condamnation. Dans le cas où il aurait calomnié, l'accusateur sera battu de verges.

« Les prêtres du Seigneur, qui sont les avocats des opprimés et les défenseurs divins des pauvres, auront le droit de réprimander les magistrats pervers qui dénient la justice au peuple. Si une injuste sentence a été portée, l'évêque dans le diocèse duquel aura lieu l'affaire pourra mander le juge et, en prenant l'avis d'hommes capables, réformer le jugement.

« Tout homme pris en flagrant délit de faux témoignage donnera. s'il est riche, autant de bien qu'il voulait en faire perdre, et ne pourra plus témoigner en justice à l'avenir; s'il est pauvre et incapable de satisfaire à la loi, il deviendra l'esclave de celui contre lequel il a porté faux témoignage.

« La loi ancienne qui défendait les mariages mixtes est abrogée. A l'avenir, un Goth peut épouser une Romaine, et un Romain une Gothe.

« Il n'est pas permis aux filles de se marier sans le consentement de leurs pères. Toute fille qui abandonnera celui à qui elle a été accordée sera, avec l'homme qui l'aura reçue, livrée à son fiancé.

« Le père touchera et gardera la dot de sa fille.

« Si une femme convole en secondes noces avant que l'année de son deuil soit expirée, la moitié de ses biens sera donnée à ses enfants, et à défaut d'enfants aux héritiers de son mari.

« Le mari doit être plus âgé que la femme. Lorsque le mariage est conclu, soit par écrit, soit en présence de témoins, et qu'on a donné ou reçu l'anneau qui représente les arrhes, nul ne peut retirer sa parole. »

A ces dispositions pleines de sagesse, les législateurs wisigoths en avaient ajouté de sanglantes, quand ils s'étaient trouvés en face de cette ivresse de débauche qui avait perdu Rome, et dont le vomissement leur faisait horreur. Pour protéger la noble et sainte inviolabilité de la femme, les peines temporaires sont des remparts trop faibles en temps de corruption. La fureur du vice n'hésite que devant la mort. Ils le sentaient si bien, ceux qui rédigèrent le code des enfants de l'Ouest, qu'ils punirent avec le fer tous ces genres de crimes.

Étaient décapités ceux qui commettaient l'adultère;

Les entremetteurs qui l'avaient produit;

Les complices qui le favorisaient;

Ceux qui avaient fait violence à une fille libre, à moins qu'ils ne fussent nobles et ne donnassent pour réparation le tiers de leurs biens;

Et l'esclave coupable du même attentat sur la personne d'une veuve.

La femme libre qui s'abandonnait à un esclave était brûlée vive.

Le fer retranchait du nombre des hommes ces restes immondes de l'aristocratie romaine fidèles au vice de leurs pères.

La protection de la loi s'étendait jusque sur les esclaves. Si un homme libre séduisait une esclave, il appartenait par ce fait au maître de la femme, et ne pouvait recouvrer sa liberté, même à la mort de cette dernière.

Le maître qui mutilait son esclave et lui coupait le pied, la main, la langue ou les lèvres était puni d'un emprisonnement de trois années, sous la surveillance de l'évêque.

Celui qui, ayant exposé un enfant, était reconnu dans la suite, et manquait de le racheter, devenait esclave à sa place.

Les parents qui, pressés par la faim, vendaient leurs enfants pour des aliments, n'altéraient en rien le droit de leur naissance; car, disait le législateur, la liberté ne peut se payer.

Enfin la loi du talion était appliquée à l'homicide.

Au milieu du pêle-mêle de la conquête et du mouvement des invasions, il avait fallu, pour fonder quelque chose de stable, faire sortir de ce désordre le respect de la propriété et l'imprimer profondément dans les esprits. Les dispositions suivantes tendaient surtout vers ce but.

Pour un arbre à fruit coupé ou arraché, on payait trois sous, cinq pour un olivier, deux pour un chêne portant glands, un pour les chênes de moyenne grandeur.

Le dévastateur du jardin d'autrui devait réparer sur-le-champ le dommage causé, selon l'estimation des arbitres. Mais, si l'auteur du fait était un esclave, il subissait, en outre, la flagellation.

Celui qui brisait, arrachait ou brûlait la vigne d'autrui était tenu d'en donner deux de même valeur. A l'esclave coupable de ce dé-

lit, on donnait de plus dix coups de fouet pour chaque souche.

Quiconque détruisait les haies et clôtures des champs était condamné à payer le quadruple de ce que le champ ouvert aurait produit.

Tout homme surpris volant du bois dans la forêt d'autrui perdait son chariot et ses bœufs.

Ceux qui laissaient vaguer leurs bestiaux dans les récoltes ou dans les vignes étaient responsables du dommage. Les riches devaient ajouter, par forme d'amende, autant de sous que de têtes de bétail; les pauvres, après avoir satisfait intégralement le propriétaire lésé, en étaient quittes pour la moitié de l'amende et quarante coups de fouet.

Si quelqu'un surprenait dans sa vigne, dans sa récolte ou son jardin des bêtes de somme ou des troupeaux, il devait les enfermer et faire avertir le propriétaire du bétail le jour même ou le lendemain; si celui-ci ne se présentait pas, des voisins arbitraient le dommage qu'il était tenu de solder[1].

Nous avons remarqué plusieurs fois l'amour de ce peuple pour les chevaux. Il perce jusque dans la loi, où se peignent en même temps les mœurs scythiques du West-Goth (enfant de l'Ouest).

Celui qui détachait un cheval au pâturage, ou lui ôtait ses entraves, devait un sou d'amende.

Celui qui le faisait courir à l'insu du maître, un sou par dix milles.

Celui qui dégradait sa crinière ou sa queue, un cheval de même valeur.

L'avortement des cavales, les coups, les blessures entraînaient le remplacement de l'animal tué ou blessé et une amende de cinq sous pour l'homme libre, de cinquante coups de fouet pour l'esclave.

Toutefois, il était permis aux voyageurs de camper dans les champs non clos qui se trouvaient sur leur passage et d'y faire paître leurs bêtes.

Après des dispositions militaires d'une extrême rigueur, la loi

1. Cette coutume est encore en usage en Espagne et dans le Languedoc, pays de droit gothique.

se tournait vers les Juifs, très-nombreux alors en Espagne, et leur défendait impérieusement de blasphémer la Trinité, de célébrer le sabbat, de travailler le dimanche, de s'allier entre eux avant la sixième génération.

Ils recevaient, en refusant les viandes que mangent les chrétiens, cent coups de fouet;

En parlant secrètement ou en public contre le christianisme, cent coups de fouet[1];

En gardant des esclaves chrétiens, cent coups de fouet[2].

Dans ces prescriptions cruelles apparaît la main du pouvoir qui les avait dictées, pouvoir formidable et si intolérant qu'il ne voulait souffrir personne en Espagne qui ne fût catholique[3]. Plus influent encore que sous les Romains, le clergé, avec ses quatre-vingts évêques ou métropolitains, ayant derrière eux l'armée innombrable des abbés, des prêtres, des diacres, sous-diacres, lecteurs, psalmistes, exorcistes, acolytes, ostiaires et moines[4], formait, par son autorité morale, son prestige religieux et ses richesses, le second, sinon le premier des ordres de l'État. Les revenus de l'Église gothique sortaient de trois sources principales, toutes les trois très-abondantes, grâce à la piété des fidèles : les oblations ou offrandes faites à Dieu, les dîmes et les rentes foncières de ses propriétés. Il était fait par l'économe au collecteur général trois parts du total : la première revenait dans les villes à l'évêque, la seconde aux prêtres et aux diacres, la troisième aux sous-diacres et autres membres du clergé inférieur. Dans les campagnes, l'évêque avait toujours la première part; on donnait l'autre aux prêtres et aux bénéficiaires, et la troisième était appli-

1. C'est ce qui fit dire à Montesquieu (*Esprit des Lois*) que l'inquisition avait pris son code dans la loi gothique.

2. Pierre Pithou, un de nos grands jurisconsultes, trouva ce code dans les manuscrits du monastère de Ripoll, en Catalogne, et le publia le premier en France. Il a été commenté par Villadiego, Lindembrog, Baluze et Arthur Duck (*De Usu et auctoritate juris civilis*). La meilleure édition est le *Fuero Juzgo* cotejado en los mas antiguos y preciosos codices por la real Academia española, 1815.

3. Aguirre, *Collectio maxima conciliorum*, t. II, p. 513.

4. Les premiers monastères établis en Espagne sont ceux de Dumes en Galice, de Donat en Catalogne, fondés dès le VIe siècle; d'Oviedo et de Santa-Maria d'Obona. (Cenni, *De Antiq. eccles. hisp.* — Depping, *Histoire d'Espagne*, t. II.)

quée aux besoins de l'Église. Administrateur né du domaine ecclésiastique, l'évêque ne pouvait en rien distraire ni vendre des terres sans le vote et l'approbation de son clergé[1].

Au milieu d'abus inhérents à toute institution qui participe forcément de notre infirmité humaine et que rendaient inévitables l'ignorance des temps, l'ardeur du climat et la violence semi-africaine du tempérament espagnol[2], l'Église, par l'effet des persécutions ariennes, s'était maintenue unie et serrée sur le terrain catholique. Se retrempant sans cesse dans la source populaire de l'élection, elle constituait, à côté de la royauté et de la noblesse, un État également indépendant des nobles, des rois et des papes. Ses représentants se réunissaient au moins une fois l'an dans chaque diocèse, pour régler la discipline ecclésiastique. On appelait cette assemblée le concile diocésain. Elle prenait le nom de concile provincial, quand elle se tenait dans la métropole ou capitale de la province, et que tous les évêques suffragants y assistaient, et concile national, toutes les fois que, pour agiter un grand intérêt religieux ou public, le roi convoquait l'universalité des évêques d'Espagne.

Dans ces solennités, qui eurent lieu dix-neuf fois sous le règne des Goths, l'Église tenait à honneur de constater de la manière la plus éclatante sa suprématie et sa liberté. Voici l'ordre réglementaire qu'elle avait adopté au quatrième concile de Tolède. A la première heure, et dès que les premiers rayons de l'aube doraient la cathédrale, les ostiaires en chassaient tout le monde et fermaient les portes, n'en laissant qu'une seule ouverte, devant laquelle ils se tenaient, pour écarter tous ceux qui n'avaient pas le droit d'assister au concile. Les évêques entraient ensemble et s'asseyaient, les métropolitains d'abord, les suffragants ensuite, par rang d'ancienneté. Puis on appelait les prêtres, qui allaient s'asseoir derrière les évêques; les diacres, qui se tenaient debout au dernier rang; les scribes et le petit nombre de laïques auxquels était accordée l'entrée du concile. Les ostiaires fermaient alors

1. Conciles de Tolède, III, IV, VI, IX. — Concile de Tarragone de 516. — *Id.* de Séville, I. — *Id.* de Braga de 561.

2. Voir le quatrième, le huitième et le dixième concile de Tolède, au sujet des mœurs licencieuses du clergé.

la porte, et l'archidiacre de la cathédrale disait à haute voix : Prions !

Tous, prosternés sur les dalles, priaient en silence, jusqu'à ce que l'évêque le plus âgé interrompît ces oraisons pour les offrir au Seigneur dans une prière orale à laquelle tous les assistants répondaient : *Amen!* Cela fait, l'archidiacre criait de nouveau : Levons-nous! Et chacun reprenait sa place. La séance ouverte par une profession de foi, un diacre revêtu de l'aube lisait le Codex, contenant le projet des canons et les matières à traiter. Les trois premiers jours, jours de recueillement et de jeûne, étaient consacrés à la discussion des affaires religieuses. On s'occupait ensuite des différends des évêques avec leurs inférieurs, et des propositions du roi. Tout débat violent ou personnel entraînait pour celui qui l'avait provoqué la peine de l'excommunication pendant un an. Les sentences du concile et ses actes étaient souscrits par tous les évêques [1].

En dehors de la noblesse, placée en face, et parfois sur un pied hostile, de l'Église, car si l'une représentait la force morale et l'âme pour ainsi dire de cette société informe, l'autre en représentait la force matérielle et le bras, s'échelonnaient à des degrés divers, marqués par la loi et l'usage, la classe libre, la classe affranchie et la classe esclave. Les primats formaient, par exemple, le premier rang de la noblesse, les seigneurs le second, les simples nobles ou chevaliers, c'est-à-dire ayant droit de nourrir un cheval, le troisième. Venaient ensuite les hommes libres, ceux qui avaient été affranchis par leurs patrons, et enfin les esclaves, divisés, hélas! en plusieurs troupeaux, et portant derrière chaque classe privilégiée le collier de la servitude.

Il y avait l'esclave *idoneus* (utile) et l'esclave *vil* ou de peu de valeur; l'esclave de naissance et celui qui avait perdu la liberté par sa faute; les esclaves du roi, ceux de l'Église, ceux des particuliers, et les bouviers, ou *buccelarii,* qui rappelaient, par leur condition, les colons partiaires de Rome [2]. Au-dessous de ces malheu-

1. *Episcoporum singulorum manibus suscribantur.* (*Concilium Toletanum VI*, in Aguirre, t. II, p. 480.)

2. *Codex legum Wisigothorum*, lib. II, tit. II, lex. 9; lib. III, tit. II, lex. 5; lib. V, tit. IV, lex. II; lib. VI, tit. I, lex. 4; lib. VIII, tit. I, lex. 5.

reux vivait dans la terreur et l'opprobre la classe toujours proscrite et toujours résistante et vivace des Juifs.

Une nation composée d'éléments si disparates ne pouvait en deux siècles, surtout après le trouble affreux des invasions, laisser une grande trace de son passage dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts et les lettres. Les conquérants avaient pris les deux tiers des terres, abandonnant l'autre aux Hispano-Romains. Ils les firent cultiver par leurs esclaves, et ce vieux sol, dont la fertilité était proverbiale dans l'antiquité, leur donna en abondance du blé, du lin et de l'huile. On sait, par les étymologies de saint Isidore[1], qu'ils avaient des moulins sur les ruisseaux et les rivières, et des puits d'où ils tiraient l'eau au moyen de ces longs leviers à bascule, nommés *canlebos* dans le Midi, et *ciconias* en Espagne. Les habitants de l'intérieur élevaient les abeilles, et ceux du littoral se livraient toujours, comme leurs pères, à la pêche et au trafic du poisson salé.

La marine, presque entièrement détruite au déclin de l'Empire, se releva faiblement sous les Goths, et les barques qui longeaient les côtes de France, d'Afrique et d'Asie ne portaient que du blé et des huiles. Tout le commerce avec l'Asie consistait, si nous en croyons Isidore de Sicile, en poils de chameau, dont on se servait pour tisser les tuniques. Quant au commerce intérieur, l'état des routes devait le rendre aussi impossible que la navigation fluviale, supprimée de fait par l'autorisation que donnait la loi aux riverains d'en occuper le lit[2].

Jornandès fait vaguement mention de l'or du Tage; mais, quoique les métaux précieux ne fussent pas rares en Espagne, on ne voit nulle trace de l'exploitation des mines.

Ils avaient, dit-on, réparé la plupart des cités ruinées par les Barbares, fondé trois villes : Recopolis sur le Tage, non loin de Cuenza; Victoriacum, qui est la Vittoria basque; et Ologite[3], et construit la cathédrale de Tolède, l'église de Sainte-Léocadie et d'autres basiliques dédiées aux saints; mais la preuve que leurs édifices manquaient de la première condition de toute œuvre mo-

1. Lib. IX, ch. IV, num. 18, p 229.
2. Code wisigoth, tit. IV, lex. 8.
3. Aujourd'hui Olite.

numentale, c'est qu'ils s'écroulèrent sans retour au premier souffle du temps [1].

Malgré leur triomphe, les Goths offrirent ce phénomène singulier dans l'histoire d'être absorbés complétement par la race conquise et dominés de la manière la plus absolue par l'influence de cette Rome qu'avaient prise leurs pères. Non-seulement ils se plièrent aux mœurs de la ville éternelle, non-seulement ils acceptèrent toutes ses formes de gouvernement et d'administration, non-seulement ils reçurent d'elle le catholicisme; mais, chose bien plus remarquable, ils oublièrent leur langue pour apprendre la sienne. Le latin, qui s'était conservé intact et pur au milieu de l'inondation barbare, fut la seule langue des Goths. C'est dans l'idiome de Cicéron et de Virgile que les enfants des pasteurs du Danube, Draconcius, Orentius, Eugénius et Merobaud, composèrent leurs poëmes et leurs épigrammes, que Montanus de Tolède, saint Braulius de Saragosse, Protais de Tarragone écrivirent leurs pièces d'éloquence; que Paul Orose, Idace, le moine de Valclara [2] et saint Isidore de Séville rédigèrent leurs chroniques; et que les onze rois législateurs, Ewarich, Lewegild, Reccared, Sisebuth, Sisenand, Swinthila, Kindaswinth, Receswinth, Wamba, Erwige et Egica, formulèrent les prescriptions du code wisigoth [3].

Toutes ces œuvres et celles d'une foule de théologiens et de liturgistes prouvent que le flambeau de l'esprit ne s'était pas complétement éteint dans l'Espagne gothique; mais le peu d'éclat de ses lueurs trahissait la débilité de cette race du Nord épuisée par deux siècles de séjour sur le sol ardent de la Péninsule, et qui s'y desséchait, comme un bouleau du Rhin transporté sur les roches de feu d'Algésiras, quand la main invisible par laquelle est conduit le monde ramena les descendants des Phéniciens et des Carthaginois dans les colonies de leurs pères.

1. Les églises bâties par les Goths étaient massives, petites et sombres; leur sculpture ne nous est connue que par quelques ornements de mauvais goût ébauchés sur les pierres tombales et par le bas-relief du portail de Villanuova, qui représente un guerrier tendrement retenu par une femme, et combattant un ours. (Morales, *Cronica de España*, et Sandoval, *Histor. de los cinco obispos*.)

2. Tous les écrivains traduisent *Biclarensis* par de *Biclar*, c'est Valclara.

3. San Isidoro, *De Viris illustribus*. — San Ildefonsio, *id.* — San Julian, *De Comprobatione ætatis sextæ*. — Quadrio, *della Storia dogni poesia*. — Nic. Antonio, *Bibliotheca vetus*. t. I, p. 190, 191 et 200.

CHAPITRE VII

ARABES.

Theudmir. — Mougueith-el-Roumi. — Le Figuier de Cordoue. — Mousa-ben-Nosséir. — La Corde du Bonheur. — La Reine des Villes. — La Tour des Martyrs. — Miracle du Henné. — Rançon de Thâreq. — Tableau de l'Espagne après la conquête. — Abd-el-Azis. — Le butin. — Part du khalife. — Salaire des vainqueurs. — La Maison du Printemps. — Le meurtre de Séville. — L'émir Ayûb. — La Nouvelle-Bilbilis. — La guerre sainte. — Al-Haor. — Prise de Narbonne. — El-Samah. — Bataille de Toulouse. — Abd-el-Rahman-el-Gafeki. — Razzias des bords du Rhône. — Le Tigre d'Orient. — Hescham le Juste. — Retour au pouvoir d'El-Gafeki. — Abi-Nessa et la chrétienne. — Nouvelle proclamation de l'Al-Gihed. — Invasion des pays ultra-pyrénéens. — Prise et pillage de Bordeaux. — Eudo et Karle-Martel. — Bataille de Lowar. — Cri du sang musulman. — Abd-el-Melek, le compagnon du Prophète. — Échecs des enfants d'Ismaël. — Le pauvre Arabe du désert. — Magnanimité d'Obéid. — La grenade fleurie. — Ocbah-ben-Hadjadh. — Arabes et Berbers. — Divisions des croyants. — Le gibet de Cordoue. — Colonies arabes. — Nouvelles discordes. — Abdarites et Modharites — Les trois drapeaux.



DE tous les chefs de Roderich, Theudmir fut le seul qui ne perdit pas courage. Après la funeste bataille, pendant que les vainqueurs enterraient les morts, il rallia les débris de l'armée gothique et se replia sur Orcilis, cité du royaume de Valence, qui est devenue Orihuela. Là, ceux des nobles de son parti qui avaient échappé au cimeterre musulman le proclamèrent roi. Mais le bruit de cette élection étant venu jusqu'à Thâreq, alors en marche vers Tolède, il divisa ses troupes en deux corps, poursuivit son expédition avec le premier, et dirigea l'autre à toute bride vers Orihuela.

Dès la première escarmouche, qui eut lieu en plaine, Theudmir comprit qu'il ne pourrait résister à l'impétuosité des croyants, ivres de leur victoire; il se hâta donc de se renfermer dans la place, et, pour faire croire à l'ennemi qu'elle était défendue par un grand nombre de soldats, il arma les femmes de lances, eut

soin que leurs cheveux fussent croisés sous le menton, pour figurer la barbe des guerriers, et les rangea sur les murailles. Trompé par ce stratagème, Abu-Zarah, le chef des Arabes, consentit à traiter, et permit à Theudmir de se retirer avec les siens du côté de Murcie, derrière les montagnes de Lorca. Puis, laissant une garnison dans la ville conquise, il rejoignit en toute hâte son général pour l'aider à prendre Tolède.

Ses chevaux étaient bien rapides; mais la fortune de Thâreq allait plus vite encore. En même temps qu'Abu-Zarah entrait dans Orihuela, le fils de Zeyad entrait dans Tolède. D'après l'auteur de la *Chronique du Monde* [1], les Juifs lui en avaient ouvert les portes. Maître de la capitale des Goths, Thâreq se porta sur Guadalaxara, soumit et pilla tout le pays, et occupa, pour reprendre haleine et mettre son butin en sûreté, deux villes appelées par les musulmans Medina-Almeida et Amaya, qui sont une des cités qu'on trouve entre Alcala et Tolède et Alcala de Henarès. C'est au pillage de cette dernière place qu'il conquit la fameuse table verte aux pieds d'or incrustée de trois rangs de pierres précieuses, dont El-Macin et El-Razi vantent à l'envi la beauté. Pendant que ceci se passait à Alcala et à Tolède, un autre lieutenant de Thâreq, le renégat Mougueith-el-Roumi, déployait en Andalousie l'étendard du Prophète. Arrivé avec cinq cents chevaux à Seguda, village à trois milles de Cordoue, El-Roumi s'embusque dans un bois de pins et lance quelques éclaireurs dans la campagne. Les Berbers revinrent bientôt avec un prisonnier. C'était un pauvre pâtre couvert de peaux de chèvres et plus tremblant que ses brebis au milieu de ces Africains.

Le renégat le rassure, l'interroge en latin, et, profitant de la confiance qui s'établit à l'instant même entre les hommes parlant la même langue, il obtient plus qu'il n'espérait. Le pâtre connaissait une brèche par laquelle on pouvait escalader le rempart de Cordoue; il s'offrit à la lui montrer, et, la nuit venue, guida, en effet, jusqu'au pont les cavaliers arabes. On eût dit que le ciel lui-même combattait contre les chrétiens. L'orage éclatant tout à

1. Lucas de Tuy, *Chronicon Mundi*, lib. III. — Ben-Hazil, *Fragment. histor.*, *Hisp.*, p. 317.

coup avait balayé les chemins, où Mougueith ne trouva personne. Rien ne troublait les fils d'Allah. Sous des torrents de pluie et au bruit du tonnerre roulant par éclats sur leurs têtes, ils s'élancent dans le Guadalquivir, le passent à la nage, et arrivent sous les remparts. Le pâtre qu'ils avaient pris en croupe les conduit alors à l'endroit où la muraille était démantelée.

S'aidant des branches d'un énorme figuier dont les racines plongeaient depuis des siècles dans ces blocs sans ciment et assemblés par les Romains, le plus agile de la troupe grimpe silencieusement au haut de la brèche; de là il tire à lui Mougueith, qui, déroulant son turban, lui en avait jeté un bout. Une centaine de Berbers, ayant atteint la brèche par le même moyen, ouvrirent la porte aux autres. Il n'y avait à Cordoue que quatre cents hommes de garnison, qui, démoralisés par cette surprise et les cris de victoire des musulmans, prirent la fuite et s'enfermèrent dans l'église fortifiée de Saint-Georges, où ils mouraient trois mois plus tard, étouffés dans les flammes [1].

Les portes de Mentesa, d'Illiberri, de Malaga et de Grenade s'ouvrirent de terreur devant Thâreq, au bruit de ces succès, qui retentirent si glorieusement en Afrique et dans l'Orient, que Mousa, dit-on, fut jaloux des palmes de son lieutenant. Voulant prendre sa part de l'honneur de la guerre sainte et saisir à son tour cette *corde du bonheur* que Dieu, selon l'expression d'Ibn-Hayan, avait mise dans la main des croyants, il s'embarqua, malgré son grand âge, avec dix mille hommes, l'élite des troupes africaines, et prit terre à l'île verdoyante (Algésiras), au milieu du mois de shabahan [2].

Ceux qui ont vécu sont prudents. Avant d'entrer en campagne, le fils de Nosséir explora avec soin le théâtre de la guerre. Guidé par des vassaux du comte Julien, il longea les côtes de l'Océan jusqu'au Rio-Tinto, passa à la vue de Beja, remonta la Guadiana sur la rive droite, et, après avoir découvert Mérida, passa la rivière et, franchissant la chaîne de la sierra Morena, descendit en Anda-

1. Ben-Alcucia, *Splendeur de la pleine lune*, part. I, p. 251. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. III, cap. I.

2. Mars.

lousie. Il toucha au Guadalquivir à la hauteur de Peñaflor, reconnut Ecija, et, tournant tout à coup vers Séville, planta ses tentes devant cette cité, dont il résolut de faire sa place d'armes et le centre de ses opérations.

Séville prise au bout d'un mois de siége, il marcha sur Mérida, la ville augustale, qui avait laissé dans son esprit, quand il l'avait vue en passant, cette impression d'étonnement et d'admiration respectueuse qu'impriment par leur grandiose et leur magnificence les œuvres des Romains; mais, tandis qu'il y marchait en invoquant tout bas le Prophète, et murmurant : Heureux celui qui prendra cette reine des villes! on vint lui annoncer que sa conquête s'était soulevée, et que la garnison, prenant la fuite, avait laissé quatre-vingts morts sur le pavé de la ville rebelle. Le vieillard, à cette nouvelle, détacha de son corps d'armée un millier de Berbers, sous les ordres d'Abd-el-Azis, son fils, qui reprit et punit cruellement Séville. Pour lui, continuant sa marche, il alla mettre le siége devant Mérida. Par siége, on ne doit ici entendre qu'un blocus. Privé de machines de guerre, Mousa ne pouvait que cerner la ville et envoyer quelques flèches sur les remparts. Aussi, à couvert derrière les fortes murailles romaines, les citoyens de Mérida défièrent tous ses efforts. Le blocus traînant en longueur, le wali du khalife eut recours à la ruse, et leur dressa une embuscade, où, emportés par leur ardeur dans une sortie, les Méridans vinrent donner en plein et furent taillés en pièces. Ils ne tardèrent pas à venger cet échec en reprenant, avec un courage admiré des croyants eux-mêmes, la tour appelée depuis des Martyrs (*Bordje-al-Chouhada*), parce qu'ils y coupèrent la gorge à tous ceux qui l'avaient conquise.

Cette brillante résistance eut un terme pourtant. Vaincus par la faim, ils descendirent au camp arabe et demandèrent à capituler. Le vieux Mousa les reçut sous sa tente et débattit les conditions de paix. Comme on ne put s'entendre ce jour-là, les envoyés de la ville revinrent le lendemain, et, qu'on juge de leur surprise, quand ils trouvèrent ce vieillard qu'ils avaient vu la veille avec une barbe blanche, rajeuni de trente ans au moins par une barbe rouge tirant sur le noir, ignorant l'habitude des Orientaux de se teindre avec du henné. Ils crièrent au prodige et s'empres-

sèrent de céder à un homme qui semblait commander à la nature [1].

Maître des deux capitales de l'Andalousie, le wali s'empara sans coup férir de quelques autres villes moins importantes, telles que Medina, Sidonia, Carmona, Niebla, Murcie, et, chargé des dépouilles de ces riches populations, il prit enfin la route de Tolède. Thâreq en sortit, malgré sa gloire, avec toute l'humilité d'un inférieur à l'annonce de l'arrivée du généralissime. Il alla au-devant de lui jusqu'à Talavera-de-la-Reyna, mit pied à terre en l'apercevant, et l'accueillit avec les marques du plus profond respect.

Rebuté d'abord par Mousa, qui lui reprocha aigrement de lui avoir désobéi en ne suspendant pas la guerre sainte pour l'attendre, il répondit en montrant ses conquêtes, et calma la colère et l'envie de l'avare vieillard, en lui livrant tout le butin entassé à Tolède. Ces trésors furent la rançon de sa gloire. Réconcilié en apparence avec son lieutenant, le wali tourna sa fureur contre les vaincus et en particulier contre la noblesse gothique. Il fit poignarder tous les seigneurs de Tolède et marqua son passage à travers la Nouvelle-Castille et l'Aragon par une large traînée de sang. Cette rigueur, si opposée au système de modération et de douceur de Thâreq, était peut-être nécessaire pour l'affermissement de la conquête; mais, selon les contemporains, le vieillard la porta trop loin. La noblesse noyée dans son sang, jeunes et vieux décapités ou passés au fil de l'épée, les cités dépeuplées et désertes, les forteresses abattues, les murailles démantelées, les moissons livrées aux flammes, les campagnes sans laboureurs, les populations mourant de faim, les hommes errants sur les montagnes, les femmes cachées dans les cavernes, les villages convertis en solitudes, les églises en ruines, les autels en débris sanglants : voilà le tableau que présentait alors l'Espagne.

Qui pourrait raconter, s'écrie un témoin oculaire, les infortunes de l'Espagne? Quelle plume pourrait peindre cette mer d'infélicités où va sombrer notre patrie? Les désastres de Troie, le sac de

1. Rasis, *Fragments de l'Histoire d'Espagne* in Casiri, t. II. — Para esta transformacion de unos polvos que en arabigo llaman henna y en castellano alhena. (Masdéu, *Historia critica de la España araba*, t. XII, p. 25.)

Jérusalem; les horribles disgrâces pronostiquées à Babylone, les cruautés des empereurs de Rome, qui lavèrent leurs mains dans un fleuve de sang sorti des veines des martyrs, tous ces fléaux réunis sont tombés sur nos têtes et ont changé cette terre naguère si délicieuse et si fortunée en un charnier hideux et effrayant[1].

Dans le même temps, le valeureux Thâreq, descendant l'Èbre, s'emparait de Tortose, de Murviedro, de Xativa, de Denia et de Valence, ne laissant ainsi aux Goths que le coin de terre où s'était réfugié Theudmir et les montagnes des Asturies et des Cantabres, occupées par les fugitifs. Mousa, qui s'était chargé de cette partie de leur tâche glorieuse, accourait déjà au galop avec ses Berbers, lorsqu'un envoyé du khalife l'arrêta court à Lugo, et, saisissant la bride de son cheval, lui remit l'ordre d'aller à Damas rendre compte de sa conduite au commandeur des croyants.

Forcé d'obéir et de partir avec Thâreq, mandé par le même firman, il nomma wali de toute la terre conquise son fils Abd-el-Azis, qui établit le siége du gouvernement nouveau à Séville. Le premier soin du nouveau chef en prenant le pouvoir fut d'assurer la paix par la soumission de Theudmir. Brave comme son père, il poussa si vivement le dernier élu des seigneurs que celui-ci s'inclina devant le croissant et souscrivit, le 4 de rejeb de l'an 94 de l'hégire[2], le traité suivant fait, selon l'usage, en présence de quatre témoins musulmans :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, Abd-el-Azis, fils de Mousa, fils de Nosséir, a fait avec Theudmir-ben-Gobdos, fils des Goths, cette convention de paix que Dieu confirme et protége. Theudmir aura le commandement des hommes de sa loi et de sa terre. On ne portera plus les armes contre lui. Les biens, les femmes, les enfants, la religion et les temples des chrétiens seront respectés. Theudmir pourra gouverner librement, sous l'autorité du khalife, Orihuella, Valence, Alicante, Mosa, Vacasora, Bigerra, Opta et Lorca.

« Il n'entretiendra aucune intelligence avec les ennemis des mu-

1. *Isidori, Pacensis episcopi, Chronicon*, num 37, p. 290. — *Chronique du moine de Silos*, num. 17, p. 219.
2. 5 avril 715.

sulmans, ne leur donnera aucun secours, et informera fidèlement le wali des projets hostiles qui viendraient à sa connaissance. Lui et ses nobles payeront un tribut annuel d'une pièce d'or, quatre mesures de froment, quatre d'avoine, quatre de moût, quatre de vinaigre, quatre de miel et quatre d'huile, et les esclaves et contribuables la moitié seulement de cette imposition[1]. »

Sous la domination d'Abd-el-Azis, le tribut exigé des chrétiens fut en général fixé au cinquième du revenu et quelquefois, par exception, au dixième. Des collecteurs appelés ***mohtasebs*** en opéraient la perception. Quant aux vaincus, ils se gouvernaient eux-mêmes, sous la surveillance des alcaïdes, qui représentaient dans les villes l'autorité de la conquête, laquelle s'étendait sans contestation depuis la terre d'Alguf, au nord de l'Espagne, jusqu'à celle d'Alquibla ou du Midi, à l'orientale, ou Axarkia, et à l'occidentale qu'ils nommaient Algarbe.

Quoique la guerre et les razzias eussent cruellement pesé sur la population, il fallait que le pays fût riche encore et bien prospère, car la part des tributs réservée au khalife, et qu'Abd-el-Azis lui envoya, en 715, par Mohamed-ben-Habib-el-Moaferi, Assama-ben-Melik-el-Chulani et huit autres scheiks, s'élevait à une somme immense. Il semble que le jeune Soleïman à la belle figure aurait dû être satisfait; mais les despotes d'Orient payaient d'un étrange salaire les services rendus. La récompense de Mousa avait été un jour de pilori, sous un soleil torride, la flagellation et une amende de deux cent mille mithkals; celle de son fils fut la mort. Ce pâle et frêle adolescent, qui n'avait à vivre qu'une heure et allait se faner comme la rose, tout en se regardant dans un miroir et s'appelant avec orgueil le roi de la jeunesse, donna l'ordre au moaferi et au fils de Nabaa, dès qu'il eut vu l'or qu'ils portaient, de tuer Abd-el-Azis.

Les deux scheiks s'inclinèrent en silence; mais le firman leur tomba des mains lorsqu'ils en lurent le contenu. « Allah! disait Habib, comment est-il possible que la jalousie et la haine des ennemis de Mousa ait pu obscurcir et faire oublier de si glorieux

1. Don Jose Antonio Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España sacada de varios manuscritos y memorias arabigas*, t. I, p. 51.

services et tant de glorieuses campagnes! Mais Dieu est juste et nous ordonne d'obéir à nos souverains! »

Abd-el-Azis habitait alors une villa voisine de Séville, que les Arabes appelaient la *Maison du Printemps*. Il s'y reposait sous les jasmins, auprès de la blonde Egila, veuve de Roderich et devenue sa femme, sous le nom d'Om-al-Yssano (la mère aux colliers précieux), des soucis du gouvernement et des fatigues de la guerre. Craignant qu'il ne fût défendu par ses soldats, qui l'adoraient, les deux exécuteurs des volontés de Soleïman commencèrent par calomnier leur victime. Ils répandirent le bruit qu'Abd-el-Azis, fasciné par les yeux bleus de la chrétienne, songeait à quitter l'islamisme pour embrasser la foi d'Isa[1]. Il n'en fallut pas davantage auprès des Moslems fanatiques. Les plus ardents briguaient l'honneur de frapper les premiers le traître. Profitant de cette disposition des esprits, et trop bien secondés par Zeyad-el-Temimi, dont l'énergie sauvage parvint à retenir les troupes déterminées à tout risquer pour défendre leur chef, les scheiks envahissent à l'improviste la villa du Printemps.

L'émir était à la mosquée, où il faisait sa prière de l'aube. Les assassins, se jetant sur lui, l'égorgèrent et lui coupèrent la tête, qui fut envoyée à Damas dans une cassette remplie de camphre. Pour le corps, il fut permis à Egila de l'enterrer au pied des grenadiers de la cour intérieure de la villa. Ce meurtre et la cruauté du jeune khalife, qui osa montrer la tête d'Abd-el-Azis à son père, en lui demandant s'il le reconnaissait, révoltèrent tous les amis et les anciens compagnons de Mousa. L'opinion publique, un moment égarée par les mensonges d'Habib, leur revint avec tant de force, qu'après un an d'interrègne, les scheiks et les alcaïdes, réunis en divan, choisirent pour émir Ayûb, cousin du chef assassiné.

Celui-ci transporta le siége de la puissance musulmane à Cordoue, ville plus centrale. Puis, ayant mis ordre aux affaires d'Andalousie, il alla visiter Tolède et l'Espagne orientale. Franchissant ensuite les sierras du vieil Idubeda, il descendit dans l'Aragon. A sept ou huit lieues des montagnes, s'ouvre la délicieuse plaine

1. Jésus

baignée par le Xalon. Charmé de sa fertilité, Ayûb s'arrêta et demanda le nom d'un amas de ruines que dorait le soleil sur un plateau escarpé. C'était l'antique Bilbilis, patrie de Martial. La tradition ne se souvenait probablement plus du poëte dont les derniers jours mûrirent dans la paix, comme les fruits vermeils de Pétusie, au doux souffle de l'air natal; mais elle n'avait pas oublié la propriété célèbre des eaux du Xalon pour la trempe de l'acier et du fer. Dans la vue de l'utiliser en y créant sans doute une fabrique d'armes avec les débris de la cité romaine, Ayûb construisit un fort sur la montagne et fonda au bout de la plaine une autre ville, qui, aujourd'hui encore, porte son nom, Catalayud [1].

De la nouvelle Bilbilis, traversant les belles plaines du Rio-Grido et les tristes bruyères de Muela, il se rendit à Saragosse, passa l'Èbre, après s'être incliné devant la barbe blanche de l'émir gouverneur de la ville, Hañas-ben-Abdallah-el-Senani, l'un des plus braves et des plus glorieux compagnons d'armes de Mousa, et, touchant jusqu'aux Pyrénées, vit de loin, mais sans la fouler, cette terre d'Afranc, déjà ardemment convoitée par les fils du Prophète. Aussi équitable que ferme dans le commandement, Ayûb avait rempli le double but de son voyage, qui était le redressement des abus et une meilleure administration de la justice. Peu de temps après sa rentrée à Cordoue, il reçut de Mohammed-ben-Yesid, wali général d'Afrique, duquel relevait celui d'Espagne, l'avis qu'il était remplacé par Al-Haor. Le nouveau khalife, bien que tolérant et juste, ne voulait souffrir dans les emplois aucun lakmite ou membre de la tribu de Mousa.

Le successeur d'Ayûb, nourri sous la tente de guerre, était d'un caractère farouche, dur et énergiquement trempé par son séjour au milieu des tribus toujours insoumises et remuantes du sol africain. Trouvant l'Espagne calme, grâce au sage gouvernement du cousin d'Abd-el-Azis, il se rappela le verset du Coran : « Unissez vos efforts, rassemblez vos chevaux, afin de jeter l'épouvante dans l'âme de vos ennemis. Les croyants soutiennent les intérêts du ciel, et les infidèles portent les armes sous les bannières de Tagot [2]. » Déployant donc avec éclat l'étendard du Prophète, il réso-

1. Calat-Ayûb, fort d'Ayûb.
2. Coran, sourate VIII, vers. 63.

lut de suivre la voie de conquête si glorieusement tracée par l'épée du fils de Nosséir, et, franchissant les Pyrénées, s'élança vers Narbonne.

Déjà, cinq ans auparavant, s'il faut en croire Novaïri, Mousa lui-même, passant le Gibel-al-Bortât[1], avait montré le chemin aux Moslems, rançonné la côte méditerranéenne du pays d'Afranc, et emporté de Narbonne sept idoles d'argent à cheval. Guidé par des soldats de la première expédition, Al-Haor-el-Caisi prit très-probablement la même route, descendit dans le Roussillon par le col de Pertus, et longea la mer, en laissant les étangs à droite, jusqu'à Narbonne, qui fut, malgré ses vieux remparts, forcée et saccagée comme d'habitude. Le vainqueur avait toute l'ardeur fanatique et le génie du conquérant; mais il n'était doué ni du don de manier les hommes, ni de la souplesse que doit savoir montrer un chef. Il frappait avec une égale rigueur chrétiens et musulmans, et punissait si sévèrement par le fer les moindres fautes contre la discipline et les délits les plus légers, que les scheiks à barbe blanche, dont il méprisait les avis, portèrent plainte au wali suprême d'Afrique.

Celui-ci transmit la dénonciation, signée des noms les plus illustres de l'islam en Espagne[2], au khalife Yesid-ben-Abd-el-Melek, qui venait de remplacer Omar le Vertueux, en l'an 503 de l'hégire (721). Al-Haor reçut ordre de remettre le pouvoir au wali El-Samah, fils de Melik. Le choix était sans doute bon, et son nom populaire, car, à peine installé à Cordoue, l'émir vit accourir autour de l'étendard sacré une foule de volontaires. Il se mit à la tête de ces cavaliers en turban, portant le sabre, l'arc, la lance, une masse suspendue à l'arçon, qui n'avaient pour tout bagage que de petits sacs de farine et des écuelles en cuivre, et, après une halte de quelques jours à Narbonne, se répandit avec les siens, comme un torrent, dans les vallées de l'Aude, du Fresquel et de la Garonne. Arrivé devant Toulouse, il s'arrêta et ouvrit sérieusement la campagne par le siége de cette puissante et ancienne capitale des Goths.

La ville était forte, avec ses murs de briques bâtis par les Ro-

1. Les Arabes appelèrent les Pyrénées *Monts des Portes*, à cause de ces défilés que nous nommons encore aujourd'hui *ports*.

2. Ambessa-ben-Sohim, Naaman-ben-Abdallah, etc. (Voir Edobi.)

mains et ses tours rondes; mais, cernée étroitement et battue par des machines de tout genre, elle chancelait déjà. Eudo, le duc de Vasconie, accouru avec toutes les milices de son État, eut le temps de la sauver. A son approche, ces innombrables sectateurs du Prophète, qui entouraient les murs, reculèrent jusqu'à la voie romaine, et s'y déployèrent en ordre de bataille sur une ligne formidable.

Les deux armées se rencontrèrent le 9 de la dernière lune arabe (11 mai 721). Les Vascons venaient si vite, que la poussière soulevée par leurs rangs épais montait en sombres tourbillons et obscurcissait l'air. Avant que l'ennemi ne sortît de ce nuage, El-Samah, pour fortifier leurs âmes, se tourna vers ses cavaliers, et leur dit :

« Ne craignez point la multitude qui arrive; si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? »

A ces mots, la charge sonna, et les deux armées se choquèrent avec l'impétuosité de deux avalanches tombant de deux pics opposés et se rencontrant dans la plaine. La lutte fut longue et acharnée. El-Samah courait de toutes parts, comme un lion ensanglanté, pour animer les siens; mais les Vascons, que tant de motifs animaient contre ces païens incendiaires et pillards, combattirent avec une telle furie que l'armée musulmane, enfoncée de toutes parts, s'enfuit dans le plus grand désordre, abandonnant son général, couché au milieu d'une multitude de cadavres, sur cette ancienne voie romaine, que les Arabes, selon leur pieuse coutume, allaient appeler désormais Balat-el-Chouada (le pavé des martyrs)[1].

En voyant les Sarrasins regagner Narbonne avec cette précipitation, les Septimaniens se joignirent aux soldats d'Eudo, pour les accompagner à coups de flèches. Leurs chevaux, couverts de poussière et de sang, ne se seraient pas lavés dans l'Aude, si un noble et vaillant émir, Abd-el-Rahman, n'eût pris le commandement et dirigé la retraite. Sa valeur fut le bouclier des fuyards; ils purent atteindre Narbonne, où les scheiks, en arrivant, l'élurent wali de

1. Anastasii, *Vitæ Pontificum* (*Vit. Gregorii II*). — Ahmed-el-Makary, Mss arabes, n 705. — Chronique de Moissac. — Isidori Pacencis, *Epitome*.

l'Espagne d'une voix unanime. Adoré du soldat, auquel il abandonnait toujours sa part du butin, il fut acclamé avec joie par les débris de l'armée et confirmé par le khalife. Son activité et sa vigueur rendirent aussitôt à l'islam le prestige qu'il avait perdu sous les murs de Toulouse. Les chrétiens de la Narbonnaise et ceux des frontières refusaient le tribut; il les força de le payer sous la lance, et rapporta de sa razzia un monçeau d'or et de pierres précieuses, dont, à l'exception du cinquième, réservé au khalife, il fit largesse à ses soldats.

Cette libéralité ne fut pas vue de bon œil par tout le monde. Il y a toujours des gens que blessent les belles qualités d'autrui. Le scheik Obeida écrivit, pour s'en plaindre, au wali d'Afrique. Il ne niait pas la valeur d'Abd-el-Rahman, ni son génie militaire, c'eût été nier le soleil; mais il blâmait la négligence de son administration et ses habitudes de prodigalité, qui allaient corrompre les mœurs simples et frugales des musulmans. Il est si enclin à donner, ajoutait l'envieux, qu'un tremblement de la terre et du ciel même ne pourraient l'empêcher de tout laisser à ses soldats après une victoire [1].

Ces raisons parurent suffisantes au wali africain pour destituer Abd-el-Rahman et mettre à sa place un de ses parents, Ambessa-ben-Sohim-el-Kelbi. Le disgracié avait l'âme si haute, qu'il fit le meilleur accueil à son successeur, et se retira sans murmure dans son commandement de l'Axarkia ou Espagne orientale. En arrivant à Cordoue, le fils de Sohim s'occupa d'abord de l'assiette et de la levée des impôts; il distribua les terres vagues et sans maîtres aux musulmans, ordonna de reconstruire le pont du Guadalquivir, et partit ensuite, selon la coutume des émirs, pour visiter les provinces. D'une équité sévère, il pesa dans la même balance les griefs du chrétien, du musulman et du juif; aussi emporta-t-il les regrets et les louanges des hommes des trois races.

Ce n'était pourtant pas une mission de paix seulement qu'il venait remplir en Espagne. Les voix des martyrs de Toulouse, qui bourdonnaient sans cesse comme un gémissement funèbre et un

1. Tant liberal que aunque temblassen cielos y terra despues de una victoria nada negaria à sus soldados... (Conde, t. I, p. 75.)

reproche aux oreilles des vrais croyants, le ramenèrent, en 724, sur la terre d'Afranc. Mais cette fois, pour ne pas repasser sur les cadavres de la voie romaine et avoir à lutter encore contre le brave Eudo, El-Kelbi tourna la tête de son cheval du côté opposé et s'élança au galop vers le Rhône. Les deux rives du vieux torrent, depuis Lyon jusqu'à Arles, souffrirent alors une cruelle dévastation. Aigris par la défaite précédente, les musulmans moissonnèrent avec l'épée et la lance les richesses de ces belles contrées. Que de têtes tombèrent dans cette récolte sanglante! Nîmes perdit en partie ses dernières splendeurs; Arles, ses derniers trésors, et leur désastre n'eut pour vengeance que la mort d'Ambessa, abattu par une flèche probablement, lorsqu'il franchissait le Rhône avec son butin.

Quatre émirs, dont les chefs des tribus demandèrent tour à tour la nomination et le changement, se succédèrent à Cordoue. En 727, las de cette instabilité, le khalife envoya d'Orient El-Haïtham-ben-Obéid. Ce choix n'était rien moins qu'heureux. Dur, avare et cruel, l'émir syrien gouverna l'Espagne avec une verge de fer, ne songeant qu'à remplir ses coffres et coupant les têtes de ceux qui osaient murmurer. Trop indépendants pour plier sous cette tyrannie, les Moslems s'indignèrent. Un de ses prisonniers, Zeyad, fils de Zayd, trempa le roseau dans l'encre et adressa au khalife un récit éloquent de ses abus de pouvoir et de ses exactions. Cet écrit se terminait ainsi : « Seigneur, tourne-toi vers les tiens, qui, sous les griffes de ce tigre, n'ont pas un moment de repos[1]. »

Hescham entendit la prière et manda Mohammed-ben-Abdallah à Cordoue, avec un plein pouvoir de punir le coupable, s'il trouvait les plaintes fondées, et de pourvoir à son remplacement. L'émissaire du khalife remplit adroitement sa tâche, et, reconnaissant que Zeyad avait dit vrai, il proportionna le châtiment aux méfaits de l'émir. En voyant passer à demi nu et lié sur un âne le tyran devant lequel elle tremblait la veille, la population s'écria : « Dieu est grand! » et les victimes d'El-Haïtham ajoutèrent : « Hescham est juste! »

1. Ibn-Kauthir, *Histoire de la conquête d'Espagne*, Mss de la Bibliothèque impériale, n° 706.


UNIV. OF MICH.



MOHAMMED [illegible]

Il restait à donner un wali à l'Espagne, un chef à la conquête. Mohammed n'en trouva pas de plus digne de remplir cette double et glorieuse mission qu'Abd-el-Rahman-el-Gafeki, le prédécesseur d'Ambessa. Toute l'Espagne arabe applaudit à ce choix, qui fut regardé par les vrais musulmans comme le sceau de l'équité de Mohammed, et le nouvel élu ne tarda pas à le justifier de la manière la plus éclatante. Après avoir consacré quatre années à réorganiser le gouvernement sur les bases de l'ordre et de la justice, et à exercer les soldats qu'on lui envoyait continuellement, sur ses instances, d'Afrique et de Syrie, il fit prêcher la guerre sainte.

La proclamation de l'al-gihed et l'appel aux croyants retentirent soudain dans toutes les mosquées. Des tribus entières avaient passé le détroit à la voix des imans; elles envoyèrent sous le drapeau blanc du Gafeki tous les hommes en état de porter les armes. Se mettant alors à la tête de ces cavaliers de l'islam, aussi nombreux que les feuilles des chênes dans les forêts astures, Abd-el-Rahman reprit le chemin de Toulouse.

Les musulmans entretenaient alors des forces considérables aux Pyrénées. Placé en quelque sorte à cheval sur l'Espagne et la Septimanie, ce corps d'observation permanent, outre qu'il gardait les passages, pouvait se porter au premier signal du côté menacé. L'émir chargé de ce poste important, Othman-abi-Nessa ou Munuza, venait de conclure avec Eudo une alliance dont personne n'a dit le but, mais qui tendait, sans doute, à le rendre indépendant dans les montagnes avec ses tribus berbères.

Éperdûment épris de la belle Lampagia, qui exerçait sur lui cette irrésistible séduction des Gallo-Romaines vis-à-vis des Barbares, lorsque Abd-el-Rahman se présenta aux Pyrénées, en annonçant qu'il allait venger l'échec de Toulouse, Othman crut devoir l'arrêter. Malheureusement, son bras n'était pas assez fort. Battu par Gedhy-ben-Zeyan, un des lieutenants d'El-Gafeki, à Albâb, aujourd'hui Puycerda, et traqué comme une bête fauve dans les défilés de la Cerdagne, il croyait avoir échappé à ses ennemis. Harassé de fatigue et de soif, il s'arrêta un moment, avec sa chère Lampagia, auprès d'une fontaine qui ruisselait dans une gorge parée de verdure et de fleurs. Ce moment le perdit. Les soldats de Gedhy, les surprenant tout à coup, saisirent Lampagia, et, comme il ne

put la leur arracher et ne voulut pas se sauver sans elle, il se précipita du haut des rochers et se tua. Les Syriens allèrent dans la vallée chercher sa tête et la présentèrent, avec la fille d'Eudo, au wali, qui envoya sur-le-champ ces dépouilles opimes au khalife, pour qu'il ornât le vestibule du palais de Damas avec le crâne, et son sérail avec la femme du rebelle.

Ayant ainsi détruit les espérances d'Eudo, Abd-el-Rahman entra dans le Frandjat et commença par ravager les vallées pyrénéennes. Bayonne, les villes de Béarn[1] et d'Oleron furent successivement saccagées; il ruina le Comminges et la Bigorre, et, prenant par Aire et Tarbes, se dirigea, en évitant Toulouse et longeant la rive gauche de la Garonne, sur Auch d'abord, ensuite sur Bazas. Les ruines des églises, les cloches brisées, la flamme qui s'élançait des monastères de Saint-Savin, de Saint-Sever, de Sainte-Croix, de Grigny, de l'île Barbe, jalonnaient lugubrement son passage. Il avançait toujours vers l'ouest, suivi pas à pas par le duc Eudo, qui l'observait de l'autre rive, et n'attendait qu'une occasion favorable. Cette multitude, traînant après elle des masses de captifs, s'étendait sur tout le pays comme un effroyable ouragan.

Le succès rendait les musulmans terribles. Eudo tenta vainement de les arrêter devant Bordeaux; ils passèrent la Garonne et le rejetèrent au delà de la place, qu'ils prirent d'assaut quelques jours après! Tout cédait à leurs glaives, *ravisseurs de vies*. Le comte de la ville eut la tête tranchée, et ils n'en sortirent que chargés d'un butin précieux, parmi lequel étincelaient l'or, les topazes, les émeraudes, les hyacinthes. Les peuples du Frandjat tremblaient devant l'invasion. Ils recoururent, dit un auteur arabe[2], à Karlous, et lui firent savoir comment les traitaient les musulmans, qui vaguaient librement de Narbonne à Toulouse et de Toulouse à Bordeaux. Le roi du Frandjat consola ces peuples et leur offrit son aide, l'an 114 de l'hégire (732). En effet, il monte à cheval et mène une innombrable armée contre les musulmans.

Ceux-ci assiégeaient Tours et comptaient y entrer de vive force, lorsque Abd-el-Rahman sut quelle nombreuse armée descendait

1. Beneharnum, Lescar.
2. El-Mesaudi.

contre lui. Le wali voyait bien, ainsi que les prudents émirs, le désordre que son riche butin jetait dans l'armée; mais il n'osa pas mécontenter ses soldats en leur ordonnant de l'abandonner et de ne songer qu'à leurs armes et à leurs chevaux. Se confiant, d'ailleurs, en la constance de sa fortune et dans le courage des croyants, il dédaigna de compter les ennemis. L'ardeur du pillage échauffait tellement les siens qu'ils emportèrent les faubourgs de Tours à la vue des Franks. Ils eurent ce jour la rage des tigres furieux, et firent un grand massacre des habitants; aussi Dieu les punit, et la fortune leur tourna les épaules. Les deux armées ennemies, composées de musulmans et de chrétiens de différentes langues, se rencontrèrent sous Poitiers, vers lequel avait reculé Abd-el-Rahman, au bord de l'Owar[1]. Unis par le péril commun, comme leurs pères autrefois dans les plaines catalaniques, Eudo et Karle Martel s'étaient rejoints pour arrêter l'Attila du Midi.

Abd-el-Rahman, comptant sur son bonheur accoutumé, chargea le premier, à la tête de ses cavaliers, avec une impétuosité épouvantable. Les chrétiens, qui formaient avec leurs piques d'épaisses murailles de fer, soutinrent le choc sans s'ébranler. Le combat dura tout le jour sans avantage marqué et avec une perte égale, et ne s'arrêta qu'à la nuit. A l'aube, il recommença plus acharné encore. Les soldats du Coran, altérés de sang et de vengeance, pénétrèrent enfin dans les rangs serrés des chrétiens. Ils triomphaient; mais, au plus fort de la mêlée, Abd-el-Rahman, voyant que l'élite de sa cavalerie tournait bride pour courir à la défense du camp attaqué par les Aquitains, vole de tous côtés pour la retenir et la ramener au combat, et, dans ce moment de confusion, tombe percé de plusieurs coups de lance. Cette mort et la nuit décidèrent la retraite des musulmans, qui, rentrant prendre dans leur camp la partie la plus précieuse de leur butin, disparurent avant le jour.

La seule chose qui ait été oubliée par la plupart des historiens est la plus importante, à savoir que ce fut Eudo qui exécuta cette habile manœuvre à laquelle on dut le succès de la journée[2]. Les

1. La Boivre.
2. Eudo quoque cum suis super eorum castra irruens, pari modo multos interficiens, omnia devastavit... (Paulus Warnefridus, *De Gestis Longobardorum*, lib. VI, cap. XLVI.)

Franks étaient battus, les escadrons du brave Abd-el-Rahman venaient d'ouvrir leurs masses compactes. Si la charge avait continué et que ce torrent de cavalerie eût passé avec son impétuosité habituelle sur les lignes déjà rompues de Karle Martel, il était écrasé. A ce moment, Eudo envahit le camp des Sarrasins. Pour voler à la défense de leur butin, ils tournent bride, et, grâce à la confusion indispensable d'un pareil mouvement, l'émir est tué et la bataille perdue; mais ce n'est point par le fait de Karle Martel. Toutefois, l'histoire de ce temps ayant surtout été écrite par des hommes du Nord, ils ne se sont fait aucun scrupule de représenter le vaincu comme le vainqueur. Il s'en est même rencontré parmi eux qui ont poussé le désir de rehausser la gloire du chef austrasien jusqu'à jeter sur ce noble Eudo l'accusation inepte d'avoir appelé les Arabes[1].

En quittant ce *pavé des martyrs*, où l'on entend encore, au dire des historiens arabes, le bruit que les anges du ciel font dans un lieu si éminemment saint, pour inviter les fidèles à la prière, les soldats de Mahomet s'étaient dirigés vers les Pyrénées par détachements. Se gardant bien de repasser dans le pays qu'ils avaient précédemment ravagé et où les ennemis seraient nés sous leurs pas, comme après la défaite de Toulouse, indépendamment des troupes victorieuses d'Eudo, qui leur barraient le chemin, ils gagnèrent la Marche et le Limousin, et débouchant par les petites vallées du Quercy, descendirent, en traversant le Tarn à Alby et les Cévennes à Cabrières, jusqu'à Narbonne.

Cependant le cri du sang musulman versé sur les bords de la Boivre avait retenti jusqu'à Damas, et, sur l'ordre pressant du khalife, Abd-el-Melek accourait d'Afrique avec la mission de relever l'étendard du Prophète au-delà des Pyrénées. Le nouveau chef, malgré ses quatre-vingt-dix ans, semblait digne de remplacer Abd-el-Rahman-el-Gafeki. Lorsqu'il prit le commandement de ces cavaliers, qui avaient fui, et sur le front desquels pesait encore la pâleur de la défaite, il parcourut leurs rangs d'un air calme et fier, et leur dit :

« Les plus beaux jours qui brillent pour les vrais croyants sont

1. Fredegarius, *in Appendice Gregorii Turonensis*, cap. CVIII, p. 72.

les jours de combat. Les jours consacrés à la guerre sainte, voilà l'échelle du paradis! Le Prophète ne s'appelait-il pas le fils de l'épée? Ne se vantait-il pas de ne goûter du repos qu'à l'ombre des drapeaux conquis sur les ennemis de l'islamisme? La victoire, la fuite et la mort sont dans les mains de Dieu, qui les départit comme il lui plaît. Aussi, tel qui hier fut vaincu triomphera demain avec éclat[1]. »

Ces paroles, qui s'adaptaient parfaitement au côté fataliste de leurs croyances, raffermirent le cœur des enfants d'Ismaël; ils reprirent d'une main confiante les rênes qu'ils laissaient flotter auparavant sur le cou de leurs chevaux, et s'élancèrent à la suite d'Abd-el-Melek vers la Septimanie. Mais la fortune militaire n'aime pas les vieillards. Il eut beau attaquer avec courage, il fut repoussé sur tous les points par les chrétiens, et ne put même recouvrer en deçà des monts Astorga et Pampelune. Un nouvel effort n'ayant abouti, en 736, qu'à une défaite complète dans les défilés des Pyrénées occidentales, Obéid-Allah, wali général d'Égypte et d'Afrique, destitua ce malencontreux général.

Les circonstances dans lesquelles se fit l'élection de son successeur furent étranges et peignent bien l'esprit des vrais Moslems à cette époque. Le wali tenait sa première audience, entouré d'une foule de noble scheiks et de patriarches des tribus. Il aperçoit un musulman nommé Ocbah, dont il connaissait les rares qualités et la bravoure, qui, timidement drapé dans son pauvre burnous, n'osait s'approcher du divan. Il l'appelle aussitôt, et, pour l'honorer devant tous, il le fait asseoir avec lui sur le même coussin.

Si la fortune n'enivrait pas le wali, elle avait rempli le cœur de ses fils d'orgueil et d'arrogance. Choqués de voir leur père, le second personnage de l'empire, traiter avec tant de distinction un homme de si pauvre apparence, ils murmurèrent et poussèrent l'insolence jusqu'à dire tout haut :

« Obéid, comment peux-tu t'abaisser ainsi avec un sauvage, avec un misérable enfant du désert, et cela en présence des plus nobles chefs de Koreïch et des vrais Arabes? Ne crains-tu pas de déplaire à ceux-ci, et que leur inimitié ne retombe sur nous? Et si le com-

1. Reinaud, *Invasion des Sarrasins*, 1re partie, p. 51.

mandeur des croyants vient à être informé de la préférence que tu accordes à cet homme obscur sur d'illustres koreïschites, penses-tu qu'il n'en sera pas mécontent? — Les choses que vous me dites là, mes enfants, ne m'étaient pas venues à l'esprit, répondit doucement le khalife; mais je vous promets d'y penser. »

Le lendemain, en effet, il convoqua une réunion plus solennelle et plus nombreuse que celle de la veille, envoya chercher Ocbah, le fit asseoir au milieu de l'assemblée, et prit lui-même place au-dessous de lui. Se levant alors et regardant ses fils, qui, fort étonnés de tout ce qu'ils voyaient, ne soupçonnaient pas où il voulait en venir, il commença par louer Dieu et par invoquer le Prophète, et dit ensuite avec dignité :

« Vous tous, croyants qui m'écoutez et qui avez entendu mes fils insulter hier l'homme que voici (et il désignait Ocbah de la main), j'atteste devant Dieu et devant vous que cet homme est Ocbah, fils d'El-Hedjadh, du plus noble sang des Koreth. C'est Eblis [1] qui a parlé par la bouche de mes fils, et je viens ici aujourd'hui pour écarter, s'il se peut, la malédiction réservée aux pervers et aux ingrats, en faisant à Ocbah la réparation qu'il mérite. »

Là-dessus Obéid se tut un moment, et ses paroles furent vivement applaudies par toute l'assemblée. Ses fils humiliés se levaient pour se retirer; mais il les retint d'un coup d'œil, et, se tournant vers Ocbah :

« Mon seigneur, lui dit-il, il t'est dû quelque chose ici, et c'est par moi. Choisis de l'Afrique ou de l'Espagne. Celui de ces deux pays qui te plaira le plus est à toi. — L'Espagne est un pays de guerre sans trêve, répondit le fils d'El-Hedjadh, et voilà la guerre que j'aime. »

Obéid le nomma alors gouverneur de l'Espagne [2].

Abd-el-Melek avait trouvé l'Espagne, selon l'expression d'Isidore, comme une *grenade fleurie*, et il la laissait plus vide et plus sèche qu'une pomme de pin. Ocbah, dont la sévérité égalait la justice, lui eut rendu très-promptement l'ordre et la paix. Il retira des alcaïdies les scheiks coupables d'exactions, et fit bonne justice à tous ceux

1. Le démon.

2. *Histoire anonyme de la conquête de l'Espagne jointe à la chronique d'Ibn-el-Kanthir*, Mss arabes de la Bibliothèque impériale, n° 706, traduction de Fauriel.

qui avaient été dépouillés ou molestés. Des cadis furent établis dans toutes les villes principales et jusque dans les groupes de population moins importants. Il enjoignit aux walis des provinces de lancer leurs kaschefs à la poursuite des bandits et de purger l'Espagne de tout élément de désordre. Aussi les routes se trouvèrent bientôt libres et les prisons encombrées. Il établit des écoles publiques, fit construire des mosquées, et répartit les tributs d'une manière plus égale, en prenant pour base un recensement général exécuté sous ses yeux.

L'Espagne respirait et bénissait ce bon gouvernement, lorsque Ocbah fut rappelé en Afrique par le wali Abdallah, qui avait besoin de son épée contre les tribus berbères. Il partit, laissant le vieil Abd-el-Melek à la garde des frontières, et cette fois l'émir fut heureux contre ces montagnards pyrénéens, aussi rudes que les peaux qui leur servaient de vêtements. Corrigé même de son avarice et tout dévoué au bien public, dédaigné par la plupart de ses collègues, il mérita, quatre ans plus tard, l'honneur d'être désigné comme son successeur par le vertueux Ocbah, que les fatigues de la guerre d'Afrique emportèrent à Cordoue, l'an 124 de l'hégire (741), ce qui fut une grande perte pour les musulmans et les chrétiens d'Espagne[1].

L'indiscipline des émirs provinciaux agitait violemment l'Espagne et entravait sur presque tous les points éloignés du centre l'administration d'Abd-el-Melek, lorsqu'une révolte des tribus berbères établies en Galice le jeta dans un péril où il devait trouver la mort. Les Berbers d'Afrique venaient de battre à plate couture une armée de Syriens et d'Égyptiens envoyée contre eux par le khalife. Au bruit du triomphe de leurs frères, ceux de la Galice prirent les armes pour arracher à la race arabe la souveraineté de la Péninsule. Battu quand il marcha contre eux, le wali n'eut bientôt plus d'autre moyen de résistance que d'appeler à lui les restes de l'armée vaincue sur le sol africain. Vingt mille hommes, l'élite de ces troupes, étaient bloqués depuis un an dans les murs de Sebtat (Ceuta) et y souffraient toutes les horreurs de la faim, sans

1. Que fuo muy grave perdida para los muslimes de España... — Ibn-Hayan, Mss arabes de la Bibliothèque impérale, n° 704. — Conde, t. I, p. 96.

qu'Abd-el-Melek, auquel Baledj, leur scheik, avait demandé plusieurs fois des secours au nom du Prophète et du commandeur des croyants, se fût ému de leur misère. Déployant même une rigueur qu'expliquent seules son avarice bien connue et la vieillesse, qui refroidit le cœur, il avait défendu de leur envoyer des vivres et fait pendre, après qu'on lui eut arraché les yeux, entre un chien et un porc, Zeyad-ben-Amrou, qui, plus humain, s'était dépouillé pour ses frères.

Mais il s'adoucit tout à coup, lorsqu'il eut besoin de leurs bras, les envoya chercher par sa flotte en grande hâte, les vêtit à Cordoue, où ils étaient arrivés presque nus, et, dès qu'une nourriture abondante et le repos eurent relevé leur moral et leurs forces, il se hâta de les faire marcher contre les Berbers. Ceux-ci, impatients de se mesurer avec les fuyards de la Nakdoura et d'achever l'œuvre de leurs aînés d'Afrique, leur épargnèrent la moitié du chemin. Les deux armées se rencontrèrent à quelque distance de Tolède, sur les bords du Sélit. Quelle que fût la bravoure des Berbers, ils ne purent tenir contre le choc de ces hommes exaspérés par leur défaite et leurs souffrances, et se dispersèrent de toutes parts, fuyant bride abattue. Baledj reprit alors le chemin de Cordoue. Confiant dans les murs de sa citadelle et voyant le danger passé, l'avare Abd-el-Melek voulut marchander la récompense et manquer de foi à ses sauveurs. Le châtiment ne se fit pas attendre. Les Syriens, qui avaient encore ses refus sur le cœur, escaladèrent la Câasba, et le traînèrent aux genoux de leur chef. Baledj, avec l'impassibilité orientale, lui appliqua la loi du talion, ordonna de le pendre d'abord, comme Zeyad-ben-Amrou, entre un chien et un porc, puis d'accrocher sa tête à un poteau sur le pont de Cordoue[1].

La mort apaise bien des haines. En voyant pendue au croc des malfaiteurs la tête du vieillard qu'ils avaient cent fois maudit pour sa cruauté et son avarice, les Arabes Andalous s'émurent. Oubliant soudain les défauts et la dureté du supplicié, on ne se souvint plus que de son grand courage et de son patriotisme. Il avait vu le Prophète, il avait combattu à ses côtés et gardait intacte sur bien des points la tradition de l'islamisme. Toutes ces considérations ame-

1. Ibu-Hayan.

nèrent un soulèvement général contre les Syriens. On combattit. Baledj fut tué d'un coup de lance dans les plaines de Calatrava par le fils d'Ocbah, l'émir de Narbonne, qui garda de cette victoire le surnom d'Al-Mansour[1], et Thalaaba, second chef des auxiliaires, après une belle résistance dans les murs de Mérida, accepta la paix d'Aboul-Khatar.

Le délégué du khalife, éteignant par une double mesure de prudence le feu de ces divisions si impolitiques entre hommes de la même loi, expulsa d'Espagne Thalaaba et huit autres chefs dangereux par leur turbulence, et dissémina leurs soldats dans l'Andalousie, pour y remplir les vides causés par la guerre et cultiver les terrains abandonnés ou pris sur ceux qui restaient aux anciens habitants du pays. Ainsi, par exemple, les hommes de Damas furent établis à Elvire; ceux d'Égypte et les premiers Beledis, à Ocsonoba et à Beja; les autres Arabes, à Murcie, dans la terre de Theudmir; ceux d'Hémèse, à Séville et à Niebla; ceux de Palestine, à Medina-Sidonia et à Algésiras; les tribus du Jourdain, à Malaga; les natifs de Kimrin, à Jaen; et ceux de Wacita, dans les comarchies de Cabra.

La paix suivit d'abord l'établissement de ces colonies; mais, comme il était facile de le prévoir, elle ne fut pas de longue durée. Il y avait entre toutes ces diverses populations, qui se multipliaient si rapidement en Espagne, des rivalités, des jalousies, de vieilles rancunes dont on ne peut guère se figurer la ténacité et l'ardeur dans ces âmes passionnées à l'excès, rapprochées, mais non assimilées, dans l'unité religieuse. Peu de mois après l'arrivée du nouveau wali Aboul-Khatar, la Péninsule était plus troublée et plus divisée que jamais[2].

Un chef syrien, jeune, actif, ambitieux et mécontent, nommé Samailh-ben-Hakem-el-Kelabi, auquel Aboul-Khatar refusait le gouvernement de Saragosse, ralluma la guerre civile. S'armant d'une prétendue préférence du wali pour les Abdarites ou descendants de Kâktan, Arabes de l'Yémen, il souleva comme un seul homme ses frères modharites, qui prétendaient descendre seuls

1. Le Victorieux.
2. Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. III, p. 203.

d'Ismaël. Vaincu et tué d'un coup de lance, en 745, Aboul-Khatar laissa le pouvoir à ce parti, qui le confia successivement à Thoueba, un des compagnons de Baledj, et à Yousouf-el-Fheri, émir de Narbonne et petit-fils d'Habib, le meurtrier d'Abd-el-Azis. Ce triomphe d'une race orgueilleuse, et que les fils des conquérants, regardant à bon droit la Péninsule comme leur domaine, traitaient d'étrangère, devait révolter tous ceux qui avaient dans les veines du sang de la race rivale. En un clin d'œil la population musulmane fut sur pied. Un choc épouvantable, où, par une ironie du hasard, qui montre de son plus faible côté la gloire militaire, Yousouf dut la victoire à l'intervention des bouchers et des portefaix de Cordoue, eut lieu en 747, et depuis ce succès jusqu'en 753, l'étendard blanc du khalife et le drapeau jaune des Yéméniens ne cessèrent de flotter hostilement sur un point ou l'autre de l'Espagne contre l'étendard rouge et teint de sang des Modharites.

CHAPITRE VIII

ABD-EL-RAHMAN-BEN-MOUWIAH ET CHARLEMAGNE.

Le festin des Abassides. — Chant de mort. — Le dernier des Beni-Ommeyah. — Désert de Barah. — Le douair hospitalier. — Tribu de Zeneth. — La coupe de miel et de fiel. — L'émir de la mer. — Divan de Cordoue. — L'ambassade. — Les Berbers de l'Atlas. — Abd-el-Rahman élu émir. — Vallée de Guadaramba. — Les deux lettres. — Débarquement de l'Ommyade. — Portrait d'Abd-el-Rahman. — El-Fehri et El-Daghel. — Les vers d'Harca. — Bataille de Mûsara. — Vaillance des Berbers. — Le doigt de Dieu. — Paix de Grenade. — Les crocs sanglants. — Les fils de Yousouf. — L'émir de Saragosse. — Pacte avec les chrétiens d'Afranc. — Les mécontents de la frontière appellent Karilah. — Charlemagne aux bords de l'Èbre. — Retraite de Pampelune. — Le val de Roncevaux. — Basques et Franks. — Désastre d'Altabiçar. — Le dernier des Fehri. — Fondation de la mosquée de Cordoue. — Le palmier du généralife.



CINQ ans avant la division des walis du Prophète, il se passa un événement sinistre dans l'Orient, qui devait avoir un heureux contre-coup en Espagne. Les fils d'Abbas, descendants de l'oncle de Mahomet, s'étaient levés contre les Ommyades, descendants de sa propre fille. Merwan avait été renversé violemment du trône et l'étendard noir arboré sur les palais et les mosquées à la place de l'étendard blanc. Désarmée en apparence par son triomphe, la faction noire n'abusa point d'abord trop durement de la victoire. C'était un piége auquel les blancs eurent tort de se laisser prendre. Un oncle du nouveau khalife, Abdallah-ben-Ali, avait invité à un festin les hommes de la race rivale : ils s'y rendirent tous, moins un, au nombre de quatre-vingt-dix. Au moment de prendre place sur les coussins, une portière de la tente se soulève et un poëte abasside, au front sombre, à l'œil menaçant, entre et, allant se placer en face d'Abdallah, déclame les vers suivants d'une voix tremblante de colère :

Ta brillante et heureuse étoile
Resplendit sur ce royaume
De plus haut que les plus hautes montagnes,
Et l'inonde de sa douce lumière.
Elle porte à son comble la fortune
Des nobles Abassides,
Dont la gloire a rempli le monde;
Elle élève au faîte des grandeurs la race d'Abd-el-Haxian.
Mais puisque le sort est si inconstant,
Que tantôt il nous frappe, tantôt il nous prodigue ses faveurs,
Pourquoi montrerais-tu un visage compatissant
Aux enfants d'Abd-el-Xiamsi,
Race perfide et implacable?
Coupe et tranche au pied
Cette plante orgueilleuse,
Et n'en laisse pas un seul rameau qui puisse un jour te faire ombre!
Qu'ils meurent aussi, leurs complices,
Couverts d'un masque de poix.
Les voilà aujourd'hui sous ta tente,
Et tu sais pourtant que leurs glaives acérés,
Et qui toujours ont soif de sang, sont prêts à briller contre toi.
Je ne peux, ni moi, ni ceux que ton danger alarme,
Les voir dans ton alcazar, foulant aux pieds les tapis,
Sans te crier de toutes mes forces :
Puisque Dieu les a abaissés, pourquoi ne les frappes-tu pas?
Qu'ils disparaissent de la terre, et sois impitoyable!
Souviens-toi du fils d'Ali et de Zayd, et de leur mort indigne!
Souviens-toi de cet illustre Ibrahim, tué si perfidement,
Après avoir été traîné dans les rues d'Horran, au fond d'une prison,
Et dont le cadavre te crie de sa tombe :
Vengeance! vengeance! vengeance!

A cet appel forcené, la tête d'Abdallah s'exalte; il répète le cri vengeur du poëte et montre ses convives du doigt. C'en fut assez. Les pieux de la tente sont arrachés et les bras des siens, qui n'avaient pas d'armes, s'en servent comme de massues pour assommer les Ommyades. Telle est la rage de l'esprit de faction que cette boucherie même ne put apaiser la soif de vengeance de l'Abasside.

1. Sobre los mas altos montes
A este reyno amanecia
Su clara e felix estrella
Que lo baño en luz benigna.....
(Conde, t. I, p. 134.)

Sur ce monceau de morts et de mourants, dont quelques-uns luttaient encore contre l'agonie, il fit étendre le tapis du festin, et, sans être ému des cris sourds que l'angoisse et le désespoir arrachaient sous leurs pieds aux victimes, les noirs célébrèrent par une orgie impie et effrénée le massacre de leurs rivaux.

Un seul, comme nous l'avons dit, des Beni-Ommeya avait échappé à ce carnage : c'était un jeune homme de vingt ans nommé Abd-el-Rahman-ben-Mouwiah. Averti à temps, il gagna les tentes des Bédouins du désert et parvint, quelques jours après, à passer de Syrie en Afrique. Le gouverneur de ce pays devait sa place et sa fortune à la famille du proscrit. Mais les dettes de la reconnaissance se paient rarement aux malheureux. Dans la capture du fugitif, le wali vit un moyen assuré de plaire au khalife abasside, et il lança ses cavaliers à sa poursuite. Abd-el-Rahman était alors dans le cercle de Barca. Les hommes du wali arrivèrent la nuit au douair où il avait reçu l'hospitalité, et demandèrent aux Bédouins s'ils n'avaient pas un Syrien d'une vingtaine d'années sous leurs tentes.

Au portrait qu'ils en firent, les vieillards du douair virent sur-le-champ qu'il s'agissait de leur hôte qu'ils connaissaient sous le nom de Giafar-al-Mansour, et, résolus de le sauver, ils répondirent avec la ruse qui caractérise les enfants du désert que celui dont ils parlaient venait justement de partir pour la chasse au lion avec les jeunes gens de la tribu, et qu'on le trouverait dans une vallée peu éloignée où il devait passer la nuit. Les cavaliers d'Ebn-Habib y coururent à toute bride, et à peine eurent-ils disparu qu'on fit partir Abd-el-Rahman avec six des plus braves du douair dans la direction opposée. Ils traversèrent au galop ces solitudes sablonneuses, bravèrent les périls du désert, les ombres de la nuit, le rugissement des lions et des tigres, et après quelques journées de course violente arrivèrent enfin à Tahart, lieu voisin de Tlemcen. Cette ville appartenait à la tribu puissante des Zeneth, qui accueillit le proscrit comme un fils quand elle apprit surtout que Raha, une des plus nobles Zenèthes, était sa mère [1].

Tandis qu'Abd-el-Rahman s'établissait et se faisait adorer en Afrique, l'émir Yousouf continuait à se faire abhorrer en Espagne.

1. Manuscrits arabes de l'Escurial.

Son gouvernement, disent les Arabes, était une coupe de miel pour ses amis, et pour ses ennemis, de fiel et d'absinthe. Une lutte violente s'était déjà engagée entre lui et Ahmet-ben-Amrou, ancien émir de la mer et wali de Séville.

Fier de ses richesses et de l'honneur, saint aux yeux des croyants, d'être le petit-fils du porte-étendard du Prophète, Ahmet voulait supplanter Yousouf et se venger de Samailh, son bras droit, dont les intrigues lui avaient fait ôter l'émirat de la mer. Il profita du triomphe du khalife sanguinaire El-Saffah pour embrasser sa cause et se révolter contre Yousouf. Il était riche et puissant, les partisans ne lui manquèrent pas, et il était déjà maître de Saragosse et de toute la vallée de l'Èbre, quand Yousouf et Samailh se mirent en campagne.

Comme ils venaient de le rencontrer et de le battre auprès de la villa d'Ayûb [1], une conférence des principaux chefs des tribus arabes, syriennnes et égyptiennes établies en Espagne se tint à Cordoue. Husam-ben-Melik de Damas, Hussein-ben-Adagim-el-Ocaili, Hayut-ben-el-Moleni, d'Émèse, Temam-ben-Alcama, Abu-Galib, Wahib-ben-Zahir et soixante-quinze autres chefs des plus sages et des plus influents se réunirent pour aviser au salut public, gravement compromis par les discordes des partis et la guerre civile, et pour tâcher d'établir un gouvernement juste et fort, qui pût rendre enfin la paix et le bonheur aux peuples.

Hayût d'Émèse, prenant le premier la parole, fit sentir la nécessité de se détacher des khalifes, dont l'autorité, depuis longtemps, n'était plus que nominale, et de constituer en Espagne un pouvoir indépendant de l'Asie et de l'Afrique. Chacun applaudit à ses paroles; mais le vieux Teman-ben-Alcama, hochant la tête d'un air de doute :

« Où trouverons-nous, dit-il, le prince qu'il nous faut et qui, pour apaiser les troubles de notre nouvelle patrie et y faire luire les rayons de la paix et de la justice, devrait avoir la bonté d'Abu-Beker et l'équité d'Omar? »

Tous gardaient le silence, lorsque Wahib-ben-Zahir se leva et leur dit :

1. Catalayud.

« Je vous propose un descendant de nos anciens khalifes. C'est un jeune homme qui a dans les veines du sang de Mahomet. Errant et fugitif dans les vallées de l'Atlas, il s'est fait aimer de tous les scheiks berbers par son grand cœur et la noblesse avec laquelle il supporte l'adversité. C'est d'Abd-el-Rahman que je vous parle, fils du khalife Hescham. »

Une acclamation unanime ayant salué ce nom, les chefs élurent deux d'entre eux, Temam-ben-Alcama et Wahib-ben-Zahir, pour aller chercher en Afrique le dernier Ommyade. Ceux-ci s'embarquent sans perdre de temps, arrivent à Tahart, et, présentés par les scheiks des Zeneth à Abd-el-Rahman, l'abordent avec ces paroles :

« Les musulmans d'Espagne et les scheiks des tribus arabes, syriennes et égyptiennes nous envoient pour t'offrir l'empire, qui aura dans notre fidélité et notre foi des fondements plus solides que les montagnes. Tu ne vaincras pas sans péril et sans briser des résistances; mais les fils de ceux qui ont conquis l'Occident seront à tes côtés, ainsi que les peuples qui t'appellent, afin que tu gouvernes cette terre, qui fut à tes aïeux. Nous marcherons au combat tous ensemble, et mourrons, s'il le faut, pour t'élever et te maintenir sur le trône que nous t'offrons[1]. »

Abd-el-Rahman resta quelque temps silencieux, comme s'il écoutait encore; puis, se tournant vers les envoyés :

« Nobles représentants, dit-il, des musulmans d'Espagne, j'irai, selon votre désir, combattre dans vos rangs, et, si Allah nous aide et approuve votre dessein, vous ne trouverez en moi qu'un frère et un compagnon de plus de vos périls. Je ne redoute ni labeurs ni fatigues; la mort ne m'intimide pas, et je peux la regarder en face dans l'horreur des batailles, car l'inconstance de la fortune m'a souvent accoutumé à la mépriser. Puisque telle est la volonté des fidèles croyants, je suis donc prêt à leur donner ma vie et à devenir leur défenseur, s'il plaît au Tout-Puissant. »

Allant rejoindre ensuite les scheiks des Zeneth, il leur commu-

1. Todos correran á las peleas y á la muerte si necessario fuese, para colocarte y mantenerte en la soberania que te ofrecen. (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes*, t. I, p. 154.)

niqua le message qu'il venait de recevoir et leur demanda conseil. A peine eut-il fini de parler, que le chef parent de sa mère s'écria avec feu :

« Puisque Allah t'ouvre ce chemin, entres-y vaillamment, mon fils, et compte sur nous tous, qui te suivrons pied à pied pour soutenir avec nos lances l'honneur de la famille. »

Tous les autres scheiks s'empressèrent de le féliciter et de lui offrir leurs bras. Les Zeneth promirent cinq cents cavaliers; les Meknasah, deux cents; ceux de Tahart, cinquante chevaux et cent lances. Toute la jeunesse demandait à l'accompagner, et quand il s'embarqua, pas un de ces farouches montagnards de l'Atlas qui ne versât des larmes.

Comme l'homme marche en aveugle dans cette voie mortelle! Au moment où le vaisseau qui apportait sa ruine voguait à toutes voiles vers l'Andalousie, Yousouf s'applaudissait de sa fortune et la croyait affermie à jamais. A la fin de la lune de dilhagia [1], de l'an 136 de l'hégire, il avait repris Saragosse et fait prisonniers Ahmet-ben-Amrou et son fils. Il les ramenait à Cordoue enchaînés sur des chameaux. Un jour qu'il se reposait sous les frais ombrages de la vallée de Guadaramba, la portière de son pavillon fut soulevée tout à coup, et il vit paraître Samailh, couvert de sueur et de poussière, qui lui dit hors d'haleine :

« Lis cette lettre, elle t'expliquera pourquoi j'entre si brusquement. »

Yousouf prit la lettre en silence; elle ne contenait que ces mots : « Seigneur, ton règne est fini; déjà est en chemin celui qui détruira ton autorité et ta force. Dieu vous destine à la mort de Soleïman et de tant d'autres Moslems illustres. » Presque au même instant arrive un courrier de Cordoue, dont l'air soucieux émut tellement les soldats qu'ils s'attroupèrent en tumulte devant le pavillon. Il apportait une autre lettre, dans laquelle le fils de Yousouf annonçait le prochain débarquement d'Abd-el-Rahman, dont on signalait le vaisseau en vue d'Elbira [2].

1. Novembre.

2. El-Macin, *Historia Sarracenica*, lib. II. — Abû-Abdallah, *Vestis acupicta*, p. 197. — Abû-Becker, *la Veste de soie*, p. 30.

Interdit d'abord à cette nouvelle et tremblant de colère, Yousouf tomba dans un tel excès de rage qu'oubliant le mot du Prophète : « Garde-toi de tremper tes mains dans le sang de ton frère, » il fit mettre en pièces Ahmet-el-Koraischi, Wahib, son fils, et El-Zohri. leur hadjeb (secrétaire). Aussi, dit l'Arabe Ibn-Hayan, le bonheur le quitta ce jour-là pour passer sous l'étendard blanc du fils des Ommyades.

Celui-ci débarqua le dixième jour de la première lune de rebi, au port fortifié des collines Hisn-al-Mounecab[1]; mille cavaliers de la tribu de Zenetah prirent terre avec lui. Les principaux scheiks d'Andalousie l'attendaient sur le rivage et lui jurèrent fidélité en touchant sa main. Les populations, qui s'étaient portées en foule sur le lieu du débarquement, l'acclamèrent avec enthousiasme, et toute la jeunesse des tribus de l'intérieur et de la côte accourut en armes sous sa bannière.

Abd-el-Rahman était doué de tous les avantages extérieurs qui donnent et conservent la popularité aux princes. Alors dans la fleur de la jeunesse, beau de figure et plein de noblesse et de grâce, il avait le teint blanc et rosé, de grands yeux bleus pétillants de vivacité, et une physionomie où brillaient à la fois la douceur et la majesté. Sa taille était élevée, bien prise et souple comme le roseau[2]. Il maniait son cheval avec une aisance qui lui aurait seule gagné le cœur des scheiks, cavaliers en naissant. Peu de jours après son arrivée, vingt mille hommes étaient groupés autour de l'étendard blanc, et, à la tête de ces forces, il entrait à Séville.

Instruit de ses progrès, Yousouf frémissait d'indignation; il aurait bien voulu marcher à ce rival et châtier ce qu'il nommait la défection des scheiks; mais, retenu à Tolède, comme Samailh à Merida, par l'effervescence des esprits, il ne put qu'envoyer à son fils Abou-Zaïd l'ordre de défendre Cordoue en attendant son arrivée. Si cet ordre prudent eût été suivi à la lettre et que Abou-Zaïd eût massé à mesure ses partisans derrière les murs de Cordoue et attendu Samailh et son père, la lutte aurait offert peut-être de grandes

1. Almuñecas.
2. Estaba Abderaman en la flor de sa juventud; era de mucha gentileza, blanco de color sonrosado. (Conde, t. I, p. 159.)

chances à Yousouf. Mais la jeunesse est présomptueuse et facile à l'espoir. Se voyant à la tête d'une force nombreuse, Abou-Zaïd ne put contenir son ardeur; il courut attaquer celui que son père appelait dédaigneusement *El-Daghel* (l'aventurier), et fut culbuté au premier choc par les cavaliers africains.

Yousouf et Samailh, au bruit de cet échec, pressèrent leur marche et rencontrèrent l'Ommyade plus tôt qu'ils n'espéraient; car, laissant la moitié des siens devant Cordoue, Abd-el-Rahman venait avec sa seule cavalerie au-devant des Modharites. Il n'avait qu'une dizaine de mille hommes, qui formaient à peine le tiers de l'armée de l'émir. Aussi, quand celui-ci les découvrit, à l'aube, dans la plaine de Mûsara, il se mit à hausser les épaules et à répéter, en signe de mépris, ce vieux quatrain d'Harca, fille de Naaman :

« Nous sommes une multitude dévorée par la soif, qui venions nous désaltérer et qui trouvons quelques gouttes d'eau à peine dans le creux d'un rocher[1]. »

Les scheiks toutefois ne partageaient pas sa confiance; ils remarquaient avec consternation qu'on allait combattre le *jour des victimes,* comme à la funeste bataille de Merdje-Rahita, l'une des plus sanglantes défaites des Cayssis. Troublés par un lugubre pressentiment, ils communiquèrent leurs terreurs à Samailh, qui se contenta de répondre : « Au combat! et soyons vaillants cavaliers[2]! »

A ces mots, les clairons sonnèrent, et les deux masses de cavalerie s'élancèrent l'une contre l'autre au galop. Cette fois encore, l'honneur du choc fut aux Berbers. Rompus par leur charge impétueuse, les escadrons de Yousouf tournèrent bientôt bride, laissant le champ de bataille tout sanglant et jonché de morts. En revenant devant Cordoue, le vainqueur entendit les acclamations des habitants, qui s'empressèrent de lui ouvrir la porte du pont, ou du couchant, tandis que les soldats de Yousouf sortaient par celle du levant.

Malgré sa haine pour la race rivale, le parti de l'émir avait vu dans ces deux victoires le doigt de Dieu. Les populations musulmanes étaient trop imbues des croyances fatalistes pour qu'il fût

1. Sedienta turba venimus.....
2. Vamos á la pelea y seamos buenos caballeros. (Conde, t. I, p. 163.)

possible de continuer la lutte. Yousouf transigea donc. Il abandonna au daghel le gouvernement de la Péninsule, lui livra comme otages ses deux fils, Abu-Zayd et Aboul-Assouad, et rentra dans la vie privée à Cordoue, au milieu de ses nombreux amis et de sa puissante famille. Quant à Samailh, il fut maintenu dans le commandement de la frontière orientale[1].

Cette paix dura peu. Dès qu'il se crut assez fort pour renverser Abd-el-Rahman, Yousouf reprit les armes; mais la fortune ne lui fut pas favorable dans les champs de Lorca, où il périt foulé aux pieds par les chevaux d'Abd-el-Melik. Sa tête et celle de son fils aîné, accrochées aux crampons de fer des remparts de Cordoue, et la fin violente de Samailh, tué, dit-on, en prison, montrèrent bientôt aux tribus musulmanes que, lorsque l'étoile d'un homme brille et monte dans le zénith, rien n'en peut obscurcir l'éclat.

Ce triomphe assura la puissance d'Abd-el-Rahman, mais il n'assura point la paix. Le tronc de l'anarchie coupé, il poussa de tous côtés, comme du pied d'un chêne que vient de raser la hache, de nouveaux rameaux, presque aussi dangereux. En 759, Barcerah-el-Gazani tend la main au second fils de Yousouf, et prend Sidonia et Séville; l'année suivante, Ben-Adrah, parent de Yousouf, soulève Tolède; en 761, le khalife abasside Giafar le Victorieux (Al-Mansour), voulant justifier son surnom, envoya une flotte et une armée considérable pour reconquérir l'Espagne. L'alcaïd de Sidonia prit les armes en 764. Les chrétiens remuaient vers le même temps dans les montagnes de la Galice. Meknesi-el-Sekelebi réunissait, en 766, tous les bandits de la Péninsule et d'Afrique; enfin, en 772, Hussein-el-d'Adjan se révoltait ouvertement à Saragosse. Tous ces coups vinrent s'émousser sur le bouclier d'Abd-el-Rahman.

Trois ans plus tard, il ne lui restait d'ennemis que dans les montagnes et sur la frontière de l'est. Mais Soliman-el-Arabi, l'émir de Saragosse, rêvait la souveraineté de l'Espagne orientale. Comprenant bien qu'il ne l'obtiendrait pas à la pointe de son épée, il prit le mauvais chemin des ambitieux, la trahison, et se rendit secrètement en Gaule auprès de Charlemagne, pour solliciter son appui et

1. Abû-Becker, *la Veste de soie*, p. 33. — Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. III, p. 327.

son intervention. Les prétextes les plus menteurs ne manquent jamais aux traîtres. Soliman et ses complices, parmi lesquels se trouvait un fils de Yousouf, échappé de la citadelle de Cordoue, peignirent Abd-el-Rahman au chef militaire des Franks avec les plus noires couleurs de l'esprit de parti.

C'était, disaient-ils, le moins humain de tous les musulmans qui eussent jusque-là gouverné l'Espagne, devenue, sous son administration, un séjour de désolation et de misère. Non content d'avoir immolé ses adversaires, il avait étendu sa férocité dans le cercle même de sa famille. Un de ses frères avait été brûlé vif par son ordre, après avoir eu les pieds et les mains coupés. Il avait réduit, à force d'impôts et d'exactions, les juifs et les chrétiens d'Espagne à un tel état d'exaspération et de détresse que la plupart d'entre eux quittaient le pays après avoir précipité dans les flammes leurs esclaves et leurs propres enfants [1].

Ces griefs, par leur exagération même, étaient de ceux qui frappent et entraînent les hommes sans lumières, tels que devaient être les Franks de Charlemagne. Le petit-fils de Karl le Marteau s'en empara évidemment dans un but de conquête. Tout souriait à sa fortune; il venait de ceindre la couronne de fer d'Italie à Monza, de fouler les dalles de la ville éternelle, et, après avoir franchi les Alpes avec la rapidité et la majesté de l'aigle, il ne doutait pas de franchir aussi glorieusement les Pyrénées. Grâce au travail guerrier de ses pères, il touchait, d'ailleurs, au midi ces Arabes que le vieux Karl avait écrasés à Poitiers. En quarante-six années, profitant des divisions des lions de l'islam, occupés à se déchirer et à baigner de leur propre sang le sol de l'Espagne, le maire du palais, son fils et son petit-fils avaient conquis la Provence, l'Aquitaine et la Septimanie, et refoulé les Sarrasins au delà de la chaîne de Gebel-Albortat, désormais pour eux infranchissable.

Charlemagne croyait donc qu'en répondant à l'appel des émirs, il irait, avec ses phalanges, aussi loin que César. Rien, en effet, ne retarda d'abord la marche des masses qui suivaient sa bannière. Cette forêt de lances et d'épées, qui roulait comme l'ouragan derrière son coursier noir bardé de fer, traversa sans obstacle le port

1. Chronique de Moissac, *ad annum* 793.

de Roncevaux et, en s'arrêtant, fit tomber les murs de Pampelune. Descendant de là vers l'Èbre, dont il suivit le cours jusqu'à Saragosse, Charlemagne trouva sous les remparts de cette ville les Lombards et les Provençaux, qui s'y étaient rendus, d'après ses ordres, par les ports des Pyrénées orientales; mais, à sa grande surprise, les portes restèrent fermées. Soliman avait trop présumé de son crédit et mal jugé de ses frères : à l'apparition de Karilah[1], le patriotisme musulman s'était réveillé avec force, et, au lieu d'auxiliaires, les Franks ne trouvaient plus que des ennemis, même parmi les chrétiens.

Déçu dans ses espérances, Charlemagne ne jugea pas prudent de pousser plus loin l'expédition; il revint sur ses pas, pour se venger probablement du manque de foi des émirs, rasa en passant Pampelune, rentra dans les gorges pyrénéennes, et franchit dans toute leur longueur les vallées d'Engui et d'Erro, pour descendre dans celle de Roncevaux.

Cette vallée est dominée par le pic d'Altabicar. Du haut de ce pic très-ardu, l'œil embrasse à la fois le col, qui mène à travers la chaîne principale jusqu'à Valcarlos, dernier hameau de la Navarre, et le défilé qui s'ouvre sur la France et n'a pour bornes que les montagnes d'Auvergne, tandis que du côté de l'Espagne l'horizon est borné par un amphithéâtre de montagnes dont les cimes surplombent de toutes parts. La double chaîne qui forme le contour de la vallée de Roncevaux, en s'évasant jusqu'à l'ancien ermitage d'Ibaneta, se rapproche tout à coup à l'entrée du passage, et va toujours se resserrant jusqu'à la plaine de la Nive.

C'est sur le pic d'Altabicar et dans les bois du défilé que le petit-fils d'Eudo, Lupus II, avait embusqué ses Basques. L'armée, partagée en deux divisions, marchait sur une ligne étroite et longue, comme l'y obligeait la configuration du terrain. Les montagnards laissèrent passer la première; mais, lorsque l'avant-garde de la seconde, qui escortait le butin et les bagages, approcha d'Altabicar, la corne d'urus retentit sur la cime des monts, et les rudes Escualdanas, déracinant les rochers et les roulant du haut des pics, écrasèrent les Franks.

1. C'est ainsi que les musulmans appelaient Charlemagne.

Les Basques avaient pour eux dans cette attaque la légèreté de leurs flèches, les rochers et l'avantage de leur position. La pesanteur des armes, la difficulté du terrain et la surprise paralysaient la bravoure des Franks. Eginhard, maître d'hôtel du roi, Anselme, comte du palais, et ce Roland, commandant de la frontière de Bretagne, qui devait laisser dans les Pyrénées un renom immortel, périrent ce jour-là. De la deuxième division, pas un homme ne rejoignit Charlemagne, qui descendit désespéré le plateau de la Nive sans tourner la tête pour revoir ces chairs écrasées, la pâture des aigles, et ces ossements destinés à blanchir éternellement dans le col d'Ibaneta[1] !

Délivré de cet ennemi, Abd-el-Rahman eut à lutter encore dans les sierras de Cazorla contre ce fils de Yousouf dont nous avons déjà parlé, et qui mourut dans un combat. Aussi clément que brave, il pardonna, en 784, à son frère Cassim, le dernier des Fehri, qu'on lui amena chargé de fers à Cordoue, et qui l'implorait en baisant la terre, et ne s'occupa plus dans les deux dernières années de sa vie que de l'édification de la grande mosquée de Cordoue, dont il avait posé la première pierre en 786.

Malgré le bonheur qui suivit toutes ses entreprises, peu de princes avaient eu une vie aussi agitée, et l'on comprend que dans ce tumulte sanglant, où s'écoulèrent ses jours, il ait regretté plus d'une fois, avec une douce mélancolie, la paix de sa jeunesse sur la terre natale. C'est ce tendre sentiment qu'il exprima délicieusement dans les vers suivants, en regardant un jour du haut de son alcazar un palmier qu'il avait fait apporter de Syrie et planter dans le Généralife de Cordoue :

« Toi aussi, mon beau palmier, tu es étranger sur cette terre! Les douces brises des Algarves te balancent et te caressent. Tu plonges tes racines dans un sol fécond et portes ta cime jusqu'aux cieux, et cependant tu verserais des larmes, si tu sentais ce que je sens. Mais tu n'éprouves pas les brusques assauts de la fortune; tu n'es point noyé de pluies continuelles de peine et de douleur. J'ai arrosé de larmes les palmiers que baigne l'Euphrate; mais les pal-

1. *Annales metenses*, an. 778. — Eginhard, *Caroli Magni vita*, p. 52. — Le moine d'Angoulême, *Caroli Magni vita*, p. 72. — Pierre de Marca, *Marca Hispanica*, lib. III.

miers et le fleuve ont oublié mes peines, depuis que les mauvais génies et la cruauté des Abassides m'ont forcé d'abandonner de ma tendresse les doux objets. A toi, de ma patrie si chère, il ne reste aucun souvenir, et moi, toutes les fois que j'y songe, les larmes me viennent aux yeux[1]. »

1. Tu tambien, insigne palma
Eres aqui forastera.....
De algarbe las dulces auras
Tu pompa halagan y besan.....

CHAPITRE IX

LES VIEUX CHRÉTIENS.

Asturies. — Les landiers. — Pelay-el-Roumi [1]. — Le lieutenant d'Abd-el-Meleck. — La Cava Donga. — Discours de Pelayo. — Oppas le Traître. — Perfidie et patriotisme. — La vengeance du Guadalète. — Le combat. — Victoire des chrétiens. — La vérité et la légende. — Le mont d'Auzona. — L'orage aux prairies de Cosgaya. — Cangas de Onis. — Le Camille des Asturies. — Les montagnards de la Liebana. — Favila. — Sierra de Sobremonte. — L'ours de Helgueras. — Alonso le Catholique. — Guerilleros des montagnes. — Leur costume, leurs armes et leurs mœurs militaires. — Ebn-el-Saïf (le fils de l'épée). — Déplorable état des villes chrétiennes. — Lugo et l'évêque Odoarius. — Tours et Castilles. — Légende de la mort d'Alonso. — Fruela. — Le Caïn de Cangas. — Élection populaire. — Les chefs pacifiques. — Aurelio. — Le Fils de la Musulmane. — Mauregat. — Rapprochement des montagnards et des Arabes. — Les vieux chrétiens peints par les enfants du Prophète.



EVENONS maintenant sur nos pas pour raconter un épisode qui se perd dans le courant des faits principaux, comme l'humble ruisseau des sierras, dans le grand lit de l'Ebre ou du Guadalquivir. Un chef goth, nommé Athanagild, avait succédé, vers 740, dans sa seigneurie vassale des Arabes à Theudmir. Écrasés d'impôts par les walis, et n'en pouvant plus supporter le poids, ses vassaux s'enfuirent dans les Asturies. Bornées au nord par l'Océan, à l'est par le plateau de Saint-Ander, au sud par le royaume de Léon et à l'ouest par la Galice, ces montagnes aux sommets arides, toujours couverts de neige, forment un carré de 46 lieues de long et de 10 à 15 de large, entrecoupé de vallées profondes et de torrents, et hérissé d'épaisses forêts. Les parameras pierreux qui en couronnent les contreforts les moins élevés sont revêtus d'une palissade naturelle de *landiers* ou genêts épineux de six à sept

1. Pelayo le *romain*, le chrétien.

pieds de hauteur, dont l'homme le plus intrépide n'oserait braver les piquants.

C'est dans cette région impénétrable à la cavalerie que les chrétiens se réfugièrent. Là, Athanagild étant mort ou ne pouvant plus les conduire, ils élurent en 755 un chef d'origine romaine, ainsi que l'indique son nom, appelé Pelayo (Pelagius). Le bourg de Cangas de Onis, siége de cet humble pouvoir, était trop loin de Cordoue ou de Séville pour attirer l'attention des croyants. On savait bien que sous Anbessa-ben-Sohim, un chef infidèle s'était réfugié sur un rocher inaccessible avec trois cents chrétiens. Les musulmans qui le cernaient n'avaient abandonné la place que lorsqu'il resta seulement autour de lui trente hommes et dix femmes, n'ayant pour vivre que le miel laissé par les abeilles dans les fentes du rocher[1]. Qu'il eût échappé à la faim avec cette poignée de proscrits et grossi sa troupe des pâtres, des bûcherons et des montagnards à demi sauvages de la Liebana, l'émir voisin ne s'en inquiétait guère. Tant qu'il se tint dans les forêts ou dans les vallées de Polanos, les musulmans ne détournèrent pas la tête. Mais, enhardi par le succès, des pics neigeux et des landiers il descendit sur les pentes mitoyennes des montagnes ombragées de châtaigniers et de bouleaux, puis, n'apercevant de turban nulle part, il fit un pas de plus et osa s'établir dans la plaine. Les Arabes, qui veillaient au haut des atalayas de la côte, aperçurent alors la croix et donnèrent l'alarme. Abd-el-Melek, l'émir des frontières d'Afranc, envoie aussitôt un corps de troupes pour refouler les infidèles et les forcer à payer le tribut.

Averti de l'approche d'Alkhamah, lieutenant de l'émir, Pelayo se replia promptement vers les montagnes. A l'est de l'Auseba et entre ses rudes escarpements et une gorge étroite, s'élève un rocher énorme qui ferme cette petite vallée, et au pied duquel jaillissent les deux sources de la Deva. Ce rocher, nu dans toute sa hauteur, porte à sa cime un bois épais et sombre. L'aspect de cette masse immense qui monte à pic vers les nues et de la chaîne de montagnes qui semble se répandre pour ne laisser aucune issue hors du ravin, frappe l'âme de crainte. A sa base et un peu au-

1. Ebn-Hhayan, *apud Ahmed*, fol. 343 b., et Ben-Ahmed-el-Razi, fol. 586 b.

dessous des sources jaillissantes, apparaît une ouverture semi-circulaire, haute de plus de deux mètres, qui forme l'entrée d'un vaste souterrain appelé en vieux asturien, à cause de son étendue, *Cava Donga* (la caverne profonde)[1].

Pelayo s'enferma avec une grande partie des siens dans ce souterrain, embusqua les autres dans les bois du rocher et les anfractuosités des montagnes, et, en attendant l'ennemi, anima, dit-on, les pâtres asturiens et les réfugiés goths par ces paroles pleines d'énergie et de cœur :

« Braves compagnons !

« Les ennemis de Dieu ont décapité nos enfants, coupé la gorge à nos pères, arraché de nos bras nos femmes, brûlé nos villes et nous ont tous chassés de nos demeures. Nos temples et nos autels ils les profanent, brûlent et dispersent les reliques des saints et ne cessent de blasphémer le nom de Jésus-Christ ! Resterons-nous les bras croisés devant ces horribles misères? Contemplerons-nous d'un œil sec notre ruine et notre déshonneur? Non ! nous fondrons comme des lions sur cette tourbe de païens qui ont déshonoré nos femmes et massacré nos frères ! Non, nous verserons s'il le faut tout le sang de nos veines pour humilier ces mécréants et relever les autels du Seigneur ! Que pourriez-vous redouter, compagnons, en marchant au combat pour Dieu et la justice?... Tous nos péchés seront lavés dans le sang des païens ! Nos saints martyrs du haut des cieux nous crient vengeance pour leur mort ! Vengeance pour la profanation des autels ! Vengeance, vengeance, chrétiens, pour le nom de Dieu tout-puissant tant de fois blasphémé[2] ! »

Les musulmans, d'après la tradition et les chroniques, arrivaient sur ces entrefaites. Étonné du petit nombre d'ennemis qui se montraient à la bouche de la caverne, Alkhamah dédaigna de les combattre et leur envoya offrir, par l'évêque Oppas, la vie sauve s'ils se rendaient.

Le traître, monté sur un mulet, chevaucha vers la Cava Donga et, ayant fait signe à Pelayo de passer les sources, lui parla ainsi :

1. Carvallos, *Antiguedades de Asturias*, t. IX.

2. Claman por los templos profanados, por los altares ensangrentados, por el nombre de Dios blasphemado. (Masdéu, *Historia civil de la España araba*, p. 57.)

« Tu sais comme moi, frère, que l'Espagne réunie sous un seul sceptre, et suivant en masse la bannière gothique, n'a pu soutenir le choc des enfants d'Ismaël : ce qui a été impossible à la nation, espères-tu donc le faire avec cette poignée d'hommes dans une caverne?... Écoute le conseil d'un ami et hâte-toi, si tu m'en crois, de déposer les armes pour jouir des bienfaits et de la paix des Arabes.

— Oppas, répondit Pelayo, je ne veux ni de l'alliance ni du joug des païens. La fortune des peuples est comme la lune, qui, échancrée par intervalles et réduite à un seul quartier, ne tarde pas à revenir dans son plein et à reprendre sa splendeur. Confiants dans l'appui de Dieu, nous espérons qu'il nous tirera du péril, et que de cette caverne sortira le salut de l'Espagne et la vengeance de Guadalète [1].

— Fol espoir et vaines paroles ! reprit le mauvais évêque, bas les armes, te dis-je, ou vous serez tous exterminés [2] !

— Qu'ils viennent, s'écria Pelayo, leur nombre ne nous effraie pas !... »

Le traître haussa les épaules et, tournant bride sans répondre, descendit au camp des Arabes. Là, du plus loin qu'il aperçut le lieutenant d'Abd-el-Meleck : « Donne le signal de l'attaque, lui cria-t-il, vous n'aurez jamais avec eux que la paix de la mort ! »

Aussitôt les arcs sont tendus et les flèches volent contre les chrétiens plus épaisses et plus serrées qu'une nuée d'orage [3]. Mais leur pointe d'acier s'émousse et rebondit sur le granit de la montagne. Tirant à couvert au contraire et d'en haut, les archers et les frondeurs astures portent le désordre et la mort dans les rangs ennemis. Les voyant hésiter, les montagnards, placés en embuscade dans le bois et les rochers, roulent sur eux d'énormes blocs qui achèvent de les mettre en déroute. Ils reculèrent, et alors Pelayo

1. *Sebastiani Salmanticensis episcop. Chronic.*, num. 8, 9, 10. — *Le Moine d'Albelda*, num. 50. — *Le Moine de Silos*, *Chronic.*, p. 281. — Lucas de Tuy, *Chronicon Mundi*, p. 69.

2. Si no morireis á spada,
No escapereis de sus manos.
(Romancèro de L. de Sepulveda.)

3. Tunc cerneres saxa intermissis jaculis sicut dentissimas pluvias volare contra beatam speluncam. (Lucas de Tuy, 30.)

sortit de la Cava Donga avec les siens, et les suivit pied à pied, les accablant d'une grêle de pierres et de traits dans tous les défilés de la Liebana.

Peu de croyants purent échapper ce jour-là : ceux que sauva la vitesse de leurs chevaux ne ramenèrent ni leur chef Alkhamah, étendu mort par une flèche asture, ni le mauvais évêque auquel sans doute Pelayo fit expier sa trahison. Le ciel lui-même semblait combattre pour les Goths, car un orage épouvantable éclatant pendant la poursuite, égara et aveugla les fuyards, qui, glissant sur les pentes inondées de l'Auseba, furent précipités dans la Deva grossie et mugissante comme un torrent, et s'y noyèrent[1].

L'historien Abdallah avoue que les Arabes perdirent trois mille hommes. Ce chiffre vraisemblable ne pouvait, comme on pense bien, suffire à la joie triomphante des chroniqueurs du moyen âge. Sébastien de Salamanque, poussant aux dernières limites l'exagération espagnole, affirme que les Chaldéens perdirent dans le combat cent vingt-quatre mille hommes, et que le mont d'Ausona, en s'éboulant tout à coup sur les pas des fuyards auprès des prairies de Cosgaya, en engloutit soixante-trois mille dans l'eau de la Deva[2]. Othman-abi-Nessa, qui tenait Gijon, se replia, dit-on, sur les Pyrénées à cette nouvelle, et dut s'ouvrir un chemin à la pointe de l'épée pour traverser le val d'Olalle où étaient groupés les montagnards. Par sa retraite, ce coin de terre se trouva libre; mais Pelayo n'y jouit pas longtemps de sa victoire, car, deux ans écoulés à peine, on portait son corps dans l'église du bourg de Cangas de Onis.

L'éloignement et l'hyperbole ont bien grossi la renommée du

1. Por el monte de Auzona
Huyen los que habien quedado,
Cayera el mon con ellos
Debajo los á tomado.
(Romance historique de Pelayo.)
(*Romancero castellano*, t. I.)

2. Centum viginti quatuor millia Caldæorum sunt interfecti, sexaginta vero et tria millia in flumine projecti. — Il faut ranger probablement parmi ces fictions l'ambassade d'Oppas auprès de Pelayo; mais le fait n'en mérite pas moins d'être conservé par l'histoire, d'abord parce qu'il flétrit un crime de lèse-nation, et puis parce que, transmis par les chroniqueurs, il est devenu traditionnel dès le xe siècle.

vainqueur de la Cava Donga. Les chroniqueurs ecclésiastiques en firent un David et un Roboam; pour les autres ce fut un Camille et un Amilcar. L'évêque de Palencia, dans son enthousiasme, le mit sur la même ligne que Thrasybule et Thémistocle. En écartant d'un souffle toutes ces exagérations, vaines fumées de l'ignorance ou de l'orgueil mal entendu, il reste au chef sauvage des montagnards des Asturies la gloire d'avoir donné le signal de la résistance, et l'honneur d'avoir planté, le premier, sur ces âpres rochers, la croix en face du croissant. Le premier cri d'indépendance était poussé, on allait y répondre des bords de l'Eo à ceux de l'Ibay-Cabal, et des sommets chargés de neige de la Liebana aux pics argentés et sublimes d'Ahune Mendi[1]; mais bien du sang devait couler encore, et le soleil avait six cent trente-six ans à briller sur le monde avant que l'œuvre commencée par Pelayo reçût son accomplissement.

En attendant, les montagnards asturiens et ceux de la Biscaye garderont intact dans leurs rochers et toujours florissant au-dessus des plus hautes cimes, ce grand arbre de la liberté si vaillamment défendu par leurs pères, et que ne purent entamer ni les haches carthaginoises ni celles des Romains; leurs bras énergiques finiront par reconquérir tout le sol péninsulaire, et après avoir, durant six siècles, combattu et lutté comme des géants, ils rendront à l'Espagne son Dieu, sa nationalité et son indépendance.

Mais on était loin de ce jour de triomphe en 756. Pelayo couché dans sa tombe, Favila ceignit après lui le baudrier militaire : moins de dix-huit mois après, et quand il n'avait eu le temps que d'édifier une église sur le monticule de Santa-Cruz, où avaient été ensevelis les chrétiens tombés au combat de Cava Donga, il périt à la chasse victime de sa témérité. Le casque en tête, couvert de sa cotte de mailles et armé de l'épieu et du bouclier, il venait, dit l'annotateur de l'évêque d'Oviedo, de repousser une algarade des Arabes. Échauffé par la course et l'escarmouche, il ne voulut pas descendre de cheval, et eut l'idée de finir la journée à la chasse. Comme si un pressentiment funeste l'avait touchée au cœur, sa femme Froyluba s'efforçait de le retenir. Elle le tirait avec insistance par son

1. *La montagne du chevreau*, nom que les Basques donnent aux Pyrénées.

manteau, en le suppliant de renoncer à son dessein. Favila, riant de ses craintes, éperonna vivement son cheval et s'élança au galop vers la sierra boisée de Sobremonte, située auprès de Helgueras; en arrivant dans le ravin qui s'ouvre au pied de la montagne, il aperçut un ours et, mettant l'épée à la main, courut sur lui et le férit. L'ours, irrité par sa blessure, se jeta sur le cavalier, le saisit avec rage et l'étouffa [1].

Les montagnards prirent alors pour chef Alonso, son beau-frère. Celui-ci possédait à un degré éminent les qualités qu'exigeait une telle fonction, savoir : un courage indomptable et une foi sans bornes. Les historiens qui de ces premiers guerilleros ont fait pompeusement des rois, donnent ici une étrange figure à la vérité historique [2]; leur capitale était un village, Cangas de Onis, leur palais une cabane plutôt qu'un château, leur armée un ramassis de pâtres, de chasseurs et de bûcherons aussi rudes que leurs montagnes. Un demi-casque ou bourguignote formée de plaques de fer et pressant leur chevelure longue et flottante, des sandales de cuir non tanné et une peau d'ours, voilà leur uniforme. Ils avaient pour armes la fronde, le dard des Ibères, l'épieu, la hache et le bident, dont le croissant, surmonté à son centre d'une pointe aiguë, leur tenait lieu de baïonnette dans les charges de cavalerie. Tels étaient les hommes qui, se précipitant de leurs rochers comme des bêtes fauves à l'appel d'Alonso, ravagèrent pendant vingt ans l'angle océanique et septentrional de la Péninsule.

La guerre qu'ils faisaient aux Arabes avait le même caractère de désordre et de sauvagerie. Alonso, surnommé par les musulmans Ebn-el-Saïf (le fils de l'épée et le ravisseur de vies), tombait à l'improviste sur un canton mal gardé des frontières, égorgeait impitoyablement tous les Arabes, brûlait la ville et le village, et se

1. Sandoval, *Notaciones sacadas de escrituras y memorias antiguas*, p. 94. — Cet événement avait tellement frappé les esprits au VIII[e] siècle qu'on le sculpta grossièrement sous l'arc de l'église de San-Pedro de Villanueva, dans le cloître de Sahagun, sur la porte de l'église paroissiale de Los Arcos et de celle de Puente de la Reyna en Navarre, et jusque sur le pupitre du réfectoire de la cathédrale de Pampelune.

2. L'un d'eux fait pourtant un aveu naïf : « Clarè non apparet in chronicis quo tempore Pelagius regni titulum assumpsit. » (*Alphonsia Carthagena episcop Burgens. anacephalæosis.*)

repliait aussitôt avec son butin, emmenant de force la population chrétienne. Ne pouvant tenir tête en plaine aux cavaliers de l'islam, les montagnards ne s'écartaient guère des sierras et fuyaient vers leurs *guajarras* ou sentiers pierreux hérissés de broussailles, dès qu'ils voyaient briller les lances musulmanes. Mais, une fois sur leur terrain, ils se retournaient comme l'ours à l'entrée de sa caverne, et malheur aux païens qui les avaient suivis !

Dans une de ces courses, Alonso franchit les montagnes qui séparent les Asturies de la Galice, et ramena l'évêque Odoarius dans son ancienne cité de Lugo, d'où l'avaient chassé les Arabes. Une faible partie de son troupeau, comme lui exilée, revenait avec le pasteur. Quel triste et désolant spectacle ! rien que des ruines et des ronces sur l'emplacement de cette ville épiscopale, jadis le siége d'un conventus romain ! Les exilés ne retrouvaient plus qu'un désert âpre et inhabitable. Il fallut tout rebâtir au dedans et au dehors : on commença par la maison de Dieu et les murailles. L'évêque partagea ensuite également les terres incultes, donna des bœufs et des bêtes de somme aux laboureurs, et leur fit replanter des arbres fruitiers et des vignes[1].

Toutes les cités dont il reprit les ruines, Orense et Tuy en Galice, Braga, Oporto et Chaves en Portugal, Astorga, Simancas, Zamora, Salamanque et Léon dans le pays de ce nom, Avila, Sepulveda, Ségovie, Osma, Coruna del Conde, Lara et Saldanha en Castille, devaient être à peu près dans le même état. Pendant les onze ans et demi qu'il tint l'épée, Alonso, profitant des divisions des walis qui lui laissaient presque entièrement le champ libre dans ces contrées désertes, répara les fortifications des cités les plus importantes au point de vue de la défense, et construisit à l'entrée des vallées et sur les rampes escarpées de ses monts, des tours et des châteaux, *castella*, d'où devaient tirer leur nom plus tard deux des provinces de l'Espagne.

Les chroniqueurs ecclésiastiques nous disent qu'après ces conquêtes qui ne furent en réalité que des incursions, car si Alonso visita ces villes et en occupa même momentanément quelques-

1. Florez, *España sagrada*, t. XL.

unes, les Arabes ne tardaient pas à y reparaître en vainqueurs[1], le roi catholique alla rejoindre son beau-père sous les dalles de Sainte-Marie. Alonso s'était montré trop zélé et trop plein de foi pour que l'Église le laissât mourir comme un chrétien vulgaire. Les prêtres qui gardaient son corps entendirent, dans le silence de la nuit, un chœur de voix célestes chantant mélodieusement des cieux :

« Voici, sans que les yeux mortels la puissent découvrir, l'élévation du juste : le juste est râvi à l'iniquité et ses dépouilles reposeront en paix[2] »

A mesure que ce pouvoir militaire, si faible au début, prenait de la consistance, on en revenait aux traditions gothiques. Ainsi, Alonso mort, ce fut son fils aîné Fruela qui réunit les voix de ses compagnons d'armes. Il les mena bravement d'abord et repoussa les musulmans. Ceux-ci, bien qu'ils n'aient certainement pas laissé, comme l'a écrit Sébastien, le bon évêque de Salamanque, cinquante-quatre mille hommes sur le champ de bataille, paraissent avoir eu le dessous dans quelque rencontre. Deux faits hors de doute établissent du reste la bravoure et la violence de caractère de ce chef, aussi rude de mœurs que ses montagnards : le premier est la guerre presque fratricide qu'il fit aux Basques navarrais, qui soutenaient la même cause; le second, l'assassinat de son frère, auquel il plongea lui-même le poignard dans le cœur. Ce meurtre indigna les siens et réveilla le souvenir de la vieille loi du talion, qu'on lui appliqua sans pitié vers la fin d'avril de 777. On l'avait tué à Cangas, mais les clercs d'Ovelium (Oviedo), où il avait fondé une église, vinrent chercher en procession son corps sanglant et l'enterrèrent dans ce temple dédié au Sauveur[3].

Aucun de ses fils ne lui succéda, parce qu'ils étaient enfants, et que cet État, encore au berceau, ne pouvait placer la couronne et le sceptre où manquaient la tête et le bras. L'hérédité n'existait point alors, et les lois du gouvernement des Goths étaient si bien en vigueur, que le fils du chef mort n'arrivait à le remplacer que

1. Tomo al rey muchas villas é castillos é no los pudo mantener *por falta de pobladores*. (Sandoval, *Don Alfonso el Catholico.*)

2. Sébastien de Salamanque, num. 48.

3. *Cronica gen. de España*, part. III, fol. 21.

par l'élection et non par le privilége de la naissance[1]; consacrant de nouveau cet usage, qui était de droit national, les centeniers de l'Asturie choisirent Aurélio, neveu d'Alonso le Catholique. Las du caractère farouche de son prédécesseur, ils voulaient un chef doux et tranquille. Aurélio répondit pleinement à ce qu'on attendait de lui. De 777 à 781, la paix régna dans le pays des vieux chrétiens. Les prisonniers faits dans les courses précédentes la troublèrent seuls un instants; mais il apaisa ce tumulte par sa douceur et sa justice, et tout rentra dans l'ordre.

A cette date, c'est-à-dire en 781, le rapprochement qu'à travers les ténèbres des chroniques on voyait vaguement s'établir entre les chrétiens astures et les Arabes devient de plus en plus marqué. Le chef élu après Aurélio est Silon, fils d'un musulman qui vit en paix avec les croyants et fait la guerre aux Basques, et le successeur de Silon, en 786, un mozarabe appelé Maurégat, qui, mahométan aussi par sa mère, n'obtint à ce qu'il paraît le pouvoir qu'à l'aide et sous le bon plaisir du wali de Cordoue[2].

De cet état de paix subit et de ce changement si complet de système, il faut conclure ou que les émirs des frontières avaient brisé définitivement la résistance des montagnards, ou que, par une capitulation qui nous est inconnue, les Asturies s'étaient soumises et payaient le tribut comme jadis la terre de Theudmir. Ce qui est incontestable, c'est qu'à la mort d'Abd-el-Rahman et à l'avénement de son fils, le plus grand calme régnait sur ces frontières, et qu'il y avait amitié et relations pacifiques entre les soldats du Prophète et ceux de Jésus-Christ. Mais la vassalité des Astures perce dans ces rapports qui ne pouvaient être que ceux du vassal avec le maître, la puissance des conquérants ayant pris, sous Abd-el-Rahman, un développement immense. A côté des mosquées de marbre et des palais de Cordoue, Cangas de Onis était bien humble avec ses cabanes de chaume et ses murs en terre. Aussi, plus élevés dans la civilisation et de mœurs plus polies et plus élégantes, les fils du Prophète ne jetaient sur leurs ennemis qu'un

1. Florez, *Reynas catholicas*.
2. *Chronique d'Albelda*, num. 56. — Sébast. de Salam., num. 18. — Don Rui Ximenez, *Rerum in Hispania gestarum*, lib. IV.

regard de profond dédain. Ces chrétiens, disaient-ils, sont les plus braves de la terre d'Afranc, mais ils vivent comme des bêtes fauves, ne se lavant jamais et ne changeant de vêtements que lorsqu'ils tombent en lambeaux sur leurs corps. Les cabanes qu'ils habitent s'ouvrent à tout venant, et chacun entre chez son voisin sans demander la permission [1]. Voilà le portrait peu flatté, mais vrai à coup sûr, que nous font les Arabes des fondateurs de la monarchie catholique d'Espagne.

1. Merandi, *Prés dorés.*

CHAPITRE X

ÉMIRS DE CORDOUE.

Convocation des walis et des vizirs à Cordoue. — Le Maître de la Promesse. — Le Faucon de Koraïsch. — L'émir Hescham. — Les fils d'Abd-el-Rahman. — Insurrection de Tolède. — Gabib-ben-Theman. — Bataille de Bulche. — Les champs de Lorca. — Triomphe d'Hescham. — La guerre sainte. — Prédication des imans. — Invasion de la Gaule méridionale. — Youssef-ben-Bokht dans les Asturies. — La revanche des montagnards. — Sac de Narbonne. — Les quarante-cinq mille mitcals d'or. — Statue de Medina-Narbonne. — Le duc Guilhem d'Aquitaine. — Bataille de l'Orbieu. — La terre de la victoire. — L'astrologue de Cordoue. — Sentence prophétique. — La lune de safar. — Conseils d'Hescham à son fils. — L'émir El-Hakem. — Abdallah et Charlemagne. — Insurrection de Tolède, de Valence et de Mérida. — Représailles du duc Guilhem. — Les Franco-Aquitains sur l'Èbre. — El-Modzafer. — Les plaines de Tadmir. — Clémence de l'Ommyade. — Champ de Mai de Toulouse. — Louis le Pieux. — La race de Sara. — Siége de Barcelone. — Le Maure et le cheval tigré. — Zeïdoun. — La vengeance d'Amrou. — Les quatre cents têtes sanglantes. — La fosse du meurtre. — La couronne de l'Alcazar. — L'Arrabal de Cordoue. — Carnage du rhamadan. — Les poteaux des Almazaras. — Démence d'El-Hakem. — Le châtiment de Dieu.



VERS la fin de 787, Abd-el-Rahman-ben-Mouwiah avait convoqué à Cordoue les walis des six grands commandements de l'Espagne : Tolède, Mérida, Saragosse, Valence, Grenade et Murcie, les douze gouverneurs des cités principales et leurs vingt-quatre vizirs. Lorsque tous ces chefs furent réunis dans son alcazar, il se présenta devant eux, suivi de son hadgeb ou premier ministre, du cadi des cadis et de ses alkhatibs (secrétaires), et proclama Hescham, le plus jeune de ses fils, *wali al adhi*, héritier présomptif. Tous, en signe d'obéissance, prirent la main du futur *maître de la promesse*, et lui jurèrent fidélité. Quelques mois après cette désignation, l'âme de celui qu'Al-Mansour appelle le faucon de Koraïsch s'envola vers le séjour de la miséricorde. Il n'était âgé que de cinquante-neuf ans deux mois et quatre jours, et avait passé au pouvoir la moitié de sa vie.

Le lendemain de ses funérailles, dont la plus belle pompe fut le deuil des populations accourues en foule de tous les points pour suivre son cercueil, Hescham, proclamé solennellement émir, parcourut à cheval les rues de Mérida, suivi d'un nombreux cortége. On récita pour lui dans les mosquées la Khotba, *Domine salvum fac regem* des musulmans, et son élévation fut saluée avec respect par les croyants d'un bout de l'Espagne à l'autre. Ce n'était pas le compte de Souleïman et d'Abdallah, ses frères. Blessés au cœur de la préférence accordée à leur puîné, ce qu'ils regardaient comme un passe-droit, quoique l'hérédité du pouvoir n'eût pas plus de sanction légale chez les Arabes que chez les Goths, ils ne songeaient l'un et l'autre qu'à fouler aux pieds les dernières volontés de leur père.

Abdallah, qui avait commencé à faire acte d'indépendance en nommant dans sa province des vizirs et des alcaïds sans consulter l'émir, voulut entraîner l'opinion par un coup hardi, et, quittant la nuit son palais, il alla s'installer dans l'alcazar. Il espérait que les vizirs et les principaux de Cordoue viendraient l'y saluer, et que cette visite d'usage équivaudrait à une reconnaissance de souveraineté. Mais il ne vit personne. Tous ceux qui lui devaient le salut le lui portèrent dans sa maison. Déçu dans l'espoir qu'il fondait sur l'affection du peuple de Cordoue, et n'osant encore jeter le masque, il dissimula son désappointement et écrivit à Hescham pour demander le gouvernement de Mérida et l'engager à ne pas désoler plus longtemps par son absence ses fidèles Cordouans.

Hescham vint en effet à Cordoue, qui lui fit une réception magnifique. En tête des cavaliers de la ville marchait Abdallah ; celui-ci, en abordant son frère, le pria de lui permettre de se retirer à Mérida. Le jeune émir, qu'on appelait déjà El-Radhy, *le Bon*, essaya de le retenir; mais Abdallah ayant répondu sèchement : « Qu'il te plaise, ô émir, d'approuver mon départ, je ne me sens pas à ma place dans cette ville, » il lui accorda la permission qu'il demandait[1].

En apprenant l'arrivée de son frère à Mérida, Soleïman lui

1. Que te placza, ó amir, que yo parta que no me siento bueno en esta ciudad. (Conde, t. I, p. 216.)

écrivit de se rendre à Tolède pour conférer sur le point qui les intéressait également. Abdallah y courut, et les deux mécréants prirent la résolution de se déclarer l'un et l'autre indépendants dans leurs provinces, et l'engagement de se soutenir réciproquement contre l'émir. Ils avaient appelé à la conférence le vizir de Tolède. Galib-ben-Theman-el-Tzakifi, homme loyal et prudent, combattit leurs projets. Furieux de ses représentations, Soleïman le fit charger de chaînes et jeter en prison.

Ces faits vinrent bientôt à la connaissance d'Hescham ; prenant toujours les voies de la douceur, il écrivit à son frère aîné pour lui représenter ce qu'un tel acte avait d'étrange et d'offensant, et le ramener au devoir. Plus le langage de l'homme qui a raison est modéré, plus il irrite celui qui a tort. Ne pouvant plus cacher sa rage à la lecture de la dépêche de son frère, Soleïman ordonne de tirer Galib de prison et de le clouer à un pal ; puis se tournant vers l'envoyé de l'émir :

« Va dire à ton maître qu'il nous laisse libres dans nos petites provinces, car cette liberté n'est qu'un bien faible dédommagement du tort qu'il nous cause, et rapporte-lui le cas que je fais de ses ordres et de sa souveraineté[1]. »

Reculer n'était plus possible ; Hescham, alors dans toute la fleur et la vigueur de la jeunesse, leur prouva promptement qu'il était digne du pouvoir suprême, et que son père l'avait bien jugé. La même année 788 le vit réprimer victorieusement la révolte du wali de Tortose, battre Soleïman à Bulche et forcer Abdallah à venir lui porter les clés de Tolède, en implorant un pardon qui lui fut accordé. Abdallah obtint la permission de vivre en prince dans une délicieuse villa des environs de Tolède. Pour Soleïman, vaincu une seconde fois dans les champs de Lorca par un neveu qui sortait à peine de l'enfance, il trouva aussi dans le cœur de son père la clémence qu'il ne méritait pas, mais à la condition de passer en Afrique. Dès ce moment, toutes les têtes se courbèrent des Pyrénées à Gibraltar, et avec le règne d'Hescham commença pour l'Espagne arabe une période d'unité de vigueur et d'éclat que son père avait préparée, mais dont il n'avait vu que l'aurore[2].

1. Ebn-Hhayan, *Règnes des Ommyades*.
2. Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. III, p. 366.

La guerre civile étouffée, Hescham, austère et zélé musulman, se voua tout entier à la gloire de l'islamisme, et, pour lui rendre l'énergie conquérante qu'il semblait avoir perdue sur le sol espagnol, dans les luttes fratricides des hommes de la même race, il forma le dessein de déployer de nouveau contre les chrétiens l'étendard du prophète, et fit prêcher la guerre sainte. Dans toutes les mosquées. l'iman vint lire tous les vendredis cet appel aux croyants :

« Louange à Dieu qui a relevé l'honneur de l'islam par l'épée des champions de la foi et qui, dans son livre sacré, a promis aux fidèles, de la manière la plus expresse, son secours et une brillante victoire. Cet Être à jamais adorable s'est ainsi exprimé :

« O vous qui croyez, si vous prêtez assistance à Dieu, Dieu vous aidera et affermira vos pas. Consacrez donc vos bonnes actions au Seigneur : lui seul peut, par son aide, rallier vos drapeaux. Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; il est unique et n'a ni égal ni compagnon. Mahomet est son apôtre, et son apôtre est son ami chéri. O hommes, Dieu a bien voulu vous mettre sous la garde du plus noble de ses prophètes, et il vous a gratifiés du don de la foi. Il vous réserve dans la vie future une félicité que jamais œil n'a vue, que jamais oreille n'a entendue, que jamais cœur n'a sentie. Montrez-vous dignes de ce bienfait, c'était la plus grande marque de bonté que Dieu pût vous donner. Défendez la cause de votre immortelle religion, et soyez fidèles à la droite voie. Dieu vous le commande dans les livres qu'il vous a envoyés pour vous servir de guide. L'Être suprême n'a-t-il pas dit : « *O vous qui croyez, combattez les peuples infidèles qui sont près de vous, et montrez-vous durs envers eux.* » Volez donc à la guerre sainte et rendez-vous agréables au maître des créatures. Vous obtiendrez la victoire et la puissance, car le Dieu très-haut a dit : « *C'est une obligation pour nous de porter secours aux fidèles*[1]*!* »

Il y avait longtemps que cet appel sacré de l'*al-gihed*, si doux aux oreilles musulmanes, n'avait retenti dans les mosquées. La foule de ceux qui se présentèrent fut immense pour l'époque. Sans dégarnir les villes et les frontières, l'émir put organiser deux armées, dont l'une, composée de quarante mille hommes était destinée à

1. Extrait d'un formulaire d'actes arabes, traduits par M. Reinaud.

ombattre les chrétiens du nord de l'Espagne et les Basques, andis que l'autre, bien plus forte, devait entrer par les ports pyénéens de l'est dans la Septimanie. Ces deux armées, commandées a première par Abd-el-Vahid-ben-Mougheit, la seconde par Ablallah-ben-Abd-el-Melick, entrèrent en campagne au printemps le 791.

Un fort détachement du corps principal de Vahid, que dirigeait Youssef-ben-Bokht, commença les hostilités en se jetant sur les chrétiens des Asturies. Sombres jours pour les montagnards! La main de Bermudo I[er], successeur de Maurégat, qui tenait alors l'épée de Pelayo, ne la mania pas aussi heureusement que le héros de Cava Donga. La division arabe passa comme une trombe, renversant et ravageant tout; quand Youssef regagna la plaine, Astorga et Lugo étaient en ruines, et ses cavaliers, chargés de butin et poussant devant eux des troupeaux de prisonniers et de captives, ne marchaient plus qu'au pas[1].

Abd-el-Melick, de son côté, eut le même bonheur en Septimanie: renouvelée l'année suivante, cette double attaque réussit encore dans la terre de Guf au nord de l'Espagne et sur les pentes orientales des Pyrénées. Les populations chrétiennes, frappées de terreur, fuyaient partout et se cachaient dans les cavernes comme des bêtes fauves. En 793, cependant, le désespoir leur rendit le courage. Youssef-ben-Bokth el Fersasi venait de ravager les Asturies pour la troisième fois. Il avait rasé les châteaux, forcé les villages, brûlé les églises et s'en retournait lentement avec son butin. Commandés par un chef plus jeune et plus vaillant peut-être, Alonso le Chaste, les montagnards attendaient l'ennemi dans un défilé boisé et profond. Là, ils furent dignes de Pelayo et de leurs pères. Les Maures, écrasés, expièrent en un seul jour leurs trois ans de cruautés et de ravages. Le front brisé par la hache asturienne, Youssef lui-même tomba sur le monceau de morts que devaient dévorer les loups et les vautours de la Liebana[2].

Plus heureux vers les Pyrénées et la terre d'Afranc, les Moslems

1. Mss arabes de l'Escurial. — Conde, I, ch. XXVI.

2. Los mas esforzados murieron peleando y entre otros el caudillo Ysuf. (Conde, I, p. 227.)

couvraient cet échec par deux brillants triomphes. Conduits par Abd-el-Melick, ils enlevèrent d'abord Girone d'assaut et en passèrent tous les habitants au fil de l'épée. Franchissant ensuite la chaîne d'Albortat, ils s'élancèrent à toute bride vers Medina-Narbonne. Les tours de la ville romaine revirent leurs anciens possesseurs, et si l'on en croit les récits arabes, l'épée musulmane y fit tant de victimes, que Dieu seul en connaît le nombre. Les dépouilles de Girone et des Narbonnais furent si abondantes en or, en argent et en étoffes précieuses, que le cinquième qui revenait à l'émir, pour sa part, représentait une valeur de 45,000 mitcals d'or. Quand ces richesses arrivèrent à Cordoue avec la nouvelle d'expéditions si heureuses, il y eut dans la cité de grandes réjouissances. Hescham consacra sa part de butin à la construction de la grande mosquée de Cordoue[1].

Après le pillage de Narbonne, les Sarrazins, méprisant l'inscription de la statue qui disait dans leur langue : « *Retournez sur vos pas, enfants du prophète, et ne poussez pas plus avant, ou vous serez exterminés,* » se portèrent sur Carcassonne. Mais à peine avaient-ils passé la rivière de l'Orbieu, un peu au-dessous de son confluent avec l'Aude, qu'ils se trouvèrent en face d'une grande armée chrétienne commandée par Guilhem dit *au court nez*, duc ou chef militaire du comté de Toulouse et de la marche septimanienne. Il accourait sans doute à la défense de Narbonne. Parti trop tard, tout ce qu'il pouvait faire à cette heure, c'était de battre les pillards. Malheureusement, la véritable milice d'Aquitaine était absente. Envoyée au delà des Alpes par Charlemagne, elle avait abandonné, pour marcher contre un autre ennemi, la terre confiée à sa garde. Guilhem n'avait, pour la remplacer, qu'un rassemblement confus d'esclaves, de prêtres, de colons ruraux arrachés la veille à la charrue, ou d'artisans tirés des villes, et qui, étrangers au péril comme aux armes, ne pouvaient résister à des soldats éprouvés dont l'enthousiasme religieux et le succès doublaient la bravoure.

Au premier choc, cette multitude flottante dut s'ouvrir devant la charge impétueuse des Arabes. Leur cavalerie ne s'arrêta que devant une petite phalange d'hommes d'élite, à la tête desquels

1. Ibn-el-Khantir, Mss arabes de la Bibliothèque impériale, n° 706, fol. 18.

combattait Guilhem. Lances et cimeterres se brisèrent contre ce groupe, qui soutint l'attaque sans se rompre et se retira en bon ordre, la bataille perdue, vers la cité de Carcassonne[1]. Les Sarrazins avaient payé cher la victoire : la faux chrétienne venait de luire dans leurs rangs comme celle du faucheur dans les prés; ils tournèrent bride et regagnèrent l'Espagne, chargés de butin et suivis d'une foule de captifs; ceux-ci portaient sur leurs épaules de la terre du champ de bataille et des débris de leurs maisons, sur lesquels Hescham voulait asseoir les fondements d'une mosquée[2].

Pendant que ses walis portaient haut en Galice (Djalikya)[3] et dans le Frandjat l'étendard du prophète, l'émir s'appliquait à Cordoue aux arts de la paix. Outre la mosquée des jardins dont nous venons de parler, il terminait l'aljama ou mosquée principale commencée par son père, et restaurait le pont de Cordoue et d'autres édifices. De mœurs aussi douces dans sa vie privée que ferme et vaillant aux heures du péril, il aimait à se délasser dans ses jardins et ses vergers fleuris des fatigues du pouvoir. Un jour qu'en y arrosant ses fleurs il récitait des vers composés le matin, dans lesquels étaient exprimées ces pensées, qu'une main libérale est le blason de la noblesse, et que tout ce que Dieu donne aux grands, c'est pour le distribuer aux petits[4]; un célèbre astrologue de sa cour lui dit : « Nos jours passent vite, ô émir! travaille pour l'éternité ! »

Hescham lui ayant demandé pourquoi il citait cette sentence : l'astrologue se fit prier quelque temps; mais il finit par lui avouer que, d'après ce qu'il avait lu dans les astres, sa vie ne devait durer que deux ans. Sans paraître ému de cette nouvelle, Hescham con-

1. Le comte Guillaume, après avoir généreusement combattu, fut enfin contraint de se retirer. (Catel, *Mémoires de l'Histoire de Languedoc*, p. 549). — *Chronicon breve S. Gall. rerum Franc.*, t. V, p. 360. — Videns Willemus quod eos sufferre non posset quia socii ejus dimiserant fugientes divertit ab eis : Sarraceni verò collectis spoliis reversi sunt in Spaniam. (Chronic. de Moissac.)

2. Maccary, Manuscrits arabes de la Bibliothèque impériale, n° 704, fol. 86.

3. C'est ainsi que les musulmans appelaient le pays occupé à l'ouest par les chrétiens. (Romey, *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 171.)

4.
Mano franca y liberal
Es blazon de la nobleza
Todos lo que Dios me da
Es para que á darlo vuelva...

tinua d'arroser ses fleurs; puis il entendit chanter, joua aux échecs selon sa coutume, et fit donner, en le renvoyant, une robe de soie à l'astrologue. Il répétait souvent depuis : Ma confiance est en Dieu, il est mon espoir. Convaincu néanmoins que tout se meut ici-bas au souffle de la volonté divine, il ne voulut pas négliger l'avis de l'astrologue, et désigna son successeur dans les formes et avec le cérémonial d'usage à cette époque [1].

La prédiction se trouva vraie. Dans les premiers jours de la lune de safar (avril 796), il fut atteint de la maladie qui l'emporta avant la fin du mois. Sur son lit de mort, il tint à son fils, El-Hakem, ce discours qu'on devrait graver sur des tables de bronze pour l'instruction de tous les souverains :

« Considère, mon fils, que les empires appartiennent à Dieu, qui les donne et les retire selon sa volonté. Puisque Dieu nous a donné le pouvoir et l'autorité, qui ne sont dans nos mains que par sa bonté divine, nous devons remercier Dieu d'un tel bienfait et obéir à sa volonté sainte, qui nous prescrit de faire du bien à tous les hommes, et particulièrement à ceux qui sont confiés à notre protection.

« Rends égale justice aux pauvres et aux riches, et ne souffre pas d'iniquités dans les pays soumis à ton autorité, car c'est le chemin de la perdition. Tu seras en même temps doux et clément envers ceux qui dépendront de toi, car ils sont tous créatures de Dieu. Confie le gouvernement de tes provinces et de tes villes à des hommes de bien et d'expérience : châtie sans pitié les ministres qui opprimeront les peuples sans raison par des exactions tyranniques. Gouverne tes troupes avec douceur et fermeté quand tu seras forcé de leur mettre les armes à la main. Que tes soldats soient les défenseurs et non les dévastateurs de l'État. Fais-leur payer exactement leur solde et prends bien garde qu'ils ne puissent douter de ta foi.

« Applique-toi sans cesse à mériter l'amour du peuple, car la sûreté de l'État repose sur son affection : dans son indifférence est le péril, et dans son aversion la ruine. Prends soin des laboureurs

1. Abu-Becker, *la Veste de Soie*, p. 32. — Don Ruy Ximenez, *Historia Arabum*, cap. XVIII.

ui cultivent la terre et nous nourrissent : ne souffre pas qu'on ra-age leurs sillons ensemencés et leurs moissons. En un mot, agis le manière à te faire bénir par tes peuples, et tâche qu'ils vivent ontents à l'ombre de ta bonté et de ta protection, et qu'ils jouis-ent avec calme et sécurité des douceurs de l'existence humaine. 'est en cela que consiste le bon gouvernement; si tu en suis fidè-ement les maximes, tu vivras heureux et laisseras après toi sur la erre un nom glorieux et grand[1]. »

Trois jours après qu'Hescham *fut passé à la miséricorde de Dieu*, e 14 de safar de l'an 180 de l'hégire (28 avril 796), El-Hakem, pro-lamé émir, reçut l'hommage enthousiaste des croyants. Beau omme sa mère Zécraf, une des roses les plus fraîches qui aient leuri dans l'alcazar, il n'avait que vingt-deux ans, et la popularité essemble à la fortune, elle aime la jeunesse. Il ne devait pourtant pas jouir sans luttes et sans fatigues de ce pouvoir qui lui venait sitôt. A la nouvelle de la mort de leur frère, Abdallah et Soleï-man renouvelèrent les prétentions qu'ils avaient soutenues par les armes à son avénement. Soleïman recruta facilement une armée dans les tribus africaines, et pendant qu'il la rassemblait, Abdallah courut à Aix-la-Chapelle implorer l'alliance et l'appui du roi de l'Occident.

En voyant ce Sarrazin, au turban vert, à la robe flottante, fléchir le genou devant le trône de Charlemagne, les fils des vieux Franks de Poitiers poussèrent un cri de triomphe.

Elles arrivent, disait dans ses distiques l'évêque poëte Ermoldus Nigellus, elles arrivent prêtes à adorer le Christ, les nations que de ta main puissante, ô empereur, tu appelles à lui ! Qu'après le Hun vienne l'Arabe, autre peuple chevelu; mais qu'ils viennent, l'un avec ses cheveux tressés, l'autre avec ses cheveux flottants ! Hâte-toi, Cordoue, d'envoyer les trésors depuis si longtemps en-tassés au prince qui a droit à tout ce qui est beau, de même que sont venus les Abares, venez Arabes ! Maures, venez[2] !

Charlemagne ayant promis d'intervenir dans l'intérêt des deux compétiteurs, sur la frontière orientale, Abdallah revint à Tolède :

1. Manuscrits arabes de l'Escurial, traduction espagnole de Conde, I, ch. XXIX.
2. Theodulfi *Carmina*, lib. III.

instruit alors de son retour et du succès de son voyage, Soleïman s'embarque avec l'armée levée dans les tribus et prend terre aux bouches du Tage. Un des partisans d'Abdallah lui livre les trois forteresses d'Uclès, d'Ubeda et de Santiberia, et, par un hardi coup de main, il réussit à s'emparer des portes et de l'alcazar de Tolède. Le péril était grand pour le jeune émir, il lui fit face bravement; en un clin-d'œil, il eut réuni ses vaillants cavaliers d'Arcos, de Xerez, de Sidonia, de Séville et de Cordoue, et les fantassins éprouvés de Mérida et de Tolède.

Comme il arrivait sur le Tage avec ces troupes d'élite, il reçut des nouvelles plus alarmantes encore des frontières d'Afranc. Charlemagne avait tenu parole, et, pour opérer une diversion en faveur des deux frères, il avait envoyé l'ordre à l'armée d'Aquitaine de franchir les Pyrénées. Le duc Guilhem, se mettant en mouvement dans l'été de 797, commença par reprendre Narbonne; passant ensuite les ports, il reconquit Girone, battit deux scheicks de la frontière, Bahloul et Abou-Tahir, qui essayaient de lui disputer le passage, et poursuivit sa marche en longeant la côte vers l'embouchure de l'Èbre.

La situation s'aggravait. El-Hakem réunit ses caïds, et il fut résolu que le wali Foteis-ben-Soliman se porterait avec une partie de la cavalerie au devant des chrétiens, et prendrait en passant les contingents des walis de Saragosse et de Huesca, ce qui doublerait la force de son corps d'armée. Ben-Soliman partit en toute hâte. Avant d'atteindre Saragosse, il apprenait que les walis de la frontière, qui n'aspiraient, en raison de leur éloignement de Cordoue, qu'à se rendre indépendants, venaient de traiter avec le duc de Charlemagne, et que Pampelune, Osca et Lérida étaient perdues pour El-Hakem[1].

La lettre dans laquelle il annonçait ces événements funestes, au lieu d'abattre le jeune émir, ne fit qu'enflammer son courage. Partant lui-même avec la fleur de sa cavalerie et ne laissant, pour la bloquer, devant Tolède que les gens de pied et les escadrons du scheik Amrou, il vole au danger le plus grand avec la rapidité de

1. *Marca Hispanica*, lib. III, p. 281. — *Annales anianenses.* — *Annales Eginharti* ad ann. 789.

aigle. Tout prit la fuite ou céda devant lui. Les walis à demi ebelles se hâtèrent de lui reporter les clefs d'Osca, de Huesca, de arcelone et de Pampelune. Il rentra l'épée à la main dans Girone, anchit à son tour les ports des Pyrénées, arracha de nouveau arbonne aux chrétiens et ne reprit le chemin de Tolède qu'après voir fait trancher la tête à tous les Aquitains ou Franks tombés ntre ses mains. Il n'épargna pour une pire condition, celle de esclavage, que les femmes et les enfants.

La rapidité et le succès de cette expédition lui avaient valu le urnom d'*El-Modzafer* (le victorieux). Il lui restait à le justifier en attant ses oncles, dont le parti se renforçait dans l'Espagne méri-lionale. Il s'en occupa sur-le-champ; mais, soit que la population lu midi et des côtes leur fût dévouées, comme on pourrait l'in-luire du surnom d'Abdallah qu'on appelait *El-Balendi* (le Valen-ien), ou qu'ils eussent à lui opposer des forces supérieures, la utte se poursuivit pendant deux ans avec un avantage égal.

Vers la fin de 779, cependant, le Modzafer parut fixer la fortune incertaine. Il rompit dans les environs de Tolède les bandes sauvages de l'Almagreb à la solde de Soleïman, occupa de nouveau Uclès et Ubeda, et força les rebelles à reculer du côté de Valence. L'élan était donné et la victoire assurée désormais. En guerre comme au jeu, le premier coup décide souvent du gain de la partie. Au commencement de l'année suivante, Amrou, le fidèle caïd, entra dans Tolède, dont les habitants lui ouvrirent secrètement les portes, et envoya à Cordoue la tête du traître qui avait donné le signal de la défection en livrant les trois forteresses.

Après cet acte sanglant de justice et de représailles, il rejoignit, avec le corps d'armée du siége, l'émir campé à Gingilia. El-Hakem, pour ne pas laisser refroidir l'ardeur de ses soldats exaltés par la reprise de Tolède, les conduisit immédiatement à l'ennemi. Les deux partis se rencontrèrent dans le pays de Tadmir, non loin de ces champs de Lorca où El-Hakem, adolescent encore, avait battu son oncle Soleïman. Il y a des lieux comme des jours qui portent malheur : l'oncle du jeune émir allait l'éprouver une seconde fois. L'action commença par quelques escarmouches entre l'avant-garde d'Hakem et les berbers de Soleïman, puis, comme d'un commun

accord, les deux armées s'abordèrent avec le même acharnement et un égal espoir de la victoire.

On combattit toute la journée en déployant une ardeur admirable. Vers le soir, ceux d'El-Hakem, animés par leurs chefs et l'exemple de l'émir, enfoncèrent les premières lignes de Soleïman, malgré la bravoure de celui-ci et de son frère, qui montrèrent bien ce jour-là de qui ils étaient fils. Soleïman, pour rallier les siens et leur rendre courage, court à toute bride sur les plus impétueux des assaillants et met un moment en balance, par sa seule bravoure, la victoire qui se déclarait pour son neveu. Abdallah le secondait vaillamment avec ses cavaliers. El-Hakem se voyant arrêté dans son triomphe par cette poignée de braves, les charge lui-même à la tête de ses zeneths; en ce moment, une flèche d'acier traversait la gorge de Soleïman : le blessé tomba et périt écrasé sous les pieds des chevaux. Quand il vit tomber son frère, Abdallah désespéra de la fortune et suivit la déroute. Les ombres de la nuit arrêtèrent seules et couvrirent les horreurs du carnage [1].

L'armée victorieuse s'attendait à un nouveau combat pour le lendemain, car les rebelles disposaient encore de forces considérables; mais, au lever du soleil, ils ne trouvèrent plus devant eux que les morts, parmi lesquels fut bientôt reconnu le prince Soleïman. El-Hakem regarda quelque temps le cadavre de son oncle, et, pleurant d'attendrissement en mémoire de son père, auquel il ressemblait sans doute, il le fit ensevelir avec tous les honneurs dus à son rang, et suivit son cercueil jusqu'à la tombe à la tête de son armée.

Abdallah s'était réfugié à Valence avec les Africains. Ceux de la ville voyant venir l'orage, lui conseillèrent d'implorer la clémence de son neveu comme il avait imploré jadis celle de son frère. Bien convaincu par cette démarche et le découragement des Berbers que la prolongation de la guerre n'aurait pour effet que d'amener la dévastation du pays, il envoya sa soumission à El-Hakem et lui fit dire qu'il était prêt à passer en Afrique. L'émir, en vainqueur généreux, lui permit de se retirer où il voudrait, mais il exigea

1. La venida de la noche suspendio los horrores de la atroz matanza. (Conde, I, ch. XXXI)

s otages. Abdallah, qui avait hâte de s'éloigner, passa aussitôt à nger, d'où il lui envoya ses deux fils, que l'émir reçut et traita mme ses enfants. La générosité et la noblesse de son âme se ontrèrent avec éclat en cette occasion, car, rendant le bien pour mal, il donna sa sœur Kinza (le trésor) en mariage à l'aîné de ces fants, assigna au vieux rebelle une rente de 1,000 mitcals d'or ır mois, outre une gratification de 5,000 à la fin de l'année, et i permit de vivre à son choix à Valence ou dans le pays de Tadmir. El-Hakem, de ce côté-là, n'avait plus rien à redouter; mais les ıoses de ce monde ont toujours deux faces : l'une reste sombre uand l'autre est le plus brillamment éclairée.

Pour étouffer cette guerre civile, l'émir avait été obligé d'emloyer toutes ses forces et d'abandonner l'Espagne orientale à elleıême. Les Franks, alliés d'Abdallah, en profitèrent pour repasser :s ports et gagner du terrain sur l'Èbre[1]. Dans les deux premières nnées de la guerre civile, ils prirent et fortifièrent Gerunda (Gione), Casserres, Vic et Cordoue. Le caïd de Barcelone, Zeïdoun, 'était engagé à leur livrer la ville. Quand on le somma de tenir ıarole, il répondit par de vives protestations de dévouement, mais e garda bien d'ouvrir les portes. Résolu de punir ce qu'il nommait a trahison, Louis le Pieux, roi d'Aquitaine, vint ouvrir en perıonne à Toulouse, le Champ de Mai de 801.

Aussitôt qu'il eut pris place sur le trône et que ses leudes et ses comtes furent assis autour de lui, tandis que la foule désarmée se pressait autour du palais, le jeune fils de Charlemagne s'exprima en ces termes :

« Illustres chefs auxquels mon père a confié la garde de cette frontière, voici revenir la saison où les peuples volent aux armes. Que votre expérience éclaire à présent ma jeunesse, parlez : où devons-nous marcher[2]? »

Sanche, duc des Vascons, qui, nourri à la cour de Charlemagne,

1. Dum Al-Bacam (El-Hakem) bella actu suis patruis exerceret, christiani Barcinonam acquisierunt et Arabes vastationes et incendia sunt perpessi. (Rodericus Toletanus, *Historia Arabum*, cap. 25.)

2. Annuus ordo redit, cum gentes gentibus instant
Et vice partita Martis in arma ruunt.
Ermold le Brun, *Carmen elegiacum*, I.)

surpassait tous ses aïeux en intelligence et en fidélité, se leva alors et dit d'une voix calme :

« Nous devrions te reprendre, ô toi, de ce que tu t'adresses aux tiens, toi dont la bouche est une source de sagesse et de bons conseils; mais puisque tu veux connaître le sentiment des chefs, voici le mien : si tu m'en crois, nous resterons en paix. »

Sanche se tut et le vaillant duc de Toulouse Guilhem, quittant sa place, vint s'agenouiller devant le trône. Il baisa respectueusement les pieds de Louis, puis, d'une voix mâle et vibrante :

« O roi ! lumière des Franks, toi dont la haute vertu égale celle de tes pères, et qui es plus prudent et plus sage que tous tes serviteurs, ne sois pas blessé de l'audace qui me fait prendre la parole. Il est une race au noir visage appelée de Sarad, qui a l'habitude de dévaster nos frontières. Intrépide et forte, elle se confie dans son adresse aux armes et la vitesse de ses chevaux. Je la connais trop et ne lui suis point inconnu. Je sais où sont ses citadelles, ses châteaux, ses camps, et peux y conduire les tiens par des routes sûres. Une cité funeste entre toutes s'élève au bord de la frontière : c'est dans ses remparts, repaire du mal, que se réfugient les pillards; si tu la prends, ô roi, tu donneras vraiment la paix et le repos à tes sujets, et Guilhem, ton fidèle, sera heureux d'avoir été ton guide. »

Le roi, souriant à ces mots, embrassa Guilhem, et après l'avoir remercié au nom de Charlemagne :

« Bigon, s'écria-t-il d'un ton joyeux, en s'adressant au plus actif de ses leudes, cours et va dire au peuple de se préparer à la guerre, et aux moines de prier Dieu pour l'heureux succès de nos armes[1]. »

Convoquées par les messagers royaux, les milices accoururent de toutes parts sous la bannière du roi d'Aquitaine. Hildebert, Luithard, Isambard, amenèrent les Franks et les Burgondes : Bera se rendit au jour fixé avec les Goths, Guilhem avec les Aquitains et les Provençaux, Sanche avec les Vascons des plaines. Vers la mi-septembre, à l'époque du déclin des chaleurs de l'été, toutes ces milices se trouvèrent sous les murs de Barcelone.

1. I o Celer Bigo; hæc nostrorum edicito turbis...
Mœnia noster ovans occupet arma tenens.
(*Id. in ibid.*)

.a capitale des Catalans avait conservé, sous la domination mu-
mane, une grande partie de son ancienne richesse, de son com-
rce et de sa population chrétienne; la force de ses remparts
iques, formés d'énormes blocs de pierre et de marbre, sa posi-
ı géographique, son port, les ressources de divers genres dont
abondait, en avaient fait une ville des plus importantes dans
.utte militaire des chrétiens de la Gaule et des Arabes. Aussi les
uitains en convoitaient-ils ardemment la possession. Plusieurs
chefs franks avaient tenté de l'emporter de force ou par sur-
.se, et tous avaient échoué. Le duc Guilhem lui-même y avait
ıné inutilement ses milices, et avait dû se contenter de faire le
gât autour des murs[1]. Cette razzia était devenue périodique. Tous
ans, le duc descendait deux fois, pour le dévaster, sur le terroir
Barcelone; au mois de juin, il brûlait les blés; en automne, il
upait ou vendangeait les vignes. Ces dégâts, loin de l'effrayer et
la ramener, avaient pour effet d'irriter la population chrétienne,
ıi s'unissait plus étroitement aux Arabes, et qui se montra pro-
ıblement la plus acharnée en voyant paraître, en 801, les milices
ı duc Guilhem.

Les chrétiens, investissant la place, forment une couronne autour
e ses murs; on n'entend plus que le bruit aigu de la hache. Les
rands pins et les hauts peupliers roulent abattus. Ici on construit
es machines, là des échelles, ceux-ci accumulent des pierres,
eux-là dressent les balistes. Bientôt les flèches et les rocs vont
ifflant sur les remparts. Mais, confiants dans leur solidité, les mu-
ulmans rient de cette vaine tempête. Un d'entre eux, du haut des
réneaux, fit même entendre ce discours railleur :

« Quelle folie vous pousse, ô Franks?... Pourquoi vous fatiguer
ınsi à battre nos murailles? Ce n'est pas de cette façon que vous
prendrez la ville; nous avons des vivres en abondance, de la
iande et du miel, et vous la noire famine[2].

Le comte Hildebert avait répondu à une provocation semblable

1. Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. III.

2. Nobis esca satis, carnes seu mellea dona
Urbe manent; vobis est quoque dira fames...
(Ermoldus Nigellus, *Carmen*, I. — *In Muratori*, t. IV, p. 26.)

par un coup de flèche qui brisa le front du maudit; le duc Guilhem, plus dédaigneux de ces bravades, poussa son cheval sous le mur, et cria de toute sa voix :

« Écoute, ô Sarrazin superbe, écoute des paroles qui te sembleront dures, mais qui sont vraies! Tu vois ce cheval tigré sur lequel j'observe vos remparts? Eh bien! il sera déchiré et broyé sous mes dents, avant que notre armée quitte vos murailles, car les Franks, sans avoir vaincu, n'abandonnent jamais le champ de bataille. »

En entendant ces paroles, le Sarrazin frappe de son poing noir sa noire poitrine, il se déchire la face avec les ongles et tombe le front en avant, et frappé de terreur.

Bien que les machines des Franks battissent vainement les murs, le péril en effet grandissait tous les jours. Les milices avaient été divisées en deux corps : l'un, sous les ordres de Rostang, comte de Girone, bloquait la ville; l'autre, commandé par Guilhem, tenait la campagne pour ramasser des vivres et intercepter les secours que les assiégés attendaient de Courdoue. Ce secours dispersé, ou contraint, se trouvant trop faible, de rebrousser chemin, Guilhem ramena ses milices au camp et le siége fut poussé avec un redoublement de vigueur auquel il était facile de voir que Barcelone ne résisterait pas longtemps. Zeïdoun, qui le comprenait mieux que personne, tenta un effort désespéré. A force d'observer le camp du haut des tours, il avait remarqué un espace où les tentes et les cabanes, très-clair-semées, semblaient rendre une évasion plus facile.

Déterminé à se porter lui-même au-devant du secours attendu pour en presser la marche, il crut pouvoir traverser le camp sur ce point à la faveur de l'obscurité, et, la nuit venue, sortit de Barcelone monté sur son meilleur coureur. Son projet d'abord réussit à merveille; il franchit les premières lignes sans être aperçu et allait entrer dans la plaine, quand son cheval, inquiet peut-être de ce silence, s'arrêta tout à coup et hennit. Les sentinelles, à ce bruit, accoururent à grands pas. Troublé par leurs cris et le tumulte qui s'élève dans tout le camp, l'Arabe tourne bride pour regagner les remparts et tombe dans un gros de chrétiens, où, saisi à l'instant même, il fut garrotté et conduit à la tente royale[1].

1. Ducitur ad Regis lintea tecta tremens. (*Id.*)

Louis le Pieux voulut tirer parti de sa capture : au point du jour, le duc Guilhem traîna Zeïdoun sous les remparts, ne lui laissant qu'une main libre afin qu'il pût appeler les siens du geste et leur ordonner d'ouvrir les portes. Quand il fut assez près pour se faire entendre :

« Amis, cria-t-il en effet, rendez la ville, elle a résisté assez longtemps. » En donnant, avec une apparente sincérité, cet ordre dicté par les Franks, Zeïdoun courbait les doigts et touchait des ongles la paume de la main : c'était le signe convenu pour continuer la résistance et démentir des paroles arrachées par la force. Guilhem s'aperçut de la ruse et, grinçant les dents de rage, le frappa rudement du poing en lui disant tout en colère, bien qu'il admirât son courage : Zeïdoun, Zeïdoun ! si la crainte et le respect du roi ne me retenaient, ce jour serait ton dernier jour[1] ! »

Malgré la prise de leur chef et l'orage de dards et de pierres grondant contre leurs remparts, les assiégés tinrent encore tout l'hiver. Un prodige, opéré sans doute par quelque puissante baliste, donna la victoire à Louis au printemps de 802. Une flèche partie du camp ayant frappé un bloc de marbre placé au milieu de la ville, s'y enfonça, dit-on, profondément. Le fatalisme arabe, voyant dans cet incident un signe de la volonté d'Allah, s'incline alors, et les croyants rendent la ville à la seule condition d'en sortir saufs et libres.

Charlemagne avait à peine reçu les cuirasses, les casques étincelants aux flottantes crinières, le cheval de race paré de la selle de combat avec clous d'or, et le malheureux Zeïdoun, que lui envoyait Louis le Pieux comme trophées de sa victoire, que l'émir apparaissait tout à coup sur l'Èbre, reprenait Huesca et Pampelune, battait le traître Bahloul et lui faisait trancher la tête.

Aux cris de joie poussés par les Moslems après cette heureuse algarade, répondirent malheureusement, comme deux échos funèbres, des cris d'effroi et de malédiction partis de Tolède et de Cordoue.

Le wali Amrou, qui avait si vaillamment secondé El-Hakem dans

1. Hæc tibi Zado dies ultima fortè foret.
(*Id.*)

sa lutte contre ses oncles, ne pouvait oublier la défection des Tolédans. Soit qu'il en eût reçu secrètement l'ordre de son maître ou qu'il n'obéît qu'à des pensées de vengeance, il profita du passage d'Ab-el-Rahman, fils de l'émir, qui traversait Tolède avec cinq mille cavaliers, pour mettre à exécution son projet sanglant. Les principaux de la ville étaient venus avec empressement à l'alcazar pour toucher la main du fils de l'émir. Amrou les fit saisir à mesure qu'ils passaient les portiques et décapiter par ses gardes dans une salle souterraine. On en décolla quatre cents, dont les têtes ensanglantées furent accrochées aux créneaux de l'alcazar, et les corps jetés dans des fosses ouvertes d'avance dans les cours[1].

Un an après cet événement, le premier du quatrième mois arabe de 806, les habitants de Cordoue virent aussi avec horreur, en s'éveillant, trois cents têtes clouées aux murs de leur alcazar : on dit que les victimes conspiraient la mort de l'émir; le peuple se tut, mais la colère qu'il refoulait en son cœur ne devait pas tarder à éclater avec violence.

Repoussés deux fois devant Tortose, dont ils s'étaient vainement efforcés de s'emparer par surprise et à force ouverte, les chrétiens firent la paix en 812 avec les musulmans. Cette paix, sacrilége aux yeux des enfants du Prophète, durait depuis trois ans, lorsque l'indignation qu'elle avait excitée et le ressentiment de la tuerie de l'alcazar produisirent leurs fruits sanglants. Pour subvenir aux dépenses extraordinaires que nécessitait sa vie voluptueuse et payer une garde de mercenaires recrutée dans la Germanie, El-Hakem avait mis de nouveaux impôts sur le peuple. Celui-ci murmura, les docteurs de la loi se prononcèrent contre les nouveaux tributs, et les plus récalcitrants d'entre les Moslems refusèrent de payer. Malgré leur vive irritation, les esprits pouvaient encore être ramenés par la douceur; El-Hakem, oubliant les conseils de son père, aima mieux employer la force. Les percepteurs de cet impôt, que constituaient certains droits d'entrée, avaient été maltraités dans

1. Y los degolló á todos, echando la sangre en el fosso... (Masdéu, *Historia civil de la España araba.*) — Abu-Abdallah, *Vestis acu picta*, p. 198. — Al-Homaïd-ben-Alabar.

les faubourgs : il fit arrêter dix des mutins et les condamna à être cloués à des pieux au bord du fleuve. Le moindre prétexte suffit en pareille occasion pour amener un choc. La population de l'Arrabal du midi, l'un des plus grands faubourgs de Cordoue, s'était rendue en foule sur le lieu de l'exécution, qui se fit un mercredi treizième jour de la lune de rhamadan. Un soldat de la garde ayant repoussé brutalement et frappé un Arabe, le peuple l'assaillit à coups de pierres. Blessé et désarmé, il se réfugia dans les rangs de ses compagnons; mais, à la vue du sang, le peuple était devenu furieux. Il attaque les mercenaires, les disperse et les poursuit en vociférant des cris de mort jusqu'au palais.

Ameutée devant l'alcazar, la multitude remplit bientôt la place de ses clameurs menaçantes ; alors les portes s'ouvrent et l'émir, sortant au galop à la tête de sa cavalerie, charge ces hommes désarmés et en fait un affreux carnage. Les prisonniers, au nombre de trois cents, furent cloués vivants à des pieux plantés le long du Guadalquivir, depuis le pont jusqu'aux dernières *almazaras* (huileries); il livra ensuite l'Arrabal au pillage, n'y laissa pas pierre sur pierre et bannit la population tout entière [1].

Après cette sauvage répression, El-Hakem tomba dans un état voisin de la démence. Le sang qu'il avait si cruellement répandu forma autour de lui comme un nuage sombre, d'où il ne sortit plus que pour aller, le 25 de djouledjah de l'an 206 de l'hégire (22 mai 822), rendre compte de ses actions au juge des rois et des peuples.

1. Manuscrits arabes de l'Escurial, traduction de Conde, t. I, p. 252.

CHAPITRE XI

MAHOMET ET SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE.

Abd-el-Rahman-el-Modzafer — La guerre de famille. — Abdallah-el-Balendi. — Le Jour de Jouma. — Jugement de Dieu. — Retour des Franks à Pampelune. — Second désastre de Roncevaux. — La frontière d'El-Guf. — Grand essor des travaux publics. — Le Mechtiseb de Mérida. — Les pauvres et les riches. — Lettre de l'empereur des Franks. — Insurrection de Tolède. — Hescham-el-Atiki. — Scène de l'Alcana. — L'embuscade de l'Alberche — Nouvelle révolte de Mérida. — La clémence de l'émir. — Porte Bab-Sacra. — Le château de Santa-Christina. — Mort d'Alonso le Chaste. — Ramir. — Le pont de la Narcea. — Justice des rois montagnards. — Le comte de Barcelone. — La foi de l'empereur. — Les enfants de Magog. — La lune de muharram. — Excursions maritimes. — Progrès des chrétiens. — Légendes miraculeuses. — Découverte d'Iria-Flavia. — Saint Jacques de Compostelle. — Le cavalier blanc. — Tolérance mahométane. — Églises et couvents. — Exaltation des catholiques. — Les martyrs de Cordoue. — Perfectus. — Jean le Marchand. — Le moine de Tabanos. — La vierge Flora. — Eulogius. — La rose sanglante.



En louant celui dont l'empire est sans fin et sans trouble, Abd-el-Rahman-el-Modzafer se fit proclamer à Cordoue, le même jour de l'enterrement de son père. Fils de la blonde Halewah, qui lui avait donné sa beauté et sa grâce, il était à la fleur de l'âge et promettait tout ce que peut promettre l'homme appelé à gouverner par son savoir, son esprit, sa bravoure et sa grandeur d'âme. Toutes ces espérances, chose rare en ce monde où le plus heureux germe souvent se flétrit en naissant, furent brillamment réalisées. Il triompha de tous ses ennemis sur le champ de bataille, et compléta l'affermissement et la gloire du pouvoir musulman[1].

Son règne, comme d'habitude, commença en 823 par une guerre de famille. Le dernier fils d'Abd-el-Rahman-ben-Mouviah, Abdallah-el-Balendi (le Valencien) achevait sa vie à Tanger. Les glaces de l'âge n'avaient pu éteindre le feu de l'ambition toujours ardente dans son cœur. En apprenant la mort de son neveu, il quitta brusquement Tanger, et, débarquant sur les plages désertes

1. *Chroniques arabes.* — Al-Khatib.

de Denia, se proclama émir d'Espagne. Aux Berbers qu'il amenait probablement d'Afrique, se joignirent les anciens partisans des terres de Tadmir ; mais ce rassemblement, sans cohésion et sans discipline, ne put tenir en plaine et tourna bride aux premières escarmouches devant les cavaliers d'Abd-el-Rahman accouru en personne. Entraîné par les siens, Abdallah revint pour la troisième fois se réfugier vaincu dans les murs de Valence. Il y trouva ses deux fils, les mêmes que l'émir El-Hakem avait comblés de bienfaits et qui accouraient pour supplier leur père de renoncer à sa lutte insensée. Sourd à leurs instances, le prétendant à barbe blanche voulut tenter encore le sort des armes ; mais, avant de faire une sortie à la tête de tous les siens, il réunit un jour de jouma[1] les troupes devant la mosquée de Bab-Tadmir ou porte de Murcie, et dit aux scheiks rangés autour de son cheval :

« O nobles compagnons, que Dieu vous ait en sa miséricorde ! Je crois qu'il convient maintenant d'implorer sa divine bonté, afin qu'elle nous montre le chemin que nous devons tenir et le parti qu'il faut prendre, sans autre désir que celui de nous conformer à sa divine volonté. J'espère que Dieu daignera éclairer nos âmes et guider nos pas ! »

Levant alors les yeux et les mains vers le ciel : « Allah, dit-il, mon Seigneur et mon maître, si j'ai raison et que ma demande soit juste ; si mon droit est meilleur que celui de l'arrière-petit-fils de mon père, aide-moi et rends-moi victorieux : si son droit au trône, au contraire, est plus légitime que le mien, bénis ses armes et fais cesser le deuil et les horreurs de cette guerre. »

Toute l'armée et ceux des Valenciens qui entendirent ces paroles répondirent tout d'une voix : « Qu'il en soit ainsi ! » Au même instant, par un hasard étrange, il s'éleva une bise glaciale qui ne souffle jamais dans cette saison, ni en ce pays. Saisi tout à coup par le froid, le vieillard tomba de cheval, inanimé et sans parole : quand il la recouvra au bout de quelques jours :

« Allah m'a répondu, dit-il ; à Dieu ne plaise que je fasse rien contre la volonté divine[2] » Peu de temps après, en effet, les

1. Le jour de l'assemblée, sabbat musulman.

2. Asi que no quiera Dios que yo intente cosa contra su divina voluntad. (Conde, d'après les Mss arabes, t. I, p. 260-261.)

portes de Valence s'ouvrirent par son ordre, et le vieillard, précédé de ses fils et suivi de tous ses cavaliers, se rendit au camp d'Abd-el-Rahman. Mettant pied à terre devant la tente de l'émir, il s'avança vers son petit-neveu et lui baisa la main. Clément et généreux comme son père et son grand-père, Abd-el-Rahman-el-Modzafer ouvrit ses bras au vieux rebelle, et lui accorda, avec l'oubli de tout le passé et le pardon, le gouvernement de Valence, dont il jouit encore deux années avant d'aller rejoindre dans la tombe les autres enfants d'Ommyah.

Libre de ce souci, le jeune émir se tourna vers la frontière orientale, où les chrétiens franks, à l'instigation d'Abdallah, leur ancien allié, avaient pris l'offensive. Conduits par Bernhard, duc de la Marche de Gothie, nos pères avaient passé la Sègre et poussé assez avant dans la direction d'Huesca, en pillant, brûlant et dévastant tout sous leurs pas. Dans les fertiles plaines que l'Isuela baigne, ils rencontrèrent les Arabes. Le scheik Abd-el-Kerym, qui menait l'avant-garde, les chargea aussitôt et les força de regagner en toute hâte les tours de Barcelone. Abd-el-Rahman II les suivit avec toute l'armée, et livra, dit-on, à la ville, plusieurs assauts furieux; mais la ville fut imprenable, et le drapeau de l'islamisme ne flotta victorieusement que sur Urgel et quelques bourgs peu importants. Malheureusement, la querelle sans cesse envenimée des races, et la vieille haine du Basque contre l'homme du Nord, qui sommeillait de temps en temps comme la lionne, mais pour se réveiller terrible devant l'invasion, allaient donner du côté de l'ouest l'avantage aux Arabes.

Au printemps de 823, les Franks de Louis le Débonnaire, accompagnés de quelques comtes aquitains avec leurs hommes, étaient descendus à Pampelune. Pour les repousser, cette fois Basques et Navarrais s'unirent aux Moslems. Une embuscade fut dressée dans le même passage où blanchissaient les ossements des preux de Charlemagne, et ce sombre val de Roncevaux, de funèbre mémoire, retentit encore du fracas des rochers roulés du sommet d'Ybanèta, du sifflement des flèches, du chant de triomphe des montagnards et des cris des vautours, joyeux de voir tant de cadavres!

La fortune ne se montrait pas plus favorable aux chrétiens sur la

frontière d'El-Guf, au nord de l'Espagne. Vers le même temps, le wali Obeidalah refoulait les soldats d'Alonso II dans leurs montagnes, et pillait la plupart des villes astures. La corne d'urus retentit sur tous les pics de la Galice; à cette nouvelle, pâtres, chasseurs et bûcherons descendirent en foule de leurs bois et de leurs rochers, et, si l'on en croit les traditions chrétiennes, une double revanche fut prise sur les mécréants à Naron et dans les environs de Mondoñedo. Ce qui est certain, c'est qu'Abd-el-Rahman renvoya Obeidalah aux frontières avec un corps d'élite, d'où l'on peut hardiment conclure que les champions de la croix avaient eu le dessus.

Un événement imprévu allait leur assurer la paix pendant plusieurs années. Ami de la magnificence et porté par goût au luxe et aux grandes choses, Abd-el-Rahman venait de donner l'essor à son génie édificateur. Entrepris partout à la fois sur une vaste échelle, les travaux publics étaient poussés avec une ardeur extraordinaire; l'Espagne se couvrait à vue d'œil de monuments nouveaux; Cordoue voyait s'élever des mosquées ornées de fontaines de marbre et de jaspe, et des bains dont les eaux, empruntées aux montagnes voisines, à l'aide de tuyaux de plomb, jaillissaient dans son sein comme des cascades et remplissaient les bassins publics et les abreuvoirs. Des alcazars couronnaient de leurs créneaux superbes les principales cités de l'Espagne. Les routes étaient réparées, les quais des fleuves reconstruits, les madrisas ou écoles publiques dotées. Ces dépenses avaient nécessité une augmentation graduelle d'impôts. L'imprudence d'un wali, qui en pressait la rentrée avec trop de rigueur, fit éclater, en 828, la révolte de Mérida.

Les habitants, excités sous main par un ancien mechtiseb[1] révoqué qu'on nommait Mohammed-ben-Abd-el-Djebir, rompirent brusquement le frein de l'ordre et de l'obéissance, et envahirent les maisons des vizirs, qui n'eurent que le temps de se dérober par la fuite à la mort que leur apportait une populace furieuse. Mohammed et ses complices, restés les maîtres de la ville, distribuèrent de l'argent, des vêtements et des armes au petit peuple, mirent en liberté les condamnés et les bandits, et se préparèrent à défendre ce gouvernement du tumulte et de la violence,

1. Collecteur de l'impôt.

En recevant cette nouvelle, l'émir dirigea, sans perdre de temps, sur Mérida les troupes de l'algarb (occident) et de Tolède. Ces contingents, commandés par le brave Abd-el-Ruf-ben-Abd-el-Salem, accoururent avec tant de célérité, que la ville fut presque aussitôt investie qu'insurgée : jaloux de ménager une cité de l'importance et de la richesse de Mérida, l'émir avait recommandé au fils d'Abd-el-Salem, d'essayer d'abord d'un blocus avant d'en venir à un siège en règle. Le scheick se contenta, en conséquence, de resserrer la ville et de dévaster son territoire et ses jardins.

Encouragés par cette inaction apparente, les révoltés se montraient chaque jour plus fiers. Le désordre croissait avec leur insolence, et plus de quarante mille hommes, armés pour la plupart, battaient à toute heure les rues, en jetant des regards d'envie et de menace sur les boutiques des marchands et les maisons des riches. Ceux-ci, vivement alarmés et ne voyant d'autre moyen de sauver leurs biens et leurs vies que le rétablissement de l'obéissance et de l'ordre, *seules colonnes de la sécurité publique* [1], s'empressèrent de traiter avec le scheick d'Abd-el-Rahman.

Six jeunes gens de la classe riche, qui portaient les armes parmi les mutins, profitèrent des ombres de la nuit pour se glisser dans le camp d'Abd-el-Ruf. Ils lui offrirent, au nom de leurs pères, de livrer les portes et les tours confiées à leur garde. Le scheick accepte la proposition avec joie, et renvoie trois des jeunes gens dans la ville pour prévenir les conjurés. Abd-el-Ruf donne ses ordres en conséquence, et, la nuit venue, s'approche doucement des murs avec ses cavaliers et son infanterie. On attend la troisième veille, les trois jeunes Méritains restés dans son camp font le signal convenu, et leurs amis du dedans ouvrent alors les trois portes.

Les fantassins de Tolède entrent les premiers et occupent sur-le-champ les places et les murs, en se groupant autour de leurs drapeaux, comme ils en avaient reçu l'ordre. La cavalerie, qui suivait, se forma par escadrons devant les trois portes. Qu'on se figure, à l'aube, l'étonnement et la terreur des rebelles de Mérida ! La cavalerie, chargeant au galop dans les rues, acheva leur déroute. Loin

1. Unicos apoyos de la publica seguridad... (Traduction espagnole des *Chroniques arabes* de l'Escurial, ch. XLI.

de résister, ceux qui avaient des armes les jetèrent pour fuir plus vite. Les chefs se sauvèrent des premiers et, à midi, de cette foule de rebelles, si menaçante la veille, il ne restait que sept cents morts couchés sur le pavé[1].

Les chrétiens n'avaient pas été étrangers au soulèvement de Mérida. Deux ans avant qu'il n'éclatât, l'empereur des Franks, Louis le Débonnaire, leur avait écrit une lettre dans laquelle il disait :

« Nous avons appris votre tribulation et les vexations de tout genre que vous fait souffrir la tyrannie de votre roi Abd-el-Rahman. Vous avez énergiquement repoussé, en hommes de courage, l'inique violence de vos rois et résisté virilement à leur rapace cruauté. C'est pourquoi il nous a plu de vous adresser cette lettre, pour vous consoler et vous exhorter à persévérer dans la défense de votre liberté, afin que nous combattions ensemble ce roi, notre ennemi comme le vôtre. Nos soldats seront l'été prochain dans la marche de Gothie, où ils se tiendront prêts à se porter, à votre signal, contre l'ennemi commun.

« Nous vous assurons, en outre, que, si vous voulez abandonner Abd-el-Rahman et passer de notre côté, nous vous laisserons pleine et entière votre liberté antique, et que vous vivrez exempts d'impôts sous la loi qui vous conviendra[2]. »

Quelque instigation de ce genre, le mécontentement de jour en jour plus vif des populations chrétiennes et juives, et le souvenir encore palpitant dans le cœur des fils des victimes du guet-apens d'Amrou, telles furent les causes principales de l'insurrection de Tolède, qui éclata un an après l'apaisement de celle de Cordoue. Les insurgés avaient trouvé un chef non moins grave que Mohammed et plus habile. Hescham-el-Atiki, jeune et opulent propriétaire de la vieille reine du Tage, dont le père fut probablement égorgé au bord de *la fosse du meurtre*, ne rêvait que vengeance et sanglantes représailles. De l'or adroitement semé lui gagna le bas peuple et corrompit la garde africaine de l'alcazar. Tout était prêt pour un soulèvement, quand l'impatience populaire devança l'heure et donna le signal.

1. *Ibid.*
2. D. Bouquet, *Recueil des historiens de France*, t. VI.

Une foule nombreuse était réunie dans l'alcana ou place du marché; les employés du wali de la douane voulurent arrêter un homme et le traîner en prison. Un rassemblement se forme à l'instant même; les employés du zock (marché), accablés par une grêle de pierres, prennent la fuite. Le peuple les suit en tumulte et, grâce à la complicité des gardes, entre pêle-mêle avec ces malheureux dans l'alcazar et s'en empare. Tous ceux qui levaient les impôts essuyèrent sa première fureur. Leur sang, loin de calmer la colère des Tolédans, ne fit que l'irriter encore, et, sur le bruit que Abd-el-Rahman envoyait son fils Ommeyah, avec l'élite des cavaliers de sa garde, au secours du wali Ebn-Masfot, qui s'était replié sur Calaat-Rahba, ils résolurent de se défendre et mirent à leur tête Hescham.

Ce choix était bon : pendant trois ans, le riche El-Atiki repoussa toutes les attaques. Abd-el-Rahman ne pouvait presser le rebelle avec sa vigueur accoutumée, car la majeure partie de ses forces était occupée à tenir en respect les chrétiens sur les frontières de l'est et du nord, et la population de Mérida, domptée à demi et frémissante sous le cimeterre d'Abd-el-Ruf. En 832, pourtant, le jeune Ommeyah étant parvenu à les attirer dans une embuscade, aux bords de l'Alberche, fit un affreux carnage des partisans d'El-Atiki.

Sans se décourager, celui-ci s'enferma dans Tolède et attendit l'émir, qui venait lancer lui-même à la révolte ces flèches dont pas une ne manquait le but. Mais il fut arrêté en chemin par un nouveau soulèvement de Mérida. Profitant de l'absence du wali, Mohammed-ben-Abd-el-Djebir s'empara nuitamment des portes, rentra dans la ville avec les siens et arma le peuple, qui se déclara pour lui avec enthousiasme. Abd-el-Rahman, pendant ce temps, avait été rejoint à la Fontaine des Moutons (Aïn-Coboxi) par les alcaïdes de ses districts, et il voyait flotter autour de sa tente cent vingt bannières sous lesquelles quarante mille hommes se trouvaient réunis.

Mohammed n'osa point tenir la campagne devant ces forces, mais il défendit bien les tours et les remparts de Mérida. Œuvre solide des Romains, les remparts ne s'ébranlèrent pas; les tours, minées au pied et soutenues par des étais qu'on brûlait ensuite,

s'écroulèrent et de leurs ruines firent un chemin aux vainqueurs. Il ne restait plus qu'à monter à l'assaut. Abd-el-Rahman, qui châtiait ses sujets comme un père ses fils rebelles, ordonna de lancer alors dans la place des flèches avec des écriteaux où le pardon était promis à tout le monde, à l'exception des instigateurs du désordre.

C'était bien connaître les hommes. Abandonnés immédiatement, Mohammed et les siens s'enfuirent; ils n'avaient pas passé la Guadiana que les portes s'ouvraient devant Abd-el-Rahman. L'émir entra avec ses cavaliers, monta à l'alcazar et y trouva les principaux de la ville qui s'excusaient humblement, en implorant sa clémence, de n'avoir pu mettre la main sur les auteurs de la rébellion.

Abd-el-Rahman leur répondit d'une voix douce et grave:

— Je dois rendre grâce à Allah qui, dans ce jour de bonheur, m'épargne la peine et les regrets du châtiment. Dieu ouvrira les yeux de ces insensés et les retirera de leur voie coupable, ou il daignera me donner, s'ils y restent, le pouvoir d'empêcher qu'ils ne troublent à l'avenir le repos de mes peuples[1].

Après ce succès, digne de son grand cœur et pur de sang et de vengeance, il poursuivit sa marche vers Tolède, qui résista trois ans encore. L'énergique constance de cette ancienne cité de Wamba ne fut brisée que par la faim : elle tomba avec son chef, le brave Hescham-el-Atiki, blessé à mort dans une dernière sortie et dont la tête, par les ordres du wali Abd-el-Ruf, accrochée à un croc de fer, alla parer, trophée douloureux et lugubre, la porte Bab-Sacra[2].

Mohammed, plus heureux, s'était réfugié en Galice, où il aurait pu vivre tranquille si son naturel inquiet et turbulent ne l'avait jeté sans cesse dans l'intrigue et les aventures. Bien accueilli par Alonso le Chaste, il paya l'hospitalité du roi chrétien à la manière de la lice, en essayant de s'emparer du pays qui l'avait sauvé. Du château de Santa-Christina où il s'était fortifié, ses bandits sortaient tous les jours pour piller la campagne et ils n'y rentraient qu'avec des charges de butin et des troupeaux de captifs. Instruit de cet état de choses, Alonso descendit vers le Minho avec les mêmes montagnards rudes et aguerris qui, en 838, avaient battu les al-

1. *Chroniques arabes*, traduction de Conde, ch. XLIII.
2. Porte Sacrée.

caïdes de Mérida et de Lisbonne. Le château, repaire de bandits musulmans, fut assiégé et pris, et l'ingratitude de Mohammed punie avec le glaive. Peu d'années après cette victoire, le chaste Alonso achevait sa tâche dans ce monde. On le coucha, en 842, dans une tombe de pierre sous les voûtes de l'église de Sainte-Marie-d'Oviedo, qu'il avait fondée, car il fut, dit Lambertino, grand bienfaiteur et grand édificateur de temples, et don Ramir, fils de Bermudo, lui succéda, mais non sans lutte.

Le comte du palais Nepotianus, un noble de race romaine, s'était fait proclamer par ses amis. Le fils du diacre, qui se mariait alors en Bardulie, depuis la Vieille-Castille, accourut précipitamment avec les siens. Les deux prétendants se rencontrèrent entre Cangas de Tineo et Cornellana ; la Narcea, petite rivière des Asturies, séparait seule les combattants. Les partisans de Nepotianus la franchirent les premiers, mais pour passer dans le camp de Ramir. Moins généreux qu'Abd-el-Rahman, qui disait à ses scheiks, en marchant contre Mérida : N'oubliez pas que les rebelles sont nos frères, et s'ils tournent bride laissez votre épée au fourreau, Ramir, quand on lui amena son rival arrêté dans sa fuite, lui fit crever les yeux et lui donna pour prison perpétuelle la cellule d'un monastère [1].

Pendant que ceci se passait dans le Nord, sauf quelques courses sans importance des alcaïdes de Saragosse, la paix régnait sur la frontière orientale. Depuis une quarantaine d'années, les troubles n'y avaient pas manqué pourtant. En 820, l'empereur Louis le Débonnaire avait été forcé de déposer Bera, comte de Barcelone, qui conspirait contre les Franks, et de le remplacer par le comte Bernhard, fils du glorieux Guilhem. Neuf ans après, les Goths, conduits par Aïzon, se révoltaient ouvertement, s'alliaient aux Arabes. Au moment où Bernhard, homme énergique et de la trempe de son père, se disposait à reprendre les places livrées aux musulmans, une intrigue de cour le dépouillait de son honneur (gouvernement) et en investissait le comte Béranger. Rétabli en 832, Bernhard tint l'épée si haute qu'on ne revit Obéidallah et le farouche Abd-el-Kerym qu'au printemps de 838. Ils n'en auraient

1. *Chronique d'Albelda*, num. 47. — *Le Moine de Silos*, num. 33.

pas repris le chemin de longtemps si le vaillant comte ne fût tombé sous un poignard chrétien.

Charles le Chauve, qui portait alors le manteau impérial, mécontent de voir Bernhard dans le parti de Pépin son frère, l'attira par ruse à Toulouse en 844. Une paix ménagée par les évêques avait été conclue au préalable et scellée des deux parts, pour la rendre plus inviolable, avec le sang du Christ. Confiant dans le serment de l'empereur, Bernhard se rendit à Toulouse et alla s'agenouiller, pour lui jurer fidélité et soumission, devant Charles le Chauve, dans l'église de Saint-Sernin. L'empereur, le saisissant alors de la main gauche, comme pour le relever, le frappa de la droite d'un coup de poignard au côté et le tua, encourant ainsi le double reproche de la foi et de la religion violées et même le soupçon de parricide, car on le croyait généralement fils de Bernhard, auquel il ressemblait merveilleusement de figure, la nature ayant ainsi révélé l'infidélité de sa mère.

Après cet assassinat, Charles, se levant du trône taché de sang, insulta du pied au cadavre en disant : Malheur à toi qui as souillé le lit de mon père et de ton seigneur[1]. Ce cadavre resta deux jours sans sépulture à la porte du moutier de Saint-Sernin. Telle était la terreur imprimée dans les esprits par cet horrible meurtre que nul n'osait relever le fils du héros de l'Orbieu, du saint fondateur de Gellone. Indigné de la lâcheté des grands, Samuel, l'évêque de Toulouse, remplit le pieux devoir lui-même à la tête de son clergé. Il enterra, le troisième jour, avec pompe le comte de Barcelone au milieu d'un concours immense, et grava sur sa tombe une épitaphe conservée par la tradition[2], quoique l'empereur parricide, qui chassait gaiement pendant ce temps avec ses leudes dans la forêt de Baziéges, eût effacé ce vœu suprême à son retour, détruit le tombeau et condamné l'évêque à cinq cents sols d'amende.

Pour les mœurs barbares, au reste, et l'exercice cruel du pouvoir chez les chrétiens, il n'y avait pas de Pyrénées. Ramir, le nouveau chef des montagnards, gouvernait, vers la même époque, beaucoup moins en roi qu'en bourreau. Aux voleurs il faisait crever les yeux,

1. Væ tibi qui thalamum patris mei et domini tui fœdasti. (Odon Aribert, Mss.
2. Voir notre *Histoire du Midi*, t. II, p. 12.

il brûlait vifs les insensés accusés de magie, et ajoutait l'excommunication aux peines écrites avec du sang dans son code inflexible. C'est au milieu de ces rigueurs que le surprirent les enfants de Magog. « Parce que vous n'avez pas écouté ma voix, avait dit le Prophète, je rassemblerai toutes les nations de l'Aquilon et les déchainerai sur cette terre et sur ceux qui l'habitent; ils posséderont vos maisons, ils abattront l'orgueil des grands et profaneront les sanctuaires. » Comme si ces paroles mystérieuses les eussent annoncés, en 843, les pirates nordmans abordèrent sur les côtes des Asturies. Ramir les repoussa, dit-on, à deux reprises, brûla quelques-uns de leurs esquifs, qui n'étaient que des troncs d'arbres creusés par le feu, et les empêcha de prendre pied dans le port de Gijon. Battus sur ce point, ou, ce qui est probable, n'y trouvant plus rien à piller, ils doublèrent le cap Saint-Vincent et se mirent à infester la côte. Pendant treize jours, les bandes, sorties de leurs cinquante-quatre bateaux longs ou holkers, coururent les campagnes, dévastant tout et livrant aux flammes ce qui ne pouvait être emporté. Après avoir ravagé le pays de Cadix à Sidonia, le huitième jour de la lune de muharram (25 septembre 844), ils entrèrent dans le Guadalquivir et remontèrent jusqu'à Séville. La population de cette terre essaya vainement de les arrêter : après un combat soutenu avec le même acharnement par les deux partis et qui dura trois jours, ils passèrent outre et brûlèrent le faubourg de Séville. Toujours harcelés par les musulmans, ils s'arrêtèrent enfin le douzième jour de cette lune, sur le bruit de l'arrivée d'un corps d'élite envoyé par l'émir avec quinze vaisseaux pour leur couper la retraite, et disparurent dans les brumes de l'Océan.

Quand l'émir de l'eau arriva, il ne trouva plus d'ennemis et, tournant la proue de ses nefs, il alla faire sur les côtes de la Provence ce qu'avaient fait les Scandinaves sur celles des Algarves. Renonçant à la course en grand, qui ne devenait plus possible à cause de la barrière qu'élevait devant les ports pyrénéens la marche de Gothie, les Arabes choisissaient depuis quelques années pour leurs excursions la voie de mer, plus courte et tout ouverte. Partant à l'improviste des rades baléares ou des ports de la côte espagnole, ils fondaient sur les plages chrétiennes et les rasaient comme une nuée de sauterelles qui passe sur les champs. En 839,

ils avaient pillé et brûlé les faubourgs de Marseille, emmenant, selon leur coutume, beaucoup de butin et de captifs. 842, 849 et 850 les ramenèrent; mais, ayant remonté le Rhône, cette année-là, jusqu'à Arles, ils rencontrèrent les Provençaux en armes et ne se rembarquèrent pas.

Ces actes de piraterie au sud, et l'état de guerre permanent où se trouvaient les frontières du nord, entretenaient et irritaient de plus en plus l'antagonisme des deux races et des deux religions. Inexpugnable dans ses montagnes, le catholicisme gagnait peu à peu du terrain. A mesure qu'il grandissait, par une conséquence naturelle les populations chrétiennes de l'intérieur s'agitaient avec impatience sous le joug musulman. Enhardies par les progrès des montagnards et les embarras du gouvernement arabe, que venaient d'ébranler les redoutables insurrections de Mérida et de Tolède, vers le milieu du IXe siècle, elles relevèrent la tête à Cordoue même avec un courage inouï.

Il y avait déjà quelque temps que des bruits de prodiges opérés par les saints et les légendes miraculeuses exaltaient les esprits. Quarante-huit années auparavant, on avait averti, dit-on, l'évêque d'Iria-Flavia que des lumières brillaient la nuit dans un petit bois situé auprès de la ville et qu'on y avait vu apparaître des anges. Théodemir s'empressa de vérifier le fait et, s'étant assuré de loin par lui-même de l'apparition des lumières, il entra dans les bois et découvrit dans un fourré de buissons et de ronces un monument antique en marbre recouvrant un tombeau. Ne doutant point, d'après les signes merveilleux, que ce ne fût le tombeau de saint Jacques, il rendit grâce à Dieu et manda cette grande nouvelle à Alonso le Chaste, qui accourut aussitôt avec ses nobles. En mémoire de l'heureuse invention du corps saint, et pour honorer dignement le patron de l'Espagne, le roi fit bâtir sur l'emplacement du tombeau une église dotée des terres qui s'étendaient à trois milles à la ronde et sur lesquelles devait s'élever la ville, nommée, à cause de cette donation, Compostelle, *Campi apostoli*, ou du champ de l'apôtre[1].

Saint Jacques, ajoutait toujours la légende, s'était montré recon-

1. *Historia Compostellana, de revelatione corporis B. Jacobi.*

naissant. Après avoir béni, sa vie durant, les armes d'Alonso le Chaste, il était apparu à son successeur, sur la colline de Clarvijo. et l'avait engagé à tenir ferme devant les musulmans qui le serraient de près, en lui promettant la victoire. Le lendemain matin, en effet, on l'avait vu à la tête de l'armée, monté sur un cheval blanc, vêtu de blanc et portant une blanche bannière ornée d'une croix rouge, et des enfants de Mahomet pas un n'avait revu Cordoue[1].

Échauffé par ces récits merveilleux, le zèle des chrétiens soumis, ou mozarabes, éclata sans motif et sans provocation. Ils jouissaient en effet de la liberté religieuse dans la mesure la plus large possible. Les musulmans leur avaient laissé leurs temples, leur culte et leur clergé. A Cordoue seulement on comptait les églises de Saint-Asciscle, de Saint-Zoyl, des Trois-Martyrs, de Saint-Cyprien, de Saint-Gines, de Sainte-Olalla et de Sainte-Marie. Celles de Saint-Christoval, de Saint-Côme et de Saint-Damien et de Saint-Félix s'élevaient hors la ville, sur les bords du Guadalquivir, au lieu appelé Colubris et sur la partie occidentale de la montagne de Cordoue.

Indépendamment de ces édifices sacrés, l'Église cordovane possédait encore les monastères de Froniano, de Rojana, de Fraga, de Peñamellaria, d'Armilata, de Cuteclara et de Tabanos, dédiés à saint Félix, saint Martin, saint Just, saint Sauveur, sainte Joye et sainte Marie. Par une exception unique en Espagne, il était permis aux chrétiens de la métropole musulmane de sonner les cloches, de chanter les psaumes et de faire toutes les cérémonies intérieures et extérieures du catholicisme, de se raser s'ils étaient ecclésiastiques, et de porter des vêtements de laine. Le vainqueur, étendant à l'ordre civil sa bonté et sa tolérance, les laissait s'administrer et se juger par des magistrats de leur loi et ne leur demandait en retour que trois choses : de respecter la sienne, de ne pas entrer dans les mosquées et de ne blasphémer jamais le nom ni la religion du Prophète[2].

1. J. Perez, *Diploma celeberrimum de voto*, p. 286, et Masdéu, *Historia critica de España*, t. XII, p. 141, ont démontré la fausseté de cette tradition, rapportée par Sébastien de Salamanque, Lucas de Tuy, Alonso, El-Sabio, Mariana, etc.

2. Alvaro, *Indiculus*, num. 6, p. 228. — Eulogius, *Martyrolog.*

Il eût été facile, en observant ces conditions, de vivre dans l'état de paix ; mais, indignés de voir les musulmans sourire et secouer la tête en entendant les cloches, blessés au vif de leur mépris et du dégoût qu'ils laissaient éclater à leur simple contact, comme s'ils eussent été lépreux ou pestiférés ; aigris peut-être, en outre, par quelque aggravation d'impôt, les chrétiens, dont la patience avait rompu ses digues, s'exaltèrent jusqu'au délire de la foi et s'élevèrent d'un cœur ferme contre l'émir, qui, à leurs yeux, était un autre Pharaon. Les sectateurs de Mahomet les avaient provoqués d'une voix railleuse, en niant que leur Dieu pût faire des miracles ; ils acceptèrent fièrement le défi et se présentèrent dans la lice du martyre avec l'ardeur et le courage des premiers confesseurs du Christ.

Celui qui ouvrit la marche fut un jeune prêtre de l'église de Saint-Asciscle, appelé Perfectus. Versé dans la connaissance des auteurs sacrés et profanes, il savait l'arabe et le parlait avec facilité. Sa science le perdit. Un jour qu'il était sorti de la basilique, où il demeurait, il tomba au milieu d'un groupe de musulmans oisifs qui s'avisèrent de lui demander ce qu'il pensait du Christ et de Mahomet. Je pense, se hâta de répondre Perfectus, que Jésus-Christ est le Dieu des cieux et du monde.

Et Mahomet? s'écrièrent les musulmans.

Quant à Mahomet, reprit Perfectus, je vous dirais bien ce qu'en pensent les chrétiens, mais, comme vous me maltraiteriez sans doute, il faut me donner auparavant paroles de foi.

Les croyants promirent de l'écouter paisiblement, et le prêtre, alors, dans un long et chaleureux discours, leur démontra toutes les erreurs et toutes les folies du faux prophète et de son Alcoran, qui ne trompe ses sectateurs que pour les jeter des impuretés de ce monde dans le feu éternel.

Les Arabes tinrent parole, et, bien que leur cœur bondît de colère, ils laissèrent passer le blasphémateur. Mais, l'ayant rencontré quelques jours plus tard, ils poussèrent de grands cris à sa vue, en disant : « Voilà le chien qui a maudit notre Prophète ! Voilà l'infidèle qui a proféré contre l'envoyé de Dieu des blasphèmes que nul croyant ne peut souffrir ! » Les Maures fondent à ces mots sur Perfectus comme un essaim d'abeilles. On le porta

devant le tribunal du cadi sans que ses pieds eussent touché la terre, et là, un vieillard dit au juge :

« Cet homme a maudit le Prophète et ses fils, ta sagesse décidera quel châtiment mérite son crime. »

Tout ému et troublé d'abord, Perfectus niait l'accusation; le cadi ne l'écouta pas et le fit jeter en prison. Il y passa, chargé de fers, le temps du rhamadan; puis, à la pâque musulmane, on l'égorgea de l'autre côté du fleuve, et les musulmans pieux se hâtèrent d'aller tremper leurs pieds dans le sang de l'impie [1].

La lutte était engagée; elle fut soutenue avec ardeur par les chrétiens, qui s'armèrent d'audace comme de valeureux soldats prêts à militer pour la foi et à donner leur vie pour la gloire de Dieu. Jean, un marchand des rues, prit la place du jeune prêtre. Traîné devant le cadi, sous l'inculpation d'avoir insulté à Mahomet par ses railleries impies, lorsqu'il appelait les chalands, il fut condamné à recevoir cinq cents coups de verges. Après ce supplice, durant lequel il s'écriait que ni les verges ni la mort ne le feraient dévier de la voie du crucifié, les bourreaux le relevèrent demi-mort, et l'attachant sur un âne, la tête tournée vers la queue, le promenèrent dans toutes les rues de Cordoue, en criant : « Ainsi sera châtié quiconque dira du mal du Prophète et de sa sainte loi ! »

A ce cri, qui retentit dans tous les cœurs chrétiens, répondirent de nouveaux athlètes. Isaac, religieux de Tabanos, un monastère situé à sept milles de Cordoue dans une horrible solitude de la sierra Morena, ceignit ses reins et descendit de ses montagnes pour prendre la place de Jean. Regardé comme un saint par ses frères, qui murmuraient tout bas que Dieu l'avait marqué au front, car il parla trois fois en un jour dans le ventre de sa mère, Isaac va se présenter au cadi : « Je suis disposé, dit-il, ô juge, à devenir un vrai croyant, si tu daignes m'exposer le fond et les articles de ta loi. »

Le cadi répond en termes pompeux, de sa voix gutturale : « Que le fondateur de la religion des moslems est Mahomet, qui, par l'intercession de l'ange Gabriel, reçut du Très-Haut le don de pro-

1. Florez, *España sagrada*, t. X, trat. XXXIII, cap. XI, *De la Persecucion Saracenica.*

phétie, annonça la loi aux nations, et leur fit connaître les délices et les voluptés du paradis. » Il poursuivit quelque temps sur ce ton, mais le saint moine, révolté d'une telle démence, l'interrompit en s'écriant en langue arabe :

« Il a menti, ton faux prophète, et il vous déçoit tous; aussi malédiction sur lui ! Qu'il soit maudit pour avoir perverti tant d'âmes, que ses mensonges ont précipité dans l'abîme, et pour avoir préparé, avec l'aide du diable, ce breuvage d'erreur et de perdition. Comment ne fuyez-vous pas, vous qui vous dites sages, de semblables périls? Comment ne renoncez-vous pas à la peste de ses doctrines pour embrasser et reconnaître la loi de vérité? »

Pétrifié par cette audace, et si ému, que ses lèvres ne purent articuler une parole, le cadi frappa pour toute réponse le blasphémateur à la face. Plus calmes et plus équitables, les vieillards qui siégeaient à ses côtés lui reprochèrent cet oubli de la gravité et de l'impassibilité du juge, et lui rappelèrent que même le condamné à mort est mis par la loi musulmane à l'abri des violences.

Le cadi en convint, et se tournant vers Isaac :

« Serais-tu par hasard ivre ou saisi d'une frénésie qui t'égare, ou t'empêche de savoir ce que tu fais et ce que tu dis?

« Non, répondit le jeune moine, ma raison n'est troublée ni par le vin ni par aucune infirmité; l'amour de la justice m'a seul inspiré le dessein de vous porter la vérité. Si, pour qu'elle brille à vos yeux, il faut donner la vie, frappez; j'attends la mort d'un œil tranquille, confiant dans ces paroles de mon Dieu :

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient ! »

Le cadi l'envoya en prison et fit connaître l'affaire à l'émir. Effrayé d'une telle témérité, Abd-el-Rahman ordonna, par un édit, que tout blasphémateur du Prophète fût mis à mort. En conséquence, le mercredi 3 juin de 851, les bourreaux clouèrent Isaac à un pieu, la tête en bas, et le laissèrent cinq jours au bord du fleuve, exposé en cet état aux regards de Cordoue; le cinquième jour, on brûla son corps, et les cendres, mêlées à celles des chrétiens qui avaient suivi son exemple, furent jetées dans le Guadalquivir.

Il n'en fallait pas tant pour faire pousser de toutes parts les pal-

mes du martyre. La contradiction irrite et passionne les hommes, qui ne sont jamais plus dangereux que lorsque, désarmés et faibles, ils tiennent tête aux forts. Une fois la voie tracée, les dévoués s'y jetèrent en foule. Comme dans les luttes des premiers temps, les femmes déployèrent un zèle aussi ardent, et autant d'énergie et de constance que les hommes. La vierge Flora, un des lys les plus purs et les plus éclatants de Cordoue, professait le christianisme, quoique née d'un père musulman. Entraînée par l'enthousiasme de la foi, elle s'arracha des bras de sa famille et vint proclamer sa croyance au pied du tribunal. Les musulmans se voilèrent la face de douleur : furieux de ce qui lui semblait une apostasie, le cadi la fit battre de verges jusqu'à ce que la peau de son cou se détachât avec une partie de sa longue et belle chevelure. Ainsi mutilée, elle parvint à échapper à son père et se réfugia chez les chrétiens de Martos, qui accouraient tous baiser en pleurant ses glorieuses cicatrices. Là, son exaltation croissant au milieu des fidèles, elle entraîne sa sœur Marie et revient avec elle demander la mort à Cordoue et maudire le faux prophète. Leur supplice infamant ne brisa pas plus leur courage que la vue de leurs corps sans tache, abandonnés aux chiens et jetés dans le fleuve, n'affaiblit l'ardeur de leurs frères.

Abd-el-Rahman, dont la bonté répugnait à ces tristes exécutions, essaya d'un autre moyen, et réunissant en concile les évêques mozarabes, il obtint d'eux la condamnation du martyre. Mais les esprits étaient trop exaltés pour accepter cette sentence : regardant leurs prélats comme des relaps, comme une paille aride qu'il fallait séparer du bon grain, les chrétiens de l'Andalousie n'eurent des oreilles que pour Euloge.

C'était un prêtre cordovan, de noble race et d'une grande science, mais d'un naturel sombre et violent jusqu'au fanatisme. Il n'avait qu'une passion, la haine du Prophète, et qu'une ambition, la gloire du martyre. Pâle de rage, toutes les fois qu'il entendait les voix des muezzims appelant les croyants à la prière, il faisait le signe de la croix et entonnait ce verset du psalmiste :

« O Dieu, ne garde pas le silence, ne te tais point et ne demeure pas dans le repos, ô Dieu fort ! car j'entends la voix de tes ennemis, et ceux qui te haïssent lèvent la tête ! » Puis il ajoutait en

finissant : « Sauve-nous, Seigneur, de l'infidèle, et confonds ceux qui adorent le mensonge et se glorifient de leurs idoles ! »

Plein de mépris pour la douleur, les tourments et la mort, qui n'est, disait-il froidement, qu'une dette à solder, il était l'âme de cette insurrection morale, et le vrai et seul chef de la cohorte enthousiaste qu'il poussait de toute l'ardeur de ses convictions au martyre, en proclamant, jusque dans les cachots où il allait soutenir le courage des saints, que le chrétien inscrit dans la céleste milice ne doit plus rester dans les liens terrestres, quand sonne l'heure de l'appel.

Trop malheureusement dociles à sa voix, les héros de la foi chrétienne redoublaient d'audace contre Mahomet, les bourreaux eux-mêmes étaient las de supplices, et l'Église apparaissait comme une rose teinte de sang dans le buisson ardent de la persécution, lorsque le dernier jour de la lune de safar (19 août 852), le serviteur du Miséricordieux, Abd-el-Rahman, quitta ce monde.

CHAPITRE XII

BERBERS, ARABES ET CHRÉTIENS.

La guerre sainte. — Algarade de Narbonne. — Échec d'Albayda. — Mousa-ben-Zeyad. — Les émirs des frontières. — Mohammed-Abou-Abdallah. — Le vallon de Guadacelète. — Siége de Tolède. — Almondhir. — Les têtes sanglantes. — Le wali Lobia. — Retour des Scandinaves. — Les chrétiens du Nord. — Omar-Aben-Hafsun. — Les Salteadors de Torgiela. — La rose des Juifs. — Réveil des Berbers. — Ruse d'Hafsun. — Nuit d'Alcanitz. — Les vaillants d'Almondhir. — Rois d'Oviedo. — L'éclipse de 871. — Bataille de Zamora. — Le vingt-deuxième jour de la lune de schawal. — Bataille d'Aybar. — Hafsun et Enecho. — La colonne de l'islam. — Bonheur des rois. — Caleb-ben-Hafsun. — Désastre de Weble. — L'émir Abdallah. — Insubordination des walis. — Le glaive et le pal. — Insurrection des Alpujarras. — Le chant de guerre. — L'Absalon mahométan. — Calamités de 898. — Divisions des chrétiens. — Rois de Navarre. — Sancho Abarca. — La romance historique. — Ahmed-ben-Mouwiah. — La cité des Turquoises. — Tuerie de Zamora. — Alonso le Grand. — Les fils de Chimène. — Abd-el-Rahman III. — Anasir-Ledin-Allah. — Rétablissement de l'ordre. — L'unité musulmane. — Pacification des Berbers. — Prise de Saragosse et de Tolède. — Rois de Léon. — Les comtes de Castille. — La légende de don Fernan. — Khalifes de Cordoue. — El-Moumenim. — La justice du khalife. — Le cimetière de la Rusafah. — La villa de la Fleur. — Délices et magnificence de Medina-Azarâh. — Sous les palmiers. — L'ange Azraël.



MOHAMMED-ABOU-ABDALLAH, fils d'Abd-el-Rahman II, était le cinquième Ommyade proclamé à Cordoue. Zélé musulman, le nouvel émir voulut inaugurer son avénement par la guerre sainte. Les walis des frontières reçurent donc l'ordre de réunir leurs alferez (cavaliers) et de fondre, comme leurs pères, sur les pays chrétiens. Dans celui d'Afranc, l'algarade ou course armée fut bonne et glorieuse pour le croissant. Les noirs fils de Sara[1] franchirent ces Pyrénées dont ils avaient oublié la route et reparurent sous les murs de Narbonne. Pris au dépourvu, nos aïeux ne résistèrent pas; en l'absence d'un gouvernement assez fort pour les

1. Gens est tetra nimis Saræ de nomine dicta.
(Ermoldus Nigellus, *Carm.*

D'où *Surraceni*, Sarrasins.

protéger, les populations, sans chefs et sans armes, ne pouvaient se défendre que par la fuite; aussi, les soldats du Prophète repassèrent les ports chargés de butin et poussant devant eux des troupeaux de captifs.

L'éclat de cette expédition, couronnée par la reprise de Barcelone, dont les musulmans rouvrirent les portes à leurs frères, fut assombri par l'échec éprouvé dans le Nord. Les montagnards, sous la conduite d'Ordonez Ier, successeur d'Alonso, battirent le wali de Saragosse, Mousa-ben-Zeyad-el-Gedahi, prirent d'assaut Albayda-la-Blanche et passèrent la garnison au fil de l'épée. L'orgueil musulman ne put dévorer cet affront; pour couvrir la défaite, les scheiks crièrent à la trahison et accusèrent Mousa, suspect d'ailleurs comme renégat aux croyants rigides, d'avoir vendu la forteresse. Mohammed, au lieu de juger selon la raison, eut le tort d'accueillir ces calomnies et de déposer Mousa et Lobia, son fils, qui était wali de Tolède.

Toute injustice porte de mauvais fruits. Les walis déposés ne rêvèrent plus que vengeance et, s'alliant aux chrétiens des frontières, ils se proclamèrent indépendants dans leurs provinces. Ils y étaient si aimés et si influents qu'à leur appel toute cette immense région qui s'étend de la sierra portugaise d'Estrella jusqu'au penchant navarrais des Pyrénées, offrant aux deux points opposés comme places d'appui, de refuge et d'armes, Tolède et Saragosse, se détacha du pouvoir central de Cordoue. C'était, avec le pays reconquis par les montagnards, plus de la moitié de l'Espagne qui menaçait d'échapper à l'émir.

Mohammed courut au péril comme au feu, suivi de toutes ses bannières andalouses. Les insurgés, bien que renforcés par un corps nombreux de chrétiens envoyés à leur secours contre l'ennemi commun par le roi de Galice, n'avaient pas osé l'attendre en rase campagne et s'étaient enfermés dans Tolède. En voyant paraitre sous les murs un petit corps de cavalerie qu'il prit pour la tête de l'avant-garde, le wali de Tolède sortit imprudemment et se lança bride abattue à la poursuite des Andalous, qui l'entraînèrent dans une embuscade. L'émir avait caché ses troupes dans les bois qui entourent le vallon de Guadacelète; elles laissèrent entrer les Tolédans dans le vallon et, fondant sur eux de toutes parts,

en firent ensuite un grand carnage. Sur ce malheureux champ de bataille, inondé de sang et couvert de cadavres, on compta, disent les Arabes, huit mille chrétiens et sept mille musulmans.

Mohammed revint à Cordoue après cette victoire, laissant ses plus vaillants vizirs, Abd-el-Melik-ben-Abdallah et Aben-Abd-el-Aziz, sous les murailles de Tolède. Ils y étaient encore deux ans plus tard, l'assiégeant inutilement, lorsqu'en 854, profitant du départ d'Almondhir, le fils de Mohammed, qui venait de quitter le camp avec une partie de l'armée, pour se porter sur Talavera, le wali fit une seconde sortie, qui, cette fois, fut très-heureuse. Battant et dispersant les troupes du siége, il les poursuivit la lance aux reins jusqu'à Talavera. Là, Almondhir les arrêta et, pour prouver que leur effort s'était brisé contre les épées andalouses, il envoya les têtes de sept cents rebelles faits prisonniers, dans la poursuite, à son père, qui en orna les créneaux de Cordoue.

Ce coup de main n'eut pas d'autre résultat, et le pouvoir rival de Mousa en fut si peu ébranlé que, cinq ans après, il s'élevait encore dans toute sa force. La prospérité aveugla et perdit l'homme énergique qui l'avait fondé. Se croyant supérieur à l'émir, aussi peu avancé que le premier jour au bout de sept années de lutte, il se jeta sur les chrétiens ses alliés et, après avoir ravagé et pillé les villages de la Navarre, entra le fer et la torche à la main en Galice. C'était se mettre entre le marteau et l'enclume. Les montagnards, qui ne voulaient pas abattre le croissant à Cordoue pour le relever à Tolède, sortirent de leurs bois, attaquèrent l'armée de Mousa chargée de butin et la dispersèrent[1].

Le contre-coup de ce désastre fut la reddition de Tolède. Les populations des villes n'aiment pas la guerre, qui trouble toutes leurs habitudes et les ruine en ruinant le commerce, et celles des campagnes livrées au fer de l'ennemi, comme l'herbe à la faux, la maudissent quand elle éclate. Les bourgeois pacifiques et les pauvres laboureurs avaient le cœur bien gros de voir, tous les ans, détruire leurs maisons de campagne, arracher leurs vignobles et

1. *Le Moine de Silos*, *Chronicon*, num. 36. — Rodrigo Ximenez, *Historia Arabum*, cap. x. — Marca, *Marca Hispanica*, lib. III. — Sébastien de Salamanque, *Chronic.*, num. 25.

brûler leurs moissons, à cause de l'obstination de quelques mauvais musulmans, des chrétiens et des juifs. Les croyants zélés de la ville, encouragés en 859 par la défaite de Mousa, offrirent secrètement à Mohammed, qui s'était rendu en personne au camp, de le remettre en possession de Tolède et d'égorger même les chefs des séditieux, s'il voulait accorder la vie et le pardon aux autres. L'émir y consentit, sous la réserve qu'on lui livrerait la ville dans un délai déterminé, Or, quelques jours avant, les conjurés lui ouvrirent les portes, et le wali Lobia, demeuré l'ami d'Ordonez malgré la cruelle guerre qu'il venait de faire à son père, se retira dans la Galice et y vécut paisiblement.

Tolède pris, il restait à recouvrer Saragosse et les forteresses de l'Èbre, toujours au pouvoir de Mousa. Mohammed se mettait en marche, une mauvaise nouvelle l'arrêta : les Scandinaves étaient revenus. Abordant avec soixante navires sur les plages d'Andalousie, ces barbares fils de Magog, comme les nommaient les Arabes, couraient la côte et le plat pays et les désolaient plus cruellement que l'orage et les tempêtes. Ils disparurent devant les cavaliers de Mohammed et se replongèrent dans l'Océan, comme les monstres qui l'habitaient. Mais Raya, Cartama, Malaga, portaient les douloureuses traces de leur fureur. Toutes les atalayas ou tours de garde et la plupart des édifices des cités étaient détruits, et ce qui indigna tous les cœurs musulmans, c'est que ces païens avaient saccagé jusqu'à la mosquée de l'Ile-Verte (djezirah Allcadrah), monument deux fois saint pour les fils du Prophète, parce que, au temps de la conquête, les chefs de Thâreq s'étaient réunis à cette place pour tenir conseil.

A cette invasion, arrivée en 860, succéda la guerre périodique des frontières, qui dura quatre années à l'est et au nord. Refoulés enfin à grand'peine par la cavalerie d'Abd-el-Rahman, qui, dans sa course, était allée jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle, les chrétiens d'El-Guf rentraient dans leurs montagnes, lorsqu'une insurrection nouvelle, et non moins dangereuse que celle de Mousa, éclata vers les Pyrénées. Un pauvre homme de Ronda, nommé Omar-Aben-Hafsun, ne pouvant vivre du travail de ses mains, abandonna la charrue et les champs et se fit voleur de grand chemin. Brave et actif, il eut bientôt recruté une troupe de *salteadors* dans le faubourg de Tor-

giela et ne tarda pas à se jouer des poursuites des khatchefs[1] et des menaces de la justice.

Du château d'Adharwera, qui fut son premier repaire, il passa en 864 dans la région sous-pyrénéenne, où les juifs lui livrèrent la forteresse de Boutah-el-Jehoud, la rose des circoncis. Retranché dans ses roches inaccessibles, il vit sa troupe grossir rapidement et, de chef de bande, devint en peu de temps chef de parti. Autour de lui s'étaient ralliés, avec un empressement qu'expliquent bien la haine du pouvoir central de Cordoue, la différence des religions et l'hostilité implacable des races rivales, les trois peuples qui couraient la frontière d'Afranc et les hautes vallées de l'Èbre, savoir: les chrétiens, les juifs et les Berbers.

Les chrétiens se confédérèrent avec Hafsun dans un but commun de défense; les juifs, pour se venger des exactions et du mépris des musulmans; les Berbers, parce que, sorti de leurs rangs, il représentait les rancunes séculaires des fils du Magreb, que les Syriens, après la conquête de l'Espagne, reléguèrent, en s'attribuant la part du lion, dans le pays le moins fertile. Ces trois éléments réunis constituèrent un parti formidable et qui trouva d'autant moins d'obstacles en se formant et s'étendant, que le wali de Saragosse, en pleine insurrection, ne pouvait que voir d'un œil satisfait surgir des auxiliaires. Loin d'étouffer le mouvement, Mousa le favorisa donc par son inaction et peut-être même par son appui; car les alcaïdes de son gouvernement, tels que celui de Lerida et d'autres places importantes, ouvrirent leurs portes au chef des juifs et des Berbers.

Impétueux, dès lors, comme les torrents de la Biscaye, les hommes d'Hafsun se précipitèrent dans les vallées de l'Èbre, et achevèrent d'y détruire le pouvoir de l'émir. Celui-ci sentit bien qu'il n'avait pas de temps à perdre; pour réduire les tribus d'origine africaine, il appela sur-le-champ aux armes toutes les tribus d'origine asiatique. Les bannières d'Andalousie, de Murcie et de Valence, prirent les devants sous le commandement de Zeïd-ben-Khasem, son petit-fils, qu'il se proposait de suivre lui-même avec celles de Tolède.

1. *Découvreurs :* chargés de la police des grands chemins et des campagnes.

Se voyant près d'être accablé par cette masse de troupes, Hafsun eut recours à la ruse : il écrivit à Mohammed, en protestant de sa fidélité et de son attachement à l'islam, et lui offrant, pour preuve de sa bonne foi, de marcher contre les chrétiens avec les forces qu'il enverrait. Donnant tête baissée dans le piége, l'émir envoya son petit-fils, qui rejoignit Hafsun, auprès d'Alcanitz, avec les gens de Murcie et de Valence, et dressa son camp auprès du sien. La nuit venue, pendant que les descendants des Syriens étaient endormis sous leurs tentes, ceux des Berbers les assaillirent traîtreusement, et les égorgèrent dans l'ombre avant qu'ils eussent pu songer à se mettre en défense.

A la nouvelle de cet odieux guet-apens, qui lui fut apportée par quelques fugitifs échappés à grand'peine, et en apprenant qu'ils avaient laissé son petit-fils parmi les morts, Mohammed se couvrit la tête de cendres, et jura par Allah d'en tirer une prompte et sanglante vengeance. Les vaillants de l'Andalousie, que l'oncle du jeune prince El-Mondhir guidait lui-même, poursuivirent, en effet, les assassins jusque dans leurs montagnes, en passèrent une partie au fil de l'épée, et emportèrent, par un chemin où le sang coula à torrents, la forte place de Routhab-el-Jehoud. Tandis que les siens tombaient comme les épis sous le glaive vengeur, qu'El-Mondhir envoyait à son père la tête d'Abd-el-Melek, le perfide alcaïde de Mérida, et que la terreur lui livrait les clefs de toutes les forteresses, Hafsun distribuait ses trésors aux siens, leur conseillait d'embrasser les pieds du vainqueur, et s'enfuyait en promettant de revenir bientôt sur les sommets inaccessibles des monts d'Arbe.

Le 26 mai de cette même année 866, et le dimanche de la Pentecôte, l'évêque d'Oviedo sacrait, dans l'église de Sainte-Marie, Alonso III, fils d'Ordoñez. Fruela, comte ou gouverneur de Galice, trouvant sans doute le jeune roi trop jeune, il n'avait que dix-huit ans, se fit élire à sa place par les nobles galiciens. Les nobles des Asturies feignirent d'approuver ce choix, et, quelques jours après, étranglèrent l'élu des magnats de Galice. Alonso, rappelé de l'Alava où il avait cherché un refuge, se mit donc à régner sans compétiteur, mais non sans ennemis. Le même souffle d'insubordination et de discorde qui troublait l'ordre chez les musulmans, agitait aussi les esprits dans les pays chrétiens. Pendant qu'El-Mondhir,

entre les courses accoutumées sur les frontières de Pampelune et de Galice, était forcé de monter vers Saragosse, pour arracher cette capitale de l'Èbre au vieux Mousa, et puis, de redescendre, en 870, à Tolède, dont les habitants avaient rappelé Lobia, leur ancien wali, le jeune roi d'Oviedo luttait incessamment pour leur imposer sa suzeraineté contre les jaons ou chefs basques, vainqueurs, à ce qu'assure la tradition, dans la plaine d'Arrigoriaga, ou des Pierres-Rouges. Il s'alliait, faute de mieux, aux Navarrais, en épousant Sumena, fille de Garcia, leur comte; réprimait, en faisant crever les yeux à ses trois frères, un complot de palais, et, après avoir repoussé glorieusement les Arabes, s'emparait de Braga, de Porto et de Lamego[1].

Tel était l'état des choses et la situation respective des chrétiens et des musulmans, lorsque le Berber Ben-Hafsun reparut sur la scène, en 877. Retenu sur les frontières du nord, El-Mondhir ne put s'opposer à ses progrès. Toutes ses forces lui étaient nécessaires en Galice, où il perdit, l'année suivante, la bataille de Zamora. Alonso était accouru, avec ses Asturiens, au secours de cette place. Musulmans et chrétiens se rencontrèrent au bord de l'Orbiego. Terrifiés par une éclipse de lune, les soldats de l'émir refusaient lè combat. El-Mondhir eut le tort de ne pas tenir compte de cet effroi superstitieux, et vit tomber quinze mille hommes, qui se défendirent à peine, sous le glaive chrétien.

Il avait fallu trois années pour effacer cette impression funeste: un autre événement surnaturel vint alors troubler de nouveau le moral des croyants. Au printemps de 881, le 22e jour de la lune de schawal (mai), la terre trembla avec un bruit et des secousses si épouvantables, que les alcazars et les plus solides monuments s'écroulèrent. On vit les montagnes s'affaisser, les rochers se fendre, la terre s'ouvrir, engloutissant villages et collines, et la mer se retirer des côtes, et couvrir, en fuyant, les écueils et les îles. Les populations épouvantées abandonnaient les villes et se réfugiaient dans les champs, les oiseaux quittaient leurs nids, les bêtes fauves leurs tanières. Jamais les hommes n'avaient vu ni entendu rien de semblable[2].

1. *Chronique de Sampiro, évêque d'Astorga*, num. 1, p. 453.

2. Las gentes abandonaban los pueblos y huian á los campos, las aves salian de

Toutes ces choses frappèrent d'une telle terreur les musulmans fatalistes et surtout l'ignorante multitude, qu'El-Mondhir eut beau représenter à ses soldats, que la terre avait tremblé pour les chrétiens comme pour les croyants, pour les agneaux comme pour les bêtes féroces, il ne put les faire marcher contre la croix, et fut forcé de consentir à une trêve de trois ans que les envoyés d'Alonso conclurent à Cordoue.

Sans inquiétude de ce côté, Mohammed résolut, en 882, de se porter de sa personne, et avec toutes ses forces, sur l'Èbre supérieur, où Ben-Hafsun, avec ses Berbers et les montagnards des Pyrénées, venait de battre les walis d'Huesca et de Saragosse. L'émir rejoignit l'armée de son fils avec toute sa cavalerie. El-Mondhir prit le commandement de l'avant-garde; Mohammed celui du corps de bataille; l'aile droite fut confiée à Abd-el-Ruf; l'aile gauche à Aben-Rustain, et la réserve à Ben-Saïd, fils de l'émir et wali de Sidonia. Trop faibles pour attendre cette nombreuse armée en plaine, les confédérés basques et berbers reculèrent vers les plateaux; mais les musulmans, si animés que les montagnes leur semblaient des plaines, les poursuivirent pied à pied.

Un matin, à l'aube, El-Mondhir découvrit leur camp dans le val d'Aybar; ils étaient si près qu'ils n'eurent pas le temps de fuir. Il fallut accepter le combat, qui fut des plus sanglants. Cernés par des forces supérieures et des ennemis implacables, les hommes d'Hafsun et de Garcia Enecho, chef des Basques, se défendirent tout le jour comme des lions. La nuit sauva ceux qui vivaient encore. Enecho resta couché sur les cadavres, qui jonchaient la plaine ruisselante de sang, et Hafsun, couvert de blessures, ne s'échappa que pour aller mourir, vaincu, mais libre, sur le pic du Midi.

En rentrant à Cordoue après avoir vu la défaite et la fuite du bandit de Ronda, Mohammed s'empressa de récompenser d'une manière digne de son grand cœur le chef auquel, après Dieu, il devait la victoire. Considérant que tous les musulmans regardaient avec raison El-Mondhir comme la colonne de l'État, il convoqua dans l'alcazar les walis, les wizirs, les caïds et les hadjebs de son conseil, et le proclama devant eux son successeur et maître de la

sus nidos... Nunca los hombres vieron ni oyeron cosa semejante. (Conde, traduction des *Chroniques arabes*, ch. LV.)

promesse. Les plus grands comme les plus petits événements, l'affaissement d'une montagne comme la chute d'une feuille de saule, tout provient de la volonté divine et de ce qui est écrit sur le tableau des éternels décrets[1]. Trois années écoulées à peine depuis la proclamation de son fils, Mohammed se promenait un jour dans les jardins de l'alcazar avec ses wizirs. Hescham-ben-Abd-el-Aziz-ben-Chalid, wali de Jaen et l'un de ses plus dévoués serviteurs, lui dit tout à coup en s'arrêtant et jetant les yeux autour de lui :

« Quelle heureuse condition que celle des rois! Pour eux seuls, en ce monde, douce et délicieuse est la vie. Jardins odorants, alcazars magnifiques, ils ont tout, avec les plaisirs, les récréations et les délices que peut désirer l'homme. Malheureusement, la mort tranche aussi avant l'heure la trame de leurs jours, et n'épargne pas plus le puissant prince que le pauvre et le laboureur.

— Ami, répondit Mohammed, le chemin de la vie des rois paraît plein de fleurs brillantes et suaves; mais, en réalité, s'il y a quelques roses, elles sont entourées d'épines bien aiguës. La mort est l'œuvre de Dieu et le principe de biens ineffables. Pourquoi la maudire, d'ailleurs? N'est-ce pas elle qui m'a fait ce que je suis, émir d'Espagne? »

Mohammed se retira sur ces paroles, pour aller prendre du repos, et s'endormit de l'éternel sommeil, qui ravit les délices du monde, termine les soucis, et sèche dans sa fleur la folle espérance des hommes[2].

Reconnu sans opposition le jour des funérailles, El-Mondhir renouvela la trève avec les chrétiens, qui exigèrent comme première condition les reliques d'Euloge et de sainte Leocritia, martyrisés en 859, et il marcha ensuite contre Caleb, fils d'Hafsun, aussi intrépide, aussi rusé, mais plus heureux que son père. Maître du pays de Saragosse à Tolède, car même l'indisciplinable famille de Mousa semble avoir reconnu sa suzeraineté, il se joua d'une manière éclatante, à l'avénement du nouvel émir, de la bonne foi d'Hescham, le wali de Jaen. Afin d'échapper au coup que préparait l'émir, résolu de l'accabler avec toutes ses forces, il demanda la

1. Iza-Ahmed-ben-Muhamed-el-Razi. (Mss arabes de l'Escurial.)
2. *Chroniques arabes*, traduction de Conde, ch. LVI.

paix au wali, et lui livra Tolède, comme gage de la franchise de ses intentions. Mais ce renard berber n'eut pas plus tôt appris qu'El-Mondhir venait de renvoyer ses bannières, qu'il revint sur ses pas avec une taïfa de cavaliers d'élite, et rentra dans Tolède, dont les habitants s'empressèrent de lui ouvrir les portes.

Hescham, mandé aussitôt à Cordoue, paya sa crédulité de sa tête. Un an après, El-Mondhir payait aussi de sa vie l'impétuosité de son caractère. Ayant fondu, à la tête de l'avant-garde, sans vouloir attendre ses troupes, sur l'armée de Caleb-Hafsun, retranchée au pied de la forteresse de Welde, il fut enveloppé avec les siens, et tomba au milieu d'une forêt de lances deux ans moins quinze jours après qu'il avait été proclamé. Son frère Abdallah reçut cette nouvelle vers la fin de la lune de safar (juillet 888), devant Tolède, qu'il assiégeait. Laissant le commandement au plus ancien des walis, il partit pour Cordoue avec la cavalerie de sa garde. Le meschouar, ou conseil souverain, était réuni à son arrivée. Il s'y rendit, et tous, se levant quand il parut, le proclamèrent maître de la promesse.

A l'avénement du nouveau prince, l'anarchie qui travaillait sourdement les esprits, ne se sentant plus contenue par la forte main d'El-Mondhir, éclata de toutes parts avec violence. Les imans récitaient encore la Khotba lorsqu'on vint annoncer à l'émir que son fils aîné Mohammed s'était révolté à Séville; un autre messager lui apportait, le même jour, la nouvelle du soulèvement du wali de Lisbonne, et, avant qu'il n'eût pris les mesures nécessaires pour étouffer ces deux mouvements, on lui aprit la rébellion du cadi de Mérida, qui venait de chasser le wali et de se nommer à sa place.

Surgissant de trois côtés à la fois, le péril pouvait ébranler un trône peu solide encore. Heureusement pour les Arabes, Abdallah n'était pas un homme ordinaire, et, dans la lutte qui s'ouvrait le premier jour de son règne et qui devait durer autant que sa vie, il allait montrer avec éclat qu'à l'énergie du capitaine il joignait la constance et la froide résolution de l'homme d'État. Courant lui-même à Mérida, suivi de la seule cavalerie de sa garde, il surprit le rebelle, qui vint se prosterner et mettre sa tête à ses pieds ; il lui pardonna, et sa clémence fut aussi utile à Mérida que la sévérité de Ben-Saïd, son préfet de police à Cordoue, qui fit empaler, en

son absence, les chefs d'une conspiration ourdie par Caleb-Hafsun.

Ni cet exemple, toutefois, ni les têtes du wali de Lisbonne et de ses caïds, exposées à Cordoue, n'épouvantèrent la révolte. Vingt tribus s'étaient insurgées à Jaen et dans les Alpujarras ; elles attaquèrent le wali de Jaen vers la fin de 889, le battirent, lui tuèrent sept mille hommes et célébrèrent leur victoire dans ce chant rimé par Ben-Gudi, dont retentirent bientôt tous les vallons et les sierras d'Andalousie :

« Les nuages de poussière soulevés sous nos pas avaient glacé leurs âmes de crainte. Ils montaient si épais vers le ciel que le jour en fut obscurci. Au baisser de nos lances, timides, ils tournent le dos. Nos lances altérées les frappent et s'abreuvent de sang. Le sang qui en coule est une pluie qui abat la poussière. Ils fuient épouvantés, la terre manque à leur déroute. Pâles et sans haleine, ils tombent bientôt dans nos fers.

« Demande à Suar si, dans le feu de la mêlée, les épées indiennes tranchaient bien les têtes, malgré les beaux turbans, les bandelettes éclatantes et les ceintures dorées !

« Interroge les Beni-Alhamra : ils te diront comment, quand vint leur tour, ils se précipitèrent comme des montagnes roulant dans les vallées profondes !

« Là, Dieu acheva les traîtres qui avaient quitté nos bannières, et la meule des batailles les broya tous jusqu'au dernier.

« Ils nous combattaient sans franchise, par de vils stratagèmes ; mais nos cavaliers et nos piétons ont confondu leurs ruses !

« Les fils d'Adnan et de Cahtan attaquent, saisissent et étreignent ; les lions les guident et ils combattent pour la gloire et non pour le butin.

« Le plus vaillant des Caïs les conduit, et son épée, qui dégoutte de sang, plane et brille dans la mêlée, au-dessus de toutes les autres[1]. »

La joie de ce triomphe fut courte pour les vainqueurs de Jaen et d'Elbira. Commandés, après la mort de Suar, le plus vaillant des Caïs, par un des frères du poëte, ils eurent l'imprudence d'attendre la cavalerie de l'émir dans la plaine de Grenade, et mal leur en

1. Meruan-ben-Hhayan-ben-Chalf. (*Histoire de l'Espagne arabe.*)

prit. Renversés dès le premier choc, ils trouvèrent, à leur tour, l'espace trop petit pour fuir, et laissèrent sur le champ de bataille leur chef, auquel, pour se venger des vers insultants de son frère, le wali d'Abdallah fit brûler les yeux avec un fer rouge et trancher ensuite la tête.

La défaite de Mohammed, fils de l'émir, vaincu et pris avec El-Khasem, son oncle, wali de Sidonia, par Abd-el-Rahman-el-Modzafer, son propre frère, termina en 895 cette funeste guerre. Le premier mourut dans une tour de Séville, le 10 de schawal de la même année (3 décembre), de ses blessures, disent les uns, du poison versé par son frère, ont cru les autres ; le second y vécut longtemps impuni, mais oublié de tous. L'éclat de ces catastrophes aurait dû calmer les esprits ; il n'en fut rien. Vizirs, walis, princes du sang, se défiaient, s'attaquaient, s'égorgeaient jusque sur les grandes routes, et ce désordre moral ne se bornait pas aux États de l'émir : les partisans de Caleb-Hafsun en étaient atteints à un tel degré que Souleiman-ben-Gudi de Quinserine, l'auteur du chant de guerre de Jaen, provoqua Hafsun lui-même et lui fit vider les arçons d'un coup de lance, en le rencontrant un jour en plaine, parce qu'il n'avait pas répondu à son défi.

Le IXe siècle finissait ainsi dans le sang, lorsque deux cruelles calamités vinrent en faire la clôture. La guerre ayant empêché de cultiver les terres, une si affreuse famine désola l'Espagne *que les pauvres se mangeaient entre eux*. A ce fléau ne tarda pas à se joindre la peste, qui sévit, à son tour, avec tant de rage qu'on ne pouvait plus enterrer les morts et que les moribonds, pour trouver de la place dans les fosses, se traînaient eux-mêmes au cimetière[1].

Les mêmes divisions, dans un cercle plus resserré, agitaient, pendant ce temps, les chrétiens, de l'autre côté des montagnes. Après avoir lutté contre Eilo, comte de l'Alava, contre ses quatre frères, auxquels, ainsi que nous l'avons vu, il fit crever les yeux, et contre le noble Addamnin, qu'on écorcha vif par ses ordres, Alonso le Grand eut maille à partir avec les Basques, qui se détachèrent entièrement du royaume des Asturies, auxquels ils ne te-

1. Los pobres se comian unos á otros y los mismos hombres ya moribundos se iban á los cementarios... (Traduction espagnole des Mss arabes de l'Escurial, ch. LXIII.)

naient que par les liens de la confraternité religieuse. Tous les montagnards du revers espagnol des Pyrénées reconnurent pour roi Garcia, un rejeton de cette forte et vaillante souche de chefs qui avait donné les Arista et les Enecho. Celui-ci étant tombé, en 882, ainsi que sa femme Urraca, sous les lances arabes, dans le val d'Aybar, en 905, les hommes des Trois mains sanglantes[1] élurent, à Pampelune, don Sancho Abarca, son fils. En 907, dit la tradition nationale, à laquelle nous laissons la parole, parce que, rigoureusement d'accord avec l'histoire, elle peint en traits énergiques les rudes mœurs du temps, un vieux noble des montagnes vint à Pampelune, dans le palais du nouveau prince, et lui tint ce discours :

« Seigneur roi, don Sancho Abarca, maintenant que tu es en âge, écoute ce qu'on m'a donné mandat de te dire, et fais-y attention.

« Ceux qui reçoivent du ciel les plus grandes faveurs sont, par cela même, obligés à plus faire pour les autres.

« Les Maures, qui ont si cruellement massacré ton père, le surprirent dans une embuscade, comme il traversait le val d'Aybar.

« Les siens, qui l'abandonnèrent ce jour-là, en répondront au tribunal de Dieu. Quant à lui, comme il traversait le val d'Aybar, il fut tué d'un coup de lance.

« Ta mère, dona Urraca, dont Dieu ait pitié, te portait dans son sein, lorsqu'elle mourut de son grand mal. Tu montrais un bras à travers ses blessures, et je vis que tu voulais passer à la vie.

« Suivi d'un de mes vassaux, pour te sauver de ce désastre, je descendis de cheval, je tirai mon poignard et, m'agenouillant avec une pieuse cruauté (*con pietadosad crueltad*), j'élargis la blessure, afin de pouvoir te mettre au jour.

« Je te retirai, en effet, du flanc de la morte, couvert de sang, mais sain et sauf. Je recommandai le secret à tous, et nous montâmes à cheval.

« Aujourd'hui, il y a juste deux ans qu'en ce même lieu les fidalgos et les bons hommes s'assemblèrent pour élire un roi. Je

1. D'après la tradition, les trois provinces d'Alava, de Guipuscoa et de la Biscaye se groupaient alors autour d'un étendard surmonté de trois mains sanglantes, avec cette inscription : *Irruac leak* (les trois n'en font qu'une).

l'appris là où j'étais, m'occupant de t'élever et te faisant porter l'*abarca*, d'où te vient ton surnom [1].

« Je te plaçai au milieu des cortès et, ayant obtenu qu'ils suspendissent leur vote, je leur découvris ton aventure merveilleuse.

« Que ne peut la force de la vérité ! Ils te donnèrent le sceptre, et à moi le surnom de *ladron*, pour consacrer le souvenir de mon larcin.

« Or donc, mon fils, puisque tu n'as pas eu d'autres parents que nous, occupe-toi de notre bonheur et maintiens-nous en paix.

« Sois le protecteur des veuves, le père des orphelins, et garde-toi de mettre sur le peuple plus d'impôts qu'il n'en peut supporter [2]. »

Au moment où cette jeune royauté s'établissait à l'est, un terrible orage venait fondre sur les chrétiens, dans le nord de l'Espagne. Un chef célèbre, du sang des Ommyades, appelé Ahmed-ben-Mouwiah-ben-Alkithi, leva tout à coup l'étendard de la révolte, du côté de Tolède. Son parti, grossissant avec rapidité, absorba tous les autres, même celui d'Hafsun, et il se vit, en peu de temps, à la tête d'une armée de plus de soixante mille hommes.

La tête, alors, lui tourna et, ne mettant plus de bornes à son ambition, il rêva de détrôner à la fois Abdallah et Alonso, et commença par écrire à ce dernier que, s'il ne se faisait musulman et ne se déclarait son vassal, il allait envahir ses terres. Alonso le Grand répondit en appelant tous les chrétiens aux armes. Les deux nations se rencontrèrent auprès de Zamora. En visitant, quelques années auparavant, cette ville reconquise sur les Arabes, et qu'ils avaient nommée *la cité des turquoises*, le roi d'Oviédo avait, dit-on, rencontré une vache noire. C'était, dans les idées fatalistes du temps, la mort, qui foula aux pieds la multitude musulmane. Le combat, engagé avec furie de part et d'autre, dura quatre jours. Le quatrième, les soldats de race berbère lâchèrent pied : ceux de

1. Petite bottine en peau de bœuf non tannée, dont le poil est tourné en dehors. Les montagnards la portent encore.

2. Señor rey don Sancho Abarca
Agora que sois de edad
Oid lo que me mandaron
Que vos dizeste y notad...
(*Romancero Castellano.*)

l'Espagne orientale et de Tolède redoublèrent de vigueur; mais leur chef, Ahmed, étant tombé atteint d'un coup de flèche, la déroute fut générale. De cette bataille, livrée en 901, il échappa peu de croyants, et telle était la profondeur de la plaie faite à l'islamisme que les vrais enfants du Prophète gémirent hautement sur le massacre de ces frères rebelles.

Les plus zélés criaient partout qu'il fallait vite, pour les venger, prêcher la guerre sainte. Abdallah les laissa dire et profita sagement du désastre de Zamora, qui avait porté un coup mortel aux rebelles, pour renouveler la trève avec les chrétiens. Maître, alors, de disposer de toutes ses forces, il contint dans ses anciennes limites la rébellion d'Hafsun, qui avançait toujours vers le sud et avait même touché Cordoue. Bien doux et beaux avaient été pour Alonso et pour l'émir les fruits de la victoire de Zamora; mais ils ne les savourèrent pas longtemps. Le roi des Asturies avait cinq fils, qui trouvaient trop longue sa vie, et trop long son règne. Excités par Chimène, leur mère, et Nunius Fernandez, comte de Castille, leur oncle, ils conspirèrent sa déchéance. Le roi, outré de douleur, jeta dans les fers Garcia, l'aîné et le plus coupable. Un soulèvement général le força de délivrer cet Absalon et de quitter, en 909, cette couronne qu'il portait si glorieusement depuis quarante-quatre ans. Il mourut l'an d'après, à Zamora, et vit, avant de fermer les yeux, le démembrement de la monarchie asturienne, partagée et tirée au sort, comme la robe du juste. Garcia eut le meilleur lot et s'établit dans la ville de Léon, qui devint ainsi la capitale du nouveau royaume. Ordoñez garda la Galice. Froïla et ses deux plus jeunes frères restèrent à Oviédo.

L'émir de Cordoue ne survécut que deux ans au roi chrétien: le 20 octobre 912, cinquième jour de la lune de rabieh, on l'enterra pompeusement, et les imans récitèrent la prière sainte pour Abd-el-Rahman, son successeur. Abd-el-Rahman était le fils de ce Mohammed, wali de Séville, dit *El-Mactoul*, l'assassiné, parce qu'on accusait son propre frère de lui avoir envoyé du poison. Bien que ce frère, appelé aussi Abd-el-Rahman-el-Modzafer, fût le plus grand homme de guerre de son siècle et que l'armée eût toujours suivi sa bannière, au lieu de revendiquer le pouvoir, dont il était plus près par l'hérédité, il jura le premier obéissance à son neveu, comme

s'il avait pressenti que, sous son émirat, l'astre des Ommyades, sortant de ces nuées qui le voilaient depuis longtemps, allait monter vers le zénith, plus brillant que jamais.

Le peuple, qui avait bon espoir de son règne, le surnomma Anasir-Ledin-Allah, défenseur de la foi de Dieu, et les scheiks lui donnèrent le titre d'émir El-Moumenim ou prince des fidèles, titre qui n'appartenait qu'aux khalifes. Abd-el-Rahman III le mérita par son courage et sa sagesse, et par son bon gouvernement il justifia toutes les espérances. Il s'agissait de rétablir d'abord l'ordre, si violemment troublé, et l'unité du pouvoir musulman, compromise par la rébellion de Hafsun et des walis, et d'arrêter en même temps l'invasion chrétienne. Pour accomplir cette triple tâche, le fils de l'Assassiné marcha, pendant quarante ans, le front dans la poussière, et les pieds dans le sang du combat. En 914, il défit les troupes d'Hafsun au pied des montagnes de Cuença ; en 915 et 918, il pacifia le midi de l'Espagne et chassa les rebelles de la sierra d'Elbira et de Somontan. En 927, il prit Tolède, le boulevard de la révolte ; la même année, intervenant dans la querelle des émirs du Magreb par Tanger et Ceuta, il renoua le lien de souveraineté qui avait jadis rattaché l'Afrique à l'Espagne. Enfin, dix ans plus tard, il luttait, avec cent mille hommes, auprès du Duéro, contre l'armée chrétienne, et rentrait, disent les Arabes, dans Zamora, mais sur un pont de cadavres moslems [1].

Au bout de ce temps, sa tâche était faite, l'ordre rétabli et la paix assurée. Quittant ce glaive tout sanglant, qui pesait à sa main, il prit le diadème des khalifes et s'assit sur un trône plus élevé que celui de ses prédécesseurs et dont l'éclat attira sur Cordoue les regards de l'Orient et de l'Occident. Que s'était-il passé, durant cette longue période, dans le pays chrétien? Garcia, le roi de Léon, était mort en 914, après une razzia heureuse dans l'émirat de Tolède. Ordoñez II, son frère, lui avait succédé, et, après avoir bataillé onze ans contre les bannières musulmanes, heureux à Mérida, Talavera, Saint-Estevan-de-Gormas, et malheureux seulement à la Junquera, il laissait le trône au troisième fils d'Alonso, Fruela II, qui ne le garda qu'un an deux mois et le légua, en 925, à son neveu, Alonso IV.

1. El-Mesaudi.

Celui-ci, de mœurs douces et paisibles, aima mieux la couronne de moine que la couronne de roi et céda, au bout de cinq ans, le pouvoir à Ramir II, son frère, homme de vigueur et d'action. Le nouveau chef recommença la lutte, en 930, battit les croyants à *Magerit* (Madrid), fort élevé pour arrêter les incursions chrétiennes, et à Osma, et fut battu auprès de Léon, par les vizirs d'Abd-el-Rahman. Après deux glorieuses revanches prises à Simancas et à Talavera, il quitta le trône et la vie et rendit le dernier soupir, le 5 janvier 950, dans l'habit de pénitent et entouré de prélats et d'abbés, pendant qu'on proclamait son fils, Ordoñez III. Le fait le plus saillant de ces règnes, après la lutte nationale contre les Arabes, est l'esprit remuant des nobles et des comtes, aussi indociles, aussi enclins à la sédition en deçà que les vizirs musulmans au delà des montagnes. Déjà, Ordoñez II avait fait tomber sous la hache de ses bourreaux les têtes des quatre comtes de Castille, qui bravaient son autorité. Ce coup de vigueur, loin de décourager Fernand Gonzalez, leur successeur, le jeta, au contraire, dans une telle irritation, qu'il fit face pendant six ans, les armes à la main, au roi Ordoñez III, et tenta même, en 950, de détrôner Sanche Ordoñez, son héritier. Écoutez la vieille légende : elle va vous peindre au naturel cette hostilité fière et rude de la noblesse et de la royauté.

« Castillans et Léonais sont en grandes divisions. Le comte Fernan Gonzalez et Sanche Ordoñez, le bon roi, ont échangé de mauvaises paroles. Ils s'appellent fils de bargâna (coureuse) et fils de traître. Ils mettent la main à l'épée et quittent les riches manteaux.

« Personne parmi ceux de la cour ne peut d'eux obtenir une trêve. Où les nobles avaient échoué, deux moines réussissent pourtant. De ces moines saints, l'un est oncle du roi, l'autre frère du comte.

« Ils établissent la trêve pour quinze jours, et décident que les deux adversaires se rencontreront vers les prés qu'on appelle de Carrion.

« Si le roi se lève de bon matin, le comte n'a guère dormi.

« Le comte partit de Burgos, et le roi de Léon. Auprès du gué de Carrion, ils se rejoignirent, et, au moment de passer la rivière, une

querelle s'éleva, ceux du roi disant qu'ils la passeraient, et ceux du comte disant que non.

« Le roi, qui était railleur (*risueño*), fit tourner sa mule, et le comte, avec fierté, lança son cheval, et avec l'eau et le sable éclaboussa le roi. Alors parla le bon roi d'un air courroucé :

« — Bon comte Fernan Gonzalez, vous êtes bien téméraire. Si ce n'était le respect de la trêve, la tête que portent vos épaules eût volé sous le fil de mon épée. Je vous aurais tiré tant de sang que les eaux de cette rivière en auraient été rouges.

« Et le comte lui répondit comme un homme hardi qu'il était :

« — Ce que tu dis là, bon roi, ne me paraît pas très-sensé. Tu viens sur une grosse mule, moi sur un léger coursier. Tu portes un sayon de soie et moi une armure double. Ton cimeterre est doré, mais ma lance est bien aiguë. Tu tiens ton sceptre royal, moi un tranchant javelot. Tu as des gants parfumés, moi des gantelets d'acier. Tu portes un bonnet de fête, moi un casque bien fourbi. Tu amènes cent hommes montés sur des mules, moi trois cents bons cavaliers.

« Comme ils en étaient là, les moines viennent, et, se mettant entre eux :

« — Holà ! holà ! cavaliers. Holà ! holà ! fils de nobles. Comme vous observez mal la trêve pour laquelle vous nous avez mandés !

« — Je l'observerai volontiers, dit alors le bon roi.

« — Moi, répondit le comte, debout dans le champ et la lance en main...

« Lorsque le roi vit cela, il ne voulut pas passer le gué; il s'en retourne dans sa terre fort irrité, et va faisant de grandes menaces et jurant énergiquement qu'il tuera le comte et ravagera la Castille [1]. »

Les liens du sang ne pouvaient même retenir ces ambitions avides et effrénées. Sancho Ordoñez luttait contre Fernan, son beau-frère. Abd-el-Rahman, plus malheureux encore, vit à la même époque Abdallah, son propre fils, s'élever contre lui. Jaloux de la préférence accordée à son frère El-Hakem, que le khalife venait de

1. Castellanos y Leoneses
Tenen grandes divisiones.
(*Romances historicos.*)

choisir pour successeur, il se proposait, à l'aide de ses partisans et des wizirs qu'il avait gagnés dans la garde, de massacrer le futur maître de la promesse le jour de la quatrième pâque musulmane, dite *des victimes*. Un musulman fidèle ou faible révéla le complot. Arrêté sur-le-champ et conduit aux pieds de son père, qui lui demanda d'une voix irritée s'il regardait son règne comme un outrage, Abdallah ne répondit que par ses pleurs. Celui dont il conspirait la mort fut le premier à demander sa grâce; mais le khalife lui dit avec tristesse :

« Il te sied bien, El-Hakem, de prier et d'intercéder pour le coupable, et je céderais à tes vœux et au penchant impérieux de mon cœur, si j'étais un homme privé. Mais, comme souverain, je dois toujours avoir les yeux fixés sur la postérité et donner à mes peuples l'exemple de la justice. Je pleure amèrement mon fils et le pleurerai toute ma vie; mais ni tes prières ni mes larmes ne pourront le soustraire au châtiment que mérite son crime. »

On le mit à mort dans la nuit, et le lendemain ses frères en deuil et tous les scheiks de la cité accompagnèrent en silence son cercueil, qu'on ensevelit sous les cyprès du cimetière de la Rusafah [1].

Abd-el-Rahman eut douze années pour oublier ce jour funèbre. Il les passa délicieusement dans la villa de la Fleur, qu'il avait fait bâtir en 937, à cinq milles de Cordoue, en aval du Guadalquivir. Un magnifique alcazar et des jardins féeriques ornaient ce lieu de plaisance. Quatre mille trois cents colonnes de marbres divers ornaient le palais, œuvre aussi grandiose que de proportions élégantes. Des mosaïques composées de plaques de marbre de différentes couleurs formaient le pavé des salles et en revêtaient les murs. Les plafonds étaient sculptés, ornés d'arabesques d'un goût exquis, et l'or s'y mêlait partout à l'azur. Des gerbes d'une eau cristalline y jaillissaient à chaque pas dans des conques de marbre. Au milieu de la salle appelée du Khalife était une fontaine de jaspe surmontée d'un cygne en or massif fait à Constantinople. Au-dessus pendait la perle magnifique envoyée en présent à Abd-el-Rahman par l'empereur Léon VI.

Autour du palais s'étendait le Généralife, ou jardin de plaisir,

1. Omar-ben-Hafif, Mss de l'Escurial.

planté de lauriers, d'orangers, de palmiers, de myrtes, et baigné par des lacs et des ruisseaux coulant entre des buissons de jasmins et de roses. Une hauteur placée au milieu les dominait et était couronnée par le pavillon où se reposait le khalife au retour de la chasse. Sous ce pavillon, soutenu par des colonnes de marbre blanc à chapiteaux dorés, brillait une conque de porphyre avec un jet artificiel de vif argent, qui resplendissait de lueurs merveilleuses aux rayons du soleil ou de la lune.

Des bains aux élégants pilastres de marbre s'offraient çà et là sous les platanes, et des tentes de soie et d'or, sur lesquelles étaient peints, avec les couleurs les plus vives, des fruits, des fleurs, des animaux et des arbres, flottaient au vent au-dessus des berceaux verdoyants. L'art avait enfin réuni dans ce coin de terre appelé Zarah, du nom de la plus belle favorite du khalife, toutes les merveilles et tous les délices que la puissance et la richesse peuvent créer dans ce monde [1].

C'est là que le plus juste et le plus humain des souverains arabes passa ses dernières années, entouré de lettrés, de poëtes et de braves, car il aimait avec passion les armes et la littérature, et, au sortir des doux entretiens de ses amis, il allait écouter les contes de Mozna l'Ingénieuse, la piquante conversation d'Aïscha, fille d'Ahmed-ben-Cadim, la femme la plus belle et la plus instruite de son siècle; les vers de Safia ou les chansons et les propos joyeux de Noiratedia, son esclave. C'est au milieu de ces houris mortelles et dans les bosquets odorants du Généralife, que la main irrésistible de l'ange de la mort alla le saisir pour le transporter dans les demeures éternelles, dans la nuit du mercredi deuxième jour de la lune du rhamadan de l'an 350 de l'hégire, équivalant au 15 octobre 961. Il régnait depuis cinquante ans, et en avait soixante-douze. Loué soit, comme dit l'écrivain arabe, en mémoire de ce grand homme, celui dont l'empire sans fin sera toujours glorieux!

1. Dentro y puera del Alcazar estavan abreviadas las riquezas y delicias del mundo. (Traduction espagnole des *Chroniques arabes*, ch. LXX.)

CHAPITRE XIII

LES TROIS HADJEBS.

El-Hakem II. — Proclamation du khalife. — Le mausolée de la Rusafah. — L'épée de l'islam. — Les astrologues. — La guerre sainte. — Première dette du musulman. — Rois chrétiens. — Sancho le Gras. — Les médecins de Cordone. — Traitement arabe. — Ordoñez le Mauvais. — Almonstansir-Billah. — Paix de 965. — Phénomène de la lune de redjeb. — Colère du Prophète. — Excès des Walimas. — Proscription des vignes. — Le vin et les alfakis. — La pomme empoisonnée. — Conseils d'El-Hakem. — Apogée de l'influence et du génie arabes. — Culte de l'esprit. — Mouvement intellectuel de Cordone. — Lobna la Blanche. — Maryam la Savante. — Radhia la Douce. — Les quarante de Tolède. — Académies de 974. — Le cinquième jour de la lune de safar. — El-Mansour. — Une mauvaise mère. — Bataille de l'Ezla. — Le casque d'or. — Sobeiha la Sultane et Elvira la Religieuse. — La peau tigrée. — Mushafa. — Fernan Gonzalez, le vaillant comte. — Le cerf Garcia. — Ramiro III et Bermudo II. — Le drap écarlate. — Combat de Calatañazor. — Le linceul du Victorieux. — La poussière sainte. — Abd-el-Melek. — L'hadjeb de 1008. — Méruans et Ahmérides. — Faveur populaire. — Le 18 de la lune de giumada.

Le lendemain de la mort de son père, arrivée le 2 de la lune du rhamadan, El-Hakem fut proclamé dans la villa de la Fleur. Le long règne du khalife, selon l'expression d'un écrivain arabe, avait submergé les années florissantes de sa jeunesse, et il avait quarante-huit ans en arrivant au pouvoir suprême. Mais, quoique tardive, l'acclamation n'en fut pas moins brillante. Elle eut lieu dans la villa même, avec toute la splendeur et la pompe de l'Orient. El-Hakem s'assit sur son trône, placé au milieu de la grande salle de l'alcazar. Des deux côtés se tenaient rangés en demi-cercle ses frères et ses parents. Les capitaines des gardes andalouse et berbère, le premier hadjeb, ou ministre, et les wizirs étaient sur le devant. Autour de la salle se déployaient sur deux rangs les gardes slaves, tenant l'épée nue d'une main, et de l'autre leurs grands boucliers. Derrière ceux-ci, les esclaves noirs vêtus de blanc, et la hache d'armes à l'épaule, formaient deux autres files. Enfin la cour extérieure était occupée par les gardes andalous et berbers, aux

costumes magnifiques et aux riches armures, et par les esclaves, appuyés sur leurs épées étincelantes[1].

Ses frères, les walis et les scheiks lui jurèrent obéissance sans réserve et sans condition, et l'acclamation unanime des gardes confirma ce serment. A l'installation du vivant succéda la pompe funèbre du khalife mort. Des pavillons de marbre et des berceaux de jasmins où il avait passé de si heureux jours, on le porta dans l'un des plus somptueux sépulcres de la Rusafah. Toute la noblesse de Cordoue se pressait derrière son cercueil, et la foule innombrable qui le suivait de loin faisait le plus bel éloge de ses vertus et de son règne, en criant, à travers les gémissements et les sanglots : « Nous avons perdu notre père ! L'epée de l'islam est brisée ! Il est tombé, l'appui des faibles et des pauvres; il est rompu, le frein des forts et des superbes[2] ! »

Tel n'était pas l'avis des astrologues et des poëtes. Dans leurs prédictions et leurs vers, ils se hâtèrent, au contraire, d'annoncer la continuation des triomphes et des prospérités du règne précédent. Les événements leur donnèrent raison. El-Hakem, homme intelligent, mettait les travaux de l'esprit et la culture des lettres bien au-dessus de l'œuvre brutale des armes et du champ de bataille. Dès sa plus tendre jeunesse, il n'avait eu d'autre passion que de s'instruire et d'autre plaisir que de se former une bibliothèque nombreuse et bien choisie. L'Afrique, l'Égypte, la Syrie et la Perse avaient été mises à contribution pour enrichir sa collection de livres rares du palais Meruan. L'intérêt du pouvoir l'emporta cependant du côté opposé à ses goûts, et, comme tout émir ou khalife nouveau avait besoin, pour être respecté, de montrer au peuple sa bannière teinte du sang de l'ennemi, il fit prêcher la guerre sainte. Plus juste et plus humain toutefois que ses prédécesseurs, il en corrigea la barbarie, avant qu'elle n'éclatât, par cette déclaration solennelle :

« L'obligation de marcher à la guerre sainte et de défendre les frontières contre les ennemis infidèles de sa loi, est la première dette du vrai musulman. On somme les ennemis d'embrasser l'is-

1. Conde, ch. LXXXVIII. — Murphy, p. 105. — Casiri, II, p. 37.
2. Traduction espagnole des Mss arabes de l'Escurial, ch. LXXXVIII, p. 2.

lam, à moins qu'ils n'aient, comme aujourd'hui, commencé les hostilités. S'ils refusent, on leur impose le tribut que payent les chrétiens sur les terres des croyants.

« Si l'ennemi dans le combat n'est pas deux fois plus fort que les moslems, celui des nôtres qui s'enfuit est vil et pèche contre la loi et l'honneur des mahométans. En entrant sur la terre chrétienne, ne frappez ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards sans défense, retirés dans la solitude, à moins qu'ils n'aient fait acte d'hostilité.

« Qu'on ne tue ni qu'on n'emmène en esclavage ceux à qui on a promis sûreté. Tout pacte et toute promesse doivent être d'airain.

« La sauvegarde accordée par un chef sera maintenue par tous.

« Le butin, à part le cinquième, qui revient de droit au khalife, sera partagé sur le champ de bataille. Le cavalier aura deux parts, le fantassin une. Quant aux vivres, ils sont à tous; que chacun prenne le nécessaire.

« Le musulman qui reconnaîtra dans le butin un objet lui ayant appartenu jurera devant le cadi de l'armée que cet objet est sien, et on le lui rendra, s'il a réclamé avant le partage. Si le partage est terminé, on lui donnera l'équivalent.

« Ceux qui servent dans l'armée sans porter les armes, ou qui suivent une autre loi, sont récompensés comme les chefs le jugent à propos.

« Il en est de même pour ceux qui font une action d'éclat ou rendent des services sur le champ de bataille avant ou après le combat.

« Nul ne viendra sous les bannières pour l'algihed ou la défense des frontières, quels que soient sa bravoure et son âge, s'il n'en a reçu la permission de son père et de sa mère, sauf le cas de nécessité subite où le premier devoir est de répondre à l'appel des walis[1]. »

Les chefs publièrent cet ordre du jour dans leurs districts, et les bannières, au grand complet, se réunirent pour l'expédition projetée à Tolède. C'était en Castille qu'il s'agissait d'entrer cette fois. Les trois autres pays chrétiens, la Catalogne, la Navarre et le royaume de Léon, étaient en paix avec le croissant. Sancho le Grand, fils de Garcia le Trembleur, héritier de Sancho Abarca, qui

1. Aben-Hhayan, *Histoire des Ommyades*.

était mort en 960, après avoir régné quarante-cinq ans, occupait le trône à Pampelune. Borrel, douzième comte catalan, recueillant le fruit des combats de Sunifred et de Wifred le Velu, margraves célèbres en deçà et au delà des monts, se maintenait indépendant à l'ombre bien lointaine et bien affaiblie de la suzeraineté des rois de Paris dans la marche hispano-française, et Sancho Ier, successeur d'Ordoñez, régnait enfin sans trouble à Léon. L'état de paix pour ce dernier datait de la veille. Du vivant d'Ordoñez, son frère, il s'était révolté pour lui arracher la couronne. Fernan Gonzalez, son vassal, le brave comte de Castille, qui l'avait aidé de toutes ses forces en cette occasion, se révolta à son tour contre lui quand il fut roi, pour mettre son gendre à sa place. Assailli par les Castillans et trahi par les siens, Sancho n'eut que le temps de chercher un refuge à Pampelune. Un an après, avec Tuda, sa grand'mère, et Garcia, roi de Navarre, son oncle, il se rendait à Cordoue dans le double but d'y redemander la santé aux médecins arabes et son trône au khalife.

Les médecins, qui employaient surtout des herbes dans leur traitement, délivrèrent, en effet, Sancho d'un embonpoint excessif, qui l'avait fait surnommer le Gras. Abd-el-Rahman, cédant aux prières de Tuda et du roi de Navarre, lui donna une armée, avec laquelle, mettant en fuite son rival Ordoñez le Mauvais, il reconquit sa terre et battit le comte de Castille. Il n'y avait que deux ans que cet événement s'était accompli, lorsque El-Hakem rassembla ses bannières; il ne pouvait donc attaquer le roi rétabli par son père, et l'orage de la guerre sainte alla fondre sur la Castille.

Il y eut, disent les Arabes, un rude choc sous les murs de San-Esteban; puis le khalife entra par la brèche dans la place, en foulant des monceaux de morts. Simancas, Cauca, Oschama et Clunia eurent le même sort. Après avoir ruiné ces villes, il vint se heurter comme un taureau furieux contre les remparts de Zamora, et les abattit. La garnison échappa au carnage; mais, tandis qu'elle fuyait vers les sierras de Valladolid, El-Hakem, triomphant, regagnait Cordoue avec des milliers de captifs et une longue file de chars pleins de butin, et le peuple, dans ses acclamations enthousiastes, le surnommait *Almonstansir-Billah* (celui qui a mis sa confiance en Dieu).

La paix suivit cette expédition. Les nobles castillans vinrent la solliciter sous les auspices des nobles galiciens, et ils l'obtinrent. Elle fut signée sous les palmiers de la villa Azahra, en 965. Le khalife renvoya les députés, charmés de la courtoisie de son accueil et éblouis de la magnificence de son alcazar et de la beauté merveilleuse de ses jardins. A leur départ, il les fit accompagner par un wizir de son diwan, qui devait remettre au roi Sancho, avec une lettre de sa main, deux chevaux richement harnachés, deux fines lames de Cordoue et de Tolède, et deux faucons de haut vol de la meilleure race.

A l'année suivante se rapporte un événement attesté par tous les chroniqueurs du x[e] et du xi[e] siècle, tant il avait frappé vivement les esprits. Le samedi des calendes de juillet, selon les chrétiens, à neuf heures du soir, dans la nuit du vingt-huitième jour de la lune de redjeb (19 juillet), selon les Arabes, un volcan sous-marin vomit tout à coup des torrents de flammes qui incendièrent des vaisseaux et brûlèrent sur la côte des maisons, des troupeaux et des hommes[1]. Il y eut le même mois une éclipse de soleil et une éclipse de lune. Troublés par tous ces phénomènes, les musulmans zélés les attribuèrent à la colère du Prophète. Ils se rappelèrent ce verset du Koran : « Le vin et toutes les liqueurs enivrantes sont interdites au fidèle. » Et comme les gens de l'Irâk (Perse) et autres étrangers établis en Espagne y avaient apporté et propagé peu à peu l'usage du vin, comme les alfakis en buvaient eux-mêmes et en laissaient boire dans les walimas et fêtes nuptiales, ils les accusèrent hautement de toutes ces calamités.

El-Hakem, qui était religieux et sévère observateur des préceptes de l'Alkoran, réunit les imans et les docteurs de la loi (alfakis), et leur demanda sur quoi se fondait l'abus dont se plaignaient les vrais croyants. Les docteurs répondirent que, depuis l'émir Mohammed, l'usage de cette boisson s'était répandu en Espagne, parce que les musulmans, ayant à combattre sans cesse contre les chrétiens, le vin donnait de la force et du cœur aux soldats.

Cette raison parut si peu concluante au khalife qu'il ordonna d'arracher les vignes dans toute l'Espagne musulmane, et de ne

1. *Cronicon de la kalenda antigua de la cathedral de Burgos. — Annales compostellanos de la Bibliothèque de Saint-Martin de Madrid, id.*

laisser que le tiers des ceps, pour approvisionner les marchés de raisins dans la saison, faire sécher le fruit ou en composer des sirops[1].

Pendant qu'on arrachait les vignes de l'Andalousie, un comte de Galice tuait le bon roi Sancho, en lui faisant manger dans un festin une pomme empoisonnée, et l'Almagreb, ou Mauritanie, se soulevait contre les Ommyades. L'étoile de ceux-ci brillait toujours : les Africains furent vaincus, et le premier jour de l'hégire 364 (975), Hassan, l'ex-émir des rebelles, après avoir baisé humblement les pieds du khalife, entrait prisonnier à Cordoue. El-Hakem traita le vaincu avec une générosité si magnifique et si grande, qu'il lui donnait, pour les sept cents Édrisites de son escorte, la solde de sept mille gardes; mais ils se brouillèrent pour un morceau d'ambre que l'ex-émir ne voulut pas céder à son rival, et, indigné de ce refus, El-Hakem chassa tous ces ingrats, et les exila en Orient[2].

La paix rétablie en Afrique ne fut plus troublée du vivant du khalife de ce côté du détroit. Trop éclairé pour aimer les batailles, El-Hakem disait à son fils encore enfant que, pour plaire à la belle Sobeiha, sa mère, il avait proclamé son successeur avec le cérémonial ordinaire : « Ne fais jamais la guerre sans nécessité. Maintiens la paix pour ton bonheur et celui de tes peuples, et ne tire l'épée que si on t'attaque injustement. Quel plaisir peut-on trouver à envahir et à ruiner les pauvres populations, et à porter le ravage et la mort aux confins de la terre? Fais vivre ton peuple à l'ombre de la paix et de la justice, et garde-toi des funestes éblouissements de l'orgueil. Que ton équité soit comme un lac toujours calme et pur; impose la modération à tes yeux, mets un frein à tes désirs, confie-toi en Dieu, et tu arriveras sans crainte au terme de tes forces[3]. »

Par la pratique du système qu'il recommandait à son successeur, El-Hakem éleva l'Espagne musulmane à un degré de prospérité inouï. Les lances et les épées se transformèrent sous son règne en bêches et en charrues; l'esprit inquiet et violent de ce peuple

1. Casiri, II, p. 202.
2. Dombay, *Ebul Hassan's Geschichte der mauritanischen Könige*.
3. Conde, ch. LXXXIV.

né sous la tente s'adoucit, et ces guerriers farouches devinrent peu à peu d'adroits laboureurs et des bergers paisibles. Les plus illustres Meruans ou Ommyades par le sang se plaisaient à cultiver leurs jardins, à l'exemple du maître. Les caïds et les alfakis passaient aux champs le printemps et l'automne, et le peuple, toujours prêt à imiter ceux qui sont au-dessus de lui, s'adonnait avec ardeur aux travaux agricoles ou reprenait dans les paramos et les solitudes de la Péninsule la vie errante et pastorale de ses pères.

De cette époque mémorable pour la nation espagnole datent les canaux d'irrigation construits à Grenade, Murcie, Valence et dans l'Aragon. Jamais cette terre féconde n'avait été cultivée avec autant de soin, ni administrée d'une main aussi sage et aussi paternelle. Jamais non plus sa richesse et sa puissance ne s'étaient déployées avec plus de splendeur. On comptait alors dans le khalifat d'El-Hakem, de l'Èbre au Tage et des Pyrénées à Cadix, six grandes capitales, où résidaient les walis principaux, huit cents villes de second ordre, et trois cents moins importantes, mais habitées par une population active et industrieuse. Quant aux fermes, aux maisons de campagne et aux châteaux, Conde les appelle avec raison innombrables, puisque, dans les seules plaines qu'arrose le Guadalquivir, on en trouve douze mille.

Les Orientaux assurent qu'il y avait à Cordoue deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hospices, huit cents écoles publiques et neuf cents bains publics. Les revenus de l'État formaient chaque année la somme énorme de 12 millions de mitcals d'or, sans compter le produit du zekat, qui se payait en nature. Les mines d'or, d'argent et d'autres métaux étaient exploitées pour le compte du khalife. Parmi les plus riches, on cite celles de Jaen, de Bulche et d'Aroche, et celles des montagnes baignées par le Tage à l'ouest. Il y en avait aussi de diamant rouge (rubis) aux environs de Béja et de Malaga; enfin on pêchait le corail sur les côtes d'Andalousie, et les perles sur celles de Tarragone.

El-Hakem avait mis sa gloire dans la prospérité de son peuple, et son bonheur dans la culture des arts et de l'esprit. Ce double but, il l'atteignit avec la supériorité que donnent aux hommes noblement doués l'amour du bien, la droiture du cœur et la force de l'intelligence. La prospérité de son règne ne fut pas seulement ma-

térielle, mais en même temps et surtout morale, idéale, élevée. Il comprit que la tâche est plus belle de favoriser l'essor de l'esprit humain que d'assouvir les appétits ou les passions de la matière, et que les monuments les plus grands et les plus durables ne sont pas ceux qu'on fait avec des moellons, mais avec des idées. Cordoue, par son initiative, devint le centre lumineux de l'Europe et du monde. Il y attirait les savants, les écrivains et les poëtes des pays les plus éloignés, et payait la science, le talent et le génie en monnaie digne de ces trois dons divins.

Ainsi, de fortes sommes d'argent et des présents superbes récompensèrent les travaux d'Abul-Faradschi, historien des Ommyades; au célèbre Ahmed-ben-Saïd, qui écrivait une histoire d'Espagne, El-Hakem donna, comme au poëte Abou-Amar, un château dans le voisinage de la villa de la Fleur, et, proportionnant la récompense au mérite particulier de l'œuvre et de l'auteur, il appela au conseil du meschouar Ahmed-ben-Haschem-Mocin, cadi de la mosquée de Cordoue, qui avait composé un livre sur la manière de bien gouverner. Auteur et poëte lui-même, le khalife avait une cour d'artistes, de savants et d'écrivains d'élite, où les femmes disputaient glorieusement les palmes de la poésie et de l'érudition. Ni les rossignols de Cordoue, Ahmed et son frère Abdallah, ni le wizir du trésor Abd-el-Melek-ben-Gahwar, auteur des poëmes du *Printemps* et de *la Rose,* n'égalèrent, par la richesse de l'imagination, la vivacité et l'éclat du style, la belle Lobna, une des favorites du khalife. Aïscha, fille de Mohammed-ben-Cadim, partageait la gloire et la renommée de Lobna; la fille de Ben-Noséir était aussi bonne musicienne que bon poëte; Maryam tenait une école d'où sortirent plusieurs femmes dont le nom est inscrit au livre d'or de la poésie et des sciences, et Radhia, deux fois chère au cœur d'El-Hakem, qui l'appelait son heureuse étoile, faisait l'admiration de son siècle par l'élégance de ses vers et le charme de ses récits historiques [1].

Comme la lumière du jour, qui, des hauts lieux qu'elle éclaire d'abord, rayonne bientôt sur toute la campagne, le goût des plaisirs

1. Alhomaidi. — Ebn-Alabar. — Murphy, p. 233. — Middeldorpfii, *Commentarium de Institutis litterariis in Hispaniâ quæ Arabes auctores habuerunt.*

de l'intelligence ne tarda pas à se répandre de Cordoue dans les capitales et les autres villes de l'islam. Là, outre les écoles, il y avait des assemblées particulières où se continuait avec ardeur le mouvement intellectuel de Cordoue. Singulières éphémérides de l'histoire de l'esprit humain! l'Académie que le cardinal de Richelieu devait fonder six cents ans plus tard à Paris, existait sur les mêmes bases à Tolède en 974.

On raconte que l'opulent et docte alfaki Ahmed-ben-Saïd-Ibn-Khautir avait coutume de réunir dans sa maison, pendant les trois mois de novembre, décembre et janvier, quarante de ses amis, savants ou poëtes de Tolède et des environs. La salle des séances avait un parquet couvert de tapis en laine et soie. Tout le long des murs, drapés de tentures à rosaces et à personnages, étaient rangés des coussins (*almohadones*) magnifiques. Au milieu de la salle s'élevait, à hauteur d'homme, un brasero plein de charbon. Chacun se plaçait où il voulait. La séance était ouverte par la lecture d'une *hisbé* (section du Koran) ou par quelques vers qui faisaient l'objet de la conférence. Le sujet épuisé, les esclaves répandaient des parfums, brûlaient des aromates et versaient l'eau de rose pour les ablutions. Ensuite on servait le repas, composé de viandes de chevreau et d'agneau, de plusieurs autres mets apprêtés à l'huile, de lait frais et caillé, et de toutes sortes de fruits doux et de dattes. Les jours les plus courts de l'année se passaient ainsi à table, et les conférences des quarante ne finissaient que le dernier janvier[1].

Telle était l'Espagne musulmane sous le khalifat d'El-Hakem. Il faudrait des volumes pour louer les vertus et les bienfaits de ce grand prince, et pour peindre l'état prospère et pacifique du pays. Son règne, malheureusement, passa comme un songe agréable, et le cinquième jour de la lune de safar (2 octobre 976), son cercueil, escorté par une foule immense, sortait de la ville fleurie.

En remontant tout en pleurs du tombeau où il avait fait la prière funèbre sur le corps de son père, Hescham fut proclamé solennellement khalife, surnommé par les imans El-Mouwiad-Billah (le protégé de Dieu), et ramené sous les berceaux fleuris de Medina-Azarah, qui allait être sa prison perpétuelle.

1. Ebn-Alabar in Casiri, p. 202. — Conde, ch. LXXXIII.

Il n'avait, en effet, que dix ans, et le pouvoir, que ne pouvaient porter ses mains débiles, venait d'échoir à Sobeiha, sa mère, la belle et artificieuse sultane. Celle-ci avait distingué depuis longtemps et pris pour secrétaire intime un homme jeune et beau, appelé Mohammed-ben-Ali-Amet-el-Moaferi. Dès qu'on eut descendu son époux dans le mausolée de la Rusafah, elle institua son secrétaire tuteur de l'enfant couronné et le nomma hadjeb ou premier ministre d'État de la guerre. Cette déclaration publique, dans laquelle l'adultère, foulant toute pudeur aux pieds, se dévoilait avec audace pour sacrifier le fils à l'amant, fut l'arrêt de mort politique d'Hescham. Parqué entre des femmes et des eunuques, dans les délicieux jardins de la Fleur, il ne devait plus en sortir, ni grandir, et l'œil des chefs du peuple, en cherchant ce fantôme de khalife, allait toujours rencontrer devant lui, réfléchissant tout l'éclat de la puissance souveraine, le favori de la mauvaise mère[1].

Un tel homme ne pouvait suivre les traces d'El-Hakem. Comme tous les ambitieux vulgaires, qui croient sacrer l'usurpation sur le champ de bataille, il réveilla les instincts violents de ces anciens fils du désert, nés au bruit des armes, et les précipita de nouveau contre les chrétiens. Le trône des Asturies était aussi occupé par un enfant, Ramiro III, et derrière cet enfant, comme mère et tutrice, se tenait une femme. Seulement, entre la belle aurore de Cordoue, Sobeiha, et Dona Elvira, la régente de Léon, éclatant était le contraste. L'une, élevée dans la licence et le luxe du sérail, représentait, avec son élégante immoralité, et ses passions ardentes, le sensualisme d'Orient; l'autre, chaste, religieuse, sortie du monastère pour diriger les premiers pas de son neveu, était, au contraire, avec son voile et ses vêtements noirs, l'incarnation austère de l'ascétisme chrétien.

Mais l'influence et le bras d'une femme étaient bien faibles pour résister à la bravoure impétueuse du chef de l'islamisme. L'hadjeb s'élança sur la terre chrétienne comme un lion altéré de carnage et de sang. De 978 à 985, il battit tour à tour Asturiens, Castillans, Catalans, prit Astorga, Simancas, Léon, et même Barcelone. Partout, les chrétiens reculaient accablés par le nombre, mais non

1. Abou-Abdallah, p. 201. — Alhomaidi, *Abou-Becker*, p. 37.

pas sans avoir longtemps et héroïquement lutté. L'hadjeb, que les musulmans, en le voyant rentrer à Cordoue avec neuf mille prisonniers, attachés par groupes de cinquante, avaient surnommé, dans leur enthousiasme, El-Mansour (le vainqueur illustre), l'éprouva, en 982. Sur les bords de l'Ezla, à l'ombre des peupliers qui ombrageaient les eaux vertes, se reposaient les fils de Mahomet. Une poignée de chrétiens, qui les suivaient de montagne en montagne, fondirent tout à coup sur eux, et, en un clin d'œil, on ne vit plus que fuyards dans le camp. Ne pouvant les retenir, malgré ses prières et ses cris, El-Mansour, dans un mouvement de désespoir, jette son épée et son casque d'or. En voyant cette tête nue et chauve, les musulmans eurent honte de leur panique, ils s'arrêtèrent, et, se serrant autour de leur chef, firent enfin face au péril[1].

Une autre fois, il était en Castille, ses tentes blanchissaient au pied du camp de l'ennemi. Mécontent d'avoir perdu quelques journées en vaines escarmouches, il appela l'un de ses chefs les plus vaillants, Mushafa, et lui dit :

« Combien crois-tu que nous ayons de braves cavaliers dans nos rangs ?

— Tu le sais aussi bien que moi, répondit Mushafa.

— Penses-tu qu'il y en ait mille? reprit El-Mansour.

— Non ! pas autant !

— Cinq cents, peut-être?

— Pas autant !

— Il y en a bien, au moins, cent ou cinquante?

— Je n'ai, lui dit alors Mushafa, une entière confiance que dans trois. »

Pendant qu'El-Mansour s'émerveillait de cette réponse, voici qu'il descend du camp des chrétiens un cavalier bien armé, monté sur un beau cheval. Il s'avance vers les musulmans et leur crie :

« Y a-t-il quelqu'un qui veuille se mesurer avec moi? »

Un cavalier arabe sort aussitôt des rangs, Le chrétien l'attaque, le tue, et, s'approchant, crie de nouveau : « Y en a-t-il un autre qui veuille venir contre moi? »

Un second moslem se présente. Ils combattent, mais, en moins

1. Abou-Abdallah-ben-Alkhatib. — Masdéu, *Historia civil de la España araba*, t. XII, p. 265.

d'une heure, il fut vaincu et mort, malgré sa force et son courage. Les chrétiens applaudissaient avec de grands cris et de vives acclamations, et l'on voyait les musulmans frémir de douleur et de rage. Le vainqueur, s'avançant encore, répéta son cri pour la troisième fois ; et, comme nul ne répondait, il dit d'une voix railleuse :

« Si personne n'ose sortir du camp, qu'il en vienne deux ou trois ensemble ! »

A ces paroles, un intrépide musulman accourut au galop ; mais, après quelques voltes, le chrétien lui fit vider les arçons d'un coup de lance. Les cris de triomphe et les acclamations des chrétiens redoublèrent à cette vue. Le Castillan retourna à son camp, changea de cheval, et reparut monté sur un autre alféran aussi beau que le premier et couvert d'une peau de bête féroce dont les ongles dorés pendaient sur le poitrail. El-Mansour défendit de répondre à son défi, et, s'adressant à Mushafa :

« As-tu vu ce qu'a fait ce chrétien toute la journée?

— Je l'ai vu de mes yeux, dit Mushafa, il n'y a point ici de magie ; mais, par Allah ! bien qu'infidèle, c'est un brave cavalier et qui a intimidé nos hommes.

— Dis qu'il les a déshonorés, répliqua El-Mansour. »

Sur ces paroles, le Castillan arrive au trot du vigoureux coursier et renouvelle son défi.

« Mushafa, dit alors El-Mansour, tu ne me trompais pas tantôt : c'est à peine, en effet, si j'ai trois braves dans mon armée. Va le combattre. Si tu crains, mon fils ira ou, sinon, j'irai moi-même, car je ne puis souffrir cet affront.

— Tu verras bientôt, dit Mushafa, sa tête et cette peau riche et hérissée à tes pieds.

— Je l'espère, ami, et te la cède dès ce moment, pour qu'elle pare ton cheval aux jours de bataille. »

Mushafa alla donc contre le chrétien, qui lui dit, avant de combattre :

« Quelle est ta naissance, moslem? Es-tu noble?

— Hadsa-Djinsi-Hadsa-Nabi ! voici ma noblesse. Et voici ma lignée, répondit Mushafa en brandissant sa lance ! »

Les deux cavaliers combattirent avec beaucoup d'adresse et de valeur, se portant de rudes coups et faisant bien tourner leurs che-

vaux, avançant et reculant très-à propos, avec une admirable dextérité. A la fin, Mushafa, qui était plus frais et, en même temps, plus leste et plus jeune, et qui maniait mieux son cheval, l'atteignit au flanc d'un violent coup de lance et le renversa mort et sanglant. Il ne touchait pas la terre que Mushafa, sautant à bas de son cheval, lui coupait la tête et allait la déposer, avec la peau précieuse, aux pieds d'El-Mansour. La chute du champion chrétien fut le signal d'une mêlée générale qui ne finit qu'avec la nuit[1].

Ces faits, qu'un brillant reflet de gloire et de poésie colore, allaient se multiplier chez les Arabes, pères de la chevalerie, en Europe, et donner souvent à l'histoire les vives et merveilleuses couleurs de la légende. En l'an 995, El-Mansour courait les terres de la Castille, bataillant contre Garcia, fils de Fernan Gonzalez le Vaillant.

Les Navarrais étaient accourus au secours des Castillans. Quoique l'intention des chrétiens ne fût pas de livrer bataille, mais de retarder la marche d'El-Mansour jusqu'à l'arrivée de tous leurs contingents, l'action s'engagea malgré eux avec la cavalerie musulmane, et ils soutinrent si bravement le choc que l'hadjeb leur abandonna les hauteurs et campa dans la plaine. Ce même jour, dans la soirée, le poëte Saïd-ben-Hassan, de Bagdad, vint au pavillon d'El-Mansour et lui présenta un cerf attaché et ces vers :

« Asile de nos terreurs, colonne de nos périls, appui des faibles, daigne sourire à ce chant. Ta généreuse main a sans cesse versé des bienfaits sur moi, abondante et douce comme la pluie qui baigne les prés verts en rafraîchissant les plantes et les fleurs. Que le Dieu du ciel te bénisse et te couvre de son bouclier contre les infidèles ! Si je ne voyais resplendir les rayons de ton courage et de ton génie, la grandeur du péril présent glacerait mon cœur, à l'aspect de ces deux léopards qui, dans le nuage de poussière que soulèvent leurs pas, vont se disputer la proie avec rage. Seul, ô généreux seigneur, de ton bras énergique tu soutiens ma timidité. Je t'amène et t'offre ce cerf que j'ai nommé Garcia et qui a la corde au cou, afin qu'il te soit l'heureux présage du sort réservé à ton ennemi. Accepte mon présent d'un front serein, et puisse cet au-

1. Conde, ch. XCVI. Cette scène, par un assez curieux rapprochement, se trouve reproduite presque mot pour mot dans le roman provençal de *Fierabras*.

gure favorable voler aussi vite vers Dieu que les flèches des musulmans contre tes ennemis[1]. »

Cette bizarre prophétie se vérifia par hasard à la lettre. El-Mansour battit les chrétiens et prit le comte Garcia, qui mourut, malgré l'habileté et les soins des médecins arabes, de ses blessures. Le corps, embaumé et mis dans un cercueil que recouvrait un drap écarlate aux franges d'or, fut apportée à Cordoue, et, lorsque les chrétiens s'y rendirent pour le réclamer, les mains pleines de présents, El-Mansour refusa noblement cette rançon funèbre et fit même escorter les restes de son ennemi jusqu'à la frontière.

Le succès des armes musulmanes était favorisé par les divisions des chrétiens. Ramiro III, brisant, dès qu'il fut en âge, le frein que la sage Elvira imposait à sa jeunesse, se livra à de tels excès que les nobles de ses provinces et les evêques se réunirent en concile national, le déposèrent et mirent sur son trône Bermudo II. Celui-ci, homme sage et bon, mais d'un caractère indécis et, de plus, podagre, ne convenait nullement, par malheur, aux circonstances, qui exigeaient un chef brave avant tout. Sous son règne funeste, le royaume de Léon, fondé avec tant de peine et au prix de tant d'héroïques sacrifices, fut à peu près anéanti. A la fin du xe siècle, toutes les villes importantes, Léon même, Zamora et Saint-Jacques-de-Compostelle, étaient ou démantelées, ou au pouvoir de l'ennemi. La mort avait emporté Bermudo, et il ne restait sur le trône, pour faire face à El-Mansour, qu'Alonso V, un enfant de cinq ans.

La gravité et l'urgence du péril firent enfin ce que le patriotisme et la religion n'avaient pu faire : elles émurent toutes les populations chrétiennes et les unirent sous le même drapeau contre l'ennemi commun. Au printemps de l'an 1002, les Léonais, les Navarrais et les Castillans, se levèrent en masse et allèrent assiéger Tolède. Prévenu à temps, El-Mansour partit rapide comme l'aigle. Les chrétiens s'étaient repliés à son approche ; il les suivit avec deux formidables corps de cavalerie, composés l'un d'Andalous et l'autre de Berbers, jusqu'aux sources du Duéro et les atteignit dans les plaines de Calatañasor[1]. Les trois nations, campées séparément, couvraient la terre comme trois vols de sauterelles.

1. Abulfeda, II, p. 533. — Conde, ch. c.
1. Vallée du Vautour.

A la vue de cette multitude, les éclaireurs musulmans reculèrent épouvantés ; ils coururent tout pâles à la tente de l'hadjeb, qui vint avec eux reconnaître l'ennemi et prendre ses dispositions pour la bataille. Il n'y eut ce jour-là que de légères escarmouches entre les campeadors des deux armées. Pendant la courte trêve amenée par la nuit, les chefs musulmans ne goûtèrent pas une minute de repos. Inquiets, anxieux et flottant entre l'espérance et la crainte, ils regardaient les étoiles et le point du ciel d'où vient le jour. L'apparition des rougeurs et de l'éclatante lumière de l'aube, qui, d'ordinaire, rassure et fortifie, obscurcit les cœurs des timides, tandis que le son du clairon et des trompettes troublait les plus braves et les plus ardents au combat.

El-Mansour fit la prière du matin, et puis les chefs, rejoignant leurs bannières, se rendirent à leur poste. L'armée chrétienne s'ébranla la première. Partis en bon ordre, leurs escadrons faisaient trembler la terre. Les cris des musulmans, *Allah hu acbar*, Dieu est grand ! Dieu est grand ! les clameurs des chrétiens, le bruit des tambours et des trompettes, et les hennissements des chevaux, retentissaient avec tant de fracas dans la vallée qu'on eût dit que le ciel tremblait. Le combat s'engagea avec une ardeur et une bravoure égales et se maintint des deux côtés avec un effroyable acharnement.

Les chrétiens, sur leurs chevaux bardés de fer, combattaient comme des loups affamés, et l'on entendait de toutes parts la voix des chefs soutenant leur courage. El-Mansour tournait à droite et à gauche sur son impétueux coureur, qui ressemblait à un lion sanglant : à la tête de ses cavaliers andalous il se jette au plus épais de la mêlée et enfonce les escadrons couverts de fer. La cavalerie africaine, se précipitant avec sa furie accoutumée, y fait de larges et sanglantes trouées ; mais ils se reforment toujours, et l'intrépide hadjeb lui-même s'étonna de l'énergie de ces barbares infidèles.

L'immense tourbillon de poussière qui s'éleva du champ de bataille sépara les deux partis avant la nuit, sans qu'il eût été cédé un pouce de terrain par l'un ou par l'autre. Seulement, la plaine était jonchée de cadavres et inondée de sang.

Retiré sous sa tente, El-Mansour attendait ses chefs. Ne les

voyant pas venir, il demanda la cause de leur retard et apprit qu'ils étaient tous morts ou grièvement blessés. Reconnaissant alors toute l'étendue de ses pertes, il donna l'ordre de repasser le Duéro avant le jour. Maîtres du champ de bataille, les chrétiens n'inquiétèrent pas la retraite de l'hadjeb, qui, désespéré de ce revers et gravement blessé, ne put remonter à cheval et mourut à quatorze lieues de Calatañazor, trois jours avant la fin de la lune de rhamadan de l'an 392 de l'hégire (17 août 1002)[1].

Depuis vingt-cinq ans qu'il régnait à Cordoue, à la place d'Hescham, il avait triomphé dans cinquante batailles et cruellement foulé l'Espagne chrétienne aux pieds de son cheval. On l'ensevelit dans un drap tissé avec le chanvre de son héritage et filé de la propre main de ses filles, qu'il portait toujours dans ses bagages. On le couvrit, suivant le précepte du Koran, rigoureusement pris à la lettre, de la poussière recueillie sur les champs de bataille ; car, après chaque combat, il avait grand soin de la garder, en faisant secouer ses habits, et l'on grava cette épitaphe sur sa tombe :

« Les actions d'El-Mansour te feront connaître son histoire, ô passant, comme si tu le voyais de tes yeux ; l'Espagne n'aura jamais un pareil chef, ni personne qui, comme lui, défende nos frontières[2]. »

Sobeiha suivit dans la tombe son ancien secrétaire. Avant de mourir, toutefois, elle eut soin d'assurer, sous le même titre, le pouvoir à son fils Abd-el-Melek. Le nouvel hadjeb tint fidèlement la voie tracée par l'épée de son père et, durant six années, fatigua les chrétiens d'assauts et de courses armées. On dit que le poison abrégea ses jours et l'envoya, le 20 octobre 1008, dans les demeures éternelles. Son successeur était nommé d'avance. Au nom de ce fantôme de khalife appelé Hescham, dont les peuples n'entendaient parler que dans la Khotba (prière publique), ou lorsqu'il s'agissait de leur donner un autre maître, les gardes proclamèrent leur chef Abd-el-Rahman, second fils d'El-Mansour.

1. Lucas de Tuy, dans sa *Chronique*, p. 88, assure que ce même jour on vit un diable qui avait pris les traits et l'apparence d'un pêcheur criant en arabe sur les bords du Guadalquivir :

En Calatañazor
Perdio Almanzor
El tambor.

A Calatañazor, Almanzor a perdu son tambour.

2. Alhomaidi, p. 202. — Rodrigo Ximenez, *Historia Arabum*. — Casiri, II, p. 50.

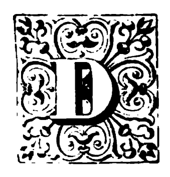
La facilité avec laquelle il s'était saisi du pouvoir enivra l'hadjeb de 1008; ne doutant pas qu'il ne pût écarter d'un souffle l'ombre impériale de Medina-Azarah, il disposa tout pour qu'Hescham le déclarât valhidi ou son héritier. Il y a une mesure dans toutes les choses humaines. Les nobles Ommyades avaient dû voir avec un secret dépit et d'un œil d'envie la haute fortune des Ahmérides. Retenus par la crainte, du vivant d'El-Mansour et d'Abd-el-Melek, ils éclatèrent au bruit de l'insolente usurpation d'Abd-el-Rahman, qui ne leur inspirait ni le même respect, ni la même crainte.

Le plus proche parent du khalife, Mohammed-ben-Abd-el-Rahman-Anasir, jeune homme plein d'ambition et de feu, quittant secrètement Cordoue, se rendit sur les frontières de l'Andalousie et n'eut pas de peine à faire soulever tous les chefs dévoués aux Ommyades, en leur révélant les projets de l'ambitieux. Les insurgés, se portant sur Cordoue, dérobent leur marche à l'hadjeb, qui était sorti avec toute sa cavalerie pour les combattre, et s'emparent de la ville. Rappelé en toute hâte par ses amis, Abd-el-Rahman accourt, plein de confiance dans sa popularité et la bravoure de ses troupes. Un combat s'engage sur la grande place de Cordoue. Les vétérans d'El-Mansour et les gardes du khalife culbutent les insurgés du premier choc; mais le peuple s'était soulevé, et répondit par des vociférations et des cris de mort à l'appel de l'hadjeb. Il fallut tourner la bride des chevaux et faire retraite sous une grêle de traits et de pierres. Mortellement atteint, au moment où il s'ouvrait un passage, l'épée à la main, Abd-el-Rahman tomba avec son cheval, percé de plusieurs coups de lance, et fut traîné, par ce même peuple qui l'acclamait la veille, aux pieds de Mohammed. Celui-ci, sans tourner la tête, ordonna de le supplicier, ce qui fut fait à l'instant même. Ainsi périt le fils du grand El-Mansour, le frère du noble Abd-el-Melek ! On le cloua sur le pal ignominieux, le mardi 18 de la lune de giumada (16 février 1009), mémorable et terrible exemple de l'ingratitude et de l'inconstance du peuple ! Un jour avait à peine séparé son triomphe de son supplice.

CHAPITRE XIV

LES DERNIERS OMMYADES.

El-Modhi-Billah. — La garde africaine. — Lutte dans les rues. — Les deux races rivales. — Al-Hakem-ben-Anasir. — La colline des Bœufs. — Une résurrection. — Wadah le Slave. — Andalous et Berbers. — La Pâque des Victimes. — Les eunuques de l'Alcazar. — La cassette funèbre. — Le crucifié de Cordoue. — El-Adofar-Bihu-Allah. — Massacre de Schawal. — L'hadjeb Hhaysan — Les Ahmérides. — Le 23 de moharrem. — Vengeance d'Aly. — L'étendard blanc. — Abd-el-Rahman-ben-Abd-el-Melek. — La garde noire. — La flèche fatale. — El-Mostadir-Billah. — Mohammed l'Assassin. — Les délices de Medina-Azarah. — Réveil du meurtrier. — Les mets de l'alcaïd. — Retour des Africains. — La lance du wali. — Le Diwan de Cordoue. — Abd-el-Rahman V. — Féodalité musulmane. — Djewar le Vizir. — Le dernier des fils d'Ommyah.



Dès qu'il eut fait clouer son rival au pal infâme, Mohammed prit le titre de Mohdi-Billah, ou le pacificateur élu de Dieu, et pour justifier ce surnom, qui s'accordait mal avec ses débuts, il donna l'ordre à la garde africaine de sortir de Cordoue. Accoutumés par les khalifes, dont ils étaient le premier rempart, à y régner en maîtres, les chefs furent vivement blessés de l'injonction d'El-Modhi. On prit les armes en tumulte, et le vizir de cette garde, Hescham-Reschid-ben-Souleiman, ayant exhorté chaleureusement les Berbers et les Zeneths à résister au traître qui avait assassiné son souverain, ils se portèrent au galop sur l'alcazar, en poussant des cris de vengeance et demandant la tête de l'usurpateur.

Brave comme tous les Ommyades, Mohammed, sortant du palais, à la tête de la cavalerie andalouse, leur épargna la moitié du chemin : la lutte s'engagea dans les rues entre ces deux corps rivaux d'ambition et de race, et fut terrible. La multitude, qui abhorrait les Africains, se leva en masse pour y prendre part; mais telle était la bravoure de cette garde, qu'elle combattit, noyée dans cette mer d'ennemis, toute la journée et une grande partie de la nuit,

sans reculer d'un pas. A l'aube du jour suivant, après avoir jonché de cadavres les places et les rues, leur intrépide vizir se détermina enfin à sortir de la ville. Il protégeait lui-même la retraite à l'arrière-garde, et contenait les assaillants, lorsque, dans la dernière charge, il tomba grièvement blessé, avec son cheval, au milieu d'un gros d'Andalous. On le traîna tout sanglant devant Mohammed, qui lui fit trancher la tête, et ordonna de la lancer par-dessus les remparts dans les rangs des Berbers.

En la voyant tomber aux pieds de leurs chevaux, ceux-ci firent halte. Dominés par un seul sentiment, la vengeance, ils se groupèrent autour du cousin d'Hescham-Souleiman-ben-el-Hakem-ben-Anasir, et l'élurent par acclamation. Le nouveau chef rentra dans Cordoue à leur tête, et refoula les Andalous et le peuple vers l'alcazar. Mais après leur avoir montré qu'il ne les craignait pas, trop faible pour se maintenir dans la ville, ou pour en faire le siége, il gagna les frontières de Castille, et en revint bientôt avec un auxiliaire.

Le comte Sancho, mû par des motifs peu chevaleresques, avait oublié, en cette occasion, la vieille haine des aïeux, et la bannière de Castille, au château crénelé, flottait à côté du croissant. Les confédérés rencontrèrent Mohammed à El-Kantich (ou Gebal-Quintos), le 5 novembre 1009. Le choc fut rude : mais les Berbers et les chrétiens assaillirent les Andalous avec tant de furie, que, lorsque El-Modhi prit la fuite, il laissait vingt mille des siens couchés sur le champ de bataille.

Suivant l'exemple de son rival, le vaincu fit appel aux chrétiens de l'Est, et ce qui prouve que la question religieuse touchait faiblement les Espagnols du moyen âge, hommes de sac et de butin, et routiers avant tout, c'est qu'ils s'engagèrent avec le même empressement que leurs frères de Castille sous les bannières de l'islam. Grâce aux secours amenés par Ermengaud et Ramon, comtes d'Urgel et de Barcelone, Mohammed prit sa revanche neuf mois après, à dix lieues de Cordoue, dans un lieu nommé Akbat-el-Bakar (la colline des bœufs). Son triomphe était complet; Souleiman fuyait avec ses Africains, qui, ne comptant plus revoir Cordoue ni Medina-Azarah, les avaient pillées en partant. Entraîné par sa haine, Mohammed poursuivit son ennemi jusqu'à Algésiras, le rejoignit sur

les bords du Wadiaro, et les força de recommencer le combat[1].

Il lui fut fatal. Réduits au désespoir, les Berbers se défendirent comme des lions : rompue par leurs charges impétueuses, l'armée de Mohammed s'enfuit à son tour et regagna Cordoue, où les vainqueurs, revenant sur leurs pas, la tinrent bloquée pendant un an. Peu soucieux de rester enfermés dans les murailles de Cordoue, les Catalans se retirèrent sur le bruit semé par les ennemis de Mohammed, qu'il songeait, pour effacer la honte de son alliance avec les infidèles, à se défaire des chrétiens. Ne sachant sur qui s'appuyer, El-Modhi, dont les revers et la désaffection croissante des siens avaient troublé l'esprit, prêta l'oreille aux perfides insinuations de son hadjeb, le Slave Wadah, et, tirant tout à coup de sa prison le khalife Hescham-Mouviahd-Billah, que tout le monde croyait mort, il le fit présenter au peuple, le 29 juin 1012, dans la grande mosquée.

A la nouvelle de la résurrection de ce prince, qui, voilé par l'ombre de la puissance d'El-Mansour et de ses deux fils, était passé comme un fantôme, et dont on avait même célébré publiquement les obsèques, toute la ville accourut. On l'accompagna en poussant des acclamations d'enthousiasme à l'alcazar. Mohammed, comprenant alors la perfidie de Wadah, s'était caché dans une des pièces les plus reculées du palais. Un des Slaves le découvrit le jour de la Pâque des Victimes, 10 juillet 1012, et le traîna au pied du trône du fils de Sobeiha.

Encouragé par ses eunuques, celui-ci eut assez de cœur pour ordonner un meurtre. Après lui avoir reproché durement sa déloyauté :

« Maintenant, lui dit-il, tu vas goûter le fruit amer de ton ambition; » et, à ces paroles, il lui fit trancher la tête qu'un vizir mit au bout de sa lance et alla promener à cheval dans les rue de Cordoue.

Les eunuques et les Slaves, qui formaient le conseil du khalife, crurent frapper un grand coup en envoyant cette tête à Souleiman. Mais, loin de s'effrayer comme ils l'espéraient, l'Africain la reçut avec joie, car elle lui donnait un allié puissant et implacable. La

1. El-Homaidi, *Brève chronique de la conquête d'Espagne* et *Série des émirs*.

mettant dans une cassette pleine de camphre et d'aromates, il la fit porter à Obeidallah, wali de Tolède, avec dix mille mitcals d'or, et une lettre conçue en ces termes :

« C'est ainsi que Hescham, le khalife, récompense ceux qui l'ont bien servi et l'ont rétabli sur le trône. Voilà la tête de Mohammed, ton père : garde-toi de tomber dans les mains de cet ingrat et cruel tyran. Si tu te mets en selle pour ton salut et ta vengeance, Souleiman sera ton compagnon[1]. »

Le présent funèbre et les offres de Souleiman furent également bien reçus à Tolède. Obeidallah fit enterrer avec pompe, dans la cour de la grande mosquée, la tête de son père, et il transmit à Souleiman ses lettres d'amitié et de haine éternelle à Hescham. Mais la fortune gardait un dernier sourire à ce khalife des eunuques : Wadah l'hadjeb, avec le secours des chrétiens, remporta une grande victoire à Maqueda, et les vrais croyants de Cordoue virent bientôt, avec une violente et sombre indignation, Mohammed-ben-Wasim, le plus brave et le plus savant cavalier de Tolède, cloué à une croix où il ne cessa, jusqu'à sa mort, de réciter un verset du Koran, pendant que les soldats lui piquaient le visage avec leurs épées. Quelques jours après, on promena la tête d'Obeidallah, et alors les murmures éclatèrent de toutes parts. Traités de mauvais musulmans et de traîtres à Mahomet, Hescham et son hadjeb devinrent l'objet de l'exécration publique quand on les vit combler les chrétiens auxiliaires de présents, et livrer six forteresses, gages et salaires de cette alliance impie, au comte de Castille[2].

Instruit de cet état de choses, Souleiman écrivit aux walis de Calatrava, de Guadalajara, de Medina-Selim et de Saragosse, pour leur offrir de les rendre héréditaires dans leurs gouvernements, s'ils voulaient se joindre à lui, et délivrer Cordoue et les autres grandes cités musulmanes du joug des Slaves et des eunuques. L'offre acceptée avec joie, les walis rejoignirent sa bannière avec leurs troupes. Wadah, seul, pouvait tenir tête à cet orage qui arrivait, en grondant, de l'Espagne orientale.

1. Abou-Merwan-ben-Hhayan, *Histoire des Ommyades.*

2. Si deseas tu seguridad y venganza sera tu companero Souleiman. (Conde, t. I, p. 575.)

Sur un soupçon, inspiré par ses eunuques, l'imbécile Hescham le fit décapiter. Dès lors, il ne resta plus de son côté que les Slaves qui, abhorrés du peuple, furent chassés de Cordoue, après un horrible carnage, le 6 de schawal de l'année 403 (20 avril 1013).

Hescham, le fantôme de l'alcazar, s'évanouit encore ce jour-là, mais pour toujours. Proclamé de nouveau sous le nom d'Adofar-bi-hu-Allah (le vainqueur par la grâce de Dieu), Souleiman s'assit enfin sur ce trône disputé avec tant de rage, mais il n'y resta pas longtemps. L'hadjeb nommé après Wadah, Hhayran, un Slave actif et énergique, échappa, par son adresse et son sang-froid, au massacre de Schawal. Caché dans la maison d'un de ses partisans, il avait laissé passer la première furie du vainqueur; puis, quand tout rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé et qu'il fut guéri de ses blessures, sortant une nuit de la ville, il alla jusqu'en Afrique chercher des ennemis à Souleiman.

Il en trouva deux redoutables : Aly-ben-Hamed, caïd de Ceuta, et El-Kasim, son frère, caïd d'Algésiras, se laissèrent entraîner dans l'entreprise. C'était le vieux parti d'El-Mansour qui se reformait derrière Hhayran. Nombreux encore, car les Ahmérides étaient dans toutes les places et occupaient la plupart des emplois, ce parti, avec l'aide des Africains d'Aly, fut assez fort, au bout de trois années, pour battre Souleiman à Almunekab et à Talca. Le triomphe du vainqueur était complet, il le déshonora par un acte de barbarie atroce.

Le khalife et son frère étaient tombés entre ses mains, couverts de blessures. Le 23 de moharrem (1er juillet 1016), il se les fit apporter dans l'alcazar de Cordoue, et, s'adressant au wali El-Hackem-ben-Abd-el-Rahman, leur père, patriarche à barbe blanche, et non moins vénérable par ses vertus que par son âge :

« Vieillard, lui dit-il rudement, qu'as-tu fait du khalife Hescham ? Où le tiens-tu caché?

— Je n'ai jamais rien su d'Hescham, répondit le wali avec calme.

— Vous l'avez mis à mort? reprit Aly.

— Non, par Allah! répondit le vieillard, et nul de nous ne sait s'il est vivant, ni où il se trouve.

— Aly, tirant son cimeterre, s'écria alors : Je dévoue ces têtes à la vengeance d'Hescham-el-Mouwiahd ! »

Souleiman se souleva péniblement à ces paroles, et dit d'une voix faible :

« Ne frappe que moi seul, Aly, car ceux-ci ne sont pas coupables. » Mais le féroce Africain, sourd à cette prière, les décapita tous les trois de sa propre main.

Proclamé par les soins d'Hhayran, il n'eut rien de plus pressé que d'éloigner l'homme à qui il devait le pouvoir. L'hadjeb, révolté de son ingratitude, soulève aussitôt contre lui la plupart des walis d'Espagne, et rend le trône aux Ommyades, en faisant acclamer à Jaen Abd-el-Rahman-ben-Abd-el-Melek, un des plus nobles rejetons de cette souche illustre. La popularité de ce grand et vieux nom d'Ommyah était si grande encore, que les walis eux-mêmes oublièrent leurs divisions pour se réunir sous l'étendard blanc.

Sans s'effrayer du nombre de ses ennemis, Aly les attaqua le premier et les battit. Quelle aurait été l'issue de la lutte? On ne pouvait le prévoir encore; mais toutes les chances semblaient être pour l'Africain, dont le cimeterre venait de faire tomber, sur la place d'Almeria, prise d'assaut, la tête de son ancien hadjeb Hhayran, quand les principaux de Cordoue, partisans dévoués des Ommyades, gagnèrent quelques Slaves de la garde qui étouffèrent dans son bain le tigre de Ceuta. Ce fut alors un triste spectacle que celui que l'ardente ambition des Africains donna à Cordoue. En apprenant la mort de son frère, El-Kasim-ben-Hamud, wali d'Algésiras, était accouru à la tête de quatre mille Maures, et s'était fait proclamer khalife. Yahya, le fils d'Aly, passant de son côté la mer avec un corps nombreux et redoutable par sa férocité de cavaliers nègres, venait disputer, l'épée à la main, le trône à son oncle. Au mois de septembre 1021, les Cordouans l'acclamèrent en haine d'El-Kasim, et lorsqu'il eut pris la fuite à l'approche de ce dernier, avec sa garde noire, ils lancèrent le peuple contre l'alcazar, y assiégèrent ce despote aussi féroce que son frère, et le forcèrent à fuir honteusement par un chemin jonché des cadavres de ses Maures.

Étrange ironie du hasard, dont la part est si grande dans les choses humaines! Au moment où Cordoue se parait de verdure et de fleurs, et dressait des arcs de triomphe pour recevoir Abd-el-Rahman-el-Mowahdi-Billah, ou l'agréable à Dieu, on apprit, en

avril 1023, qu'il était tombé sur le champ de bataille, mortellement atteint d'un coup de flèche.

Après le premier moment de consternation, les partisans des Ommyades, désireux surtout d'échapper aux horreurs de la guerre civile, se hâtèrent d'élire un nouveau khalife. On prit un frère de Mohammed-el-Modhi, jeune homme de vingt-trois ans, dont la vive intelligence et les mœurs sévères donnaient les plus belles espérances, et on l'appela El-Mostadir-Billah (celui qui espère en Dieu). Dieu, par malheur, ne confirma point le surnom. Quarante-six jours après l'acclamation, il était égorgé par ses gardes, à l'instigation d'un de ses cousins qui aspirait aussi au khalifat.

Intronisé par les assassins, et surnommé Mostaffi-Billah (celui à qui Dieu suffit), Mohammed-ben-Abd-el-Rahman, le conspirateur, s'établit dans la villa de la Fleur, et se mit à y vivre en voluptueux et en homme qui veut jouir d'un bonheur qu'il sent peu durable. Seize mois après, en effet, tandis qu'il oubliait ses ennemis sous les palmiers de Medina-Azarah, et qu'il sommeillait doucement dans cette paresse délicieuse de l'âme, bercé par les chants de Zeydoun, son vizir, et les vers mélodieux de sa fille, la belle Habibah, on vint l'avertir, au milieu de la nuit, que le peuple de Cordoue saccageait les maisons des kadhis, et demandait sa tête. Il s'enfuit avec quelques Slaves qui lui étaient restés fidèles, et se réfugia dans un fort dont l'alcaïd l'empoisonna au mois de mai de l'année 1025 [1].

Il n'avait pas laissé d'enfants, et ce qui semble extraordinaire, aucun ambitieux ne chercha à saisir le pouvoir. Les anciens partisans d'Aly profitèrent de ce moment d'hésitation, pour rappeler son fils Yahya, celui qui déjà, quatre ans auparavant, avait disputé le diadème à son oncle. Il était wali à Malaga, et gouvernait avec sagesse et modération Algésiras, Ceuta et Tanger. Indépendant et aimé de ses peuples, il aurait dû s'en tenir à l'expérience de 1021. Entraîné sans doute par l'ambition, il rentra de nouveau dans cette voie périlleuse du khalifat, où le wali de Séville l'arrêta moins d'un an après, en le clouant à la selle de son cheval, d'un coup de lance.

1. Cardonne, Murphy, Aschbach, Dombay (*Geschite der Mauritanischen Kœnige*).

Grande tristesse et grand émoi à Cordoue, quand on y apprit l'issue funeste de la journée du 7 de moharrem (27 février). Les principaux de la ville se réunirent en diwan, et, par les soins et l'influence de Djewar, vizir de la Cité, ils élurent, le 20 mai 1026, Hescham-ben-Mohammed-ben-Abd-el-Rahman, arrière-petit-fils du grand Abd-el-Rahman III. Le peuple entier ratifia ce choix par ses acclamations, et l'élu montra qu'il en était digne par sa modestie et sa sagesse. Longtemps, il refusa le dangereux honneur qu'on lui offrait, en protestant qu'il ne se sentait pas de force à supporter un tel fardeau. Vaincu enfin par les instances de ses amis, il accepta en soupirant, mais n'exerça réellement du pouvoir souverain que le devoir militaire. Malheureusement, pour trouver l'ennemi, comme autrefois, il ne fallait plus aller aux frontières. Chaque ville un peu importante en renfermait un aussi fatal au bon ordre et à la sécurité de l'État que les chrétiens. A la faveur des révolutions de palais qui avaient si tristement affaibli et déconsidéré l'autorité centrale, les walis s'étaient affranchis de toute crainte, et se considéraient comme indépendants dans leurs provinces. Abd-el-Rahman essaya de briser ce faisceau féodal, et de ramener l'Espagne musulmane à l'unité; mais son épée ne fut pas assez forte. Le peuple, qui l'acclamait avec tant de chaleur six ans auparavant, lui fit alors un crime de ses mauvais succès. Il murmura d'abord, puis son mécontentement grossit avec sa turbulence, et rompit enfin ses digues comme un torrent furieux. Le vizir Djewar, qui n'était peut-être pas étranger à ce mouvement, vint une nuit avertir son maître que la populace mutinée remplissait les rues de Cordoue, et demandait à grands cris son expulsion.

Dieu soit loué qui le veut ainsi ! répondit, sans s'émouvoir, Abd-el-Rahman, et, le lendemain, à l'aube, il sortit de l'alcazar avec sa famille, et se retira, escorté par un fort détachement de la cavalerie de sa garde, dans une forteresse qu'il avait lui-même construite en prévision peut-être de cet événement. En lui prit fin cette noble dynastie des Ommyades qui, aussi florissante que le palmier de Syrie transplanté dans l'alcazar, avait grandi aux brises des Algarves, et couvert, pendant deux cent soixante-seize ans, l'Espagne musulmane de ses larges et verdoyants rameaux. Un jeune homme, dans la fleur de l'âge, le seul qui restait de la lignée

d'Abd-el-Rahman, se rendit au diwan assemblé pour lui choisir un successeur, et réclama le trône : les vieillards secouèrent la tête, et répondirent qu'ils étaient touchés de sa jeunesse et pleins de respect pour sa noble origine, mais qu'on ne pouvait l'acclamer, parce que la fortune avait tourné le dos aux Ommyades.

« Proclamez-moi aujourd'hui, répliqua hardiment le jeune homme. Vous me tuerez demain, si mon étoile le veut ainsi.

— Non! cria le peuple alors, d'une voix unanime, rejetez-le! rejetez-le! Dieu a marqué du sceau funeste les enfants d'Ommyah[1]! »

1. Ahmed-ben-Abd-el-Melik-ben-Xoheid, *Hanut Alatar*.

CHAPITRE XV

LE CROISSANT ET LA CROIX.

L'unité de pouvoir brisée par l'ambition des walis. — Les émirs des provinces se proclament indépendants. — Dynasties nouvelles. — Abdallah-Ibn-Haçam. — L'émir orphelin. — Description d'Alméria. — Le roseau cacheté. — Mœurs douces d'Al-Motacim. — Le fils de la noblesse. — Désordre et confusion de 1041. — Alonso V. — Les fils du comte Vela. — L'archer de Viseu. — Démembrement de l'unité chrétienne. — Lutte fratricide de Tafalla. — Le roi de Léon. — 8 juin 1036. — Assassinat de Garcia. — Fernand Ier. — La vengeance du roi. — Siége de Coïmbre. — Le pèlerin de Jérusalem. — Les clefs de Saint-Jacques. — Guerres civiles dans l'Espagne arabe. — Le 24 décembre 1065. — Fernand Ier à l'église de Saint-Isidore. — Mort d'un roi du XIe siècle. — Le héros de l'Église. — Partage du pouvoir. — Les frères ennemis.



Il y a dans la vie des nations des périodes nébuleuses et sombres comme les jours d'hiver. A travers le voile qui les couvre, on ne voit briller rien de grand, et l'humanité se rapetisse à des idées et à des faits qui méritent à peine les regards de l'histoire. Telle fut la première moitié du XIe siècle en Espagne. On se rappelle qu'à l'élévation à l'émirat d'Abd-el-Rahman-el-Mouwiah, en 755, les divisions des walis avaient mis la Péninsule à deux doigts de sa perte. Les mêmes passions ambitieuses éclatèrent et ramenèrent une situation identique en 1031. A la chute de la dynastie ommyade, qui avait si glorieusement fondé l'unité politique, le pouvoir se déchira comme la bannière du khalife, et chaque wali, chaque émir, chaque caïd un peu puissant en prit un lambeau.

Mohammed-ben-Ismaïl-ben-Abed, surnommé Aboul-Kasem, dont la famille était originaire d'Émèse et remontait à la conquête, s'était rendu indépendant à Séville. Aussitôt après la mort de Yahya l'Africain, ses partisans avaient proclamé à Malaga son neveu Hamud l'Édrisite. Habous-ben-Maksan exerçait le pouvoir absolu à Grenade comme représentant des Djanghaïtes. Zoahir-Alameri, chef du parti des Ahmérides, devenu si influent sous le commandement d'El-Mansour et de ses fils, gouvernait souverai-

nement Almeria, tout le littoral de l'Espagne méridionale et les îles de Maïorque, de Minorque et d'Yvica. A Valence régnait, avec le titre d'illustre vainqueur, Hasan-ben-Abd-el-Rahman, un des plus nobles scheiks arabes. El-Mondhir-ben-Hud, issu des illustres tribus des Atadgibs et des Djiouzami, qui ne faisaient qu'un avec les Ahmérides, tenait Saragosse; Abdallah-ben-Muslama, scheik des Beni-Alaftas, Badajoz; Ismaïl-ben-Djy-el-Noun, Tolède; Mohammed-Huceil-ben-Razyn, Albarracin. Les Tohérides enfin dominaient à Murcie, les Yahyes-Yahsebi à Libla, et les Saïdes à Santa-Maria de l'Algarb, à Merida et à Carmone[1].

On peut juger de l'accueil que reçut de ces émirs, tous absolus dans leurs provinces et dans leurs villes, la lettre de Djewar, l'hadjeb du dernier khalife, qui, s'étant fait proclamer à Cordoue, les invitait à l'obéissance; ils ne répondirent même pas. Seulement, comme le wali de Séville aspirait ouvertement à la souveraineté et faisait déjà battre monnaie à son coin, ceux de Malaga, de Grenade et de Carmone unirent leurs bannières et marchèrent contre lui. L'étoile des Beni-Abed fut la plus brillante en cette occasion, et les confédérés regagnèrent leurs royaumes chassés à coups de lance.

Le pseudo-khalife de Cordoue, Djewar, eut moins de bonheur. Voyant que sa douceur ne gagnait personne, il voulut employer des moyens plus efficaces, et tira l'épée. Il avait attaqué d'abord les rebelles les plus voisins et les plus faibles. Hazeil-ben-Razin, saheb ou vice-roi de Santa-Maria, sur qui tombait l'orage, implora le secours du wali de Tolède, qui refoula honteusement les troupes de Cordoue. Solidaires et unis devant l'ennemi le plus fort, les émirs indépendants se traitaient entre eux comme leurs aïeux jadis au désert. En 1039, Abdallah-Ibn-Haçam, cousin du vizir de Saragosse, lui coupait la tête dans son palais pour s'emparer de ses trésors. Voulant avoir part au butin, le peuple s'ameuta à son tour, et, ne pouvant dépouiller l'assassin, qui, aux premiers cris, s'était sauvé avec son or dans la forteresse de Rota-el-Yehoud, il pilla le palais et en aurait enlevé jusqu'aux marbres, si le vizir de

1. Conde, *Sources arabes de l'histoire d'Espagne*, t. II, p. 12, 14, 15. — El-Homaidi, p. 208. — Rodrigo Ximenez, *Historia Arabum*, cap. 45.

Lérida, Soleïman, jouant le rôle du troisième larron, n'était venu, lance baissée, en vertu du seul droit souverain du siècle, celui du plus fort, recueillir le fruit de son crime [1].

Deux ans plus tard, le vizir d'Almeria, Zohahr, étant mort, celui de Valence se jeta sur cette riche principauté comme sur une proie, en prétendant, tous les prétextes sont bons pour les ambitieux, qu'elle lui appartenait, parce qu'un esclave affranchi de sa famille y avait commandé autrefois. A son exemple et avec la même logique, le vizir de Denia se jeta aussitôt sur Valence. Abd-al-Aziz-al-Mançor, l'envahisseur, forcé d'abandonner sa conquête pour aller défendre ses propres États, en confie le gouvernement à son beau-frère Abou'l-Ahwac-Man, et celui-ci, dès qu'il se voit seul, n'a rien de plus pressé que de s'en déclarer seigneur. Reconnu sans opposition par la plupart des villes importantes du vizirat, telles que Baeza et Jaen, le nouveau maître réunit sous son autorité la plus grande partie des royaumes de Jaen, de Murcie et même de Grenade, qui formaient ce riche et beau gouvernement d'Almeria. Seulement, il n'eut pas le temps d'en jouir. Touché par l'aile funèbre d'Asraïl, il laissait, peu de temps après, ce trône usurpé à un enfant de quatorze ans [2].

On lavait encore son corps pour la tombe qu'Ibn-Schabib, se révoltant contre l'orphelin, se proclamait seigneur de Lorca. Vers 1044, c'est-à-dire trois ans après la mort de son père et celle de Comadih, son oncle, dont le vieux bras le défendait encore, les vizirs voisins du jeune émir Mohammed, qui avait pris le surnom d'Al-Motacim, le crurent un souverain bien peu redoutable, en raison de son âge, et s'emparèrent de ceux de ses pays qui étaient situés à quelque distance d'Almeria, de telle sorte qu'à la fin il ne lui restait que cette ville et la contrée qui l'environne [3],

Mais ce peu même n'était pas sans importance. Almeria, bâtie au bord de la Méditerranée, et bien déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur, offrait un tout autre spectacle sous le règne d'Al-Motacim. Quoique le caustique Ibn-Khaçan, se moquant de ce roitelet, ait dit qu'on pouvait embrasser tout son royaume d'un

1. Ibn'l-Athir, traduction de M. Dozy.
2. Ibn'l-Abbar-Ibn-Khaldoun; An-Nowayri, *id.*
3. Ibn'l-Alathir, t. V, fol. 54 recto.

coup d'œil, que les nuages y répandaient en vain leurs gouttes bienfaisantes, car il ne produisait ni fruits ni blé, et que l'herbe seule y poussait dans des plaines grandes comme la main [1], rien n'égalait la fraîcheur et la fertilité des rives de son fleuve, appelé Péchina par les Maures. Comme aujourd'hui, les palmiers y balançaient leurs tiges gracieuses, les orangers et les citronniers y fléchissaient sous les fruits d'or, et des jardins délicieux, entrecoupés de ruisseaux, s'y déroulaient, selon l'expression d'un poète, comme un riant damier de fleurs et de verdure.

Riche et industrieuse, Almeria s'éveillait au bruit des métiers battant dès l'aube pour tisser les étoffes précieuses; on y travaillait habilement le fer, le cuivre et le verre. Elle avait un des ports importants de l'Espagne, et y voyait affluer les vaisseaux de Syrie, d'Égypte, de Pise et de Gênes. Le vizirat d'Almeria embrassait encore, selon un orientaliste [2] moderne, la partie méridionale de cet heureux royaume de Valence, où la végétation étale une variété et un luxe si étonnants; la campagne d'Orihuela, continuation de la huerta de Murcie, mais bien plus belle encore, et qui déroule une infinité de jardins, où l'oranger et le citronnier se mêlent avec l'amandier et l'arbre des grenades; la belle et florissante ville de Xativa, si célèbre par son papier, dont un poète a dit qu'on ne trouvait pas le pareil dans l'univers [3]; enfin deux villes que le satirique Ibn-Khaçan lui-même ne put s'empêcher de vanter dans ses vers : Berja et Daleya, où tout ravissait l'âme et présentait aux yeux le spectacle le plus riant.

Bon, pieux, car il réunissait les alfaquîs une fois par semaine pour commenter le Koran, et contenant ses vœux dans les bornes

1. Un Almerian se promenait en bateau sur le Guadalquivir, et, arrivé sous une fenêtre du village de Schoutabous, il entonna ce couplet :

« Ne me parlez point de ce fleuve, ni de ces bateaux, ni des jardins de Schoutabous, car le basilic sauvage, qui croît dans ma patrie, m'est bien plus cher que le paradis lui-même. »

Une jeune fille, qui l'avait entendu, ouvrit la fenêtre, et lui demanda de quel pays il était. « D'Almeria, répondit-il. — Eh bien! reprit-elle, qu'est-ce qui peut vous inspirer cette admiration pour *un pays au visage salé et à l'occiput aigu* (la mer et les montagnes escarpées)?... »

2. Dozy, *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, p. 67.

3. Edrisi al-Makkari, traduction de M. de Gayangos, I, p. 134.

de sa fortune, Al-Motacim différa d'une manière si caractéristique et si tranchée des hommes de sa race et de son temps, qu'il est impossible de ne pas esquisser en passant cette figure pâle et douce. Il avait au plus haut degré le sentiment et l'amour de la justice. Ses ouvriers, se croyant tout permis, venaient d'englober dans l'enceinte du palais qu'il faisait construire le jardin de deux orphelins. Un jour qu'Al-Motacim se promenait le long du canal qui baignait ses parterres, il vit flotter au fil de l'eau un roseau fermé aux deux bouts avec de la cire. L'ayant fait repêcher, il brisa la cire et trouva un billet dans lequel le tuteur des enfants lui reprochait son injustice. A l'instant même, il manda les ouvriers, leur adressa une réprimande sévère, et, mieux à même de comprendre l'iniquité de l'acte, lui qu'on avait dépouillé des deux tiers de son vizirat, il fit restituer le jardin aux enfants[1].

Aussi clément que juste, et assez grand de cœur pour mépriser l'injure, il oubliait en sage ou se vengeait en homme d'esprit. Un poète de Badajoz qu'il avait comblé de faveurs, voulant flatter à ses dépens Al-Motahid-Ibn-Abbad, le vizir de Séville, fut assez lâche pour glisser dans ses vers, à la louange du Sévillan, cette allusion aux mœurs pacifiques de son bienfaiteur :

Ibn-Abbad a détruit les Berbers,
Ibn-Man a exterminé les poules des villages.

Ce trait sanglant revint à Almeria avant le poète. Sans en paraître blessé, Al-Motacim reçut l'insulteur comme à l'ordinaire, lorsqu'il se présenta de nouveau à son alcazar et l'invita même à souper. Seulement, on ne lui servit que des poules, et quand Aboul-Tahid-an-Nhili demanda, tout surpris, s'il n'y avait plus d'autres mets à Almeria : « Nous en avons d'autres, répondit doucement Al-Motacim; mais j'ai voulu vous montrer qu'Ibn-Man n'a pas exterminé toutes les poules des villages. »

Le rimeur, honteux et confus, quitta Almeria, où le vide qu'il laissait dans les rangs des nombreux lettrés de la cour d'Al-Motacim ne tarda guère à être comblé d'une façon imprévue et romanesque. Un montagnard de Berja monte un jour à l'alcazar couvert de vêtements rustiques; il traverse avec la confiance et la noble

1. Al-Makkary.

fierté du talent la foule de scheicks parés de robes de soie aux franges d'or et de riches tissus de l'Inde, et récite au vizir un poème dont voici le début :

« Depuis longtemps, la nuit bien lente à s'enfuir avait promis que l'aube brillerait enfin, et les astres se plaignaient de leur longue veille. Mais le vent du matin chassa les ténèbres d'un souffle, les jardins exhalèrent leurs doux parfums, et, en rougissant de pudeur, l'aurore montra ses joues vermeilles et baignées de rosée. Alors la nuit courut d'une étoile à l'autre en leur permettant d'aller prendre du repos, et elles tombèrent successivement comme tombent avec lenteur les feuilles des arbres. A ce moment, le soleil se montra et les ténèbres disparurent.

« J'en jure par mon père, j'avais veillé bien longtemps, cherchant vainement le sommeil; mais à la fin je m'étais endormi à l'approche de l'aurore. Or, pendant mon sommeil, tandis que le vent du matin dispersait les perles de la rosée et que les fleurs semblaient pleurer, l'image de ma bien-aimée, oh! que de fois je l'avais appelée les larmes aux yeux! est venue me visiter après avoir quitté cette demeure où je ne puis, moi malheureux, pénétrer dans la nuit.

« Qu'elle est belle à voir, ma bien-aimée, quand elle vole sur un cheval fougueux, qui, le cou tendu en avant et l'œil ardent et fier, dévore l'espace et se laisse guider par elle comme une gazelle timide[1] ! »

Ce poème charma le vizir; il prodigua tant de louanges à l'auteur que l'envie s'éveilla dans l'âme d'un de ses poètes favoris, appelé Ibn-Akht-Ganim, le fils de la sœur de Ganim, car il était, en effet, neveu du célèbre grammairien andalou. « D'où sors-tu donc? demanda-t-il pour le déconcerter, en montrant son habit grossier de poil de chèvre au jeune poète. — Du désert, comme le disent mes vêtements, repartit celui-ci avec assurance; et pourtant, si mon habit est pauvre, ancienne et illustre est ma race, car je n'emprunte pas mon nom à mon oncle et m'appelle Ibn-Scharaf (fils de la noblesse et de la gloire)[2]. »

1. Al-Makkari, Mss, fol. 441 verso, traduction de Dozy.
2. *Id.*, fol. 442 verso.

C'est entouré de ses poètes et de ses lettrés, et en cultivant les lettres lui-même avec ses fils et ses filles, qu'Al-Motacim arriva paisiblement à la vieillesse. Il haïssait tellement la guerre qu'il laissa dépouiller son gendre Ali du gouvernement de Denia par Al-Mostadir, de Saragosse, et ses yeux se fermèrent assez à temps pour ne pas voir dans sa capitale les cavaliers almoravides, dont il entendit hennir les coursiers pendant son agonie. Il mourut en murmurant des vers le vingt et unième jour du mois de rebi, second de l'année musulmane, 484 (12 juin 1091).

Mais cette existence sage et calme fut une exception et comme une sorte d'oasis dans l'anarchie violente du XIe siècle. La soif ardente du pouvoir dévorait les fils du Prophète. Tous voulaient commander, et nul ne voulait obéir.

Du choc de ces rivalités ardentes et sans frein, il sortit le plus grand désordre, la plus sombre confusion, dont l'infortunée Péninsule eût encore été le théâtre. Les chefs des tribus s'égorgeaient, les émirs, se confédérant par intérêt, se brouillaient au moindre prétexte et usaient leur pouvoir et leurs forces sur le stérile champ de bataille de la guerre civile, toujours baigné de sang. Pour trouver l'équivalent de cet état de violence, de ruse et de mauvaise foi, qui s'aggrava, au lieu de se modifier, sous les successeurs d'Ismaïl-ben-Abed et de Djewar, que l'ange Asraïl frappa, en 1041 et 1044, dans leurs alcazars de Séville et de Cordoue, il faut passer dans l'Espagne chrétienne.

Elle était tranquille pendant que les musulmans se déchiraient entre eux comme une bande de loups furieux. Les pirates des Baléares opéraient bien de temps en temps quelques descentes sur les côtes; mais ces apparitions n'effrayaient que l'évêque d'Elne, qui, pour la sauver du pillage, démolit sa cathédrale et la rebâtit dans la ville haute. Bérenger II, comte de Barcelone, se maintenait en paix; mais il n'en était pas de même de Sancho, le comte de Castille. Sancho, d'un esprit remuant et d'une foi douteuse, allié des moslems, avait lutté et bataillé presque toute sa vie contre le roi de Léon, dont il niait la suzeraineté. Mort en 1021, il ne laissa qu'un fils de huit ans et qui en avait treize lorsque le roi Alonso V, croyant étouffer à l'autel toutes les discordes passées, eut l'idée de réunir les Castillans et les Léonais par les liens d'un double ma-

riage, en donnant sa fille à cet héritier de Sancho nommé Garcia, et son fils à doña Ximena, sa sœur. Mais le roi Alonso avait compté sans les passions féodales. Pour se venger des maux que Sancho leur avait fait souffrir, les fils du comte Vela poignardèrent le futur gendre d'Alonso à la porte même d'une église. Ils s'étaient sauvés à la faveur du tumulte produit par cet assassinat, et avaient cherché l'impunité en terre musulmane. Ils ne l'y trouvèrent pas. Le roi de Navarre, Sancho le Grand, beau-frère de la victime, les poursuivit, s'empara de ces traîtres et les fit brûler vifs.

Tandis qu'en vertu des droits de sa femme il prenait possession de la Castille, Alonso V, profitant des divisions des Arabes, poursuivait ses conquêtes en Portugal. Il allait entrer dans Viseu, place réduite à la dernière extrémité, lorsqu'une flèche l'abattit mort sous les remparts un jour qu'il les observait à cheval sans armure.

Sancho le Mayor le suivit de près. Malheureusement pour l'unité chrétienne, si Alonso V n'avait laissé qu'un héritier en Léon, Sancho en laissa trois. Démembrant son État formé à peine, il donna en mourant la Navarre et la Biscaye au second de ses fils, Garcia, tout l'ancien comté de Castille à Fernand, et l'Aragon à Ramiro. Ce testament fait en 1035 fut déchiré par ses enfants à coups d'épée. Ramiro, non content de son lot et arguant du droit d'aînesse, voulut avoir la Navarre, et attaqua son frère. Battu si honteusement, malgré les contingents envoyés à son aide par les émirs d'Huesca, de Saragosse et de Tolède, qu'il se vit forcé de s'enfuir sur un mulet sans bride, il aurait payé, sans la modération du vainqueur, cette injuste agression de sa couronne. Mais il paraît que Garcia, prince juste et pieux, qui arrivait à ce moment de Rome, où il était allé en pèlerinage, lui rendit plus tard l'Aragon.

Presque au lendemain de cette lutte fratricide de Tafalla, Bermudo III, roi de Léon, au lieu d'y puiser une leçon salutaire, attaquait Fernand de Castille, son beau-frère. Les Navarrais de Garcia étaient venus au secours des Castillans; ils rencontrèrent les Léonais dans la vallée de Tamaron, et un de ces horribles combats corps à corps, qu'on ne pouvait livrer avec cette furie qu'au moyen âge, s'engagea entre les trois peuples, par l'ambition impie de leurs rois, sur les bords du Carrion.

La Providence, cette fois, fut pour le bon droit. Le roi Bermudo, l'agresseur, tomba frappé d'un coup de lance, laissant, le 8 juin 1036, la victoire et le trône de Léon à Fernand. Celui-ci entra la bannière haute dans la vieille capitale. L'évêque Servando le sacra le 2 juin de l'année suivante, et, dès qu'il eut au front les deux couronnes de Castille et de Léon, il prit les armes contre son frère. De quel côté était le tort? C'est un point que la brutale ambition des deux frères rend douteux. Les chroniqueurs de Silos et d'Oviedo insinuent que Garcia voyait d'un œil jaloux l'agrandissement de son frère. Quoi qu'il en soit, la guerre éclata de nouveau entre les deux rois et se termina le 1er septembre de l'an 1054 par la défaite et la mort de Garcia, que les siens mêmes massacrèrent[1].

Ne voyant plus dès lors derrière lui d'adversaire, et libre de disposer de toutes ses forces, Fernand Ier les porta contre les Arabes. Au printemps de 1055, quand les récoltes furent assez avancées pour fournir le fourrage nécessaire à la cavalerie, le roi de Léon entra en campagne. Suivant le plan interrompu par la mort d'Alonso V, son beau-père, il se dirigea par Tormes de Salamanque et Almeida vers le Portugal. L'armée chrétienne se contenta cette année de ravager la terre musulmane jusqu'à Sea. L'année suivante, elle poussa jusqu'à la ville qui avait arrêté Alonso. Les archers de Viseu avaient en Espagne une réputation proverbiale. Rien ne résistait à leurs flèches d'acier; elles étaient si bien trempées et lancées avec tant de raideur qu'elles perçaient les hommes et les cuirasses.

Fernand Ier s'attacha au côté le plus faible de la place, qui, bâtie sur une hauteur, dominait son camp, et opposa aux archers les frondeurs des Baléares, qui tiraient couverts par de larges boucliers, sur lesquels, pour amortir l'impétuosité des flèches, étaient clouées des planches de chêne. Assiégeants et assiégés combattirent avec une égale valeur. La défense fut digne de l'attaque; mais cependant, au bout de quelques jours, le roi Fernand entra victorieux dans la ville. Là, comme il fallait bien que la barbarie du moyen âge éclatât par quelque œuvre sanglante, il fit couper

1. Pelayo, *Cronicon*. — *Le Moine de Silos*, *Cronicon*, num. 80, 81, 82. — *Chronique de Burgos*, p. 309. — *Chronique de San-Benito*, t. IV.

les deux mains à l'archer qui, trente ans auparavant, avait blessé à mort le roi Alonso V [1].

Animés par ce triomphe et le butin que leur abandonna Fernand, les chrétiens forcèrent Lamego, emportèrent et détruisirent plusieurs bourgs et châteaux, et, ne trouvant d'ennemis nulle part en plaine, allèrent mettre le siége devant Coïmbre. La place était très-forte, bien pourvue de vivres et défendue par une nombreuse garnison. Investie le 20 janvier 1058, elle résistait encore six mois après aux machines et aux assauts de l'armée chrétienne. Saint Jacques alors, disent les chroniqueurs du temps, vint au secours des siens.

Un pèlerin de Jérusalem, qui passait les jours et les nuits sous le porche de l'église de Compostelle, s'émerveillait d'entendre les Espagnols appeler saint Jacques soldat et hardi cavalier toutes les fois qu'ils l'imploraient pour le succès des armes chrétiennes. Il se disait, en se moquant d'eux, que l'apôtre n'était peut-être jamais monté à cheval. Or, dans la nuit du 21 juillet, pendant qu'il était en oraison, saint Jacques lui apparut, et le regardant en riant : « Tu vas voir si je suis bon cavalier. » A ces mots, on amena devant le portail un cheval blanc comme la neige et resplendissant d'une clarté qui remplissait toute l'église. Saint Jacques se mit en selle avec aisance, et, montrant au pèlerin des clefs qu'il tenait à la main : « Avec ces clefs, lui dit-il, le roi Fernand entrera demain dans Coïmbre.

Le lendemain, jour de la fête de l'apôtre, le pèlerin raconta sa vision à tout le monde. Le gouverneur de Compostelle, pressé par les seigneurs du lieu, dépêcha un courrier à Coïmbre, qui revint en annonçant qu'à l'heure dite, en effet, les portes de la cité d'Al-Boacem s'étaient ouvertes devant le roi Fernand [2].

Le feu de la guerre civile brûlait toujours pendant ce temps dans l'Espagne arabe. Quelques mois auparavant, le fils de Djewar, attaqué à Cordoue par les émirs de Valence et de Tolède, avait ap-

1. Mando cortar las dos manos al que treinta años antes habia muerto de un flechazo al rey don Alonso quinto. (Masdéu, *Historia civil de la España araba*, p. 353.)

2. *Le Moine de Silos*, chronique num. 85, 86. — *Chronicon Conimbricense*, p. 329. — *Chronicon Complutense*, p. 316. — *Chronicon Lusitanum*, p. 317.

pelé à son secours l'émir de Séville, et Omar, le saheb de Mohammed II, après avoir battu les Valenciens et les Tolédans, s'était emparé de Cordoue, dépouillant, par l'ordre de son maître, celui qu'il était venu défendre. Affaiblis par les pertes éprouvées dans cette lutte, les deux émirs vaincus s'étaient repliés vers leurs provinces. Fernand saisit ce moment pour recommencer ses courses militaires. Au printemps de 1059, il passa la frontière du Duero, et désola la terre de Tolède, de San-Estevan-de-Gormaz à Madrid, Uceda et Alcala de Henarès. L'émir Almamoun, dont toutes les forces étaient occupées dans la guerre civile, repoussa l'invasion chrétienne, non plus comme ses pères, avec le fer, mais avec l'or, et Fernand regagna Léon chargé de présents et de butin.

Encouragé par ce triomphe, aux premiers beaux jours de 1063 il descendit avec une armée formidable dans la vallée du Guadalquivir, et y promena victorieusement la croix et les tours de Castille. Suivant la politique athée de l'époque, et tantôt l'ennemi, tantôt l'allié des émirs, il ravageait de compte à demi avec celui de Tolède le territoire de Valence, lorsque, si l'on en croit l'auteur des *Annales de Compostelle*, saint Isidore, dans lequel il avait une grande foi, lui apparut pour lui apprendre que sa fin était proche.

Il regagna aussitôt ses États, et arriva malade à Léon le samedi 24 décembre de l'année 1065. Sa première visite fut à l'église de Saint-Isidore, où il alla d'abord vénérer les reliques des saints. Après s'être reposé quelques heures dans son palais, il revint à l'église à minuit, pour assister aux offices de Noël, et communia pieusement à la messe de l'aube. Son état s'aggravait toujours. Le lundi matin 26, se sentant près du terme fatal, il voulut qu'on le revêtit de tous ses ornements royaux, ceignit la couronne, et se fit porter dans l'église de Saint-Isidore, où l'accompagnèrent les évêques et les abbés qui se trouvaient alors à la cour, et tout le clergé séculier et régulier. On le déposa devant l'autel de Saint-Jean, sous lequel étaient les tombeaux de saint Isidore et de saint Vincent, martyr. Là, s'efforçant de se tenir à genoux, et levant les yeux vers le ciel, il dit d'une voix haute et claire :

« A toi seul est la puissance, ô Seigneur ! à toi seul l'empire ! Tu es le roi des rois et le maître des royaumes de la terre et du ciel.

ie rendre la couronne que tu m'as donnée et que j'ai gar-
longtemps qu'il t'a plu. Tout ce que je te demande, c'est
ir dans ton sein mon âme, qui s'élance de ce gouffre ter-

s ces mots, il ôta sa couronne, se dépouilla humblement
e et du manteau royal, et, prenant un cilice, ordonna
couchât devant l'autel, la tête couverte de cendres. Il
ux jours encore en cet état, pleurant ses fautes et implo-
iséricorde de Dieu. Le troisième enfin, sur le soir, il ren-
entre les bras des évêques [2].

ait bien quelques nuages sur la gloire de ce prince. L'ar-
Viseu, auquel, dans un mouvement de vengeance indigne
rang, il avait fait arracher les yeux et couper les mains,
e de son caractère farouche. Le clergé, qui faisait seul
pinion devant son siècle et la postérité, n'hésita pourtant pas à
e proclamer grand, parce que ses défauts, aux yeux des évêques et des chroniqueurs des couvents, n'étaient rien devant ses mérites. Outre sa fin édifiante, qui rachetait tout, n'avait-il pas doté magnifiquement la cathédrale de Léon et enrichi l'église de Saint-Isidore? Ne payait-il pas tous les ans au monastère de Cluny mille doublons d'or pour la rente de ses péchés? N'avait-il pas comblé de dons les églises de Saint-Sauveur d'Oviedo et de Saint-Jacques de Compostelle? Sa munificence pour les monastères de Saint-Salvador de Oña, de Saint-Pierre d'Arlanza, de Saint-Isidore de Dueñas, de Saint-Jacques de Moreruela, de Saint-Benoît de Sahagun; sa dévotion et son assiduité pieuse aux offices, qu'il entendait assis au milieu des chanoines, et chantant avec eux les louanges du Seigneur; le respect qu'il montrait pour les moines en mangeant à leur table, comme à Sahagun, où il remplaça par un vase d'or un verre qu'il avait cassé; l'empressement qu'il mettait à servir les moines lui-même et à les faire servir humblement par la reine et ses fils; la généreuse hospitalité que trouvaient dans ses États les pèlerins, toutes ces vertus et autres semblables ne

2. Pelayo d'Oviedo, p. 486. — Lucas de Tuy, *Chronique du Monde*, p. 97. — *Chronique de Burgos*, p. 309.

suffisaient-elles pas pour lui ouvrir le ciel et le représenter à la postérité comme le prototype et le meilleur des rois[1]?

1. Rodrigo Ximenez, *Rerum in Hispania gestarum*, cap. XIV. — Yepes, *Cronica de la orden de San-Benito*, diplômes des tomes IV, V et VI.

CHAPITRE XVI

ALONSO VI ET LE ROUTIER.

Division du pouvoir royal. — Les fils de doña Sancha. — Au bord du Carrion. — Mio Cid. — L'exilé de Tolède. — Celui qui naquit en bonne heure. — Le bon vassal. — La légende du Cid. — Prédictions des devins de Tolède. — L'église de Sainte-Gadea. — Le serment. — Le roi et les Ricos Hombres. — Un hardi Castillan. — Bannissement du Cid Campeador. — Son entrée à Burgos. — La petite fille. — Meurtre de Peñalen. — La reine du Tage. — Prise de Tolède. — Conseil tenu par les émirs dans l'aljama de Séville. — On appelle le loup pour garder la bergerie. — Entretien d'Abed et de son fils dans l'alcazar de Séville. — Lettre de l'émir à Youssouf-ben-Taschfin.



Les leçons du passé sont toujours perdues pour les grands. Ni sa propre expérience, ni les malheurs et les troubles que suscita le partage des États de Sanche le Mayor, ni les représentations des gens sages de son conseil, rien n'avait pu empêcher Fernand Ier de commettre la même faute. L'amour du père et peut-être l'orgueil du roi l'emporta sur l'intérêt des peuples, et deux ans avant de mourir il détruisit son œuvre de réunion et de conquête de ses propres mains, et divisa la monarchie chrétienne entre ses trois fils et ses filles. La Castille, dans ce partage, échut à Sancho, Alonso eut Léon, et Garcia la Galice. Zamora, avec son terroir, fut le lot de l'infante Urraca, et Toro celui d'Elvire.

Tous jurèrent de respecter dans ce partage la dernière volonté du roi et de vivre en paix et en bons frères. Tant que doña Sancha, leur mère, vécut, les princes tinrent ce serment; mais à peine eut-elle rejoint, vers la fin de 1067, son époux dans la tombe, que Sancho oublia ses promesses et attaqua le roi de Léon. Au mois de juillet 1068, les Castillans et les Léonais combattaient à Llantada, sur les bords de la Pisuerga. Un intervalle de trois années sépara ce premier choc de la seconde rencontre, qui eut lieu sur les rives du Carrion. Plus nombreux ou plus braves, les gens de Léon, cette

fois, déconfirent les Castillans. L'armée de Sancho avait pris la fuite. A la première halte, Sancho reçut un bon conseil, et la rallia.

Il avait dans ses rangs un vaillant chevalier, fils du célèbre Diego Lainez, qui, élevé dans le palais des rois de Castille après la mort de son père, s'était dévoué dès l'enfance à leur gloire et à leur fortune. Parvenu par sa bravoure au grade d'alferez, le premier de la milice, et, à peu de chose près, répondant à celui de connétable, Rodrigo de Bivar, que les Arabes appelaient le Cid, les chrétiens don Ruy, et les soldats le Routier (*campeador*) [1], était sans contredit le meilleur chef des troupes castillanes. Calme au milieu de l'effroi général, il se rendit à la tente du roi, celui qui naquit en bonne heure (*que en buen ora nascoi*), et lui conseilla de rallier les fuyards et de tomber sur les vainqueurs pendant la nuit.

Fatigués du combat, ils dormiront, lui dit-il, sous leurs tentes, et nous prendrons notre revanche. Dans le cas contraire, on ne perdra rien qui ne soit déjà perdu. A demi persuadé, Sancho laissa faire don Ruy. Mon Cid (*mio Cid*) rallie alors ses hommes, reforme leurs bataillons, et se jette avant le jour sur les Léonais, qui, plongés encore dans le sommeil, ne purent opposer aucune résistance. Il en passa la moitié au fil de l'épée et fit prisonnier le roi Alonso, qui s'était réfugié dans l'église de Carrion. Assez généreux pour le temps, Sancho se contenta de prendre son royaume et de l'exiler à Tolède.

L'ambitieux ressemble au joueur, le gain irrite sa passion. Quand il se fut emparé du royaume d'Alonso, Sancho II convoita celui de Garcia. En 1071, les Castillans, unis aux Léonais, prirent donc la route de la Galice. Peu aimé de ses peuples, qu'il accablait d'impôts, Garcia ne pouvait soutenir cette lutte inégale. Une bataille livrée sur les frontières du Portugal lui ôta la couronne et la liberté. Sancho l'envoya au château de Luna, et, ne se tenant pas pour satisfait s'il ne dépouillait ses sœurs de leurs apanages, il se dirigea sur Zamora, où l'attendait le châtiment de ses usurpations et de son parjure.

Tandis qu'il en pressait le siége avec vigueur, un vassal de doña

1. *Campeador* n'a jamais signifié que routier, batteur d'estrade. On ne sait pourquoi des personnes très-versées d'ailleurs dans la littérature espagnole traduisent ce mot par *champion très-illustre*. Champion se dit *campeon*...

Urraca, sortant un jour à l'improviste, l'assaillit courageusement et lui planta sa lance dans le corps. Ses chevaliers le relevèrent *froid et noir*, et l'emportèrent en Castille, où le clergé l'enterra pompeusement dans le monastère de San-Salvador de Oña. Les moines mirent sur sa tombe une inscription en vers latins, où il était dit que ce prince, beau comme Pâris et aussi brave qu'Hector, avait perdu la vie de la main du traître Vellid, armé par une sœur cruelle. Puis, selon l'expression de la même épitaphe, lorsqu'il ne fut plus qu'une ombre et un peu de poussière[1], Alonso l'exilé vint de Tolède et prit sa place.

Tous les hommes en vue à cette époque étaient couronnés, comme les saints, d'un nimbe merveilleux. Pour expliquer, par exemple, l'audace et le bonheur du Cid, les soldats se faisaient à voix basse ce récit autour des feux ou sous la tente. Un jour, dans sa jeunesse, mon Cid cheminait le long du Duéro avec trois cents fidalgos. Bas était le ciel, et le froid rude. En arrivant au bord du gué, il y trouva un misérable lépreux demandant à tous pitié pour qu'on lui fît passer le fleuve. Tous les chevaliers s'écartaient avec horreur et en crachant. Seul, don Ruy en eut compassion et, lui tendant la main, le fit passer, couvert d'une cape verte imperméable, sur un mulet bon marcheur que lui avait donné son père. Il le conduisit à Grejalva, le village des Pierres-Creuses, et se coucha sous la même cape avec le pécheur.

Or, pendant qu'il dormait, le lépreux lui dit à l'oreille :

« Dors-tu, Rodrigo de Bivar?... Il est temps que je t'apprenne la vérité. Ce n'est pas un malade qui te parle, mais un messager de Jésus-Christ. Je suis saint Lazare, et vers toi m'a Dieu envoyé, pour que je te donne un souffle de fièvre dans les épaules. Toutes les fois que cette fièvre t'échauffera, quelque chose que tu entreprennes, tu en viendras à bout de ta main. »

Il lui envoya, en disant ces mots, un souffle dans les épaules qui le traversa jusqu'à la poitrine. Mon Cid s'éveilla tout ému; mais il ne trouva plus le lépreux[2].

1. Sanctius forma Paris et ferox Hector in armis
Clauditur hâc urnâ jam factus pulvis et umbra.

2. Rodrigo desperto
E fue mal espantado

Le roi, comme le chevalier, ne pouvait manquer d'avoir sa légende. Voici celle que l'exil d'Alonso avait inspirée aux Léonais. L'émir Al-Mamoun avait logé l'ancien roi de Léon dans son alcazar : il le chérissait comme un fils, et le prince chrétien reconnaissant combattait dans l'occasion sous sa bannière. Passionné pour la chasse, il se livrait d'ordinaire à ce divertissement dans les bois du château de Tevina, bâti dans une situation délicieuse, à quelque distance de Tolède. L'émir, qui lui avait donné ce lieu de plaisance, vint l'y voir un jour avec ses courtisans, et, contemplant Tolède, qu'on découvrait en plein des terrasses du château, il demanda aux vieux vizirs si une place aussi forte pouvait jamais être prise.

« Oui, répondit l'un d'eux, si pendant sept ans on faisait le dégât autour de ses murs, en brûlant les maisons et coupant les vignes, le huitième on la pourrait prendre par la famine. »

Alonso, qui feignait de dormir sous un arbre, entendit cet aveu et le renferma soigneusement en son cœur pour s'en servir un jour.

Une autre fois qu'Alonso était assis auprès de l'émir, ses cheveux se dressèrent tout à coup sur son front. Al-Mamoun voulut les rendre avec la main à leur position naturelle; mais, plus il s'efforçait de les comprimer, plus ils se dressaient et devenaient raides. Étonné de ce prodige, l'émir en conféra avec ses sages, qui lui conseillèrent de se défaire d'Alonso, parce que ce signe annonçait qu'il aurait un jour à Tolède le souverain pouvoir. L'Arabe, plus juste, refusa de violer la foi promise, et se contenta de faire jurer au chrétien qu'il n'envahirait pas de son vivant le territoire de Tolède[1].

Cette double tradition, dont le caractère poétique trahit la source, explique l'intérêt qui s'attachait à l'exilé. Il était plus aimé que ses frères. Aussi, après la catastrophe du 4 octobre 1072, tous les regards se tournèrent vers lui. Les nobles de Galice et ceux de Cas-

Cato en derredor de ssy
E non pudo fallar el gapho.
(*Chronica de España*, fol. 195 et v°. — Mss espagnols de la Bibliothèque impériale, n° 9988.)

1. Roderici, *Toletanæ ecclesiæ antistis*, lib. VI, cap. XVII. — *De pronosticis Aldefonsi.*

tille réunis à Burgos l'élurent, sous la condition qu'il jurerait, avant de prendre ces deux couronnes, qu'il était innocent du meurtre de Sancho. A son arrivée de Tolède, dont Al-Mamoun lui avait ouvert généreusement les portes, Alonso protesta avec tant d'énergie contre l'accusation de ses ennemis, que personne n'osait lui parler de la condition imposée. Seul, mon Cid, qui ne craignait rien, se leva avant que les *ricos hombres* eussent prêté le serment de fidélité dans l'église de Sainte-Gadea de Burgos, et, prenant un missel, il le présenta ouvert au roi, et lui dit :

« Tu vas jurer, ô roi Alonso, que tu n'as pris aucune part au meurtre de ton frère. Si un faux serment sort de ta bouche, plaise à Dieu que tu meures de la même mort, et que ce soit un vilain et non un chevalier qui te perce le cœur[1] ! »

Alonso jura en ces termes avec douze de ses vassaux; mais le Campeador lui ayant fait répéter le serment, il rougit de colère et d'indignation de se voir l'objet d'un soupçon semblable, et en garda rancune au Cid toute sa vie. Par politique, toutefois, il cacha sa haine et attendit qu'une occasion s'offrît de se venger de l'audacieux vassal. Don Ruy la lui fournit lui-même, selon Berganza, en poursuivant les musulmans jusque sur la terre de Tolède. Al-Mamoun se plaignit, et, indigné que le Campeador eût ravagé le pays où il avait, lui Alonso, trouvé naguère une si généreuse hospitalité, le roi de Castille et de Léon le bannit de ses royaumes.

La chanson du Cid, dont nous détachons une page sans scrupule, car, pour la vérité des détails, les poèmes du moyen âge, échos fidèles de la tradition, ne le cèdent en rien à l'histoire, raconte ainsi l'exil du chevalier.

« En quittant son donjon de Bivar, où il voyait les portes ouvertes et sans serrures, les armoires sans fourrures et sans manteaux, les perchoirs sans faucons et sans autours mués, mon Cid soupira, car il avait un grand souci, et, regardant tout cela de ses yeux, d'où coulèrent d'abondantes larmes : Je te rends grâce, Seigneur Père, qui es là-haut, dit-il; voilà ce que m'ont valu mes méchants ennemis. Puis il piqua des deux et lâcha la bride. A la sor-

1. Don Manuel Jos. Quintana, *Vidas de los Españoles celebres*. — *El Cid Campeador*, p. 28.

tie de Bivar, ils eurent la corneille à droite, et à l'entrée de Burgos ils l'eurent à gauche. Mon Cid se secoua alors et releva la tête.

« Donne-moi l'étrenne, Alvar Fanez, dit-il; chassés nous sommes de la terre. Puis il entra à Burgos, levant soixante pennons dans sa compagnie. Hommes et femmes, pour le voir, se mettent aux fenêtres, pleurant de leurs yeux, tant ils avaient douleur. Tous de leur bouche disaient la même raison. Dieu! le bon vassal, s'il avait bon seigneur! Chacun l'aurait convié de bon cœur; mais nul n'osait, à cause de la grande colère du roi Alonso. Avant la nuit, à Burgos, était arrivée sa charte, sa charte mystérieuse et fortement scellée.

« Que personne à mon Cid ne donne logement, et que celui qui serait assez osé pour le faire sache une parole véridique : qu'il sache qu'il perdra ses biens, les yeux de la tête et l'âme avec le corps.

« Telle est la teneur de la charte. Grand deuil en eut la gent chrétienne. Ils se cachaient à l'approche du Cid, car personne n'osait lui rien dire. Le Campeador se dirigea vers sa posada. Il en trouva la porte bien close, par peur du roi Alonso, qui avait ordonné que, s'il ne la brisait de force, nul ne la lui ouvrît. Ceux de mon Cid appellent de toute leur voix. Leurs compagnons du dedans ne voulaient sonner mot. Mon Cid, jouant de l'éperon, s'avança vers la porte. Il tira son pied de l'étrier et frappa un coup. La porte ne s'ouvrit pas, car elle était bien verrouillée. Une petite fille de neuf ans se tenait l'œil au guet. Assez, Campeador, en bonne heure vous ceignîtes l'épée. Le roi a défendu d'ouvrir. Cette nuit est arrivée la charte. Nous n'oserions vous ouvrir ni vous recevoir pour rien au monde, sans quoi nous perdrions l'avoir et les maisons, et de plus les yeux de la tête. Cid, vous ne gagneriez rien à notre mal; que le Créateur vous protége, ainsi que ses vertus saintes.

« L'enfant dit et se retira. Le Cid vit alors qu'il n'avait plus la faveur du roi. Il s'éloigna de la porte, piqua des deux à travers Burgos, et alla camper sur la grève d'Arlauzon, personne en son logis n'ayant voulu le recueillir [1]. »

1. *Poema del Cid*, édition Damas Hinard. — Ce morceau nous a rappelé une des

De là l'énergique routier se rendit à Barcelone, et de cette ville à Saragosse, où il se mit au service de l'émir Al-Moctadir. Pendant qu'il y combattait avec gloire sous les bannières de l'islam, Garcia mourait dans sa prison et Sancho III, dernier roi de Navarre, était assassiné à Peñalen par son frère Raimon et sa sœur Ermessinda. Sancho Ramirez d'Aragon recueillit les fruits de ce crime en s'emparant des États du défunt, avec l'approbation d'Alonso, qui se tut, parce qu'on lui donna la Rioxa et la Biscaye.

Après ce démembrement de la Navarre, il ne resta plus que trois États souverains dans l'Espagne chrétienne : le comté de Barcelone, gouverné par Raimon Bérenger III du nom, et le dix-septième comte; le royaume d'Aragon et le royaume d'Alonso. Celui-ci, le plus étendu, car il allait des Pyrénées à la mer de Lisbonne, et constituait le noyau de granit, que rien ne pouvait plus briser, de la monarchie espagnole. Il ne lui manquait, pour dominer tous les émirats musulmans épars sur les versants de la Méditerranée, qu'un grand centre, une ville plus illustre et plus forte que Burgos. Tolède, la grosse perle du collier de l'islam, la citadelle des conquérants arabes, réunissait toutes ces conditions. Alonso, qui, durant son exil, y pensait, dit-on, tous les jours, jeta les yeux sur elle, et, quand l'émir Al-Mamoun eut passé à la miséricorde divine, il résolut, peu soucieux du souvenir et des bienfaits du père, d'enlever cette place formidable à son fils.

Aveuglé par la jalousie, l'émir de Séville, Mohammed, ne voyant dans cette conquête que l'abaissement d'un rival, s'unit, par un traité secret, avec Alonso, au lieu de lui fermer le chemin de la reine du Tage avec toutes ses forces. Pendant sept ans que dura le blocus, toute l'Espagne musulmane garda l'épée au fourreau. Yahya-el-Dafer avait beau implorer le secours des croyants, en disant, avec juste raison, que sa cause était celle de l'islamisme, personne ne répondit à son appel que l'émir de Badajoz, qui se trouva trop faible. Au bout de sept années de blocus rigoureux et de ravages, réalisant à la lettre la prédiction des devins d'Al-Mamoun, si la légende n'a pas été faite après coup, la ténacité castillane l'emporta sur la bravoure proverbiale des Tolédans, et,

plus belles leçons de l'illustre maître M. Villemain. (Voir le *Tableau de la littérature française au moyen âge*, t. II, p. 85.)

le 25 mai 1085, Alonso eut la gloire d'arborer l'étendard du Christ sur cette ancienne capitale de l'Espagne gothique, qui redevenait celle de l'Espagne chrétienne.

La chute de Tolède retentit douloureusement dans toutes les villes où l'on invoquait Mahomet. Comprenant enfin la faute qu'il avait commise en laissant prendre ce boulevard de la puissance musulmane, l'émir de Séville essaya d'arrêter les progrès de son allié. Il était trop tard. Retranché dans les remparts qu'il venait de conquérir, le vainqueur, au lieu de reculer, annonça fièrement l'intention d'avancer encore. Alors l'urgence du péril fit taire les rivalités. Les émirs de Badajoz, de Grenade et d'Almeria envoyèrent leurs sahebs à Séville, pour s'unir contre l'ennemi commun. On tint conseil dans la grande mosquée. Là, Abou-Beker, le vizir de Mohammed à Cordoue, proposa d'invoquer le secours du chef glorieux des Almoravides, Youssouf-ben-Taschfin l'Africain. Une seule voix repoussa ce périlleux expédient, ce fut celle de Zagût, wali de Malaga.

« N'ouvrons pas l'Espagne, dit-il, au conquérant de la Mauritanie, car il ne la délivrerait de la crainte du chrétien que pour la charger de chaînes, que nos bras réunis peut-être ne pourraient plus briser. »

On ne l'écouta pas. Les émirs chargèrent Omar, leur frère de Badajoz, d'écrire à Youssouf, et cette même année 1086 on choisit les envoyés qui devaient remettre la lettre.

Quelque temps après cette délibération, voici l'entretien qu'avait l'émir Aben-Abed avec Reschid, son fils, dans l'alcazar de Séville :

« O mon fils, disait le vieillard, nous sommes ici comme des orphelins entre la mer orageuse et un puissant et cruel ennemi, sans autre appui que le secours du Très-Haut. Des émirs du midi, nous ne pouvons rien espérer, et, nous tournant du côté du nord, nous entendons déjà les pas de cet Alonso, l'implacable ennemi d'Allah, dont la fortune et la constance ont forcé en six ans les portes de Tolède. Si l'on attend qu'il vienne planter audacieusement ses tentes devant notre ville, rude et difficile sera la défense. Mieux vaut appeler à l'aide Youssouf, le nouveau conquérant de l'Afrique.

— Mon père et mon seigneur, répondit Reschid avec une sagesse au-dessus de son âge, si cet ambitieux Taschfin débarque ici avec ses Maures, crois-tu que, lorsqu'il aura repoussé le chrétien, il voudra quitter ces délicieuses plaines pour retourner dans ses déserts? Non! ses barbares s'empareront de nos villes et nous chasseront de cette patrie bien-aimée!

— Mon fils, reprit Aben-Abed, ce n'est pas moi qui perdrai l'Andalousie et qui la laisserai envahir par les infidèles. Non! non! jamais les musulmans ne me maudiront comme traître; jamais les alminbars (chaires) de nos mosquées ne retentiront de ma défection. J'aimerais mieux servir Youssouf comme conducteur de chameaux que d'être émir vassal et tributaire de ces chiens de chrétiens. Ma confiance est dans Allah[1].

— Qu'Allah te protége donc, toi et ton peuple! répondit tristement son fils, qui était de l'avis du wali de Malaga. »

Et l'émir écrivit de sa main la lettre suivante :

« Au bouclier de la foi et au roi des fidèles,

« Puisque la lumière de la foi vous guide, ô prince, auquel Dieu soit en aide, et que vous marchez sur la voie du salut; que partout on voit sur le chemin de la vertu les traces de vos pieds; que vous entreprenez la guerre sainte avec une volonté ferme; que nous savons de science certaine que vous êtes le plus puissant soutien de la foi musulmane et le plus intrépide guerrier pour combattre les infidèles, il est nécessaire que nous vous appelions à nous pour guérir la maladie qui nous a ôté nos forces, et que nous implorions votre appui pour faire disparaître les maux qui affligent la Péninsule; car les armées ennemies qui couvrent ses champs, en montrant sans mesure leur insolence et leur animosité, leur cruauté et leur colère, nous ont trompés constamment au moyen d'une douceur simulée et en faisant semblant de se laisser apaiser par des sommes d'argent.

« On leur a donné tous les trésors, et elles paraissaient nous accorder la paix quand nous leur avions livré toutes nos richesses; mais constamment elles passaient les bornes de la modération et renouvelaient la guerre, et constamment aussi nous nous sommes

1. Conde, t. II, p. 217.

humiliés et nous leur avons obéi, jusqu'à ce que tout ce que nous possédions ait disparu, que nous ayons perdu tout ce que nous exposions aux yeux des hommes, tout ce que nous leur cachions. A présent qu'elles voient l'exiguïté de ce que nous avons à leur offrir, elles montrent plus que jamais le désir de conquérir nos villes. Le feu qu'elles allument brûle dans toutes nos provinces. Leurs lances et leurs dagues s'abreuvent du sang des musulmans, et ceux qui échappent à la mort deviennent leurs prisonniers et sont torturés de toutes les manières. Les voilà sur le point de mettre à exécution le projet qu'elles ont formé de nous attaquer avec toutes leurs forces, et bientôt leur ardent désir, qui est de nous ravir nos États, sera comblé.

« Dieu et musulmans, venez nous secourir! Le mensonge vaincra-t-il la vérité? L'idolâtrie triomphera-t-elle de la croyance en un seul Dieu? L'infidélité sera-t-elle plus forte que la foi? Une glorieuse victoire n'éloignera-t-elle pas de nous cette calamité? N'y a-t-il donc personne qui vienne en aide à cette religion opprimée, personne qui défende tout ce qui nous est sacré et que nous voyons profaner? Comment Dieu peut-il voir son trône détruit, sa gloire avilie?

« Ah! le malheur qui nous écrase est sans consolation, et la calamité que nous souffrons, au-dessus de toutes les autres. Ne vous ai-je pas écrit auparavant, ô prince, que Dieu rende glorieux, pour vous apprendre le désastre de la ville de Coria, que Dieu nous rende? Ne vous ai-je pas dit que la perte de cette cité était le signal de la désolation de la Péninsule, qui serait bientôt dépeuplée et déserte? Nos discordes se sont encore accrues depuis ce temps; l'hostilité chrétienne est devenue plus vive, et un événement des plus graves s'est accompli. Une ville superbe, défendue par un château qui l'emporte sur tous les autres, qui est comme le point central du cercle et qui domine sur tant de pays d'alentour, est tombée au pouvoir des ennemis. Le poltron injuste qui la défendait, *zéphyr qui se fait sentir à peine*, a été chassé par l'épée du tyran idolâtre.

« Ah! si vous ne vous mettez tous en marche sur-le-champ, si vous n'accourez pas vers cette ville, cavaliers et piétons, nous n'avons plus qu'à nous voiler la face pour attendre la mort. Je ne vous

exciterai pas à entreprendre la guerre sainte en vous disant ce que renferme à ce sujet le livre de Dieu, car vous le lisez plus souvent que moi; ni en vous rappelant la tradition du Prophète, car vous la connaissez mieux que moi. Cette lettre vous sera remise par un savant, un iman, qui vous en expliquera et éclaircira les détails. Car lorsqu'il s'est offert pour aller vers vous, dans l'espoir de mériter ainsi une récompense dans la vie future, j'ai eu confiance dans son éloquence et sa facilité d'élocution. »

Quand cette lettre fut parvenue au prince des croyants, Youssouf-ben-Tachsfin, il écrivit à Mohammed-ben-Motawakkil, en lui promettant de passer la mer et de venir le secourir contre l'ennemi du Prophète[1].

1. Al-Holal-al-Mauschiyah, Mss de la Bibliothèque de Leyde, nº 24, fol. 12, traduction corrigée de Dozy.

CHAPITRE XVII

LE CID CAMPEADOR.

Youssouf-ben-Tachsfin. — Les hommes au voile. — Le chef des Morabethoun ou Almoravides. — Le neuvième jour de la lune de rhamadan. — Bataille de Zallakah. — Les chameaux et les noirs. — L'homme aux abeilles. — Quarante mille têtes coupées. — Les délices de Séville. — Youssouf à Grenade. — Le loup dans la bergerie. — Conquête de l'Andalousie. — Les Lamtunes maîtres de l'Espagne. — Progrès des chrétiens vers Lisbonne. — Les chevaliers de France. — Le Campeador. — Pourquoi il faisait la guerre. — Awayhir et Malfechores. — Mœurs des routiers. — La contribution noire. — L'émir de Saragosse et le comte de Barcelone. — Tebar-el-Pinar. — Scène militaire du XI[e] siècle. — Le festin des routiers. — Mangez, comte. — Affaire de Jaen. — Course sur l'Èbre. — Prise de Cebolla. — Siége de Valence. — Grande disette. — Tarif des vivres dans la ville. — Ravages de la Huerta. — L'élégie valencienne. — Récit d'Ibn-Bassam. — Cruautés du Cid. — Le vendredi de juin. — Le cadi Ibn-Djahhaf. — Le trésor. — Le bûcher. — Le héros de l'Espagne au moyen âge.

CHEF des Kabyles du désert, qui avaient fondé en 1059 la ville et l'empire de Maroc, Youssouf-ben-Tachsfin, le plus brave des Molathemins, ou hommes au voile [1], réunissait toutes les qualités et tous les vices indispensables à ceux qui aspirent au triste honneur de dominer les hommes et d'agrandir toujours le cercle de leur pouvoir tyrannique. Ardent dans le combat comme un lion, il était sage dans le conseil, d'une frugalité si grande qu'il se contentait, comme le dernier lamtune de sa tribu, de pain d'avoine et de chair de chameau, et tellement simple, malgré ses trésors, qu'il ne portait qu'un burnous de laine. Mais les défauts de son temps, de sa race et de sa croyance couvraient d'ombre ces côtés brillants. A la fourberie native, à la ruse doublée de perfidie des

1. La coutume de se couvrir le visage fut introduite, dit Cardonne, t. II, p. 146, parmi cette nation, en mémoire d'une bataille où les femmes combattirent le visage voilé.

hommes du désert, il joignait la cruauté des tigres qu'il avait chassés des jungles de Maroc pour y bâtir sa ville.

D'une ambition insatiable, il reçut avec joie l'appel de l'émir de Séville. Mais, sous prétexte de s'assurer une retraite en cas de malheur, il voulut qu'on le mît d'abord en possession de l'île Verte (Algésiras), où il ne tarda pas à débarquer au printemps de 1086, quand on lui en eut fait l'abandon, avec une armée formidable. Les émirs qui l'avaient appelé le rejoignirent à la tête de leurs contingents, et cette multitude, épaisse comme les tourbillons de sable de l'Afrique, roula aussitôt vers Tolède.

Alonso, averti à temps, s'avançait de son côté avec des masses de cavalerie et ces fantassins navarrais, léonais et castillans, accoutumés à soutenir, sans reculer d'un pas, le choc des cavaliers arabes!

Les deux armées se rencontrèrent un jeudi, neuvième jour de la lune de rhamadan 1087, dans les champs boisés de Zallakah, petite forteresse située à quatre lieues de Badajoz. Soit tactique, soit défiance de la foi de son allié, l'émir de Séville, Youssouf, établit son camp derrière les collines, et ne laissa en vue que celui de Ben-Abed. Le lendemain, Alonso commença l'attaque au point du jour. Ses chevaliers, couverts de fer, parmi lesquels marchaient au premier rang les plus intrépides barons de la France méridionale, baissèrent les lances et, tombant comme une avalanche sur les Andalous, que soutenaient dix mille Berbers de Youssouf, les rompirent après une lutte acharnée, et dispersèrent toutes les bannières de Séville.

Alonso se croyait vainqueur. Au moment où les chevaux essoufflés faisaient halte, Youssouf paraît tout à coup avec ses troupes fraîches et fond sur les chrétiens, accablés par la fatigue du combat et la chaleur. Les Espagnols tentent en vain de tenir ferme et de reformer leurs rangs; les chevaux, effrayés à la vue des chameaux que montaient les noirs, se cabrèrent et mirent le désordre dans les lignes chrétiennes; la garde nègre de Youssouf, se précipitant à propos sur ces troupes ébranlées, acheva la déroute. Alonso, blessé en cherchant à rallier les siens, fut arraché aux noirs, qui tenaient déjà la bride de son cheval, par quatre cents de ses fidèles, et prit la fuite à l'entrée de la nuit, laissant derrière lui

un lac de sang et quarante mille têtes, que l'homme aux abeilles[1], après s'être donné le cruel plaisir d'en élever des pyramides sur le champ de bataille, envoya dans les tribus d'Afrique, pour que les musulmans apprissent sa victoire et en rendissent grâce à Dieu[2].

Ce trophée horrible fut le marchepied en Espagne du trône des Almoravides. Le vainqueur, après son triomphe, alla se reposer à Séville des fatigues de la campagne. Ses scheiks, brûlés par le soleil d'Afrique, ravis de la beauté de l'Andalousie et de la douceur de son climat, songèrent avec douleur que bientôt ils seraient obligés d'abandonner ces plaines fleuries pour leurs sables torrides. Ils regardaient avec raison Séville comme le séjour le plus agréable et le paradis de l'univers. La magnificence de l'alcazar, des mosquées et des autres édifices de cette superbe ville; le Guadalquivir, qui baigne ses murs en y portant les richesses et l'abondance; la *huerta*, cette plaine enchantée toute verte d'orangers, de citronniers, d'oliviers, et où blanchissaient alors les murs de douze mille villages, tout leur faisait désirer avec ardeur que Youssouf gardât pour lui ce pays délicieux[3].

Pour lui en faire naître la pensée, ils lui représentèrent souvent la gloire et les avantages d'une telle conquête. Comme tous les princes maîtres d'eux-mêmes, qui n'aiment ni à se laisser deviner, ni à dévoiler leurs projets qu'au moment de l'exécution, Youssouf ne parut pas avoir compris, et repassa le détroit; mais il revint l'année suivante, et, pour se dédommager de l'échec subi sous les murs de Lebta, forteresse que toute sa bravoure ne put enlever aux chrétiens, il s'empara de Grenade et emmena prisonniers en Afrique l'émir Aben-Abdallah et ses deux frères.

L'émir de Séville vit alors combien étaient fondées les craintes de son fils, et quelle faute il avait commise en invitant le loup à venir garder la bergerie. Il se hâta de fortifier sa ville et d'armer ses taïfas; mais il n'était plus temps. L'orage, qui grondait depuis deux années sur sa tête, allait éclater. En 1091, Youssouf, jetant

1. On lui donna ce surnom, parce qu'un essaim d'abeilles, présage, selon les talebs, de sa grandeur future, s'était posé sur sa tête un jour dans son enfance.

2. Abd-el-Halim, Mss arabes de l'Escurial.

3. Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes* t. II, p. 195.

subitement le masque, fit passer quatre corps d'armée en Espagne. Le premier, commandé par Abou-Bekir, son meilleur naïb, ou lieutenant, fut dirigé sur Séville, le second sur Cordoue, le troisième sur Alméria; le quatrième était destiné à opérer contre l'émir de Ronda. Portée par des mains vigoureuses, la bannière almoravide fit du chemin en peu de temps. En septembre, elle flottait sur l'alcazar de Séville, et le pauvre émir, prisonnier à Maroc, voyait ses filles lui apporter nu-pieds et en haillons le pain qu'elles avaient gagné avec leur quenouille. En décembre, le second naïb de Youssouf entrait à Murcie et apprenait que les autres lieutenants avaient déjà pris Habra, Alméria et Jaen. Enfin, l'année suivante, Youssouf achevait la conquête de l'Andalousie, en s'emparant, l'épée à la main, de Dénia et de Valence.

Il ne restait plus devant lui, comme représentants de cette féodalité musulmane, si fière et si haute naguère, que les émirs de Badajoz et de Saragosse. Celui-ci plia volontairement sous le joug, en implorant contre les chrétiens le secours de ses armes. Aidé des Africains de Ben-Tachsfin, il battit Sancho, roi d'Aragon, et Pedro, son fils, les refoula dans leurs montagnes, et leur reprit Fraga et Balbastro. Mais ce qu'il gagna du côté des chrétiens en sécurité, il le perdit en indépendance du côté des Berbers, dont ce service le constituait le vassal. Deux ans plus tard, en 1094, les Lamtunes enlevaient Badajoz à l'émir Ben-Afthas, et le tuaient à coups de lance, contre la foi jurée, après la capitulation.

Dans le temps où le sultan de Maroc, appelé par le khalife même commandeur des croyants en Espagne, rétablissait au profit de son ambition l'unité dans la Péninsule méridionale, Alonso VI, se relevant du désastre de Zallakah, étendait au nord et à l'ouest les limites de la monarchie de Castille. Mariant ses filles aux princes de Bourgogne et au comte de Toulouse, qui étaient venus servir sous sa bannière, il s'assura pour l'avenir l'appui des chevaliers de France, et, en attendant, confia la défense des frontières de Galice à Raimon le Bourguignon, et la garde du pays conquis en dernier lieu, et qui devait être un jour le royaume de Portugal, au noble Henri, proche parent du duc de Dijon, et l'une des meilleures lances de l'époque.

La plus vaillante manquait seule sous les drapeaux chrétiens.

Depuis son exil, le Campeador faisait la guerre pour manger[1], suivant son expression énergique, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais au profit des musulmans, qui l'avaient à leur solde, quand il ne bataillait pas pour son compte particulier. Sept mille hommes, le rebut des deux nations, l'écume des deux races, suivaient sa bannière et celle d'Alvar Fañez, son parent. Athées de l'islam et de la croix, ces bandits, nommés partisans (*awayhir*) par les Arabes, et *malfechores* (malfaiteurs) par les chrétiens, étaient, par leur rapacité et leurs mœurs farouches, la terreur du pays. Ils massacraient les hommes, violaient les femmes, vendaient souvent un prisonnier pour un pain, pour un pot de vin ou une livre de poisson. Quand un de ces malheureux ne voulait pas ou ne pouvait payer rançon, ils lui coupaient la langue, lui crevaient les yeux, le faisaient déchirer par des dogues dressés à cet effet, ou le soumettaient à des tortures qu'il est aussi impossible d'imaginer que de décrire[2].

C'est à la tête de ces hommes que le Campeador combattait sous les bannières musulmanes, qu'il rançonnait la Péninsule, et que, retranché comme l'aigle ou le vautour sur quelque roc inaccessible, il exigeait, pour laisser la terre tranquille, le tribut de la paix. Les Benou-Betyr, maîtres de Tortose, Xativa et Dénia, lui donnaient 50,000 dinars; le scheik d'Albarracin, 10,000; celui d'Alpuente, 10,000; ceux de Murviedro et de Ségorbe, chacun 6,000; celui de Xerica, 4,000; celui d'Almenara, 10,000; enfin le Cid recevait de l'émir de Valence 12,000 dinars[3].

Cette contribution noire, il la levait aussi sur les chrétiens. Pendant l'hiver de 1090 à 1091, il avait forcé le château de Polop, où se trouva un butin immense, et ravagé si affreusement le pays, que, d'Aribuela à Xativa, pas un mur n'était resté debout. L'émir de Saragosse, Al-Mostaïn, et Bérenger, comte de Barcelone, dont il menaçait les frontières en s'établissant à Mora, sur la courbe que décrit l'Èbre avant d'arriver à Tortose, s'entendirent pour écarter

1. Porque oviese que comer. (*Cronica de España*, Mss de la Bibliothèque impériale, n° 9988, fol. 321.)

2. *Kitabo'l-Iktifá*, p. 25-26.

3. Dozy, *Recherches sur l'histoire littéraire et politique d'Espagne au moyen âge*

ce voisin dangereux. Bérenger prit l'initiative, et, selon la coutume du temps, envoya défier son ennemi.

Il lui reprochait d'ajouter plus de foi aux augures qu'à la loi divine, et de ne croire qu'au vol des aigles, des éperviers et des corneilles.

« Viens, lui écrivait-il, en plaine, si tu es un véritable homme de guerre et un Campeador; viens, que Dieu venge ses églises pillées et brûlées par tes bandes. »

Le Campeador appela le messager :

« Dites au comte qu'il ne le tienne point à mal. Du sien, je n'emporte rien; qu'il me laisse aller en paix.

— Non! s'écria Bérenger en recevant cette réponse, ce qu'il dit ne sera pas vrai. La dette d'hier et celle d'aujourd'hui, il va payer tout à la fois. Il saura, ce banni, à qui il venait faire honte. »

Pendant la nuit, Bérenger fit occuper les cols de Tebar-el-Pinar, et, au point du jour, il attaqua les routiers. Ceux-ci avaient pris les armes et s'affermissaient sur les étriers. Ils partirent au galop à la voix du Cid, et culbutèrent les Catalans, qui commençaient à gravir la côte. Si bien on mania les lances, frappant les uns, désarçonnant les autres, qu'il gagna la bataille, celui qui en bonne heure naquit. Le comte fut fait prisonnier. On l'amène à la tente de mon Cid, qui se réjouissait, car riche était le butin. Les routiers avaient préparé un grand gala. Il ne tourna pas même la tête. On apprête les mets devant lui, on les apporte, il les dédaigne et n'y veut point goûter.

« Je ne mangerais pas une bouchée, disait-il, pour tout ce qu'il y a dans l'Espagne entière! J'y perdrai plutôt le corps et y laisserai l'âme, puisque ces bandits sans chausses m'ont vaincu en bataille. »

Écoutez ce que dit mon Cid, Ruy Diaz de Bivar :

« Mangez, comte, de ce pain et buvez de ce vin. Si vous faites ce que je dis, de ma prison vous sortirez; sinon, de votre vie vous ne verrez terre chrétienne!

— Mange, don Rodrigue, répondit le comte, et réjouis-toi; pour moi, j'ai résolu de me laisser mourir de faim. »

Jusqu'au troisième jour, on ne put le persuader. Impossible,

pendant qu'on partageait ses dépouilles, de lui faire prendre un morceau de pain.

« Mangez, comte, lui dit encore mon Cid; car, si vous refusez toujours, vous ne reverrez pas les chrétiens. Mais, si vous mangez assez pour me satisfaire, je vous laisserai partir libre avec deux chevaliers. »

Quand il entendit ces paroles, le comte reprit courage.

« Cid, si vous faites cela, je vous admirerai toute ma vie.

— Mangez donc, comte, et, quand vous aurez dîné, je vous laisserai partir, vous et deux autres. Mais, de tout ce que vous avez perdu, et que j'ai gagné en bataille, sachez que je ne vous en rendrai pas un faux denier. Non, je ne vous en rendrai rien, car j'en ai besoin pour ces miens vassaux, qui sont près de moi dans la misère. En prenant sur vous et d'autres, nous les payons. Nous mènerons cette vie tant qu'il plaira au Saint-Père, comme un homme qui a sur lui lire du roi et qui de sa terre est banni. »

Tout allègre était Bérenger; il demande de l'eau pour se laver; on lui en verse à l'instant sur les mains. Avec les chevaliers que lui a donnés le Cid, il mange enfin, et avec quelle bonne grâce! Au-dessus de lui était assis celui qui naquit en bonne heure.

« Si vous ne mangez, comte, de façon à me satisfaire, personne ne bougera d'ici; nous ne nous quitterons pas.

— Volontiers et de bonne grâce, répliqua Bérenger. »

Il dîna vite, avec les deux chevaliers, et, lui voyant remuer si bien les mains, mon Cid se tint pour satisfait.

« Si vous le voulez, dit-il ensuite, nous sommes prêts à partir; faites amener les chevaux, et nous nous mettrons en selle. Depuis le jour que je fus comte, je n'avais pas dîné de si bon appétit. »

On leur donna trois chevaux très-bien sellés, de bons vêtements, des pelisses et des manteaux. Le comte chevauche entre les deux autres. Le Castillan les escorte jusqu'à la limite du camp.

« Vous partez, comte, lui dit-il, entièrement libre. Je vous sais gré de ce que vous m'avez laissé. S'il vous vient envie de prendre votre revanche et que vous me cherchiez, vous pourrez me retrouver. Et quand vous n'ordonnerez pas de me poursuivre, et que vous me laisserez tranquille, vous aurez quelque chose du vôtre ou du mien.

— Réjouissez-vous, mon Cid, reprit le comte, vous n'avez rien à craindre. Je vous ai payé pour toute cette année. Quant à revenir vous chercher, on n'y pensera même pas[1]. »

La générosité du Campeador porta les fruits qu'il en espérait. Deux mois après, il avait fait la paix avec le comte, et les Catalans étaient ses contribuables. Si nous en croyons un historien arabe et la *Chronique générale*, en 1092, ses tentes se trouvèrent un moment déployées à Martos, à côté de celles du roi. Alonso l'avait rappelé pour combattre les musulmans. Il fut battu près de Jaen et accusa peut-être le Cid de faiblesse ou de trahison, car celui-ci, levant son camp la nuit, revint dans l'est et se hâta de mettre en état de défense la forteresse de Peñacastel que les Sarrasins avaient détruite.

En quittant les drapeaux chrétiens, il passa, selon l'usage, sous les bannières musulmanes. Al-Mostaïn, l'émir de Saragosse, était en guerre avec Sancho, roi d'Aragon, et Pedro, son fils. Il venait de bâtir la forteresse de Castellar, qui dominait l'Èbre et en gênait sérieusement la capitale. L'intervention du Campeador amena la paix.

Pour se dédommager de son inaction et nourrir ses hommes, il se jeta dans la province de Calahorra et y mit tout à feu et à sang. Mon Cid avait une idée fixe, c'était de s'emparer de Valence. Dans les trois années qui succédèrent, il s'en approcha peu à peu, à la manière du léopard rampant doucement vers sa proie.

« Après la glorieuse victoire du Vendredi, dit Ibn-Bassam, à qui nous laissons la parole, Alonso, qu'Allah le maudisse! regagna l'Aragon; mais il ressemblait à l'oiseau dont la flèche a brisé les ailes, au malade oppressé qui ne respire qu'avec peine. Alors les musulmans trépignaient de joie, et, dans la prière publique, les imans prononçaient avec orgueil le nom de Yousof-Ibn-Teschifin. Pour lui, il continuait à chasser les roitelets de leurs royaumes,

1. E si non mandedes buscar, ó me dexarades
De lo vuestro ó del mio levaredes algo.
Folgedes ya, mio Cid, todes en vuestro salvo :
Payado vos he por todo aqueste año :
De venir vos buscar solo non sera pensado.
Chanson du Cid, vers 1025, édit. de Sanchez.

comme le soleil chasse devant lui les étoiles, et leurs pays, comme le dit Abou-Tammam-Ibn-Riyah dans ses vers, ressemblaient à des femmes divorcées d'avec leurs époux. »

Quand Ahmed-Ibn-Yousof-Ibn-Houd, le gouverneur de la marche de Saragosse, vit sortir de chaque défilé les soldats de l'émir, pensant bien qu'il ne serait pas difficile à la force qui avait fracassé les rochers de Radhwa de briser l'aile du papillon, il siffla un chien de Castille appelé Rodrigue et surnommé *Campeador*. C'était un homme habitué à enchaîner des prisonniers, à raser des châteaux, à ne laisser ni paix ni trève à son ennemi. A plusieurs reprises, il avait fondu sur les roitelets arabes de la Péninsule, et son épée s'était rougie dans le sang des croyants. Tiré de son obscurité par les Benou-Houd, qui avaient déchaîné ce chien pour déchirer leurs adversaires, il était passé sur toutes les provinces de l'Espagne, tuant, ravageant et pillant tout.

Quand donc cet Ahmed craignit la chute de sa dynastie, il voulut mettre le Campeador entre son trône et l'avant-garde de l'émir, et lui donna en conséquence de l'argent et l'occasion d'entrer sur le territoire de Valence. Aussitôt le Campeador mit le siége devant la ville, où fermentait alors la discorde. Voici pourquoi tous les habitants étaient divisés. Le fakih Abou-Ahmed-Ibn-Djahhaf, qui exerçait en ce temps-là à Valence les fonctions de kadhi, voyant d'un côté la nombreuse armée des Almoravides et de l'autre ce tyran, qu'Allah maudisse! excita une sédition. A l'exemple du filou qui profite pour ouvrir la main du moment où il y a rumeur sur le marché, il essaya de voler le pouvoir en se glissant entre les deux partis. Mais il avait oublié la fable du renard et des bouquetins qui se battaient, et s'arrêtèrent pour tuer le larron en le voyant lécher leur sang.

A la tête d'une troupe de Berbers depuis quelques jours à sa solde, il envahit la Casbah d'Ibn-Dhi'-Noun, homme dur et inique, qui n'avait d'autre défenseur que ses larmes, et le tua par la main de l'un des Benou'l-Hadidi, qui vengeait ses parents tués par l'ordre de ce tyran. Ainsi périt celui dont un œil était bleu et l'autre noir. Il avait tué le roi Yahya et s'était revêtu de sa tunique; aussi personne ne le plaignit, hormis le fer de la lance qui le frappa.

Lorsque Ahmed l'eut remplacé, il éclata des troubles, et les

aives se tournèrent les uns contre les autres. Il n'y avait rien là étonnant, car Abou-Ahmed, arrivé au pouvoir tout neuf, n'en connaissait pas les secrets et ignorait les affaires et le maniement des ommes. Il ne savait pas que gouverner est tout autre chose que écouter les causes et d'appliquer la loi; que guider les soldats ous les drapeaux noirs est autre besogne que d'interpréter les ontrats. Ébloui par les trésors d'Ibn-Dhi'-Noun, il ne songeait i à gouverner ni à lever des troupes, et traita si mal ses Berbers qu'ils finirent par le quitter.

Rodrigue, instruit de sa folie, n'en désira que plus ardemment de lui ravir Valence. Il se cramponna à cette ville, comme le créancier se cramponne à son débiteur. Il l'aima comme l'amant aime les lieux où fleurit son amour. Il lui coupa les vivres, tua ses défenseurs, l'affama et planta sa bannière sur chaque colline. Que de sites charmants égalés à peine en beauté par les lunes et les soleils dont ce tyran viola et profana le doux mystère! Que de ravissantes jeunes filles aux joues plus blanches que le lait, plus fraîches que la rose, aux lèvres plus rouges que le corail, n'eurent pour époux que le fer de sa lance et furent foulées comme des feuilles mortes aux pieds de ses bandits!

Le Campeador serrait de près les Valenciens et faisait contre eux trois chevauchées par jour, le matin, à midi et le soir. Après avoir pris Cebolla, il brûla les moulins du Guadalquivir, démolit les maisons et les tours dans la campagne, et en envoya les pierres et les poutres à Cebolla. Ses mercenaires moissonnèrent ensuite le blé qu'il n'avait pas semé, et vinrent assaillir les faubourgs de Villeneuve et d'Al-Coudia. Leur attaque fut si impétueuse que les Maures effrayés demandèrent l'aman! Ils l'obtinrent en juillet 1093, à condition de payer au Cid un tribut annuel de 10,000 dinars. Trois mois plus tard, les feux de l'armée almoravide brillaient à Bacer, et les Valenciens, qui les avaient aperçus du haut des tours, poussaient déjà des cris de joie à la vue de ce secours tant de fois promis. Leur allégresse, par malheur, ne dura qu'une nuit. En remontant aux tours à l'aube, ils ne virent plus l'armée libératrice. Elle avait rebroussé chemin, chassée par une pluie torrentielle, et s'était dispersée comme un vol de grues. A neuf heures du matin, un messager apporta cette triste nouvelle. Alors les Valenciens se

tinrent pour morts. Ils chancelaient comme des gens ivres, ne s'entendaient plus, et avaient des figures plus noires que la poix. Les chrétiens en même temps s'approchèrent de la ville. Ils menaçaient et insultaient les musulmans en leur criant de rendre la ville au Cid, puisqu'ils ne pouvaient la défendre. A cette époque, voici quel était le prix des vivres à Valence. Le *cafiz*[1] de blé se vendait 12 dinars; le cafiz d'orge, 6; le *caron*[2] d'huile, 1 dinar; l'arrobe[3] de miel, 1 dinar 1/2; le quintal de figues, 5 dinars; l'arrobe de caroubes, 1/3 de dinar; l'arrobe de froment, 2 dinars 1/2; la livre de mouton, 6 dirhems[4]; celle de bœuf, 4 dirhems.

Sûr désormais que les Almoravides ne viendraient pas, le Cid reprit son campement au jardin d'Ibn-Abdo'l-Aziz, et fit piller les faubourgs. Ses hommes y mirent ensuite le feu et trouvèrent un riche butin dans les cendres des maisons, et quantité de grain dans les silos. Puis on se battit chaque jour, et, comme la ville était étroitement bloquée, la misère et la faim y montrèrent bientôt leur pâle visage. Alors on n'entendit plus que plaintes, et cette lamentation sortit de toutes les bouches :

« Valence, Valence, une nuée de malheurs ont fondu sur toi, et tu es menacée d'une mort prochaine. Si ta bonne fortune veut que tu échappes, ce sera grande merveille pour tous ceux qui te voient.

« Si Allah manifesta jamais sa grâce, qu'elle éclate aujourd'hui pour toi; car tu fus nommée joie et plaisir, et en toi étaient la joie, le bonheur et les délices des Maures.

« Si Allah veut ta perte, c'est qu'il aura été irrité par tes crimes et l'audace de ton orgueil.

« Les quatre pierres angulaires sur lesquelles tu fus bâtie voudraient se réunir pour pleurer sur toi, et elles ne peuvent.

« Ton noble mur, élevé sur ces quatre pierres, tremble de la base au faîte, et menace ruine, car il a perdu son antique solidité.

1. Fanègue, mesure contenant 12 hémines; chaque hémine équivalait à la moitié de l'ancien setier de Paris et à 8 onces en mesure de capacité.

2. Cruche.

3. De l'arabe *errabun*, 25 livres ou le quart du quintal.

4. Maravédis.

« Tes blancs créneaux, qu'on voyait luire de si loin, ne reflètent plus la lumière.

« Ton noble et grand fleuve, le Guadalaviar, te fuit avec ses affluents, et se détourne du sein de sa mère.

« Tes limpides canaux, si utiles à l'industrie, sont à moitié comblés par le limon et par la fange.

« Dans les magnifiques jardins qui t'entouraient naguère, le loup féroce, à force de fouir, à coupé toutes les racines, et ils ne peuvent plus porter de fruits.

« Dans tes superbes promenades pleines de fleurs, d'ombre et d'oiseaux, tout a péri.

« Il est désert, ce port dont tu étais si fière et où se pressaient tant de barques.

« Le feu dévore ce grand terroir dont tu te disais la maîtresse, et le vent en chasse la fumée jusqu'ici.

« Quel remède trouver à ton mal? Les médecins désespèrent de te guérir.

« Valence, Valence, toutes ces choses que je dis, je les dis le cœur navré de tristesse et de désespoir[1]. »

Le mal, cependant, croissait toujours; les chrétiens se rapprochaient sans cesse, la famine décimait la population, et, dans son avarice infâme, Ibn-Djahhaf la pressurait encore, confisquant les biens des morts et arrachant leur dernière ressource aux mourants. Le fouet répondait aux plaintes, et la prison les étouffait. La famine augmenta au point qu'on mangea les chats et les rats, et qu'on vendit au prix énorme de 1 dinar les animaux immondes. On fouillait les égouts pour en retrouver les débris, et des cloaques mêmes fut tiré le marc de raisin. Les pauvres vivaient de chair humaine. Ils se précipitaient des remparts, et les routiers les faisaient prisonniers à l'insu du Cid; mais, si celui-ci les attrapait, il les faisait brûler vifs dans un lieu élevé, d'où on pût les voir de la ville. Dans un seul jour, il fit brûler dix-huit de ces malheureux; il en fit jeter d'autres aux dogues, afin qu'ils les déchirassent tout vivants[2]. Enfin les Valenciens étaient réduits à une telle ex-

1. *Cronica general*, fol. 326, col. 4.
2. *Idem*.

trémité, placés entre le fer chrétien, l'avarice de leur tyran et la famine, qu'ils pouvaient bien s'appliquer ces vers d'Al-Bothori :

Si je vais à droite, l'eau me noiera;
Si je vais à gauche, le lion me tuera;
Si je vais en arrière, le feu me brûlera[1].

On ne pouvait plus reculer devant une démarche que le tyran craignait autant que l'entrée des chrétiens. Sur les instances de la Djamaa, ou sénat de Valence, Ibn-Djahhaf consentit enfin à implorer l'aide du wali usurpateur de Saragosse. Il lui envoya donc un homme qui parvint à sortir secrètement de la ville pendant la nuit. Mais Al-Mostaïn fit la sourde oreille. A peine s'il daigna donner de l'eau au pauvre messager. Celui-ci, qui n'osait retourner sans réponse vers Ibn-Djahhaf, imagina un moyen qui était bien dans les mœurs orientales. Allant se placer à la porte du palais d'Al-Mostaïn, il cria si haut et si longtemps que les scheiks l'entendirent et conseillèrent au wali de répondre. Le messager remporta donc une lettre remplie d'excuses et de promesses vagues. Or, ce n'étaient pas des paroles, mais des soldats qu'il eût fallu pour délivrer Valence. La malheureuse ville mourait littéralement de famine. Le blé était devenu si rare qu'il ne se vendait plus qu'à la livre et à l'once. La livre de blé coûtait 1 dinar 1/2; une livre d'orge, 1 dinar 1/8; une once d'oignon, 1 dirhem; une livre de choux, 5 dirhems; une livre de chair d'âne ou de mulet, 6 dinars, et une livre de cuir de vache, 5 dirhems.

Il n'y avait plus d'autres bestiaux dans la ville que le mulet du cadi-gouverneur, le cheval de son fils et le mulet d'un Arabe.

Quant à l'huile, il n'y en avait plus. Le peuple était si exténué qu'on voyait des hommes tomber raides morts en marchant. Autour du mur de la place du château, on ne voyait que des fosses regorgeant de cadavres. Jusqu'alors la classe pauvre seule avait souffert et murmuré; mais quand la faim entra dans les maisons des riches, on parla aussitôt de paix. Les principaux coururent chez Abou-Alhuatan, et ce fakih, le chef religieux de Valence, décida le gouverneur à traiter. Un messager fut envoyé au Cid, et

1. Si fuere á diestro notarme ha el aguaducho; si fuere á sinistro, comerme ha re Leon; é si quisiere tornar otros quemarme ha el fuego. (*Cronica del Cid*, ch. CLXXXVII.)

l'on convint que si, quinze jours après le départ des ambassadeurs qu'on allait faire partir pour Saragosse et pour Murcie, la ville n'était pas secourue, elle se rendrait aux chrétiens.

Le jour où les ambassadeurs partirent, la livre de blé se payait 3 dinars, la livre d'orge 1 dinar 1/2, la livre de fromage 3 dirhems, l'once de chènevis 4 dirhems, la livre de cuir de vache 1 dinar. Les quinze jours se passèrent, et les envoyés ne revinrent pas. Alors, après avoir essayé en vain de gagner du temps, il fallut capituler. Les portes furent ouvertes au Cid le jeudi 15 juin 1094. Tout le peuple se réunit pour voir entrer les chrétiens. On eût dit que ces malheureux sortaient de la fosse. Ils se montraient pâles et défaits, comme ils seront au jour du jugement dernier, lorsque les morts sortiront de leurs tombes pour comparaître devant la majesté de Dieu.

Les revendeurs qui étaient dans l'Al-Coudia entrèrent dans la ville, où ils apportèrent du pain et des fèves. Les riches y accoururent en foule pour acheter des vivres; ceux qui n'avaient pas de quoi payer allaient cueillir les herbes des champs et les mangeaient avec avidité. Puis le Cid entra à son tour avec un grand cortége; il monta sur la plus haute tour et examina toute la cité. Les Maures, quand il descendit, vinrent lui baiser la main et lui promettre obéissance. Ibn-Djahhaf s'était présenté le premier, les mains pleines. Le Cid le repoussa, dit-on[1], et, ayant fait crier à son de trompe dans la ville et la banlieue qu'il attendait les principaux de la ville à son jardin, il leur parla ainsi, selon les chroniqueurs, peintres assez fidèles de ce temps, quand ils furent tous réunis devant sa tente et assis sur des tapis et des nattes :

« Je suis un homme qui n'a jamais porté couronne, ni personne de mon lignage. Mais, du jour où j'ai vu cette ville, j'en ai ardemment souhaité la possession. et j'ai demandé à Dieu qu'il m'en rendit maître. Voyez comme ce Dieu est puissant! quand je mis le siége devant Cebolla, je n'avais que quatre pains, et maintenant il m'a donné Valence. Si je la gouverne avec justice, Dieu me la laissera; il me la reprendra, si j'agis avec orgueil et malice. Ainsi, que chacun retourne à son héritage, et le possède comme auparavant.

1. *Cronica general*, p. 270.

Je veux que les collecteurs ne prennent pas plus que la dîme, suivant vos usages, et j'ai décidé que je serai votre alcade et votre kadi, et vous entendrai le lundi et le jeudi pour vous faire droit et justice. On m'a rapporté qu'Ibn-Djahhaf a fait tort à plusieurs d'entre vous, auxquels il a pris leur bien pour me le donner en présent; mais je n'en ai pas voulu. Dieu me garde de faire violence à personne pour avoir ce qui ne m'appartient pas.

« Obéissez-moi et ne manquez jamais aux conventions que nous ferons. J'ai pitié de vous et vous plains d'avoir supporté de si grandes misères. Si ce que vous avez fait à la fin, vous vous étiez pressés de le faire, vous n'en seriez point venus là et n'auriez point payé le blé mille maravédis [1]. »

Ces paroles, ce jour-là, étaient d'or; le jeudi suivant, elles furent de plomb. Dès qu'il eut pris place sur son estrade, le Cid commença à leur dire des choses qui ne ressemblaient en rien à ce qu'il avait dit la première fois. Les Valenciens se plaignaient qu'au mépris de la capitulation, les soldats eussent ravi leurs maisons et leurs héritages. Le Campeador leur répondit :

« Si je reste sans mes hommes, je serai comme celui qui a perdu le bras droit, ou comme le chevalier qui entre au tournoi sans épée et sans lance. La première chose à laquelle je dois aviser, c'est que mes hommes et moi nous soyons bien gardés, car puisque Dieu a bien voulu me donner la ville de Valence, je n'entends pas qu'il y ait ici d'autre maître que moi. »

Alors, dit un vaincu, qui vit tout ce qu'il a écrit, le Campeador, qui méditait la chute et la mort d'Ibn-Djahhaf, trouva le moyen de le faire tomber, au sujet du trésor enlevé par ce dernier à Ibn-Dhi'-Noun. Rodrigue, à son entrée à Valence, l'avait interrogé à ce propos, et l'avait fait jurer, en présence d'un grand nombre d'hommes des deux religions, qu'il ne possédait pas ce trésor. Le kadhi avait prêté les serments les plus solennels; mais il ignorait quelles calamités et quelles douleurs lui gardait l'avenir.

Rodrigue avait conclu avec le kadhi une convention signée des principaux des deux partis, où il fut stipulé que, s'il découvrait ce trésor, il aurait le droit de refuser sa protection à la famille d'Ibn-Djahhaf, et de verser le sang de celui-ci. Bientôt le Cid s'empara

1. Circourt, *Histoire des Arabes d'Espagne*, t. I, p. 388.

du trésor du kadhi et de sa famille, fit subir aux prisonniers toute sorte de tortures, et précipita le malheureux dans l'angoisse et le désespoir. Puis il le priva de la vie par le feu, et brûla ses membres. Une personne qui l'a vu dans cette position m'a raconté qu'Ibn-Djahhaf fut placé dans une fosse creusée à cet effet, et d'où sortaient ses mains et sa tête; que le feu fut allumé autour de lui, et qu'il rapprochait de son corps les tisons allumés pour hâter sa mort et abréger son supplice.

Que Dieu veuille écrire cette action méritoire sur la feuille où il a noté les bonnes actions du kadhi, et qu'elle serve à effacer les crimes qu'il avait commis sur la terre! Celui que Dieu maudisse voulait aussi brûler la femme et les filles du kadhi; mais un des siens, à force de prières, sauva la vie à ces infortunées.

La puissance de ce tyran alla toujours en croissant, si bien qu'il pesa sur la montagne et sur les plaines, et qu'il remplit de crainte les nobles et les plébéiens. Quelqu'un m'a raconté l'avoir entendu dire à un moment où il était très-animé :

« Cette Péninsule a été conquise sous un Rodrigue, et sous un Rodrigue elle sera délivrée. »

Pourtant, cet homme, le fléau de son temps, était, par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère, et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur. Peu de temps après, il mourut à Valence d'une mort naturelle. La victoire suivait toujours la bannière de Rodrigue, que Dieu maudisse! Il triompha constamment du prince des Barbares. A plusieurs reprises, il battit leurs chefs, tels que Garcia, surnommé par dérision la Bouche-Tortue, le comte de Barcelone, et le fils de Ramir. Il mit souvent en fuite leurs armées et, avec sa poignée de braves, dissipa leurs nombreux soldats. Il mourut de douleur en voyant revenir les fuyards de sa compagnie, battue à Cuença par Mohammed-Ibn-Ayischah, que Dieu lui refuse sa clémence[1]!

Tel est le héros de l'Espagne au moyen âge; tel fut, d'après l'histoire, les documents arabes et les chroniques, le Cid Campeador.

1. Ibn-Bassam, *Dhakkirah*. — Dozy, *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, p. 354. — Kitabo'l-Iktifa, *id*.

CHAPITRE XVIII

ALMORAVIDES.

L'aigle de Youssouf. — L'anneau le plus précieux. — Proclamation d'Aly. — Conditions de l'émir. — Bataille d'Uclès. — Dévouement du comte de Cabra. — Où est mon fils? — Les pierres pleurent. — Mort d'Alonso VI. — Oraison funèbre de l'empereur. — Alonso d'Aragon. — La reine Urraca. — L'honneur féodal. — Les plaines de Campo-Spina. — La bannière d'Olea. — Le roi et l'Église. — Diego Gelmirez. — Le bref de Pascal. — Couronnement d'Alonso VII. — Guerre civile. — Incendie de l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle. — Le *Batallator*. — Prise de Saragosse, — Les chrétiens en Andalousie. — Désastre de Fraga. — Muño Alfonsez. — Triomphe de 1142. — La revanche des Almoravides.



PEU de temps après la mort du Cid, qui ne garda Valence que cinq ans, toute l'Espagne arabe envoyait ses représentants à Cordoue. Youssouf-ben-Taschsfin, se voyant presque centenaire, avait jugé que le moment était venu de désigner son successeur et de choisir le maître de cette Péninsule, qu'il aimait, dans son langage poétique et imagé, à comparer à un aigle, dont la tête était Tolède, le bec Calatrava, le corps Jaen, les serres Grenade, l'aile droite l'Algarb, ou occident, et l'aile gauche l'Al-Scharkya, ou orient. Il avait donc quitté Maroc et s'était rendu dans la blanche cité du Guadalquivir, redevenue la capitale des enfants du Prophète. Il menait avec lui ses deux fils, Abou-Tamim et Aboul-Assan-Aly. Celui-ci, quoique le plus jeune, avait sur son frère une si grande supériorité morale, que la voix publique le portait déjà au premier rang. « Aly, disait une poésie populaire, est le dernier par l'âge, mais le premier par la valeur. Il ressemble à l'anneau le plus précieux, qu'on met toujours au petit doigt [1]. »

1. Aunque en los años es Aly postrero
Su valor lo coloca por primero.
Asi como el anillo mas preciado
En al dedo pequeño es colocado.
(Traduction espagnole de Conde.)

Le vieux Youssouf, qui pensait comme le poëte, présenta solennellement Aly aux vizirs, aux caïds, aux imans et aux principaux scheiks africains et andalous, et lui fit baiser la main et prêter serment de fidélité par tous, après que son grand-vizir eut dressé un pacte d'hérédité et de succession à l'empire conçu en ces termes :

« Louange à Dieu, qui use de miséricorde envers ses serviteurs, dans les héritages et successions, et qui a fait les rois chefs des États pour la paix et le bonheur des peuples!

« L'émir Al-Muslimim-Nasredin-Abou-Yacoub-Youssouf-ben-Taschfin, sachant et reconnaissant que Dieu l'a constitué chef, gardien et défenseur de tant d'hommes qui servent Dieu fidèlement; craignant que demain peut-être il ne lui demande compte de ceux qui lui ont été confiés, et trouve qu'il n'a pas eu le soin de laisser un successeur assez fort pour les protéger, assez sage pour les gouverner en paix et justice; étant constant que, si Dieu ordonne de faire testament et de régler les intérêts de faible importance, à plus forte raison cette obligation sera-t-elle conforme à sa volonté dans les choses graves et d'une si grande considération que le gouvernement des peuples, qui touche tout le monde, grands et petits, riches et pauvres. En conséquence, après avoir examiné avec soin la force du fer de ses deux lances, ainsi que la trempe et la finesse du fil de ses épées, et reconnu, en y réfléchissant mûrement, que son plus jeune fils, Aboul-Hassan-Aly, est un jeune homme plus apte aux grandes choses et plus propre à soutenir le fardeau du gouvernement, l'émir le désigne, le signale, le nomme, le proclame et l'élève à la grandeur et à la majesté du trône. Il avait consulté avant les hommes sages et prudents de toutes les contrées de son empire, et tous, scheiks et anciens des tribus, ont été unanimes pour approuver la décision du père. Ils reconnaissent donc Aly pour émir, conformément à la décision souveraine de leur seigneur[1]. »

Après la lecture de cette pièce, le vieillard imposa à son successeur les conditions suivantes : qu'il confierait tous les gouvernements, toutes les alcaïdies ou commandements des provinces et des places fortes à des Almoravides de la tribu de Lamtouna; que

1. Aben-Alabbar-el-Kodaï.

les Andalous, plus habitués à la guerre contre les chrétiens, seraient seuls chargés de la garde et de la défense des frontières; qu'il encouragerait par des armes et des chevaux de prix, et dans l'occasion par des distributions de vêtements et d'argent, ceux qui feraient des actions d'éclat en campagne; et qu'il tiendrait toujours sur pied en Espagne un corps de dix-sept mille cavaliers almoravides, dont six mille auraient leurs quartiers à Séville, mille à Cordoue, trois mille à Grenade, quatre mille du côté de l'est, et les autres dans les places des frontières.

Aly ayant accepté ces conditions et s'étant obligé à les remplir fidèlement, le vieillard l'exhorta, dans une allocution chaleureuse, à se souvenir de ses serments et à gouverner, ce qu'il jura de nouveau, pour le service de Dieu et le bonheur des peuples, selon les intentions de son père; puis l'acclamation unanime des assistants termina la cérémonie, qui eut lieu vers la fin de septembre 1103.

Quatre ans à peine écoulés sur cet événement, Youssouf passait à la miséricorde de Dieu dans son alcazar de Maroc, après avoir eu le temps de rançonner les juifs d'Espagne, qui avaient promis d'embrasser le mahométisme, si le Messie ne venait pas cette année-là, et, après s'être fait proclamer en Afrique, Aly se hâta d'envoyer Temim, son frère, en Espagne. Dans les idées musulmanes, rien n'étant plus agréable à Dieu qu'une ample effusion de sang païen. Temim, pour attirer les bénédictions d'Allah sur le nouveau règne, l'inaugura par la guerre sainte. Alonso VI, comme le lion devenu vieux, frémit d'indignation, quand on lui apprit, en 1109, que le croissant avait reparu en Castille et flottait déjà sur les tours de la forteresse d'Uclès. Il voulait reprendre l'armure malgré son grand âge, et marcher contre ces ennemis qu'il avait vus fuir tant de fois; ses comtes l'empêchèrent de quitter Tolède, et partirent avec son unique fils, Sancho, âgé de douze ans, en promettant de lui ramener le jeune prince sain et sauf et vainqueur. Ils ne tinrent pas leur serment. Mal conduits ou amollis par la paix, les chrétiens eurent le dessous. Il en tomba, dit-on, vingt mille à Uclès sous l'épée musulmane. Au plus fort du combat, l'enfant royal sentit que son cheval, blessé d'un coup de flèche, allait s'abattre.

« Père, père, s'écria-t-il en regardant son gouverneur, mon cheval est frappé. »

Le comte de Cabra accourut, mit pied à terre comme le cheval blessé tombait, et, relevant Sancho, il le couvrit de son bouclier et, bien qu'entouré d'ennemis, le défendit d'abord avec courage. Mais, ayant eu un pied coupé d'un coup de cimeterre, il se renversa sur le jeune prince, pour être au moins tué avant lui[1].

Saisis d'une terreur panique, tous les autres barons avaient pris la fuite. Les musulmans en tuèrent sept dans un défilé, auquel ils donnèrent par mépris le nom de gorge de Sept-Porcs. Les autres coururent, sans tourner la tête, jusqu'à Tolède. En les voyant revenir, mornes et la tête basse, le vieil Alonso leva les mains, et, d'une voix brisée par les sanglots :

« Où est mon fils, la douceur de ma vie, la consolation de ma vieillesse, l'unique héritier de mon trône? Mon fils! chevaliers, rendez-moi mon fils! »

Tous se détournaient et gardaient le silence. Le comte Gomez seul osa répondre :

« Ce n'est pas à nous que ton fils fut confié.

— Si ce n'est pas à vous, reprit amèrement le roi, c'est à vos compagnons, à ceux à côté desquels vous deviez combattre et mourir comme eux pour le défendre! Celui qui l'avait spécialement en sa garde est mort en le défendant, et vous, qui l'avez abandonné, pourquoi êtes-vous ici?... Qu'y venez-vous faire?...

— Seigneur, répondit alors Alvar Fanez, le routier intrépide, nous nous sommes souvenus des fatigues que tu as supportées depuis l'adolescence, des villes, des châteaux, des citadelles, remparts de la patrie, que tu arrosas de ton sang, et l'enfant étant mort et ne pouvant plus être secouru, nous sommes venus ici pour que la gloire de tes hauts faits ne s'éteigne pas avec la vie du jeune prince, et que tu ne perdes pas, en nous perdant, toutes les grandes et heureuses conquêtes de ton règne[2]. »

Si elles touchèrent l'orgueil du roi, ces nobles et fières paroles

1. Pede ictu gladii amputato non potuit sustentari et incubuit super parvum ut ipse quam puer antea cæderetur. (Roderici, Toletæ diœcesis archiepiscopi, *Chronicon*, lib. VI, cap. XXXIII.)

2. *Idem*.

ne purent effleurer le cœur du père. Plus on lui parlait, plus il éclatait en sanglots en songeant à son fils. Pour réparer, quand il fut plus calme, ce malheur irréparable au point de vue de l'intérêt et de la force de l'État, Alonso, après avoir pris l'avis du métropolitain de Tolède, des évêques, des abbés et des barons de son royaume, maria sa fille Urraca, veuve de Raymond de Bourgogne, au roi d'Aragon, Alfonso I[er]. Les nouveaux époux étaient partis depuis peu de temps pour Jaça, lorsqu'un fait bien simple probablement fut transformé en miracle par l'imagination ardente du clergé castillan, et jeta dans les esprits l'attente de quelque événement sinistre. Vers la fin de juin 1109, une infiltration se déclara dans les pierres mal jointes des marches de l'autel de Saint-Isidore, à Léon. L'évêque Pierre et le prélat d'Oviedo, avertis de cet accident, accourent, crient au prodige et boivent à genoux de cette eau miraculeuse. Chacun, tant le moral des hommes du moyen âge s'ouvrait avec facilité à l'impression du merveilleux, chacun se demandait avec terreur quelle calamité allait frapper l'Espagne. En apprenant la mort d'Alonso, arrivée le 30 juin, ils ne s'étonnèrent plus que les pierres elles-mêmes eussent pleuré de voir la nation orpheline[1].

Plein de grâce et de jours (il avait soixante-quatorze ans), Alonso VI, le vieil empereur de l'Espagne, laissa le deuil à son peuple, le péril à la patrie, la joie dans le cœur de ses ennemis, les regrets et le désespoir dans celui des clercs et des pauvres. A cette nouvelle, les bandits sortirent de leur repaire, le routier tressaillit d'espoir, le pauvre se voila la face, le clergé baissa son front morne et le laboureur pleura amèrement[2]. Jamais on n'avait vu tel deuil à Tolède. « Hélas! s'écriaient en pleurant les citoyens, pourquoi, berger, abandonnes-tu tes brebis? Les Sarrasins et les méchants vont maintenant envahir le troupeau commis à ta garde et de nouveau désoler ce royaume. »

En même temps et à la fois, comtes et chevaliers, nobles et hommes d'armes, pauvres et bourgeois s'arrachaient les cheveux

1. Tribulatio Hispaniæ orphanæ imminebat quare et duræ lapides ploraverunt. (*Idem*, cap. XXXV.)

2. *Idem*.

et déchiraient leurs vêtements en poussant des lamentations, et les femmes, la tête couverte de cendre, remplissaient l'air de cris et de gémissements, qui ne cessèrent que lorsque le clergé, en chantant des hymnes, eut porté solennellement le corps sous les voûtes du monastère des Saints-Facundus-et-Primitivus[1].

Le roi d'Aragon arriva après les obsèques. Il venait à la tête d'une bonne armée prendre possession des couronnes de Castille et de Léon, dont sa femme était l'héritière. Nul ne lui contesta son droit; toutes les places s'ouvrirent devant sa bannière, et il aurait joui sans le moindre obstacle du magnifique héritage d'Alonso, si l'opposition et la guerre civile n'avaient surgi tout à coup du côté où il devait le moins les craindre.

Dès que son père fut couché dans la tombe, Urraca laissa éclater la fougue de son caractère ardent et indomptable. Se prétendant seule souveraine de la Castille, elle commença par dépouiller de ses fiefs le comte Pedro Ansurez, son père nourricier. Révolté d'une pareille ingratitude, Alonso rendit sa terre au comte et donna les murs de Castille pour prison à la reine, qui l'excédait de toutes les façons. Malheureusement pour la paix publique, elle trouva le moyen d'en sortir, et réclama impérieusement les places et les châteaux dont son époux avait confié la garde à des Castillans. Par respect pour son droit et par patriotisme, tous les barons lui obéirent. Pedro Ansurez fit comme les autres; mais, après avoir livré son fief, il se rendit, revêtu d'une robe rouge et monté sur un cheval blanc, à la cour d'Alonso, et, se présentant devant le roi, une corde à la main :

« La terre que tu m'avais rendue, dit-il, je l'ai livrée à la reine, à qui elle appartenait de droit royal. Mais je t'apporte la tête et le corps qui t'en avaient fait hommage, pour que tu te venges sur eux de ce manque de foi. »

Irrité de sa défection, le roi voulait le punir de mort sur-le-champ; mais les barons aragonais l'engagèrent à renvoyer l'exécution au lendemain. Dans l'intervalle, sa colère s'apaisa, et, loin de faire tomber la tête du noble vieillard, il le renvoya chargé de ses largesses[2]. Cependant, la reine, qui n'avait que vingt-huit ans,

1. Luca de Tuy, *Chronicon*.
2. Roderici Tolet., *Rerum Hispanarum chronicon*, liber VII, cap. I.

usait de sa liberté, et donnait en Espagne, avec moins de pudeur encore, le spectacle que Marie Stuart devait donner, quatre siècles plus tard, sur le trône d'Écosse. Deux comtes castillans, Gomez de Campospina et Pedro de Lara, se partageaient cet amour adultère. Doublement blessé de ces désordres, qui en déshonorant son nom, lui enlevaient tout le bénéfice de son mariage et l'empire d'Alonso VI, le roi d'Aragon se détermina à les réprimer par les armes, et marcha sur Burgos à la tête de ses fidèles.

Les barons castillans protestaient tous par leurs murmures contre la vie licencieuse d'Urraca; mais, comme elle leur était moins odieuse que la domination aragonaise, ils rejoignirent les bannières des favoris. Ceux-ci attendaient l'ennemi dans la plaine de Campospina. Au premier choc, Pedro de Lara, libertin sans cœur, qui menait l'avant-garde, tourna bride devant les lances, et s'enfuit à Burgos, où la reine dut lui faire un mauvais accueil. Gomez, plus courageux, se fit tuer avec tous les siens. Les Aragonais gagnèrent la bataille, mais tout l'honneur resta aux Castillans, par la bravoure d'un chevalier d'Olea, qui portait la bannière du comte. Ayant son cheval tué sous lui et les deux mains coupées, il retint la bannière de ses deux bras mutilés et sanglants, et ne cessa de la défendre et de crier : « Olea! Olea! » qu'en perdant la vie avec son sang[1].

Victorieux dans une seconde rencontre, le roi d'Aragon, avant la fin de l'an 1110, était maître de Najara, Palencia, Burgos et de la plupart des places fortes. Le parti de la reine était en pleine dissolution. Un acte impolitique d'Alonso I[er] lui rendit la vie et la force. Ne sachant comment subvenir aux frais de la guerre, le vainqueur eut l'idée de les faire payer par les saints. Par le conseil perfidement intéressé peut-être du roi de Portugal, il mit la main sur les trésors et les revenus de l'Église. Aussitôt tout changea de face. Le clergé furieux publia que le ciel, qui avait jusque-là favorisé les armes de l'Aragon, allait les abandonner et se déclarer en faveur de la Castille. A sa voix, en effet, tous les partis, oubliant leurs discordes, s'unirent contre l'ennemi commun, et les masses, soule-

1. Amputatis manibus, vexillum solis brachiis tenens non cessabat Oleam! Oleam! fortiter inclamare... (*Idem*, cap. II.)

vées par les cris de détresse et de fureur des prêtres, se ruèrent de toutes parts contre ces pillards, ces brigands, ces sacriléges violateurs des églises, qui volaient les vases sacrés, avilissaient les ministres de Dieu, outrageaient les femmes et les vierges, brûlaient les villas royales, ne respectaient pas même les bourgs et les hôtelleries du chemin de Saint-Jacques, et avaient si cruellement ravagé les campagnes, que les malheureux agriculteurs y mouraient à chaque pas de faim et de misère, et n'y trouvaient plus rien que quelques brins de paille pour couvrir leur nudité [1].

Alors apparut sur la scène, pour soutenir la cause castillane, un de ces caractères fièrement trempés, énergiques jusqu'à la violence, qui sont le salut de la chose publique dans les temps de crise et le fléau des peuples dans les temps de troubles. Diego Gelmirez, archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle, prit en main la cause de l'Église et celle de la reine, au moment où elles semblaient également désespérées, et les releva l'une et l'autre. Par son influence, il ramena la Galice sous la bannière nationale, détacha le roi de Portugal de l'alliance aragonaise, et mit tout à coup le bon droit du côté d'Urraca, en la couvrant de la protection sacrée de Rome, et, publiant un bref du pape Pascal II, qui la séparait de fait de son époux. Ce bref était ainsi conçu :

« Pascal, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre vénérable frère Diego, évêque de Compostelle, salut et bénédiction apostolique.

« Le Seigneur tout-puissant vous a donné la charge de veiller sur son peuple, afin que vous le corrigiez de ses désordres et que vous lui fassiez connaître la volonté de son Créateur. En vertu de ce pouvoir, qui vous vient d'en haut, ne laissez donc pas impuni l'inceste qui souille la fille de votre souverain. Faites en sorte qu'elle ne persévère pas plus longtemps dans ce crime, ou, si elle refuse de se soumettre à votre jugement, privez-la de la communion de l'Église et même de tous ses États [2]. »

Après la publication de ce bref, qui justifiait devant le siècle sinon les fautes, du moins la répugnance d'Urraca pour Alonso, son cousin au troisième degré, et qui, en prescrivant le divorce, réta-

1. Florez, *Historia Compostellana*, t. XX, p. 117.
2. Mariana, *De Rebus Hispaniæ*, t. II, p. 450.

blissait dans son intégrité et son indépendance l'empire castillan. Diego, trop habile pour ne pas sentir qu'il fallait relever le pouvoir avili au dernier degré par les désordres de la reine, inspira aux grands et aux évêques l'idée de proclamer le fils qu'elle avait eu de son premier mari. Ce projet, soutenu avec ardeur par le comte Gomez de Macenedo et Fernand Gutierrez, comte de Castro, fut exécuté malgré la résistance de la reine et de son favori Pedro de Lara[1]. Le 25 septembre 1110, l'archevêque Diego sacra le jeune Alonso, qui n'avait que six ans, dans l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle, et lui mit sur la tête le diadème de son aïeul. Les comtes le menèrent ensuite au palais, et, quand ils l'eurent servi à table, ils le mirent à cheval et allèrent assiéger sa mère à Léon. Ce qu'ils demandaient en son nom l'épée à la main, c'était l'exil de l'homme qui la déshonorait devant ses peuples. Au bruit des armes, Pedro de Lara s'enfuit aussi vite qu'à Campospina, et ne s'arrêta qu'à Barcelone.

Il restait à repousser les Aragonais. Malgré leur défaite à Villadaños, les comtes de Galice y réussirent l'année suivante, grâce à l'intervention du clergé, si l'on en croit Roderic de Tolède. Gardant les forteresses qu'il avait conquises, Alonso se retourna contre les Arabes et laissa la guerre civile bouillonner, comme l'huile dans la chaudière, dans les montagnes de Léon et de la Galice. La lutte s'engagea dès lors avec une violence digne de l'époque entre la reine et l'archevêque, et se poursuivit pendant douze ans à travers les péripéties les plus dramatiques et les plus inattendues. La bourgeoisie de Burgos y intervint en 1112 et faillit lapider l'archevêque, qui s'opposait à la paix. En 1116, le peuple voulut le brûler vif dans l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Telle était sa fureur que, ne pouvant briser les portes de l'église du grand apôtre, il y mit le feu. Quand la flamme en rougit le faîte, les chefs de l'émeute crièrent :

« La reine peut sortir, mais seule, car l'archevêque doit périr dans les flammes ! »

Urraca sortit et fut couverte d'imprécations et d'outrages. Une

1. Aschbach (*Geschichte.....*) n'avait pas lu Roderic de Tolède, liv. VII, ch. III, quand il dit que ce couronnement se fit de concert avec Urraca.

vieille femme la blessa même au visage d'un coup de pierre. Quant à Diego, il put s'échapper déguisé. Par un étrange revirement qu'explique seule l'inconstance de la multitude, aussi mobile que les flots de la mer, ce même peuple, qui voulait brûler l'archevêque en 1116, tendait de deuil toutes les rues de Compostelle cinq ans plus tard, et se révoltait de nouveau, parce que la reine avait emprisonné l'indocile prélat. Enfin, en 1126, cette vipère enflée de venin et de honte mourut comme elle avait vécu, en courtisane et en tyran, et son fils Alonso prit possession du trône.

Pendant ce temps, le roi d'Aragon méritait contre les Arabes son surnom de *Batallator* (le Batailleur). En 1118, il avait pris Tahuste et Borgia. La même année, s'appuyant sur Castellar, la plus forte place de l'Èbre, il assiégea Saragosse. La nouvelle d'une entreprise aussi importante attira sous les murs de l'antique cité les plus braves chevaliers de la France méridionale. Les comtes de Béarn et de Bigorre accoururent sous la bannière d'Aragon avec tous leurs vassaux. Les Almoravides, de leur côté, oubliant leurs récentes querelles avec l'émir, envoyèrent deux armées pour sauver ce mur de l'islamisme. La première, commandée par Temim, se retira sans avoir combattu; la seconde ne put tenir contre les chevaliers chrétiens, et Saragosse, dont les remparts étaient ruinés par les machines de l'ennemi, se rendit le 18 décembre, après un siége de huit mois.

Entrant aussitôt dans la sierra Molina avec l'armée victorieuse, le Batailleur reprit aux Moslems Catalayûd, Daroça, plusieurs châteaux forts et Tarragone, dont la chute fut amenée par la victoire de Cutanda, remportée en 1120 sur Temim. L'édifice reconstruit par Youssouf s'écroulait ainsi de toutes parts. Une insurrection formidable éclata en 1121 à Cordoue. Il fallut qu'Aly vînt lui-même de Maroc l'étouffer dans le sang, et, en repassant le détroit, il apprit que le roi d'Aragon, traversant toutes ses provinces, avait déployé sa bannière sous les murs de Valence et de Grenade, franchi les Alpujarras, fait baigner son cheval dans la mer et pêché par bravade entre Alméria et Malaga, en face des côtes d'Afrique.

Pour assurer ses conquêtes, se rendre maître de la navigation de l'Èbre et reculer les limites de l'Aragon jusqu'à la Méditerranée, il ne manquait au roi que la possession de Tortose. Décidé à s'en

emparer à tout prix, au printemps de 1134, le Batailleur marche contre Mequinenza, l'emporte d'assaut et investit Fraga, en jurant, selon la coutume du temps, de prendre la ville ou de mourir devant ses murs. Dix mille Almoravides, l'élite des troupes berbères, étaient partis de Murcie pour secourir la place. Repoussés deux fois, ils parvinrent, dans la troisième tentative, à dresser, le 17 juillet, une embuscade où le roi donna imprudemment avec ses plus brillants chevaliers, et d'où personne ne revint.

La place qu'il laissait vide dans la chrétienté espagnole fut prise immédiatement et bien remplie par le fils d'Urraca. Alonso VII, après avoir écrasé sous les pieds de son cheval de guerre tous les germes des discordes féodales, s'était fait couronner empereur à Léon et à Tolède. Devenu beau-frère du comte de Barcelone, il pesa de tout son pouvoir sur l'Aragon, comme il avait déjà pesé sur le Portugal, et profita du mépris des peuples, qui n'appelaient le successeur du Batailleur, Ramiro, que *le moine défroqué*, parce qu'il était effectivement sorti d'une cellule, pour le forcer à marier sa fille Petronella avec Raymond Bérenger, son beau-frère, et à quitter cette couronne, qui séyait si mal à son front tondu. L'Aragon, par cette alliance, étant réuni à la Catalogne, et le roi de Navarre, Garcia, se reconnaissant vassal d'Alonso, l'empereur castillan tenait dans sa main le faisceau de toutes les forces chrétiennes. Si, les massant alors sous sa bannière, il eût attaqué l'islamisme, partout divisé, le croissant tombait abattu sous l'épée de ses chevaliers. Au lieu d'une croisade entreprise dans l'intérêt chrétien, il fit la guerre au point de vue étroit de sa puissance, et cette guerre n'aboutit, en 1138, après la conquête d'Oreja, la clef de Tolède, et de Coria la Forte, prise en 1141, qu'à une défaite éclatante.

Muño Alfonsez, un vaillant gardien des frontières, avait ravagé, en 1142, le territoire de Cordoue. Tolède l'avait vu revenir chargé de butin, traînant derrière les mulets et les chevaux, qui pliaient sous le poids des coraux et des objets précieux, des milliers de prisonniers à la chaîne, et faisant porter au bout des lances devant sa bannière les têtes des deux généraux almoravides. Peu de temps après ce triomphe, il rencontrait Yahya-ben-Ganyah, le généralissime almoravide, et son épée se brisait contre celle de l'heureux vainqueur de Fraga. Les Berbers lui coupèrent la tête, le bras droit

et la jambe droite, qui furent portés à Séville et à Cordoue, pour consoler les veuves des vizirs morts, et ensuite en Afrique. On renvoya le tronc enveloppé d'un suaire à Tolède, car il restait assez de têtes nobles pour orner, en guise de trophées, les tours de la ville de Calatrava.

Tandis que la fortune des Almoravides semblait ainsi se relever avec éclat dans la Péninsule, l'heure de sa chute sonnait en Afrique.

CHAPITRE XIX

ALMOHADES.

Le mahady. — Insurrection des musulmans d'Espagne. — Défaite des hommes au voile. — Les Berbers à Séville. — Succès des chrétiens. — La clef de l'Èbre. — Triomphe des disciples du mahady. — Abd-el-Moumen. — Les héritiers de l'empereur de Castille. — Les Castro et les Lara. — Estève Illan. — La tour de l'église de Saint-Romain de Tolède. — Les hordes du désert. — Désastre d'Alarcos. — Le serment du roi. — Les sauterelles de Barca. — Mohammed Yacoub. — L'armée innombrable. — L'hirondelle de Salvatierra. — Croisade chrétienne. — Chant de guerre des troubadours. — Les vilains nègres d'outremer. — Les défilés de la sierra Morena. — Le berger. — La tente rouge. — Bataille de Tolosa de las Navas. — L'arrêt de Dieu.



UN marabout, nommé Abou-Abdallah-ben-Thomrout, fils d'un allumeur de mosquée, et se disant le mahady, ou douzième pontife qu'attendent les musulmans, avait fondé la secte des unitaires croyants en un seul Dieu, et, par ses armes et celles d'Abd-el-Moumen, son disciple, renversé le trône africain des Almoravides. Abd-el-Moumen, achevant glorieusement cette révolution, s'empara de Maroc en 1149, et noya la dynastie de Youssouf-ben-Taschfin dans le sang de ses derniers rejetons. Travaillés par d'autres sectaires, mais dans le sens de l'indépendance andalouse, les musulmans d'Espagne s'étaient soulevés sur tous les points pendant ces mouvements. En un clin d'œil, l'insurrection se propagea comme le feu activé par un vent d'orage. Séville, Cordoue, Alméria, Malaga chassèrent les walis almoravides et se prononcèrent avec le même ensemble et le même acharnement contre la domination africaine. Presque seul au milieu de l'Espagne arabe, car Murcie et Valence n'avaient pas tardé à se détacher des hommes au voile, Yahya-ben-Ganyah faisait bonne contenance avec les débris de ses troupes, et ne désespérait pas de réduire l'insurrection, lorsque le sectaire Ahmed-ben-Cosaï, le boute-feu de cette guerre civile, se voyant pressé trop vivement, implora l'appui des disciples du mahady ou Almohades.

Bien que très-occupé alors au siége de Maroc, qui ne lui permettait guère de diviser ses forces, Abd-el-Moumen fit cependant passer dix mille Berbers dans la Péninsule. Avec ce secours, Ahmed s'empara de Séville, où étaient rentrés les Almoravides. Profitant de l'anarchie qui dévorait l'Espagne arabe, les chrétiens levèrent leurs bannières, mais en commettant toujours la faute d'agir isolément et dans un but personnel. L'empereur de Castille, par exemple, uni aux Génois, aux Pisans et aux comtes de Montpellier et de Barcelone, se jeta sur Alméria, nid de pirates, qui fut forcé le 17 octobre 1147. Le roi Alonso de Portugal s'emparait, pendant ce temps, de Lisbonne; et, à la fin de l'année suivante, Raymond de Barcelone arrachait enfin la vieille clef de l'Èbre, Tortose, des mains de l'émir de Valence.

Le prophète africain répondit à ces chants de victoire par l'envoi de nouvelles troupes, et bientôt ce qui restait du parti almoravide fut écrasé sous les pieds des chevaux de ces fanatiques, et l'illustre chef de Fraga battu et décapité. En 1148, on récita la khotba, ou prière publique, pour Abd-el-Moumen, dans la mosquée de Cordoue, et dix ans plus tard, de Jaen à Séville et d'Alméria à Grenade, on n'entendait plus que son nom dans tous les alminbars[1]. Avant de fermer les yeux, le 21 août 1157, à la lumière de ce monde, l'empereur de Castille vit la ruine des hommes au voile, tombés avec Grenade, leur dernier boulevard, et le triomphe des disciples du mahady.

Il laissait deux héritiers, qui, ainsi qu'il l'avait réglé impolitiquement lui-même dans son testament, se partagèrent l'empire. Sancho, l'aîné, eut la Castille et les provinces qui en dépendaient, et Ferdinand, Léon et la Galice. Sancho tenait de son père par le cœur, et n'était point trop inférieur à la tâche impériale, comme l'avait prouvé le double choc de son armée contre les Navarrais et la fermeté sage avec laquelle il sut ramener au respect dû à sa suzeraineté son frère et le roi de Portugal. Son règne, malheureusement, dura trop peu. Un an et douze jours après son couronnement, on l'ensevelissait, à côté de son père, dans la grande église de Tolède.

1. Chaires.

La sagesse humaine se flatte de tout prévoir, et il arrive presque toujours que les événements tournent dans un sens opposé les mesures qu'elle avait crues infaillibles. Afin de prévenir les troubles féodaux, Sancho avait maintenu pour quinze ans les nobles dans leurs honneurs[1]. Cette décision, par laquelle il pensait attacher les grands à son fils, qui n'avait que quatre ans, donna, au contraire, aux ambitieux un prétexte plausible de sédition et de désordres.

Parmi les grandes maisons de Castille se distinguaient par leurs richesses, l'étendue de leurs fiefs, l'ancienneté de leur race, les alliances, le nombre de leurs créatures et les hautes charges qu'elles avaient remplies, celles de Castro et de Lara. Jaloux de la préférence accordée à leurs rivaux, dont le chef, Guttierez Fernandez, avait été nommé régent du royaume et tuteur du jeune Alonso, les trois frères Lara, don Manrique, don Alvar et don Muñez, protestèrent contre le testament du roi et réclamèrent la garde et la tutelle de son héritier. On s'arracha cet enfant à main armée, et le roi de Léon, son oncle, arrivant comme un voleur au milieu de ces discordes, s'empara de la Castille et y régna jusqu'en 1166.

A cette époque, ceux des grands qui lui étaient restés fidèles l'engagèrent sous main à revendiquer sa couronne, et promirent de l'appuyer, en haine des Castro. Suivi seulement de ses officiers palatins, le jeune prince, alors dans sa douzième année, se porta sur Avila, qui ouvrit ses portes et lui donna une garde de cent cinquante chevaux. Avec cette petite troupe, il alla résolûment à Tolède. Estève Illan, un des principaux de la ville et ennemi personnel de Fernand de Castro, qui en était gouverneur, avait promis sur sa tête de rendre sa capitale au jeune roi, pourvu qu'il vînt seul, et il tint parole.

Cet Illan avait fait construire à ses frais, dans la partie haute de Tolède, l'église de Saint-Romain. Il introduisit une nuit Alonso dans la tour qui servait d'ornement et de défense à la basilique, arbora la bannière royale, et fit savoir au peuple que le souverain était dans ses murs. La population se soulève à cette nouvelle, court aux armes, le parti des Castro est culbuté, et Alonso rentre triomphalement dans sa ville, aux acclamations de tous, le ven-

1. On appelait ainsi les terres données en fief sous condition d'hommage.

dredi 26 août 1166[1]. Dix ans plus tard, délivré enfin de ses embarras intérieurs, il rentrait dans la voie de ses pères et assiégeait Cuença avec le roi d'Aragon. Les Almohades commençaient à reculer devant la croix. En 1184, Youssouf, fils d'Abd-el-Moumen fut surpris et tué dans son camp auprès de Santarem. Cet échec était comme une flèche dans le cœur des Maures. En 1195, Yacoub, l'un de ses dix-huit fils et son successeur, passa en Espagne avec une armée innombrable et l'élite des cavaliers de l'almagreb. Les Africains abordèrent l'armée d'Alonso le 19 juillet 1195 dans les plaines d'Alarcos, entre Cordoue et Calatrava. Les chrétiens furent taillés comme les branches de l'arbre et broyés comme le grain sous la meule par cette multitude, qui ne comptait pas moins de cent mille cavaliers et trois cent mille fantassins. Dieu, disent les auteurs arabes, envoya sa terreur dans l'âme d'Alonso. Il s'enfuit, laissant tous les siens pris ou couchés sur le champ de bataille, sans rien emporter avec lui que la bride de son cheval.

Arrivé à Tolède, il rasa sa tête et sa barbe, tourna sa croix du haut en bas et jura de ne pas dormir dans un lit et de ne pas remonter à cheval qu'il ne fût vengé. La déloyauté des rois de Léon et de Navarre recula cette légitime vengeance. Le voyant presque sans soldats, ils se jetèrent sur lui pour l'achever. Forcé de faire une trêve avec les Africains pour soutenir cette guerre impie, il ne put songer à tenir son serment qu'en 1209. Alors il releva sa bannière, si cruellement humiliée dans les champs d'Alarcos. En apprenant que les infidèles avaient osé reparaître en armes dans l'Andalousie, Mohammed Yacoub, le nouvel émir, précipita, pour en finir, l'Afrique entière sur l'Espagne. Pendant deux mois, les hordes berbères, aussi nombreuses que les grains de sable du désert, ne cessèrent de traverser le détroit. Quand les navires s'arrêtèrent enfin, les milices africaines, réunies à celles d'Andalousie, formaient une masse de cinq cent mille combattants.

Cette multitude, qui eût inondé la Castille et reflué peut-être jusqu'aux Pyrénées, noyant tout dans ses flots barbares, épuisa sa première ardeur contre les murs de Salvatierra. Mohammed resta si longtemps devant cette petite forteresse, bâtie comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher, qu'une hirondelle y pondit et s'en-

1. Mariana, *De Rebus Hispania*, t. II, p. 584

vola avec sa couvée avant qu'il l'eût prise. Alonso profitait du répit pour réunir tous les Castillans en état de porter les armes. Comprenant enfin la nécessité de l'union, les rois d'Aragon et de Navarre avaient promis de lui amener leurs hommes, et Roderic, l'archevêque de Tolède, prêchait la croisade dans la France du nord, tandis que les troubadours enflammaient par ce chant de guerre l'ardeur de celle du midi :

« Ne laissons pas nos héritages, nous qui sommes assis sur le grand rocher de la foi, à ces vilains nègres d'outre-mer. Avant que le péril nous touche, secourons les Portugais, les Galiciens, les Castillans, les Navarrais et les Aragonais. C'est à cause de nos péchés, seigneurs, que s'élève la puissance des Sarrasins. Voici le roi de Maroc qui défie tous les rois chrétiens avec ses Andalous et ses Arabes armés contre la croix.

« Il a mandé tous ses caïds mahométans, Maures, Goths et Berbères. Petits et grands, faibles et forts, tous sont sous sa bannière. La pluie ne tombe pas plus épaisse que cette foule qui couvre les champs et n'y laisse ni rameau ni racine.

« Ces maudits croient dans leur orgueil qu'ils vont conquérir le monde. Marocains et Mozabites nous crient déjà en se moquant : Français, faites-nous place. A nous est Provence, à nous est Toulouse, à nous est tout le pays jusqu'au Puy. Jamais on n'ouït plus grave injure de ces chiens perfides sans loi.

« Empereur, prêtez l'oreille; prêtez l'oreille, roi de France, et vous, ses cousins, et toi, roi d'Angleterre, comte de Poitiers, allez secourir le roi d'Espagne!

« Quand ils verront les barons croisés, leur audace s'évanouira. Vos épées rompront les rangs, trancheront les mains et les têtes de ces chiens maudits, vous partagerez un butin splendide, et Dieu sera honoré et servi où l'on adore Mahomet[1]. »

A la voix des troubadours et de l'archevêque de Tolède, plus de

1. Totz los Alcavis a mandatz
Masmutz, Maurs, Gotz e Barbaris
E no i reman gran ni mesquis
Que totz nols' ayon ajostatz
Onc pus menut ayga non ploc...
(Gavaudan le Vieux, Mss de la Bibliothèque impériale, n° 7226.

cinquante mille hommes franchirent les Pyrénées. De Tolède, où ils avaient campé dans les jardins et les prairies du Tage, les chrétiens, divisés en trois corps, partirent le 20 juin 1210 pour aller au-devant des Berbers. Ils les rencontraient, vingt-trois jours plus tard, dans la sierra Morena. Averti de l'arrivée de l'ennemi, Mohammed, l'homme au turban vert, avait occupé fortement le puerto ou défilé de Losa, dans lequel mille hommes pouvaient arrêter une armée. Son dessein, dit Cardonne, était ou de forcer les croisés à une retraite honteuse ou de les attaquer avec avantage, s'ils osaient s'engager dans ces défilés.

L'alternative était cruelle. Les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre, le frère de celui de Léon et les principaux chefs d'une armée qui représentait la chrétienté tout entière s'assemblèrent pour tenir conseil. Pendant qu'on délibérait, un berger se présenta devant les princes et offrit de guider l'armée par un chemin connu de lui seul, et de l'amener sans danger sur la cime de la chaîne. Il tint parole, et, au point du jour, qui fut bien surpris? ce fut l'émir, en voyant campés devant lui ceux qu'il croyait en pleine retraite. Rompus de fatigue, les chrétiens restèrent deux jours dans leurs retranchements; mais, le troisième, ils levèrent les bannières.

Apercevant ce mouvement, l'émir fit déployer sa tente rouge sur une hauteur pour donner le signal du combat, et s'assit à l'entrée sur un bouclier, ayant devant lui son cheval et tout autour les rangs serrés de sa garde noire, qui l'enfermaient dans un triple cercle de lances. En avant se déroulaient les lignes innombrables de l'armée, avec les bannières et les tambours. C'était Saïd, le fils de Djamaa, qui avait le commandement. Les chrétiens s'avancèrent en masses compactes et sombres comme des essaims de sauterelles. Ils vinrent se heurter d'abord contre les cent soixante mille volontaires du Magreb, les enveloppèrent dans leurs escadrons et en firent un horrible carnage. Tous ces braves musulmans reçurent la couronne du martyre et tombèrent jusqu'au dernier, après avoir admirablement combattu.

Après ce succès, les chrétiens chargèrent avec un redoublement de furie les Almohades et les Arabes du désert, qui faisaient des prodiges de valeur. La victoire était incertaine. A ce moment, et lorsque les combattants étaient couverts des deux côtés de sang et

de poussière, les caïds d'Andalousie, qui ne pouvaient pardonner au grand-vizir sa défiance et le meurtre de l'un des leurs, tournèrent bride tout à coup avec leurs cavaliers, et quittèrent le champ de bataille. Découverts par cette défection, les Almohades, sur qui tombait tout le poids du combat, commencèrent à fléchir. Les chrétiens, s'en apercevant, avancèrent alors en masse avec de grands cris, et les écrasèrent. Cette dernière charge les porta jusqu'à la tente de l'émir, où ils s'arrêtèrent court, malgré leur ardeur, devant le triple mur de fer que formaient les lances des nègres. Mais la halte ne fut pas longue. Retournant leurs chevaux fougueux, ils les forcèrent à reculer sur les lances et enfoncèrent la ligne circulaire des gardes.

Impassible pendant ce temps, l'émir se tenait toujours sous sa tente rouge et murmurait tranquillement :

« Dieu seul vrai, et Satan, perfide ! »

Des dix mille noirs de sa garde, il n'en restait plus que quelques centaines, et il ne bougeait pas, bien qu'il vît luire les lances des chrétiens. Dans cet instant suprême, un Arabe du désert, se présentant devant lui avec sa cavale, qu'il tenait par la bride :

« Jusques à quand resteras-tu assis, lui cria-t-il, ô prince des croyants? L'arrêt de Dieu est prononcé, et sa volonté accomplie. Les musulmans sont vaincus. Prends cette cavale, qui n'a jamais manqué à celui qui la monte, et puisse Dieu te délivrer, car dans ton salut est la sécurité de tous. »

Mohammed, sortant de sa torpeur, se mit en selle; l'Arabe prit son cheval, et tous deux disparurent dans les flots épais des fuyards[1]. Le carnage dura jusqu'à la nuit. Les chrétiens ne s'arrêtèrent que lorsque la moisson humaine manqua à leurs épées. Ils avaient tué tant d'Africains, qu'on chargea deux mille mulets des flèches ramassées sur les champs de bataille, et que les débris des lances seuls alimentèrent les feux de l'armée pendant deux jours et deux nuits.

Telle fut la célèbre bataille de Tolosa de las Navas, date funeste pour les croyants, qui, ainsi que le remarque Abd-el-Halim, perdirent ce jour-là, avec leur assurance, l'étendard de la félicité.

1. Y hugueron envueltos en el tropel de la gente que huia... (Conde, *Historia de la dominacion de ios Arabes en España*, parte III, p. 422-423-424.)

CHAPITRE XX

DON JAYME EL CONQUISTADOR.

Mort de Pedro II. — Son fils Jayme. — Le roi et le vassal. — Anarchie de Castille. — Le roi de Léon. — Les Lara. — Le serment de Jayme. — La barbe du wali. — Portrait du Conquérant. — Le conseil de Pierre Martell. — Cortès de Barcelone. — L'aide du clergé et des barons. — Serment des Ricos Hombres. — La croix de Jayme. — Froideur des Aragonais. — Cortès de Lérida. — Ramon de Plegamans et les capitaines. — Départ de la flotte et débarquement à Santa-Ponza. — Le premier combat. — *Le Muley*. — Bataille de Port-au-Pi. — Bravoure des Béarnais. — Mort des Moncade. — Le chevalier au visage sanglant. — Siége de Palma. — Assaut du 31 décembre. — Conquête des Baléares. — Zeyan à Valence. — Les Almogavares. — Prise de Cordoue. — Le Puy de Sainte-Marie. — Guillem d'Entença. — L'aide de Dieu. — Le choc des braves. — Mille Maures pour un chrétien. — Le serment du roi. — Siége de Valence. — La croisade de 1238. — Le pacte et la sauvegarde. — Conquête de Valence. — Sortie des Moslems. — Les nobles colons.



S'il y avait eu la moindre intelligence dans la tête des hommes qui gouvernaient alors l'Europe méridionale, les chrétiens auraient profité de la victoire du Muradal ou de Las Navas pour écraser le mahométisme espagnol, à bout de force et de courage, et pour le rejeter violemment sur la terre africaine. Au lieu d'y pousser les princes chrétiens, la papauté, plus préoccupée de son intérêt particulier que des grandes destinées du christianisme, usait toute son énergie et tout son pouvoir dans une œuvre de vengeance et de barbarie, la croisade contre les Albigeois.

Ces réformés méridionaux, qui eurent le tort de vouloir montrer la lumière en des siècles de ténèbres, et l'imprudence, poussés par le mouvement des idées de 1200, de protester, comme toute la France du sud, contre les scandales, les usurpations, les crimes et l'ignorance de l'Église, du pape et des moines, avaient été voués à l'extermination. En flattant l'avarice des barons du nord de l'espoir d'une riche proie, Rome était parvenue à soulever des masses aveugles, qui se ruaient sur le midi avec la rage et la férocité des Huns et des Hérules. Le généralissime de ces bandits, Si-

mon de Montfort, était un de ces comtes mendiants, qui, bien qu'il eût un pied en France et l'autre en Angleterre, dans les deux seigneuries de Montfort et de Leicester, brûlait d'échanger ses landes d'outre-mer et ses genêts de Bretagne contre un riche fief provençal.

Devenu maître, par l'assassinat du vicomte, de Béziers et de Carcassonne, il menaçait de s'emparer de tout le Languedoc. Le roi d'Aragon, Pedro II, qui était seigneur de Montpellier et suzerain des deux villes conquises, finit par s'alarmer de cette fougueuse ambition, et résolut d'intervenir. Certes, son orthodoxie ne laissait pas prise au soupçon. En montant sur le trône, au grand scandale de ses peuples et de ses barons, il s'était déclaré à Rome vassal et feudataire du Saint-Siége. Mais, son dévouement à l'Église n'allant pas jusqu'à souffrir qu'on le dépouillât de ses fiefs, un an après la bataille de Las Navas, il marcha contre les croisés, bourreaux des Albigeois. Écoutez maintenant le récit de son expédition, fait par un écrivain méridional, qui peint avec d'admirables couleurs, parce qu'il fut contemporain et témoin oculaire :

« Au Capitole s'en va le comte de Toulouse. Il dit et annonce aux bourgeois que le roi d'Aragon est arrivé; qu'il a amené ses vassaux, que ses tentes nombreuses et pressées sont plantées sous Muret, et qu'il y tient les Français assiégés. Portons-y, ajoute le comte, nos pierriers et nos arcs turquois, et quand la ville sera prise, nous tournerons vers Carcassonne, pour recouvrer le pays, si Dieu nous le permet.

« — Tout cela est bien, seigneur comte, lui répondirent les bourgeois; mais durs et terribles sont ces Français. Ils ont de fiers courages et des cœurs de lions, et sont fortement courroucés, à cause de leurs compagnons, que nous avons si malmenés et tués sur les collines. Arrangeons-nous donc de façon à n'avoir pas du pire!

« Là-dessus les braves corneurs s'en vont cornant l'ost (armée) par la ville. Que tous, proclament-ils, aient à sortir bien équipés et bien armés pour aller tout droit à Muret, où est déjà le roi d'Aragon!

« Voilà que par les ponts sort tout le peuple de la ville, chevaliers et bourgeois. Tout d'une traite ils arrivent devant Muret, où

ils devaient perdre leur bagage, tant de belles armures et tant de vaillants. Ce qui fut grand dommage, si Dieu et ma foi me sont en aide, et bien moins en valut le monde!

«Le monde entier en valut moins en vérité. Mais apprenez comment la chose se passa. Auprès du bon roi d'Aragon, campèrent le comte Raymond et tous ses barons, les bourgeois et la commune de Toulouse. Ceux-ci ajustent et dressent les pierriers, et battent Muret à l'entour et de tous côtés et si fort que dans le faubourg ils entrent tous ensemble et forcent les Français à se jeter dans le château. Voici un messager qui se présente ensuite devant don Pedro, et lui dit :

« — Sachez, seigneur roi, et tenez pour vrai, que les hommes de Toulouse ont pris la ville, si vous le permettez, assailli les maisons, tranché les barricades et contraint les Français à se réfugier au château.

«Quand le roi apprit cette nouvelle, il secoua la tête. Allant trouver les consuls de Toulouse, il les admoneste et leur dit de laisser en paix les hommes de Muret.

« — Nous ferions, leur dit-il, grande folie de les prendre, car des lettres scellées m'annoncent que Simon de Montfort doit demain entrer ici en armes. Quand il y sera enfermé et que mon cousin Nuñez m'aura rejoint, nous cernerons la ville de toutes parts et prendrons à la fois les Français et tous les croisés. Si nous prenions maintenant ceux qui sont dans Muret, Simon s'enfuirait dans les autres comtés et nous perdrions le double du temps à le poursuivre. Le mieux donc est qu'ils entrent : ensuite nous tiendrons les dés et nous ne les quitterons plus que la partie ne soit à nous.

«Les donzels des Capitouls vont dire alors au conseil principal de faire sortir la milice et d'enjoindre à chacun de retourner aux tentes, parce qu'ainsi l'ordonne le bon roi au cœur impérial. Les hommes de Toulouse, quand ils entendent cet ordre, sortent tous ensemble et s'en vont à travers les tentes chacun à son feu. Là, petits et grands se mettent à manger et à boire, et à peine avaient-ils mangé qu'ils virent au haut d'une côte venir le comte de Montfort avec sa bannière et beaucoup d'autres Français, tous à cheval.

«La rivière resplendissait comme un lac de cristal de l'éclat des épées et des heaumes, et, par saint Martial! je vous le jure, jamais en si petite troupe on ne vit si braves vassaux. Ils entrent à Muret par le marché et vont à leurs albercs (logis), où ils trouvent assez de vin, de pain et de viande.

«Le lendemain, aux premiers rayons de l'aube, le roi d'Aragon, le comte de Toulouse et ceux de Foix et de Comminges, Hugues le Sénéchal, tous les autres chefs, les capitouls de Toulouse et leurs officiers se réunirent en parlement dans un pré, et le roi parla le premier, car il était bon et gent parleur.

« — Écoutez bien, seigneurs, dit-il, ce que je veux vous démontrer. Simon de Montfort est là-dedans et ne peut plus nous échapper. Sachez tous qu'il y aura bataille avant la nuit, et qu'il faut songer à bien commander et à frapper de grands coups, car les Français, seraient-ils dix fois plus nombreux, nous leur ferons tourner visage.

« — Seigneur roi d'Aragon, reprit le comte de Toulouse, écoutez quel est mon avis. Je voudrais qu'on dressât autour des tentes des barrières assez fortes pour arrêter les cavaliers, et, si les Français nous y venaient assaillir, nous les accablerions d'une grêle de traits et pourrions les déconfire bien plus facilement ensuite.

« — Moi, je n'aime pas déjà trop, s'écria hardiment Michel de Luz, que le roi d'Aragon délibère; mais j'aime bien moins, seigneur comte, l'avis d'un lâche qui se laisse déshériter.

« — Faites comme vous voudrez, seigneurs, répondit le comte de Toulouse. Avant la nuit nous verrons bien qui pliera le dernier ses tentes.

« Là-dessus, on crie aux armes, et tous vont s'armer. Ils éperonnent jusqu'aux murs de la ville, y refoulent les Français et lancent leurs épieux à travers la porte. Du dedans et du dehors, on bataille sur le seuil. Lances et dards sifflent, s'entre-choquent et font couler tant de sang que la porte en est toute vermeille.

«Ceux du dehors, ne pouvant entrer dans la ville, s'en retournent droit à leurs tentes, et les voilà tous ensemble assis à dîner. Simon de Montfort fait alors crier par tout Muret de seller les chevaux, afin de voir s'il ne pourra pas surprendre ceux d'Aragon et de Toulouse. Il ordonne que tout le monde se réunisse à la porte

de Salas, et quand ses chevaliers y sont, il sermonne en ces termes :

« — Seigneurs barons de France, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que nous sommes venus ici nous mettre en péril. Je n'ai fait toute cette nuit que réfléchir; mes yeux n'ont eu ni sommeil ni repos. Or, voici ce que j'ai trouvé, à force d'y songer. Il nous faut suivre ce sentier et marcher droit aux tentes, comme pour livrer bataille. S'ils sortent pour nous assaillir et que nous ne puissions les chasser du camp, il ne nous restera plus qu'à nous enfuir à Auvillar.

« — Allons essayer cela, dit le comte Baudouin, et, s'ils sortent du camp, pensons à bien tailler; mieux vaut tomber avec gloire que vivre en mendiant!

« Là-dessus, l'évêque Folquet leur donne sa bénédiction, et Guillaume des Barres se met à leur tête. Il en fait trois corps de bataille, l'un par l'autre appuyés. Pennons flottants et bannières déployées, ils vont droit aux tentes à travers le marais. D'écus, de heaumes dorés à or battu, de hauberts et d'épées la prairie étincelle.

« Quand le bon roi d'Aragon les aperçoit, il les attend avec un petit nombre de compagnons. Les hommes de Toulouse accourent aussi en foule, sans écouter ni roi ni comte, et sans savoir de quoi il s'agit, jusqu'au moment où les Français arrivent, qui s'élancent là où le roi était inconnu. Il a beau s'écrier : Je suis le roi! personne ne l'entend, et il est si mortellement frappé et navré que son sang coule jusqu'à terre, et qu'il tombe là étendu mort. Les seigneurs, le voyant tomber, se crurent perdus : qui fuit deçà, qui fuit de là. Nul ne se défend. Les Français leur font si rude guerre que celui qui leur échappe vivant se croit par miracle sauvé [1]. »

1. Tuit s'en van á las tendas per meias las palutz
Senheiras desplegadas é l's penos destendutz.
E d'ausbercs e d'espazas tota la prasda lutz...
El' bos reis d'Arago cant los ag perceubutz
Ab petits companhos es vas lor atendutz...
El escrida eu so l'reis! mas no i es entendutz.
E fo si malament e nafratz e ferutz
Que per meia la terra s'es lo sanc espandutz

Par un singulier hasard, qui tenait aux mœurs du temps, Jayme, le fils du roi, était dans les mains de Simon de Montfort. Le général de la croisade l'élevait pour en faire son gendre, quoique l'enfant n'eût que cinq ans. Les deux frères de don Pedro espéraient bien que son cercueil leur servirait de marchepied pour monter au trône; mais ils avaient compté sans la noblesse et le clergé. Réunis pour échapper aux prétentions ambitieuses des infants, les prélats et les barons obtinrent du pape une bulle enjoignant à Montfort de leur remettre Jayme, qui fut reconnu à Lérida vers la fin de 1214 dans l'assemblée générale de la nation. Les Aragonais avaient confié leur roi à Guilhem de Montredon, grand-maître des Templiers. En 1217, trouvant que son oncle Sancho, procureur général du royaume, abusait du pouvoir au détriment de son neveu, ils le tirèrent du château de Monçon, où il vivait comme un captif, et, quoique l'irascible Sancho eût menacé de teindre en rouge tout le chemin de Monçon à Saragosse, ils l'émancipèrent à la pointe de leurs lances.

Dix ans se passèrent ainsi dans les luttes armées contre ses oncles. Quand il eut secoué, avec l'âge, le poids de cette double tutelle, il essaya son épée contre les Maures de Valence, qui achetèrent la paix, et sa lance contre les barons, toujours indociles ou à moitié rebelles. Le plus dangereux de ces ricos hombres, Pedro de Ahones, osa mettre, pour l'en frapper, la main à son glaive. Jayme le retint de son poignet de fer, et, lorsque les amis du vassal l'eurent forcé à lâcher prise, il se mit, avec quatre chevaliers seulement à la poursuite du rebelle, lui traversa la poitrine d'un coup de lance, et dit froidement en recevant le vaincu expirant dans ses bras :

« Pedro, en male heure vous êtes né ! »

Ses barons, qui, soit par esprit de corps, soit pour éprouver leur jeune roi, étaient restés paisibles spectateurs de cette lutte, applaudirent à sa valeur et se serrèrent tous autour de sa bannière.

E loras cazec mortz aqui totz estendutz.
Qui fug sa, qui fug là us no s'es défendutz...

(Wilhem de Tudela, *Cansos de la crozada contr' els ereges d'Albeges.* — Mss de la Bibliothèque impériale, fonds La Vallière, nº 91, autrefois 2708.

Une anarchie du même caractère agitait alors la Castille. La grande victoire de Las Navas n'avait eu pour résultat que la prise d'Alcaraz et d'Alcantara. Repoussé devant Caceres et Baeza, Alonso VIII meurt en 1214, ne laissant qu'un fils, Enrique Ier. Autour de cet enfant, âgé de onze ans, que deux femmes, sa mère Léonor et sa sœur Berenguela, essayèrent successivement de soutenir sur le trône, éclatent aussitôt les prétentions et les jalousies féodales. Les Lara réclament la régence et s'en emparent l'épée à la main. Le 6 juin 1217, une tuile détachée par le vent brise à Palencia ce jeune front qui devait porter la couronne. Berenguela profite de la mort de son frère pour faire proclamer Fernando III qu'elle avait eu du roi de Léon. Et ce misérable monarque se hâte de se tourner contre son fils et de se liguer avec les Lara. La mort, qui le surprit en 1219 à Compostelle, termina ces guerres impies et réunit sous le même sceptre Léon et Castille. De ce prince, comme d'Alonso VIII, il ne reste qu'un bon souvenir. Jaloux de ce que le roi de Castille avait fondé en 1209 l'Université de Palencia, il établit en 1220 celle de Salamanque, et révisa dans un esprit assez libéral pour l'époque les fueros de Léon.

Cependant Jayme d'Aragon, dont le jeune sang bouillonnait d'ardeur, songeait à s'illustrer par quelque entreprise éclatante. Le hasard, dit un historien catalan, lui en fournit l'occasion. Dans l'été de 1228, il dînait à Barcelone chez un bourgeois nommé Martell. En jetant les yeux sur la mer, il aperçut dans le lointain les îles Baléares, et demanda avec empressement comment on les nommait. Son hôte satisfit sa curiosité et lui apprit en même temps que les Maures qui les tenaient étaient, par leurs pirateries, le fléau des côtes et de la Méditerranée. Jayme s'engagea sur-le-champ par serment solennel à ne se regarder comme roi d'Aragon que lorsqu'il aurait conquis ces îles et tenu par la barbe le wali maïorcain. L'anarchie qui dévorait l'Espagne arabe lui rendait ce projet facile.

Après la chute des Almohades, l'Espagne arabe se trouva aussi morcelée et en proie aux mêmes divisions que l'Espagne chrétienne. Entre don Fernando, roi de Castille et de Léon, et Aben-Houd, le nouveau sultan de Grenade, d'Almeria, de Malaga et de Murcie, s'élevaient comme autant de blockhaus ennemis les émi-

rats de Séville, d'Arjona, de Denia et de Valence. Chacun de ces chefs musulmans, oubliant que la force est dans l'union, s'isolait avec soin dans un intérêt d'ambition aussi aveugle qu'égoïste, et, au lieu d'en redouter les suites, recherchait l'amitié des chrétiens. C'était élargir de ses propres mains la voie de la conquête. Dans l'automne de 1229, le roi Jayme d'Aragon, que les Maures appelaient *Gaymis*, en le maudissant, et qui fut surnommé par les siens *le Conquérant* (*el Conquistador*), fit entendre à Sidi-Mohammed, wali de Valence, qu'il allait entreprendre une expédition pour lui rendre les îles Baléares, dont le gouverneur s'était déclaré indépendant.

Dupe de cette ruse, assez grossière cependant, Mohammed fournit des secours au roi Jayme, et celui-ci mit à l'exécution de ce dessein si important pour les marchands de Barcelone, dont les corsaires maïorcains gênaient le commerce, toute la fougue et l'ardeur de son âge. Le fils de Marie de Montpellier n'avait pas encore vingt ans, et voici le portrait que nous ont laissé de lui ses biographes.

Le roi don Jayme fut un des hommes les mieux faits de ce siècle, car il était bien proportionné dans tous ses membres, et plus grand d'un palme que ses sujets. Il avait une belle tête, le teint blanc et aussi vermeil qu'un Flamand, le nez long et droit, la bouche grande, mais gracieuse, les dents blanches comme des perles, de beaux yeux bleus, des cheveux qui ressemblaient à des fils d'or, de larges épaules, la ceinture fine, les jambes et les cuisses fortes, et le pied large et bien cambré. Adroit à tous les exercices du corps et aussi agile à pied qu'à cheval, il excellait dans le maniement des armes, était fort, vaillant, libéral, humain et accessible à tous[1].

Avant de suivre l'avis de Pierre Martell, le riche négociant, qui l'avait convaincu le premier des avantages qu'offrait pour la Catalogne et son commerce la conquête de ces îles heureuses et si fertiles en vin, en blé, en fruits et en troupeaux, don Jayme, cherchant un prétexte et voulant mettre le droit de son côté, expédia une galère de quarante rames à Maïorque pour réclamer deux

1. Fue el rey don Jayme uno de los mas perfectos hombres que huvo en aquel siglo... (Bernard Desclot, *Historia de Cataluña*, p. 24 verso.)

vaisseaux catalans capturés par les Maures. Le wali, mal conseillé, refusa de les rendre, et fit une réponse injurieuse. A cet outrage, le sang bouillonna dans les jeunes veines de Jayme; il réunit les cortès à Barcelone, la veille de Noël 1228, et leur déclara que, fatigué des insultes des Maures, il avait résolu de les chasser des Baléares et de repeupler ces îles avec des chrétiens. A ces paroles énergiquement accentuées par un roi de vingt ans, nobles et prélats se regardèrent pleins d'émotion et de surprise. L'archevêque de Tarragone, se levant aussitôt, s'écria qu'une pensée si grande née dans un si jeune cœur ne pouvait être qu'une inspiration du Saint-Esprit; il se hâta d'ajouter qu'afin de seconder une entreprise digne de la valeur héréditaire des comtes de Barcelone et des rois ses prédécesseurs, il lui offrait 1,000 marcs d'or, cinq cents charges de froment, cent chevaliers bien armés et mille hommes de pied pourvus de machines de guerre qu'il s'engageait à faire nourrir pendant toute la durée de l'expédition.

Don Bérenguer de Palon, évêque de Barcelone, s'offrit aussi avec cent chevaliers et mille fantassins à sa solde. Celui de Girone et l'archidiacre barcelonais dirent qu'ils suivraient le roi, l'un avec trente chevaliers et trois cents piétons (*peones*), l'autre avec dix chevaliers et deux cents péons. Autant en promit le sacristain de Girone. Tous les autres abbés, prieurs, chanoines, moines, clercs et prêtres des autres églises offrirent leurs personnes et une foule de leurs hommes, qu'ils se chargeaient de payer et d'entretenir. Le frère Bernard Champani, chevalier du Temple, en son nom et au nom de son ordre, en s'applaudissant d'une guerre qui allait fournir aux templiers l'occasion de donner leur vie pour Dieu et la foi des chrétiens, dit qu'il suivrait le roi avec trente chevaliers et vingt arbalétriers montés et entretenus.

Les barons catalans ne furent pas moins généreux. Don Nuño Sanchez, comte de Roussillon et oncle du roi, s'engagea pour deux cents chevaliers et bon nombre d'hommes de pied; Pons Hugo, comte d'Ampurias, pour huit cents vassaux à cheval, vingt arbalétriers et mille fantassins; et don Guilhem de Moncade, vicomte de Béarn, pour quatre cents chevaliers. Ramon Bérenger d'Ager, Bérenger de Sainte-Eugénie de Torella répondirent de leurs montagnards, et il n'y eut comtes, barons, ni ricos hombres qui n'offris-

sent ce jour-là leurs bras et leur sang à leur seigneur pour une si noble entreprise. Tous jurèrent sur un missel de partir le jour de Notre-Dame d'août, et de ne pas tourner visage qu'ils n'eussent pris Maïorque[1].

Moins enthousiastes, à ce qu'il paraît, les députés des trois brazos[2] aragonais, convoqués pour le même objet à Lérida, avaient supplié le légat du pape, de passage en cette ville, de dissuader le roi de son dessein, et de l'engager à porter son effort du côté de Valence, promettant de le seconder énergiquement. Mais Jayme n'en voulut rien faire, et, pliant un cordon en forme de croix, il pria, au contraire, le cardinal de le lui coudre sur son pourpoint, comme signe de son inébranlable résolution. Le cardinal y consentit et pleura d'allégresse en lui donnant sa bénédiction et promettant une foule d'indulgences à tous ceux qui le suivraient à Maïorque. Malgré cette promesse, les Aragonais n'offrirent rien au roi et laissèrent tous les périls et tout l'honneur de l'entreprise à leurs voisins de Catalogne, dont l'élan était admirable.

Tous ceux qui avaient accompagné Jayme à Lérida, nobles et clercs, à commencer par l'évêque de Barcelone et son archidiacre, prirent la croix des mains du cardinal. Ensuite Jayme choisit pour capitan de la flotte Ramon de Plegamans, riche citoyen de Barcelone et habile armateur, et les deux chefs principaux de l'armée, Guilhem de Moncade et le comte de Roussillon, élurent leurs capitaines. Ceux de Guilhem, bons et vaillants aux armes, furent son cousin du même nom, Ramon de Solsona, Ramon de Tanya et Arnaud de Villar. Don Nuño avait pris Jauffre de Rocaberti, Olivier de Termes, Raimon du Canet, Gisbert de Barbera, Pons du Vernet, Pierre Arnaud de Montesquieu, Ruiz Castellan et deux illustres barons de Castille. Sous la bannière de Moncade marchaient Guilhem de Saint-Martin, Guilhem de Cerbellon, Ramon Alaman, Guilhem de Clermont, Hugo de Mataplana, Guilhem de San-Vicente, Ramon de Belloc, Bérenger de Centellas, Guilhem de Palafols et Bérenger de Sainte-Eugénie, la fleur de la chevalerie catalane et de l'esprit

1. Faheren aportar hun libre missal é juraren ho denant lo rey é lo rey atressi. (B. Desclot, *Historia de Cataluña*, p. 29.)

2. A la lettre, *bras*, qu'il faut traduire ici par *ordres*.

du temps, car la plupart étaient aussi bons troubadours que vaillants hommes d'armes[1].

L'armée s'embarqua dans le port de Salou, près Tarragone, le premier mercredi de septembre 1229, et, le lundi suivant, on prit terre à l'anse de Santa-Ponza. Les Béarnais de Moncade avaient débarqué les premiers. Un d'entre eux, nommé Bernard de Riou, gravit en chemise le plateau escarpé qui domine Santa-Ponza, et y planta au sommet sa lance, où flottait un pennon blanc. A la vue de ce signal, tous les navires firent voile de ce côté, et grande fut la hâte pour le débarquement. Les Maures rôdaient à cheval et en grand nombre sur la côte pour s'y opposer. Ils accoururent au galop, comptant bien jeter les infidèles à la mer. Mais Mahomet fut sourd à leurs invocations, et, ferme comme le granit, la bataille[2] des Béarnais reçut leur choc sans s'ébranler, et les renvoya à coups de lance, après leur avoir tué deux mille de leurs plus braves cavaliers.

Les chrétiens rendirent grâce à Dieu, se confessèrent, ouïrent messe; puis, quand ils eurent mangé et plié les tentes, ils s'armèrent et prirent le chemin de Maïorque.

Dans cette première rencontre, le jeune roi, qu'enflammait le bruit du combat, accourant à toute bride, suivi seulement de vingt-cinq barons aragonais, s'était lancé résolûment dans la mêlée. Il poussa si avant, et la foule était si compacte, qu'il se trouva bientôt seul avec trois chevaliers. Un Maure bien monté arrivait à ce moment sur lui au galop. Le roi lui cria de se rendre; mais le païen, secouant dédaigneusement la tête : « *Le muley* (non, seigneur), répondit-il en couchant sa lance. » Le seigneur de Lobera, voyant le péril, se jeta entre lui et Jayme, et reçut un tel coup de lance qu'homme et cheval roulèrent à terre. Se relevant tout étourdi, Lobera tira son épée et arrêta le Maure, qui ne voulut jamais se rendre, et fut tué par les autres Aragonais. On mit sa tête au bout d'une lance, et Jayme revint tout joyeux à son camp avec ce trophée[3].

1. B. Desclot, lib. I, p. 32.
2. Bataille, au moyen âge, équivalait à division.
3. Bernard Gomez, *De Rebus gestis Jacobi primi regis*, lib. VI. (*Hispania illustrata*, t. III, p. 434.)

Il y trouva un renfort de trois cents chevaux débarqués pendant l'escarmouche au port de la Poressa, et apprit en même temps, par un de ses ricos hombres, qui était allé à la découverte, que le wali occupait le port des Pins, dans l'intention évidente de lui barrer le passage. La jeunesse ne connaît pas d'obstacles. Jayme voulait attaquer sur-le-champ; mais ses barons lui représentèrent que le soleil allait se coucher, et qu'il était plus sage de remettre l'action au lendemain. Elle s'engagea au point du jour dans les conditions les plus défavorables pour les chrétiens. Au moment de marcher, le comte de Roussillon et celui de Béarn se disputèrent l'honneur de porter les premiers coups. Pendant cette discussion, où s'opiniâtrait de part et d'autre l'orgueil féodal, trois ou quatre mille de leurs vassaux, tranchant la question et partant sans ordre et sans chef, courent assaillir les Maures. Nombreux et massés dans une excellente position, ceux-ci eurent peu de peine à rompre cette multitude confuse. Le roi, monté sur sa jument et accompagné d'un seul chevalier catalan, nommé Rocafort, galopait inutilement de tous côtés, défendant d'avancer et criant d'attendre les capitaines. Sa voix se perdait dans le tumulte, et chacun n'en faisait qu'à sa tête.

Tandis que les Maures, fondant avec des cris terribles sur les vassaux débandés qui étaient venus les assaillir, les fauchaient comme l'herbe, un semblant d'ordre s'établit dans l'armée chrétienne. Le comte d'Ampurias, à la tête de l'avant-garde et des chevaliers du Temple, se porta sur le flanc droit de l'ennemi, en menaçant son camp, et Moncade attaqua l'aile gauche avec les Béarnais. Le brave vicomte avait compris que la clef de la position des Maures était un mamelon isolé, d'où ils pouvaient être tournés facilement. Aussi fit-il, pour s'en emparer, des prodiges de valeur et des efforts surhumains. Mais, écrasé par le nombre, car le wali y lançait à chaque instant des troupes fraîches, et le comte de Roussillon, sous prétexte de garder le roi, n'envoya pas un homme de renfort aux Béarnais, il y perdit la vie et sa bannière. Guilhem de Moncade, son frère, ses meilleurs chevaliers, Ugo de Villar, Ugo de Mataplana et huit autres barons de grand cœur étaient tombés à ses côtés. Le seul baron échappé au désastre parut tout à coup devant le roi, le visage en sang, les lèvres taillées par le cimeterre,

le front ouvert d'un coup de fronde, et, comme il ne put émettre que des sons inarticulés, Jayme, sans vouloir l'écouter, dit impatiemment que les vaillants ne quittaient pas le champ de bataille pour une blessure. Le baron regarda le roi, tourna bride en silence du côté de l'ennemi, et on ne le revit plus[1].

Après cette apostrophe, où éclatait bien la reconnaissance des princes, Jayme chevaucha vers le corps toujours immobile de don Nuño. De l'endroit où campait le comte, il aperçut Saïd-el-Coraïsi à la tête des siens et monté sur un cheval blanc. On portait devant lui une bannière rouge et blanche surmontée d'une tête humaine. Jayme s'élançait pour charger, mais trois de ses barons, saisissant les rênes de sa haquenée, l'arrêtèrent. On ne put l'empêcher pourtant de gravir à la tête d'une centaine de cavaliers armés à la légère le mamelon si vainement attaqué par Moncade. S'il l'eût fortement occupé, la journée pouvait être pour les chrétiens; mais, dans son inexpérience, il en descendit aussi vite qu'il y était monté. Les Maures, revenant en masse, refoulaient tout, et l'avant-garde, bien que composée des plus braves, recula devant l'orage de flèches et de pierres qui fondaient en sifflant sur elle. C'est alors que l'évêque de Barcelone, gourmandant le roi sur sa témérité, lui apprit l'échec de l'aile gauche et la mort de Moncade et de ses barons.

Après ce rude choc, qui avait fait couler un ruisseau de sang, les chrétiens reprirent leur marche dans la plaine, suivis de flanc et couverts d'outrages par les Maures, dont on entendit jusqu'à la nuit les défis et les vociférations. Jayme se dirigeait vers le port des Pins, pour ne pas s'écarter de sa flotte. Le jardin de l'émir s'étant trouvé sur son chemin, il y fit halte, car les hommes n'en pouvaient plus et les chevaux tombaient de fatigue. Il soupa dans la tente d'Olivier de Termes, l'ancien adversaire de Montfort pendant la croisade albigeoise, et, après souper, se rendit avec ses capitaines dans le pavillon où étaient les cadavres du vicomte de Béarn et de son frère. Des cierges brûlaient autour de ces corps sanglants et des prêtres y récitaient les prières des morts. Jayme fut reçu sous ce dais funèbre avec des cris et des sanglots; il mêla ses pleurs aux larmes des chevaliers et ses regrets aux lamentations

1. *Vida del rey D. Jayme*

des vassaux, et accompagna le lendemain ces preux à la tombe, où on les déposa jusqu'à la fin de la guerre avec toute la pompe possible, mais en silence, de peur que des manifestations trop bruyantes n'apprissent cette perte à l'ennemi.

Ce devoir funèbre rempli, on investit Palma de toutes parts, et les ingénieurs dressèrent leurs machines. Il y en avait quatre de grandeur ordinaire, outre la gate[1] envoyée au roi par le comte de Provence. Balistes et trabucs tendus sifflent et lancent une telle grêle de pierres que les murs en sont effondrés. Pour détourner cet orage et forcer les chrétiens à rouler ailleurs leurs machines, les Maures imaginèrent alors d'attacher leurs captifs tout nus à des croix qu'ils plantèrent sur le rempart battu par les trabucs. Ce moyen barbare, par bonheur, ne leur réussit pas. Les prisonniers exhortaient eux-mêmes les balistaires à tirer avec plus d'ardeur, et ceux-ci visaient si juste que les pierres volaient au but sans toucher ces infortunés. Plus heureux au dehors, les assiégés étaient parvenus à couper un ruisseau qui alimentait le camp de Jayme. Le roi lança de ce côté ses chevaliers, et le scheick Fatitah, auteur du coup de main, ne put résister aux lances roussillonnaises. Sa tête et celles de ses quatre cents compagnons, jetées par les trabucs dans la ville, apprirent lugubrement sa défaite aux Maures Mayorcains.

Ils ne se découragèrent pas. Secondés par des pluies torrentielles, qui détrempèrent le terrain pendant sept semaines et inondèrent les fossés, ils luttaient pied à pied, opposant trabuc à trabuc, poitrine à poitrine, et, contre-minant les travaux souterrains des Aragonais. Ces hardis montagnards, que rien ne rebutait, ne quittaient plus le pied du rempart; ils en trouaient tous les jours les fondements, et les pics retentissant sans interruption, la flamme s'élançant par gerbes de la place minée, qu'on bourrait ensuite avec de la laine arrosée d'huile et des fascines, le fracas des pans de mur s'écroulant entiers et comblant le fossé, tout annonçait au Coraïsi que l'heure de sa ruine était proche.

Malgré les douze brèches béantes au flanc de ses murailles, il restait ferme cependant, et tout son peuple était digne de lui. La

1. Grande machine sur roues en forme de mantelet, offensive et défensive.

résistance égalait partout la vigueur de l'attaque. Avançant lentement et les pieds dans le sang, les chrétiens montèrent trois fois aux remparts, et trois fois en redescendirent la lance aux reins.

Près de trois mois s'étaient passés en assauts inutiles. Les Maures de l'intérieur de l'île, encouragés par cet insuccès, se soulevaient de toutes parts, fermant les chemins de la mer et déjà coupant la retraite. Il fallait donc vaincre ou mourir. Les braves d'Aragon et de Catalogne eurent bientôt fait leur choix. Un dernier assaut fut résolu le jour même de Noël. Tous les chevaliers prêtèrent serment de ne pas reculer, de ne pas s'arrêter, fallût-il fouler aux pieds les corps de leurs frères, et de ne pas quitter la place qu'elle ne fût prise. Les machines avaient ouvert une brèche large de trente brasses. Le 31 décembre, les cavaliers la gravirent, précédés par un corps d'élite de cinq cents fantassins. Des masses énormes et compactes remplissaient les rues. On chargea tête baissée, et ces escadrons couverts de fer y firent avec leurs chevaux une trouée épouvantable. « Point de quartier ! » était le cri de ralliement. Quand il expira sur les lèvres des assaillants, las de frapper et hors d'haleine à force de carnage, vingt mille cadavres jonchaient les rues, les places et les maisons de Palma[1]. Trois campagnes achevèrent la soumission de Mayorque et la conquête de Minorque et d'Yvica. Les quatre schérifs qui la gouvernaient rendirent Minorque en 1232, et, trois ans plus tard, la bannière de Jayme flottait sur les tours d'Yvica.

Pendant que le Conquistador gagnait les Baléares, Sidi-Mohammed perdait Valence, d'où le chassa Zeyan-Abou-Giomaïl, son voisin de Denia. Heureux de ce prétexte d'intervention, car Mohammed, implorant son appui, s'était réfugié à sa cour et avait reçu le baptême, Jayme entra dans le royaume de Valence, conquit en dix mois vingt-cinq lieues de côtes, força et rasa cinq châteaux, et prit une douzaine de places. Au printemps de 1236, il occupait Enesa, qui n'est qu'à cinq lieues de la Huerta. Quand il vit les chrétiens

1. Zurita, *Annales de Aragon*, *Vida de don Jayme*. — Desclot, dans son *Histoire de Catalogne*, p. 51, prétend que les chrétiens ne perdirent que cinq hommes, *solo cinco christianos que estaran muertos en el fosso*.

si près, Zeyan humilia son orgueil, et, de deux maux prenant le moindre, s'empressa de reconnaître la suzeraineté d'Aben-Houd, le sultan de Grenade.

Aben n'aurait pas mieux demandé que de secourir son nouveau vassal; mais, d'un côté, Fernando le Saint le pressait avec ses Castillans dans l'Estramadure, et, de l'autre, un compétiteur redoutable, Mohammed-Alhamar (le Rouge), gagnait chaque jour du terrain dans les montagnes de Grenade. Il possédait même les deux seules forteresses conservées par les Maures sur la vallée du haut Guadalquivir, où les chrétiens tenaient tout, sauf Jaen et Arjona. L'audace de leur *adelantado*, retranché aux avant-postes de la frontière à Martos leur donna Cordoue. C'est à l'adalid d'Andujar, Domingo Muñoz, et à ses Almogavares que revint l'honneur de ce coup de main national.

Les Almogavares étaient des volontaires qui avaient pour unique métier de rôder toujours les armes à la main. Ils ne vivaient pas dans les lieux peuplés, mais dans les bois et les déserts, escarmouchant sans cesse avec les Maures, pénétrant dans le pays ennemi jusqu'à deux et trois journées de marche, s'embusquant et faisant du butin. Ils ramenaient ensuite leurs captifs sur les marchés chrétiens et les vendaient tant par tête. Endurcis aux privations, ils supportaient des fatigues auxquelles pouvaient seuls résister ces tempéraments de fer, car il leur arrivait souvent de se passer de pain pendant plusieurs jours et de se nourrir de racines, ou même d'herbe. Les Almogavares ne portaient pour tout vêtement d'hiver comme d'été qu'une *ropilla*, ou chemise très-courte, et des caleçons de cuir à pli de jambe. Leurs armes étaient l'*alfange*, ou épée large et mince suspendue à une courroie; la pique, ou lance courte, et deux dards. Ils mettaient dans un sac de peau de chèvre jeté sur l'épaule des vivres pour deux ou trois jours, une pierre à fusil et de l'amadou. Très-vifs, ardents et agiles à la course, ils formaient une excellente troupe d'éclaireurs. Presque tous sortaient des montagnes de la Catalogne et de l'Aragon. Ceux qu'on nommait *Golfines* étaient Galiciens ou des montagnes de Castille, et la plupart gentilshommes. La misère, le jeu ou le crime les avait jetés dans les rangs des Almogavares. En Castille, ils étaient tous à che-

ral et avaient au-dessous d'eux les *almocadens*, ou chefs des éclaireurs à pied [1].

Suivi d'une troupe de ces déterminés zouaves du XIII[e] siècle, dans la nuit du 8 janvier 1236, nuit d'affreuse tempête, Domingo Munoz escalada la tour d'Alvaro Colodro, ainsi nommée de l'Almogavare qui le premier y mit le pied, et il s'y maintint le lendemain avec cette poignée de braves contre toute la population de Cordoue, accourue en armes et frémissante de colère. Averti de ce trait d'audace, don Fernando le Saint, roi de Léon et de Castille, accourt avec tous les chrétiens qu'il peut grouper sous sa bannière. Ils étaient peu nombreux, à cause de la saison, de l'éloignement des fiefs, de l'indolence des seigneurs et de l'état des routes, défoncées par les pluies. Aben-Houd, au contraire, avait ses masses sous la main. Trompé, dit-on, par les faux rapports d'un transfuge, il hésita un ou deux jours à les lancer sur les chrétiens, et finit par se retirer. Dès lors, le triomphe de la croix fut certain. Aux cent cavaliers réunis à grand'peine par le roi se joignirent successivement les seigneurs, qui arrivaient lentement, un à un, avec leurs vassaux, l'élite des ordres militaires et les milices des communes. Bientôt les chemins furent couverts de chariots chargés de munitions, d'armes, de vivres et de ces longues files de bœufs et de moutons, sans lesquelles une armée ne se mettait jamais en mouvement.

Un mois après, le siége, limité d'abord au faubourg oriental (El-Scharkyah), embrassait la ville entière. Les Cordouans se défendirent vaillamment jusqu'à la fin de juin; mais, enfermés dans un cercle de fer qui se resserrait tous les jours et manquant de vivres, ils demandèrent à se rendre. Fernando le Saint ne voulut leur accorder que la vie et ce qu'ils pourraient emporter sur eux. Forcés par la famine de subir ces dures conditions, les croyants ouvrirent les portes de la ville bien-aimée des khalifes, et en sortirent tous, aux termes de la capitulation, le 29 juin, jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul. Il y avait cinq cent vingt-cinq ans que l'islam y régnait en maître. Aussi des larmes d'orgueil et de joie coulèrent de tous les yeux, quand on vit paraître sur le plus haut

1. B. Desclot, *Historia de Cataluña*, lib. II, p. 95.

minaret la croix et la bannière de Léon et de Castille. Tandis que les chevaliers arboraient ces deux emblèmes nationaux, le clergé, un évêque représentant le primat de Tolède en tête, montait en procession à la magnifique mosquée d'Abd-el-Rahman, la consacrait au culte catholique, après l'avoir purifiée avec l'eau et le sel, et des captifs rapportaient à Compostelle, sur leurs épaules, les cloches jadis enlevées de ce sanctuaire par Al-Mansor. A la voix du crieur appelant les chrétiens à venir repeupler la cité déserte, il accourut tant de colons de toutes les parties de l'Espagne, que bientôt, selon l'expression de Roderich, ce ne furent point les habitants qui manquèrent aux maisons, mais les maisons qui manquèrent aux habitants [1].

Depuis deux ans, le beau palmier d'Abd-el-Rahman ombrageait le sol, redevenu à jamais chrétien, de Cordoue, quand don Jayme le Conquérant, que le voisinage des Maures empêchait de dormir, entreprit de nouveau cette conquête de Valence, qui faisait battre tous les cœurs aragonais et catalans. Le royaume de Mayorque, échangé naguère contre le comté d'Urgel, lui était revenu par la mort de l'infant Pedro de Portugal, son gendre. Il disposait de forces considérables, et avait derrière lui le peuple et tous les grands corps de l'État, aussi *aheurtés* que lui à cette guerre. Aussi, en 1238, il n'hésita plus, et la commença brusquement par l'envoi d'un corps d'élite chargé de s'emparer d'une forte position, qui pût servir de pivot aux opérations de l'armée.

Deux de ses vaillants, Guilhem d'Entença et Guilhem d'Aguilo, franchissent à l'improviste la frontière avec soixante-dix chevaliers, trente frères au manteau blanc de l'ordre du Temple et de l'Hôpital, et deux mille hommes de pied, et, après avoir rasé la campagne, ils se retranchent sur un puy alors appelé de Cebolla, et situé à deux lieues de Valence. En apprenant que les chrétiens avaient osé s'établir à leurs portes, les musulmans de Valence et du royaume de Murcie se mirent à bourdonner de rage, comme des frelons. Ibn-Zeyan, le schérif de Valence, en devint noir de colère, et fit proclamer l'al-gihed dans toutes les mosquées. Tandis que tout bon musulman accourait à cheval ou à pied, il arriva

1 Roderich Toletanus, lib. IX, c. XVII. — *Chronique de Saint-Ferdinand*, id.

qu'un chrétien s'échappa la nuit des prisons de Valence et parvint à gagner le puy consacré par les Espagnols à la Vierge. Lorsqu'il fut sous la barbacane du fort, les sentinelles l'entendirent et le menèrent à leurs chefs, qui lui demandèrent s'il y avait du nouveau à Valence.

« Seigneurs, répondit-il, je vais vous dire ce que je sais. Le roi Zeyan a fait ajuster tous les Maures des royaumes de Valence et de Murcie, et demain matin ils seront tous ici, car ils pensent vous surprendre sans défense. »

Lorsque les chevaliers et ceux qui étaient dans le campement ouïrent cela, ils formèrent le cercle autour des chefs et tinrent conseil là-dessus. Le seigneur Guilhem d'Entença parla et dit que chacun pourrait proposer ce qui lui paraîtrait le mieux pour leur profit et l'honneur du roi. Il y en eut qui dirent alors qu'il serait bon d'abandonner le pays et de s'en aller. Mais Guilhem d'Aguilo leur répondit :

« Seigneurs, nous sommes ici venus pour l'honneur de Dieu et de Notre-Dame sainte Marie, afin que leur nom soit ici exalté, qu'on y célèbre le saint sacrifice, que cette gent mécréante soit détruite et confondue avec ses mahométeries, et que nous, qui ne sommes qu'une poignée, nous sauvions ici nos âmes. Quoique moins nombreux, cependant, nous serons plus forts, avec l'aide du Seigneur, et les déconfirons. Que chacun reste donc avec cœur ferme et sûr, car la bannière d'Aragon n'a jamais reculé et ne commencera pas aujourd'hui. Mieux vaut, d'ailleurs, mourir avec honneur que vivre dans la honte. Si nous mourons, nos âmes voleront vers Dieu, tandis que, si nous vivions avec déshonneur, nous perdrions à la fois le corps et l'âme [1]. »

Le vieux Bernard Guilhem d'Entença parla ensuite, et dit :

« Seigneurs, Guilhem d'Aguilo vous a fait entendre paroles de grande vérité, de grand sens et de grande noblesse, et chacun doit les mettre en son cœur. Bien est-il vrai que nous sommes ici petite compagnie de chevaliers et de servants; mais ayons bonne confiance en Dieu. Nous sommes pour lui, il sera pour nous. Prépa-

1. Bernard Desclot, *Historia de Cataluña*, lib. I, p. 50. — *Chronica ó commentari del gloriosissim invictissim rey En Jacme rey de Arago, de Mallorques, de Valencia, etc.*, id.

rons-nous du mieux que nous pourrons, et ordonnons notre bataille. Ces félons sont gens sans nombre qui viendront tout à coup et en désordre, car ils croient déjà nous tenir dans leurs mains. Or, voici ce que nous ferons. Nous avons quatre-vingts chevaliers couverts de fer, bons et sûrs. En chevaux de trait et mulets, nous avons bien deux cents bêtes. Il y a deux mille hommes de pied. Que ceux qui n'ont ni armures ni housses prennent leurs couvertures et les posent sur les chevaux de trait et les mulets. Montrons-leur le plus d'hommes montés que nous pourrons; nous aurons les pennons et les pavillons des trois galères qui nous ont apporté les vivres. Quand viendra le matin, je sortirai de la bastide[1] avec cinquante chevaliers et mille fantassins, et j'irai vers midi frapper sur les Sarrasins d'un côté.

« Tous les autres hommes de pied et de cheval seront avec Guilhem d'Aguilo et avec les frères de l'Hôpital et du Temple. Les autres servants, avec toutes les bannières et six paires de trompettes, se tiendront derrière le puy, et, quand nous serons bien mêlés avec les païens, débouchez du côté opposé à nous, toutes les bannières au vent, avec le plus de tumulte et de fracas que vous pourrez, et tombez sur les mécréants. En vous apercevant, ils croiront que c'est la bataille principale et que le roi nous vient en aide. Rompant alors les rangs, ils commenceront à fuir, et nous verrons à les charger et à férir sur eux. »

Ce plan réussit à merveille. Les Maures soutenaient trop bien la charge de Guilhem d'Entença, et l'avaient déjà entouré, grâce à leur multitude, d'une forêt de dards et de lances, lorsqu'ils entendirent sonner les douze trompettes vers le nord. Regardant alors de ce côté, ils aperçurent la troupe de Guilhem d'Aguilo, posté sur une colline avec tous les servants sur les mulets et les bêtes de trait derrière lui, et, voyant flotter la bannière royale et les pavillons des galères, ils crurent que c'était le roi lui-même à la tête de son *host*, et, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite si précipitamment qu'ils tombaient les uns sur les autres. Les chrétiens les poursuivirent bien une lieue et demie, frappant d'estoc et de taille. On en faucha une telle quantité que les chevaux étaient

1. Fort construit en bois.

rendus à force de fouler les cadavres. Le butin fut, comme la tuerie, immense, et bien faible la perte, car, pour un chrétien mort, il y avait mille Sarrasins[1].

Aussi effrayé que les fuyards, qui répandirent leur terreur à Valence, Ibn-Zeyan se hâta d'en faire murer les portes, sauf une, pour entrer et sortir, à pierre et à chaux. Jayme, en apprenant cette victoire, en fut *moult allègre*, et c'était raison (*e esser que u dech*); il vint en personne remercier ses preux, et fit publier la croisade pour le printemps suivant. Mais voilà que, six mois après, le vieux Guilhem d'Entença meurt dans sa bastide. Don Jayme s'y rend aussitôt pour réconforter la garnison, et la trouve grandement morne et dolente. Un frère prêcheur, vers le soir, vint l'avertir en grand secret que les chevaliers, désespérant de se maintenir dans la place, avaient résolu de l'abandonner, quand il serait reparti pour l'Aragon. Jayme passa une nuit des plus agitées; entre minuit et l'aube, il se tourmenta fort sur sa couche, en pensant à quels hommes peu faciles à manier il avait affaire. Sa résolution prise, toutefois, au jour il réunit les cavaliers devant l'autel de la Vierge, et leur tint ce discours :

« Barons, nous pensons bien que vous savez, comme tous ceux qui habitent l'Espagne, la grande grâce que le Seigneur fit à notre jeunesse en nous laissant prendre Mayorque et les îles. C'est par elle que nous avons pris Tortose et que vous êtes ici armés pour servir Dieu et votre roi. Maintenant, frère Pierre de Leyde est venu nous parler cette nuit, et nous a dit que la majeure partie d'entre vous voulait s'en aller, si nous partions. Nous nous en sommes étonné, car notre départ n'avait d'autre but que votre bien et le soin de notre conquête. Mais, puisqu'il vous pèse, nous allons vous ôter ce souci. Je jure ici à Dieu et sur cet autel, qui est celui de sa mère, de ne pas repasser le fleuve de Tortose[2] avant d'avoir pris Valence[3]. »

Fidèle à son serment, don Jayme établit son quartier à la Rusafah, investit la ville du fleuve blanc (Wad-al-Abyadh), le Guadala-

1. Por cada christiano dexaron mil Moros muertos. (Desclot, lib. I, p. 55.)
2. L'Èbre.
3. Que nos no passarem lo riu de Tortosa tro que Valencia hajam presa. (*Vie de D. Jayme*, écrite par lui-même, lib. III, c. LXXII.)

viar moderne, fortifie ses lignes, creuse des tranchées, dresse ses trabucs et jette une telle terreur dans l'âme d'Ibn-Zeyan que le wali lui fit proposer de lui livrer tous les châteaux élevés depuis le Guadaramar jusqu'à Tortose et de Tortose à Terruel, et de lui payer un tribut de 2,000 besans. Quoique cette proposition eût fait sauter et danser de joie, au dire du messager, son père et son aïeul, s'ils avaient eu si bonne aventure, Jayme la refusa, en répondant avec raison que, Valence prise, il aurait la poule et les poussins, et n'en poussa que plus vigoureusement le siége. Avec le printemps de 1238, les croisés arrivèrent en foule, comme les hirondelles. Il en vint d'Aragon, de Catalogne, du Languedoc, de la Provence et même d'Italie. L'archevêque de Narbonne, Pierre d'Amiel, et les évêques de Saragosse, de Barcelone, de Lérida, de Tortose avaient pris en cette occasion la croix et la cuirasse avec leurs vassaux. Ils étaient suivis de tous les grands-maîtres des ordres religieux : le grand-maître du Temple de Provence, ceux d'Uclès et de Calatrava, les commandeurs d'Alcanitz, de Montalvan et d'Oropesa, portant haut leur bannière blasonnée d'un chaudron, pour rappeler qu'ils nourrissaient leurs hommes. Quand toute cette multitude fut rassemblée sous les murs de Valence, on y compta, y compris les gens des communes de Terruel, Darroca, Catalayud, Saragosse, Lérida, Tortose et Barcelone, plus de mille chevaliers et soixante mille piétons (péons).

Résister à de telles forces était impossible. Les Maures se défendirent vaillamment six mois; mais la faim, plutôt que le fer, finit par les soumettre comme leurs frères de Cordoue. Ibn-Zeyan envoya un nouveau messager, et, le 28 septembre 1238, le Conquistador signa et firma de son sceau la convention suivante :

« Nous, James (Jacques), par la grâce de Dieu, roi d'Aragon et de Mayorque, comte de Barcelone et d'Urgel, et seigneur de Montpellier, promettons à vous, Zeyan, petit-fils de Lope et fils de Mordef, que vous et tous ceux de votre nation, hommes et femmes, qui voudront vous suivre, pourrez sortir de Valence en toute sûreté, emportant vos armes et tous les effets mobiliers qu'il vous plaira de prendre, sous la garantie de notre foi et de notre sauf-conduit, qui aura vigueur pendant vingt jours, à compter d'aujourd'hui. Nous voulons, en outre, et accordons que tous les Maures

qui désireront rester dans le territoire de Valence soient mis sous notre sauvegarde, en attendant qu'ils s'arrangent avec les maîtres du sol. De même, nous vous assurons une trêve de sept années, et, si elle était violée par quelqu'un de nos vassaux ou de nos hommes, et qu'il vous arrivât dommage, nous nous engageons à vous en faire faire ample et juste réparation [1]. »

En vertu de ce pacte signé par l'infant d'Aragon, son oncle, Sancho, son cousin, les principaux seigneurs de Catalogne et d'Aragon, et les évêques, Jayme entra dans la ville le jour de Saint-Michel. Jamais cortége plus imposant n'avait orné plus beau triomphe. Après Jayme venaient, montés sur de magnifiques chevaux richement caparaçonnés, la reine, le métropolitain de Narbonne et huit évêques espagnols, puis tous les barons et les ricos hombres, précédés de leurs bannières et avec leur gent. Dès que la bannière d'Aragon flotta sur la plus haute tour, le roi alla droit à la Rambla, descendit de cheval et, s'agenouillant du côté de l'orient, baisa la terre en pleurant de joie. Le troisième jour, tous les Maures sortirent, au nombre de cinquante mille, hommes et femmes. Barons et vassaux frémissaient de rage de voir échapper une si riche proie; mais Jayme, malgré leurs cris et leurs murmures, maintint sa parole et tua même de sa main des soldats qui voulaient piller. Sa sauvegarde, par malheur, ne couvrit les émigrants que jusqu'au terroir de Cullera. Là, des chevaliers, qui avaient pris les devants dans ce noble dessein, et les Almogavares se jetèrent sur eux comme sur un troupeau, en tuèrent ou en firent prisonniers des milliers, et rapportèrent, contre la foi jurée et au mépris du seing et du serment du roi, riche butin et grand trésor. La propriété délaissée par les Maures était divisée en lots pendant ce temps et distribuée à trois cent quatre-vingts chevaliers.

La ville se trouvant déserte par la retraite des Maures, il fallut songer à la repeupler, et Jayme, pour y attirer des habitants, accorda les plus larges priviléges. Les Catalans y descendirent alors en foule de Girone, de Tarragone et de Tortose surtout, et se partagèrent les maisons. Le terroir fut divisé entre l'évêque dom Ferrier, un des catéchiseurs des Albigeois, son clergé, les ordres

1. Extrait des archives royales de Barcelone, ancien fonds, n° 4004.

militaires et les communautés des villes, parce que tous avaient pris une part égale à la conquête. Quant au roi, si justement surnommé le Conquérant (*Conquistador*), il alla jouir de sa gloire et se reposer de ses fatigues en Cerdagne, à Perpignan et à Montpellier, sa ville d'affection, et partout où il passait, dit Ramon Muntaner, son biographe, il faisait grandes processions pour rendre grâces à Dieu, et, reconnaissant des jeux, des bals et des fêtes qu'on lui offrait à chaque pas, versait à pleines mains les dons et les faveurs.

CHAPITRE XXI

LES SULTANS ROUGES.

L'assassin d'Almeria. — Mohammed-el-Ahmar. — Dynastie des Nassérides. — Les sept alcaïds. — Incursion de 1245. — Le cavalier maure. — Un vassal moslem. — Description de Séville. — Le siége. — Triomphe de Fernando le Saint. — *Galib, illa Allah.* — Le fils du schérif de Ronda. — Lamentation des croyants. — Le berger nègre. — Insurrection des Maures de Valence. — Alonso le Sage. — Un perfide vassal. — La guerre sainte. — Le gouverneur de Xérès. — Les trois walis. — La lance rompue. — Mohammed II. — Les Beni-Mérinis. — L'émir africain. — L'archevêque de Tolède. — La tête et la main. — Sancho *el Bravo.* — Le brancard du *Conquistador.* — Mort de don Jayme. — Pedro III. Les infants de La Cerda. — Un autre Absalon. — Yacoub-ben-Youssouf. — Le citron et l'orange. — Perfidie mérynite. — Fernando IV. — Régence troublée. — Révolte du dernier jour du rhamadan. — El-Naser-ben-Mohammed-ben-Youssonf.



Nous avons laissé Ibn-Houd, l'émir de Grenade, au moment où, confiant dans la force de ses remparts et le courage des croyants, il tournait le dos à Cordoue pour voler au plus pressé, en allant secourir Valence. Arrivé à Almeria, il y fut reçu par le caïd avec des marques d'honneur extraordinaires, et fêté d'une manière digne de son rang. Mais, si le visage d'Abderrhaman souriait, son cœur était noir de félonie et de malice. A peine l'émir eut-il posé sur les coussins sa tête alourdie par l'ivresse, que l'hôte perfide entra dans sa chambre et l'étrangla dans la nuit du 15 janvier 1238. Ce crime, comme il arrive toujours par décret de la Providence, profita moins à l'assassin qu'à l'insurgé de Jaën et d'Arjona. Mohammed-Alhamar, ou le Rouge, en recueillit le meilleur fruit, car, d'une part, afin de s'assurer un protecteur puissant, le caïd fit déclarer en sa faveur les tribus d'Almeria, et le wali de Jaën, de l'autre, parvint à lui gagner la population de Grenade, où, quatre mois après le meurtre d'Ibn-Houd, on le reçut avec acclamation.

Entre les hommes qui essayèrent dans ce siècle de relever le

drapeau du Prophète, abattu tant de fois par les chrétiens, il est juste de distinguer Mohammed, le fondateur du royaume de Grenade et de la dynastie des Nassérides, qu'en mémoire de leur surnom nous appellerons les sultans rouges. Fils d'un bouvier de l'Andalousie orientale, bien que descendant d'un Ansary, ou compagnon médinois du Prophète, Mohammed-Abou-Abdallah-ben-Youssouf-ben-Nassr-al-Ahmar reçut une éducation au-dessus de sa fortune, et manifesta dès la jeunesse le désir de dominer et de tenter les grandes entreprises. Sa taille, sa figure, sa force, sa valeur commandaient la crainte et le respect. Il s'attirait l'estime universelle par sa prudence, sa frugalité, sa douceur, l'austérité de ses mœurs et la simplicité de son costume. Il servit d'abord sous les émirs, et montra autant de droiture et de désintéressement dans les emplois administratifs que de courage et de talent dans les expéditions militaires. Puis, quand il crut son heure venue, il se révolta contre Ibn-Houd et s'éleva roi[1].

Les deux plus mauvais instincts du cœur, l'envie et l'égoïsme, perdent les peuples comme les individus. Au lieu d'oublier leurs divisions pour ne songer qu'au salut commun, et de se grouper autour de l'homme fort qui pouvait seul sauver l'islam sur cette terre, les alcaïds des places occupées encore par les croyants dans les royaumes de Jaën et de Murcie se déclarèrent indépendants. Le lien brisé, il devint facile aux chrétiens de rompre le faisceau brin à brin. Malgré la trève, qui devait être de sept ans, don Jayme reparut au printemps de 1240 sur le territoire valencien et s'empara des châteaux construits dans le massif de montagnes qu'on trouve au midi du Jucar. L'année suivante, jaloux de l'élévation de Mohammed le Rouge, l'émir de Murcie, sept alcaïds, ses amis, parmi lesquels ceux d'Alicante, d'Elche et d'Aledo livrèrent leurs villes à l'infant de Castille, Alonso, fils de don Fernando le Saint, sous la condition, plus vile que leur défection même, qu'ils en partageraient les revenus. Dès lors, la bannière d'Aragon et celle de Castille ne cessent d'avancer chacune de son côté, jusqu'à ce qu'après avoir traversé glorieusement, la première, Lorca, Dénia, Alzira, Oliva et Cullera; la seconde, tout le royaume de Murcie et Mula l'Imprenable; elles se rencontrent enfin à Xativa.

1. Charles Romey, *Histoire d'Espagne*, t. VI, p. 476.

Pendant cette double marche ascendante, Fernando le Saint n'était pas resté oisif. Sortant de Tolède avec ses barons, il avait attaqué chaudement l'émir de Grenade, que la fortune abandonna presque partout. En 1244, on lui prit Arjona et la ceinture de châteaux qui défendait Jaën dans la vallée du Guadalquivir. En 1245, les Castillans l'empêchèrent de ravitailler cette ville isolée désormais et bloquée par les Almogavares. Ils passèrent comme une trombe sur le terroir d'Alcala et de Benzayde, mirent le feu à Illora, et ne laissèrent dans tout ce district ni un arbre sur pied, ni une maison debout, ni un homme vivant ou libre. Mohammed était accouru au galop avec ses cavaliers et la milice des campagnes; celle-ci, mal armée et nouvelle au combat, plia sous le choc des Castillans à Hisn-Bolullos, et entraîna tout dans sa fuite. Sans l'hiver et l'habitude constante des barons de tourner bride après une grande victoire, pour remporter dans leurs donjons le butin conquis, la dynastie des Nassérides périssait au berceau. Mais, en le sauvant du péril immédiat, l'hiver laissa au sultan rouge le temps de concevoir et de mûrir un plan dont la profondeur devait, en se dévoilant par degrés, faire éclater plus tard sa prévoyance et son génie.

Aux premiers jours du printemps 1246, un cavalier maure se présenta seul au camp des chrétiens, dont les tentes blanchissaient toujours, épaisses et serrées, autour des murs de Jaën.

Arrêté par les sentinelles et conduit, sur sa demande, au pavillon du roi, il fléchit le genou, rejeta en arrière le capuchon de son burnous, et dit :

« Je suis Mohammed-ben-Abdallah-ben-Youssouf-ben-Naser-al-Ahmar, qui viens, ô roi, te reconnaître pour seigneur, et mettre à tes pieds mes États, mes biens et ma personne. »

Touché de cette noble confiance et de la soumission d'un ennemi si redoutable encore, Fernando le Saint ne voulut pas être en reste de magnanimité, et le releva, en lui accordant une trêve pour la durée de sa vie. Par le traité qui fut conclu ensuite entre eux, Mohammed se reconnut vassal du roi de Castille, et s'engagea, en cette qualité, à lui rendre Jaën, à payer chaque année une redevance de 50,000 maravédis d'or, à se rendre, lors de leur convocation, aux cortès de Castille et à fournir son contingent d'hommes

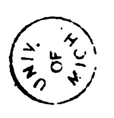
de guerre, comme les autres vassaux; Fernando, à ces conditions, lui garantissait la pleine possession de son émirat de Grenade.

La soif des conquêtes est insatiable. Dès que sa bannière fut arborée sur les tours de Jaën, d'où les Maures étaient sortis en foule, Fernando tourna ses regards vers la perle du Guadalquivir. Il avait Tolède, Badajoz, Cordoue et Murcie; il voulut encore Séville. Dans l'automne de 1246, l'étendard de Castille flotta devant cette reine de l'Espagne occidentale. Qui disait guerre alors, disait ravage sans pitié, combat sans merci, lutte sans trêve. Le grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques et ses chevaliers étaient passés sur la huerta le fer et la flamme à la main, et de ces bois d'orangers, qui bordaient le Guadalquivir, de ces citronniers au doux parfum, de ces jardins fermés par des bois d'aloès et de jasmins jaunes, il ne restait pas une feuille verte. Mohammed, remplissant son obligation de vassal, et qui venait de rejoindre le roi de Castille à la tête de cinq cents de ses plus vaillants cavaliers, prit part, dans un intérêt que personne ne soupçonnait à ce moment, au ravage et aux razzias; mais il insista fortement pour que ceux de ses frères qui voudraient se rendre eussent la vie sauve.

Séville, alors capitale de l'émirat du même nom, est baignée à gauche par le Guadalquivir, qui sépare la cité de son faubourg, appelé de Triana. Le fleuve, sur lequel était jeté un pont de bateaux rattachant Triana à la ville, retenu par de fortes digues, pouvait porter les plus gros vaisseaux. Sur le rivage du côté de la ville s'élevait alors, comme aujourd'hui, l'antique tour de l'Or. Mais ce qui constituait la principale défense de la place était une autre tour voisine de la grande mosquée, qui surpassait tous les autres ouvrages par sa solidité et son élévation. Construite en briques, elle avait deux cent quarante coudées de haut sur soixante de large. Séville renfermait alors dans son enceinte plus de vingt-quatre mille familles arabes, divisées en vingt-trois tribus [2]. Elle obéissait à des chefs issus des Almohades, ce qui expliquait, en les justifiant jusqu'à un certain point, l'intervention armée d'Alhamar

1. Circourt, *Histoire des Mores Mudéjares et des Morisques*, t. I, p. 201

2. Cardonne, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, t. III, p. 110.


UNIV. OF MICH.



Nyon sc.

et ce fait si odieux d'un croyant portant les armes dans les rangs chrétiens contre ses frères.

Les deux princes almohades, Sidi-Abou-Abdallah et Sidi-Aboul-Hassan, se défendirent en gens de cœur pendant seize mois. La rupture du pont de bateaux, attribuée par les uns à Ramon Bonifas, le premier amiral d'Espagne, qui, profitant d'un vent violent, aurait lancé deux gros vaisseaux chargés de pierres contre les barques et brisé les chaînes, et présentée par d'autres comme l'œuvre d'un marin maure, amena, avec la famine, la reddition de la place. On convint que les habitants pourraient rester en conservant leurs biens, ou sortir de Séville dans le délai d'un mois, avec sauf-conduit du roi et escorte jusqu'en Afrique. Le traité fut signé le 28 novembre 1248; ce jour-là, les Maures livrèrent la tour de l'Or et la tour de l'Argent, et, le 22 décembre, Sidi-Aboul-Hassan remettait au vainqueur deux clefs en argent et en or, dont les élégantes découpures figuraient en caractères espagnols et en caractères arabes cette sentence fataliste : *Dieu ouvrira, le roi entrera.* Puis il s'embarqua pour l'Afrique, et Fernando le Saint alla entendre la messe à la grande mosquée. La messe ouïe, il arma chevaliers ses plus braves, en commençant par Mohammed-al-Ahmar, qui prit pour devise ces quatre mots arabes répétés à profusion sur les murs de l'Alhambrah : *La galib illa Allah!* Il n'y a de conquérant que Dieu[1].

La nouvelle de la perte de Séville, musulmane depuis cinq cent cinquante-trois années, retentit aux oreilles des croyants comme le glas funèbre de l'islam en Espagne. La consternation fut générale, et ces vers d'Abou-Ibécâ-Saleh, fils du schérif de Ronda, triste et douloureuse expression du sentiment public, se trouvèrent bientôt sur les lèvres de tous les fidèles en Orient comme dans l'Occident :

« Tout ce qui est parvenu à son plus haut période décroît; ô homme, ne te laisse donc pas séduire par les délices de la vie.

« Les choses humaines subissent de continuelles révolutions. Si la fortune te réjouit dans un temps, dans un autre, elle t'affligera.

1. Circourt, t. I, p. 207.

« Rien n'est stable dans cette demeure terrestre; l'homme peut-il rester toujours dans la même situation?

« La fortune, par un décret divin, met en pièces les cuirasses contre lesquelles s'étaient émoussés les glaives et les lances.

« Est-il une épée qu'elle n'arrache du fourreau? Quand elle appartiendrait à Dou-Yazan, quand le fort de Gondân [1] lui servirait de gaîne, la fortune saurait la rompre et la faire voler en éclats.

« Où sont les grands monarques de l'Yémen? Où sont leurs trônes et leurs diadèmes?

« Où est l'empire que Schedâh exerça dans Irem? Où est le pouvoir que la race de Sâsân a étendu sur la Perse?

« Que sont devenus les trésors entassés par l'orgueilleux Câroun? Que sont devenus Ad, Schedah et Cahthân [2]!

« Un malheur qu'ils n'ont pu repousser a fondu sur eux, et ils ont péri avec leurs peuples.

« Et il en a été des royaumes et des rois comme de ces ombres vaines que voit l'homme dans son sommeil.

« La mauvaise fortune s'est tournée vers Darius, et il a été abattu; elle est allée vers Chosroès, et son palais lui a refusé un asile.

« Où sont les obstacles qui l'arrêtent? Le règne de Salomon n'est-il point passé?

« Les coups de la fortune varient à l'infini; elle renferme dans son sein les joies et les tristesses.

« Sans doute, il y a des malheurs supportables et dont on peut se consoler; mais, de consolation, il n'en est pas pour le malheur qui vient d'accabler l'islamisme.

« Un coup affreux, irrémédiable a frappé l'Espagne; il a retenti jusqu'en Arabie, et le mont Ohod et le mont Thâlan se sont écroulés.

1. Yazan est le nom d'une vallée située dans le pays de Himyar, et Dou-Yazan est le surnom d'un roi du Yucatan, qui défendit cette vallée. (Voyez le *Specimen historiæ Arabum*, p. 107.) Gondâm est un fort de Himyar. (Voyez le *Câmous*.)

2. Ad et Schédah sont d'anciens rois de l'Arabie. Cahthân est le père des Arabes purs et sans mélange.

« L'Espagne a été frappée au cœur de l'islam; elle a été frappée au point que ses villes sont devenues désertes.

« Demande maintenant à Valence ce qu'on a fait de Murcie! Où trouver Xativa? Hélas! où retrouver Jaen [1]?

« Où trouver Cordoue, le séjour du talent? Où sont les savants et les sages qui brillaient dans son sein?

« Où retrouver Séville et ses délices? Où est son fleuve aux eaux si pures, si abondantes, si fécondes [2]?

« Villes superbes, vos remparts étaient les fondements des provinces. Ah! comment se soutiendront-elles, si leurs fondements sont renversés?

« Comme l'amant pleure l'absence de sa bien-aimée, l'islamisme désolé pleure :

« Le désastre de ces contrées abandonnées et devenues la proie des infidèles.

« Nos mosquées sont transformées en églises, et nous n'y voyons que des cloches et des croix.

« Nos alminbars et nos sanctuaires, quoique d'un bois dur et insensible, suintent des larmes et gémissent sur nos malheurs.

« O toi, qui vis dans l'insouciance, quand la fortune t'avertit, si tu dors, sache qu'elle veille!

« Tu te promènes satisfait et exempt de soucis, ta patrie t'offre encore des charmes; mais l'homme a-t-il une patrie après la perte de Séville?

« Ce dernier malheur a fait oublier tous les autres, et les flots du temps ne pourront en effacer le souvenir.

« O vous, qui montez des coursiers effilés, ardents, et qui sur le champ où l'épée déchire volent comme les aigles;

« O vous, dont les mains sont armées des glaives acérés de l'Inde,

1. Dans ces villes et dans les campagnes environnantes, il y avait des jardins délicieux arrosés par mille canaux. Comme les colons romains, les Arabes conquérants avaient donné à chaque ville d'Espagne le nom de leur cité d'origine. Ainsi, Séville fut appelée *Émesse* par les Arabes venus d'Émesse; Grenade, *Damas* par ceux de Damas; Jaen, *Kinesrin* par ceux de Kinesrin; Malaga, *Arden* par ceux qui étaient venus des bords du Jourdain, nommé Arden en arabe; ceux de Misr, ou vieux Caire, donnèrent au pays de Tadmir (Murcie) le nom de *Misr*.

2. Guadalquivir, ou grand fleuve, comparé par tous les poëtes au Tigre et à l'Euphrate.



qui, dans de noirs tourbillons de poussière, brillent comme des feux;

« O vous, qui par delà la mer coulez des jours tranquilles et qui trouvez dans vos palais la gloire et la puissance;

« N'auriez-vous pas appris des nouvelles de vos frères d'Espagne?

« Pourtant des messagers sont partis pour vous instruire de leurs souffrances.

« Sans cesse ils implorent votre secours. On les massacre, on les traîne en captivité, et pas un croyant ne se lève pour les défendre!

« Pourquoi donc cette tiédeur? Pourquoi ces divisions parmi les enfants du Prophète? Répondez, adorateurs d'Allah! N'êtes-vous pas tous frères?

« Ne s'élèvera-t-il pas au milieu de vous quelques âmes fortes et généreuses? N'arrivera-t-il pas des guerriers pour secourir et venger l'islam?

« Les habitants de l'Espagne sont couverts de honte, eux qui naguère étaient dans un état glorieux et florissant.

« Hier, ils étaient rois dans leurs demeures; aujourd'hui, ils sont esclaves dans les pays de l'incrédulité.

« Ah! si tu avais vu couler leurs larmes au moment où on les vendait, ce spectacle eût navré ton âme, et ta raison se serait égarée!

« Si tu les voyais consternés, errants, misérables et couverts de la livrée de l'esclavage!

« Oh! Dieu! faut-il qu'une montagne s'élève entre la mère et ses enfants! Faut-il que les âmes soient séparées des corps!

« Et ces jeunes filles aussi belles que le soleil, lorsqu'à son lever il répand le corail et les rubis;

« O douleur! le barbare les entraîne de sa dure main, pour les condamner aux emplois les plus humiliants, et leurs yeux sont baignés de larmes, et leurs fronts couverts de rougeur.

« Ah! qu'à ce spectacle nos cœurs de douleur se fondent, si dans nos cœurs palpite encore un reste d'islamisme et de foi[1]! »

1. Ahmed-ben-Mohammed-al-Mocry, *Histoire des Arabes d'Espagne*, Mss arabes de

La même année où tomba Séville, un berger nègre, nommé Alacor, avait tenté de soulever les Maures du royaume de Valence. Plus malheureux qu'Aboul-Hassan, le pâtre noir mourut dans les supplices; mais, un moment étouffée dans le sang, l'insurrection se ralluma en 1254. Appelés aux armes du haut des montagnes que baigne le Jucar, par le scheik Al-Asrach, presque tous les Maures prirent l'arbalète et la lance. Ils étaient soixante mille, qui luttèrent quelque temps contre don Jayme; puis, fatigués de cette vie de servitude et d'alarmes continuelles, finirent par accepter le sauf-conduit du roi, et passèrent dans le royaume de Murcie. Al-Azrach, plus ferme, se maintint trois années encore dans les rochers de Dénia, et ne capitula que lorsqu'il n'eut plus un seul pain.

Fernando le Saint, dans cet intervalle, était mort en vrai pénitent, à genoux sur la terre nue et la corde au col, dans la trente-cinquième année de son règne. Il avait poussé avec vigueur l'œuvre des rois précédents et porté le coup mortel à l'islamisme; mais l'Église, qui le canonisa au XIII[e] siècle, lui tint sans doute moins de compte de ses victoires et de sa politique, assez habile pour le temps, que de son fanatisme farouche, digne d'un frère prêcheur. Quand on brûlait un hérétique castillan, il tenait à honneur de porter du bois au bûcher comme un simple valet. En lui succédant, Alonso le Sage, son fils, semblait n'avoir que peu d'efforts à faire pour achever la tâche paternelle. Dans les commencements, en effet, comme la jeunesse est heureuse, tout parut céder et plier sous lui. En 1253, il battit l'alcaïd de Tejada. L'année suivante, toujours aidé de Mohammed, son vaillant vassal, il prit Xérès de la Frontera et dompta la révolte, qui marchait tête haute à Médina-Sidonia, Arcos, Lebrija, San-Lucar et Guadix. En 1257, la capitulation de Niebla complétait la soumission de l'Andalousie, et la conquête des Algarves, ou pays du couchant.

Comme l'homme pense et agit en aveugle ici-bas! C'est au moment où l'œuvre militaire paraissait accomplie, où tout présageait la paix, qu'allaient venir les jours sombres et éclater les grands

la Bibliothèque impériale, n° 705, traduction de Grangeret de la Grange, correcteur à l'Imprimerie royale pour les langues orientales.

périls. En trahissant en apparence la cause de l'islam pour combattre sous le drapeau chrétien, Mohammed-al-Ahmar avait atteint un triple résultat, impossible à obtenir sans l'appui des forces castillanes. Il avait fait refluer dans son émirat plus de cent mille proscrits ennemis mortels de la croix; il venait d'écraser les restes du parti rival des Almohades et de faire table rase, grâce à l'épée chrétienne, de toutes les ambitions qui pouvaient entraver la sienne. Resté seul debout, comme le palmier d'Abd-el-Rahman à Cordoue, pour rappeler la gloire et les triomphes des aïeux, et devenu le point de mire et l'espoir des croyants, aussitôt qu'il crut le moment favorable, il jeta le masque et n'eut qu'à lever la main. A son signal, tous les Maures se révoltèrent contre leurs nouveaux maîtres. A Murcie comme à San-Lucar, à Arcos comme à Ronda, à Médina-Sidonia et à Xérès de la Frontera, le peuple étouffa dans ses bras frémissants les garnisons espagnoles. Mais la victoire coûta cher, et les fiers Castillans ne tombèrent pas sans vengeance. Un de leurs capitaines, don Garcia Gomez, gouverneur de l'alcazar de Xérès, laissa dans cette occasion à la postérité un exemple que devraient suivre tous les commandants de place. Tous ses soldats étaient morts autour de lui, ou criblés de tant de blessures qu'ils ne pouvaient tenir les armes. Blessé lui-même et couvert de sang, il combattait toujours et soutint seul pendant quelque temps l'effort des assaillants, sans vouloir écouter les Maures, qui lui offraient la vie, en lui criant de toutes parts de se rendre. Frappés d'admiration pour sa valeur, ils résolurent de le sauver malgré lui-même, et, l'enlevant de sur le rempart au moyen de cordes garnies de crocs de fer, ils le traitèrent comme un des leurs, jusqu'à ce qu'il fut guéri de ses blessures[1].

Ceci se passait en 1261. Deux ans plus tard, les deux rois chrétiens, celui de Castille et celui d'Aragon, recommençaient vigoureusement la guerre. Paralysé au moment de prendre les armes par la défection des walis de Guadix, de Malaga et de Comares, Al-Ahmar en revint à sa politique à deux tranchants, et, sans bouger de son émirat, laissa écraser le transfuge et ceux même qui s'é-

1. Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, . III, p. 121.

taient levés à sa voix. Pendant qu'un autre traité lui garantissait la paix pour les siens, Alonso le Sage reprenait une à une les villes rebelles, sauf Guadix, qui tint jusqu'en 1269, et, le 13 février 1266, Murcie se rendit au roi Jayme.

Cinq années s'écoulèrent sur ce dernier événement, traînant dans leurs flots une mauvaise paix, qui, en 1273, aboutit enfin à la guerre. Mohammed, fidèle à ses rancunes et qui n'oubliait rien, voulait châtier les trois walis; Alonso les couvrait de sa protection et défendait l'attaque à son ancien vassal. Celui-ci, se sentant assez fort, prit les armes; mais la vieillesse avait appesanti ses forces, et il avançait lentement. S'obstinant toutefois dans ses desseins, malgré son grand âge, il remonta sur son cheval de guerre le 13 janvier 1273. Les Moslems, imbus dès le berceau d'idées fatalistes, secouèrent la tête, quand il eut franchi la porte de Grenade, et dirent qu'il n'irait pas loin. Un de ses cavaliers, ayant, en effet, oublié de baisser sa lance en passant sous la voûte, la pointe s'était rompue. Personne ne fut donc surpris de voir revenir Mohammed sur un brancard. Il était mort sur le chemin de Malaga, étouffé par la bile.

Reconnu sans difficulté comme son successeur, son fils Mohammed II l'enterra pompeusement, et fit inscrire en lettres d'or sur le marbre qui couvrait ses restes une épitaphe où se déployait à l'envi la superbe et l'emphase de l'Orient[1], sans songer que le monument qu'il édifia pendant son règne, l'Alhambra, conserverait mieux la mémoire du sultan rouge que tous les éloges gravés sur le marbre ou l'airain. Mohammed-Abou-Abdallah (Boabdil), le fils d'Al-Ahmar n'était pas un homme ordinaire. Comprenant qu'un gouvernement nouveau a besoin de paix pour s'asseoir, il com-

1. Voici le sépulcre du grand sultan, force de l'islamisme, honneur du genre humain, gloire du jour et de la nuit, pluie de générosité, rosée de clémence pour les peuples, pôle de la religion, splendeur de la loi, appui de la *sonnah* ou tradition, glaive de la vérité, soutien des créatures, lion à la guerre, appui de l'État, ruine des ennemis, défenseur des frontières, vainqueur des armées, triomphateur des tyrans et des impies, prince des fidèles, chef du peuple élu, défenseur de la foi, honneur des rois et des sultans, vainqueur au nom du vrai Dieu, Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Yousouf-ben-Naser-el-Ansary, né l'an 591 et mort après l'*alatema* (l'oraison du soir) du vingt-neuvième jour de la seconde lune de giumada de l'an 671. (Casiri, *Bibliotheca araba-hispana*, t. II.)

mença par renouveler la trève avec le roi de Castille et parut d'abord indifférent à l'insubordination des trois walis; mais il couvait de l'un et de l'autre côté des pensées d'un ordre bien différent dans son cœur. A peine Alonso le Sage, qui mérita peu son surnom dans cette circonstance, fut-il parti pour l'Allemagne, où il allait réclamer la couronne impériale, que Mohammed-Abdallah, voyant l'occasion favorable, se hâta d'appeler au secours de l'islamisme expirant en Espagne Yacoub-Abou-Youssouf, émir de Maroc et chef des Beni-Merinis, dont l'ardente et sauvage valeur lui avait donné l'empire.

Yacoub n'hésita pas. A l'attrait si puissant sur un cœur ambitieux de la conquête de l'Espagne, dont le fils d'Al-Ahmar semblait lui livrer les clefs en lui donnant Algésiras et Tarifa, se joignait l'enthousiasme excité par la guerre sainte. Le 12 avril 1275 (16 du mois musulman de djoulkadah), Abou-Zeyan, son fils, débarquait à Tarifa avec cinq mille cavaliers, et, trois mois après, l'émir le suivait, amenant deux fois autant de Béni-Mérinis à cheval et une multitude de fantassins. Épouvantés à la vue de cet orage, les walis rebelles n'attendirent pas qu'il fondît sur eux, et se hâtèrent d'aller baiser la main de Mohammed. La réconciliation se fit à Malaga. Lorsqu'il leur eut reproché sévèrement de compromettre par leurs divisions l'intérêt saint de l'islamisme, l'émir convint avec eux du plan de campagne. Il fut décidé que les Africains attaqueraient les chrétiens du côté des Aragonais et que le sultan rouge et les walis, renforcés d'un corps de Berbers, tourneraient vers les Castillans. Quelques jours plus tard, en effet, les deux armées se précipitèrent, comme deux avalanches, l'une dans les plaines d'Ecija et de Séville, et l'autre sur le territoire de Cordoue.

Enveloppé et entraîné par ce torrent qu'il avait voulu arrêter devant le mur de fer de ses lances, Nuñez de Lara, gouverneur d'Ecija la Fière, tomba glorieusement sur le champ de bataille avec ses chevaliers. Yacoub envova sa tête à Mohammed, et celui-ci lui renvoya, en témoignage d'une autre victoire, celle de l'archevêque de Tolède. A la nouvelle de l'invasion des Africains, le jeune Sancho, oubliant que l'Église abhorre le sang, ne se souvint plus que de sa royale naissance, et laissa les vêtements épiscopaux pour prendre le casque et la cuirasse. Emporté par son ardeur

juvénile et la fougue du caractère catalan, dès qu'il aperçut l'ennemi, il l'assaillit sans même attendre l'arrivée du gros de ses troupes et de l'infanterie. Les Maures remportèrent donc une facile victoire, mais qui faillit mettre aux prises les musulmans des deux nations. Ceux d'Afrique voulaient envoyer l'infant Sancho, fait prisonnier et reconnu, à leur émir; ceux d'Espagne le réclamaient, au contraire, pour Mohammed. Piqués de se voir refuser ce trophée d'un triomphe qu'ils se vantaient d'avoir obtenu seuls à la pointe de leurs lances, les Béni-Mérinis dirent dédaigneusement aux Maures andalous que sans eux ils n'auraient jamais revu les eaux du Guadalquivir. A ces mots insultants, les Grenadins mirent la main sur leurs glaives. Le sang allait couler pour cette querelle insensée. Abou-Nazar, un des scheiks du sultan rouge, la termina par la mort du jeune prélat. Poussant son cheval vers Sancho, qui assistait à ce débat, et lui traversant la poitrine d'un coup de lance : « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que tant de braves guerriers s'égorgent ici pour un chien! »

L'infant tomba mort sur-le-champ; on lui coupa la tête et la main droite. Les Andalous eurent la main, et la tête fut prise par les cavaliers de Yacoub [1].

Une calamité ne vient jamais seule. Le fils aîné d'Alonso, Fernand de la Cerda, régent du royaume, s'était mis en marche dans le dessein de refouler les musulmans; il mourut en chemin, et ce fut au prince Sancho, le second fils du Sage, qu'échut le devoir difficile de tenir tête à l'ennemi. Plus prudent ou mieux conseillé, il se garda de suivre l'exemple de l'archevêque de Tolède, et, au lieu d'en venir aux mains avec une armée supérieure en nombre et d'une bravoure éprouvée, il se contenta de lui couper les vivres, de la harceler dans sa marche et de la fatiguer par des algarades continuelles. Cette tactique excellente avec une race qui donne tout au premier choc, lui réussit. Désespérant de s'établir sur ce sol trop bien défendu, Yacoub ne songea plus qu'à regagner l'Afrique avec les troupeaux de captifs qu'il chassait devant lui et son riche butin. Il traita donc avec Sancho, et repassa le détroit, laissa son allié de Grenade se tirer d'affaire comme il plairait à celui qui peut tout.

1. Conde, *Histoire de la domination des Arabes*, t. III, p. 106-107.

La position était embarrassante. Il allait se trouver entre le fer et le feu, car les Maures de Valence s'étaient levés au bruit des victoires de Yacoub, et les gens d'Aragon y étaient revenus en armes. Le roi don Jayme, qui avait déjà fait reconnaître pour son successeur l'infant Pedro, s'y trouvait lui-même en 1276, et pendant son séjour, dit l'historiographe de la maison royale d'Aragon à qui nous laissons la parole, il se délassait par la chasse et autres *déduits*. Souvent, en chassant, il allait visitant les châteaux et les villas de son royaume.

Pendant qu'il était à Xativa, Dieu permit qu'il tombât malade; il eut la fièvre et ne pouvait bouger. Tous les médecins en auguraient mal, surtout parce qu'il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Vous comprenez bien qu'un vieillard ne peut suivre le même régime qu'un homme jeune; toutefois, il conserva toute sa raison et son excellente mémoire.

Les Sarrasins de Grenade, avec lesquels il était en guerre, ayant appris sa maladie, entrèrent sur sa terre avec mille chevaux et grand nombre de fantassins, et poussèrent jusqu'à Alçoy. Ils rencontrèrent Garcia Ortiz, qui était lieutenant du procureur, dans le royaume de Valence, et se battirent avec lui et sa bonne troupe, composée de deux cents cavaliers et de cinq cents piétons. Dieu permit qu'en cette rencontre Garcia Ortiz périt avec un grand nombre de ses compagnons.

Le roi, étant dans son lit, apprit cette défaite, et s'écria : « Sus! sus! sellez mon cheval et apportez-moi mes armes! Je veux marcher contre ces félons de Sarrasins, qui me croient mort. Ils ne se doutent pas que je saurais encore les exterminer tous. » Et il était si résolu que, malgré son mal, il voulut se lever; mais il ne le put pas.

Étendant alors les mains vers le ciel, il dit : « O Seigneur, pourquoi permettez-vous que je sois ainsi privé de mes forces? » Puis, se dressant sur son séant, il ajouta : « Déployez ma bannière et portez-moi sur un brancard jusqu'à l'endroit où sont ces Maures. En apercevant mon brancard, ils seront vaincus et bientôt pris ou tués. » Il fut aussitôt obéi. Mais son fils, l'infant don Pedro, l'avait prévenu. Il les attaqua. La bataille fut terrible; il s'y trouvait quatre Maures contre un chrétien. Malgré leur nombre, l'infant s'élança

au milieu d'eux et les mit en fuite. Deux fois il eut son cheval tué sous lui, et deux fois ses hommes lui donnèrent leurs bons coureurs et restèrent à pied. Enfin, dans ce combat, il n'y eut aucun Sarrasin qui ne fut pris ou tué.

Au moment où on élevait la bannière d'Aragon, le vieux roi parut sur son brancard. Don Pedro fut très-ému de voir là son père, parce qu'il craignait que cette fatigue n'avançât sa fin. Il accourut donc, vint à lui, mit pied à terre, fit arrêter le brancard, baisa les pieds et les mains de son père, et lui dit :

« O mon seigneur et père, qu'avez-vous fait? Ne saviez-vous pas qu'il n'était pas nécessaire de venir ici, puisque j'y tenais votre place?

— Ne dites point cela, mon fils, répondit Jayme. Mais où sont ces maudits Sarrasins?

— Grâce au ciel, mon père, ils sont tous morts ou prisonniers.

— Me dites-vous la vérité, mon fils?

— Oui, mon père! »

Alors il leva les mains au ciel, remercia Dieu, baisa trois fois son fils sur la bouche, et lui donna maintes et maintes fois sa bénédiction [1].

Le vieux lion de Montpellier avait vu fuir l'ennemi pour la dernière fois. Cet effort suprême lui devint mortel. Quand ils furent à Valence, l'infant et lui, toute la cité, qui célébrait cette victoire, accourut au-devant de Jayme. On le porta au palais, où il fut confessé plusieurs fois; il communia dévotement. Voyant ensuite la bonne fin que Dieu lui avait accordée, il fit appeler les rois, ses fils, ainsi que ses petits-fils, leur donna sa bénédiction, et les endoctrina et prêcha; puis, croisant ses mains sur sa poitrine, il dit l'oraison que Notre-Seigneur, vrai Dieu, prononça sur la croix. Aussitôt son âme se dégagea du corps et, joyeuse et satisfaite, gagna le paradis [2]. Quant à son corps, il fut porté quatre jours plus tard, c'est-à-dire le 10 juillet 1276, au monastère du Poblet, où il avait voulu reposer pour l'éternité. Dieu! le grand deuil et les belles funérailles! On n'entendait que lamentations, sanglots et

1. E besa son filh tres vegadas en la sua boca e dona li moltas vegadas la sua benedictio. (Ramon Muntaner, *Chronique*, fol. XXIII v°.)

2. *Idem*, fol. XXIV.

cris dans toute la cité. Il n'y avait noble ni bourgeois, paysan ni ouvrier, dame ni demoiselle, qui ne suivissent son écu et sa bannière, accompagnés de dix chevaux à qui on avait coupé la queue. L'affluence et la douleur furent encore plus grandes au Poblet. Il s'y trouva tant d'archevêques, d'évêques, d'abbés, de prieurs, d'abbesses, de prieuresses, tant de religieux, de comtes, de barons, de chevaliers, de servants, tant de citoyens, bourgeois et gens de toute condition, qu'à six lieues de distance, les villes et les bourgs ne les pouvaient contenir[1].

Brisant avec peu de jugement cette demi-unité de la nation espagnole qu'il avait eu tant de peine à fonder, don Jayme laissait ses deux fils héritiers de ses deux royaumes. Jayme le cadet eut les îles, Mayorque, Minorque, Yviça et les comtés de Roussillon, du confluent, de Montpellier et de Cerdagne. A l'aîné Pedro, il donna la part du lion, en lui léguant l'Aragon, Valence et toute la Catalogne jusqu'au col de Paniçar. Celui-ci, suspendant sagement au croc l'épée sanglante que lui avait léguée le Conquistador, avec mission de la tenir toujours au flanc des Maures, réduisait par un terrible coup de vigueur et d'audace les révoltés concentrés à Montesa, et, après les avoir combattus comme rebelles, les protégeait comme vassaux utiles et excellents agriculteurs. Tandis que cette politique prudente autant qu'habile maintenait la paix dans ses États, la Castille était travaillée par l'anarchie la plus violente. A son retour d'Allemagne, où Rodolphe de Habsbourg, préféré par les électeurs et le pape, lui avait enlevé la couronne impériale, rêve ardent de son ambition, Alonso le Sage trouva son fils plus maître que lui en Castille. La haute noblesse soutenait si chaleureusement Sancho qu'il fut forcé de le reconnaître pour successeur dans les cortès de Ségovie, à l'exclusion des enfants de son fils aîné. La mère de ces infants de La Cerda, les Atrides de l'Espagne, outrée d'une telle injustice, en appelle au roi de France, son frère. Philippe le Hardi franchit, en effet, les Pyrénées, suivi de ses barons et des vétérans de son père; puis, soit que l'expédition eût été mal préparée, soit qu'un pressentiment l'éloignât de ce sol, qui devait lui être si funeste, il rebroussa chemin. Blanche de La Cerda, pendant ce temps,

1. Ramon Muntaner. (*Cronica dels reys d'Arago.*)

s'était enfuie avec les deux infants dans l'Aragon. Menacé par le roi de France, et regrettant peut-être au fond du cœur l'exhérédation de ses petits-fils, Alonso s'abouche entre Bayonne et Saint-Jean-de-Luz avec Philippe. Un traité est signé par lequel le roi de Castille s'engage à donner à l'aîné des La Cerda le royaume de Jaen. Mais, furieux à cette nouvelle de voir rétrécir le cercle de sa monarchie, Sancho ameute les nobles contre son père, s'allie au roi de Portugal et à Mohammed-Abdallah, et fait condamner et déposer Alonso au mois d'avril 1282 par les cortès de Valladolid, et en 1283 par les cortès de Cordoue.

A ces actes d'un fils ingrat et dénaturé, le roi répondit en maudissant publiquement du haut de son trône, à Séville, le moderne Absalon. Puis, abandonné de tous, il implora dans sa détresse le secours de Yacoub. Au commencement de moharrem (avril 1283), on revit alors les Béni-Mérinis, et le fils ingrat sentit, en fuyant dans les environs de Cordoue, la pointe de leurs lances. L'intervention de l'émir se borna, comme la première fois, à des razzias fructueuses. Lorsqu'il eut assez de butin et de captifs, Yacoub se rembarqua, et le vieil Alonso, dont les derniers jours avaient été abreuvés d'amertume, le désespoir au cœur, mourut l'an d'après, à Séville, le 4 avril.

Le châtiment ne devait pas manquer au crime. Fier du succès, qui lui avait toujours souri, quand l'émir de Maroc lui envoya un ambassadeur pour connaître ses intentions, Sancho répondit d'un ton dédaigneux et hautain : « Je tiens l'orange dans une main et le citron dans l'autre; que ton maître choisisse ce qu'il voudra. » Yacoub, furieux d'être traité ainsi par un chien de chrétien, au lieu du fruit doux, choisit le fruit aigre, et fit tout mettre à feu et à sang dans les environs d'Alcala, de Sidonia et de Xérès. Peu de temps après cette razzia, Yacoub vint en Espagne, et, tout en feignant de ramener les walis rebelles au sultan de Grenade, il les tourna de son côté, et profita de leur soumission pour enlever Malaga au plus factieux de ces chefs. Cette perfidie fut la dernière qu'il commit en ce monde. Abou-Yacoub, son fils, crut en effacer le souvenir par une double paix; mais, si le roi de Castille oublia la razzia de 1285, Mohammed n'eut garde d'oublier le guet-apens de Malaga, et, tandis que Sancho, forcé de descendre à chaque

instant de son trône mal affermi, luttait à la fois contre les La Cerda, ses neveux, contre son frère Juan, qui réclamait à main armée le royaume de Séville, contre la puissante maison de Haro et le roi d'Aragon, le sultan rouge gagnait à prix d'or Omar-ben-Mohli, gouverneur de Malaga pour Yacoub, et, en 1290, arborait enfin son étendard jaune sur les tours de cette ville, depuis si longtemps convoitée.

Durant ces cinq années écoulées comme toujours au bruit des armes et dans le sang[1], que s'était-il passé vers l'est en Aragon et au delà des Pyrénées?

1. Au mois de mai 1288, Sancho fit assassiner à Alfaro Lope de Haro, Gonzalo Gomez, Mouzañedo et Sancho Martinez de Leira, dans l'assemblée même des cortès; l'année suivante, ses soldats, *pour rétablir le calme*, comme le disait froidement le roi, massacrèrent à Béja l'alcade-mayor de Tolède, Juan Alvarez, son frère, Gutierrez Estevan et une foule d'autres membres du conseil souverain de la ville. (Voir le continuateur de Roderich, Ferreras, *Histoire d'Espagne*, t. VI, et la *Cronica del rey Sancho*.)

CHAPITRE XXII

ARAGON, CASTILLE ET GRENADE.

La fille de Manfred. — Construction de l'Alhambra. — Les Beni-Merinis. — Alonso el Sabio. — La tour quadrangulaire de l'islam. — Prospérité de l'émirat de Grenade. — Pedro le Grand. L'orgueil d'une femme. — Les deux Provençales. — Vous serez reine. — Charles d'Anjou prend la Sicile. — Conspiration de Prochyta. — Les nobles siciliens. — Les deux papes. — Le fils de Blanche de Castille contre le roi d'Aragon. — Croisade de 1285. — Les Ricos Hombres. — L'oriflamme aux Pyrénées. — Le col de Paniçar. — Les quatre moines de Cîteaux. — Mauvais succès de la croisade. — Pierre sous la pierre. — Mohammed de Grenade. — Les walis rebelles. — Abou-Youssouf. — Sancho le Brave. — Prise de Tarifa. — Guzman *el Bueno*. — Troubles féodaux. — Les infants de la Cerda. — Marie de Molina. — Fernando IV. — Curée féodale. — Prise de Gibraltar. — Plaintes du vieillard maure.



l'extrémité orientale de la Péninsule, la Navarre, cachée dans ses montagnes, vivait assez heureuse et libre. Elle appartenait depuis 1234 aux Thibault, comtes de Champagne, dont le premier l'avait eue comme fils de la sœur de Sancho le Fort. Mais Thibault Ier et Thibault II, entraînés par la folie des croisades, usèrent leur turbulence féodale en Orient et laissèrent leurs peuples tranquilles. L'Aragon n'eut pas le même bonheur. Après le Conquistador, qui venait de le tenir soixante ans sous les armes, le hasard lui donna un prince plus habile que belliqueux, Pedro le Grand. Jayme, en mourant avait partagé ses États entre ses deux fils. En laissant l'Aragon et la Catalogne à Pedro III, il détacha les plus beaux joyaux de cette couronne, les îles Baléares, le Roussillon, la Cerdagne et Montpellier, pour en former un royaume destiné à don Jayme. Mais sa politique prévoyante réparait et au delà cette perte dans l'avenir, en mariant Pedro avec la fille de Manfred. Les fruits de cette alliance ne tardèrent pas à mûrir à la chaleur de l'ambition des princes, et, six ans après la mort de son père, Pedro équipait une flotte et levait une armée pour arracher le royaume de Manfred, héritage de sa femme, à l'orgueilleux Charles d'Anjou.

Il est curieux, en montrant les causes de ces grands événements, qui tournent sur les peuples et les écrasent comme la meule broie le grain, de rappeler comment Charles d'Anjou était devenu roi de Sicile. A cette époque (1250), dit Ramon Muntaner, le naïf chroniqueur de la Catalogne, le roi Louis de France avait un frère nommé Charles, qui était comte d'Anjou. Les deux frères avaient pour femmes deux filles du comte de Provence, cousin-germain du roi d'Aragon. Du vivant de ce comte de Provence (Raimon Béranger Ier), le roi saint Louis avait épousé sa fille aînée. Après la mort de ce comte, il restait encore une fille à marier, et le roi de France la fit donner en mariage à son frère avec toute la comté de Provence. Après ce mariage, la reine de France eut le désir de voir sa sœur la comtesse, et pria le comte de l'amener avec lui quand il viendrait en Anjou.

Le comte et la comtesse y consentirent. Bientôt après, le comte amena sa femme à Paris, où étaient le roi et la reine. La reine réunit en leur honneur une cour brillante. On convoqua maints comtes et maints barons avec leurs dames. La cour étant remplie de comtes, de barons, de comtesses et de baronnes, on n'apporta qu'un siége pour la reine, et à ses pieds furent placées la comtesse, sa sœur, et les autres comtesses. La comtesse de Provence fut si fâchée que sa sœur ne l'eût pas fait placer à côté d'elle, qu'elle faillit laisser éclater sa douleur. Après y être restée très-peu d'instants, elle dit qu'elle était indisposée et désirait rentrer en son appartement. La reine, ni personne ne put la retenir, et, arrivée chez elle, elle se mit au lit, soupira et pleura très-amèrement.

Le comte, apprenant que la comtesse s'était retirée sans attendre l'heure du repas, en fut affligé, car il aimait sa femme plus que ne pouvait faire aucun seigneur ou tout autre homme. Il alla la trouver, et la vit pleurant et pleine d'indignation. Pensant qu'on lui avait dit quelque chose d'offensant, il l'embrassa et lui parla ainsi :

« Ma chère amie, qu'avez-vous? Vous a-t-on dit quelque chose qui puisse vous déplaire? S'il en était ainsi, vous en seriez vengée, quel que fût celui qui vous aurait offensée. »

La comtesse, sachant combien il l'aimait, ne voulut pas le laisser dans cette incertitude, et lui répondit :

« Seigneur, puisque vous me le demandez et que je n'ai rien de caché pour vous, quelle femme au monde doit être plus affligée que moi, puisque j'ai reçu aujourd'hui le plus cruel affront qu'une femme de mon rang puisse recevoir? Vous êtes frère du roi de France de père et de mère, de père et de mère aussi de la reine de France je suis sœur, et aujourd'hui que toute la cour était réunie, la reine, se plaçant seule sur son siége, m'a fait asseoir à ses pieds avec les autres comtesses. Vous m'en voyez désespérée! Cela me déshonore; aussi, je vous en conjure, partons dès demain et rendons-nous dans notre terre, car je ne puis plus durer ici.

— Comtesse, lui répondit d'Anjou, que cela ne vous afflige pas, puisque l'usage veut à la cour de France que nulle dame ne puisse siéger à côté de la reine, si elle n'est reine elle-même. Toutefois tranquillisez-vous, car je vous jure, et devant la sainte Église et par l'amour que j'ai pour vous, qu'avant qu'il soit un an, vous serez couronnée reine et vous pourrez vous asseoir sur un siége semblable à celui de votre sœur[1]. »

En 1265, comme il l'avait promis pour apaiser l'orgueil blessé de la comtesse de Provence, Charles d'Anjou se rendit à Rome, où le pape, en querelle avec Manfred, lui donna ses États et le couronna roi de Sicile. L'année suivante, Charles battit à Tagliacozzo le roi excommunié, qu'on retrouva parmi les morts sur le champ de bataille, et, vainqueur de Conradin l'Allemand, qui était accouru d'au delà des monts pour venger son frère, il avait fait tomber sa tête sur un échafaud.

Or, reprend Ramon Muntaner, le grand amour que Pedro d'Aragon avait pour Constantia, fille et nièce des deux rois morts, le décida dans son âme à ne pas prendre de repos qu'il n'eût tiré vengeance de Charles d'Anjou.

Comme il était dans ces dispositions, Giovanni Prochyta, noble et médecin célèbre de Sicile, qui s'était caché sous le froc des frères mineurs pour délivrer sa patrie et venait de signer un traité d'alliance avec l'empereur grec de Constantinople, menacé par l'ambition de Charles d'Anjou, arriva en Catalogne et remit à Pedro III deux lettres signées l'une par les barons siciliens et l'autre

1. *Cronica*, t. I, ch. xxxii.

par le pape Nicolas III, un Orsini, tout dévoué par conséquent à la cause italienne.

La lettre des barons disait ainsi :

« Au magnifique, illustre et puissant seigneur roi d'Aragon et comte de Barcelone, avec tout votre pouvoir et seigneurie, nous nous recommandons tous à votre grâce. Premièrement, le comte de Lentini, ainsi que messire Alaima, messire Palmeri Abbati et messire Gualtieri de Calatagironi, et tous les autres barons de l'île de Sicile, nous vous saluons avec toute révérence, en vous priant d'avoir pitié de nos personnes. Hommes vendus et sous le joug comme des bêtes, nous nous recommandons à votre seigneurie et à madame la reine, qui est notre maîtresse et à laquelle nous devons allégeance. Nous vous envoyons prier de nous délivrer, retirer et arracher des mains de nos ennemis, qui sont aussi les vôtres, de même que Moïse délivra son peuple des mains de Pharaon, de façon que nous puissions avoir vos fils pour seigneurs et nous venger de ces loups dévorants[1]. »

La lettre papale était conçue en ces termes :

« Au très-chrétien roi, notre fils, Pedro, roi d'Aragon, le pape Nicolas III.

« Nous t'envoyons notre bénédiction avec une recommandation sainte, qui est, que nos fidèles de Sicile étant tyrannisés par le roi Charles, nous te demandons et commandons d'aller et de *seigneurier* pour nous dans l'île en te donnant tout le royaume à prendre et maintenir comme fils et conquérant de la sainte Église romaine. Donne créance à messire Giovanni Prochyta, notre confident et à tout ce qu'il te dira de parole. Tiens ce fait occulte, afin qu'on n'en sache jamais rien, et commence ton entreprise, sans rien craindre de qui voudrait t'offenser[2]. »

Les fils de ce grand complot, noués à Rome, à Constantinople, à Messine et à Barcelone, par la main de Prochyta, allaient se resserrant tous les jours, lorsque l'impatience des conjurés fit éclater l'insurrection avant le signal. Le mardi de Pâques de l'an 1282.

1. La conspiration de Prochyta, Mss de la Bibliothèque de Palerme, papiers du P. Carrera.

2. *Idem.*

voici que messire Palmeri Abbati, messire Alaima de Lentini, messire Gualtieri de Calatagironi et tous les autres barons de Sicile, tous de commun accord par leur discret conseil, vinrent à Palerme pour faire la rébellion. Dans ce susdit jour, on a la coutume de célébrer une grande fête hors de la cité de Palerme, à un lieu qui s'appelle Saint-Esprit. Là, un Français saisit une femme d'une manière indécente, comme ils avaient l'habitude de le faire. La femme se mit à crier. Des Palermitains accoururent, et tous se mirent en dispute. Les susdits barons échauffèrent et augmentèrent la dispute entre les Français et les Palermitains, et les hommes criaient avec grand bruit de pierres et d'armes : «Meurent les Français! » Et les Palermitains, allant en troupes dans la cité, égorgèrent tous ceux qui parlaient la langue franque. On n'épargna qu'un Provençal, Guilhem des Porcelets, qui se distinguait depuis quatorze ans dans l'île par son intégrité et sa droiture[1].

Trois mois après cette tuerie, dite des Vêpres siciliennes, Pedro partit de Barcelone avec une flotte formidable, équipée en partie aux frais du roi de France, auquel le rusé Aragonais avait persuadé qu'il se croisait pour combattre l'émir de Tunis. Feignant d'abord de faire voile pour l'Afrique, il cingle enfin vers la Sicile, débarque à Trapani le 3 août, se fait couronner à Palerme et s'empare de toute la Sicile. Charles d'Anjou, qui venait de perdre un royaume et sa flotte, défia Pedro en combat singulier. Les deux rois devaient se rencontrer le 1er juin 1283 à Bordeaux, et combattre sous les yeux du roi d'Angleterre, nommé juge du camp. Edward Ier fit, dit-on, avertir Pedro des dangers qu'il courait de la part des chevaliers de France, réunis en grand nombre à Bordeaux, et le roi d'Aragon se contenta d'avoir amusé Charles d'Anjou avec ce projet de duel, et se dispensa de comparaître au jour fixé.

Le roi de France, alors excité par les cris de vengeance de Charles d'Anjou, marcha contre Pedro. Celui-ci, qui était habile, ne manqua pas de rappeler en vers, forme populaire par excellence, à ses frères du Midi qu'il ne s'agissait dans la querelle que des intérêts des Français d'outre-Loire.

1. Giovanni Villani. — Paolo Filocamo, *Histoire des Vêpres siciliennes*. — Desclot, *Historia de Cataluna*, lib. II.

« Ami, disait-il en 1284 à un Provençal, les fleurs de lis me donnent à penser sérieusement dans ma maison. Je les vois qui veulent passer les Pyrénées sans raison ni droit. Aussi je supplie les braves citoyens de Carcassonne, ceux d'Agen et tous les Gascons d'embrasser ma querelle et de ne pas souffrir que les fleurs écornent mon royaume. Mon neveu, Charles d'Anjou, veut les troquer ces fleurs, qui sont sa gloire, et j'entends dire qu'il se fait appeler roi d'Aragon. Mais nos Jacques combattront ses Tournois, et Dieu aidera celui qui a le meilleur droit[1]. »

Malgré la noble confiance que respire ce chant, Pedro avait beaucoup à faire pour dissiper l'orage qui s'était formé contre lui. Un nouveau pape, Martin IV, Français d'origine et de cœur, venait de l'excommunier, à l'instigation de Charles d'Anjou, et de prêcher une croisade contre lui. Un fougueux légat la fulminait dans toute l'Europe, et à sa voix, Lombards, Allemands, Provençaux, Français, Bourguignons, Anglais et Gascons accouraient en jetant des pierres et disant : « Je lance cette pierre, au nom de Pierre contre Pierre !... » Le roi de France, d'un autre côté, convoquait sa noblesse et ses milices, et ne parlait de rien moins que de détrôner l'excommunié, et Jayme, le roi de Maïorque, traître à son nom et à son frère, l'attendait avec impatience pour lui livrer les clefs des frontières orientales.

Dans ce péril, le roi convoqua ses barons. Les ricos hombres d'Aragon, réunis à Saragosse vers la fin du carême de 1285, lui refusèrent tout secours, en alléguant qu'il avait violé leurs libertés et leurs priviléges et, le menaçant même, dit le vieux Carbonel, auteur des *Chroniques d'Espagne*, d'élire un autre seigneur (*que eligirem altre senyor*). Les Catalans, non moins empressés à saisir l'occasion, mais plus spirituels, répondirent en masse à son appel. Seulement ils se présentèrent tous devant lui, portant des lances

2. Peire Salvatz, en greu pessar
Me fan estar
Dins ma maiso
Las flors que sai volon passar
Senes guardar
Drey ni razo.
(Mss de la Bibliothèque impériale, n° 7226.)

sans fer et des ceinturons sans épée, et lorsque Pedro leur demanda pourquoi ils venaient ainsi désarmés :

« Seigneur, répondirent les ricos homes [1] humblement, vous avez anéanti nos priviléges et brûlé nos chartes, qui faisaient notre force et votre pouvoir. Nous ne pouvons donc vous servir plus efficacement, puisque les droits pour lesquels nous combattions n'existent plus; mais, pour ne pas violer notre serment de fidélité, nous vous suivrons en cet état, quand bien même nous y devrions périr tous corps et biens, où il vous plaira de nous mener [2]. »

Pedro, le roi énergique, *membruto* de Dante, *qui portait la ceinture de toute valeur*, avait repoussé fièrement la réclamation hautaine des Aragonais. Il fit droit à celle des Catalans, et, après avoir confirmé leurs libertés, vola aux frontières avec l'élite des barons et ses Almogavares. Il était temps. Déjà, Philippe le Hardi, prenant l'oriflamme à Saint-Denis, était parti pour le Languedoc. Le dimanche du Pasteur, deuxième après Pâques, il arriva à Toulouse. Dix-huit mille chevaux armés, cent mille fantassins et bien cinquante mille pèlerins, sans compter les ribauds chargés de conduire les bêtes de somme, suivaient l'oriflamme. Il venait, en outre, par mer cent cinquante grosses galères, plus de cent cinquante navires chargés de provisions de bouche, et des barques et des vaisseaux sans nombre. Les forces du roi de France étaient si grandes qu'on le respectait plus que Dieu, et que chacun disait : Philippe est si puissant, qu'il aura bientôt conquis toute la terre de Pedro.

Celui-ci ne s'oubliait pourtant pas dans les fêtes de Barcelone. Il avait envoyé des lettres scellées à tous les ricos homes, chevaliers, citoyens et gens des villes, pour qu'ils eussent à se rendre tout armés au col de Paniçar, où il se proposait d'arrêter le roi de France. Sur cet ordre, tout le monde fut rendu au jour et au lieu désignés. Le roi et l'infant don Alphonse y dressèrent leurs tentes avec une grande partie de la chevalerie de Catalogne.

Là, quand l'immense armée de la croisade, qui se déroulait sur les chemins comme un gigantesque reptile, couvrant de ses files

1. En catalan, au lieu d'*hombre*, comme en aragonais, on disait *home*.
2. Carbonel, *Cronicas de Espanya*.

confuses plus d'une lieue de terrain, arriva toute fière d'avoir forcé le château de Salces et pris Perpignan, que livra Jayme, le frère du roi, et se présenta pour tenter le passage, Philippe de France, ayant examiné les lieux, maudit celui qui lui avait conseillé de franchir ce col. Toutefois, il voulut l'essayer un jour, et ce fut grande folie, car plus de cinquante mille hommes almogavares et autres troupes fondirent sur son avant-garde de telle sorte qu'on ne voyait qu'hommes et chevaux rouler de la montagne en bas.

Un mois, il demeura en cet endroit, ne sachant à quoi se résoudre. Un soir qu'il se repentait amèrement de son entreprise, quatre moines de Toulouse, qui se trouvaient dans un monastère situé auprès d'Argelez, entrèrent dans sa tente.

« Seigneur, dit leur abbé au roi, je suis, ainsi que ces moines, né en votre royaume et votre sujet. Nous verrions avec grand déplaisir que vous fussiez contraint de vous retirer honteusement. Si donc vous le désirez, nous vous indiquerons un passage où, si vous placez une fois mille hommes, personne ne pourra vous empêcher de pénétrer, vous et votre chevalerie.

— Abbé, répondit le roi, comment savez-vous cela?

— Parce que nos hommes et nos moines vont souvent en ce lieu pour avoir du bois et de la chaux. Les gens de pied qui fréquentent ce passage l'appellent le col de la Maçana. »

Le roi fit appeler aussitôt le comte d'Armagnac et le sénéchal de Toulouse, et leur ordonna d'être prêts à minuit avec mille chevaux armés et deux mille fantassins du Languedoc, de s'adjoindre tout ce qu'il y avait de travailleurs dans l'armée, avec des houes, des hoyaux, des pieux et des haches, et d'aller faire ce que leur diraient les moines; ce qui fut exécuté [1].

Une fois en Catalogne, l'armée obtint, au commencement, quelques succès, et repoussa même devant Girone les troupes de don Pedro; mais, le fameux Lauria ayant détruit la flotte française, le manque de vivres et l'approche de l'hiver forcèrent Philippe à rebrousser chemin. Il arriva le 6 octobre 1285 à Perpignan, avec les débris d'une armée battue, démoralisée, à moitié expirante de faim et de misère, et y mourut le même jour.

1 Muntaner, t. I, ch. CXXI.

Un mois après, son vainqueur le suivait dans la tombe. Et les moines de Cîteaux, qui l'inhumèrent dans leur cloître de Sainte-Croix, écrivaient avec raison sur son marbre funèbre :

« Le Pierre que cette pierre couvre subjugua peuples et royaumes. Il fut brave, magnanime, toujours le premier au combat, constant dans ses projets, sincère, loyal et ami de la justice[1]. »

Laissons maintenant Alonso III succéder à son père dans les royaumes d'Aragon, de Catalogne, de Valence et la suzeraineté de Maïorque, du Roussillon et de la Cerdagne, tandis que Jayme, le second fils, lui succède en Sicile, et retournons-nous vers le Midi, où régnait Mohammed II, quand nous avons quitté les chemins de l'histoire arabe. Dès qu'il eut été proclamé, en 1273, et qu'il eut parcouru les rues et les places de Grenade, suivi de la fleur de sa cavalerie, il marcha contre les walis rebelles de Cadix, Malaga et Comares, et les battit à plate couture avec l'aide des chevaliers castillans. Peut-être même les aurait-il soumis, si la reine de Castille, lui faisant engager sa parole d'avance, un jour qu'il était à Séville, n'eût obtenu un an de trêve pour ces vassaux séditieux. Se défiant de ses forces ou du bon vouloir du roi de Castille, Mohammed écrivit à Abou-Youssouf, le vainqueur africain des Almohades, implorant à la fois son appui contre les walis rebelles, qui perdaient l'islam par cette division, et contre les chrétiens, leurs ennemis communs.

L'émir de Maroc, à qui Mohammed livrait, comme places de sûreté, les ports d'Algésiras et de Tarifa, se hâta de faire voile pour l'Espagne. Il blâma les walis, leur recommanda la concorde dans l'intérêt sacré de l'islam, battit les chrétiens et don Nuño, comme nous l'avons déjà dit; puis, après avoir ravagé et taillé, selon l'expression du temps, toute la terre de Séville, se rembarqua, emmenant en Afrique une multitude de captifs.

Alonso, après son départ, avait essayé de prendre sa revanche et d'enlever Algésiras; mais quatorze galères envoyées de Tanger brûlèrent sa flotte, et il fallut lever le siége. Sur ces entrefaites, l'in-

1. Petrus quem Petra tegit gentes et regna subegit,
Audax, magnanimus sibi miles quisque fit unus,
Constans proposito, verax sermone, fidelis,
Fortis justitia, vivens æqualis ad omnes...

fant Sancho se révolta contre son père et donna la main à Mohammed. Les choses en étaient là, lorsque la mort prit Alonso IX, à Séville. Alonso *el Sabio*, le Sage ou le Savant, ainsi surnommé, parce qu'il fit rédiger le Code dit des Sept-Parties (*de las Siete-Partidas*), dressa des tables astronomiques avec l'aide des Arabes, et composa des vers et des cantiques, dépensa, pendant trente-deux ans, toute son énergie et usa la vigueur de son peuple dans des luttes sans résultat et sans intérêt pour l'histoire contre l'infant Sancho, son fils, et les ricos hombres de Castille, qui prenaient tantôt parti pour le père, tantôt pour le fils, et s'alliaient même aux Arabes, selon le flux et le reflux de cette guerre impie.

Quand le fils ingrat lui succéda, le 4 avril 1284, le royaume musulman de Grenade s'élevait en Espagne comme la tour quadrangulaire de la Giralda; bien que son territoire formât à peine la sixième partie de la Péninsule, il était plus riche, mieux cultivé et plus peuplé que tout le reste du pays. Les arts, l'industrie et le commerce avaient fait de Grenade une des plus belles et des plus florissantes villes de l'univers. Des milliers d'esclaves chrétiens employés à la culture des terres les avaient fertilisées au point qu'on n'en trouvait pas en Europe de plus productives en grains et en fruits. Dans ces plaines heureuses refluaient les musulmans, chassés par l'épée aragonaise, et les renégats, attirés par la douceur du climat et l'équité du gouvernement. Et telle était la force d'organisation de l'émirat, fondé par Mohammed-ben-al-Ahmar, qu'elle allait résister deux siècles aux efforts réunis de la Castille, de l'Aragon et du Portugal.

Devenu subitement l'ennemi de ses alliés de la veille, Sancho le Brave marcha contre l'émir de Maroc et fit lever le siége de Xerez. Le vieil Africain se dédommagea de cet échec en s'arrangeant sous main avec les trois walis rebelles, qui le reconnurent pour suzerain, et, à peine le traité signé, il tomba malade dans l'île Verte, et Dieu le lança en Gehanam, comme Sancho emportait Tarifa.

Mohammed, pour opposer au besoin la valeur castillane au pouvoir menaçant d'Abou-Yacoub, successeur de Youssouf, s'était rapproché de Sancho; mais la prise de Tarifa les brouilla. L'émir de Grenade réclamait cette place, qu'il n'avait fait que céder, disait-il, à Abou-Youssouf. Sancho se moqua de ses demandes, et mit à Ta-

rifa un homme qu'il savait capable de la défendre, Guzman le Brave (*el Bueno*). Ce rude baron de Niebla, assez indifférent en matière de religion, et au service, comme le Cid, de celui qui pouvait payer ses lances, avait amassé une grosse fortune en combattant de l'autre côté du détroit pour le roi de Maroc. Routier consciencieux, dès qu'il fut à la solde du roi castillan, il se battit comme un lion contre ceux qu'il servait naguère. Les fronts noirs étaient revenus guidés par le propre frère de Sancho, Juan le Roumi, ainsi que l'appelaient les Maures, traître à l'Espagne et à son sang. Ce digne frère de l'assassin des cortès d'Alfaro, après maints assauts inutiles, fit traîner sous les murs le jeune fils de Guzman qu'il avait parmi ses pages, et ordonna aux hérauts d'appeler le père. Il vint, et Juan le menaça de tuer son fils à l'instant même, s'il ne rendait la place. Guzman, pour toute réponse, lui jette son poignard et se retire. Des cris d'horreur partent aussitôt des remparts; Guzman inquiet y remonte à la hâte, et quand on lui apprend que le prince a poignardé son fils :

« Vos clameurs, dit-il froidement, me faisaient croire que les Maures avaient pris nos murailles [1]. »

Étranges et frappants retours de notre destinée humaine! quand les flots de cinq siècles, aussi vite écoulés, hélas! que ceux de l'Océan auront effleuré cette plage, une belle et noble fille de l'Andalousie viendra déchirer ses pieds délicats sur ces roches, et Perez de Guzman, réveillé au bruit de ses pas, reconnaîtra avec émotion dans l'auguste pèlerine une descendante qui porte le plus beau diadème du monde.

Aux incursions des Africains se joignirent, dans les deux années suivantes, celles des Maures de Grenade, qui ravagèrent les frontières à plusieurs reprises et taillèrent le territoire de Murcie. Irrité de leur audace, Sancho se remit en selle en 1294 et exerça des représailles telles qu'on les devait attendre de sa fougue et de sa colère. Les Maures épouvantés reculèrent devant des cruautés que pourraient raconter encore les pierres d'Alcaudète. On ne peut nier que, s'il avait eu les bras libres, Sancho, qui joignait au cou-

1. Conde, *Dominacion de los Arabes*, t. III, p. 137. — Cardonne, *id.*, t. III, p. 142. — *Cronica del rey D. Sancho el Bravo.*

rage toute la vigueur et tout le feu de la jeunesse, n'eût porté loin l'étendard de Castille; mais les discordes féodales l'entravèrent à chaque pas dans sa courte carrière.

L'un des grands motifs de la rébellion de ce fils au cœur ambitieux avait été, du vivant de son père, le désir de s'assurer le trône au préjudice des enfants de son frère aîné, Fernando de la Cerda, mort dans les plaines de Grenade en 1273. Les cortès, réunies trois ans plus tard à Ségovie, avaient exhérédé les infants par un vote devenu célèbre, en décidant que le second fils, étant d'un degré plus près du père, devait être préféré aux petits-fils, qui, n'étant que les représentants de l'aîné, se trouvaient plus loin de deux degrés.

Cette décision laissait au bas du trône deux prétendants dont les efforts malheureux pour y remonter et les aventures rappellent trait pour trait l'errante et romanesque destinée des Stuarts. A peine, en effet, Sancho II eut-il ceint la couronne, qu'il trouva devant lui les infants appuyés par le roi d'Aragon, jaloux de la puissance castillane, le roi de France Philippe le Hardi, leur oncle maternel, et les ricos hombres, toujours remuants et indociles. Son règne, qui dura onze ans, s'épuisa dans ces luttes stériles. Mais, s'il les avait soutenues avec énergie et bonheur, car il était brave, on peut juger de ce que devint l'autorité royale à sa mort, en 1295, quand tous ses ennemis n'eurent plus devant eux qu'une femme, Marie de Molina, et un enfant de neuf ans, Fernando IV. De cette époque à 1312, il y eut émulation de bassesse, de perfidie et d'avidité entre les nobles castillans, les princes de la maison royale et les rois d'Aragon et de Portugal. Les Lara, les Diego de Haro, les infants don Juan et don Henri, les éternels infants de La Cerda et leurs protecteurs couronnés de Paris, de Saragosse et de Lisbonne se ruèrent sur la Castille, comme une meute affamée sur le cerf aux abois[1].

Chacun voulait en arracher un lambeau, et c'est miracle que le royaume soit sorti sain et sauf de cette curée. La reine le sauva par des prodiges de patience et d'amour maternel. L'ordre à peu près rétabli, Fernando IV, dit l'*Emplazado* (l'Ajourné), reprit le chemin

1. *Cronica del rey don Sancho IV el Bravo*. — *Cronica del rey don Fernando IV*. — Enrique Florez, *Reynas catolicas*, t. II.

de ses pères, et marcha contre les Maures. La victoire le suivit. Tandis que la bannière d'Aragon, qui s'était déployée en même temps contre les mêmes ennemis, flottait devant Ceuta, par un heureux coup de main, il s'empara, en 1309, de Gibraltar. Mille cinq cents musulmans abandonnèrent aussitôt l'*écueil* pour passer en Afrique. Un d'eux, rapporte la chronique du roi, arrachant de désespoir sa barbe blanche, dit lentement en castillan, en s'adressant à Fernando :

« Que t'ai-je fait, seigneur, pour me chasser d'ici?... Ton bisaïeul don Fernando, quand il prit Séville, m'en jeta dehors, et j'allai demeurer à Xerez. Depuis, le roi don Alonso, ton aïeul, quand il prit Xerez, m'en chassa, et j'allai demeurer à Tarifa. Je m'y croyais en sûreté, mais vint Sancho, ton père, qui me jeta dehors encore, et je vins alors habiter Gibraltar, pensant qu'en aucun lieu des terres maures je ne serais plus sûr que de ce côté de la mer. Mais, puisque de partout on me chasse, j'irai sur l'autre rive du détroit chercher une place où je puisse achever mes jours. »

Ainsi montait comme la mer la conquête chrétienne, dont les plaintes du vieillard maure marquent bien l'inflexible et rapide envahissement.

CHAPITRE XXIII

ROIS CHRÉTIENS, ÉMIRS ANDALOUS.

Les roches de Martos. — Fernando *el Emplazado*. — La hermandad aragonaise. — La royauté et les fueros. — Jayme II. — Abaissement de la couronne d'Aragon. — Les Templiers d'Espagne. — Bulle de Clément V. — Défense de l'ordre. — Lettres apostoliques. — Concile de Salamanque. — Les chevaliers de l'Hôpital et de Montesa. — Minorité d'Alonso X. — Les tuteurs du roi. — Léonor de Guzman. — La guerre au poignard. — Droit monarchique. — Alonso-el-Benigno. — Les Valenciens. — Mohammed le Chassieux (*el Amasch*). — L'alfitra de 1309. — Naser-Muley. — L'élu du peuple. — Ismaïl. — La croyance et l'épée. — La journée des infants. — La cassette de camphre. — Apparition de la poudre à canon. — La captive chrétienne. — Mohammed-ben-Ismaïl. — Trois jours après le triomphe. — Les meurtriers. — Le second vizir. — Les scheiks de Grenade et les gardes. — Épitaphe d'Ismaïl-ben-Feray-ben-Naser. — Mohammed-ben-Ismaïl. — Les Africains reprennent Gibraltar. — Guet-apens des Berbers. — La tempête d'Afrique. — Bataille du Rio-Salado. — Triomphe des chrétiens. — Prise d'Algésiras. — Mort d'Alonso X. — Les arts pacifiques. — Le vase d'argent de Youssouf.



PRÈS avoir pris Gibraltar, Fernando pressait vigoureusement Algésiras, que les Maures ne sauvèrent qu'en lui abandonnant Bedmar et quelques autres places. Encouragé par ce succès, il rentra en campagne trois ans plus tard et mit le siége devant Alcaudète. En allant rejoindre son armée, il fit précipiter les deux frères Carvajal, accusés de meurtre, du haut des roches de Martos. Furieux de ce qu'il refusait de les entendre, ceux-ci, qui se prétendaient innocents, le citèrent dans trente jours au jugement de Dieu. Soit que son esprit faible eût été frappé de terreur, ou que des amis des victimes aient joué le rôle de la Providence, on le trouva mort sur son lit le 7 septembre 1312, à l'heure où expirait le délai fatal. De là lui vint dans l'histoire le surnom d'Ajourné (*el Emplazado*).

Cette mort prématurée d'un prince qui ne laissait qu'un héritier d'un an replongeait la Castille dans les intrigues de famille et de cour, et dans les luttes toujours antipatriotiques de l'ambition féodale. Tandis que le pouvoir royal déclinait ainsi en Castille, il tombait encore plus bas en Aragon. Le successeur de Pedro le Grand, Alonso, s'était proposé un double but : d'élever la cou-

ronne au-dessus des prétentions des ricos hombres et de réconcilier l'Aragon avec Rome. Il y usa son règne de six ans, manqua complétement le premier, car la *hermandad*, ou union des nobles, fut assez forte pour le contraindre de plier sous le joug des fueros, et il n'atteignit le second, en 1291, qu'aux dépens de sa dignité et en se mettant aux genoux du pape. Don Jayme II, son frère, qui lui succéda trois mois après ce traité déshonorant, démolit plus honteusement encore l'édifice glorieux du génie de son père, et sacrifia la Sicile pour s'allier à la maison d'Anjou, donnant à l'Europe le triste spectacle d'un roi combattant avec ses ennemis de la veille les sujets qu'il avait trahis et qu'il voulait livrer, comme Judas. Les Siciliens, réduits à leurs propres forces, prouvèrent qu'un peuple déterminé à garder son indépendance peut toujours *far da se*, et Jayme ne recueillit, après une longue lutte sur terre et sur mer, que les fruits des mauvais desseins, le regret et la honte de les avoir conçus.

Entre cette guerre et l'expédition de Sardaigne, qu'il fit en 1322, se place l'un des grands faits du XIVe siècle, qu'on doit noter pour l'honneur de l'Espagne, parce qu'il y eut des conséquences moins sanglantes que de l'autre côté des Pyrénées. Né sur les champs de bataille de la terre sainte, l'ordre militaire des Templiers avait grandi par sa valeur et ses services, et s'élevait en Orient et en Occident, comme le plus puissant boulevard de l'Église. Ses chevaliers, appelés les soldats du Christ, jouissaient partout de la considération la plus grande et la mieux méritée. Ils vivaient sans rien posséder en propre, même leur volonté. Vêtus simplement et couverts de poussière, ils avaient le visage brûlé des ardeurs du soleil, le regard sévère et fier. A l'approche du combat, ils s'armaient de foi au dedans et au dehors de fer.

Les armes étaient leur unique parure. Ils s'en servaient avec courage dans les plus grands périls, sans craindre ni le nombre ni la force des musulmans. Et, quand ils avaient fait vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, quand ils portaient le manteau blanc et la croix rouge, et que leur étendard sacré, appelé *Baucéant*, était déployé contre les infidèles, chaque Templier devait tenir tête à trois ennemis. Malheureusement pour cette vaillante milice, elle avait de grands biens. L'avide Philippe le Bel, qui les convoitait

avec passion, résolut sa perte. Mais on ne pouvait procéder avec ce corps illustre comme avec les Juifs. Le roi de France s'y prit plus habilement. Après la mort de Boniface VIII, que Nogaret, un procureur, et Colonna, un de ses nobles, avaient souffleté sur la chaire de Saint-Pierre, et qui ne survécut pas à ces violences, et celle de son successeur, auquel on eut le temps de mettre à peine l'anneau pontifial, Philippe fit élire par ses menaces un ancien évêque de Comminges, dont il était sûr, et, pour avoir sans cesse cet instrument sous la main, il lui imposa, dit-on, la condition de venir se fixer en France. Ce pape, qu'on nomma Clément V, transporta effectivement le saint-siége à Avignon et se prêta avec docilité à toutes les volontés du roi.

Celui-ci, habile à voiler ses desseins et à en préparer l'exécution de loin, se servit d'abord du pape pour attirer le grand-maître à Paris. Clément, prétextant un projet de réunion des ordres du Temple et de l'Hôpital, appela Jacques de Molai en France. L'illustre grand-maître arriva vers 1305, suivi de soixante chevaliers, l'élite de l'ordre, et apportant de l'Orient ce qui devait hâter sa perte, 150,000 florins d'or et une énorme quantité de tournois d'argent, formant la charge de douze chevaux[1].

Ces sommes, considérables pour le temps, jointes à l'immense trésor conservé à Paris dans le palais du Temple, enflammaient d'une nouvelle ardeur la cupidité du roi. Mais, malgré son impatience, il sut dissimuler deux ans pour attendre le moment favorable. Ce moment vint. Louis le Hutin avait hérité, du chef de sa mère Jeanne, le royaume de Navarre. C'était un chevalier nommé Fortun Almoravid qui remplaçait le roi mineur. L'ambitieux *alferez mayor* allait mettre la main sur la couronne, lorsque Philippe le Bel, averti de ses projets, envoya son fils en Navarre avec Gaucher de Châtillon. L'épée de ce connétable brisa la fortune d'Almoravid et fraya un large chemin au prince Louis, qui fut couronné le 5 juin 1307 à Pampelune.

Assez souvent la gloire militaire est un manteau de pourpre jeté sur les projets mauvais. Enivré par ce succès, Philippe osa tout. Depuis deux ans, il n'épargnait rien pour endormir ses vic-

1. Voir notre *Histoire du midi de la France*, t. III, p. 14, Archives du Vatican.

times, et ne cessait de leur prodiguer des marques d'estime et de faveur. Molai était déjà le parrain de l'un de ses enfants. Deux mois après le triomphe de Pampelune, il le désigna, lui quatrième, pour porter le poêle à l'enterrement de l'héritière de l'empire de Constantinople, et le lendemain 12 septembre, à l'arrivée de l'armée victorieuse, jetant brusquement le masque, il fit arrêter les Templiers à la même heure dans toutes les terres de son obéissance. Le chancelier Nogaret, un de ces hommes vils et souples comme en produit souvent le Midi, qui résument en eux toute la bassesse et la dégradation de la glèbe à laquelle étaient liés leurs pères, avait rédigé d'avance l'acte d'accusation. Le pape le retranscrivit humblement dans sa bulle, et dit :

« Lors de la réception des chevaliers du Temple, on leur fait renier Dieu, le Christ, la Vierge. On leur dit que le Christ n'est pas le vrai Dieu, mais un faux prophète, qui a été crucifié, non pour la rédemption du genre humain, mais pour ses propres crimes.

« On fait cracher les récipiendaires sur la croix ;

« Ils la foulent aux pieds, le vendredi saint surtout.

« Ils *adorent un chat,* qui apparaît quelquefois dans leurs chapitres.

« Ils ne croient point au saint sacrifice de la messe, et s'abstiennent, en le célébrant, des mots sacramentels.

« Lors des réceptions, on leur dit qu'ils peuvent se permettre des mœurs licencieuses.

« Dans chaque province, ils adorent des idoles ou plutôt des têtes, dont quelques-unes sont à trois faces et un crâne humain.

« Ils révèrent ces idoles comme Dieu, disent qu'elles peuvent les sauver, qu'elles donnent les richesses de l'ordre et les touchent avec des cordons dont ils se ceignent ensuite la chair[1]. »

Les Templiers répondirent :

« Ces imputations sont fausses ; et, si quelques chevaliers ont fait des aveux devant l'évêque de Paris ou ailleurs, ces aveux n'ont été que l'effet de la terreur et de la violence.

« Les formes légales ont été violées, et l'on nous a arrêtés sans procédure préalable.

1. Le brouillon original de cet acte inique existe encore sur papier aux Archives de l'Empire.

« Dépossédés tout à coup de nos biens, nous avons été jetés dans des prisons affreuses.

« On nous a fait essuyer les épreuves des tourments les plus cruels.

« Un très-grand nombre de chevaliers ont péri dans ces tortures ou des suites de ces tortures.

« Plusieurs ont été forcés de porter contre eux-mêmes et contre l'ordre un témoignage qui, arraché par la douleur, n'a pu nuire ni à eux ni à l'ordre.

« Quant aux chefs d'accusation que la bulle du pape proclame contre nous, ce ne sont que faussetés, déraisons et turpitudes; la bulle ne contient que des mensonges détestables, horribles, iniques[1]. »

Devant ce ferme langage tenu par soixante-quinze mandataires de l'ordre, qu'il était impossible de démentir, le roi commençait à se trouver embarrassé, et la commission papale hésitait, lorsque éclata soudain l'un des coups d'État les plus terribles qu'aient jamais concerté la couronne et la tiare.

L'archevêque de Sens étant mort, le pape défend au chapitre d'élire son successeur, et, sur la désignation du roi, nomme son premier ministre, Philippe de Marigny. Celui-ci convoque à la hâte, à Paris même, une ombre de concile provincial pris dans son diocèse, informe contre les courageux défenseurs de l'Ordre, et, après les avoir brisés dans les tortures, en fait brûler cinquante-quatre à Vincennes, le 12 mai 1310[2].

C'est à la lueur des flammes de cet affreux bûcher que le pape écrivit, vers la fin de juillet, les lettres apostoliques adressées en Castille aux archevêques de Tolède et de Compostelle, et en Aragon aux évêques de Saragosse et de Valence, pour leur ordonner de faire le procès aux Templiers. Le dominicain Aymeric, grand inquisiteur de la foi, fut adjoint aux deux premiers commissaires. A la première sommation des prélats, les Templiers d'Aragon prirent les armes et se fortifièrent dans leurs châteaux, à Monçon sur-

1. Raynouard, *Monuments historiques relatifs à la condamnation des Templiers*, p. 85 et suiv.

2. Le chanoine de Saint-Victor, *Vie de Clément V*. — Le continuateur de Nangis, *id.* — Giovanni Villani, lib. VIII.

tout, dont les hautes tours et les remparts de pierre les sauvèrent pendant neuf mois. Mais les deux rois d'Aragon et de Castille, poussés sans doute par les mêmes motifs que Philippe de France, déployèrent contre eux la bannière souveraine, et il fallut fléchir et comparaître devant le concile assemblé pour les juger à Salamanque.

Ce grand jury ecclésiastique, composé de Roderigo, archevêque de Compostelle, et des évêques de Lisbonne, de la Guardia, de Zamora, d'Avila, de Placencia, de Mondonedo, d'Astorga, de Lugo et de Tuy, se réunit le 21 octobre 1310. On instruisit équitablement le procès. Les charges furent examinées avec soin, les informations lues, les prévenus interrogés, et enfin, après une longue et sévère information, les Pères du concile proclamèrent à l'unanimité l'innocence des Templiers [1]. Persévérant, malgré la sentence des juges choisis par lui-même, dans son iniquité, le pape abolit l'ordre du Temple et en donna les biens et les trésors aux deux rois, qui se chargèrent à ce prix de l'exécution du décret.

La proie était belle et riche. Les Templiers possédaient en Castille Villalpando, Montalvan, San-Pedro de la Zarça, Bosguillos; en Galice, Faro et Pontferrada; dans le royaume de Léon, Balduerna, Tavara, Almansa et Alcanijez; Palma dans l'Andalousie, et vingt-quatre grandes commanderies. Les rois prirent l'or et les villes, et laissèrent les petits châteaux et les bribes du butin aux chevaliers de l'Hôpital et de Montesa. Le manteau des Templiers était blanc et traversé d'une croix rouge; les Hospitaliers, ou chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qu'on appela depuis chevaliers de Rhodes, quand ils eurent conquis cette île, avaient, au contraire, un manteau noir orné d'une croix blanche, et semblaient, avec ce costume lugubre, porter le deuil de ceux qu'ils avaient dépouillés.

A cet acte éclatant d'injustice succédèrent en Castille les troubles de la minorité d'Alonso X. Derrière cet enfant que Fernando IV avait laissé au berceau s'agitèrent, pendant treize ans, avec leur rapacité ambitieuse et leur égoïsme, les oncles et les parents du roi. En 1325, cependant, cette anarchie féodale changea de caractère, mais sans changer de violence. Garcilasso de la Vega, un des favo-

1. Mariana, *Historia Hispan.*, lib. xv.

ris du mineur, fit proclamer Alonso, qui venait d'atteindre sa quatorzième année, par les cortès de Valladolid. Aussitôt le jeune monarque inaugure son avénement par un assassinat. Juan le Contrefait (*el Tuerto*), un de ses oncles à la mode de Bretagne et de ses anciens tuteurs, perfidement attiré à la cour, est poignardé dans le palais de Toro. Il répudie la fille d'un prince nommé Juan Manuel, dont il avait sollicité la main pour l'enlever à Juan el Tuerto, épouse doña Maria, infante de Portugal, et ne tarde pas à la délaisser pour une maîtresse plus belle, Léonor de Guzman.

Cette Léonor, la plus séduisante femme du royaume (*que era en hermosura la mas apuesta muger del reyno*)[1], lui donna successivement cinq ou six bâtards, pendant que la reine, moins féconde, n'accouchait d'un prince, qui ne vécut pas, qu'en 1332, et de don Pedro, l'héritier présomptif, qu'en 1334. Ni ces joies paternelles, ni celles de son couronnement et de sa chevalerie, qu'il ne voulut tenir que de saint Jacques, n'interrompirent la guerre au poignard qu'il faisait à ses nobles. Alvar Nuñez, don Juan de Haro, Lope Diaz, le grand-maître d'Alcantara, tombaient l'un après l'autre frappés au cœur, et le bourreau brûlait leurs cadavres, jetait leur cendre au vent et coupait la tête, les mains et les pieds aux hérauts de ceux qui osaient parler encore de leurs chartes.

C'est ainsi que le droit monarchique se fondait en Castille vers l'an 1338. Il n'était pas soutenu moins vigoureusement, quoique dans un sens opposé et par des mains plus jeunes, en Aragon. A Jayme II, qui, avant de quitter le trône et la vie, avait conquis la Sardaigne et lutté vaillamment contre Gênes, la reine de la Méditerranée à cette époque, succéda en 1327 Alonso le Doux (*el Benigno*). Celui-ci, aussi faible de santé que de caractère, se laissa gouverner par sa seconde femme, Léonor de Castille, et mettre en tutelle par son fils Pedro, un enfant de treize ans. Avant sa mort, arrivée le 24 janvier 1336, les Valenciens, montant en armes au palais, lui avaient déclaré que, si par ses donations et apanages aux en-

1. *Cronica del rey Alonso el onceno*, cap. XCIII. — *Onceno*, onzième, est une erreur, et don Eugenio de Llaguno Amirola dit avec raison dans ses notes sur les *Chroniques de Pedro de Ayala :* « Todos los libros de mano que yo he vistos originales tienen *deceno*. » Compter autrement, c'est comprendre parmi les rois de Castille Alonso d'Aragon, mari de la reine Urraca.

fants de la reine, il entendait démembrer Valence et la séparer des autres villes, comme un corps dont on couperait les bras, jamais les bourgeois n'y consentiraient, quand même on leur ôterait la tête du cou; mais que, s'ils perdaient un seul cheveu, des présents personne ne réchapperait, sauf le roi, la reine et les infants.

Ce langage énergique et le déplacement du pouvoir, qui en fut la conséquence, prouvent que, si la bourgeoisie aragonaise acceptait l'autorité monarchique, c'était du moins sans fléchir sous la hache, comme la noblesse de Castille. Passons maintenant de Valence à Grenade, pour voir les faits qui se sont déroulés depuis 1312 sur le territoire musulman.

Un ou deux ans avant cette dernière date, une de ces révolutions de famille, si fréquentes chez les Moslems, avait renversé brusquement l'émir. Mohammed III, dit le Chassieux (*el Amasch*), parce qu'il souffrait d'une ophthalmie chronique, avait déplu aux scheiks en raison de cette infirmité. Une conspiration s'ourdit autour de lui si mystérieusement, que nul de ses amis n'en vit les fils, et le jour de l'*alfitra*, ou pâque des victimes de l'an 1309, la populace entoura l'alcazar à l'aube, en criant : « Vive Naser, notre émir ! » Une autre foule, composée du plus menu peuple, se portait pendant ce temps chez le vizir Abou-Abdallah-el-Lachmi, et pillait sa maison, pleine d'or et d'objets précieux.

Échauffés par le butin, les séditieux coururent ensuite à l'alcazar, tuèrent le vizir, et se mirent à piller de nouveau. Les chefs du complot, profitant du trouble de Mohammed, dont on venait de massacrer les gardes, se présentèrent alors fièrement et lui donnèrent à choisir entre la décapitation ou une abdication immédiate en faveur de Naser, son oncle. Mohammed sortit de Grenade et laissa proclamer Naser. Le nouvel émir, vaillant homme, à ce qu'il paraît, lutta heureusement contre les Aragonais, et couvrit de cadavres chrétiens les champs d'Almeria. Mais, avant qu'il n'eût plié l'étendard de l'islam, les Castillans vengeaient leurs frères, en mettant tout à feu et à sang du côté d'Alcabdat. Naser ne put laver cet affront, car il porta la peine de son origine plus tôt qu'il ne s'y attendait. Les scheiks de Grenade, mécontents de son gouvernement, le chassèrent de l'alcazar par le même chemin que Moham-

med. Il avait supplanté son oncle et fut supplanté par son neveu Ismaïl, fils du wali de Malaga.

Ce nouveau chef avait l'âme et les mœurs d'un émir des vieux temps. Un jour que les alfakis disputaient devant lui sur le sens de quelques versets du Koran, il se leva et, coupant court à leurs subtilités :

« Pour moi, dit-il, je ne connais, n'entends et ne professe d'autres principes que la ferme et profonde croyance en l'omnipotence d'Allah. Et voici mes arguments, ajouta-t-il en touchant son épée [1]. »

Ardent et fanatique, il marcha contre les chrétiens, et, pour contenir l'impétuosité de leurs attaques, dont Cambil, Tiscar et Rute portaient les tristes marques, il forma en 1316 le siége de Gibraltar. Repoussé par les Almogavares et les marins de Galice, il prit sa revanche en 1319 dans les plaines de Grenade, où les infants de Castille, don Juan, fils d'Alonso el Sabio, et don Pedro, son neveu, tombèrent, le lendemain de la Saint-Jean, avec une foule de bons chevaliers et de vassaux, sous les lances musulmanes.

L'envoi à Cordoue, dans une cassette pleine de camphre, du corps de l'infant don Juan, reconnu par les prisonniers sur le champ de bataille, lui avait valu une trève de trois ans. La trève expirée, au printemps de 1325, il courut assiéger Baja, et la battit nuit et jour avec des machines et des engins qui lançaient des globes de feu dont les éclats étaient semblables à ceux du tonnerre, et qui faisaient de grands dégâts aux murs et aux tours de la ville [2]. La poudre à canon, qu'il est impossible de méconnaître et que nous rencontrons sur la terre d'Espagne pour la première fois, lui ouvrit les portes de la ville assiégée et celles de Martos, qu'il eût bien fait de ne pas assaillir, car il y trouva sa perte.

Mohammed-ben-Ismaïl, cousin germain de l'émir, avait arraché à grand'peine des mains effrénées des soldats une chrétienne dont

1. Yo no conosco ni entiendo otros principios ni quiero mas razones que la firme y cordial creencia en el omnipotente Allah, y mis argumentos estan aqui, y empuñ su spada. (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, part. IV, cap. XVIII.)

2. *Id.*

la beauté ravissait tout le monde. En la voyant, l'émir fut ébloui, et, l'enlevant à son cousin, il la fit mener dans son harem. La rentrée du vainqueur à Grenade fut un grand jour de fête. Toute la ville le reçut avec des acclamations de joie et de triomphe. Toutes les rues de Grenade étaient tendues de drap de soie et d'or, et on y brûlait à chaque pas des parfums qui embaumaient l'air. Tous bondissaient d'allégresse. Le wali Mohammed, seul blessé au cœur, se tenait à l'écart et, bramant comme un taureau, emplissait son cœur d'indignation et de colère. Résolu de tirer vengeance de l'affront fait à son honneur, il épanche sa rage dans le sein de ses amis, qui s'efforçaient à le consoler, mais ne confie son projet qu'aux plus intimes, déterminé à presser sa vengeance pour ravoir la captive. Trois jours après l'entrée de l'émir, il monte avec son frère et quelques amis à l'alcazar, tous armés en dessous de cottes de mailles, et portant des poignards dans les manches de leurs aljubas (robes). Ils dirent aux eunuques de garde qu'ils venaient pour parler à l'émir, et qu'ils l'attendraient à la porte. Le souverain ne tarda pas à sortir, en effet, accompagné de son vizir. Mohammed et son frère s'avancèrent, comme pour le saluer, au seuil de la porte, et le premier, tirant alors son poignard, le frappa de trois coups profonds à la tête et à la poitrine. Ismaïl tomba en criant à la trahison. Le vizir, qui avait tiré son épée pour le défendre, fut tué par les autres conjurés, et ce coup de main s'exécuta avec tant d'audace et de rapidité, que lorsque les eunuques et les gardes accoururent au bruit, les meurtriers étaient déjà en sûreté[1].

On releva Ismaïl. Les gardes le portèrent tout sanglant dans la chambre de la sultane-mère, et là les médecins sondèrent ses blessures, qui étaient mortelles. Le second vizir, pendant ce temps, s'emparait des conjurés, qui avaient osé rester à Grenade, et faisait accrocher leurs têtes aux crampons de fer des remparts. En rentrant à l'alcazar, il trouva toute la garde ameutée, et Othman, son chef, partisan secret des meurtriers, lui demanda comment était l'émir. Tous ceux qui étaient aux portes lui adressaient la même question, et à chacun il répondait sans hésiter qu'Ismaïl était vivant et n'avait reçu que des blessures légères. Après les avoir ainsi

1. Conde, t. IV, p. 113.

rassurés, il se rendit dans la chambre de la sultane-mère et trouva l'émir expirant. Sortant sans s'émouvoir, il dit à Othman et aux autres que leur maître allait très-bien. Puis, comme s'il eût voulu s'assurer par lui-même de l'état des esprits, il remonta à cheval et courut par la ville, parlant à ses amis et leur disant de se rendre en armes à l'alcazar, pour soutenir le bien commun.

Tous le suivirent. Il les laissa dans la cour des gardes, et, entrant où était Ismaïl, le trouva mort. Aussitôt il envoya dire à Othman et aux autres cavaliers scheiks et alcaïdes de venir dans la grande salle, où l'émir voulait leur parler. Othman tremblait que l'émir ne fût instruit de ses intelligences secrètes avec les conjurés, et il se désespérait d'avoir si peu d'amis autour de lui. Cependant, dissimulant ses craintes, il entra dans la salle avec les autres scheiks. Là, quand toute la noblesse grenadine fut réunie, le vizir parut avec le fils aîné d'Ismaïl, qui n'avait que douze ans, et leur dit que l'émir, se trouvant moins bien et ne leur parlant pas, à cause de ses blessures, voulait qu'ils reconnussent et proclamassent pour son successeur le jeune Mohammed.

Tous jurèrent obéissance au prince, et, la cérémonie achevée, il leur annonça la mort de l'émir. Othman, qui redoutait de plus grands malheurs, fut ravi de ce dénouement, et, dans son enthousiasme, il fut le premier à dire aux gardes : « Que Dieu exalte notre émir Mohammed-ben-Ismaïl ! » Tous les nobles et les gardes répétèrent ce cri, et, se répandant dans les rues, proclamèrent Mohammed avec joie. Ainsi le Seigneur change la physionomie des heures; au commencement du jour, tout était trouble et terreur; à midi et le soir, Grenade retentissait de cris d'allégresse et de chants de fête. Telle fut, le 26 de rabi (7 juillet 1325), la fin d'Ismaïl-ben-Faraj-ben-Naser. Le lendemain mardi, au matin, il fut enterré dans le mausolée de sa famille, et sur le marbre on grava cette épitaphe :

« Voici le sépulcre du roi martyr, conquérant des frontières, défenseur de la religion, l'illustre, l'élu, le restaurateur de la famille des Naserides, le prince juste, le fort, l'intrépide, l'énergique, le héros de la guerre et des combats, le noble, le généreux, le plus fortuné des émirs de sa dynastie, le mieux doué en piété et en zèle pour l'honneur de Dieu. Voici l'épée de la guerre sainte, le rem-

part des peuples, la forteresse des chefs, la colonne des grands, le soulagement des pauvres, l'appui des faibles, le dompteur des superbes, le laborieux dans la voie divine, le vainqueur par la grâce de Dieu, l'émir des musulmans, Aboul-Walid-Ismaïl, fils du protecteur élevé, du vainqueur choisi, noble vengeur, agrandisseur (*engrandecedor*) de la famille naséride. Que son esprit soit sanctifié en bonne aventure! Que la rosée de la miséricorde le rafraîchisse! Qu'il lui soit accordé une ample récompense pour ses mérites et son martyre! Il périt, que Dieu lui pardonne! de la main des traîtres, mais avec gloire et dans la foi ferme et pure de ses aïeux. Il naquit, que de lui Dieu soit satisfait! dans une heure propice, aux premiers rayons de l'aube de djouma, 17 de la lune de schawal de l'année 677, fut proclamé le jeudi 27 du même mois, et tué le lundi 26 de la lune de redjeb de l'année 725. Louange au vrai Dieu, qui, tandis que toute créature finit et se succède, reste seul immuable et éternel[1]. »

Mohammed, fils d'Ismaïl, grandit, et, une fois libre de la tutelle de ses vizirs, il déploya l'étendard du Prophète et entra l'épée à la main dans Baena et Algésiras. Peu d'années après, en 1333, grâce à l'avarice du gouverneur Vasco Perez de Meyra, qui s'était laissé affamer en vendant les vivres de la garnison, les Africains avaient pris Gibraltar. Pour leur arracher ce point d'appui de l'invasion musulmane, le roi de Castille accourut de Tolède avec ses braves et un renfort d'Almogavares d'Aragon. Il campa sur l'isthme de sable qui, du côté du nord, joint le rocher de Gibraltar à la terre, et déploya, pendant ce siége, fait en présence de l'armée africaine et des cavaliers de Grenade, un courage et une constance dignes d'un meilleur succès. Mais la bravoure des assiégés et le manque de vivres le forcèrent de plier ses tentes et de conclure une trêve de quatre ans avec les deux émirs.

Celui de Grenade paya cher la victoire. Par forfanterie juvénile ou en haine des Africains, toujours odieux aux musulmans andalous, il railla les scheiks berbers et leur dit d'un ton méprisant que les chrétiens n'avaient cédé qu'aux hommes de Grenade le champ de bataille et l'honneur de donner du pain aux cavaliers affamés

1. Conde, t. IV, p. 118.

de l'Atlas. Ceux-ci, ulcérés de l'outrage, l'attaquèrent le lendemain dans un défilé où il se présentait seul et ne pouvait faire tourner son cheval, et le percèrent de leurs lances.

Les Andalous relevèrent le lendemain le corps nu et abandonné dans la montagne de leur jeune émir, et proclamèrent à sa place Youssouf-ben-Ismaïl, son frère. Pendant six ou sept ans, le nouveau souverain ne s'occupa que d'embellir ses villes. Il éleva la grande mosquée de Grenade et un alcazar magnifique dans le district de Malaga. Puis les clairons et les tambours firent retentir, comme avant, le signal des batailles. En 1340, l'émir de Maroc, Aboul-Hassan, avait dispersé les flottes chrétiennes et jeté en Espagne une armée innombrable. Alonso X, pour dissiper la tempête barbare, demanda du secours à tous ses voisins, même à son beau-père, le roi de Portugal. Doña Maria, l'épouse dédaignée et reléguée à Séville, tandis que Léonor régnait seule à la cour, oublia généreusement ces outrages et son abandon, et alla supplier son père d'aider la Castille. Le roi de Portugal, aussi noble de cœur que sa fille, marcha au secours d'Alonso, et, le dimanche 29 octobre 1340, les deux armées se trouvèrent auprès de Tarifa, sous la peña del Ciervo, en présence de l'ennemi.

La multitude musulmane qui assiégeait Tarifa s'était hâtée de brûler ses machines et d'occuper les hauteurs du Rio-Salado. Ce ruisseau séparait seul les deux armées. D'un côté se pressaient autour du croissant et des bannières d'Afrique et de Grenade deux masses armées que les chroniqueurs n'évaluent pas à moins de soixante-dix mille cavaliers et quatre cent mille fantassins. Les deux rois chrétiens avaient de l'autre en ligne dix-huit mille chevaux et cent vingt mille hommes de pied. La bataille s'engagea dans les gués du Salado : les plus braves, commandés par les deux frères Garcilasso de la Véga, les franchirent sous les yeux de l'infant Manuel et du grand-maître d'Alcantara, qui restaient immobiles. Leur exemple, le hasard qui amena les deux corps, si lents à se mouvoir dans le camp des Africains, et une sortie vigoureuse de la garnison de Tarifa, décidèrent la victoire. Une fois ébranlées et coupées, ces masses d'ennemis ne songèrent même plus à se rallier, et prirent la fuite. Le Rio-Salado fut teint de sang, et les vainqueurs, qui exagèrent toujours leur triomphe, prétendirent

que les musulmans avaient laissé deux cent mille morts sur le champ de bataille[1].

L'émir de Maroc et celui de Grenade regagnèrent leurs États par mer. Aux chrétiens, il resta comme prix de la victoire, outre leur immense butin, Tarifa et Algésiras; puis on fit une trève qui dura jusqu'en 1349. Au mois de juillet de cette année, Alonso reprit les armes et se porta devant Gibraltar, où la mort le surprit le Vendredi saint de l'an 1350. Tout ce temps-là, Youssouf, revenu à ses goûts pacifiques, l'avait consacré aux arts de la paix. Il acheva les constructions commencées à Grenade, fit peindre et orner merveilleusement les mosquées, termina son alcazar, et sut inspirer une si vive émulation aux grands et aux riches, qu'on vit s'élever partout des palais magnifiques, des tours de pierre admirablement sculptées et ornées de chapiteaux de métal, des édifices dont les salles étaient plaquées d'or et d'azur, rafraîchies par des fontaines jaillissantes, et pavées de délicieuses mosaïques. Grenade enfin, selon l'expression d'un auteur arabe, ressemblait alors à un magnifique vase d'argent plein de rubis et d'émeraudes.

1. El-Salamani, Mss arabes de l'Escurial. — Ebn-el-Khatib, *Casiri II*. — Archives de Saint-Millon, *Privilége d'Alonso*. — *Cronica del rey don Alonso el onceno*, cap. 256.

CHAPITRE XXIV

PEDRO LE CRUEL.

Proclamation de don Pedro. — La reine et la concubine. — Le couvent de Saint-Clément de Séville. — Léonor de Guzman. — Rencontre funèbre de Medina-Sidonia. — Les bâtards. — Grands officiers du royaume. — La prisonnière de Llerena. — La mère et le fils. — Vengeance de la reine. — Bassesse de Tello. — Influence d'Albuquerque. — Assassinat de Garcilasso. — Le rempart de la place de Comparanda. — Cortès de Valladolid. — Les ambassadeurs de Castille. — Behetrias. — Blanche de Bourbon. — La moisson sanglante. — Siége d'Aguilar. — Les deux amis. — Gutier, Ferrandez et Coronel. — C'est Castille qui fait les hommes et les défait. — L'alcade de Burguillos. — Maria Padilla. — Les noces du roi. — Le château de Montalvan. — Le Néron de Castille. — Ligue féodale. — Les trois reines. — Le cercueil d'Albuquerque. — Juana de Castro. — La paix de Toro. — Abou-Saïd. — Don Enrique de Trastamara. — Les compagnies. — Bertrand Du Guesclin. — Son traité avec le roi de France. — La croix blanche. — Les routiers et le pape. — Du Guesclin en Espagne. — Fuite de Pedro. — Le prince Noir. — Bataille de Najarra. — Revanche des compagnons. — Guet-apens de Montiel.

A PEINE don Alonso X eut-il fermé les yeux sur l'arenal de Gibraltar, que tous les ricos hombres et les chevaliers du camp, et, à leur exemple, ceux de Léon et de Castille, quand cette nouvelle, comme un glas funèbre, retentit à Burgos et à Tolède, proclamèrent roi et seigneur l'infant don Pedro, seul fils légitime du défunt et de doña Maria de Portugal. Don Pedro n'avait que quinze ans. Élevé par sa mère, qu'il ne quittait jamais, et que son amour seul consolait des mépris du roi, depuis que ses yeux s'étaient ouverts, il avait vu le triomphe insolent et fier de l'adultère. Tandis que la reine, délaissée, vivait dans le deuil et les larmes avec son fils, et cachait ses douleurs au fond d'une cellule, dans le cloître de Saint-Clément de Séville, Léonor de Guzman trônait à sa place, recueillait les hommages et les adorations de la cour, et remplissait le palais de bâtards, qui trouvaient, en naissant, dans leurs berceaux les premières dignités du royaume.

Il faut songer à cette vie d'isolement et d'humiliation, et à la haine âpre et profonde que l'enfant légitime du Midi voue à la con-

cubine, pour concevoir le sentiment qui dominait dans l'âme de l'héritier d'Alonso, et qui explique toutes les violences et les malheurs de son règne. Dans la situation que son père lui avait faite, ce règne ne pouvait être qu'une lutte ardente et passionnée entre le fils de la reine et les enfants de l'Agar castillane.

Celle-ci le pressentait si bien, qu'en apprenant la mort de son royal amant, elle se retira dans la forte cité de Medina-Sidonia, qu'Alonso lui avait donnée. Comme elle y arrivait par une porte, le cercueil du roi, que l'infant don Ferrando, fils du roi d'Aragon, don Juan Nuñez de Lara, seigneur de la Biscaye, et les bâtards conduisaient à Séville, y entrait par l'autre. Les partisans de Léonor tinrent conseil, et le résultat de la délibération fut que, tandis que don Ferrando, Lara, don Juan Alfonso de Albuquerque et les autres seigneurs et ricos hombres reprenaient, avec le cercueil, la route de Séville, le comte don Enrique de Trastamara, don Rodrigue, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, fils de Léonor, Perez Ponce, grand-maître d'Alcantara, son frère, et les principaux de ses parents allaient se mettre à couvert dans la forteresse de Moron.

Doña Maria, pendant ce temps, et le jeune roi sortaient en grand deuil de Séville pour recevoir le corps d'Alonso et l'accompagner à la tête d'un pompeux cortége jusqu'à la grande église de Sainte-Marie, où il fut déposé dans la chapelle des rois. Les obsèques achevées, don Pedro, ou plutôt Albuquerque, son favori, et la reine doña Maria changèrent, selon l'usage, les premiers officiers du royaume. L'*adelantamiento*, ou gouvernement militaire de Castille, fut donné à Garcilasso de la Vega; l'écuelle, à Ferrand Perez Puertocarrero; la coupe, à Fernandez Coronel; la *reposteria*, à Fernandez de Guadajalajara. Gutier Fernandez de Tolède eut la garde-mayor du roi, Pero Juarez la chambre, l'infant d'Aragon le commandement des frontières, Martin Gil, le fils d'Albuquerque, le gouvernement de Murcie [1].

Après avoir remplacé les fils et les amis de Léonor dans les grandes charges, on la fit arrêter tout à coup à Séville et enfermer étroitement dans la prison royale. Le sort qu'on lui réservait n'é-

1. Lopez de Ayala, *Cronica del rey don Pedro*, cap. IV.

tait pas douteux. Mais la maladie du roi, qui mit cet adolescent à deux doigts du tombeau, et les mouvements hostiles des Lara retardèrent d'un an le dessein de doña Maria. La vindicative Portugaise toutefois n'avait pas pardonné. Pour jouir à son tour de son humiliation et de ses larmes, elle traînait partout sa prisonnière. Ainsi, au commencement du printemps de 1351, elle l'avait amenée à Llerena. Don Fadrique, le grand-maître de Saint-Jacques, qui était venu à la cour *assuré* par le roi, obtint, à force d'instances, la permission de la voir. Cette entrevue, racontée par un témoin oculaire, fut des plus touchantes. La malheureuse Léonor se jeta au cou de son fils, le prit dans ses bras en le couvrant de baisers, et, pendant une grande heure, ils demeurèrent ensemble, elle pleurant avec lui et lui avec elle (*é estovo una grande hora llorando con el é el con ella*), sans qu'une parole fût échangée. Et le grand-maître ne la revit plus, car la reine l'envoya à Talavera et l'y fit assassiner par Alfonso Fernandez de Olmedo, un de ses écuyers. Ce sang, nous ne dirons pas innocent, mais cruellement et inutilement versé, fut la semence des maux qui, pendant dix-neuf années, allaient désoler la Castille.

On ne l'aurait pas cru, en considérant la lâcheté des fils de la victime. Aussitôt après l'assassinat de Talavera, don Pedro manda Tello, un des enfants de Léonor. Celui-ci, qui était pourtant à l'abri derrière les forts remparts de Palenzuela, en sortit au premier commandement du roi, et se rendit à Llerena. Là, il s'empressa de baiser humblement les mains teintes du sang de Léonor, et le jeune roi lui ayant dit pour l'éprouver :

« Don Tello, vous savez comment est morte votre mère?

— Seigneur, répondit le bâtard, je n'ai d'autre père et d'autre mère que Votre Majesté[1] ! »

Cette bassesse infâme plut au roi. Voyant alors ce qu'il pouvait oser avec de tels hommes, il frappa la noblesse à la tête. Garcilasso de la Vega, gouverneur de Castille, lui était odieux pour deux motifs : le premier, parce que durant sa maladie il avait proposé de donner la couronne à Nuñez de Lara; le second, parce que la

1. Señor, no, yo non he otro padre nin otra madre salvo á la vuestra merced. (Ayala, *Cronica*, p. 38.)

popularité dont il jouissait dans son gouvernement de Castille blessait les yeux jaloux de son favori Albuquerque. On résolut sa mort, et, prenant pour prétexte que la nombreuse escorte qui l'avait suivi à Burgos troublait la sécurité publique, don Pedro le fit arrêter dans le Sarmental, palais de l'évêque, où il logeait avec la reine.

Garcilasso se trouvait, quand on l'arrêta, dans la chambre de doña Maria. Albuquerque laissa sortir la reine; puis, s'approchant d'un alcade royal nommé Domingo Juan de Salamanque :

« Alcade, lui dit-il tout bas, vous savez ce que vous avez à faire. »

L'alcade alla répéter ces paroles au roi, auquel Albuquerque dit alors :

« Seigneur, ordonnez vous-même.

— Archers, murmura du bout des lèvres don Pedro, pour qu'on ne l'entendît pas, emparez-vous de Garcilasso. »

Trois écuyers du favori, tirant leurs épées, se jetèrent à ces mots sur le gouverneur de Castille. Celui-ci, se voyant perdu, dit froidement au roi :

« Seigneur, faites-moi la grâce de me laisser parler avec un confesseur. »

Et, s'adressant à Ruy Fernandez d'Escobar :

« Ami, ajouta-t-il, je vous prie d'aller demander à doña Léonor, ma femme, une bulle d'absolution du pape qu'elle porte sur elle. »

Le courtisan refusa, de peur de déplaire au roi. On lui donna un prêtre qui se trouvait là d'aventure. Garcilasso se retira avec lui dans l'embrasure d'un portail donnant sur la rue. Il commença à lui parler de pénitence. Et le prêtre dit par la suite qu'il tâtait ses habits, pour voir s'il n'avait sur lui quelque dague.

En voyant prendre Garcilasso, Ruy Gonzalez de Castañeda, Pero Ruiz Carillo, son fils, et les amis du gouverneur de Castille se groupèrent tous dans un coin. La confession finie, Albuquerque dit au roi :

« Seigneur, que faut-il faire?

— Il faut le tuer, répondit don Pedro. »

Et il envoya deux gardes d'Albuquerque porter cet ordre aux archers qui avaient saisi Garcilasso. Ceux-ci, n'osant y croire, déta-

chèrent l'un d'eux, nommé Juan Ruiz, qui, allant trouver le roi, lui dit :

« Seigneur, que voulez-vous qu'on fasse de Garcilasso?...

— Qu'on le tue ! répondit le roi. »

L'archer, rejoignant ses camarades, donna pour réponse un coup de masse sur la tête de Garcilasso. Les autres l'achevèrent et jetèrent son corps dans la rue, par le commandement du roi. C'était un dimanche, et il y avait, en l'honneur de Leurs Majestés, course de taureaux dans la place du Sarmental. Don Pedro, voyant que les taureaux foulaient aux pieds ce cadavre, le fit mettre sur un banc pour ne pas déranger les courses. Il y resta toute la journée, et fut placé ensuite dans une bière et abandonné pendant des années sur le rempart qui longe la place de Comparanda[1].

Ce coup sanglant jeta l'effroi dans les châteaux. La tutrice du fils de Nuñez Lara, seigneur de Biscaye, tremblant pour cet enfant, qui n'avait que trois ans, et que le roi aurait fait égorger, s'enfuit en apprenant la fin tragique de Garcilasso, et l'emporta dans les montagnes basques. Don Pedro le poursuivit et le réclama en vain. A cet échec se joignit celui que lui firent éprouver les cortès de Valladolid. A l'instigation d'Albuquerque, il voulait abolir les *behetrias*. On appelait ainsi au moyen âge les anciens municipes romains qui s'étaient maintenus de siècle en siècle dans leur indépendance et leur antique liberté, substituant seulement au *défenseur* institué par le vieux droit municipal du Capitole un seigneur du pays chargé de remplir le même office.

Comme les municipes du temps de la décadence, toutes les *behetrias*, ou villes libres, s'étaient confédérées pour le salut commun. Cette union et ce gouvernement populaire, sur lesquels se reflétait l'ombre de la république, offusquaient l'orgueil du favori. Représentant ces priviléges comme injurieux à l'autorité souveraine et nuisibles au bien public, Albuquerque poussa le roi à en demander l'abolition, espérant hériter lui-même de la seigneurie de ces villes. Mais il fut deviné. Les cortès, apercevant son but, reconnurent que ce serait commettre les plus grandes injustices d'ôter aux villes de la vieille Castille un droit que leurs aïeux leur avaient transmis au

1. *Cronica del rey don Pedro*, cap. IV.

prix de leur sang, et, sur la proposition de Sandoval, qui défendit énergiquement la liberté, on rejeta ce projet d'Albuquerque.

Il en avait présenté un autre que les cortès adoptèrent en revanche avec empressement. Il s'agissait, dans l'intérêt de l'État, de marier le roi. Impatients de voir des héritiers du trône de Castille, l'évêque de Palencia, grand-chancelier du royaume, le favori et doña Maria envoyèrent don Juan de Ruelas, évêque de Burgos, et don Alvar Garcia d'Albornoz en France, avec mission de demander une des six filles de Pierre de Bourbon, prince de l'auguste sang de saint Louis.

Le duc accepta avec joie la demande du roi de Castille, et montra ses six filles aux ambassadeurs, qui choisirent la princesse Blanche. Cette princesse, dit Mariana, était pour le corps et l'esprit une des plus accomplies de son siècle. Il semblait que le ciel avait pris plaisir à la former et à l'orner des dons et des qualités les plus rares. Tout paraissait concourir par ce mariage à son élévation et à son bonheur; mais ce qui devait faire son repos et sa félicité la plongea dans les plus tristes disgrâces et fut la source des plus cruels malheurs. C'est ainsi que la fortune prend plaisir à renverser les projets des hommes et à flétrir en sa fleur leur plus belle espérance[1].

Le sang de Garcilasso pendant ce temps produisait sa moisson. Chacun de ceux qui redoutaient le même sort s'était armé. Don Pedro déploya le pennon royal en 1352 et marcha aux rebelles. Les fiefs de Ferrandez Coronel furent confisqués; don Enrique de Transtamara, son frère utérin, n'osa l'attendre dans Gijon, et gagna les montagnes basques; Tello, le lâche Tello, qui s'était mis aux champs, dut se réfugier en Aragon; une pierre partie des balistes royales brisait le front d'Estebañez de Burgos, un des meilleurs amis du feu roi, qui, par crainte d'Albuquerque, s'était jeté dans les tours d'Aguilar; et, le 1er février 1353, les remparts de cette citadelle du Rio-Cabra, minés de tous côtés, s'écroulaient dans les flammes.

Avant que les hommes du roi n'en gravissent les brèches, il s'y passa une scène qui peint d'une couleur héroïque et sombre le ca-

1. Mariana, t. III, p. 541.

ractère espagnol et le plus triste côté de ces guerres civiles. Comme les compagnies d'assaut se mettaient en marche, Gutier Ferrandez de Tolède, un très-grand ami de Coronel, monta seul dans la ville et rencontra celui-ci à cheval, qui faisait planter des barrières pour arrêter l'ennemi.

« Compère, ami, dit-il au proscrit, comme il me peine de la querelle que vous avez soulevée !

— Croyez-vous, Gutier Ferrandez, répondit Coronel, qu'il y ait quelque remède?...

— Je ne le pense pas, en vérité, au point où en sont les choses !

— Moi, j'y en vois un seul, reprit Coronel.

— Et lequel, mon ami !

— La mort d'un brave et noble chevalier ! »

Après avoir dit ces paroles, il s'arma d'un gamboison, d'une cuirasse et d'une capeline de mailles, et alla ouïr la messe. Étant dans l'église, un de ses écuyers accourut en criant :

« Que faites-vous, don Alfonso Ferrandez? On entre dans la ville par la brèche du mur, qui est tombé, et le commandeur de Calatrava s'y trouve déjà avec une foule d'hommes d'armes.

— Quoi qu'il puisse en être, répondit Coronel, commençons d'abord par voir Dieu. »

Et il demeura à genoux jusqu'après l'élévation. Puis, sortant de l'église, il vit que les gens du roi étaient entrés dans la ville, et se retira, armé comme il était, dans une tour. Là vint le prendre Dia Gomez de Tolède, chef des écuyers du corps du roi, et quand Alfonso Ferrandez Coronel le vit :

« Ami Dia Gomez, demanda-t-il, pouvez-vous me mener vivant au roi mon seigneur?

— Je ne sais si je le pourrai, répondit le capitaine; mais très-certainement j'y ferai mon possible.

— Eh bien ! menez-moi avec vous, et, je vous en conjure, Gomez ami. ordonnez à vos hommes de protéger mes enfants et d'empêcher qu'il ne leur advienne mal. »

Il descendit alors de la tour, fut pris aussitôt, désarmé, sauf du gamboison, et conduit au roi par deux écuyers du corps. Ils par-

lèrent en chemin à don Alfonso d'Albuquerque, qui, voyant Ferrandez en cet état, lui dit :

« Quelle querelle avez-vous soulevée sans raison, étant si bien en ce royaume?

— Telle est Castille, répondit le prisonnier; elle fait les hommes et les défait.

Castilla es esta
Que face los homes á los gasta.

Je l'avais souvent entendu dire, et n'ai pu fuir ma destinée. Je vous prie en grâce de me faire donner la même mort que je fis donner par le commandement du feu roi à don Gonzalo Martinez d'Oviedo, maître d'Alcantara. »

Le roi arrivait sur ces paroles à la tête des troupes. Il vit bien Coronel, mais ne lui dit pas un mot. Le prisonnier, de son côté, fit semblant de ne point le voir. Il fut alors livré aux alguasils, qui le massacrèrent sur place et tuèrent en même temps sous les yeux de don Pedro plusieurs autres chevaliers de ses amis et de ses parents, et entre autres le jeune alcade de Burguillos, à qui le roi avait fait couper les mains dix mois auparavant [1].

La ville, il la donna à la fille de sa maîtresse, encore au berceau. Dix ou douze mois auparavant, il avait rencontré à San-Fagund Maria Padilla, nièce de Juan Ferrandez Hinestrosa, et s'en était si violemment épris qu'il ne lui fut possible de s'en séparer. Doña Maria était d'une beauté rare, toute gracieuse, malgré sa petite taille, et pleine de douceur et d'esprit. C'est au début de cette passion, qui dura autant que la vie de la belle Castillane, qu'on vint lui apprendre l'arrivée de sa fiancée, Blanche de Bourbon. Il n'y songeait plus, et il fallut tout le crédit d'Albuquerque et toute l'autorité de sa mère pour le déterminer à ce mariage. Cédant, de guerre lasse, à leurs instances, il se rendit, le 3 juin 1353, à Valladolid, où ses noces furent célébrées avec toute la magnificence du temps.

Le roi de Castille et la cousine du roi de France se rendirent à Sainte-Marie-la-Neuve montés sur des chevaux blancs et parés de

1. E mataron ese dia á pero Coronel sobrino de don Alfonso, é á Juan Gonzalez de Deza, etc. (*Cronica del rey don Pedro*, cap. x.)

drap d'or avec fourrure d'hermine. Don Juan Alfonso d'Albuquerque servait de parrain au roi, et la reine Léonor d'Aragon, marraine de Blanche, en vêtements de laine fine bordée de gris, suivait sur une mule. Les frères bâtards de don Pedro, don Enrique de Trastamara et Tello, menaient à pied le cheval de Blanche. Après le groupe de seigneurs espagnols et français qui leur faisait cortége s'avançait la reine douairière, habillée de samit blanc à fourrures vertes. L'infant don Juan d'Aragon tenait les rênes de sa mule. Les grands du royaume fermaient la marche en si grand nombre que l'église de Sainte-Marie eut peine à les contenir.

Les noces faites, don Pedro demeura deux jours à Valladolid; puis, le troisième, feignant d'aller à la chasse, il revint en toute hâte où était son cœur, au château de Montalvan. Grand bruit à ce scandale et grande émotion à la cour. Les chevaliers de France qui avaient accompagné la fille du lis se retirèrent indignés, et une conférence, qui dut rappeler sur bien des points celle d'Agrippine et de Burrhus, lorsque Néron trahit Octavie pour Poppée, eut lieu secrètement entre la vieille doña Maria et Albuquerque. Juan Alfonso, blessé au vif dans sa dignité et son orgueil, en voyant avec quel dédain ce roi enfant traitait la femme qu'il lui avait choisie, et ne pouvant douter de l'éclipse de sa faveur, ne songea plus qu'à se mettre en mesure d'éviter le sort de Garcilasso et de Ferrandez Coronel.

D'une main habile et accoutumée à ourdir les trames politiques, il forma une ligue dans laquelle entrèrent aussitôt les trois reines, ses partisans et ses amis, les bâtards, l'ancien parti de Léonor de Guzman et tous ceux que blessait déjà la faveur naissante des Padilla. De tous côtés les seigneurs castillans accoururent sous la bannière de ces confédérés, dont le but au moins était noble et beau. Les villes elles-mêmes se prononcèrent pour la reine et contre la maîtresse. Don Pedro voulait faire enlever Blanche de Tolède. La jeune reine épouvantée se réfugia au pied de l'autel de la cathédrale et implora l'appui du peuple, qui, à ses cris, se souleva en masse, chassa les émissaires du roi et porta d'enthousiasme sa jeune souveraine à l'alcazar. Les ligueurs, non moins heureux, marchèrent à leur but fermes et unis, et l'atteignirent. Albuquerque était mort pendant la campagne. Avant d'expirer, il fit

jurer à ses amis que son cercueil suivrait leurs troupes jusqu'à l'achèvement de l'entreprise. Ils tinrent parole. N'ayant pu briser le faisceau féodal par la force, don Pedro essaya de la ruse.

Ce moyen lui était familier, quoiqu'il n'eût pas vingt ans. Pour se désennuyer, pendant les chevauchées, de cette guerre féodale, il avait épousé publiquement à Salamanque une jeune fille de noble maison, doña Juana de Castro, qu'il ne pouvait séduire et qu'il abandonna, comme Blanche, le lendemain des noces. Du pape Innocent VI lui-même, il s'était joué comme d'un enfant, en lui jurant d'abandonner sa concubine. Pendant que le souverain pontife furieux faisait tonner sur sa tête toutes les foudres du Vatican et l'appelait, non sans raison, scélérat et injuste, le roi allait se mettre à Toro, vers la fin de 1354, dans les mains de ses ennemis. Fléchissant en apparence sous la nécessité, il laissa les confédérés destituer tous ses amis. Les chefs de la ligue le traitaient avec le plus grand respect et baisaient sa main, mais sans quitter l'armure ni le casque. Ils se partagèrent tous les grands emplois, et, cela fait, croyant le but du soulèvement atteint, ils enterrèrent Albuquerque. C'était trop tôt. Un jour de brouillard que le roi était sorti avec l'oncle de sa maîtresse, Hinestrosa, et son grand-trésorier, Samuel Levi, pour aller à la chasse, il ne revint pas, et tout fut à recommencer. Dix années s'écoulèrent alors pendant lesquelles il ne fut question que de meurtres, de soulèvements partiels de la noblesse et d'exécutions. En 1355 et 1356, la vengeance de don Pedro ensanglante Toro et Tolède. En 1358, il égorge son frère Fadrique dans l'alcazar de Séville et l'infant don Juan à Bilbao. L'année suivante, on empoisonne par ses ordres Léonor d'Aragon, sa tante, et l'on égorge à Carmona don Juan et don Pedro, deux autres fils de son père et de Léonor de Guzman. En 1360, il fait brûler vif un prêtre de Misa, qui lui annonçait de la part de saint Dominique qu'il périrait de la main de Trastamara, poignarder le grand-archidiacre de Burgos, et torturer jusqu'à la mort son trésorier Samuel Lévi, dont il avait confisqué toutes les richesses. En 1361, il couronne cette œuvre sanglante par l'assassinat de Blanche de Bourbon, qu'on massacra, malgré ses pleurs, dans une tour de Medina-Sidonia, et par l'empoisonnement d'Isabelle de Lara. Enfin, en 1362, jaloux de ses

bourreaux, il tua lui-même d'un coup de lance, pour s'emparer de ses trésors, Abou-Saïd, l'émir usurpateur de Grenade, qui avait eu l'imprudence de se fier à sa foi et de venir solliciter son alliance à Séville avec un trop riche cortége[1].

Et, tandis que le sang jaillissait à flots sous le poignard et la hache, la guerre tenait la nation en haleine et l'armée sur pied, et la bannière de Castille se déployait tantôt contre l'Aragon, tantôt contre les Baléares, sur les galères, tantôt contre les Maures. Des guerres comme des complots, Pedro était sorti vainqueur. Dans la vigueur de la jeunesse et au sommet du pouvoir, il semblait n'avoir plus qu'à jouir du fruit de ses crimes, c'est ce moment que la Providence choisit pour les lui faire expier tous.

Son frère don Enrique, comte de Trastamara, rejeté de l'Aragon par ses victoires et la paix qui en fut la conséquence, avait descendu le revers nord des Pyrénées, et désolait nos frontières méridionales pour entretenir les bandits à sa solde. Depuis quatre ans, le maréchal d'Audeneham, lieutenant en ces pays du roi de France, les payait pour qu'ils se tinssent tranquilles dans les vallées pyrénéennes; mais ils étaient si indisciplinés et commettaient tant de désordres, que les trois sénéchaussées du Languedoc donnèrent à la même époque 53,000 florins d'or à Trastamara, pour qu'il évacuât la contrée. Le maréchal eut à cette occasion l'idée de lui faire emmener les autres compagnies au delà des Pyrénées. Par un traité signé à Clermont le 23 juillet 1362, don Enrique s'engageait effectivement à les entraîner dans la Castille.

Ce projet n'était pas nouveau; déjà plusieurs fois on avait tenté de le mettre à exécution, soit en envoyant les compagnons en Italie à la suite du marquis de Montferrat, soit en prêchant une croisade contre le roi de Chypre; mais, comme le but de ces propositions éclatait aux yeux des moins clairvoyants, elles avaient toujours échoué. Chaque jour pourtant il devenait plus nécessaire de prendre un parti. La cessation des hostilités entre la France et l'Angleterre avait produit en ce pays une paix pire que la guerre.

1. Sacó á un campo fuera de la ciudad al infeliz rey Abu-Saïd, y por su propria mano le alanceo y mató. Y se dice que al verse herido le dijo : Oh Pedro, que torpe triumfo alcanzas hoy de mi que de ti se fiaba! (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes*, t. IV, p. 162.)

Quand les deux rois, en effet, eurent plié leurs bannières et que les gonfanons des barons gascons et languedociens, roulés autour de la lance sanglante, furent rapportés dans la salle des armes, tout élément de trouble ne fut pas détruit.

Comme ces larges flaques d'eau qui restent dans les plaines après l'inondation, il restait sur les vieux champs de bataille ces troupes nombreuses de mercenaires dont la guerre était le seul métier, l'unique moyen d'existence. Ne recevant plus de solde après la trève, ces hommes de pillage et de sang recommencèrent les désordres des anciens routiers du XIIe siècle, et mirent la France méridionale en coupe réglée. Bien que dispersés sur les deux rives de la Loire, ils formaient, à ce qu'il paraît, une seule et même association ayant pour but le pillage à main armée, et se distinguaient des Jacques en ce qu'ils obéissaient tous à des chefs nobles nés la plupart dans l'Aquitaine. Des barons, des chevaliers, des écuyers marchaient à leur tête, et parmi eux brillaient au premier rang Arnaud de Cervole, dit l'archiprêtre, Seguin de Badefol, Bertucat d'Albret, l'Anglais Hug de Caverly, Olivier de Mauny et le Breton Du Guesclin.

C'est à ce dernier que le roi de France s'adressa en 1365. Il avait traité de nouveau avec Trastamara, et, prenant pour prétexte la mort de Blanche de Bourbon, sa cousine, dont il *se souciait comme d'un œuf*, pour parler le langage du temps, il lança les compagnies contre don Pedro, à la suite de son frère naturel. Ainsi qu'on l'avait prévu, la conquête d'un royaume, un riche pays à piller, de fortes sommes payées d'avance décidèrent les routiers. Du Guesclin, le héros breton, *noir, camus et massant*, promit au roi de mettre et emmener hors du royaume lesdites compagnies le plus hâtivement qu'il pourrait, sans fraude et *mal engin*, et tint parole.

A la voix de ce grand chef, qui parlait aux compagnons le seul langage qu'ils pussent comprendre, Hug de Caverly fit lever toute la grande compagnie, et, dans les derniers jours de 1365, ils se dirigèrent sur Avignon. Ce fut une terrible alarme pour les riverains du Rhône, quand ils virent une masse d'hommes presque nus, portant de longues barbes et des casques couverts de rouille, apparaître tout à coup sur la rive droite et passer le fleuve sous la con-

duite de chefs revêtus d'armures étincelantes et de capes magnifiques, sur lesquelles brillait la croix blanche[1].

Ils campèrent d'abord à Villeneuve, où un cardinal accourut tout effaré leur demander ce qu'ils voulaient.

« L'absolution pour ces mécréants, qui ont commis tous les crimes possibles, répondit Du Guesclin, et 200,000 bezans. »

Le cardinal changea de couleur à ces mots.

« L'absolution ne vous manquera pas, dit-il; mais de l'argent bailler, je n'en suis répondant. »

Le pape, en effet, se déclara prêt à les absoudre, pourvu qu'ils vidassent la contrée; mais, quand il entendit parler d'argent, le *sang lui mua.*

« Voilà une bonne raison, disait le saint Père furieux. En la cité d'Avignon, on nous donne argent et maints présents pour absoudre les pécheurs, et il nous faut donner à ces bandits; c'est le monde renversé. »

Les routiers, par malheur, avaient la force; ils eurent l'argent et l'absolution par-dessus le marché.

D'Avignon, les routiers se dirigèrent sur Carcassonne, se grossissant en chemin de tous les traînards des compagnies et des vagabonds, qui n'avaient rien de mieux à faire; beaucoup d'enfants du pays quittèrent la charrue pour les suivre; quelques-uns échappèrent au collier du serf pour prendre l'arc et les flèches, et tout ce monde partit joyeux.

D'étranges récits exaltaient le cœur des compagnons, et les remplissaient d'impatience de renverser le roi de Castille. On leur disait que Trastamara était le fils légitime et don Pedro le bâtard d'une juive; que, par les maléfices des juifs, auxquels il était livré corps et âme, une ceinture à lui donnée par Blanche de Bourbon, s'était changée autour de ses flancs en serpent venimeux et sifflant. On ajoutait enfin, pour achever de les animer contre lui, qu'il possédait d'immenses richesses. Anglais, Français et Gascons brûlaient donc de le rencontrer sur le champ de bataille.

Don Enrique, en attendant, se fit proclamer, à Calahorra, roi de

1. Et ni avoit en l'ost chevalier ni garçon
Qui ne portast la crois blanche comme coton.
(Cuvelier, *Chronique de Bertrand Du Guesclin*, v. 7982.)

Castille et de Léon. Don Pedro était à Burgos, d'où il s'enfuit à toute bride à cette nouvelle. Les compagnons couronnèrent don Enrique à Burgos, et prirent ensuite Tolède. Pedro fuyait toujours. Son seul exploit fut l'assassinat de l'archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle, qu'il fit égorger en passant; puis il s'embarqua précipitamment et alla implorer à Bayonne l'appui du Prince-Noir.

Ce fils héroïque du roi d'Angleterre le reçut bien. Il le fit manger à sa table et placer à sa droite, tandis que Charles le Mauvais, roi de Navarre, était à sa gauche, et lui promit de relever son trône. Fidèle à sa parole, le 20 février 1367, il passa le port de Roncevaux à la tête des Gascons, des Anglais et de la compagnie de Caverly, qui s'était empressé de venir au premier appel se ranger sous son étendard, et, le 3 avril, il culbutait du premier choc, dans les plaines de Navarrette, l'armée du roi bâtard, et prenait Du Guesclin.

Cette restauration dura deux ans. Au mois de novembre 1368, Du Guesclin, sorti de prison par les bons soins du roi de France, qui payait toujours sa rançon, repassa en Espagne avec les compagnies. On ne criait plus du côté du roi de Castille : « Guienne et saint George! » Le vaillant Prince-Noir et Chandos n'étaient plus là pour enfoncer à coups de lance les rangs des compagnons. Du Guesclin et Trastamara prirent leur revanche. Battu le mercredi 14 mars à Montiel, don Pedro n'eut que le temps de se réfugier dans le château. Tressaillant de joie de le tenir bloqué dans ces tours, Trastamara les fit entourer sur-le-champ d'un mur de pierres sèches, pour qu'il n'en pût sortir, et tripla le cercle des assiégeants. Le roi, se sentant perdu, envoya alors un chevalier à Du Guesclin, pour lui offrir Goria, Almazan, Montagudo, Atienza et 200,000 doublons d'or, s'il voulait le laisser échapper. Par une réponse au moins ambiguë, le renard des compagnies l'attira dans sa tente, où tout était préparé pour le guet-apens. Trastamara et d'autres bandits l'y attendaient armés jusqu'aux dents. Lorsque le roi dit à Du Guesclin : « Partons! » Bertrand ne répondit rien; mais un de ses hommes dit à don Enrique, en lui montrant son frère, qu'il ne reconnaissait pas, car il y avait grand temps qu'il ne l'avait vu : « Voilà votre ennemi! » Trastamara doutant encore,

Pedro s'écria deux fois, dit-on : « Je suis le roi! je le suis! » Au son de sa voix, le bâtard le reconnut et le frappa d'une dague au visage. Ils tombèrent à terre en luttant, et le roi était le plus fort et tenait sous lui Trastamara, mais un vassal de ce dernier vint à son aide et donna l'avantage au Caïn castillan.

Ainsi mourut, le 23 mars 1369, celui que l'histoire, à juste titre, appelle le Cruel.

CHAPITRE XXV

LES BATARDS DE CASTILLE.

La dette du sang. — Les trois rois. — Juan Ier. — Le grand-maître d'Avis. — Castille et Portugal. — L'élu de Coïmbre. — Combat d'Aljubarota. — Les lances gasconnes. — Fleur de chevalerie. — Les ponts sanglants. — Deuil et victoire. — La couronne de Santarem. Les Anglais en Espagne. — Débarquement de John, duc de Lancastre. — Le trône et l'argent. — Un compromis. — Doña Catalina. — Mort de Charles le Mauvais. — Henri III. — Tutelle des évêques. — Massacre des Juifs. — Le roi s'émancipe. — Il s'assied devant ses tuteurs. — Les républiques basques. — L'*infanzonado*. — Le chêne de Guernica. — La *hermandad* ou fraternité de Biscaye. — Les bérets bleus. — Les cortès de 1393. — Découverte des Canaries. — Droits du peuple et droits du roi. — Réponse des *procuradores* et des *fijosd'algo*. — Un budget royal au XIVe siècle. — Le grand-maître d'Alcantara. — Juan del Sayo. — La louve d'Aragon. — Juan II. — La croix et le croissant. — Mort de don Martin le Vieux l'Aragonais. — Les cinq prétendants. — Les neuf juges. — Élection royale. — Le favori de Castille. — Don Alvar de Luna, grand-maître de Saint-Jacques. — Sa longue et absolue faveur. — Sa chute. — L'échafaud tendu de noir. — Le croc de fer. — Henri IV. — *El mayordomo mayor*. — L'ami du roi et de la reine. — *El impotente*. — La *Beltraneja*. — Guerre civile de 1462. — Le Caïn espagnol. — La mauvaise sœur. — Le monastère de Sainte-Claire. — Isabelle et Ferdinand.



En montant sur le trône teint du sang de don Pedro, le fratricide commença par payer la dette de l'usurpation et du meurtre. Les bandits étrangers réclamaient leur salaire. Au mois de mars 1370, il réunit les cortès à Medina-del-Campo, et fit voter par ces Castillans dégénérés un à-compte de 5,000 doublons sur les 12,000 qu'exigeait Du Guesclin. Le roi don Pedro les avait offerts au Breton en échange de sa liberté. Loyal dans son métier infâme, Du Guesclin les refusa; mais il n'entendait pas les perdre, et il fallut que le bâtard, pour achever de s'acquitter, donnât des gages et lui livrât, en outre, Almazan, Atienza, Soria, Monte-Agudo, Deza, Seron et toutes les villes promises à Montiel. Les autres chefs des compagnons, Olivier de Mauny, le Bègue de Vilaines, Rechon, Arnould Solier et Aguilar de Campos, reçurent, comme garanties de leur créance, Agreda, Ribadeo, Villalpando, et, laissant garnison

dans ces places, ils repassèrent les monts pour aller se battre de l'autre côté des neiges et des torrents contre l'Angleterre.

Débarrassé de ces bandits, le fratricide eut à lutter contre les rois de Portugal et d'Aragon, auxquels se joignit Tello, son frère. Le poison écarta Tello. La papauté, toujours prête à bénir les mains sanglantes, le réconcilia, par l'entremise de ses légats, avec le roi de Portugal, et l'heureuse intervention de Jayme, le roi de Mayorque, qui, au mois d'août 1374, était entré en armes dans le Roussillon, le délivra des Aragonais. Réconcilié avec ceux-là, il dut guerroyer aussitôt contre le roi de Navarre. La guerre fut heureuse et amena la paix; mais la paix amena la mort. Une maladie du même genre peut-être que celle de Tello l'emporta dans la nuit du 30 mai 1379. Deux jours après, on proclama l'infant don Juan, son fils, roi de Castille et de Léon, et le 25 juillet suivant, jour de la fête de saint Jacques, il fut couronné solennellement à Burgos, dans l'église de Las Huelgas.

Don Juan I[er] eut au début de son royal apprentissage une rude tâche à remplir. Le duc de Lancastre, fils du roi d'Angleterre, avait épousé Constanza, fille de don Pedro et de Maria de Padilla. Il réclamait, en conséquence, la Castille comme patrimoine de sa femme, et le roi de Portugal, allié des Anglais, appuyait ses prétentions. On allait en venir aux mains; les lances étaient déjà baissées; le légat du pape français (car l'Église avait alors deux chefs, Urbain VI à Rome et Robert à Avignon) les releva. Un pacte absurde fut le lien de la paix. Le roi de Portugal avait une fille de dix ans; on convint de la marier avec l'infant don Fernand de Castille, qui était encore au berceau. Mais, la mère de cet enfant étant morte en couches à Cuellar, le 13 septembre 1382, huit mois après, le roi don Juan épousa la fiancée de son fils[1].

Il épousait un royaume. Le père de doña Béatriz alla, en effet, rendre ses comptes au grand juge le 22 octobre de la même année, laissant la couronne à son gendre. Il laissait aussi un frère naturel, don Juan, grand-maître d'Avis, que les Portugais préférèrent au Castillan. Écoutons Froissart, le grand chroniqueur féodal. Lui seul peut avoir assez de sang-froid pour raconter sans sourciller

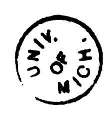
1. Chistovao Rodriguez Acenheiro, *Cronica*.



Le Petit sc.

BURGOS
(Intérieur de la Cathédrale.)

Publié par Furne, Paris.


UNIV. OF MICH.

ces luttes de bâtards se disputant le trône et faisant égorger les peuples.

« Vous avez bien ouï raconter, dit-il en son livre, comment le roi Jean, fils au roi don Pietre de Portugal, qui fut moult vaillant homme et frère bâtard au roi don Ferrant, était entré en la possession et héritage du royaume de Portugal, par le fait et enhardissement seulement de quatre cités. On n'en doit pas rechercher ni inculper les nobles et les chevaliers dudit royaume, car de commencement ils se acquittèrent loyalement envers le roi don Jean de Castille et sa femme, Mme Béatriz, si comme je vous détermineroi et éclairciroi brièvement. Et quoique plusieurs tinssent l'opinion de cette dame, si la nommoient les autres bâtarde, car elle fut fille d'une dame de Portugal, laquelle avoit encore son mari vivant, et lui avoit le roi de Portugal tollu (ravi) sa femme.

« Ce sont bien choses à émerveiller, car le roi Ferrant de Portugal tenoit sa fille à légitimée et l'avoit fait dispenser du pape Urbain de Rome sixième, et quand la paix fut faite, un chevalier, qui étoit tout le cœur et le conseil du roi de Portugal, fit le mariage de la fille du roi Ferrant au roi Jean de Castille. Combien que le roi de Castille et son conseil avoient au mariage faire bien mis avant toutes ces doubtes de la fille non être héritière de Portugal. Mais le roi de Portugal, pour assurer le roi de Castille, avoit fait jurer aux plusieurs hauts nobles de Portugal que, après son décès, ils la tiendroient à dame, et retourneroit le royaume de Portugal au roi de Castille, et avoit fait ledit roi obliger les bonnes villes envers don Jean de Castille à le tenir à roi en la somme et peine de deux cent mille francs de France.

« Et combien que le dessus dit chevalier (Juan Fernand Amdeiro) se fut embesogné en espèce de bien pour mettre paix et concorde entre Castille et Portugal, si fut-il mort et occis de ceux de Lissebonne de la communauté qui élurent maître d'Avis à roi et le voulurent avoir de forces. Car ils disoient que pour recouvrer en Portugal ce que dessous au dessus ils ne seroient jà en la subjection du roi de Castille et des Castillans, tant les haïssent ni oncques ne les pourraient aimer. Et disoient les Lissebonnais, qui furent principalement cause de cette guerre, que la couronne de Portugal ne pouvoit venir à femme, et que la reine de Castille n'en étoit pas

héritière, car elle étoit bâtarde et plus que bâtarde, et pour ce élurent-ils à roi maître d'Avis, et le couronnèrent. Et une des incidences qui plus émut les communautés de Portugal à non être en la grâce et subjection du roi de Castille, je vous le diroi.

« Les Espagnols que je nomme *Castelloings* (Castillans), quand le roi Ferrant eut promis le royaume de Portugal à venir après son décès au roi Jean de Castille, et qu'ils trouvoient les Portingalois, ils se gaboient d'eux et disoient : *O gens de Portugal, veuilliez ou non, vous retournerez en notre pouvoir.* Nous vous tiendrons en subjection et en servage, et vous ensoignerons si comme esclaves et juifs, et ferons de vous notre volonté. Les Portingalois disoient et répondoient que jamais ne seroient en subjection de nul homme au monde fors que d'eux, et pour cette cause et ces paroles prirent-ils maître d'Avis, frère bâtard du roi Ferrant et fils du roi Pietre de Portugal.

« Tant que le roi Ferrant vécut, il ne fit compte de ce bâtard et n'eut jamais cru ni supposé que les communautés de son royaume, lui mort, l'eussent pris à roi et laissé sa fille; mais si firent, et bien l'avoit dit au roi Ferrant Amdeiro, son chevalier. Mais le roi défunt avoit répondu que les communautés n'avoient nulle puissance sur les nobles de son pays, et que le roi Jean de Castille étoit trop puissant pour ne pas eux châtier, si rébellion avoit lieu en Portugal après sa mort. Et que nulle conscience il n'avoit de lui faire mourir ni emprisonner, car son frère étoit homme de religion et avoit bien sa chevance (richesse), et grandement, sans penser à la couronne de Portugal.

« A parler par raison et considérer tous les articles et points dessus dits, qui sont véritables, car moi, auteur, en ai été suffisamment informé par les nobles du royaume de Portugal. Ce sont bien choses à émerveiller, de prendre et faire un bâtard roi. Mais il n'y trouvoient nul plus prochain[1]. »

Malgré ce motif, auquel les haines nationales prêtaient une très-grande force, la noblesse hésitait encore. Les députés des villes et des communautés l'entraînèrent à Coïmbre, par leur vote unanime, dans l'assemblée des États d'avril 1385, et le grand-maître d'Avis

1. Froissart, *Chroniques*, liv. III.

fut proclamé. Aussitôt il se hâta de courir au champ de bataille, car une couronne qui n'a pas été trempée dans le sang ne tient pas au front des rois. Son rival ayant même désir d'en appeler aux armes, Portugais et Castillans se rencontrèrent, le 14 août 1385, dans la plaine d'Aljubarota, village situé à quinze lieues de Lisbonne, sur le grand chemin de Leiria.

C'est encore le chevaleresque Froissart qui va nous raconter cette bataille.

« Quand nos batailles furent toutes ordonnées et mises en bon arroy et en bonne contenance, et qu'on n'attendoit autre chose que les ennemis, et que jà estoient nos chevaucheurs envoyés par devers eux pour enquérir de leur contiennement, le roi de Portugal se meit entre ses gens et fit faire silence et paix.

« Seigneurs, dit-il, vous m'avez couronné à roi. Or, me monstrez loyauté, car, puisque je suis si avant et même sur la place d'Aljubarota, jamais je ne m'en retourneroi arrière en Portugal, si auroi combattu mes ennemis. »

« Tous répondirent : « Sire roi, nous demourrons avec vous tous, et soyez certain que nous ne fuirons nullement. Or, s'approchèrent les batailles; car les Castillans avoient désir de nous trouver et nous combattre, si comme ils en monstrèrent le semblant. Nous envoyâmes nos coureurs devant pour les aviser et quelles gens ils estoient en nombre, pour nous conseiller sur ce. Nos coureurs demourèrent plus de trois heures entières sans retourner ne n'ouïr nulles nouvelles d'eux. Et fut telle fois que nous les cuidâmes avoir perdus.

« Toutefois, ils retournèrent et nous apportèrent justement leur contiennement et la quantité de leurs batailles, et dirent qu'en l'avant-garde avoit bien largement sept mille lances, armés de pied en cap, la plus belle chose qu'on peust veoir.

« En la grosse bataille du roi avoit bien trente mille chevaux et tous hommes armés. Quand nos gens et les seigneurs surent le nombre d'iceux et comment ils venoient, et que l'avant-garde estoit près deux lieues outre la bataille du roi, car les Gascons et les étrangers n'estoient pas bien d'accord avec les Castillans, si eurent nos gens conseil de nous tous tenir ensemble et sur notre fort, et

de faire deux ailes de batailles, et les gens d'armes (où bien avoit deux mille cinquante lances) au fond de ces deux ailes.

« Là puissiez-vous veoir bonne ordonnance de bataille et gens grandement reconfortés, et fut dit et commandé de par le roi et sur la tête que nul ne prit ce jour rien à rançon se la journée estoit pour nous. Ou tous mourir, ou tous vivre. Cette parole fut acceptée et tenue. Lors vinrent nos ennemis aussi serrés que nulle chose pouvoit estre par devant nous et mirent tous pied à terre et chassèrent leurs chevaux, et lacèrent leurs armures et leurs casques moult faictissement, et abaissèrent leurs visières et appoinctèrent leurs lances et nous approchèrent de grande volonté, et vraiment là avoit fleur de chevalerie et d'écuyerie, et bien le monstrèrent.

« Entre eux et nous avoit un fossé, et non pas si grand qu'un chevalier ne peust bien passer et saillir outre. Ce nous fit un petit d'avantage, car au passer, nos gens, qui estoient en deux ailes et qui lançoient des dards affilés dont ils en méhaignèrent plusieurs, leur donnoient grand empêchement. Et là eût d'eux au passer de ce tantet de fossé de moult travaillés et foulés. Quand ils furent outre, ils marchèrent à nous, car ils croyoient que le roi de Castille et la grosse bataille les suivissent de près. Mais non firent, car ils furent tous morts et déconfits avant que le roi de Castille et ses gens vinssent. Si vous diroi par quel incident.

« Ils furent enclos et enserrés entre nous et ceux que nous appelons les communautés de notre pays et en telle manière qu'on frappoit et frapperoit sur eux de haches sans eux épargner. Et nos gens d'armes, qui estoient frais et nouveaux, leur vinrent au devant en poussant des lances et eux reculant et se renversant vers le fossé qu'ils avoient passé. Si vous dis qu'en moins de demi-heure ce fut tout fait et accompli, et tous morts sur les champs de droite gens d'armes plus de quatre mille, ne nul n'y estoit pris à rançon, et quand aucun chevalier ou escuyer des nôtres en vouloit un prendre, on le lui occiait entre les mains. Ainsi cheurent en pestilence et en déconfiture nos ennemis, et fut toute nettement tuée sus sans recouvrance l'avant-garde.

« Lors vint la bataille du roi de Castille, et le roi aussi, où bien avoit trente mille hommes, tous bien montés. Mais quand ils *approchèrent*, *il étoit jà nuit*, et ne savoient pas le grand meschef qui

leur estoit advenu de leurs gens. Si vinrent faire leur montre sur leurs chevaux par devant nous, et firent plus de cinq cents pour glorieux faits d'armes saillir leurs chevaux tout outre le fossé. Mais sachez que de tous ceux qui y passèrent onques pied ne repassa, et furent occis partie des plus nobles et de ceux qui avoient et désiroient le plus les armes avec grand planté de barons et chevaliers de Portugal, qui s'estoient contre nous tournés pour suivre le roi de Castille.

« Quand nos gens virent et connurent que nos ennemis se déconfisoient ainsi, ils passèrent outre le fossé et le pont d'eau que là il y avoit en plus de quarante endroits, car elle estoit éclusée des morts qui y estoient versés et couchés. Si mandèrent leurs chevaux et montèrent sus et se mirent en chasse. Mais longuement ne fut-ce pas, car il estoit nuit. Si ne vouloient pas nos gens s'abandonner follement et n'aller trop avant par le doute des embûches et si n'estoient pas si bien montés comme les Castillans, car pour vrai, s'ils l'eussent été, leurs ennemis eussent reçu plus de dommage, et eût été le roi de Castille mort ou pris; mais la nuit, qui nous survint toute obscure, et ce que nous étions foiblement montés le sauva [1]. »

Pendant que dans son trouble, appuyant un pied sur l'étrier et l'autre sur les mains de Pero Gonzalez Mendoza, son vaillant majordome, don Juan Ier s'élançait sur le coursier du bon vassal et s'enfuyait vers Santarem à toute bride [2], don Joam, selon le désir de ses nobles, ceignait son front d'une couronne de laurier et regagnait Coïmbre au son triomphant des trompettes. Hélas! quel deuil il laissait à la pauvre Espagne! Quand les hérauts du roi vaincu, partis le dimanche pour aller enterrer les morts, revinrent sans avoir rien fait, à cause du nombre des cadavres, don Juan fut si durement courroucé « qu'on ne le pouvoit réconforter, et dit et assura que jamais il n'auroit joie, puisque tant de braves chevaliers estoient morts pour sa coulpe. »

1. Froissart, le tiers volume, p. 96-97.

2. Sobid, rey en mi caballo
Y si no podeis sobir
Poned un pie en el estribo
Y el otro sobre mis manos.
(Hurtado de Velarde.)

Comme elle attire les vautours, l'odeur des cadavres attira les Anglais. Appelé par le vainqueur et comptant bien profiter du désastre d'Aljubarota pour s'emparer de la Castille, le 25 juillet 1386, John, duc de Lancastre, débarquait à la Corogne avec quinze cents lances et quinze cents archers anglais. Il voyait déjà dans sa confiance le chemin ouvert devant sa bannière jusqu'à Burgos. Les vassaux de don Juan tinrent ferme et l'arrêtèrent en Galice. Après une année de temporisations, d'entrevues avec son allié et d'escarmouches inutiles, il comprit les difficultés de l'entreprise et finit la querelle par un compromis. Les deux adversaires confondirent leurs prétentions en mariant la princesse Cathalina, fille du duc, au fils aîné de don Juan, qui payait en outre une soulte de 600,000 francs de France pour la couronne de Castille.

Un bonheur n'arrive jamais seul. Avant cette paix confirmée solennellement par les cortès à Briviesca, Charles le Mauvais, roi de Navarre, l'ennemi de tous ses voisins et le fléau du repos public, était mort brûlé dans son lit par accident à Pampelune; une trève de six ans fut bientôt signée entre la Castille et le Portugal, si bien qu'à la mort de don Juan, vers la fin de l'automne 1390, il restait en Espagne peu d'éléments de trouble et de discorde. Malheureusement pour la paix des peuples, le pouvoir tombait dans les mains d'un enfant. Henri III, son successeur, n'avait que onze ans; il en passa trois sous la tutelle des évêques, qui mirent ce temps à profit pour satisfaire leur aveugle et sanglant fanatisme. L'archidiacre d'Ecija donna le signal, en prêchant publiquement contre les Juifs sur la place publique de Séville. A sa voix, le vieil esprit du moyen âge, toujours tapi comme un jaguar dans les cœurs espagnols, se réveille et se livre à toutes ses fureurs. On égorge les Juifs à Séville, à Cordoue, à Burgos, à Logroño et à Tolède. Le conseil de Castille, composé en majorité de barons, a beau multiplier ses messages et envoyer partout les ordres les plus sévères, rien ne peut sauver les proscrits, et la traînée de sang se prolonge bientôt de Séville à Valence et de Tolède à Barcelone[1].

L'ambition des prélats et des nobles, et leur antagonisme, augmentaient déplorablement cet état d'anarchie. Tous voulaient être

1. Ayala, *Cronica del rey Enrique III*, año 1391.

les tuteurs du roi. On proposait d'en élever le nombre à douze. En 1392, il se réduisit à quatre : l'archevêque de Tolède et celui de Saint-Jacques, le grand-maître de Calatrava et Hurtado de Mendoza. A peine établi, ce nouveau conseil se divisa. Un an plus tard, ils en étaient déjà aux mains, lorsqu'un jour le jeune pupille, par le conseil de la reine de Navarre, sa tante, ou soufflé par le cardinal de Luna, légat du pape d'Avignon, s'assit devant eux, se couvrit et déclara qu'ayant quatorze ans, il entendait gouverner seul et par lui-même.

Après cet acte énergique, qui imposa silence à tous, il convoqua les cortès et, avant leur réunion, alla se faire reconnaître dans les montagnes comme seigneur des Basques.

La Biscaye comptait en ce temps déjà une cité, vingt villes, soixante-dix *ante iglesias* ou républiques et dix vallées renfermant chacune plusieurs villages. Elle se divisait en terre haute et terre de plaine ou *infanzonado*. Bilbao, la commune la plus populeuse, la plus riche et la plus commerçante de Biscaye, n'avait que le titre de ville. La seule cité de la seigneurie était Orduña, située à six lieues au sud de Bilbao et arrosée par le Rio-Nerva. Quand le roi de Castille venait en Biscaye pour s'y faire reconnaître seigneur, il était tenu de prêter serment et de promettre solennellement de respecter l'indépendance de ses vassaux. Il jurait à Bermeo, à Larrabezua et sous l'antique chêne de Guernica, l'autel de la liberté basque.

Henri, parti de Bilbao, alla donc rejoindre les bérets bleus, qui l'attendaient sur la sierra d'Arechabalaya ou du Grand-Chêne. Là, il trouva les fijosd'algo rangés sous deux bannières et la *hermandad* ou fraternité de Biscaye, et il leur délivra sur beau parchemin la charte suivante :

« *Yo, el rey,* moi, le roi, à tous ceux de la seigneurie de Biscaye, je confirme vos bons usages et bonnes coutumes, priviléges et chartes tels qu'ils vous furent gardés par mes prédécesseurs jusqu'à ce jour. Et quant à ce que vous demandez touchant la confirmation de la hermandad de Biscaye, les rentes échues et le jugement par défi, je vous dis qu'avant de sortir de la terre de Biscaye j'aurai pris une décision avec ceux de mon conseil et avec vous là-

dessus, et en ordonnerai au mieux de mon service et de votre avantage[1]. »

De là il se rendit successivement pour jurer dans l'église de Larrabezua, à Bermeo et enfin sous le chêne de Guernica, où était déjà réunie l'assemblée générale des députés basques.

Puis, le 30 novembre 1393, il ouvrit en personne les cortès à Madrid. Tous les esprits étaient joyeux; des marins de Séville et des Basques venaient de découvrir le groupe des sept îles fortunées (les Canaries). Mais, lorsque le jeune roi, après avoir promis aux cortès de respecter les priviléges et les libertés de ses peuples, demanda l'argent, but unique de ces sortes de réunions, ses fidèles Castillans voulurent réfléchir, et ce ne fut que le lendemain que les prélats, comtes, nobles, riches hommes, chevaliers et procurateurs (*procuradores*) des cités remirent au chancelier cette réponse écrite :

« Seigneur, les députés des cités, villes et bourgs de vos royaumes qui sont venus dans ces cortès à votre appel, instruits de vos intentions que vous leur avez fait savoir hier, en leur disant premièrement que vous aviez quatorze ans accomplis et vouliez prendre en conséquence le gouvernement de vos royaumes et sortir de tutelle, répondent à cela qu'ils remercient Dieu de vous voir en âge de régner, parce que dans le temps passé de votre minorité diverses choses se sont faites dont il est advenu dommage et peine à vos royaumes, et ils espèrent que le ciel vous fera la grâce de les bien régir. Ils vous prient cependant, quoique les lois et coutumes de ces royaumes vous donnent le droit de gouverner à quatorze ans, de choisir de bons conseillers parmi les prélats, seigneurs, chevaliers et bons hommes des cités et des villes, et de vous fortifier de leurs conseils pour l'avantage, la défense et le bon ordre (*buena andanza*) de vos États et de vos vassaux[2].

« Ils répondent pareillement à ce que vous avez dit que vous leur montreriez les comptes de votre maison et de vos dépenses, et leur demanderiez un subside pour pouvoir soutenir votre état, celui de notre dame la reine, votre femme, de l'infant don Ferrand

1. Ayala, *Cronica del rey Enrique III.*
2. *Id.*

votre frère, et des autres seigneurs, chevaliers et commandants des châteaux du royaume, qu'ils sont eux et tout ce qu'ils possèdent à votre service. Cependant ils sont d'avis, seigneur, qu'il plaise à votre grâce de vouloir bien modérer tant et de si grandes dépenses, la population, dans l'état d'épuisement où se trouve le royaume, étant trop affaiblie pour payer de fortes sommes d'argent. C'est pourquoi ils vous demandent en grâce de mesurer les traitements et les faveurs que vous faites aux seigneurs et à d'autres personnes, sur les ressources du royaume.

« Ils trouvent aussi très-bon le règlement des terres que les seigneurs, chevaliers et écuyers tiennent de vous, tel qu'il fut arrêté par le roi don Juan, votre père, et son conseil dans les cortès de Guadalajara. Cependant il y a une coutume dans votre royaume, coutume ruineuse pour la noblesse et à vous nuisible, qui est celle-ci : vous donnez à un noble 150,000 maravédis en fonds de terre pour cent lances, à raison de 1,500 maravédis la lance. Ce seigneur prend pour ces cent lances des chevaliers et des écuyers, vos vassaux, à qui vous comptez la même somme, et il leur donne de paie les 150,000 maravédis que vous lui donnez à lui-même. Il en résulte que les cents lances, composées des nobles et écuyers, vos vassaux, reçoivent 3,000 maravédis par lance, 1,500 de vous, 1,500 autres du seigneur feudataire, ce qui fait une grande tromperie, car où vous croyez avoir quatre mille lances pour la défense du royaume, vous n'en menez à votre suite que deux mille, et le bien de l'État en souffre et empire d'autant.

« Ils disent d'autre part, seigneur, qu'ayant maintenant pour ami le roi d'Aragon, qui est votre oncle, frère de doña Leonor, votre mère, qu'étant en paix ou en trèves avec le roi d'Angleterre, l'émir de Grenade et le royaume de Portugal, il serait possible, si tel était votre bon plaisir, de réduire les grands frais et les grandes dépenses que vous faites. Cependant, comme ces choses ne peuvent se régler en un jour et demandent un certain temps, le royaume vous octroie un subside pour cette année que nous évaluons à 21 millions de maravédis. Vous avez de plus, avec les vieilles rentes du royaume, les droits sur les denrées de l'étranger et les salines, le dixième de mer et de terre, les droits sur les habitations des Juifs et sur celles des Maures, les droits forestiers, péages et

autres impôts de même nature, 7 millions. Ils font compte que vous aurez 28 millions de maravédis[1], et ils tiennent que c'est assez. Mais ils vous demandent en grâce de leur promettre ici aujourd'hui que vous ne mettrez cette année aucun impôt ni subside sur le royaume, et, s'il vous fallait quelque chose plus tard, que vous ne le demanderez, d'accord avec le conseil du royaume, qu'à nous réunis en cortès. »

Cette assemblée, une chevaleresque et folle expédition du grand-maître d'Alcantara, qui, sur la foi d'un autre insensé, Juan del Sayo (Jean du Sayon de toile), était allé déployer la croix verte aux portes de Grenade et se faire étouffer avec ses trois cents hommes d'armes au milieu de cent mille Maures, tels sont les deux seuls événements saillants des seize ans de règne d'Henri troisième. Le samedi 25 décembre 1406, jour de Noël, la mort le frappait à Tolède. Onze ans auparavant, elle avait rencontré à la chasse don Juan, roi d'Aragon, et, prenant la forme d'une louve, s'était mise, disent les sombres chroniqueurs du temps, à courir devant son cheval. Le cheval s'abattit, et quand arrivèrent les monteros, ils trouvèrent le roi sans vie. En vertu de la loi salique, adoptée par l'Aragon, l'infant don Martin, roi de Sicile, fut le successeur de son frère. Il prêta serment devant les cortès le 27 mai 1398, et se fit couronner à Saragosse le deuxième dimanche après Pâques, 13 avril de l'année suivante.

L'huile sainte ne tarda pas à couler aussi en Castille. Le 15 janvier 1407, Juan II, fils d'Henri III, était proclamé et sacré dans la cathédrale de Ségovie, en présence de sept prélats, des ricos hombres et d'un grand nombre de procuradores ou députés des villes. Sous la bannière de ce roi de vingt et un mois, l'infant don Ferdinand recommença la vieille guerre contre les fils de Mahomet. La croix et le croissant se heurtèrent pendant trois années et se baignèrent dans le sang à Setenil, Alcaudète, Zahara, Medina-Sidonia et Antequera[2]. Il entrait en vainqueur dans cette dernière place, lorsqu'on lui vint apprendre la mort de don Martin, le vieux roi d'Aragon. L'infant avait des prétentions sur ce royaume, comme

1. 1,400,000 francs de notre monnaie.
2. Fernan Perez de Guzman, *Cronica del rey Juan II.*

descendant de Pedro le Cruel; il s'empressa de les mettre en avant. Autant en firent ses concurrents, qui étaient au nombre de quatre. Voilà donc les Catalans, ceux d'Aragon et de Valence, bien empêchés, d'autant que l'un des prétendants, le comte d'Urgel, s'était emparé déjà de la régence de son autorité privée. Heureusement, la liberté provinciale les sauva. Par les conseils de l'anti-pape Benoît, les cortès décidèrent que la principauté de Catalogne et les royaumes d'Aragon et de Valence éliraient neuf bons hommes prudents et consciencieux, trois de chaque État. Que ces neuf juges examineraient le droit de chaque compétiteur, entendraient leurs procuradores et décerneraient la couronne à celui qu'ils trouveraient le plus digne[1].

Cette commission souveraine, composée, pour l'Aragon, de don Domingo Ram, évêque de Huesca, don Francisco de Aranda, chartreux de Valence, don Berenguer de Bardaixi, le célèbre jurisconsulte; pour la Catalogne, de l'archevêque de Tarragone et des légistes don Guillen de Talseca et don Bernardo de Gualbes; pour Valence, de don Bonifacio Ferrer, prieur de la Chartreuse de Portaceli, Saint-Vincent Ferrer, son frère, et Pedro Beltran, se réunit le 29 mars 1412 dans le château de Caspe.

Elle appela d'abord les cinq prétendants : don Luis, fils aîné du roi de Naples; don Ferdinand, infant de Castille; don Alfonse, duc de Gandia; don Frédéric, comte de Luna; don Jayme, comte d'Urgel, et les deux sœurs du roi défunt. Trente jours furent consacrés à l'examen de leurs titres et aux discours de leurs avocats. Puis ils votèrent, et le 25 juin fray Vincent Ferrer, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, après une messe solennelle célébrée par l'évêque de Huesca, monta en chaire et lut d'une voix ferme la sentence de la commission, qui était ainsi formulée :

« Qu'il soit notoire à tous que le samedi 25e jour de juin de la nativité du Sauveur 1412, à neuf heures du matin, par les révérendissimes et honorables personnes ci-dessous nommées, au nombre de neuf, pour rechercher, instruire, informer, connaître et publier les choses susmentionnées en présence des notaires et des témoins signés au présent, il a été ordonné au très-révérend maître Vincent

1. Zurita, *Anales de Aragon*.

Ferrer de lire et proclamer au nom de tous un écrit à lui remis par le très-révérend père en Jésus-Christ D. Domingo Ram, évêque de Huesca, et dont la teneur suit :

« Nous, Pedro Zagarriga, archevêque de Tarragone, Domingo Ram, évêque de Huesca, Bonifacio Ferrer, prieur de la Chartreuse, Guillen de Valseca, docteur ès lois, fray Vicente Ferrer, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, Berenguer de Bardaixi, seigneur de Zaydi, Francisco de Aranda Donado, chartreux de Téruel, Bernard de Gualbes et Pedro Beltran, docteurs en droit, tous neuf députés par les cortès d'Aragon, Catalogne et Valence, avec pleine et entière autorité pour rechercher, instruire, informer, connaître et publier à qui doivent les cours et les vassaux de la couronne d'Aragon prêter serment comme à leur roi devant Dieu et selon la conscience et la justice; considérant que nous avons tous juré de faire l'élection de notre roi le plus promptement possible; pénétrés, en outre, des raisons et des droits respectifs de chaque prétendant, ayant sans cesse devant les yeux Dieu et sa sainte justice, et, après avoir écarté toute considération mondaine, nous disons et publions que les cours, les sujets, les vassaux de la couronne d'Aragon doivent prêter serment de fidélité et d'obéissance au très-illustre, très-excellent prince et notre seigneur don Ferdinand, infant de Castille, et le tenir pour leur véritable seigneur et roi[1]. »

Ce souverain, proclamé aux acclamations de la foule, auxquelles se mêlaient le bruit des trompettes et des clairons et les cris des hommes d'armes agitant leurs bannières, ne garda que trois ans et dix mois le trône donné par les neuf juges. Le 2 mai 1416, on étendait son cadavre au Poblet, à côté des ossements de ceux qui furent sur la terre les monarques d'Aragon. Il laissait pour successeur Alfonso, son fils aîné, âgé de vingt ans. Mais revenons en Castille.

Énervé par une longue minorité et sans énergie personnelle, don Juan II n'avait du pouvoir que l'apparence et l'ombre. Devant le trône se tenait tout armé et l'épée sanglante à la main le connétable don Alvar, qui masquait entièrement son maître et gouvernait seul la Castille. Pendant trente-deux ans, peuple, noblesse, cour et

1. Le même.

roi, tout fléchit et garda le silence. Une femme les vengea tous, et de sa main renversa le colosse. Don Alvar, sans même le consulter, avait remarié le roi à dona Isabelle de Portugal. Loin d'être reconnaissante de ce choix, que le connétable n'avait fait que par ambition, la nouvelle reine ranime une étincelle de courage au cœur de son époux. Elle ourdit une conspiration. Le connétable, malgré sa clairvoyance, est tout à coup arrêté à Burgos dans la maison de don Pedro de Carthagène, où il venait d'assassiner, sur un soupçon de trahison, Vivero, son ancien secrétaire. On le mène à Valladolid sur une mule. On le livre à une cour criminelle composée de douze docteurs, qui, bien qu'inhabiles à le juger selon la jurisprudence du temps, puisqu'il était ecclésiastique, étant grand-maître de Saint-Jacques, n'hésitent pas à le condamner à l'unanimité à être décollé (*degollado*).

C'est le 2 juin 1453 qu'on exécuta la sentence. Il était prisonnier à Valladolid, dans la maison même de Vivero, sa dernière victime. Au point du jour, après avoir ouï la messe très-dévotement et reçu l'eucharistie, il demanda à boire. On lui apporta du vin. Il en but un verre et monta couvert du capuce des condamnés sur la mule qui l'avait amené à Valladolid. Devant lui marchait un héraut criant de tous ses poumons :

« Ceci est la justice qu'ordonne de faire le roi à ce cruel tyran et usurpateur de sa couronne. En punition de ses méfaits, il l'envoie décoller (*en pena de sus maldades mandale degollar*). »

Un échafaud couvert d'un tapis de drap noir était dressé au milieu de la grande place de Valladolid. Un crucifix, devant lequel don Alvar s'agenouilla, y brillait au milieu de deux cierges. Pendant qu'il ôtait sa bague et la tendait à son page, en lui disant : Prends le dernier don que je puisse faire ici-bas, il aperçut un croc de fer planté dans un poteau.

« Pourquoi faire cela? demanda-t-il d'un ton calme au bourreau.

— C'est pour accrocher votre tête, répondit l'exécuteur, quand je vous aurai décollé.

— Oh! alors, reprit-il avec le même sang-froid, je m'inquiéterai peu de ma tête. »

Il dégrafa lui-même son pourpoint, se coucha sur le billot et

donna le signal à l'exécuteur, qui, d'un seul coup, sépara la tête du tronc et la mit ensuite sur le crochet de fer, où elle resta neuf jours accrochée[1]. »

Le roi, qui s'était consolé en vidant les coffres pleins d'or du connétable, ne lui survécut pas longtemps. Le fantôme sanglant de ce supplicié, qu'il redoutait encore plus peut-être mort que vivant, l'entraîna dans la tombe treize mois et demi après le drame de Valladolid. Le 22 juillet 1454, on le descendit dans les caveaux du cloître de San-Pablo, et le lendemain les bourgeois de Valladolid acclamaient Henri IV, son successeur. Celui-ci n'avait ni plus de vigueur morale, ni plus d'intelligence que son père. Esclave de ses favoris, choisis tous dans les derniers rangs de la noblesse, il ne tarda pas à exciter l'envie et la colère des riches hommes.

Beltran de la Cueva, qu'il avait créé page de lance (*mayordomo mayor*), fut bientôt son don Alvar et même, disait-on tout bas, quelque chose de plus. Violant dans son insolence le respect dû à la couche royale, la grandesse osait insinuer que le favori la déshonorait, et quand la reine, vers le 15 mars 1462, donna le jour à Madrid à la princesse doña Juana, tous s'écrièrent qu'elle était de Beltran de la Cueva. De là une fermentation violente et sourde, mais qui, éclatant le 9 septembre 1464, amena la guerre civile. Sur les champs de bataille qu'elle ouvrit se déchaînèrent toutes les mauvaises passions des nobles et des princes. Tandis que les seigneurs, ses vassaux, levaient de tous côtés leurs bannières contre ce prince, qualifié hautement d'*impotente* (impuissant), son frère Alfonse, un enfant de douze ans, et sa sœur Isabelle se joignaient sans pudeur aux conjurés. Alfonse avait même été nommé roi, mais Dieu punit le Caïn espagnol et lui arracha la couronne et la vie, le 1er juillet 1465, au bourg de Cardeñosa[2].

Il restait Isabelle. Ambitieuse, dissimulée, mauvaise sœur, celle-ci remplace l'usurpateur mort, et, animant les conjurés contre doña Juana, qu'ils appelaient avec mépris la *Beltraneja,* elle force Henri, son frère, à dépouiller sa propre fille et à lui céder le titre et les droits de princesse des Asturies. Cette concession obtenue,

1. Fernan Perez de Guzman. — Pedro de Abarca, *Anales de Aragon.* — Florès, édition de 1784 de la *Chronique de don Alvar.*

2. Enriquez del Castillo, *Cronica del rey Enrique IV.*

elle trame un autre complot, qui réussit, grâce au concours du nonce et du primat de Tolède, et le roi de Castille apprend un jour que son héritière malgré lui s'est mariée à son insu avec Ferdinand, l'infant d'Aragon. Les deux époux étaient cousins; il fallait une dispense : le pape Paul II l'ayant refusée, l'archevêque de Tolède et le nonce, aussi peu scrupuleux l'un que l'autre, en fabriquèrent une fausse et unirent les deux cousins, le 9 octobre 1469.

Véritablement impuissant, en ce sens qu'il n'avait pu rien empêcher, Henri IV traîna six ans encore une vie déshonorée par ces affronts, et mourut, le 11 décembre 1474, esclave du marquis de Villena, comme l'avait été son père d'Alvar de Luna. A peine avait-il les yeux fermés, que les ducs montant à cheval et les prélats sur leurs mules prenaient la route de Séville, où trônait déjà Isabelle. Trahie et abandonnée de tous, la pauvre *Beltraneja*, tournant le dos à cette société sans cœur et sans loyauté, allait s'enfermer dans le monastère de Sainte-Claire de Coïmbre; l'infant Ferdinand succédait enfin à son père, et, en 1479, les deux époux de Valladolid, unissant leurs couronnes comme leurs destinées, fondaient l'unité de l'Espagne et inauguraient cette ère célèbre, où resplendissent, comme deux gerbes lumineuses, les grands événements du siècle : la prise de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

ESPAGNE ANCIENNE.

CHAPITRES.		PAGES.
Ier.	— Premiers peuples	1
II.	— Peuples marchands	16
III.	— Romains	34
IV.	— L'Espagne romaine	47
V.	— Peuples du Nord	74
VI.	— Espagne gothique	106
VII.	— Arabes	120
VIII.	— Abd-el-Rahman-ben-Mouwiah et Charlemagne	143
IX.	— Les vieux chrétiens	156
X.	— Émirs de Cordoue	167
XI.	— Mahomet et saint Jacques de Compostelle	186
XII.	— Berbers, Arabes et chrétiens	204
XIII.	— Les trois hadjebs	224
XIV.	— Les derniers Ommyades	241
XV.	— Le croissant et la croix	250
XVI.	— Alonso VI et le Routier	263
XVII.	— Le Cid Campeador	274
XVIII.	— Almoravides	290
XIX.	— Almohades	302
XX.	— Don Jayme el Conquistador	309
XXI.	— Les sultans rouges	333
XXII.	— Aragon, Castille et Grenade	351
XXIII.	— Rois chrétiens, émirs andalous	364
XXIV.	— Pedro le Cruel	378
XXV.	— Les bâtards de Castille	393

30390 Paris. — Typographie de RENOU et MAULDE, rue de Rivoli, 144.

LIBRAIRIE

DE

FURNE, JOUVET ET CIE

Pour les Ouvrages annoncés brochés, voir le prix des Reliures sur la couverture de ce Catalogue.

OUVRAGES RELIGIEUX.

LA SAINTE BIBLE, traduite par **Lemaistre de Sacy**, pour l'*Ancien Testament,* et par le P. Lallemant, pour le *Nouveau Testament,* avec de nombreuses notes explicatives par l'abbé Delaunay, curé de *Saint-Étienne-du-Mont,* et une lettre approbative de Mgr l'archevêque de Paris. 5 magnifiques vol. gr. in-8° jésus (édition Curmer), accompagnés d'une belle collection de 41 grav. sur acier, publiées par Furne et imprimées sur chine . . . . 100 fr.

LA SAINTE BIBLE, traduite par **Lemaistre de Sacy**. Nouvelle édition, contenant l'*Ancien* et le *Nouveau Testament,* ornée de 32 belles grav. d'après Raphaël, Poussin, Lebrun, Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Murillo, Ribeira, Gros, Overbeck, Girodet, H. Vernet, Court, Raffet, Johannot, Decaisne, etc., gravées par l'élite des artistes français. 1 seul vol. gr. in-8° jésus, papier superfin collé, avec une carte de la Palestine et un plan de Jérusalem. . . . . 25 fr.

ROYAUMONT. — L'Ancien et le Nouveau Testament. Nouvelle édition, approuvée par Mgr l'archevêque de Paris. 1 beau volume grand in-8° jésus, illustré de 538 vignettes sur bois placées dans le texte. . . . . 10 fr.

LES SAINTS ÉVANGILES. Traduction de **Lemaistre de Sacy**. Nouvelle édition, illustrée de 99 grandes compositions formant encadrement à chaque chapitre, de 5 grands bois de page, d'un encadrement nouveau pour chaque évangéliste, de nombreux culs-de-lampe d'après Th. Fragonard, et enfin de 10 magnifiques grav. sur acier à deux teintes. 1 splendide vol. gr. in-8° jésus, papier vélin glacé. . . . . . 18 fr.

Tous les bois formant encadrement à chaque page de ce volume sont imprimés en bistre, et le texte en noir.

GODESCARD. — Vies des Saints, *Pères et Martyrs,* ornées de 30 belles vignettes sur acier, d'après M. Leloir. 1 fort volume grand in-8°, papier jésus vélin. 18 fr.

PIERRE LACHÈZE. — La Vie de N.-S. Jésus-Christ, *ou l'Évangile dans son unité.* 1 vol. grand in-8° jésus, illustré de 34 vignettes sur acier. . . . . . 18 fr.

Cette nouvelle édition est approuvée par S. S. le pape Pie IX et par NN. SS. les Cardinaux, Archevêques et Évêques de Paris, Bordeaux, Bourges, Sens, Meaux, Périgueux, Versailles et Limoges.

L. BAUTAIN (L'abbé). — **L'Imitation de Jésus-Christ.** Nouvelle édition, avec des réflexions et des pratiques nouvelles, approuvée par Mgr l'archevêque de Paris. 1 vol. gr. in-8° jésus, orné de 6 belles grav. sur acier, d'après M. Rosenthal; d'un magnifique portrait de N.-S. Jésus-Christ, et de sujets sur bois placés dans le texte, comme têtes de pages, culs-de-lampe, lettres ornées, etc.. . . . . 10 fr. »

Le même ouvrage. 1 fort vol. in-18 cavalier, illustré de 6 gravures sur acier, de dessins gravés sur bois et de lettres ornées. . . . . 3 fr. 50

Relié 1/2 chagr. noir, tr. dorées, 5 50. En chagr. plein noir. . . . . 7 »

LECANU (l'abbé), du diocèse de Paris. — **L'Imitation des Saints**, *pour tous les jours de l'année,* avec une pratique quotidienne et une sentence tirée de la sainte Écriture, précédée de l'office du Dimanche, et suivie de considérations morales sur les fêtes mobiles. Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. 1 beau volume in-18 cavalier, illustré de 367 gravures sur bois. Broché. . . . . 3 fr. 50
Relié 1/2 chagr. noir, tr. dorées, 5 50. En chagr. plein noir. . . . . 7 »

LÉGENDES.

COLLIN DE PLANCY. — **Bibliothèque des Légendes,** magnifique collection de 20 volumes in-8°, approuvés par Mgr l'évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer. Chaque volume est orné de deux grandes gravures en chromo, or et couleurs, avec couverture spéciale (genre *moyen âge*). . . . . 80 fr.
Tous les volumes se vendent séparément. . . . . 4 fr.

1. Légendes de l'Ancien Testament.
2. Légendes du Nouveau Testament.
3. Légendes des commandements de l'Église.
4. Légendes des commandements de Dieu.
5. Légendes des Vertus théologales et cardinales.
6. Légendes des Saintes Images de Notre-Seigneur, de Notre-Dame et des Saints.
7. Légendes des Sacrements.
8. Légendes des Femmes.
9. Légendes infernales.
10. Légendes des Croisades.
11. Légendes du Calendrier.
12. Légendes des Sept Péchés capitaux.
13. Légendes des Origines.
14. Légendes de l'Autre Monde, du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer.
15. Légendes du Moyen Age.
16. Légendes des Esprits et des Démons.
17. Légendes de la Sainte Vierge.
18. Légendes du Juif Errant et des Seize Reines de Münster.
19. Légendes de l'Histoire de France.
20. Légendes des Douze Convives du Chanoine de Tours.

Dictionnaire infernal, par Collin de Plancy, ou Répertoire universel des êtres, des personnages, des livres, des faits et des choses qui tiennent aux esprits, aux sorciers, à l'enfer, aux divinations, aux maléfices, à la cabale, aux sciences occultes, aux prodiges, aux impostures, aux superstitions, au spiritisme et aux croyances surnaturelles. 6e édition, illustrée d'environ 550 gravures, entre lesquelles les portraits de 72 démons dessinés par Breton. 1 vol. gr. in-8° jésus. . . . . 8 fr.

HISTOIRE.

ANDRÉ DE BELLECOMBE. — **Histoire universelle.** 1re partie : *Chronologie universelle,* depuis les temps fabuleux jusqu'à Domitien. Tomes 1 à 4, in-8° carré. 20 fr.
Deuxième partie : *Histoire générale, politique, religieuse et militaire,* depuis les origines jusqu'à la deuxième croisade. Volumes parus : tomes 1 à 14, in-8° carré. 70 fr.
Chaque volume paru se vend séparément . . . . 5 fr.

HENRI MARTIN. — **Histoire de France,** depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. 4e édition, entièrement refondue, augmentée d'un travail inédit sur l'ancienne Gaule, et suivie d'une table générale analytique et alphabétique. 17 volumes in-8° cavalier, ornés du portrait de l'auteur. . . . . 102 fr.
Chaque volume se vend séparément . . . . 6 fr.

Le même ouvrage, 17 volumes in-8° cavalier, ornés de 51 gravures sur acier et du portrait de l'auteur. L'ouvrage complet. . . . . 118 fr. »
Prix de chaque volume, 7 fr. ; le volume de table, 6 fr.. . . . . » »
Se publie également en 400 livraisons à. . . . . » 30

Cet ouvrage a obtenu de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1844 et de l'Académie française en 1856 et 1859 le GRAND PRIX GOBERT, et de l'Institut en 1869 le GRAND PRIX BIENNAL.

Portraits et Vignettes pour l'*Histoire de France*, par H. MARTIN. Collection composée de 51 splendides gravures sur acier, publiées en 17 livraisons à. . . . 1 fr.

HENRI MARTIN. — Histoire de France populaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'ouvrage complet, illustré de plus de 1,100 gravures dessinées par Philippoteaux, Bayard, de Neuville, Férat, Thorigny, Rousseau, Clerget, etc., gravées par les meilleurs artistes, sera publié en 6 volumes grand in-8° jésus et formera environ 400 livraisons à 10 cent., ou 40 séries de 10 livraisons brochées à 1 fr. 10. Il paraît une livraison chaque semaine. Les tomes I à IV sont en vente. Chaque volume, broché, 8 fr.; cartonné, 11 fr.; relié, 12 fr. ou 13 fr.

NOTA. — Le premier vol. comprend les temps primitifs jusqu'en 1493. — Le deuxième vol., depuis 1493 jusqu'en 1672. — Le troisième vol., de 1672 jusqu'au 21 septembre 1792. — Le quatrième vol. de 1792 à juin 1804. — Le cinquième vol. est en cours de publication.

ANQUETIL. — Histoire de France, continuée par M. DE NORVINS, et complétée jusqu'à la Révolution de Février 1848. Nouvelle édition, ornée de 50 vignettes sur acier, d'après Raffet, J. David, Johannot. 5 vol. gr. in-8° jésus. . . . . 50 fr. »
Se publie aussi en 250 livraisons à . . . . » 20
Chaque volume se vend séparément . . . . 10 »

AUGUSTIN THIERRY. — Œuvres complètes. Édition définitive, revue sur les manuscrits laissés par l'auteur, et augmentée d'un septième récit des temps mérovingiens. 9 volumes in-18, format anglais. . . . . 18 fr.

CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE, 4 vol.	8 fr.	DIX ANS D'ÉTUDES HISTORIQUES, 1 vol.	2 fr.
LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, 1 vol.	2	RÉCITS MÉROVINGIENS, 2 vol.	4
		HISTOIRE DU TIERS ÉTAT, 1 vol.	2

Le même ouvrage, 5 volumes in-8° cavalier, papier vélin glacé, ornés de 20 gravures tirées à part et du portrait de l'auteur. . . . . 30 fr.

CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE, 2 vol.	12 fr.	RÉCITS MÉROVINGIENS, 1 vol.	6 fr.
LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE. } DIX ANS D'ÉTUDES HISTORIQUES. } 1 vol.	6	HISTOIRE DU TIERS ÉTAT, 1 vol.	6

AUGUSTIN THIERRY. — Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands. 1 beau volume grand in-8° jésus, illustré de 34 gravures sur bois tirées à part et du portrait de l'auteur. . . . . 10 fr.

MICHAUD. — Histoire des Croisades, suivie d'un appendice par M. HUILLARD-BRÉHOLLES. 4 volumes in-8° cavalier, 7e édition, ornée de 4 gravures sur acier et d'une carte de l'itinéraire des croisades. 24 fr.

MICHAUD. — Histoire des Croisades. Magnifique publication illustrée de 100 grandes compositions par Gustave Doré, gravées par Bellenger, Doms, Gusman, Jonnard, Pannemaker, Pisan, Quesnel. Deux beaux vol. in-folio, papier superfin, reliés en toile rouge avec plaques spéciales noir et or, tr. ébarbées. . . . 170 fr.

Le même ouvrage en 25 fascicules, à 6 fr. ou en feuilles pliées pour la reliure, 150 fr.

A. THIERS. — Histoire de la Révolution française. 13e édition, ornée de 54 gravures sur acier d'après Raffet et d'un magnifique portrait de M. Thiers. 10 vol. in-8° carré, papier vélin glacé. L'ouvrage complet, broché . . . . 60 fr.
Chaque volume se vend séparément. . . . . 6 fr.

Le même ouvrage, édition de luxe, sur papier vergé, imprimée à 200 ex. numérotés à la presse. 10 vol. gr. in-8°, ornés de 54 grav. sur acier, papier de Chine. 200 fr.

Atlas de l'*Histoire de la Révolution française*, par THIERS. 32 cartes et plans, dressés spécialement pour cet ouvrage, d'après les documents publiés par le Ministère de la guerre. L'atlas complet, cartonné ou en feuilles. . . . . 10 fr.
Relié en demi-chagrin, tranches jaspées . . . . 22 fr.

A. THIERS. — Histoire de la Révolution française. 8 volumes in-18 jésus, format anglais . . . . 28 fr. »
Chaque volume se vend séparément 3 50

Le même ouvrage, 4 volumes grand in-8° jésus, ornés de 40 magnifiques gravures sur acier, d'après les dessins de Raffet et Scheffer. L'ouvrage complet. . 40 fr. »
Se publie aussi en 160 livraisons à. . . . . » 25

Le même ouvrage, édition populaire, illustrée de plus de 400 gravures d'après les dessins de Yan' Dargent. L'ouvrage complet, 2 forts vol. gr. in-8° jésus. 22 fr. »
Cartonnés en toile rouge, tranches ébarbées . . . . 28 »
Se publie aussi en 200 livraisons à 10 cent., ou en 20 séries brochées à. 1 10

Atlas pour *la Révolution française.* Édition populaire, 32 cartes ou plans dressés d'après les documents du Ministère de la guerre, pour l'intelligence des campagnes de l'*Histoire de la Révolution française,* par M. Thiers. L'atlas, cartonné. 10 fr. »
Relié en demi-chagrin, tranches jaspées . . . . 12 »
Se publie aussi en 7 séries à 1 10

A. THIERS. —Histoire du Consulat et de l'Empire. 20 volumes in-8° carré, illustrés de 75 belles gravures sur acier, dessinées par Karl Girardet, Sandoz, Charpentier et Massard; plus un volume de table générale, analytique et alphabétique. Les 21 volumes brochés. . . . . 125 fr.
Chaque volume se vend séparément . . . . 6 fr.
Le volume de table . . . . 5 fr.

Atlas de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.* 66 cartes ou plans dessinés par Duvotenay et Dufour, sous la direction de M. Thiers, et gravés par Dyonnet. L'atlas complet cartonné. . . . . 30 fr.
Relié en demi-chagrin, tranches jaspées. . . . . 37 fr.

A. THIERS. — Histoire du Consulat et de l'Empire. *Édition populaire,* illustrée de 350 gravures, d'après les dessins de Karl Girardet, Philippoteaux, etc. L'ouvrage complet, 5 volumes grand in-8° jésus, brochés . . . . 48 fr.
Cartonnés en toile rouge, tranches ébarbées . . . . 63 fr.
Tous les volumes se vendent séparément brochés.
L'*Histoire du Consulat*, un vol.. 8 fr.
L'*Histoire de l'Empire.* 4 vol. Chaque volume. . . . . 10 fr.
Ces 5 volumes se publient aussi en 44 séries à. . . . . 1 fr. 10

Atlas pour *le Consulat et l'Empire. Édition populaire,* 66 cartes ou plans dessinés pour l'intelligence des campagnes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* par M. Thiers. L'atlas complet, élégamment cartonné. . . . . 15 fr.
Relié en demi-chagrin, tranches jaspées . . . . 17 fr.
Se publie aussi en 12 séries à. . . . . 1 fr. 10

Gravures pour l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.* 60 vignettes et portraits, gravés par les premiers artistes, d'après Raffet. La collection, impr. gr. in-8° jésus. 20 fr.

Gravures pour l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* par M. Thiers. 75 planches gravées sur acier par les meilleurs artistes, d'après les dessins de Karl Girardet, Sandoz, Charpentier et Massard. Imprimées sur papier grand in-8° jésus.. 22 fr. 50
Sur papier de Chine. 37 50
Prix de la reliure des gravures mises en album en demi-chagrin, tr jaspées. 4 »
La collection des gravures de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* dans le format in-8° carré. . . . . 20 fr. »

Album de vignettes pour l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* par M. Thiers. 350 grav. sur bois, d'après Philippoteaux, imprimées à 200 exemplaires sur papier blanc grand in-8° jésus, réunies dans un élégant cartonnage papier et toile. 40 fr.

La même collection, papier de Chine, imprimée à 50 exemplaires . . . . 80 fr.

LOUIS BLANC. — Histoire de la Révolution Française. 12 volumes in-8° carré, papier satiné . . . . 60 fr
Les volumes 3 et 5 ne se vendent plus séparément.

A. DE LAMARTINE. — Histoire des Girondins. 4 forts volumes grand in-8° jésus, ornés de 40 magnifiques portraits sur acier d'après Raffet. . . . . . 40 fr.

Le même ouvrage, nouvelle édition, 4 beaux volumes in-8° cavalier, ornés de 40 magnifiques portraits sur acier, d'après Raffet. . . . . 30 fr.

Portraits pour l'*Histoire des Girondins*. Collection de 40 magnifiques portraits sur acier, dessinés par Raffet, imprimés sur papier grand in-8° jésus. . . . . . 10 fr.
Formant le complément des éditions de l'*Histoire des Girondins*, sans gravures.

Jules César, par ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. 1 volume in-18 jésus. . . . . . 2 fr.

A. LABUTTE. — Histoire des ducs de Normandie, jusqu'à la mort de Guillaume le Conquérant; préface par H. MARTIN. 2e édition, illustrée de 12 gravures. 1 beau volume in-8° cavalier. . . . . 6 fr.

LABUTTE. — Jeanne Darc. Brochure in-8° avec portrait . . . . » fr. 50

DE CHERRIER. — Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets. 3 vol. in-8° cav. 8 fr.
Le même ouvrage orné de 15 gravures sur acier. . . . . 10 fr.

AMÉDÉE PICHOT. — Charles-Quint. Chronique de sa vie intérieure et histoire politique de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste, 1 beau volume in-8° cavalier . . . . 8 fr.

DE NORVINS. — Histoire de Napoléon, illustrée par Raffet. Nouvelle édition augmentée de la relation complète du Retour des Cendres de Napoléon et d'une histoire entièrement nouvelle de la garde impériale et de son organisation militaire. 1 beau vol. gr. in-8° jésus, orné de 26 grav. sur acier, de 16 grands bois, de plus de 550 vignettes sur bois dans le texte, et d'une carte des expéditions de Napoléon. 18 fr.

Le même ouvrage, sans les gravures sur acier, la carte et les grands bois tirés à part; un fort volume de 780 pages, avec 550 vignettes dans le texte . . . . 10 fr.
Se publie aussi en 100 livraisons à 10 centimes, ou en 10 séries brochées à 1 franc.

Gravures pour compléter l'illustration de l'*Histoire de Napoléon* de NORVINS, publiées en livraisons à 10 centimes :
1° Collection de 26 grav. sur acier, plus une carte des campagnes de Napoléon. 7 fr.
2° Collection de 16 gravures sur bois. . . . . 1 fr.
Chaque collection se vend séparément et ne fait pas double emploi.

Gravures pour l'histoire de la Restauration, 32 portraits sur acier. 10 fr.

HENRI MARTIN. — Jeanne Darc. 1 volume in-18 jésus, orné d'une gravure sur acier, contenant la vie complète de l'héroïne française d'après les documents qui ont renouvelé son histoire. . . . . 2 fr.

HENRI MARTIN. — Daniel Manin, président de la République de Venise, précédé d'un *Souvenir de Manin*, par M. E. LEGOUVÉ (de l'Académie française). 1 vol. in-18 jésus, orné du portrait de Manin . . . . 3 fr. 50

HENRI MARTIN. — La Russie et l'Europe, 1 beau volume in-8° cavalier. 6 fr.

JULIAN KLACZKO. — Études de diplomatie contemporaine. Les *Cabinets de l'Europe* en 1863-1864. 1 volume in-8° cavalier. . . . . 7 fr.

MARY LAFON. — Rome ancienne et moderne, 1 fort volume in-8° jésus, illustré de 24 magnifiques gravures sur acier, d'un plan topographique et d'une vue générale de la ville de Rome . . . . 20 fr. »
Se publie aussi en 80 livraisons à. . . . . » 25
La *Vue de Rome* impr. sur 1/2 jésus papier de Chine. . . . . 3 »

MARY LAFON. — Rome ancienne, depuis sa fondation jusqu'à la chute de l'empire, 1 volume in-8° cavalier, orné de 10 magnifiques gravures sur acier . . . . . 6 fr.

MARY LAFON. — Rome moderne, depuis l'établissement du Christianisme jusqu'à nos jours, 1 volume in-8° cavalier, orné de 10 magnifiques gravures sur acier. 6 fr.

MARY LAFON. — Histoire d'Espagne, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. 2 volumes in-8° cavalier, ornés de 16 gravures sur acier . . . . . . 12 fr.

CHARLES ROMEY. Histoire d'Espagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la prise de Grenade, nouvelle édition, entièrement terminée, 9 vol. in-8°. . 18 fr.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE, professeur agrégé d'histoire à la faculté des lettres. — **Histoire d'Espagne.** 12 volumes in-8° carré. Chaque volume. . . . . . 5 fr.

Les tomes VI et VII sont épuisés.

DULAURE. — Histoire physique, civile et morale de Paris, 7e édition, ornée de 60 gravures sur acier, augmentée de notes et d'un appendice par J.-L. Belin. 4 volumes grand in-8° jésus . . . . 40 fr.

Se publie en 200 livraisons à . . . . » 20

DULAURE. — Histoire de Paris et de ses monuments, nouvelle édition, refondue et complétée jusqu'à nos jours par L. Batissier, auteur de l'*Histoire de l'Art monumental*. 1 seul volume in-8° jésus, orné de 51 vues sur acier, des armoiries de la ville de Paris imprimées en couleur, rehaussées d'or, d'un plan de cette ville et de ses fortifications . . . . 20 fr. »

Publiée en 80 livraisons à. . . . . » 25

ARISTIDE GUILBERT. — Histoire des villes de France, avec une introduction et un résumé général pour chaque province, par une société de membres de l'Institut, de Savants, de Magistrats, d'Administrateurs, ornée de 90 magnifiques gravures sur acier par Rouargue frères, de 133 armoiries coloriées des villes et d'une carte de France par provinces. 6 volumes grand in-8° jésus . . . . 92 fr.

Chaque volume et chaque province se vendent séparément.

Tome 1er. 15 fr. 50.	Bretagne	6 fr.	40	Tome 4e. 15 fr.	Dauphiné	1 fr.	80
	Touraine	1	20		Comtat d'Avignon	1	20
	Lyon, Forez, Beaujolais	2	20		Bourbonnais, Berry, Nivernais	4	»
	Béarn, Navarre	1	80		Poitou	3	20
	Provence	4	»		Trois-Évêchés	2	»
Tome 2e. 15 fr. 50.	Picardie	4	20		Lorraine	2	80
	Gascogne	2	40	T. 5e. 15 f. 50.	Bourgogne, Franche-Comté	4	80
	Guienne, Périgord, Agenois	5	40		Corse	1	»
	Orléanais, Beauce	3	40		Normandie	10	»
Tome 3e. 15 fr.	Champagne	4	»	Tome 6e. 15 fr. 50.	Alsace	1	60
	Flandre	2	60		Auvergne	2	40
	Artois	1	60		Limousin, Marche	1	20
	Maine et Perche	2	»		Roussillon	»	60
	Anjou	2	40		Languedoc	6	80
	Saintonge, Aunis, Angoumois	2	40		Ile-de-France	2	60

LÉON GALIBERT. — Histoire de Venise, depuis sa fondation jusqu'à la défense du président Manin. 1 beau volume grand in-8° jésus, orné de 23 vignettes sur acier et d'une magnifique vue à vol d'oiseau de Venise et de sa lagune . . . 18 fr. »

Se publie en 72 livraisons à . . . . » 25

La *Vue de Venise*, impr. sur 1/2 jésus papier de Chine. . . . . . 3 »

LÉON GALIBERT. — Histoire de l'Algérie, ancienne et moderne, depuis les premiers établissements des Carthaginois jusqu'à la prise de Zaatcha en 1853, ornée de 24 vignettes sur acier, d'un grand nombre de vignettes sur bois dessinées par Raffet, de 12 costumes coloriés des armées françaises en Afrique, et d'une carte de l'Algérie. 1 beau volume grand in-8° jésus . . . . 18 fr. »

Se publie en 72 livraisons à. » 25

CHARLES ROMEY ET ALFRED JACOBS. — La Russie ancienne et moderne, d'après les chroniques nationales et les meilleurs historiens, 1 beau vol. in-8° jésus, illustré de 18 grav. sur acier, d'après les dessins d'Ad. Yvon. . 18 fr.

GRANCOLAS.— Introduction à l'Histoire contemporaine. 1 vol. in-18. 2 fr.

Musée historique de Versailles, contenant tous les tableaux remarquables des galeries de Versailles, 56 planches gravées sur acier par les plus habiles artistes, avec un texte explicatif par MM. Henri Martin, Michaud, Th. Burette. 1 splendide volume in-4°, avec une magnifique reliure en demi-chagrin, tranches dorées. 26 fr.

F. EM. DI PIETRO. — **Histoire d'Aigues-Mortes,** 1 beau volume in-8° carré, orné de deux grav. sur acier et d'une carte des environs d'Aigues-Mortes . . 5 fr.

DE FONTAINE DE RESBECQ. — **L'Abbaye de Faremoutiers,** du diocèse de Meaux, 1 volume in-18 jésus . . . . 1 fr.

Campagne de 1870 : Armée du Rhin, camp de Châlons, Borny, Rezonville et Gravelotte, Saint-Privat, Blocus de Metz, par le docteur Ferdinand Quesnoy, médecin principal de 1re classe à l'armée du Rhin. 1 beau vol. in-8° accompagné d'une *carte tirée en cinq couleurs.* Deuxième édition, augmentée des Ambulances . . . 6 fr.

LA FRANCE BIOGRAPHIQUE ILLUSTRÉE. — **Les Marins,** par MM. E. Gœpp et Mannoury d'Ectot, 2 volumes in-8° carré, ornés de portraits et de vignettes. 8 fr.

GÉOGRAPHIE, — VOYAGES.

Introduction à l'étude de la géographie, ou Notions de géographie mathématique et de géographie physique à l'usage et à la portée de tout le monde, par un marin. Un beau vol. in-16 jésus, illustré de 40 gravures et de 4 cartes . . . . 3 fr.

TH. LAVALLÉE. — **Géographie universelle de Malte-Brun,** entièrement refondue et mise au courant de la science par Th. Lavallée, ancien professeur de géographie à l'École militaire de Saint-Cyr. 6 forts volumes in-8° jésus, imprimés avec soin à une seule colonne, et illustrés de 64 grav. sur acier. . . . . . . 72 fr. »

Chaque volume . . . . 12 »

— demi-volume. . . . . 6 »

Se publie aussi en 120 livraisons à. . . . . » 60

Atlas universel de géographie ancienne et moderne, pour servir à l'intelligence de la *Géographie universelle de Malte-Brun et Th. Lavallée.* Atlas composé de 31 cartes in-folio, coloriées avec le plus grand soin, dressées par Ambroise Tardieu et A. Vuillemin. Prix, cartonné. 16 fr.

LISTE DES CARTES.

1. Empire romain.
2. Empire d'Alexandre.
3. Géographie de la Bible.
4. Les Gaules.
5. Italie ancienne.
6. Grèce ancienne.
7. Espagne ancienne.
8. Mappemonde.
9. Europe.
10. France au moyen âge.
11. France par provinces.
12. France par départements.
13. Iles Britanniques.
14. Allemagne, ou Europe centrale.
15. Russie d'Europe.
16. Belgique et Hollande.
17. Suède et Danemark.
18. Espagne et Portugal.
19. Italie.
20. Turquie d'Europe et Grèce.
21. Asie.
22. Presqu'île de l'Inde.
23. Afrique.
24. Amérique septentrionale.
25. États-Unis et Mexique.
26. Amérique méridionale.
27. Océanie.
28. Algérie.
29. Environs de Paris.
30. Plan de Paris.
31. Chemins de fer de l'Europe.

Atlas de géographie militaire, adopté par M. le ministre de la guerre pour l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. 43 cartes et plans, revus ou publiés sous la direction de M. le commandant E. Bureau, ancien professeur de géographie et de statistique militaire à l'École militaire de Saint-Cyr. Cartonné. . . . . . 30 fr.

Mme PLÉE. — **Peinture géographique du monde moderne,** suivant l'ordre dans lequel il a été reconnu et découvert. 1 vol. in-18° orné de grav. sur bois. 3 fr.

Mme LOUIS FIGUIER. — **L'Italie d'après nature (Italie méridionale),** 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr.

DUMONT D'URVILLE. — Voyage autour du monde, nouvelle édition, résumé général des Voyages de découvertes de Magellan, Bougainville, Cook, Lapérouse, Basil-Hall, Duperré, Dumont d'Urville, Laplace, Baudin, etc., publié sous la direction de DUMONT D'URVILLE, accompagné de 45 gravures sur acier dessinées par ROUARGUE, et de 2 cartes coloriées. 2 volumes grand in-8° jésus . . . . 30 fr.

Voyage dans les deux Amériques, publié sous la direction de M. ALCIDE D'ORBIGNY. Nouvelle édition, augmentée de renseignements exacts sur les différents États du nouveau monde, la Californie, le Mexique, Cayenne, Haïti, etc. 1 vol. in-8° jésus, illustré de 28 gravures et de 2 cartes gravées sur acier . . . . 15 fr.

Voyage en Asie et en Afrique, par EYRIÈS. Nouvelle édition, revue et augmentée des récits des plus récents voyages dans l'intérieur des terres, par M. ALFRED JACOBS. 1 vol. in-8° jésus, illustré de 25 vignettes sur acier et de deux cartes. . 15 fr.

1. Ces trois ouvrages sont publiés ensemble sous le titre : HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, et forment 400 livraisons à 15 centimes.

Chasses de l'Algérie et Notes sur les Arabes du Sud, par le général A. MARGUERITTE. 2e édition. 1 beau volume in-18 . . . . 3 fr. »

HISTOIRE NATURELLE, — BEAUX-ARTS, SCIENCE VULGARISÉE, — INDUSTRIE.

BUFFON. — Œuvres complètes, nouvelle édition, avec la classification de Cuvier et des extraits de Daubenton, ornée de 128 planches gravées sur acier, contenant 300 sujets coloriés avec le plus grand soin, d'après les dessins de M. ÉDOUARD TRAVIÈS 6 volumes grand in-8° jésus. . . . . 90 fr. »

Publiées en 300 livraisons . . . . » 30

LACÉPÈDE. — Œuvres, cétacés, quadrupèdes, ovipares, serpents et poissons. Nouvelle édition précédée de l'éloge de Lacépède par CUVIER, avec notes et la classification de DESMAREST. 2 volumes grand in-8° jésus, ornés de 36 planches gravées sur acier d'après les dessins de M. Édouard Traviès, représentant 70 sujets coloriés. 30 fr. »

Se publie aussi en 100 livraisons à . . . . » 30

Les Architectes de la nature, nids, tanières et terriers, d'après J.-G. WOOD, célèbre naturaliste anglais, par Hippolyte LUCAS, magnifique publication illustrée de plus de 200 vignettes placées dans le texte et de 20 grandes gravures tirées à part. 1 beau volume grand in-8° jésus . . . . 10 fr.

La Vie à la campagne, chasse, pêche, courses, haras, nouvelles, beaux-arts, agriculture, acclimatation des races, pisciculture, régates, voyages, bains de mer, eaux thermales, etc. 6 beaux volumes grand in-8° jésus, ornés de nombreuses gravures sur acier et de plus de 2,000 gravures sur bois intercalées dans le texte . . 60 fr.

Le 1er volume ne se vend pas séparément.

Complément de la vie à la campagne, composé de onze volumes grand in-8° jésus, qui forment les tomes VII à XVII de la publication, illustrés comme les six premiers, chaque volume. . . . . 10 fr.

Les tomes VIII, X, XI et XIV sont épuisés.

DE LA BLANCHÈRE. — Voyage au fond de la mer. 1 beau volume grand in-8° raisin, illustré de nombreuses vignettes placées dans le texte et de 16 magnifiques gravures imprimées en couleur. 10 fr.

ERNEST MENAULT. — Les Insectes nuisibles à l'agriculture, moyens de les combattre. 1 beau volume orné de nombreuses figures . . . . 2 fr.

A. SERRES. — Principes d'organogénie, 1 volume in-8° carré, tome 1er. 5 fr.

LOUIS FIGUIER. — Les Merveilles de la science, ou Description populaire des inventions modernes, 4 forts volumes grand in-8° jésus, illustrés de 1,817 gravures d'après les meilleurs artistes. L'ouvrage complet . . . 40 fr. »

Chaque volume se vend séparément broché. . . . . 10 »

Relié en toile rouge avec plaques or. . . . . 13 »

— — — tranches dorées. . . . . 14 »

— en demi-chagrin, tranches dorées. . . . . 15 »

Se publie en 37 séries à 1 fr. 10 et en livraisons à 10 centimes.

TOME Ier : Machine à vapeur; Bateaux à vapeur; Locomotives et chemins de fer; Locomobiles; Machine électrique; Paratonnerres; Pile de Volta; Électro-Magnétisme. 400 gravures.

TOME IIe : Télégraphie aérienne, électrique et sous-marine; Câble transatlantique; Galvanoplastie· Dorure et argenture électro-chimiques; Aérostats; Éthérisation. 357 gravures.

TOME IIIe : Photographie; Stéréoscope; Poudres de guerre; Artillerie ancienne et moderne; Armes à feu portatives; Bâtiments cuirassés; Drainage; Pisciculture. 612 gravures.

TOME IVe : Éclairage; Chauffage; Ventilation; Phares; Puits artésiens; Cloche à plongeur; Moteur à gaz; Aluminium; Planète Neptune. 448 gravures.

LOUIS FIGUIER. — Les Merveilles de l'industrie, ou Description populaire des procédés industriels depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 4 forts volumes gr. in-8° jésus, illustrés de 1,404 gravures d'après les meilleurs artistes. L'ouvrage complet. . . . . 40 fr.

Se publie en 36 séries à 1 fr. 10 et en livraisons à 10 centimes.

Tome I. Verre et cristal; poteries; faïences et porcelaines; savon; soudes et potasses; sel; soufre et acide sulfurique; 413 gravures.

Tome II. Sucre; papier; papiers peints; cuirs et peaux; caoutchouc et gutta-percha; teinture, 330 gravures

Tome III. Eau; boissons gazeuses; blanchiment et blanchissage; phosphore et allumettes chimiques; froid artificiel; asphalte, 294 gravures.

Tome IV. Pain et farines; fécules et pâtes alimentaires; lait; fromages; vin; cidre; bière; alcool et distillation; vinaigre; huiles; conserves alimentaires; café; thé et chocolat, 367 gravures.

NOTA. — Le prix des volumes brochés ou reliés est le même que pour les *Merveilles de la science*.

LOUIS FIGUIER. Armes de guerre et bâtiments cuirassés, extraits des *Merveilles de la science*. Magnifique publication illustrée de 214 gravures . . 4 fr.

Traité élémentaire d'astronomie, par A. BOILLOT, professeur de mathématiques. 1 beau volume in-18, orné de plus de 100 gravures sur cuivre. . . . . 5 fr.

Mines, Mineurs, Métaux et Industries métallurgiques, par Emile WITH, ingénieur civil. 1 beau volume in-8° raisin, illustré de 190 gravures. . . . . 10 fr.

Les Vierges de Raphaël, collection de 12 magnifiques estampes gravées sur acier par PELÉE, DIEN, LÉVY, SAINT-ÈVE, METZMACHER, accompagnées d'un Essai sur la vie et les ouvrages de Raphaël; de Notices explicatives sur chaque tableau, par M. PEISSE, et du Portrait de Raphaël, gravé par PANIER. La collection complète, imprimée sur papier de Chine et reliée avec soin en demi-chagrin rouge, tranches dorées . . . . 140 fr.

TITRES DES GRAVURES.

1. MADONE DE SAINT-SIXTE.	5. SAINTE CÉCILE.	9. BELLE JARDINIÈRE.
2. VIERGE A LA CHAISE.	6. VIERGE D'ALBE.	10. VIERGE AU DONATAIRE.
3. VIERGE AUX CANDÉLABRES.	7. VIERGE AU VOILE.	11. MARIAGE DE LA VIERGE.
4. VIERGE AU POISSON.	8. SAINTE MARGUERITE.	12. SAINTE FAMILLE.

Chaque estampe de 30 centimètres de haut sur 21 de large, imprimée sur colombier vélin :

Avec la lettre, papier blanc, 7 fr. 50; papier de Chine. . . . 10 fr. »

Avant la lettre, tirée à 120 exemplaires, papier de Chine. . 40 »

LE MARIAGE DE LA VIERGE, estampe de 35 centimètres de hauteur sur 26 de largeur, coûte le double des prix énoncés ci-dessus, prise séparément.

LE PORTRAIT DE RAPHAEL, imprimé sur papier de Chine. . . 5 fr. »

L. BATISSIER. — Histoire de l'art monumental dans l'antiquité et au moyen âge, suivie d'un traité de la peinture sur verre. 1 magnifique vol. gr. in-8°, sur papier jésus superfin, orné de plus de 400 grav. par Sagot, et de 4 planches de vitraux gothiques en couleur. Nouvelle édition, refondue par l'auteur. . . 20 fr.

Encyclopédie historique, archéologique, biographique, chronologique et monogrammatique des *Beaux-Arts Plastiques*, par Auguste Demmin. *Épigraphie; Paléographie; Architecture* civile, religieuse et militaire de tous les temps et de tous les pays; *Céramique* ancienne et moderne; *Sculpture* et *Peinture* de toutes les écoles; *Gravure* sur métaux et sur bois, etc. Cette importante publication, illustrée de plus de 6,000 gravures, complétée par une table alphabétique de plus de 20,000 mots, forme 3 vol. grand in-8, raisin, cartonnés en toile, tranches ébarbées. . . . . 80 fr.

LITTÉRATURE.

MOLIÈRE. — Œuvres complètes, nouvelle édition, collationnée sur les textes originaux, avec leurs variantes, précédée de l'histoire, de la vie et des ouvrages de Molière, par J.-L. Taschereau. 6 volumes in-8° cavalier, sur magnifique papier vélin glacé, ornés de 19 gravures sur papier de Chine. . . . . 50 fr.

MOLIÈRE. — Œuvres complètes, précédées de la Vie de Molière par Voltaire. 2 volumes in-8° cavalier, ornés de 16 vignettes d'après MM. Horace Vernet, Desenne et Johannot, gravées par Nargeot . . . . 14 fr.

Gravures pour les œuvres de Molière, collection de 31 gravures d'après les dessins de Moreau jeune, imprimées sur papier de Chine . . . . 21 fr.

Même collection sur papier blanc. . . . . 15 fr.

Autre collection de 19 planches d'après les dessins de MM. Horace Vernet, Desenne, Johannot et Hersent, imprimées sur papier de Chine, grand in-8° jésus . . 10 fr.

P. CORNEILLE. — Œuvres dramatiques, précédées de la vie de P. Corneille par Fontenelle. Nouvelle édition, ornée de 11 gravures sur acier d'après Bayalos, et d'un magnifique portrait de P. Corneille. 1 fort volume in-8°, papier cavalier. . . 7 fr.

Gravures pour les œuvres de Corneille, collection de 25 gravures d'après Moreau, imprimées sur chine (nouveau tirage avec lettre et cadres effacés). 18 fr.

JEAN RACINE. — Œuvres, précédées d'un essai sur sa vie et ses ouvrages par L.-S. Auger, de l'Académie française, et ornées de 13 vignettes d'après Gérard, Girodet, Desenne. 1 beau volume in-8° cavalier. . . . . 7 fr.

Gravures pour les œuvres de Racine, collection de 13 vignettes d'après Moreau, imprimées sur papier blanc (ancien tirage). . . . . 12 fr.

La même collection sur papier de Chine. . . . . 12 fr.

BOILEAU. — Œuvres, avec un choix de notes, et les imitations des auteurs anciens. Nouvelle édition précédée d'une notice sur Boileau par Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 volume in-8° cavalier, 6 vignettes et 1 portrait sur acier. . . . . 5 fr.

Le même ouvrage, édition de luxe, tirée à 110 exempl., sur grand papier vergé, numérotés à la presse. 1 beau vol. orné de grav. sur acier, imprimées sur chine. 25 fr.

LA BRUYÈRE. — Les Caractères et les *Maximes de La Rochefoucauld*, précédés d'une notice par M. Suard. Nouvelle édition. 1 beau volume in-8° cavalier, orné d'un portrait de J. de La Bruyère. 5 fr.

LA FONTAINE. — Fables, illustrées par Tony Johannot de 13 gravures sur acier. Nouvelle édition, augmentée d'un choix de notes, et précédée d'une Notice sur La Fontaine par Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 vol. in-8° cav. . . . . 6 fr.

Vauvenargues, édition nouvelle, précédée de l'*Éloge de Vauvenargues* couronné par l'Académie française, et accompagnée de notes et commentaires par M. D.-L. Gilbert. 1 volume in-8° cavalier, avec portrait sur acier.

——*Œuvres posthumes* et *œuvres inédites*, avec notes et commentaires par M. D.-L. Gilbert. 1 volume in-8° cavalier. — Prix des deux volumes. . . . . 12 fr.

FÉNELON. — **Les Aventures de Télémaque.** 1 beau volume in-8° cavalier, orné de 12 gravures et d'un portrait de Fénelon gravé sur acier. . . . . 6 fr.

BOSSUET. — **Discours sur l'Histoire universelle** et **Oraisons funèbres.** 1 volume in-8° cavalier, avec un beau portrait. . . . . 6 fr.

Chefs-d'œuvre oratoires de FLÉCHIER, BOURDALOUE; **Petit Carême** de MASSILLON. 1 volume in-8° cavalier . . . . 5 fr.

Lettres de Mme de Sévigné, précédées d'une notice historique et littéraire. 1 beau volume in-8° cavalier, orné d'un portrait. . . . . 6 fr.

VOLTAIRE. — **Siècle de Louis XIV.** 1 beau volume in-8° cavalier, orné d'un portrait de Louis XIV. . . . . 6 fr.

VOLTAIRE. — **Théâtre,** précédé d'une notice sur sa vie et ses ouvrages. 1 beau volume in-8° cavalier, orné d'un portrait. . . . . 6 fr.

BEAUMARCHAIS. — **Théâtre,** précédé d'une notice par SAINT-MARC GIRARDIN. 1 vol. in-8° cav., illustré de 5 vignettes sur acier, d'après Tony Johannot. . . . . . 6 fr.

DEMOUSTIER. — **Lettres à Émilie sur la Mythologie.** 1 beau vol. in-8° cav., orné de 12 magnifiques grav. sur acier, imprimées sur chine. . . . . 7 fr.

Le même ouvrage, édition de luxe, 1 fort volume tiré à 110 exemplaires sur grand papier vergé, numérotés à la presse, orné d'une collection de 13 magnifiques gravures sur acier, imprimées sur papier de Chine . . . . 25 fr.

Gravures pour les *Lettres à Emilie.* Collection de 37 gravures d'après Moreau, imprimées sur papier de Chine . . . . 30 fr.

LE SAGE. — **Gil Blas de Santillane.** Nouvelle édition, 1 volume in-8° cavalier, orné de 8 gravures sur acier et d'un portrait de l'auteur. . . . . 7 fr.

A. HAMILTON. — **Mémoires de Grammont et contes.** 1 volume in-8° cavalier orné de 6 gravures sur acier, d'après les dessins de Moreau. . . . . 6 fr.

Portraits gravés par **SAINT-AUBIN** : Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Chaulieu, Corneille, Crébillon, Mme Deshoulières, Gresset, La Fontaine, La Rochefoucauld, Le Sage, Mably, Malherbe, Molière, Montesquieu, Pascal, Racine, Régnier, Rousseau, Voltaire. Chaque épreuve sur papier de Chine. . . . . 1 fr. 50

CHATEAUBRIAND. — **Œuvres complètes.** Nouvelle édition, ornée de 31 magnifiques gravures sur acier. 12 forts volumes in-8° cavalier. L'ouvrage complet. 72 fr.
Chaque volume se vend séparément. . . . . 6 fr.

TOMES
1. Essai historique sur les Révolutions et Mélanges historiques.
2. Le Génie du Christianisme.
3. Les Martyrs.
4. Itinéraire de Paris à Jérusalem.
5. Romans et poésies diverses.
6. Essai sur la littérature anglaise, le Paradis perdu, et Poëmes.

TOMES
7. Études historiques.
8. Analyse raisonnée de l'histoire de France et Mélanges politiques.
9. Voyages et Mélanges littéraires.
10. Congrès de Vérone.
11. Polémique et Mélanges politiques.
12. Opinions et Discours, et Vie de Rancé.

MICHEL CERVANTÈS. — **Don Quichotte de la Manche.** Traduction nouvelle par Ch. FURNE, 2 volumes in-8° cavalier, ornés de 9 gravures sur acier. . . 8 fr.

MICHEL CERVANTES. — **Don Quichotte de la Manche.** Traduction de Ch. FURNE, 1 beau volume grand in-8° jésus de 610 pages, illustré de 160 gravures dessinées par M. Gustave Roux, gravées par MM. Yon et Perrichon. 8 fr. »
Relié en toile rouge, avec plaques or, tranches ébarbées 11
Se publie aussi en 80 livraisons à 10 cent., ou en 8 séries brochées à 1 fr.

DE LAMARTINE, GRAZIELLA, RAPHAEL. — **Le tailleur de pierres de Saint-Point,** édition populaire illustrée de 70 compositions par PAUL BAUDOUIN, gravées par Méaulle, un volume grand in-8° jésus, broché. . . . . 4 fr. 90
Relié en toile avec plaque, tranches dorées. . . . . 7 »

Œuvres de Lamartine. (Chaque ouvrage se vend séparément.)

In-8° cavalier.

Premières et Nouvelles Méditations. 1 vol., 4 gravures	7 50
Harmonies poétiques, Recueillements. 1 vol., 3 gravures	7 50
Jocelyn. 1 vol., 2 gravures	7 50
Chute d'un Ange. 1 vol., 1 gravure	7 50
Voyage en Orient. 2 vol., 12 gravures	15 »
Confidences et Nouvelles Confidences. 1 vol., 8 gravures	7 50
Mémoires inédits (1790-1815). 1 vol	7 50
Correspondance de jeunesse, tomes Ier et IIe (1807-1820)	15 »
Correspondance politique, tomes IIIe à VIe (1820-1852)	30 »
Poésies de jeunesse. 1 vol., 1 portrait	7 50
Le Tailleur de pierres de Saint-Point. 1 vol., 1 gravure	4 »
Histoire des Girondins. 4 vol., 40 gravures	30 »
Histoire des Constituants. 4 vol	20 »
Histoire de la Turquie. 8 vol	40 »

In-18 jésus.

Premières Méditations, 1 vol.	3 50
Nouvelles Méditations, 1 vol.	3 50
Harmonies poétiques, 1 vol.	3 50
Recueillements poétiques, 1 vol	3 50
Jocelyn, 1 vol	3 50
Chute d'un Ange, 1 vol	3 50
Voyage en Orient, 2 vol	7 »
Confidences, 1 vol	3 50
Nouvelles Confidences, 1 vol.	3 50
Souvenirs et Portraits, 3 vol.	10 50
Le Manuscrit de ma Mère, 1 vol	3 50
Histoire des Girondins, 6 vol.	21 »
Histoire de la Restauration, 8 vol	28 »
Lectures pour tous, 1 fort vol.	3 50
Morceaux choisis a l'usage des classes, 1 vol	1 70
Raphael, 1 vol	1 25
Graziella, 1 vol	1 25
Le Tailleur de pierres de Saint-Point, 1 vol	1 25

DE LAMARTINE. — Œuvres poétiques. 6 volumes petit in-16, imprimés en caractères elzéviriens, avec lettrines ornées, têtes de chapitre et culs-de-lampe, encadrements et titres en rouge. Il a été tiré de cette édition :

1100 exemplaires petit in-16, papier vélin à 10 fr. le vol.

50 exemplaires petit in-16 papier de Chine, à 20 fr. le vol.

100 exemplaires in-8° jésus, papier de Chine, à 40 fr. le vol.

100 exemplaires in-8° jésus, papier Whatman, à 50 fr. le vol.

DE LAMARTINE. — Jocelyn. Nouvelle édition, 1 volume in-8° jésus, illustré de magnifiques gravures sur bois. . . . . 10 fr.

DE LAMARTINE. — Graziella. 1 beau volume in-4° cartonné en toile rouge, tranches ébarbées, illustré de 33 grandes compositions d'Alfred de Curzon. 15 fr.

ARSÈNE HOUSSAYE, DE LERNE, CANTREL, comtesse **DASH, JULES JANIN,** collection de beaux volumes in-8° cavalier, imprimés par M. Henri Plon, précédés de préfaces ou de critiques par J. Janin, Ph. Chasles, Th. Gautier, Méry, de Banville, de Saint-Victor, E. Didier, etc., et ornés de magnifiques gravures sur acier. 72 fr.

Mlle de la Vallière et Mme de Montespan, orné de deux gravures .... 6 fr.

Le Roi Voltaire. 5e édition, ornée de 2 gravures. (Ne se vend plus séparément.)

L'Art français au xviiie siècle. Peintres, sculpteurs, musiciens; orné d'une gravure... 6 fr.

Voyage a ma fenêtre. Voyage à Venise, en Hollande et au Paradis. 2 gravures... 6 fr.

Princesses de comédie et Déesses d'opéra. Galerie du xviiie siècle. Une gravure.... 6 fr.

Histoire du 41e fauteuil de l'Académie. 5e édition, ornée du portrait de Molière...... 6 fr.

Notre-Dame de Thermidor. Histoire de Mme Tallien, gravures .... 6 fr.

La Symphonie des vingt ans. Poëmes et Sonnets, gravures. (Ne se vend plus séparément.)

Reines légitimes et Reines d'aventure, par de Lerne. Un vol. in-8e cavalier, orné d'une grav. et précédé d'un *Dialogue des mortes sur les vivantes*, par Arsène Houssaye...... 6 fr.

Nouvelles a la main sur la comtesse Du Barry, par E. Cantrel. 1 vol. orné de 2 grav., introduction par Arsène Houssaye .... 6 fr.

Dernières Amours de Mme Du Barry, par la comtesse Dash. 1 vol. in-8e cav., notice par Paul de Saint-Victor .... 6 fr.

Le dernier volume des œuvres de Voltaire, testament autographe de Voltaire, *Histoire du cœur de Voltaire,* par J. Janin, préface par E. Didier. 1 fort vol. in-8e cav., orné du portrait de Mme du Châtelet.................... 6 fr.

Nota. Tous les volumes où se trouve le prix se vendent séparément.

Mlle de la Vallière, par Arsène Houssaye. 1 vol. in-18e orné d'une gravure sur acier... 1 fr. 25

Mme de Montespan, par Arsène Houssaye. 1 vol. in-18 avec portr. par Flameng........ 1 fr. 25

AMIEL, agrégé de l'Université. — **L'Éloquence sous les Césars.** 1 vol. in-8e. 5 fr.

M.-C. P*** (l'abbé de) — **L'Amour et les Sentiments du cœur.** 1 vol. in-8e cav. 6 fr.

JEAN REYNAUD. (Œuvres de).

TERRE ET CIEL. Philosophie religieuse, 5e édition, entièrement revue sur les manuscrits laissés par l'auteur. 1 fort volume in-8° cavalier..... 7 fr.

MERLIN DE THIONVILLE, sa vie et sa correspondance, avec portrait et fac-simile. 1 fort volume in-8° cavalier......................... 7 fr.

L'ESPRIT DE LA GAULE. 1 beau volume in-8° cavalier.............................. 6 fr.

LECTURES VARIÉES. 1 volume in-8° cavalier. 6 fr.

ÉTUDES ENCYCLOPÉDIQUES. 3 volumes in-8° cavalier.............................. 18 fr.

NADAULT DE BUFFON. — Notre Ennemi le luxe. 2e édit. 1 vol. in-18.. 3 fr. 50

NADAULT DE BUFFON. — Les Temps nouveaux. 1 fort vol. in-8° cav. 8 fr.

TH. SIDARI. — Un Amour de sous-lieutenant (épisode de la chouannerie en 183...)— **Solferina**, mémoires d'un cheval d'escadron. 1 beau vol. in-18.. 2 fr.

DE FONTAINE DE RESBECQ. — Voyage littéraire sur les quais de Paris. Lettres à un bibliophile de province, 2e édit., suivie de mélanges extraits de bouquins tirés de la boîte à quatre sols. 1 beau vol. in-18, papier vélin. . . . . 3 fr.

JAUFFRET.— Le Théâtre révolutionnaire (1788-1799). 1 vol. in-18.. 3 fr. 50

PONSARD. — Agnès de Méranie. 1 beau volume in-8° cavalier. . . . . . 2 fr.

Le même ouvrage, in-18 jésus. 1 fr.

Odes d'Anacréon et de Sapho. Traduction nouvelle en vers français, avec le texte en regard, par MM. MARCELLOT et GROSSET. 1 volume in-8°. . . . 3 fr. 50

J.-H. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.—Paul et Virginie, suivi de la *Chaumière indienne*. Nouvelle édition, illustrée de 7 portraits gravés sur acier, de 28 grands bois tirés à part et de plus de 450 vignettes dans le texte, d'après les dessins de Tony Johannot, Meissonier, Français, Isabey, etc., et d'une carte de l'île de France; précédée d'une notice par SAINTE-BEUVE, et augmentée d'un abrégé de la *Flore de l'île de France*. 1 beau vol. in-8° jésus. . . . . 15 fr.

BRILLAT-SAVARIN. — Physiologie du goût. Nouvelle édition, précédée d'une introduction par Alphonse KARR, illustrée par Bertall de plus de 200 gravures sur bois placées en têtes de page, dans le texte et en culs-de-lampe, et de 7 grav. sur acier tirées sur chine. 1 magnifique vol. gr. in-8° jésus. . . . . 15 fr.

CHARLES JOBEY. — La Chasse et la Table. Nouveau traité en vers et en prose, donnant la manière de chasser, de tuer et d'apprêter le gibier. 1 joli vol. in-18, papier vélin glacé, orné d'une gravure sur acier. . . . . 3 fr. 50

Le Livret de chasse. Magnifique petit volume imprimé sur papier-carte, illustré de 19 gravures sur bois, et suivi de la loi sur la chasse. Ce joli livret, indispensable à tout chasseur, est relié en toile avec titre or et porte-crayon . . . . . . 2 fr.

P. CHRISTIAN. Histoire de la Magie et de la Fatalité à travers les temps et les peuples. 1 beau vol. gr. in-8°, illustré par Émile Bayard d'un grand nombre de gravures dans le texte, et de 16 gr. bois tirés sur fond chine. . . 10 fr.

Aventures du baron de Münchhausen. Traduction par Th. GAUTIER fils, illustrée de 153 gravures par Gustave Doré. 1 beau volume in-4°. Broché, 4 fr.; cartonné en toile rouge, avec plaques or, tranches dorées . . . . 7 fr. 50

ÉDOUARD LABOULAYE, de l'Institut. — **Contes bleus.** 1 beau volume in-8° raisin, illustré de plus de 200 gravures dessinées par Yan' Dargent, gravées par les meilleurs artistes. . . . . 10 fr.

ÉDOUARD LABOULAYE, de l'Institut. — **Nouveaux Contes bleus.** 1 beau vol. in-8° raisin, illustré de 120 gravures dessinées par YAN' DARGENT et d'un magnifique portrait gravé sur acier. . . . . 10 fr.

ALFRED ASSOLLANT. — Histoire fantastique du célèbre Pierrot, 1 beau volume in-8° raisin, imprimé sur papier vélin glacé, illustré de plus de 100 gravures sur bois dessinées par YAN' DARGENT et gravées par les meilleurs artistes . . 10 fr.

L. BATISSIER. — Nouveau Cabinet des fées, 1 beau volume in-8° raisin, illustré de 101 vignettes sur bois par FOULQUIER . . . . 10 fr.

Les Miettes d'Ésope, fables par AUGUSTE ROUSSEL. 1 volume in-8° cavalier, orné de neuf dessins par GAVARNI . . . . 8 fr.

Vocabulaire illustré, des mots usuels français, anglais, allemands, par ARMAND LE BRUN, licencié ès lettres ; H. HAMILTON, professeur d'anglais, et G. HEUMANN, professeur d'allemand au lycée Henri IV. Cet ouvrage est orné de 3,350 grav., et contient plus de 10,000 mots usuels. Un fort vol. in-4°, relié à l'anglaise, tr. rouges, 12 fr.

Album-Vocabulaire du premier âge, en français, anglais, allemand, italien et espagnol, illustré de 800 gravures, extraites du *Vocabulaire illustré*, ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique. 1 beau vol. in-8° jésus, cartonnage élégant, avec plaque, tranches dorées . . . . 6 fr.

Les Verbes irréguliers anglais, par EMILE CHASLES, inspecteur général de l'Université, *loi des variations*, *exemples*, *racines comparées* (pratique et théorie), 1 vol. in-16 cartonné. . . . . 1 fr.

Tableau des Verbes irréguliers anglais, par LE MÊME, une feuille raisin seule, 60 centimes; avec le volume qui précède. . . . . » 50 c.

AUBERTIN (H.). Alphabet du soldat. 1 petit vol. illustré, cartonné. » 50 c.

Œuvres de Walter Scott, traduction de DEFAUCONPRET, édition de luxe entièrement revue et corrigée avec grand soin, illustrée de 59 magnifiques vignettes et portraits sur acier d'après RAFFET. 30 vol. in-8° cav. pap. glacé et satiné . . . . 150 fr.

Prix de chaque de volume. . . . . 5 fr.

Tomes	Tomes	Tomes
1. Waverley.	10. L'Abbé.	21. Chronique de la Canongate.
2. Guy Mannering.	11. Kenilworth.	22. La Jolie Fille de Perth.
3. L'Antiquaire.	12. Le Pirate.	23. Charles le Téméraire.
4. Rob-Roy.	13. Les Aventures de Nigel.	24. Robert de Paris.
5. { Le Nain noir. / Les Puritains d'Ecosse.	14. Peveril du Pic. / 15. Quentin Durward.	25. { Le Château périlleux. / La Démonologie.
6. La Prison d'Édimbourg.	16. Eaux de Saint-Ronan.	26. }
7. { La Fiancée de Lammermoor. / L'Officier de fortune.	17. Redgauntlet. / 18. Connétable de Chester.	27. } Histoire d'Écosse. / 28. }
8. Ivanhoé.	19. Richard en Palestine.	29. } Romans poétiques.
9. Le Monastère.	20. Woodstock.	30. }

Le même ouvrage, nouvelle édition, publiée en 30 volumes in-8° carré, avec gravures sur acier. Chaque vol. contient au moins un roman complet et se vend. 3 fr. 50

Œuvres de J. Fenimore Cooper, traduction de DEFAUCONPRET, ornées de 90 vignettes d'après les dessins ds MM. Alfred et Tony Johannot. 30 volumes in-8°. 120 fr.

On vend séparément chaque volume . . . . 4 fr.

Tomes	Tomes	Tomes
1. Précaution.	11. Le Bravo.	21. Le Feu-Follet.
2. L'Espion.	12. L'Heidenmauer.	22. A Bord et à Terre.
3. Le Pilote.	13. Le Bourreau de Berne.	23. Lucie Hardinge.
4. Lionel Lincoln.	14. Les Monikins.	24. Wyandotté.
5. Les Mohicans.	15. Le Paquebot.	25. Satanstoé.
6. Les Pionniers.	16. Ève Effingham.	26. Le Porte-Chaîne.
7. La Prairie.	17. Le Lac Ontario.	27. Ravensnest.
8. Le Corsaire rouge.	18. Mercédès de Castille.	28. Les Lions de mer.
9. Les Puritains.	19. Le Tueur de daims.	29. Le Cratère.
10. L'Écumeur de mer.	20. Les Deux Amiraux.	30. Les Mœurs du jour.

Le même ouvrage, nouvelle édition, publiée en 30 volumes in-8° carré, avec gravures sur acier. Chaque vol. contient au moins un roman complet et se vend. . 3 fr. 50

H. MARTIN. — Vercingétorix, drame héroïque, 5 actes en vers. . . . . . 2 fr.

H. MARTIN. — Pologne et Moscovie, brochure. . . . . 1 fr. 50

H. MARTIN. — Jean Reynaud, brochure. . . . . 1 »

DE BELLECOMBE, — Polygénisme et Monogénisme, brochure . . 1 »

PAUL DE SAINT-VICTOR. — LAMARTINE, brochure. . . . . » 60

A. THIERS. — Ouvrages divers :

De la propriété. Nouvelle édition, augmentée d'un choix de Maximes et de Pensées, extraites de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. 1 volume in-18 jésus .... 2 fr. »
Le même ouvrage. 1 vol. in-8° carré.. 4 fr. »
Waterloo. 1 volume in 18 jésus...... 2 fr. »
Sainte-Hélène. 1 volume in-18 jésus.. 2 fr. »
Congrès de Vienne. 1 vol. in-18 jésus. 2 fr. »
Discours dans la discussion sur l'adresse (26 janvier, 1er et 3 février 1848). In-8°..... 2 fr. »
Rapport sur l'assistance publique. Session 1850. In-8° .... 1 fr. 50
Discours sur le *Régime commercial de la France*. In-8°, 27 et 28 juin 1851 .... 1 fr. 50
Discours sur la *Dette flottante*, les *Libertés nécessaires à la France*, les *Candidatures officielles et l'Expédition du Mexique* (session 1863-1864). 1 volume in-8°.................... 2 fr. 50
Discours sur les *Libertés politiques*, la *Question romaine* et les *Finances* (session 1865). 1 volume in-8°...................... 2 fr. 50
Discours sur les *Principes de 1789*, l'*État de l'Agriculture en France*, la *Marine marchande* et la *Politique extérieure*, prononcés au Corp législatif (session 1866). 1 vol. in-8°.. 2 fr. 50
Déposition dans l'enquête ouverte sur les *Banques* et la *Circulation fiduciaire* (27 juillet 1866). In-8° .... 1 fr. 25
Discours sur la *Politique extérieure de la France* (Allemagne et Italie), sur le *Mexique*, sur la *Question romaine* (session 1867). In-8°.. 3 fr.
Discours sur le *Système économique de la France*, les *Finances* (session 1868). 2 brochures in-8° .... 3 fr.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Pages.

Aigues-Mortes 7
Album vocabulaire en trois et cinq langues. 14
Algérie, par Galibert. 6
Alphabet du soldat. 14
Amiel. — Éloquence sous les Césars . . . 12
Amour et Sentiments du cœur. 12
Ancien et Nouveau Testament. 1
Anquetil. — Histoire de France 3
Architectes de la nature, par Hippolyte Lucas. 8
Armes de guerre, etc. 9
Art monumental 10
Assollant. — Pierrot 13
Astronomie, par Boillot. 9
Atlas, géographie 7
  Saint-Cyr 7
  Consulat et Empire 4
  Révolution. 3-4-5

Batissier. — Art monumental 10
  — Cabinet des fées 13
Bautain. — Imitation de Jésus-Christ . . . 1
Beaumarchais. — Théâtre 11
Beaux-arts plastiques (Encyclopédie) . . . 10
Bellecombe (de). — Histoire universelle . 2
  — Polygénisme et Monogénisme 14
Bernardin de Saint-Pierre. — Paul et Virginie 13
Bible (la Sainte), 1 vol. et 5 vol. 1
Blanc (Louis). — Révolution française . . 5
Boileau. — Œuvres complètes 10
Boillot. — Astronomie. 9
Bourdaloue. — Œuvres oratoires. 11
Bossuet. — Discours et oraisons 11
Brillat-Savarin. — Physiologie du goût . 13
Buffon. — Œuvres complètes. 8
Bureau. — Atlas, Saint-Cyr 7

Campagne de 1870, par Quesnoy 7
Cantrel (E.). — Comtesse Du Barry . . . 12
Cervantès. — Don Quichotte 11
Chasles (E.). — Verbes irréguliers anglais. 14
Chateaubriand. — Œuvres complètes . . . 11
Chefs-d'œuvre oratoires. 11

Pages.

Cherrier (de). — Lutte des Papes 5
Christian (P.). — La Magie 13
Consulat et Empire, par A. Thiers. 4
Collin de Plancy. — Légendes 2
  — Dictionnaire infernal 2
Contes bleus, par Laboulaye 13
Cooper. — Œuvres 14
Corneille. — Théâtre 10
Croisades (Histoire des), par Michaud . . . 3

Dash (Cssse). — Madame Du Barry 12
Defauconpret. — Scott et Cooper 14
Demmin. — Beaux-arts plastiques 10
Demoustier. — Lettres à Émilie 11
Dictionnaire infernal. 2
Di Pietro. — Aigues-Mortes 7
Don Quichotte. 1 vol. et 2 vol. 11
D'Orbigny. — Voyage dans les deux Amériques 8
Dulaure. — Histoire de Paris, 4 vol. . . . 6
  — et Batissier. — Histoire de Paris. 6
Dumont d'Urville. — Voyages autour du monde 8

Encyclopédie des beaux-arts plastiques . . 10
Eyriès. — Voyages en Asie et en Afrique. 8

Fénelon. — Aventures de Télémaque . . . 10
Figuier. — Merveilles de la science. . . . 9
  — — de l'industrie. . . . 9
  — Armes de guerre. 9
  — (Mme). — L'Italie d'après nature. . 7
Fléchier. — Chefs-d'œuvre oratoires . . . 11
Fontaine de Resbecq. — Voyage littéraire sur les quais . 13
  — Abbaye de Faremoutiers . . . 7
Furne (Ch.) — Don Quichotte 11

Galibert. — Algérie. 6
  — Venise 6
Gautier (Fils). — Aventures de Münchhausen 13
Géographie universelle, par Malte-Brun . . 7
Géographie. Introduction à l'étude de la géographie 7

Pages.

Gilbert. — Œuvres de Vauvenargues. . . 11
Godescard. — Vies des saints 1
Gœpp et Mannoury. — Les Marins. 7
Grancolas. — Introduction à l'Histoire contemporaine 6
Gravures (*Catalogue spécial*) . . . .
Grosset et Marcellot. — Odes d'Anacréon. 13
Guilbert (Aristide). — Villes de France. . 6

Hamilton (A.). — Mémoires du duc de Grammont 11
Hamilton (H.). — Vocabulaire illustré . . . 14
Heumann. — Vocabulaire illustré. 14
Histoire de France, par Henri Martin . . . 2
— populaire 3
Histoire d'Espagne, Romey, Rosseeuw et Mary Lafon 6
Houssaye. — Œuvres 12

Imitation de Jésus-Christ, in-8° 1
— — in-12. 1
— des saints. 2

Jacobs (A.). — Voyage en Asie 8
Janin (J.). — Dernier volume des œuvres de Voltaire 12
Jauffret. — Théâtre révolutionnaire . . . 13
Jobey (Ch.). — La Chasse et la Table . . . 13

Klaczko (Julian). — Cabinets de l'Europe. 5

La Blanchère (de). — Voyage au fond de la mer 8
Laboulaye. — Contes bleus, 2 vol. 13
La Bruyère. — Les Caractères. 10
Labutte. — Histoire des ducs de Normandie. 5
— Jeanne d'Arc 5
Lacépède. — Œuvres (Reptiles et Poissons). 8
Lachèze (Pierre). — Vie de Jésus-Christ . 1
La Fontaine. — Fables. 10
Lamartine (de). — Œuvres diverses. . . 11-12
L'Amour et les Sentiments du cœur. . . . 12
Lavallée (Th.). — Géographie universelle. 7
Le Brun (A.). — Vocabulaire illustré . . . 14
Lecanu. — Imitation des saints. 2
Légendes (Bibliothèque des) 2
Lemaistre de Sacy. — La Sainte Bible . . 1
Les Évangiles . . . 1
Lerne (de). — Reines légitimes et d'aventure. 12
Lesage. — Gil-Blas de Santillane. 11
Lettres à Émilie sur la mythologie 11
Livret de chasse 13
Lucas (Hippolyte). — Les Architectes de la nature. 8

Magie (Histoire de la), par P. Christian . . 13
Marcellot et Grosset. — Odes d'Anacréon. 13
Margueritte (général). — Chasses en Algérie 9
Martin (Henri). — Histoire de France . . 2
— Divers. 2-3-5-14
Mary Lafon. — Rome 5-6
— Histoire d'Espagne . . . 6
Menault (Ernest). — Les Insectes nuisibles. 8
Merveilles de la Science, par L. Figuier . . 9
— de l'Industrie 9
Michaud. — Histoire des croisades 3

Pages.

Molière. — Œuvres complètes 10
Musée de Versailles 7

Nadault de Buffon. — Notre ennemi le luxe. 13
— Les Temps nouveaux. 13
Norvins. — Histoire de Napoléon 5

Paris (Histoire de), par Dulaure. 6
Paul de Saint-Victor. — Lamartine (brochure). 14
Pietro (di). — Aigues-Mortes. 7
Pichot (Amédée). — Charles-Quint 5
Plancy (Collin de). — Bibliothèque des légendes. 2
Plée (Mme). — Peintures géographiques. . 7
Ponsard. — Agnès de Méranie 13
Portraits par Saint-Aubin. 11

Quesnoy. — Armée du Rhin 7
— Les Ambulances 7

Racine (Jean). — Œuvres. 10
Raphaël (les Vierges de) 9
Révolution française, par L. Blanc. 5
— — par A. Thiers 3-4
Reynaud (Jean). — Œuvres 13
Rome, par Mary Lafon. 5-6
Romey (Ch.). — Histoire d'Espagne 6
— et A. Jacobs. — La Russie . . 6
Rosseeuw Saint-Hilaire. — Histoire d'Espagne. 6
— Jules César. 5
Roussel (Auguste). — Miettes d'Ésope . . 14
Royaumont. — La Sainte Bible 1
Russie (la), par Romey et A. Jacobs 6

Sacy (de). — La Sainte Bible. 1
Sainte Bible, 1 vol. et 5 vol. 1
Saints Évangiles (les) 1
Scott (Walter). — Œuvres 14
Serres (A.). — Principes d'organogénie . . 8
Sévigné (Mme de). — Lettres 11
Sidari. — Amour d'un sous-lieutenant, etc. 13

Terre et Ciel, par Jean Reynaud 13
Thierry (Augustin). — Œuvres, 5 vol. . . 3
— — 9 vol. . . 3
Thiers (A.) — Histoire de la Révolution. . 3-4
— — du Consulat et de l'Empire 4
— Divers. 3-4-15

Vauvenargues. — Œuvres. 11
Venise (Histoire de), par Léon Galibert . . 6
Vie à la campagne (la). 8
Vie de Jésus-Christ, par le P. Lachèze . . . 1
Vierges de Raphaël. 9
Vies des saints, par Godescard 1
Vignettes (*Catalogue spécial*). 17
Villes de France (Histoire des), par A. Guilbert. 6
Voltaire. — Siècle de Louis XIV 11
— Théâtre. 11

With (E.). — Métaux, Mines et Mineurs. . 9
Wood. — Les Architectes de la nature. 8

Avis. — Toute demande accompagnée du prix des ouvrages en mandat ou timbres-poste de 25 centimes est envoyée franco.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît. — [8].



HISTOIRE
D'ESPAGNE

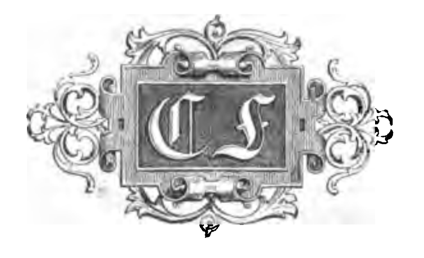
DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

MARY LAFON

TOME PREMIER



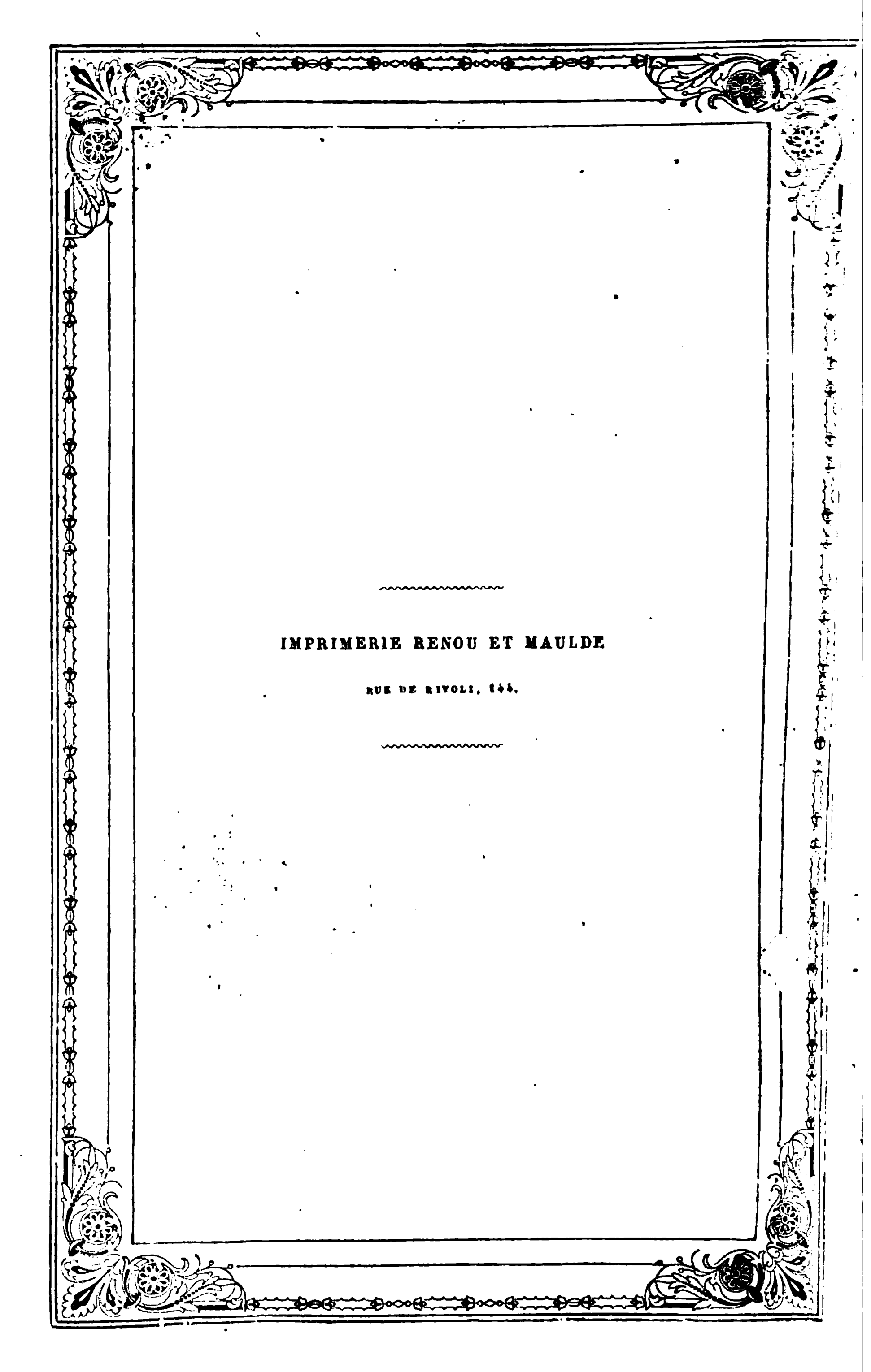
PARIS

FURNE ET CIE, ÉDITEURS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

M DCCC LXV

1875



IMPRIMERIE RENOU ET MAULDE
RUE DE RIVOLI, 144.